





[ANTILLES - ST-DOMINGUE]

Par Alex. MOREAU DE JONÈS, publiciste et  
homme de guerre; aide de camp de plusieurs  
généraux et amiraux dans les campagnes  
de la République et de l'Empire; son séjour  
prolongé aux Antilles et parmi les Caraïbes  
lui permit d'écrire de nombreux ouvrages  
estimés sur ces régions. (Voir pour la liste  
complète SABIN 50551-50560).

Deuxième édition, augmentée d'une Préface  
par Léon SAY.

Douze chapitres sont entièrement consacrés  
à la relation des expéditions maritimes  
aux Antilles, auxquelles l'auteur a pris  
part (1795-1796 et 1801-1805)

SABIN, 50551 : « Relates to the war in the  
Antilles and contains interesting infor-  
mation and historical facts. 77



A 1479

~~199~~



A 1479

~~189~~

AVENTURES  
DE GUERRE

AU TEMPS  
DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT

PAR  
A. MOREAU DE JONNÈS  
MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉFACE  
DE  
M. LÉON SAY  
De l'Académie française



PARIS

LIBRAIRIE GUILLAUMIN ET C<sup>ie</sup>

Éditeurs de la Collection des principaux Économistes, du Journal des Économistes,  
du Dictionnaire de l'Économie politique,  
du Dictionnaire universel du Commerce et de la Navigation.

14, RUE RICHELIEU, 14

1893

Tous droits réservés.

*Indentaine n° 597*





## PRÉFACE

Moreau de Jonnés est mort à 92 ans, à la veille du jour où fut déclarée la guerre de 1870.

C'était un grand vieillard encore robuste, un savant, observateur précis, minutieux, doué d'une prodigieuse mémoire et qui tenait alors, sans conteste, le sceptre de la statistique en France.

La géographie et la statistique étaient ses sciences favorites ; il en avait la passion ; il les représentait l'une et l'autre à l'Institut, comme membre de deux Académies, l'Académie des sciences et l'Académie des sciences morales et politiques.

Jusqu'en 1868, pendant un demi-siècle, il n'a jamais manqué à aucun de ses devoirs d'académicien, et son exactitude aux séances était proverbiale.

L'Institut était toute sa vie ; et il faut bien dire qu'on n'y connaissait de lui que son amour pour les chiffres et la géographie.

Pour ceux d'entre nous qui sont sortis des Écoles vers 1846, il représentait 1830 plutôt que le Directoire. Avec sa barbe courte et frisée en collier et son petit toupet blanc, il avait l'air d'un garde national du Lafayette en cheveux blancs de la *Parisienne* de Casimir Delavigne, plutôt que du Lafayette au cheval blanc de la Révolution de 1789. Nous ignorions alors qu'il avait eu un culte pour le cheval blanc.

« Il montait ordinairement un beau cheval blanc bien dressé

et d'un bon naturel. J'admira la patience de cet animal que chacun voulait toucher et caresser, et qui partageait la popularité de son maître<sup>1</sup>. » Nous n'aurions jamais supposé qu'il eût été le héros d'aventures de guerre, et qu'il fût possible de le mettre en parallèle avec le général de Marbot. C'était pourtant un Marbot, un Marbot colonial et naval, ignoré il est vrai de notre génération et dont la vie militaire avait été remplie des histoires les plus étranges. Pendant treize ans, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à celui de 27, il n'a jamais cessé de braver la mort dans les expéditions les plus extraordinaires, et tout cela, on le dirait, pour l'amour de l'art, parce qu'il avait le goût du danger.

Nous ne le connaissions que comme auteur de la *Statistique de l'agriculture de France*, de la *Statistique générale de France*, de la *Statistique de l'industrie de France*. Ses livres étaient édités chez Guillaumin.

Il avait, pour ainsi dire, renoué la chaîne des temps; il était le continuateur de Lavoisier, de même qu'il a été le précurseur de nos statisticiens modernes, MM. Émile Levasseur, de l'Institut, Tisserand, directeur de l'Agriculture et de Foville, professeur au Conservatoire des arts et métiers. Sa réputation était, à ce point de vue, européenne. Moreau de Jonnés était la statistique faite homme. Il était la plus grande autorité française en ces matières. Personne n'eût songé à le nier.

En 1858, il publiait cependant, chez Pagnerre, deux volumes, où il parlait des serpents, des mœurs des sauvages, des flèches empoisonnées, des volcans, et où il faisait, comme un peintre épris des beautés de la nature tropicale, de très intéressants tableaux des îles et des mers des Antilles. En même temps, il racontait avec une verve inouïe une série d'aventures qui lui étaient arrivées dans sa jeunesse.

Ce livre, un peu confus, livre d'histoire, de géographie, de botanique, de géologie, tiré à un petit nombre d'exemplaires, a eu un succès très grand auprès de quelques esprits curieux;

1. Mémoires inédits de Moreau de Jonnés.

mais le moment n'était pas arrivé où le grand public devait s'éprendre des soldats obscurs de l'épopée révolutionnaire et impériale et les souvenirs de Moreau de Jonnès entrèrent très vite dans un oubli qu'ils ne méritaient pas, et dont, jusqu'à ce jour, ils ne sont pas sortis.

Les temps sont changés. Le public de nos jours prend un goût de plus en plus vif pour les romans de cape et d'épée, quand ils sont contés par les héros de l'aventure. On préfère les mémoires authentiques des d'Artagnan de notre siècle, aux œuvres mêmes du cher Alexandre Dumas de notre jeunesse.

Aussi l'éditeur attiré des livres d'économie politique et de statistique a-t-il jugé le moment opportun pour démontrer que la statistique n'était pas incompatible avec le roman d'aventures, heureux de pouvoir ainsi faire partager la popularité d'un beau donneur de coups de sabre, à la science qui dans son âge mûr l'avait consolé des ennuis de la paix et de la tranquillité. Nous connaissions le soldat laboureur, nous aurons désormais le soldat statisticien.

Telle est l'origine de la réédition des aventures de Moreau de Jonnès, dans un livre où le jeune soldat d'artillerie de marine, l'officier d'état-major improvisé pendant la guerre des Antilles, raconte avec autant de vigueur et plus de charme dans le style que Marbot, toutes les bonnes occasions qu'il a rencontrées de se faire prendre ou tuer, occasions qu'il a recherchées avec une sorte d'avidité, pendant les treize premières années de sa vie militaire.

On en a retranché des chapitres qui ralentissaient l'action et, avec les deux volumes de 1858, on a composé un volume qui peut être lu dans un ordre chronologique et sans parenthèses, avec un peu moins de volcans et de sorcelleries sauvages que dans la première édition de l'ouvrage.

Moreau de Jonnès est un élève de Jean-Jacques Rousseau. Il a de la sensibilité et de la botanique. Il a une ardente sympathie pour l'homme de la nature, pour ces pauvres Caraïbes rouges et noirs qu'il a voulu sauver de la destruction systématique à laquelle les Anglais les avaient voués. Ses héros sont

Pakiri, le grand chef des Caraïbes rouges, sa fille Éliama ou l'*Arc au soleil* et Fleur des bois, petite-fille de la sorcière, qui était elle-même la mère du grand chef des Caraïbes noirs.

Il admire l'instinct de ces hommes primitifs, sans négliger d'en rechercher l'explication scientifique. Observateur sagace, il remarque que l'instinct de ses chers sauvages s'allie avec celui des animaux qui partagent leur vie. Les uns et les autres, plus que nous et que nos animaux domestiques, sont en rapport avec la nature et ont comme un langage commun pour entendre ce qui se passe dans les airs et dans les eaux et pour s'entendre entre eux. Aussi Moreau de Jonnés rend-il, avec conviction, un véritable hommage à ces « lévriers « gigantesques au pelage gris noir, au museau allongé, à l'œil sanglant, sentinelles hardies, vigilantes et féroces », défenseurs des Caraïbes contre les Anglais.

La belle Éliama propose un jour au jeune artilleur de faire avec elle une excursion à la montagne de la Soufrière. Ce volcan mal éteint avait un cratère bordé de toutes parts par un *orle* de cinquante à soixante pieds, dont le fond fendillé laissait échapper, par de nombreuses fissures, des fumerolles blanches s'élevant dans l'air où elles se coloraient des couleurs de l'arc-en-ciel. Le cratère était la limite des terres occupées par les Caraïbes; de l'autre côté, les Anglais s'organisaient pour la lutte suprême où le peuple sauvage devait bientôt, hélas! succomber. Tout à coup ils aperçoivent, sur la pente, un officier anglais chassant, accompagné de domestiques et de chiens d'arrêt. La belle Éliama tire un long sifflet d'ivoire d'où elle fait sortir deux fois un son aigu et prolongé. Les chasseurs, étonnés et inquiets en entendant comme un signal, s'arrêtent et délibèrent entre eux. Aussitôt, deux lévriers, postés dans le voisinage où ils montaient leur garde vigilante, apparaissent sur le bord du cratère. Ils se précipitent sur l'officier et sa suite. Ils tuent d'un coup de dent deux ou trois chiens d'arrêt et se précipitent sur les Anglais. En moins d'une minute les chasseurs sont mis en fuite, et poursuivis sans relâche; ils sont enfin culbutés dans les ravins.

Moreau de Jonnés a rendu une autre fois un hommage non moins sincère aux troupeaux de l'Irlande opprimée par cette même race anglo-saxonne qui prétendait civiliser ceux qu'elle considérait comme les sauvages de l'Irlande, par des moyens identiques de violence et de destruction.

Un jour, au cours d'une expédition faite par les insurgés irlandais contre la ville de Cork, expédition à laquelle il prenait part, Moreau de Jonnés assista à une manifestation étrange de l'instinct des bêtes. D'un enclos adjacent au faubourg de Cork, partaient les cris d'une multitude d'animaux répondant à des cris humains non moins rauques et non moins discordants. C'étaient les troupeaux saisis et emmenés par les Anglais pour solder des impôts arriérés, pour acquitter le loyer de misérables chaumières, pour payer, ce qui faisait horreur aux catholiques irlandais, la dîme à l'église anglicane. Une foule de femmes et d'enfants avaient suivi l'expédition dans l'espoir de reprendre leur bétail. N'osant en approcher, ils les appelaient, et les animaux, reconnaissant la voix de ceux qui les avaient nourris, poussaient des cris d'allégresse. Ils se ruaient contre l'enceinte dans laquelle, serrés les uns contre les autres, ils étaient renfermés. A force de se pousser contre la clôture de bois, ils finirent par la renverser, sortant par la brèche en masse, jetant de sauvages et effrayantes clameurs, se précipitant vers leurs maîtres et retrouvant avec un admirable instinct, au milieu de la foule, la femme et l'enfant avec lesquels ils avaient vécu.

Voilà bien un nouveau Jean-Jacques. Moreau de Jonnés ne reniait d'ailleurs pas son maître. Il était fier d'en être le disciple et l'avouait avec orgueil.

« On se rappelle, dit-il dans un morceau sur les sauvages, qu'un philosophe du xviii<sup>e</sup> siècle entreprit de réhabiliter l'homme de la nature, l'homme sauvage, et qu'il écrivit, en traitant ce sujet, les pages les plus éloqu岸tes. Ces hautes questions étaient alors accueillies par la société avec un grand intérêt et je me souviens que dans mon enfance, avant que de pouvoir les comprendre, je les entendais discuter

par des personnes dont l'autorité me les recommandait. Je ne prévoyais guère que, quelques années après, je pourrais leur apporter, non sans doute le contingent d'une dissertation brillante, mais un humble tribut d'observations et de témoignages oculaires propres à les élucider. »

Pakiri, le chef des Caraïbes rouges, est pour lui, au point de vue moral et physique, le type accompli de l'homme de la nature que la civilisation n'a pas encore corrompu. « Il n'avait que deux pensées, dit Moreau de Jonnés, l'une dans son esprit, l'autre dans son cœur : la première était l'amour de la guerre, la seconde l'amour de sa fille. La défense de son pays et l'amour d'Éliama l'occupaient sans cesse, et cet homme, qui semblait impassible devant les guerriers de sa nation, s'affligeait jusqu'à laisser échapper des pleurs quand il me parlait du sort dont sa patrie et son unique enfant étaient menacés, si nous n'étions pas victorieux de nos implacables ennemis. »

Et qu'elle était belle et noble cette Éliama *l'Arc au soleil, l'Arc-en-ciel*, la Caraïbe rouge. Prise un jour par lord Seymour qui l'avait enlevée de sa pirogue et emmenée sur sa frégate, elle avait été menacée des derniers outrages. Elle est blessée au bras par la violence de l'amiral anglais. Faisant alors couler son sang sur le pont, et ôtant ensuite de sa chevelure une longue plume blanche qui ornait sa tête, elle la teint de son sang, la lance dans les airs et s'écrie : « Vole apprendre à mon père quels odieux traitements sa fille vient de subir sur ce vaisseau. Il saura quelle vengeance il doit en tirer ! » Puis, saisissant une hache, elle coupe d'un seul coup, lancé d'une main vigoureuse, la drisse du gouvernail, s'élance sur un canon, atteint les haubans et de là se précipite dans la mer pour retrouver les siens, laissant la frégate anglaise désarmée dans la tempête et poussée aux récifs.

Et la belle Caraïbe noire, la jeune Fleur des bois, l'habile tireuse à laquelle le jeune artilleur apprend à se servir du fusil et qui jamais ne manque le but. Elle était couverte de ses nattes de combat avec une hache d'armes en bandoulière et une excellente carabine sur l'épaule. Transformée en amazone,

elle avait abandonné le costume de la coquetterie et de la paix. « N'étaient-elles pas adorables, ces jeunes Caraïbes rouges ou noires; leur toilette, quoique la plus simple du monde, s'embellissait par les effets de l'art. Leurs cheveux, noués derrière la tête, étaient ornés d'une fleur rouge de balisier. Elles avaient pour tout voile une ceinture de plantes herbacées, d'un vert tendre comme le lin printanier et elles portaient autour du cou une couronne de convolvulus bleu céleste. »

Les habitants de ce monde primitif n'inspiraient pas seuls d'ailleurs les sentiments du jeune artilleur. Il adorait avec la même vivacité le berceau d'une race qu'il trouvait si noble; il décrivait le charme et la grandeur des pays tropicaux dans des termes simples et saisissants qui donnent l'impression de la vérité.

« Un soir, dit-il, au coucher du soleil, nous vîmes devant nous les Antilles. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une aussi belle perspective. On découvre, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, des îles verdoyantes formant une chaîne interrompue par des canaux qui servent de passage aux flots de l'Océan pour se précipiter dans le golfe du Mexique. Ces îles sortent de la mer et se projettent jusqu'au sein des nuages où se perdent les sommets de leurs montagnes. Sur leurs flancs se superposent les cultures qui s'élèvent en gradins et s'arrêtent devant la zone des forêts. Près des rivages on reconnaît les plantations de cannes à sucre, au vert tendre et brillant de leurs feuilles de roseau. Plus haut sont les quinconces des caféiers dont les fleurs odoriférantes remplissent l'air de parfum. Vient ensuite la région des forêts, dont la verdure semble bleue à une grande distance. Du vaste massif d'arbres séculaires qui peuplent cette région s'élancent des pics de basalte et de porphyre, revêtus de feuillages jusqu'à leurs cimes aiguës et couronnées de nuages orageux. »

On peut dire cependant de ce disciple de Jean-Jacques que son vrai maître n'est personne que lui-même. Il s'est formé tout seul, car son éducation en ces temps révolutionnaires a été révolutionnaire comme l'époque où il a commencé à s'instruire.

Il a rencontré beaucoup d'hommes distingués et a su tirer de leurs quelques leçons ou de leurs conversations des enseignements précieux ; mais il n'a jamais eu de suite dans ses études, et c'est de-ci, de-là qu'il a glané toutes les semences de sa science future.

Il était Breton du clan gaélique des Moreau, et s'honorait des illustres Moreau de son clan : Moreau de Moncontour, de l'Académie des inscriptions ; Moreau de Maupertuis, le voyageur au pôle ; Moreau du Temple, l'ingénieur géographe ; Victor Moreau, le vainqueur d'Hohenlinden ; Moreau de Saint-Mery, le président de l'Assemblée des électeurs à l'Archevêché, en 1789.

Il passa sa première enfance à Paris où il avait pour compagne de ses jeux la fille de Beaumarchais. L'auteur du *Mariage de Figaro* aimait à faire parler ce gentil enfant. Grimm le rencontrait dans les jardins du palais de Soubise, et se plaisait à lui faire connaître, en les lui expliquant, les tableaux exposés par les marchands dans les galeries couvertes de la cour d'honneur. Beaumarchais et Grimm ont été ses premiers instituteurs. A 10 ans, il est renvoyé à Rennes et mis au collège. Il y suit les leçons de Ginguené. Le prieur des jacobins, Félix Mainguy, le prend en affection et lui ouvre la bibliothèque du couvent ; mais, entre temps, à quels désordres n'étaient pas voués tous ces enfants excités par les troubles des États de Bretagne et les mouvements avant-coureurs de la Révolution ! De temps à autre, un étudiant, député de l'École de droit, accourait au collège. « Alerte ! disait-il, il y a des troubles dans la ville, le collège est requis à l'instant », et le collège, fier d'être requis, faisait une sortie ; il brûlait en effigie sur une des places de la ville les mannequins des deux ministres Lamoignon et de Brienne revêtus des costumes de chancelier et de cardinal, et couchait sur le champ de bataille.

« C'était une existence agitée, turbulente, hasardeuse, qui m'a rendu un très grand service, celui de me préparer à la vie militaire » ; à 13 ans l'élève Moreau est ramené à Paris ; il est très grand et sa moustache noire et déjà fournie le fait prendre pour un homme ; on le réclame pour la garde nationale quoi-



qu'il ait à peine atteint ses 13 ans et demi. L'enfant objecte à Tallien, président de la section des Minimes (Place Royale) qu'il s'en fallait de deux ou trois ans qu'il n'eût l'âge voulu ; mais Tallien lui répond naturellement :

Chez les âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Le voilà donc dans les rangs de la garde nationale. Il monte la garde aux Tuileries, assiste au 10 août, puis il retourne encore une fois à Rennes, préparé, comme on le voit, par des leçons de choses, et de choses révolutionnaires, aux dernières années de ses humanités. Le collège est d'ailleurs heureux de lui rouvrir ses portes ; on l'acclame. Ses camarades sont fiers de ce garde national qui a été mêlé aux premières scènes de la Révolution. Un an ne s'était pas écoulé, c'était le 20 octobre 1792, quand le maire de Rennes entre soudainement dans la cour du collège. La patrie est en danger. Le sol est envahi. La France fait appel à la jeunesse.

Le jeune garde national de la section des Minimes n'hésite pas ; un des premiers il s'engage, il signe au registre et le voilà volontaire national dans la compagnie du Morbihan et du Finistère.

Son éducation dès lors ne peut plus s'achever qu'à la guerre ; il trouve des livres, il rencontre des hommes instruits ; il lit les uns et écoute les autres. Il se forme petit à petit par la réflexion et par l'observation ; il devient, sans savoir comment, un écrivain, un géologue, un botaniste, un géographe, enfin un curieux de tout ce qui est beau et bien.

Son style s'en ressent. Pour le coup son style est bien l'homme même, avec ses ignorances naïves et sa science d'abord obscure et touffue, mais qui petit à petit s'éclaircit et se tasse, avec ses instincts généreux et sa passion toujours insouviée de la nature. Il a un dictionnaire étrange. Les mots de tous ses métiers lui viennent naturellement à l'esprit. Il ne parle que d'*orles* et de *bermes*. Tous les plis de terrains sont des *orles*, comme disent les géologues, c'est-à-dire des bourre-

lets qui enferment les cratères d'un volcan. Tous les chemins en corniche sont des *bermes*, comme disent les soldats du génie, en parlant du chemin qui longe le pied du rempart et domine le fossé. Les *pétales* sont du féminin comme les *pédales*, parce que Richelet leur donnait ce genre au xvii<sup>e</sup> siècle, et pourtant Jean-Jacques avait déjà dit un pétale. Il emploie fréquemment le mot fissile, que les compositeurs ont toujours envie d'écrire fossile, pour parler de ce qui a de la tendance à se fendre comme les pierres schisteuses. Il abuse des tirets dans les superlatifs, n'ayant pas la prévision des décisions ultérieures de l'Académie, et il met les virgules au hasard. Malgré ses termes techniques, ses images géologiques, ses tirets et ses virgules, son style est bien un style, dans le vrai sens du mot. Sa façon d'écrire séduit, et entraîne parce qu'elle est vive, naturelle, et qu'elle rend admirablement les sensations d'un homme plein tout à la fois d'imagination et de bon sens.

Pendant treize ans, Moreau de Jonnés court les mers. Il est de toutes les expéditions qui tournent mal. Il se laisse séduire par tous les dangers qu'un autre aurait aisément évités avec un peu de réflexion. Il y va de tout son cœur et c'est le cas de dire que son cœur se met toujours de la partie. Toutes les fois qu'il est sur le point de succomber il lui arrive d'être sauvé par une jolie fille.

On ferait une charmante galerie des femmes qui ont arraché Moreau de Jonnés à la mort et à la maladie depuis la belle Petrona de l'auberge de Toulon, en 1793, jusqu'à la belle Mestive et aux ravissantes créoles de l'habitation du général anglais Prevost à la Dominique en 1805.

S'il avait fait réunir les portraits de tant de personnes si charmantes et si aimantes, il les aurait placés sous l'invocation d'une femme à laquelle il avait voué un culte aussi ardent qu'à Bonaparte lui-même. Nous voulons parler de Joséphine. La première fois qu'il entrevoit, pendant une cérémonie officielle, les belles créoles de la Martinique « avec leur teint d'une blancheur parfaite, les traits réguliers, la chevelure magnifique et la taille d'une rare beauté », il songe à José-

phine; car ces femmes adorables sont « les compatriotes de Françoise d'Aubigné et d'une autre grande dame plus belle et surtout bien meilleure ».

Embarqué sur le *Papillon*, il entre un jour, avec son brick de guerre, dans la rade de Toulon sans avoir rencontré depuis Brest, soit dans l'Océan, soit dans la Méditerranée, un seul navire et sans avoir appris les graves événements qui s'étaient produits. Le *Papillon*, aussitôt entré dans la rade est abordé par deux embarcations, l'une apportant un ordre de Trogoff de se ranger à côté des bâtiments de guerre qu'il commandait et qui étaient en pleine révolte contre la Convention; l'autre apportant un ordre de l'amiral Saint-Julien de se réunir aux vaisseaux de l'escadre restés fidèles à la République. Par bonheur une voie d'eau se déclare au même moment par suite de circonstances mystérieuses dont le capitaine avait peut-être le secret, et le *Papillon*, menacé de couler, s'accroche à un ponton. On l'abat sur le côté, et les autorités des deux partis en présence l'abandonnent à son sort. Moreau de Jonnés, qui n'avait pas encore achevé sa quinzième année, est, par une heureuse faveur de son commandant, détaché à la garde et à l'entretien des travaux des fortifications de la ville. Il se loge à portée de ses occupations dans un hôtel tenu par une femme veuve de 49 ans « dont chacun, dit-il, peut voir au Musée du Louvre le portrait ressemblant dans la Vénus d'Arles ». C'était la belle Petrona. Peu de jours après, l'escadre et la ville étaient livrées aux Anglais. Saint-Julien seul avait pu s'échapper avec ses vaisseaux. Toulon est mis hors la loi. Notre artilleur resté aux fortifications se concerta avec des jeunes gens restés fidèles à la Convention. Il essaie avec eux d'ouvrir une poterne et de s'échapper pour rejoindre l'armée républicaine. Leur complot est découvert; on arrête ses amis, on les fusille, et lui, réfugié chez Petrona, saisi d'une fièvre violente, allait périr de sa maladie ou être mis à mort si on le prenait, sans le dévouement de son hôtesse qui le sauva tout à la fois de la fièvre et de la rage des sectionnaires révoltés. C'est alors que Bonaparte élève ses fameuses batteries d'où il force bientôt les Anglais à évacuer

les forts. Au moment de cette évacuation, Moreau de Jonnés, mêlé aux artilleurs fidèles, peut alors descendre à l'arsenal et tous se postent dans un magasin où il se fortifie. Il assiste bientôt à une des plus épouvantables scènes de mort et de destruction du siècle : l'incendie de l'arsenal et de la flotte. Sydney Smith avait porté partout la flamme. Cent barils de goudron chargés de boulets incendiaires enflammés, sont lancés en pluie de feu, par des explosions successives, sur les vaisseaux rangés autour de ce volcan de fabrique anglaise. De tous côtés le feu prend et les magasins à poudre sautent, ensevelissant les hommes et le matériel. Moreau de Jonnés, échappé par miracle à la mort, est ramené chez Petrona dans un état lamentable. Le lendemain il reprend ses sens et, craignant d'être arrêté comme s'il avait été un insurgé par les troupes républicaines entrant dans Toulon, il se réfugie à bord de son brick qu'il retrouve enfin, qui a aveuglé sa voie d'eau et où il est accueilli comme un ami échappé du naufrage. Son bâtiment s'échappe; il est déjà sous voile quand on lui apporte une lettre touchante de Petrona. Petrona conjure son jeune artilleur de venir la rejoindre à Arles où elle s'est retirée. Il était trop tard pour délibérer. « Je suivis donc ma destinée errante ; toutefois ce ne fut pas sans regret, et j'ai conservé toute ma vie un souvenir fidèle et affectionné de cette excellente jeune femme qui par son dévouement m'avait sauvé du gibet. »

Parmi les bonnes et jolies femmes qui ont soigné et sauvé notre jeune héros, une des plus amusantes est certainement la petite mulâtresse Zélie.

Le commissaire de la République, Victor Hugues, avait enlevé aux Anglais la Guadeloupe par surprise. Il voulait en faire autant de la Martinique; il avait chargé Moreau de Jonnés de lever des plans sous les yeux mêmes des Anglais et de nouer des relations dans l'intérieur de l'île. On l'avait adressé à un nègre nommé Lubin, ancien caporal dans l'armée française à la Guadeloupe. Caché dans le joli domaine du caporal nègre, Moreau de Jonnés avait pu relever les reliefs du terrain, les cours d'eau, les sentiers et tous les moyens de communica-

tion. Il avait aussi achevé sa carte militaire et il se dirigeait, la portant sur lui, vers l'anse Céron où il savait trouver un de ces bateaux qu'on appelle *balaou* que le commissaire de la République avait envoyé pour le rapatrier. En descendant sur le rivage, il fut inopinément entouré par des agents anglais, désarmé, dévalisé de ses papiers, garrotté et emmené en prison.

Rien ne semblait pouvoir le soustraire à son malheureux sort. Il allait infailliblement être passé par les armes comme espion. Cette perspective ne l'empêcha pas cependant de dormir d'un profond sommeil, malgré la saleté et l'odeur infecte de son cachot. Il fut réveillé en entendant quelques mots qu'on lui chuchotait à l'oreille. C'était la petite mulâtresse Zélie, nièce de Lubin, qui s'était introduite dans la prison pour essayer de le sauver et pour maintenir ses relations avec ses nombreux amis du dehors.

La petite Zélie lui expliqua alors assez obscurément qu'on voulait le faire passer pour un jeune officier français mort quelques jours auparavant dans un voyage à la Guadeloupe et dont on avait saisi les papiers, c'est-à-dire une correspondance amoureuse avec une belle dame de la Martinique. On allait faire croire à la dame que c'était son amant qui était prisonnier. Celle-ci crut à l'histoire et fit dès lors les plus grands efforts pour sauver celui qu'elle prenait pour son amant. Le premier avantage qu'il retira de cette singulière intervention fut d'être envoyé au fort Royal sous l'œil du gouverneur anglais, dans une vaste prison assez obscure, mais où du moins on pouvait vivre en respirant un meilleur air.

Très intrigué et croyant assez peu au roman dont on lui avait indiqué très à la hâte les grandes lignes, Moreau de Jonnès s'attendait à chaque instant à être mené au lieu de l'exécution. Quand, tout à coup, sa porte s'ouvre pour donner passage à un excellent déjeuner anglais, roastbeef et pommes de terre, et il aperçoit arrivant derrière le déjeuner une nombreuse suite de gens portant des caisses et des malles. Ces gens étaient conduits par son ami le caporal nègre Lubin, vêtu en jockey des colonies, veste bleue à collet rouge, et par Zélie

en corset blanc et jupe de perse à grands ramage. « Un beau mouchoir des Indes de haut prix coquettement plissé et arrangé à la façon des dames créoles couvrait sa tête, et un autre de différentes couleurs lui servait de fichu : des bandeaux de cheveux lissés tant bien que mal sortaient de sous son madras, pour encadrer sa figure mutine et surtout pour montrer orgueilleusement la part qu'elle avait dans la race blanche. »

Il nous faut passer sur l'histoire d'Ursule et de Nanine, sur celle d'Adèle du couvent de Pont-l'Abbé, « la victime cloîtrée », comme on disait alors, et sur tant d'autres. L'amour de la bataille l'emporte sur tous les autres amours. En s'embarquant pour Saint-Domingue pour empêcher la jolie recluse de se perdre par un éclat, « je songeai, dit-il, que mon départ pour un pays lointain et un service si hasardeux, devaient rendre la liberté à Adèle ».

C'est que l'artilleur aimait la poudre, et que ce qui lui plaisait le plus c'était de courir le risque de la vie. Y a-t-il rien de plus étonnant que la prise qu'il fait à l'abordage d'une goélette anglaise dans la Manche ? Il accompagnait un commissaire chargé de s'entendre avec les marins insurgés de la flotte anglaise à Nore, et suivi de deux matelots d'élite, il dut monter dans une yole avec le commissaire pour échanger le mot de passe avec l'équipage d'une grosse goélette qui semblait attendre leur arrivée. Le mot de passe est donné et rendu ; on est bien en contact avec les insurgés. Mais voilà que surgissent sur le pont de la goélette anglaise huit hommes armés de fusils et de tromblons qui tirent à bout portant sur le commissaire français et le tuent. Les deux matelots de Moreau de Jonnés ripostent et montent avec lui à l'abordage. Le combat est très court, mais il est sanglant. Tous les Anglais et tous les Français périssent sans exception, sauf notre artilleur qui reste seul et devient maître du bâtiment. Il balaye les cadavres, les jette à l'eau et lave le pont ensanglanté. « En un clin d'œil, dit-il, je nettoyai le pont et fis du navire une solitude. »

Pendant ses treize années d'aventures, Moreau de Jonnés avait passé par toutes les horreurs des guerres civiles et étran-

gères, terrestres et navales; il avait assisté aux incendies de Toulon, aux massacres de Saint-Domingue; il avait failli périr dans les ouragans et les tremblements de terre; il avait vu la mort de près cent fois; il n'avait pourtant encore que 27 ans; il allait malheureusement avoir le temps d'écrire son étonnante histoire; il en profita, et nous lui en sommes reconnaissants.

Quatre années après la dernière aventure qu'il nous raconte, en 1809, il était fait prisonnier et conduit sur les pontons anglais. Sa longue captivité lui permit de rédiger les récits qu'on va lire et d'amener à la perfection son éducation scientifique et sa méthode d'investigation. Hippolyte Passy lui en faisait honneur quand, prononçant son éloge funèbre à la Société d'économie politique, le 5 juin 1870, il terminait par ces mots : « Grâce à l'admirable énergie dont il était doué, il a réussi à continuer jusque sur les pontons de l'Angleterre, où il était prisonnier, ses études dont nous recueillons les fruits. »

C'est le 30 janvier 1809 que l'armée anglaise débarquait au Robert et à Sainte-Luce pour reconquérir la Martinique<sup>1</sup>. Cette armée était commandée par les généraux Beekwith et Georges Prévost et comptait 18 000 hommes. Les troupes françaises qui avaient à subir leur attaque n'étaient au nombre que de 2 138 hommes avec 420 malades. Le bombardement du fort Desaix commença immédiatement. Les Anglais y employèrent 22 mortiers, 9 obusiers, 15 pièces de 24 avec une réserve de même force. Le feu de l'ennemi fit bientôt sauter 3 magasins à poudre, démonta ou brisa 98 bouches à feu, n'en laissant plus que 15 à la défense; 20 bombes crevèrent enfin la voûte de la grande poudrière qui contenait 3 000 barils de poudre. Une explosion était imminente et menaçait la garnison, la forteresse et la ville du Fort-de-France. Dans ces conditions, le capitaine général Villaret-Joyeuse fut réduit, le 24 février, à capituler. Les Français avaient perdu 600 hommes, soit du

1. Les détails qui suivent sont tirés d'une notice autographe et inédite de Moreau de Jonnés intitulée : *Chronologie de ma vie*.

quart au tiers de leur effectif. Moreau de Jonnès, qui s'était admirablement conduit, avait reçu un éclat d'obus qui l'avait grièvement blessé. Les Français, prisonniers de guerre, furent embarqués sur 2 vaisseaux et 6 transports pour être conduits à Portsmouth; leur départ de Saint-Pierre eut lieu le 14 mars, et leur arrivée à Spithead le 15 mai. Pendant la traversée, une contagion s'étant déclarée à bord du *Mercury*, où Moreau de Jonnès était embarqué avec son général le comte d'Houdetot, et il lui fallut reprendre, comme en 1802 et en 1803, pendant l'épidémie de fièvre jaune de la Martinique, les fonctions médicales qu'il avait alors remplies avec tant de sagacité et de dévouement. La contagion enleva un tiers des soldats prisonniers et 2 officiers.

Notre héros resta sur les pontons pendant cinq ans, et il ne rentra en France qu'à la première Restauration. On le confirma alors dans son grade de capitaine d'état-major, et on l'envoya à la Martinique. Ce fut de la Rochelle qu'il partit avec l'amiral Linois, gouverneur de la Guadeloupe, pour rejoindre son poste. Mais, peu de jours après son arrivée, il fut incarcéré dans les casemates souterraines et au donjon du Fort-de-France, comme s'étant rendu coupable du crime de désaffection à la Restauration. On le relâcha, il est vrai, très vite, grâce à l'intervention des grands colons de l'île. Ces colons, très attachés au Roi, n'avaient pourtant pas cessé de lui être reconnaissants, car, à l'époque où il avait exercé à la Martinique une très haute autorité militaire, il leur avait rendu les plus grands services.

La nouvelle de l'entrée de l'Empereur à Paris à son retour de l'île d'Elbe parvint au Fort-de-France le 30 avril. Moreau de Jonnès déserta le lendemain même et arriva à Bordeaux le 10 juillet sur le navire l'*Estafette*. Cinq jours plus tard, il était à l'armée de la Loire, et le maréchal Davoust le nomma immédiatement chef d'escadron d'état-major attaché à la grosse cavalerie de la garde. Après la dissolution de l'armée de la Loire, il revint furtivement à Paris; il y retrouva ses amis de la marine qui le firent attacher au cabinet du ministre



comme officier d'état-major, employé à des travaux statistiques et topographiques. De 1815 à 1822, il resta dans les mêmes conditions auprès des cinq ministres qui se succédèrent : de Jaucourt, Dubouchage, Gouvion Saint-Cyr, Molé et Portal.

En 1828, on l'appela à la direction du bureau de la statistique du ministère du Commerce, et en 1832 on le mit à la retraite comme officier d'état-major. Il n'en continua pas moins, sous les ministères de Thiers, de Passy et de Duchâtel, à diriger les publications officielles de la statistique de la France.

En 1849, il avait conquis une très grande autorité scientifique et une très grande renommée, et son autorité fut consacrée par son élection, à titre de membre libre, par l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Dutens.

Moreau de Jonnés accueillit avec beaucoup de satisfaction l'arrivée du prince Napoléon au pouvoir. Il avait toujours voué un culte à Bonaparte Consul et à Napoléon Empereur, il en avait fait véritablement son idole ; mais, chose curieuse, il ne l'avait jamais vu. « Quoique j'aie, dit-il, servi l'Empire jusqu'au dernier jour de l'armée de la Loire, je n'ai pour ainsi dire pas vu l'Empereur. Lors de son premier pas dans l'immense carrière qu'il a remplie pendant vingt et un ans d'une gloire sans égale, il n'était cependant qu'à quelques pas de moi ; c'était au moment où il entrait dans la ville rebelle de Toulon. Le tumulte produit par ce grand événement et l'agitation de mon esprit bouleversé par le bonheur de ma délivrance me permirent à peine de distinguer ses traits, altérés par la fatigue. » Il aimait à répéter qu'il tira les derniers coups de fusil de l'Empire après avoir, vingt-trois ans auparavant, tiré les premiers coups de canons de la République.

L'année qui précéda sa mort, il avait 91 ans, Moreau de Jonnés reprit la plume pour compléter l'histoire de sa vie. Les mémoires qu'il a laissés sont entre les mains de son petit-fils par alliance M. Dujon, et M. Aulard, qui en a eu communication, en a donné des extraits dans un journal qui a publié *les*

*Lundis révolutionnaires* <sup>1</sup> et dans la *Révolution française, Revue d'histoire moderne et contemporaine* <sup>2</sup>. Moreau de Jonnès avait encore à cette époque une grande activité d'esprit et une lucidité merveilleuse; mais, comme il arrive souvent aux vieillards son enfance lui était plus présente que son âge mûr. « Par un phénomène que je ne m'explique pas, dit-il, les personnages que je voyais il y a quatre-vingt-cinq ans sont présents à ma mémoire comme si je venais de les rencontrer, tandis que ceux avec qui j'ai vécu lors de la Restauration s'effrent dans mes souvenirs comme des nuages ou des ombres. »

On ne peut pas dire pourtant que les pages qui ont été publiées par M. Aulard fussent l'œuvre d'un homme en enfance. Elles font revivre le passé avec beaucoup d'intensité et on les lit avec un très vif intérêt. Il paraît cependant que le reste de sa dernière œuvre, qui n'a pas été publié, ne fait qu'un double emploi avec les aventures de guerre que la librairie Guillaumin réédite dans ce volume.

Il est certain que ce double emploi ne peut pas être heureux et qu'il faut s'en tenir à la version de la jeunesse. Il vaut mieux voir notre héros comme il s'est peint lui-même le lendemain du jour où il défait tous les jours la mort, que de rechercher dans le vieillard ce qui pouvait lui rester de souvenir d'un temps si éloigné de lui-même et de tous ceux qui l'avaient entouré.

Il avait pu, après soixante ans, modifier ses impressions premières par la longue fréquentation d'hommes qui n'avaient jamais éprouvé les mêmes passions que lui et qui, jadis adversaires, étaient presque devenus ses amis. Quarante ans après les horreurs de Toulon il rencontrait à Paris, aux obsèques de Casimir Périer, l'amiral Sidney Smith. Les deux témoins de l'abominable journée du 17 décembre 1793 se rappelèrent l'un à l'autre les événements affreux auxquels ils avaient pris part.

« Amiral, s'écria Moreau de Jonnès, c'étaient là de bien tristes exploits. — Assurément, répondit l'amiral en lui serrant la

1. Voir la *Justice* du 15 septembre 1890.

2. Voir les nos des 14 octobre, 14 novembre et 14 décembre 1890.

main, et Dieu veuille m'en absoudre. » N'est-ce pas déjà parce que sa colère était adoucie qu'il pouvait avoir un entretien si calme avec l'homme auquel il avait héroïquement résisté, alors qu'il était le camarade des forçats en rupture de chaînes : « Ces hommes, avait-il dit, que la justice plus ou moins équitable de ces temps éloignés avait rejetés du sein de la patrie, montrèrent un attachement inébranlable à la France, lorsque la défection éclatait dans tous les rangs de la société. Aussi fut-il dit dans la Convention que les galériens de Toulon étaient les plus honnêtes gens de cette ville. »

Les aventures de batailles ne sont brillantes que quand elles sont éclairées par les feux de la guerre. Quand elles sont polies par la vieillesse en temps de paix, elles ressemblent à des perles dont l'orient s'est perdu et qui meurent.

Contentons-nous de la première impression du jeune Moreau de Jonnès et ne cherchons pas dans les mémoires de sa quatre-vingt-onzième année comment un vieillard juge ce qu'il a fait à 20 ans.

Il a aimé la France. Il l'a servie dans la guerre, par son audace et sa bravoure ; il l'a servie dans la paix, par sa science et son admirable faculté de travail. Il aura eu la gloire peu commune de se faire admirer dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix.

LEON SAY.



# AVENTURES DE GUERRE

AU TEMPS

DE LA RÉPUBLIQUE ET DU CONSULAT

---

## AVANT-PROPOS

REGARD SUR LE PASSÉ

Au xv<sup>e</sup> siècle, je me serais jeté dans un cloître et j'aurais demandé au pied des autels qu'il plût à Dieu de m'accorder les consolations que nos pères en obtenaient jadis pour prix de leurs fortes croyances.

Mais les temps étaient changés. Ce fut à la science que je dus m'adresser pour réclamer de son influence bienfaisante sinon la paix du cœur et le calme de l'esprit, du moins des distractions puissantes, des pensées nouvelles, des fatigues salutaires, et cette illusion chérie de travailler pour l'utilité publique, pour l'agrandissement du domaine intellectuel de la société, et pour la gloire la plus pure de notre patrie.

Le commandement de la place du Fort-de-France me retenait captif à la ville ; je le résignai, et j'obtins du capitaine général Villaret-Joyeuse l'ordre de poursuivre, à mon retour d'une mission difficile, les travaux de la carte géologique et militaire de l'île, entreprise l'année précédente, et qu'avait interrompue la mort de tous les officiers qui y étaient employés avec moi. Je pus dès lors sinon librement, du moins pendant de longues excursions dans les forêts de l'intérieur, dans les hautes régions des montagnes et sur leurs cimes nuageuses, me livrer à mon humeur sauvage, à mon amour

pour le travail, et à tout l'intérêt qu'inspire l'étude des productions si belles et si variées de la nature, sous le ciel des tropiques.

Je gravis, j'escaladai les quatre cents mornes amoncelés depuis le rivage de l'Atlantique équatoriale jusque dans les plus hautes régions de l'atmosphère; j'interrogeai, avec le marteau du mineur, leurs flancs, leurs arêtes, leurs pics aigus, et je déterminai leur nature minéralogique, leur gisement, leur élévation, leurs points de rattachement et leur système géologique. Ces recherches, poursuivies avec persévérance, me conduisirent à découvrir que la Martinique, qu'on avait considérée constamment comme une île de formation primitive, était une terre entièrement volcanique projetée au-dessus de la surface de l'Océan par les éruptions de six grands foyers sous-marins.

Les connaissances spéciales acquises par cette exploration me permirent d'étendre des observations analogues aux autres îles de l'archipel des Antilles, dans toute la longueur de leur chaîne, depuis la Trinidad jusqu'à Saba; et j'eus l'honneur rare et signalé d'ajouter un chapitre important à l'histoire physique du globe.

Dix nouvelles campagnes et des missions d'état-major fort aventureuses me procurèrent les occasions nécessaires pour compléter ces recherches scientifiques tout en remplissant mes devoirs militaires. Il me restait à coordonner les nombreux matériaux recueillis au prix de tant de peines et de périls. Le temps m'aurait manqué sans doute pendant bien des années. Mais ma mauvaise fortune pourvut à ce besoin en me donnant les tristes loisirs d'une captivité en Angleterre.

Ici le travail me fut encore d'un admirable secours; il charma les ennuis cruels qui atterraient les prisonniers de guerre dont l'esprit était le plus robuste et le plus courageux. Cette captivité à laquelle j'avais échappé presque chaque jour, depuis dix-huit ans, avec un bonheur inouï, fut fatale à ma carrière militaire en me privant de servir près du prince Eugène, qui venait de me désigner son aide de camp.

Pendant cette période de ma vie, j'assistai ou je pris part à bien des événements de guerre peu connus et dont le récit ne manquerait pas d'intérêt. Je me trouvai mêlé plus d'une fois avec des personnages historiques de haute dignité, et aussi avec des corsaires, des contrebandiers et des gens de toutes sortes. Il m'arriva de partir sur un vaisseau amiral de 80 canons, et de revenir dans une pirogue

ou dans un Balaou qui se remplissait d'eau comme un panier. Pour accomplir une mission importante, que m'avaient confiée deux généraux en chef dont j'étais officier d'état-major, le capitaine général Villaret-Joyeuse et le général Lauriston, je dus jeter à la mer mon brillant uniforme et endosser des vêtements de matelot, qui me permirent de passer au milieu des vaisseaux d'une escadre anglaise, et de sauver les dépêches dont j'étais porteur.

Mais c'est trop discourir sur le passé, surtout lorsque chaque jour du présent l'étouffe sous ses impérieuses préoccupations.

Les récits qu'on va lire ont été la plupart écrits en présence des faits qu'ils retracent, ou sous l'impression qu'ils m'avaient laissée. J'ai cru qu'il valait [mieux leur conserver leurs disparates de style, leur rudesse de marin, leur franchise de militaire, leur naïveté d'étudiant, plutôt que d'altérer, en la fardant, leur physiologie un peu sauvage.

Ces récits peignent avec les couleurs les plus vraies quelques faits de guerre mémorables — quelques expéditions hasardeuses d'outre-mer — et plusieurs événements qui ont manqué d'historiens ou qui auraient plus gagné que perdu à n'en pas trouver. Ils montrent la vie intime de nos flottes et de nos armées pendant les dix premières campagnes de la Révolution; ils témoignent que ce temps, qui est représenté fort souvent comme le Pandémonium de l'Histoire, n'était pas moins fécond qu'aucun autre en bons sentiments et en bonnes actions, et qu'il était au moins égal en désintéressement, en abnégation et en dévouement à bien des époques dont on a davantage glorifié les souvenirs.

Pendant cette première période de ma longue vie, j'ai assisté :

A la bataille la plus meurtrière de toutes celles livrées sur la place publique pendant la Révolution : le 10 août 1792.

A la plus grande bataille navale qui ait jamais eu lieu entre les flottes de la France et de l'Angleterre : le 13 prairial an III (1<sup>er</sup> juin 1794).

Au plus grand désastre maritime qu'ait éprouvé la France : l'incendie de l'escadre et du port de Toulon, en 1793.

A l'un des plus beaux faits d'armes de nos grandes guerres : la prise d'assaut du fort Penthièvre à Quiberon, en 1795.

A la plus terrible catastrophe qui ait eu lieu dans les colonies européennes : l'incendie du Cap Français, à Saint-Domingue, en 1801.

Au siège le plus long et le plus meurtrier dont on puisse trouver l'exemple dans l'histoire des colonies : celui du fort Desaix, de la Martinique, en 1809.

J'ai reçu cinq blessures graves : une joue perforée, une mâchoire démantelée, la poitrine enfoncée, un genou fracassé, sans compter d'autres écornures. Bien peu de mes pauvres camarades ont été aussi favorisés que moi.

De toutes les contagions au milieu desquelles j'ai vécu si longtemps, une seule, le typhus, m'a frappé au retour de la bataille navale du 13 prairial an III. J'ai pourtant vu dix irruptions de la fièvre jaune, et j'ai assisté à la destruction de trois armées par les terribles ravages de cette cruelle maladie.

Il est vrai que cette longue et rude expérience m'a valu l'honneur pénible d'être gratuitement, pendant vingt ans, membre du Conseil supérieur de santé du royaume avec De Gérando, Hély d'Oïssel, Bally, Gay-Lussac, Pariset et autres gens de grand mérite.

J'ai pris part à quinze expéditions outre-mer, dont dix par delà le Tropique. Mes dix traversées transatlantiques seulement font près de 20 000 lieues, ou cinq fois le tour du globe, ce qui justifie mon titre d'officier d'état-major de trois amiraux.

J'ai été choyé, aimé dans mon enfance par trois personnages bien différents, mais également bons : le Président de Robien, du Parlement de Rennes, Beaumarchais, l'auteur du *Figaro*, et le Prieur des Jacobins de Rennes, D. Félix Mainguy.

J'ai vu une grande partie des hommes historiques de la Révolution : Mirabeau, Lafayette, Bailly, le roi Louis XVI, Barnave, Danton, Tallien ; ils ont laissé dans ma mémoire leur image aussi distincte que si je les avais rencontrés ce matin en revenant de l'Institut.

Mais, quoique j'aie servi l'Empire jusqu'au dernier jour de l'armée de la Loire, je n'ai pour ainsi dire pas vu l'Empereur. Lors de son premier pas dans l'immense carrière qu'il a remplie pendant vingt-un ans d'une gloire sans égale, il n'était cependant qu'à quelques pas de moi ; c'était au moment où il entra dans la ville rebelle de Toulon. Le tumulte produit par ce grand événement et l'agitation de mon esprit bouleversé par le bonheur de ma délivrance me permirent à peine de distinguer ses traits altérés par la fatigue.

Les hommes les plus illustres que j'ai connus et qui m'ont



honoré de leur attention, de leur bienveillance ou même de leur affection, sont :

Le général Hoche, l'amiral Bruix et le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Les hommes les plus éminents que j'ai servis comme officier d'état-major sont :

Victor Hugues, gouverneur de la Guadeloupe ;

L'amiral Villaret-Joyeuse, capitaine général de la Martinique ;

Le ministre de la Marine, Portal ;

Le général Lauriston, commandant l'expédition outre-mer de 1806.

Les généraux dont j'ai été le premier aide de camp, et qui m'ont accordé leur confiance et leur amitié, sont : MM. Devrigny, de Castella, d'Houdetot, Carra Saint-Cyr.

Ceux de mes compagnons de guerre dont j'ai reçu les témoignages d'amitié les plus fidèles, et dont j'ai le plus regretté la perte, sont :

Le général Devrigny, mort dans mes bras de la fièvre jaune ; — le chef d'escadron Allaire et le colonel du génie Portalis, qui éprouvèrent le même sort ; — le colonel Miany, noyé ; — le colonel du génie Richaud, tué à Dantzick ; — le colonel, depuis général Montfort, mort des suites d'une ancienne blessure ; — tous officiers d'un rare mérite, et qui, dans de tristes épreuves, ont soutenu mon courage et m'ont donné l'exemple de la résignation et de la fermeté.

J'ai obtenu l'affection constante et éprouvée des amiraux Halgan, de Linois et de Mackau ; — des généraux de Kerversau, Donzelot et Ocher de Beaupréau, dont je garde un tendre souvenir.

En rappelant ici brièvement ceux qui m'ont aidé à traverser la vie, je ne veux pas omettre les pauvres vieilles femmes et les héroïques jeunes filles qui m'ont assisté dans les périls et les misères de mes premières campagnes, ainsi que plusieurs dames bien-faisantes qui, plus tard, m'ont été propices dans des situations désespérées.

Puissent de nos jours encore, après tant d'années et de vicissitudes : le collégien transformé en soldat à la voix de la Patrie ; — le marin échappé au naufrage ; — le militaire blessé se traînant sur une route ; — le moribond gisant dans un lit d'hôpital ; — le prisonnier fugitif poursuivi par ses geôliers ; l'officier qui, en remplis-

sant son devoir, est menacé du sort réservé aux pirates et aux espions ; — puissent toutes ces victimes de la fatalité trouver comme moi, dans leur malheur, des femmes compatissantes, courageuses, dévouées, des anges du ciel qui leur tendent une main secourable pour les sauver de l'abîme près de les engloutir, et pour leur conserver la vie, l'honneur et la liberté !

## CHAPITRE PREMIER

Collège de Rennes. — Départ pour Paris en 1791. — Enrôlé à 13 ans et demi dans la garde nationale de la section des Minimes. — 28 février; garde aux Tuileries. — Défenseurs du roi cachés dans le château. — Lafayette. — Les prisonniers. — Rapport verbal fait à la section.

La bonne ville de Rennes, cette cité armoricaine déjà vieille au temps de Jules César, cette capitale de la duchée de Bretagne, avait encore en 1788 une partie des hautes murailles de son enceinte, et des grosses tours crénelées qui la flanquaient. Elle avait aussi des États provinciaux et un Parlement, qui opposaient une résistance opiniâtre aux usurpations de la Cour. Elle possédait enfin un collège dont on vantait les études solides, et une École de droit qu'avaient rendue célèbre les jurisconsultes qui en étaient sortis. A cette époque, on en citait sept qu'elle venait de former, et dont les noms sont restés avec honneur dans notre histoire. C'étaient : Chapelier, qui présida l'Assemblée constituante, et qui fut l'auteur de l'organisation de la Cour de cassation; — Lanjuinais, l'un des meilleurs hommes de la Révolution, et qui fut élu au corps législatif, chose sans exemple! par soixante-treize départements; — le directeur Gohier, — les savants légistes Legraverend et Legonidec, — et les ministres Defermont et Corbières. Moreau, le vainqueur d'Hohenlinden, le Xénophon de la plus belle retraite des temps modernes, était alors prévôt de l'École de droit, c'est-à-dire l'un des jeunes avocats destinés à soutenir l'honneur du barreau de Rennes.

En voyant cette ville produire tant d'hommes éminents, il semble qu'elle devait avoir une Université peuplée d'étudiants laborieux et savants. Pas du tout. Excepté un petit groupe d'écoliers pe-

nauds griffonnant dans le coin le plus obscur des classes, et qu'on qualifiait de piocheurs et de culs de plomb, personne au collègue ne s'occupait sérieusement de ses études, et chacun employait pour s'en dispenser bien plus d'intelligence qu'il n'en aurait fallu pour y réussir.

Toute cette jeunesse était divisée en deux classes séparées l'une de l'autre, comme l'aristocratie l'est du populaire. La première était composée des grands étudiants, qui affectaient les manières viriles. Leur vie se passait au café, à la salle d'escrime, et, lorsqu'ils avaient de l'argent ou du crédit, dans de joyeuses et gaillardes parties de plaisir suivies souvent de tapages nocturnes, de duels, de dettes et de regrets. Les écoliers des classes inférieures formaient la plèbe du collègue. J'avais l'honneur, assez chèrement acquis, d'être l'un des leurs. C'était une population turbulente et indisciplinable, dont la dissipation et l'insouciance rendaient l'intelligence inutile. L'unique occupation de chaque jour était d'inventer quelque espièglerie nouvelle, quelques méchants tours, quelque ruse pour mal faire sans encourir des punitions. Le bedeau, sorte d'huissier collégial, posté au pied de la chaire du professeur pour exécuter ses mandats, fournissait par sa mine grotesque un thème perpétuel de plaisanteries et de niches plus ou moins innocentes. Sa perruque rousse et indéfrisable était le but des plus profondes et des plus noires conspirations. On se privait de pommes, on vendait ses livres pour acheter des hameçons afin de la harponner et de l'enlever, comme la chevelure de Bérénice, non pas au ciel, mais au plafond. On y réussit à la fin, mais il fallut pour ravir cette perruque plus de temps, de persévérance et d'habileté que n'en eût exigé la traduction des Oraisons de Cicéron.

Le moment critique de la journée était la sortie des classes. On aurait dit le Pandémonium vomissant sur la terre sa population malfaisante. A peine le seuil de la porte était-il passé qu'aussitôt commençaient un tumulte, une bagarre, un vacarme inexprimables. Les passants se garaient des écoliers, comme de taureaux en furie; les filles se sauvaient dans les allées, et les boutiquiers rentraient leurs marchandises, sous peine de voir leurs pommes, leurs noix, leurs châtaignes devenir des projectiles de combat. Il est vrai que si quelque fruitière fondait en larmes, jurant qu'on l'avait ruinée, chacun saignait sa bourse pour la dédommager. J'ai vu mon ami Montreuil manger du pain sec à ses déjeuners pendant longtemps,

parce qu'il portait chaque jour un sou à une pauvre femme que son étourderie avait ainsi privée de la vente d'un panier de pommes.

Il était fort difficile de sortir de classe sans avoir maille à partir avec quelqu'un et sans être exposé à recevoir une raclée, un croc-en-jambe, ou tout au moins une torgniole, une gifle, un atout. Les écoliers les plus pacifiques rentraient souvent chez eux avec un œil poché, un nez saignant, un visage contusionné et un habit en lambeaux. Ce dernier article les recommandait mal à leurs parents et leur valait parfois d'être battus une fois de plus.

L'auteur de la Vie du connétable Bertrand Duguesclin témoigne qu'il en était exactement ainsi il y a cinq siècles, parmi les enfants de la Bretagne, et la civilisation de la France, depuis ce temps, n'avait apporté aucun changement à ces habitudes sauvages. Il ne faut pas cependant en dire trop de mal ; car, si elles nuisaient à nos études, elles concordaient mieux que des mœurs efféminées avec les rudes épreuves de la guerre que bientôt nous devons subir.

Il faut dire aussi qu'il y avait dans ces habitudes désordonnées et conservées, sans doute, depuis les temps de barbarie, des traces singulières d'un esprit d'équité, semblables à celles qu'on remarque parfois, dans les lois du moyen âge, sur les duels judiciaires et les compositions pour les crimes. Il était défendu, par l'autorité de l'usage, de frapper dans ces luttes celui des combattants qui était renversé. Presque toujours le vainqueur donnait la main au vaincu en gage de réconciliation, et il l'aidait à se relever. — On avait le droit, dans ce pugilat, de réserver des coups certaines parties du corps, le visage, par exemple ; et la convention n'était jamais violée. — Il y avait une horreur générale des coups de pied ; — on ne se battait aux cheveux que par un mutuel consentement ; — quand les spectateurs criaient : c'est assez, la lutte devait cesser ; mais il en était parfois autrement par l'opiniâtreté des lutteurs. — Tous ces combats, qui étaient souvent sanglants et même dangereux, avaient la légalité de la coutume, et aucune plainte ne devait en être faite. — Chacun rentrait chez soi, sans mot dire, avec une mâchoire fracassée, un œil meurtri, la figure ensanglantée. — On ne pouvait s'en prendre à personne, les choses s'étaient passées en règle.

Nous espérons qu'on sera moins sévère envers cette jeunesse batailleuse, en considérant que la société entière était alors, dans

tous ses rangs, possédée du même esprit, et que partout, au nom du pouvoir paternel, de la justice, de la discipline, du point d'honneur, le plus faible était battu à outrance par le plus fort. Les enfants étaient fouettés à la maison par leurs mères et à l'école par leur maître. La femme était battue par son mari et le mari était rossé au cabaret par ses meilleurs amis. La justice ne trouvait rien de mieux, pour corriger les hommes, que de les faire fouetter par le bourreau. La discipline militaire consistait à battre les soldats à coups de canne, de courroies, de plat de sabre, de baguettes de fusil, de verges d'osier ou clandestinement avec la savate, et ces châtimens tuaient aussi sûrement et avec bien plus d'atrocité que le gibet. J'ai vu sur le rempart de Rennes, derrière les Carmes, le vicomte de Mirabeau, colonel du régiment de Touraine, le fils de l'Ami de l'homme et le frère du grand orateur, présider lui-même au supplice des militaires qu'il faisait passer par les verges. Il les suivait pas à pas, pour s'assurer de leurs effroyables souffrances, et criait aux soldats : « Frappez fort, » donnant des coups de plat d'épée à ceux dont le cœur faiblissait dans ces barbares exécutions.

Témoins de ces cruautés, nous donnâmes au collègue, à ce méchant homme, le surnom de *carnifex*, qu'il méritait bien, et nous vouâmes classiquement sa tête aux dieux infernaux. Il s'écoula quatre ans avant l'accomplissement de nos vœux ; mais, dès le lendemain, sa honte commença. Il avait épousé, pour sa riche dot, une demoiselle portant l'un des plus beaux noms parlementaires du pays, et digne à tous égards de cette illustration. En rentrant demiivre, d'un repas de corps, le colonel rudoya sa femme et la battit. Mais il avait affaire à une Bretonne de vieille race. Pendant qu'il cuvait son vin, la mariée appela sa femme de chambre, grande fille de Guérande, forte comme un muletier. Toutes deux le roulèrent dans ses draps, et comme il était monstrueusement gros, elles l'entortillèrent si bien qu'il ne put s'en dépêtrer. Alors prenant tout ce qui leur tomba sous la main, elles le battirent sans pitié, comme il faisait à ses malheureux soldats. En apprenant ce fait héroïque, le collègue voulut aller donner un charivari au colonel et féliciter sa femme ; il fut fort difficile de l'en dissuader.

On imagine bien que toute cette jeunesse passionnée accueillait avec une joie extrême les événements publics qui favorisaient ses inclinations. Mais il faut lui rendre cette justice qu'elle prenait toujours le parti des opprimés et qu'elle ne se rallia jamais aux

opresseurs. Quand le Parlement encourut la disgrâce de la Cour, pour avoir résisté à des usurpations, l'École de droit et le collège manifestèrent hautement leur estime et leur admiration pour les magistrats persécutés. La fermentation des esprits devint si violente que le ministère crut devoir ordonner la formation d'un camp de troupes étrangères, à la porte de Rennes. Ce fut la même manœuvre d'intimidation qui, six mois après, réussit fort mal aux Champs-Élysées, car ce fut elle qui fit éclater la révolution. Un projet d'enfants montrera quelles idées audacieuses remplissaient alors les têtes bretonnes. Des écoliers de ma classe formèrent le dessein de brûler le camp des régiments de Bouillon et de Royal-Suédois ; et, pleins de leur enseignement classique, ils crurent y parvenir en employant le même moyen dont s'était servi Archimède, dit-on, pour incendier la flotte romaine devant Syracuse : des miroirs ardents. Pendant deux mois, ce projet absorba toutes nos pensées, et les études furent à moitié suspendues. Le grand obstacle était de réunir le nombre considérable de miroirs qui étaient nécessaires, et je ne saurais dire combien de ruses, de persévérance, de volonté il fallut pour atteindre cet objet. Une expérience qui nous permit, en plein champ, de mettre le feu à des bruyères venait de nous combler de joie, en nous assurant du succès de notre entreprise, quand, à notre grand désappointement, le camp fut levé au moment où nous rêvions déjà pour lui la destinée de Troie.

Les étudiants en droit, dont les desseins étaient plus sérieux, ne réussirent pas mieux. La ville avait pour garnison le régiment de Rohan-Soubise, commandé par le comte d'Hervilly. On le haïssait mortellement pour avoir chassé les magistrats du Palais de Justice et en avoir fermé les portes. On commença par interdire les cafés aux officiers ; on tua les soldats partout où ils se rencontraient, et l'on provoqua leur colonel. C'était un petit homme jaune, sec, botté jusqu'aux cuisses, parfaitement désagréable par ses airs arrogants. Il accepta les duels qui lui furent proposés, et, presque en se mettant en garde, il désarma ses adversaires par des bottes inconnues à l'escrime de province. Trois ou quatre subirent le même sort. Il s'en présenta vingt pour les remplacer, mais il leur fut défendu d'aller plus loin, l'école craignant que leur succès possible ne fût attribué, dans le monde, à un guet-apens.

Néanmoins le ministère, ayant reconnu que les troubles de la Bretagne devenaient menaçants, changea de politique, rétablit le

Parlement et éloigna les artisans de la violence dont il avait été l'objet. Le régiment de Rohan-Soubise fut poursuivi à son départ par les malédictions populaires, et son colonel faillit être lapidé. Trois fois, de plus, je l'ai retrouvé, toujours dans des drames sanglants. La première, à la tête des chevaliers du poignard, introduits dans les appartements des Tuileries pour enlever le roi, et qui furent expulsés par les gardes nationaux avec les traitements les plus outrageants. La seconde, le 10 août, quand il dirigeait la défense du château des Tuileries, et la dernière à Quiberon, où il périt.

J'étais trop jeune pour prendre part la première fois à ces événements autrement que par mes opinions et mes sentiments dévoués. Cependant, lors du projet d'incendier le camp des étrangers, je fus mis dans le secret de ce dessein hardi; j'apportai le volume de Buffon, qui devait nous diriger, et je fis avec succès les premières expériences, au grand étonnement des latinistes, qui ne croyaient pas qu'un médiocre écolier pût les surpasser en rien.

Un hasard heureux me montra les sciences sous un aspect plus favorable qu'au collège, et m'ouvrit l'accès d'une région plus élevée que celle où j'étais confiné. Il a exercé une trop grande influence sur ma vie entière pour le passer sous silence, malgré son exigüité.

Le couvent des Jacobins avait à Rennes une grande célébrité, qu'il devait d'abord à sa vierge miraculeuse, qui avait sauvé deux fois la ville de sa perdition, et ensuite parce qu'il possédait un riche trésor en ex-voto et en statues d'orfèvrerie. Il avait de plus, dans la vaste chapelle adjacente à son église, une collection de tableaux historiques très anciens et très curieux, dont il ne reste absolument rien.

Par une coutume libérale et bienfaisante, tous les ans, lors de je ne sais quelle fête, le Prieur, personnage savant et révérent, écrivait au Principal du collège pour inviter à une grande collation les étudiants qui avaient obtenu des marques de satisfaction soit pour leur bonne conduite, soit pour leurs bonnes études. C'était un jour solennel et impatientement attendu. Je fus du nombre des élus. Nous nous acheminâmes processionnellement, vêtus de nos plus beaux habits, et précédés des massiers du collège, avec leur robe mi-partie et les insignes de leurs fonctions. Notre admission dans le couvent fut accompagnée de toutes les formes qui devaient nous en faire apprécier l'importance. Après avoir assisté à une messe et entendu



une admonition, on nous fit visiter les jardins, la bibliothèque, le trésor et la chapelle de la Vierge. Là, nous nous arrêtâmes longtemps devant d'immenses tableaux qui retraçaient les faits de l'histoire de Bretagne. L'un des plus remarquables montrait le champ de bataille d'Auray, au moment où les deux rivaux, le duc Charles de Blois et le duc Jean de Montfort, allaient décider, par les armes, la justice de leurs droits contestés. Les deux prétendants étaient distingués au milieu de tous leurs chevaliers par leur manteau ducal, parsemé d'hermines, qui sont de toute éternité les armes de la Bretagne. On remarquait, sur le premier plan, un lévrier qui se dressait pour faire des caresses à Jean de Montfort. C'était le chien de Charles de Blois. Ce trait frappa nos jeunes imaginations et fit naître un intérêt général, quoique les explications qu'on en donnait fussent très diverses. Obligé d'en dire mon avis, je maintins qu'on avait imputé à ce lévrier une action purement humaine, dont son espèce était incapable ; car on ne pouvait citer un autre exemple d'un chien quittant son maître pour passer à l'ennemi. Tout le monde, dis-je, connaît l'histoire de ce chevalier qui voyageait avec sa dame et son lévrier. Un prince qu'il rencontra devint envieux de son bonheur et lui demanda sa dame. « Je le veux bien, répliqua le chevalier trop confiant, si elle consent à vous suivre. » A peine eut-il prononcé ces imprudentes paroles que la dame le quitta pour aller avec l'étranger. Celui-ci, encouragé par le succès, réclama alors le lévrier à la même condition ; mais, cette fois, il fut désappointé. Le chien, laissé en pleine liberté d'agir, courut rejoindre son maître, qui fut consolé de l'infidélité de sa dame par la fidélité de son lévrier.

Assurément le chien de Charles de Blois, qui était de la même espèce, était tout aussi incapable de trahir son maître, et tous les lévriers que nous connaissons témoignent par leur constance à toute épreuve qu'aucun de leur race n'a été coupable de cette indignité.

« Mais, ajoutai-je, on prétend que le chien de Charles de Blois fut trompé par le costume de Jean de Montfort, qui était le même que celui de son rival. Cette assertion n'est pas soutenable, car elle suppose que les chiens reconnaissent leurs maîtres en les regardant, ce qui est contraire à la vérité et à l'expérience de tous les jours. C'est par l'odorat qu'ils suivent, retrouvent et reconnaissent leurs maîtres, et par conséquent les habits d'hermine ne pouvaient tromper celui-ci et égarer son instinct et sa fidélité. Au reste, la tradition

conservée par ce tableau s'explique aisément. Jean de Montfort resta vainqueur, et, à l'aide des Anglais, il devint duc de Bretagne; mais dans un pays dont les habitants sont si opiniâtres, il eut besoin de justifier sa légitimité par des fables qui le montraient comme l'élu de la Providence. On peut bien penser aussi que les courtisans qui avaient abandonné Charles de Blois dans sa mauvaise fortune furent bien aises qu'on crût que son lévrier leur en avait donné l'exemple. »

En achevant ces paroles, je sentis une main s'appuyer sur mon épaule; je me retournai, et je vis presque avec effroi le savant Prieur, dom Félix Mainguy, qui, s'étant approché de nous, avait entendu ce que je venais de dire. Loin de blâmer ma hardiesse, comme je le redoutais, il déclara que ces légendes, rattachées abusivement à l'histoire, devaient être examinées avec une saine critique, et soumises à l'autorité de la raison. Il ajouta, avec une grande bienveillance, que cette occurrence lui donnait un heureux augure de mes études. Je fus si confus que je ne trouvai pas un mot pour exprimer ma gratitude, et que je ne pus répondre qu'en m'inclinant avec respect.

Je ne dirai rien de la collation qui suivit, et dont la magnificence fut telle que chaque écolier eut un saladier de fraises au sucre, et, en outre, des pommes ou des poires plein ses poches. Mais j'ai conservé dans mon cœur la mémoire des encouragements que je reçus du Prieur, avant que nous quittassions le couvent. Il m'exhorta à venir le voir lorsque j'en aurais la liberté, et me promit de me prêter tous les livres dont j'aurais besoin. Dès lors je fus sauvé de l'ignorance, cette lèpre qui, alors bien plus encore que maintenant, dévorait le genre humain. Cet homme excellent me guida dans mes études avec une bonté paternelle, et aplanit devant moi une foule d'obstacles qui m'arrêtaient à chaque instant, alors qu'il n'y avait presque point de livres élémentaires, et que les méthodes d'enseignement estimées les meilleures seraient aujourd'hui jugées détestables. On expliquait assez bien les auteurs latins; mais les compositions en français étaient fort médiocres ou pires encore. Les participes étaient un grimoire pour les étudiants, qui ne pouvaient s'y reconnaître qu'en traduisant leurs phrases en latin. En m'enseignant l'analyse grammaticale, mon respectable maître me rendit familier avec les règles qui les gouvernent. Il me confia les cahiers manuscrits d'une grammaire qu'il avait faite, et qui se rapprochait de celle de Dumar-

sais, mais dont la rédaction était mieux appropriée à l'enseignement scolaire. C'était un trésor dont les richesses m'ont encore plus servi dans l'acquisition des langues modernes que dans celles de l'antiquité, qu'aucune nécessité ne me faisait cultiver.

J'étais plongé dans ces études, auxquelles je mettais enfin de l'application, quand je fus obligé de partir pour Paris, au commencement de 1791.

Quoique je ne fusse encore qu'un pauvre étudiant, j'avais été élevé au milieu de cette agitation publique de la Bretagne, qui avait mûri mon esprit, et j'avais déjà acquis par mes lectures des notions assez étendues pour observer avec quelque fruit les événements mémorables qui se passèrent sous mes yeux. Défigurés, comme ils l'ont été tant de fois dans des rapports infidèles, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en avoir une relation faite par un témoin oculaire et impartial, qui joignait à l'ingénuité de son jeune âge l'amour que porte à la vérité tout Breton conservant le caractère de sa race et le type de son sauvage pays.

Au commencement de 1791, la révolution était, disait-on, finie, et la monarchie constitutionnelle solidement établie. Si ce n'étaient là d'incontestables vérités, c'était au moins l'opinion commune, et des gens éclairés la partageaient à Paris. Dans les provinces, les convictions étaient moins robustes. En Bretagne, surtout, elles étaient parfois ébranlées par les prédictions sinistres de nos vieux gentilshommes qui juraient que ce n'était rien autre chose qu'une grosse émeute, dont les auteurs, fauteurs et complices seraient envoyés au gibet par arrêt du Parlement. Il est vrai que, nous autres étudiants du collège de Rennes, nous traitions fort mal ces prophètes de malheur, qui nous paraissaient des évergumènes, et que, plus d'une fois poussés par leurs imprécations, nous usâmes de représailles en leur prédisant que la guerre civile, qu'ils appelaient de tous leurs vœux, ferait retomber sur leur tête le sang qu'elle répandrait. Je me suis rappelé, avec un regret douloureux, cette prophétie, lorsqu'elle s'accomplit sous mes yeux sur les plages de Quiberon.

Paris, quand j'y arrivai au mois de février, n'offrait rien dans son aspect qui pût faire présager ce triste avenir. La population était calme, confiante et joyeuse. L'affranchissement des arts et métiers produisait déjà d'heureux fruits, et le mouvement industriel et commercial s'accroissait chaque jour. Sans doute, le faubourg

Saint-Germain avait perdu ses nobles habitants, et ses hôtels étaient déserts ; mais à peine le savait-on dans les quartiers populeux et marchands où affluaient des consommateurs, qui, s'ils étaient moins riches étaient bien plus nombreux, et qui d'ailleurs venaient d'hériter de la gabelle, de la taille, de la dime, et autres impôts de la vieille monarchie, abolis sans retour.

Chaque dimanche était une véritable fête. Il y avait foule dans tous les lieux publics, et l'on pouvait à peine passer sur le boulevard du Temple, qui avait alors une grande vogue. On y était surtout attiré par une pièce nouvelle, qui, comme on le disait, faisait fureur. C'était *Nicodème dans la lune*, sorte de comédie allégorique, qui avait pour sujet une révolution opérée pacifiquement pour le bonheur de tous. Le public en saisissait les allusions avec transport, et, pendant cent représentations, il applaudit sans relâche à des couplets à la louange du roi, qu'on comparait à une rose.

Une rose est l'emblème  
De votre majesté.  
Chez vous le diadème  
Couronne la bonté.

On pouvait bien, sans injustice, ne pas se prendre d'admiration pour cette poésie lyrique ; mais son succès prouvait que Louis XVI n'avait point perdu l'affection du peuple.

Il faut dire qu'il régnait alors un goût singulier pour les idylles et pour les productions les plus naïves de la littérature. La cour elle-même semblait partager cette prédilection. *Pauvre Jacques* et la romance qui rappelait son malheur occupaient toutes les âmes sensibles sous les lambris dorés des Tuileries, et l'on n'y lisait autre chose que les nouvelles du Gorgy, auteur entièrement inconnu aujourd'hui, quoique alors il obtint les succès les plus flatteurs.

La ville éprouvait le même prestige ; on aurait dit un retour vers l'âge d'or. On trouvait partout les bergeries de Florian et les contes juvéniles de Berquin. Les romans du xviii<sup>e</sup> siècle avaient totalement disparu. Au lieu de *Zadig*, de l'*Héloïse* et de *Manon Lescaut*, on lisait avec charme *Zélie dans le désert*, l'*Enfant de la nature* et les *Épreuves du sentiment*. Ce penchant pour le romanesque de la vie au moment des plus terribles réalités était comme ces songes agréables qu'on voudrait pouvoir prolonger et qui sont brusquement

interrompus par le fracas de la tempête. Marie-André Chenier, dont les poésies si belles et si touchantes sont des inspirations de ce temps, se réveilla du songe de sa courte existence dans les bras de la mort ; mais il avait assez vécu pour laisser un nom chéri et glorieux dans le Panthéon de l'histoire.

La sécurité de Paris semblait à l'abri de tout danger ; elle reposait sur une base qu'aucune autre capitale n'avait encore jamais eue : soixante mille baïonnettes intelligentes, toujours prêtes et dévouées, et qui n'exigeaient ni solde, ni casernes, ni rien de tout ce qu'il faut aux troupes ordinaires. La grande institution de la garde nationale parisienne, enfantée par la Révolution, était devenue le Palladium de la cité. Au premier coup de baguette, on voyait sortir de chaque maison un citoyen qu'à sa tenue militaire on aurait pris pour un soldat d'élite. Ce n'étaient pas seulement de belles troupes, c'étaient des braves gens qui combattaient comme s'ils en avaient fait métier toute leur vie, et que j'ai vus soutenir pendant trois heures le feu de la meilleure infanterie de l'Europe.

Cette armée, dont le souvenir mérite bien d'être conservé, avait reçu son instruction de détail des gardes françaises, et son organisation du général Lafayette. La plus grande reconnaissance payait ces services. Les instructeurs de la garde nationale ont été promus aux plus hauts grades, et quant au général, la gratitude du peuple en fit, pendant plus de deux ans, le roi de Paris. On ne peut se faire, de nos jours, une idée de l'idolâtrie dont il devint l'objet. C'était une fascination qu'on ne saurait expliquer que par la jeunesse de cœur et d'esprit de toute cette population qui naissait, pour ainsi dire, à la vie politique. Aussitôt que Lafayette paraissait, une foule immense se précipitait à sa rencontre, l'environnait, le pressait, et remplissait l'air d'acclamations. On voulait le toucher et caresser son cheval blanc, qui accueillait ces hommages, comme son maître, avec une patience infatigable et une bonté à toute épreuve.

Ceux qui n'ont connu Lafayette que pendant la seconde partie de sa vie croiront volontiers que nous avons agrandi les proportions de ce personnage historique, en le décrivant tel que nous l'avons vu à cette époque. Non ! c'est que de toute manière il était bien changé. Les cachots d'Olmütz avaient brisé son corps et son esprit. A leur supplice s'ajouta celui d'une existence de quarante ans d'espérances trompées, de projets avortés, de méprises funestes, et peut-être aussi la crainte d'être jugé sévèrement par la postérité,

après avoir contribué cependant à l'affranchissement de deux grandes nations, au péril de sa vie, et aux dépens de sa liberté, de sa fortune et de son bonheur.

C'était, en 1791, un charmant cavalier de 35 à 36 ans, mince, élancé, d'une taille élégante, d'un air très distingué et parfaitement aristocratique. Il avait le teint blanc, le visage pâle, les cheveux blonds poudrés, crêpés à l'oiseau royal avec des ailes frisées cachant les oreilles. Quand il avait la figure animée et l'air satisfait, son aspect était fort gracieux et produisait l'impression la plus favorable. C'était seulement lorsqu'il était excédé qu'on remarquait sur son front des signes d'irascibilité, et que sa bouche avait quelque chose de dédaigneux ; mais ces légers indices étaient bientôt effacés par une expression de bienveillance et d'affabilité qui lui était habituelle, et qui lui gagnait l'affection populaire portée jusqu'à l'enthousiasme.

Des circonstances où ma volonté n'était pour rien, m'ayant mis en présence des événements politiques, me donnèrent l'occasion, tout jeune que j'étais, de voir et d'observer les hommes qui en étaient les promoteurs, et qui, poussés par une fatalité irrésistible, allaient se faire écraser sous les roues du char qu'ils avaient eux-mêmes lancé.

Quoique arrivé récemment à Paris, et retiré dans l'une des rues les plus désertes du Marais, je fus aussitôt réclamé, grâce à ma haute taille et à mes moustaches noires, pour servir dans la garde nationale. Quand j'objectai à Tallien, qui était président du conseil de la section des Minimes, autrement de la place Royale, qu'il s'en fallait de deux à trois ans que j'eusse l'âge requis, il me répondit avec le sourire le plus agréable et la voix la plus flatteuse que

« Chez les âmes bien nées  
La vertu n'attend pas le nombre des années. »

Et huit jours après, le 28 février, j'étais, la baïonnette au bout du fusil, dans les rangs d'un piquet de trois cents hommes fourni par la garde nationale de la section pour aller aux Tuileries garder le roi. C'était ordinairement un service dont l'honneur était payé par beaucoup d'ennui ; mais cette fois il en fut tout autrement.

Dès la veille, dans la soirée, le bruit s'était répandu qu'il y aurait des troubles au faubourg Saint-Antoine ; les annoncer était un

moyen bien connu de les faire naître et d'y convier tous ceux qui les aimaient. Une opinion assez commune en attribuait le projet à ceux qui haïssaient la monarchie constitutionnelle; mais j'entendis des gens mieux instruits prédire que ce serait un coup d'État royaliste pour étouffer la Révolution. L'événement prouva que les deux partis voulaient contribuer à cette folle journée, quoique la haine qu'ils se portaient l'un à l'autre ne leur permit certainement pas de se concerter.

On apprit dans la matinée qu'une centaine d'hommes, très probablement soudoyés, étaient entrés sans difficulté dans le château de Vincennes, et qu'ils se proposaient de le démolir pour empêcher que le Pouvoir n'en fit une nouvelle Bastille. Ce prétexte leur avait été fourni par la municipalité, qui avait ordonné fort imprudemment qu'on réparât le château afin d'en faire une succursale des prisons de Paris. C'était la chose la plus simple que de faire révoquer cette disposition; mais alors il n'y aurait point eu de bagarre; et il semble que beaucoup de gens étaient d'accord pour en vouloir une.

Les démolisseurs s'étant mis à l'ouvrage, on vint leur faire des représentations au lieu de les menacer d'aller mesurer la profondeur des fossés du donjon. Naturellement ils ne tinrent aucun compte des discours qu'on leur fit, et l'Hôtel de Ville prescrivit alors de faire marcher contre eux un bataillon de la garde nationale. On pouvait choisir sur soixante; on prit précisément dans ce nombre le seul qu'on dût excepter, celui des Enfants-Rouges du faubourg Saint-Antoine, commandé par le brasseur Santerre, dont l'exaltation démagogique était connue de tout le monde. Qu'il sût ou ne sût pas quelle était la faction qui provoquait une émeute, il devait trouver bien qu'on la fit, et que l'autorité montrât son impuissance et son incapacité. Dans cet objet, il garda ses compagnies rassemblées, sans les mettre en marche malgré des ordres réitérés.

Lafayette, aussitôt qu'il lui en fut rendu compte, fit monter à cheval les escadrons de la garde nationale soldée, et, se mettant à leur tête, il partit au grand trot pour Vincennes, brûlant le pavé du faubourg Saint-Antoine, et montrant une force armée vigoureuse, qui ne craignait pas de traverser les rangs des malintentionnés. Lorsque nous rencontrâmes cette troupe d'élite, nous rendîmes les honneurs militaires au général, mais il était si fortement préoccupé qu'il ne nous vit pas, lui dont la politesse n'avait jamais d'absence.

Enfin notre piquet arriva tardivement au château et prit poste

dans la cour des Princes. D'autres détachements vinrent s'établir dans les corps de garde qui avaient été pratiqués autour des deux cours attenantes, dans d'ignobles mesures qui formaient alors, au levant, l'enceinte des Tuileries, à la place où gît la grille du Carrousel. Ces cours étaient séparées par des baraques de la même espèce, et communiquaient entre elles par des portes cochères, munies de guichets, servies par un concierge et gardées par des sentinelles. Les portes extérieures qui s'ouvraient sur le Carrousel, en face d'un labyrinthe de petites rues, étaient absolument semblables. Tout cela, en dedans comme en dehors, était laid, sali, indigne d'une résidence royale. Le château n'était guère mieux tenu; et le Parlement de Rennes était bien autrement logé. Lorsque j'en témoignai mon étonnement, on me répondit que, de mémoire d'homme, aucune réparation n'avait été faite au Palais et à ses dépendances. La cour y était campée depuis son arrivée de Versailles, où, disait-on, elle comptait bien retourner le plus tôt possible. « On prétend même, ajouta mon interlocuteur en riant, que c'est la nuit prochaine. » C'était en effet un bruit assez accrédité dans Paris qu'un beau matin les hôtes du château ne s'y retrouveraient plus. Le départ des tantes du roi, et le projet avorté du départ de Monsieur avaient donné quelque consistance à ce bruit invraisemblable.

Nous primes possession des postes du Palais; le plus important était la salle des gardes à l'entrée des appartements du roi; mais elle en était séparée par une porte hermétiquement fermée, et par une enfilade de pièces inaccessibles même à notre vue. Ce poste était purement honorifique, et ne gardait rien du tout. La surveillance des cours semblait devoir être plus réelle, et l'agitation de la journée rendait nécessaire de l'exercer rigoureusement. Mais là encore notre service se bornait à un acte de présence. La porte donnant sur le Carrousel était fermée; et le guichet ouvert dans l'un de ses battants était confié à la discrétion d'un gardien à qui nous devions seulement prêter main-forte au besoin. A la nuit tombante, nos sentinelles commencèrent à s'inquiéter du grand nombre de visiteurs qui survinrent, et dont l'aspect n'avait rien de rassurant. C'étaient des hommes couverts d'un long manteau, et ayant des tricornes enfoncés sur les yeux. On remarqua qu'au lieu de se diriger vers le pavillon de Flore, ils allaient vers la partie du château qui n'avait point d'entrée gardée par nos factionnaires. On ne pouvait savoir où ils entraient, car ils se perdaient dans l'obscurité, les



cours n'étant alors éclairées que par quelques rares lanternes dont la lumière semblait destinée plutôt à faire voir les ténèbres qu'à les dissiper. Les sentinelles prirent leur parti résolûment; et, après avoir interrogé vainement le gardien, qui fit la sourde oreille, elles lui notifièrent qu'elles allaient arrêter le premier visiteur qu'il introduirait, et qu'elles appelleraient la garde pour le reconnaître. Ayant ajouté que le tumulte du faubourg ne permettait pas de laisser entrer nuitamment des inconnus dans le Palais, le gardien, touché sans doute de leur sollicitude, qui témoignait de leurs bonnes opinions, les rassura en protestant que ces hommes mystérieux étaient des gentilshommes. « Mais comment, lui dit-on, les reconnaissez-vous avec certitude? — Par une carte, répliqua-t-il, qu'ils exhibent, quand j'ouvre le guichet, et par un mot de passe qu'ils me donnent en entrant. » Mes jeunes camarades trouvèrent ces précautions fort suspectes, et se rappelèrent que les conspirations s'ourdissaient ainsi. Dès que leur faction fut finie, ils rendirent compte au commandant de ce qu'ils avaient vu et appris.

Dans une conjoncture aussi critique, il aurait fallu un officier expérimenté, et non un militaire par hasard comme notre chef, qui était un fabricant de meubles de la rue Saint-Antoine, riche et fort estimé sans doute, mais dont on ne pouvait attendre les qualités d'un homme de guerre. Il se tira fort bien pourtant de cette position épineuse et déploya soudainement autant de caractère que d'intelligence et d'activité. Il fit sortir toute la garde, la mit en bataille sur deux rangs, fit charger les armes, et tint les tambours prêts à battre la générale. Après une exhortation énergique, il se mit à la tête d'une forte patrouille et alla visiter les postes et interroger les sentinelles. Il s'assura par leurs rapports que plus de quatre-vingts individus, dont le costume ressemblait à un déguisement, avaient été introduits dans le château; et l'on admit que ce nombre était au moins doublé ou triplé par ceux qui, étant entrés par la cour des Suisses, avaient échappé à tout contrôle. Des personnes, dans l'intimité des royalistes, dirent le lendemain qu'il y avait eu une troupe de sept cents hommes dans les appartements. En recherchant comment ils y étaient entrés, on reconnut que ceux venus par la cour des Princes avaient pénétré dans l'intérieur du Palais, au moyen d'une porte étroite servant d'issue à des cuisines souterraines, et conduisant à un couloir où aboutissait un escalier tournant et dérobé qui, disait-on, communiquait avec les grands

appartements. Au fond de ce couloir était un lumignon qui éclairait si peu, que l'entrée était tout à fait obscure au dehors. Un factionnaire fut placé en cet endroit avec la consigne d'observer ceux qui se présenteraient pour entrer par un passage réservé seulement à des marmitons et favorable à des conspirateurs. Au reste, rien, dans l'aspect du château, ne laissait deviner qu'il se mit en état de guerre; et ceux qui en connaissaient les habitudes, voyant le calme régner partout, nous accusaient de nous livrer à de vaines alarmes.

La patrouille allait rentrer, quand un cliquetis d'armes, des vociférations et une lourde chute se firent entendre. Nous courûmes, guidés par le bruit, vers le lieu de la scène. C'était notre sentinelle à la porte basse, qu'avait heurtée violemment l'un des nouveaux commensaux du palais, en se précipitant vers l'escalier dérobé. Cette brutalité lui avait attiré un coup de crosse de fusil, qui l'avait envoyé rouler sur le pavé, en proférant des injures et de fort imprudentes menaces. Quand on voulut arrêter cet homme, il se révolta, se débattit vigoureusement, et il fallut employer la force pour le conduire au corps de garde. Là; on vit, avec une extrême surprise, que, sous son manteau, il était armé comme les brigands de la Forêt Noire que Schiller venait d'illustrer. Son habit de cour, avec une ceinture garnie de dagues et de pistolets, lui donnait l'air le plus grotesque; et il était impossible de le reconnaître pour l'un des élégants seigneurs familiers des Tuileries.

Cet incident produisit une agitation et un tumulte inexprimables. Nous fûmes tous convaincus que les aventuriers introduits dans le château en étaient déjà les maîtres, et qu'ils allaient enlever le roi, de gré ou de force, en surmontant toute résistance opposée à son départ. Cet audacieux projet, qu'on allait exécuter insolemment devant nous, enflamma de colère et d'indignation tous les esprits; et, pour punir à l'instant les conspirateurs, on proposait déjà les partis les plus violents, quand tout à coup la grille du quai s'ouvrit, et le général Lafayette, trempé de sueur, couvert de boue, se précipita au grand galop dans la cour des Princes, suivi seulement de quelques officiers d'état-major. Nous le reçûmes avec des acclamations, car il était bien temps qu'il arrivât. Il venait de Vincennes, et il avait traversé tout Paris avec une telle vitesse, que son cheval, exténué de fatigue, se coucha sur le flanc sitôt qu'il en fut descendu. Le général avait fait prisonniers une soixantaine des démolisseurs du donjon, et les avait envoyés à la Conciergerie; il s'était frayé un

chemin, à son retour, à travers les attroupements du faubourg Saint-Antoine, et Santerre n'avait pu lui faire tirer que deux ou trois coups de fusil, tant la rapidité et la hardiesse de sa course avaient déconcerté ses ennemis. La municipalité, qui avait le devoir et le pouvoir de faire marcher cinquante bataillons pour le couvrir de toute attaque, n'avait donné aucun ordre; son engourdissement était si profond qu'elle ne savait pas même de quel danger le château était menacé en ce moment; Lafayette en avait été instruit par un avis tardif, et il avait éprouvé un mortel dépit, en découvrant que l'échauffourée de Vincennes n'était qu'une ruse imaginée pour le tenir éloigné des Tuileries, et mettre à profit son absence. Aussi ses premières paroles furent-elles pour s'informer du roi, qu'il croyait avoir été enlevé. Notre commandant lui dit sans doute que ceux qui en avaient le dessein étaient encore dans le château pour l'exécuter, car le général, élevant la voix d'une manière menaçante, s'écria : « Je vais y mettre ordre »; et il ajouta d'un ton impératif, comme s'il nous avait menés au combat : « Suez-moi, Messieurs ! »

Aussitôt nous nous précipitâmes sur ses pas, et en un instant nous franchîmes, serrés en masse, l'escalier du pavillon de Flore. Après avoir traversé deux ou trois salles, nous arrivâmes à la porte fermée qui servait d'entrée aux appartements. Les battants étant restés clos obstinément, le général fit un signe de la main, et ils s'ouvrirent comme par enchantement.

La salle où nous entrâmes ne contenait qu'un groupe d'officiers que je pris pour des gardes du corps. Nous atteignîmes, au pas de course, la porte d'une autre pièce beaucoup plus vaste, et nous nous trouvâmes face à face avec l'ennemi, et pour ainsi dire poitrine contre poitrine. Il y avait là cinquante à soixante hommes pressés les uns contre les autres, tous armés jusqu'aux dents, et portant un habit de cour avec des figures patibulaires. Le général, qui était entré le premier, se trouva au milieu d'eux; et le souvenir des *quarante-cinq* de Henri III m'ayant frappé l'esprit, je le crus mort. Sans aucun doute ils auraient pu lui faire subir le sort du duc de Guise à Blois, mais ils hésitèrent et l'occasion leur échappa. « Désarmez-les », nous cria le général; et, sans s'arrêter, il se fraya un chemin au milieu d'eux, méprisant le danger ou plutôt ses adversaires dont il semblait dire d'édaigneusement : ils n'oseraient.

Pendant que nous repoussions les conspirateurs à la pointe

de nos baïonnettes, et que nous leur arrachions leurs armes, le général s'avança vers la porte qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon ; j'y courus, persuadé qu'il allait à sa perte, et que cette autre pièce était encore pleine d'ennemis. Mais, sur le seuil, il se découvrit, fit un geste pour nous arrêter, et se trouva devant le roi, qui était debout et isolé au milieu de l'appartement. « Sire, dit-il, d'une voix émue, et dont l'accent laissait percer une colère contenue, pendant que la garde nationale et moi nous nous dévouons pour le service de Votre Majesté, des aventuriers, armés comme des assassins, sont introduits dans votre palais, et y appellent sur leurs traces tout un peuple en furie, dont rien ne saurait arrêter la vengeance. »

Quoique je ne fusse qu'à quelques pas du roi, je pus à peine saisir les premiers mots de sa réponse, tant on faisait de vacarme derrière nous dans le salon voisin. Je crus comprendre que c'était une phrase négative, une sorte d'excuse, telle que : Je n'y suis pour rien. Mais j'entendis très bien ce qu'il ajouta. « Ce sont, dit-il, des serviteurs trop zélés, qui ont cru à tort que j'étais en danger ; faites tous vos efforts pour qu'ils n'éprouvent aucun mal. Je désire que tout ceci n'aille pas plus loin, et qu'il n'en soit pas parlé. »

Ces dernières paroles, dont je ne rapporte que le sens, furent, je le crois, plus expresses ; elles furent prononcées avec une intention et une émotion très marquées.

Le général, qui recevait chaque jour aux Tuileries un très mauvais accueil, ne pouvait s'attendre à une meilleure réception, lorsqu'il venait y faire une visite fort imprévue et encore moins désirée. Il fut surpris et presque stupéfait d'entendre le roi lui parler avec une bonté et une sorte de confiance qu'il n'avait jamais obtenues, quoiqu'il les eût mieux méritées. La résolution qu'annonçait assez son entrée brusque et hautaine l'abandonna soudainement. Il prononça quelques paroles de dévouement et protesta qu'il allait faire exécuter les ordres du roi. S'il avait cru, comme on l'assura le lendemain, qu'il avait montré suffisamment son pouvoir pour saisir enfin l'ascendant qu'on lui refusait, il dut être détrompé à l'instant par une circonstance très significative. Il venait à peine en sortant de passer le seuil de l'appartement royal, quand la porte fut fermée derrière lui avec fracas et une insultante brutalité de laquais.

Cette manifestation insensée de haine et de mépris pouvait être le signal de la mort des prisonniers qui étaient là dans toutes les

antichambres, attendant leur sort. Les uns étaient couchés sur le parquet, garrottés avec les rideaux des fenêtres ; les autres étaient acculés contre les murs et s'attendaient, à chaque minute, à être précipités du haut des balcons sur les pavés de la cour.

Lafayette, qui m'avait semblé fort irrésolu devant le roi, fut ici en face d'un grand péril, et, au milieu d'un tumulte effroyable, calme, habile et courageux. Sa voix fut d'abord étouffée par des imprécations et des cris : A mort ! mais il parvint à faire entendre à cette foule de furieux des paroles de miséricorde. Il ne se pardonnerait jamais, dit-il, une complicité, même involontaire et forcée, dans l'événement qui ensanglanterait le palais du roi, et il s'exilerait d'un pays où les meilleurs citoyens, égarés par des passions cruelles, préféreraient la vengeance à la gloire de pardonner. Il demanda, comme une récompense de ses services, comme un gage de l'affection qu'on lui portait, que les prisonniers fussent épargnés, et qu'on les expulsât du château sur-le-champ sans leur infliger aucun mauvais traitement.

Le succès de cette allocution fut décidé par les officiers, qui entraînèrent l'assentiment unanime en criant : Vive le général ! Ces acclamations, répétées dans toutes les parties du palais, durent lui causer une satisfaction d'autant plus grande que ses ennemis les entendirent, et furent forcés de reconnaître le pouvoir qu'il possédait.

Aussitôt les prisonniers furent déliés, et ils défilèrent un à un, saisis au collet, comme des repris de justice, et conduits ou plutôt poussés et trainés jusqu'à la porte de la cour des Princes, donnant sur le quai. Là, ils furent libérés et durent se féliciter d'en être quittes pour si peu, après avoir vu la mort de si près. On a dit que, dans leur chemin pour sortir, ils avaient été battus outrageusement ; il n'y eut rien de semblable devant moi. Assurément ils furent traités avec rudesse, et ceux qui affectaient des airs de Matamore reçurent bien quelques horions et des bourrades de fusil. Mais ils s'étaient exposés à pire encore par leur folle et téméraire entreprise, et tous ceux qui virent les armes qu'on leur avait arrachées, et qui remplissaient les paniers d'osier servant à porter le bois pour les cheminées du château, demandèrent comment de tels conspirateurs étaient restés impunis, à moins que ce ne fût pour les encourager à s'y mieux prendre une autre fois.

Après le départ du général, j'avais laissé passer devant moi le

cortège des prisonniers, prévoyant, dans ma jeune expérience, que leur transfert ne serait pas sans encombre dans les escaliers. Je vis arriver pour garder les appartements de nouveaux piquets, qui, bien plus habiles que ceux du Marais, se mirent à fureter partout, persuadés qu'il y avait encore des ennemis cachés derrière les tapisseries. Ils avaient raison ; une armoire fut découverte, qui en contenait une douzaine, et il y en avait autant dans un bûcher. On assurait qu'il s'en était échappé bien davantage que nous n'en avons pris, et que, par des corridors secrets, ils avaient gagné la cour des Suisses et la rue Saint-Nicaise.

J'appris alors, par les nouveaux venus, comment, au commencement de cette journée, nous étions réduits à un si petit nombre, et n'avions point de commandant supérieur. Le chef de légion, qui était le colonel général de service, avait donné un grand dîner chez un restaurateur renommé de la terrasse des Feuillants ; et quand il avait fallu qu'il marchât, ce fut impossible. A l'égard des piquets qui devaient nous prêter concours et assistance, il se trouva, par un singulier hasard, que c'étaient ceux de deux sections connues par leur royalisme sans bornes, et qui se moquèrent des avis que nous leur transmîmes. Nous n'avions pas d'ordre à leur donner en l'absence du chef de légion. C'est ainsi que le Palais fut abandonné à la grâce de Dieu, et faillit être pris par les conspirateurs.

« Monsieur, me dit un vieux garde national de bonne mine, qui me prenait, je crois, pour un jeune royaliste, vous faites là une triste expérience des révolutions. Le désordre est partout ; M. le marquis de Lafayette entre chez le roi sans être annoncé. Un gentilhomme de la chambre, qui est un roturier d'hier, lui ferme la porte sur les talons, sans égard pour sa haute et antique extraction. Demain les journaux vont le vilipender, parce qu'il n'a pas fait égorger par nos mains une centaine de pauvres diables venus ici pour gagner un louis ; car bien certainement vous n'imaginez pas que ce soit autre chose que des manants. Des gentilshommes traités comme ils l'ont été se seraient fait mettre en pièces. Je n'aime pas M. de Lafayette, ajouta-t-il, mais je suis obligé de convenir qu'il s'est fort bien comporté cette nuit, et j'espère qu'il s'est engagé de manière à rompre bientôt avec la révolution. » Cette opinion, qui n'était pas dénuée de tout fondement, me frappa de tristesse, et me fit douter de l'avenir.

J'avais entrevu vaguement dans l'appartement du roi plusieurs

personnages qui étaient immobiles et rangés à l'écart. Je demandai leurs noms à mon interlocuteur, espérant découvrir dans l'un d'eux le chambellan qui avait fermé la porte sur le général avec tant de violence. Je le reconnus aussitôt à son caractère, dans le comte d'Hervilly, l'ancien colonel de Rohan-Soubise, chargé par la cour, en 1788, de prendre au corps sur leurs sièges fleurdelisés les conseillers du Parlement de Bretagne. J'en avais gardé un souvenir d'enfance plein d'indignation. C'était un petit homme jaune, atrabilaire, rongé d'ambition et déterminé à parvenir à tout prix. Bretteur très adroit, il avait pour familiers à Paris tous les maîtres d'armes fameux par l'art de tuer dans les règles savantes de l'escrime ; et il avait pu les rassembler sans peine, sous sa direction, dans les appartements des Tuileries, pour exécuter le complot dont il était probablement l'auteur, mais qui venait d'avorter. L'année suivante, il ne fut pas plus heureux le 10 août. Trois ans après, je le retrouvai à Quiberon, fuyant devant les grenadiers réunis du général Hoche. Une de nos balles l'atteignit, et il alla mourir à bord d'un vaisseau anglais.

La présence de cet homme à la tête des spadassins qu'il dirigeait ne laissait aucun doute sur la nature des desseins dont il voulait assurer l'exécution, et qui furent accomplis quatre mois plus tard, par la fuite du roi, suivie malheureusement de son arrestation à Varennes.

Cette journée, qui ne fut avantageuse à personne, demeura dans une obscurité mystérieuse ; et ses particularités sont restées inconnues ou douteuses, aucun témoin oculaire ne les ayant révélées jusqu'à ce jour. Elle eut pourtant des effets très graves ; elle fit éclater une guerre ouverte entre les trois partis, qui s'épiaient depuis longtemps, et elle amena la fin de l'ordre de choses qu'avait consolidé la Fédération de 1790.

Lafayette tint loyalement la promesse qu'il avait faite au roi, d'empêcher que cette bagarre politique n'eût des suites judiciaires ou ne devint l'objet d'une polémique irritante dans les journaux. Le public, mal informé, n'y vit qu'une rixe dans un lieu qui aurait dû être mieux hanté, et d'où l'on avait chassé assez rudement des gens de mauvaise compagnie. C'était travestir en une scène de guinguette une tragédie à laquelle il ne manquait qu'un Catilina ou un Olivier Cromwell.

Le général, qui avait arrêté le sang prêt à couler, fut mal recom-

pensé de son dévouement. La cour le maudit pour le service qu'il lui avait rendu, et qui manifestait le pouvoir qu'il était maître d'employer contre elle. La ville le raila d'avoir été dupe du stratagème qui l'avait envoyé à Vincennes pour se débarrasser de lui aux Tuileries.

Le roi éloigna ses meilleurs serviteurs par ses incertitudes, qui tour à tour le laissaient entraîner vers Coblentz ou le retenaient à Paris. On blâma sévèrement l'introduction dans son palais d'aventuriers qui le compromettaient sans le servir en rien.

Santerre, qui se posait comme le général de la future république, ne fut pas épargné ; on se moqua de sa tentative d'arrêter Lafayette, et de ses manifestations, qui semblaient l'accuser de complicité avec les chevaliers du poignard, nom par lequel on désignait les malheureux enrôlés dans cet absurde complot.

Bailly, qui humiliait sa réputation de savant par sa mauvaise administration municipale, fut stigmatisé pour n'avoir rien su prévoir ni réparer, et pour avoir abandonné tout au hasard. Pendant les événements périlleux de cette journée, personne n'aurait cru que le maire de Paris était un homme de mérite et d'un beau caractère.

Quand je descendis dans la cour des Princes, je la trouvai remplie de gardes nationales qui arrivaient de toutes parts aux Tuileries. Je recueillis, en passant, mille malédictions contre ceux qui avaient délivré les prisonniers. Ces nouveaux venus en parlaient facilement, et, sans aucun doute, ils auraient agi comme nous, s'il leur avait fallu faire main basse sur des hommes qui avaient le courage de ne pas vouloir se défendre.

J'allai trouver mon commandant qui m'avait fait demander. « Mon enfant, me dit-il, vous avez été à mes côtés pendant tous ces événements, et vous les connaissez comme moi ; pourriez-vous en faire le récit ? » Sur mon affirmative, il ajouta à voix basse : « M. de Lafayette vient, à tort ou à raison, de se charger d'une lourde responsabilité ; je ne suis pas disposé à la partager, et je veux remplir mes devoirs envers mes électeurs, en leur rendant compte de ce qui vient de se passer. J'allais leur faire un rapport écrit, mais je n'ai pas l'esprit assez libre, et je préfère vous envoyer au comité de la section, qui est en permanence. Vous lui direz succinctement ce qui est arrivé, et il saura ce qui lui reste à faire. »

J'acceptai avec plaisir cette mission d'état-major, la première



de celles que j'ai remplies pendant quarante ans. Le commandant me donna le mot d'ordre, en y joignant quelques instructions, et il me fit sortir lui-même du château, par la grille du quai. Je m'acheminai d'un pied léger vers les Minimes, où je trouvai les réverbères éteints, et la garde nationale dormant dans la plus profonde paix.

Mais le Comité veillait, et je fus introduit devant lui aussitôt qu'on lui eut annoncé une ordonnance arrivant à l'instant des Tuileries. Après avoir prouvé l'authenticité de ma mission en donnant le mot d'ordre à Tallien qui présidait, je fis brièvement le récit des événements de la nuit. Certainement un si beau thème m'aurait valu au collège de Rennes un légitime succès ; mais, ici, mes auditeurs étaient tellement préoccupés du sujet de ma relation qu'ils ne me tinrent aucun compte de la forme ; ils m'interrompirent cent fois par des exclamations passionnées ; et le président fut obligé d'intervenir pour tâcher qu'on m'entendît d'abord, sauf à me faire ensuite toutes les questions qu'on jugerait nécessaires. Je m'en tirai de mon mieux, sans être intimidé, et avec un mérite de discrétion qui n'était guère de mon âge.

Tallien venait de me remercier avec effusion, quand un personnage qui se chauffait debout à la cheminée, et qui me parut étranger au Comité, s'approcha de la table qu'environnaient les membres, et m'adressa la parole avec une autorité qui se montra, non seulement dans son langage, mais encore dans le silence qu'on fit pour l'écouter. C'était un homme corpulent, à large figure, ayant le verbe haut et des yeux hardis et pénétrants. « La garde nationale, me demanda-t-il, était-elle résolue à tuer ces misérables ? — Assurément, Monsieur, répondis-je, s'ils s'étaient défendus. — Mais reprit-il avec une logique impitoyable, ces gens-là n'étaient pas des ennemis sur un champ de bataille ; c'étaient des conspirateurs, par conséquent des criminels ; or, la justice tue les criminels sans rémission, et ne lutte point contre eux. » Je me gardai bien de faire une réponse sérieuse à cet argument farouche. « Monsieur, lui dis-je, si vous aviez été témoin de l'événement, vous n'auriez aucun regret que justice ne soit pas faite. Ces conspirateurs sont d'une si rare espèce, qu'un pays qui les possède doit les conserver, ne serait-ce que dans la crainte qu'il ne naquît de leurs cendres des gens plus habiles et plus courageux. — A la bonne heure, répondit-il avec un rire bruyant ; mais s'ils y reviennent, je vous les recommande. » Je m'inclinai en marque d'assentiment.

« Quel est donc ce gentilhomme, dis-je en sortant au vainqueur de la Bastille, qui servait de planton au Comité. — Comment, s'écria-t-il, vous ne le connaissez pas ! C'est l'ami de M. Tallien, l'excellent M. Danton. »

Lorsque enfin je fus dans la rue, je me trouvai fort heureux de pouvoir aller dormir en paix sans avoir tué personne dans ma première campagne.

## CHAPITRE II

1792

L'auteur s'engage à 14 ans et demi comme volontaire national dans la compagnie du Morbihan et du Finistère, 20 octobre 1792. — Affaire de Hédé. — Vannes secourue. — Camp de Saint-Renan. — Il est incorporé au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de marine. — Le fort Minou au goulet de Brest. — Conspiration contre Brest. — Le manoir de Trebabu. — Rappel des artilleurs à Brest. — L'auteur est embarqué pour Toulon sur le *Papillon*.

C'était au milieu de septembre 1792.

La France semblait ne pouvoir résister à ses ennemis ; sa ruine, son asservissement, le partage de son territoire étaient résolus par eux ; Lille et Valenciennes étaient assiégés, et, déjà maîtres de Longwy et de Verdun, les Prussiens s'avançaient en Champagne et marchaient sur Paris.

A mon retour à Rennes, je trouvai mon digne maître, Félix Mainguy, conservant une pleine confiance dans la protection tutélaire que la divine Providence donnerait au pays. Il avait changé son titre de prieur des Dominicains contre celui de bibliothécaire de la ville, et il était chargé de rassembler les livres des communautés supprimées, et d'en empêcher la dispersion et la perte. Il m'accueillit, malgré ma longue absence, avec la même affection, et me prodigua les mêmes soins. Je passais près de lui, au milieu de ses trésors, tout le temps que me laissait le collège, où j'avais repris mes études, sans espoir de les continuer longtemps, les plus terribles malheurs nous menaçant alors.

Un matin, lorsque je travaillais laborieusement à ma classe, un bruit de tambours, accompagné de mille voix de femmes éplorées,

rompit soudainement le silence des études. Le maire de Rennes, l'élu des citoyens, suivi de la municipalité, entra dans la grande cour du collège pour remplir, par cet acte sans exemple, un grave et triste devoir. Nous fîmes un cercle autour de lui, et il nous dit ces paroles qui résonnent encore à mon oreille : « Jeunes étudiants, l'ennemi est entré en France pour étouffer nos libertés et détruire notre indépendance. Il a pénétré dans les plaines de la Champagne, et Paris est peut-être pris en ce moment. La patrie appelle à son secours tous ses enfants ; déjà l'École de droit est prête à marcher. Qui de vous, braves étudiants, veut imiter ce noble exemple et partir dès demain pour l'armée ? — *Tous ! tous !* » répondîmes-nous d'une voix unanime. « Eh bien ! reprit le maire, venez en signer le glorieux engagement. » Personne n'hésita ; grands et petits revêtirent de leurs noms les formules qu'on nous offrit à signer ; et tout le collège, sans être arrêté par l'immense sacrifice qu'exigeait cette énergique résolution, se prépara spontanément à marcher contre les ennemis.

Que de douleurs éclatèrent ce soir-là dans le sein des familles de la ville ! Que de larmes furent versées par les mères qui avaient cru que leurs enfants fermeraient leurs yeux ! Que de regrets sur des destinées si différentes de celles préparées par tant de soins ! Combien de craintes sinistres sur le sort de ces jeunes gens dont aucun ne semblait devoir revenir ! Il fut, il est vrai, promis solennellement qu'aussitôt la campagne terminée, nous rentrerions dans nos foyers ; mais jamais la vanité des desseins des hommes ne se montra plus grande ; la plupart de ces étudiants, transformés en soldats redoutables, périrent prématurément et laissèrent leurs ossements blanchis sur tous les champs de bataille de l'Europe. Moi, que la mort épargna par le plus rare des hasards, quarante ans après je servais encore sous la même bannière sans l'avoir quittée un seul instant.

Tant d'événements s'étaient succédé, que j'avais perdu toute idée de la date du jour dont je viens de retracer le souvenir. Au mois de janvier 1848, le maire de Rennes, Emmanuel Pongérard, ayant fait explorer les archives de l'hôtel de ville, on y retrouva le registre original des Enrôlements volontaires aux bataillons de guerre d'Ille-et-Vilaine. Mon inscription sur ce livre sépulcral est datée du 20 octobre 1792, et mon identité avec le jeune étudiant qui devint, ce jour-là, volontaire national, est attestée par deux

citoyens notables contemporains, les seuls restant peut-être de cette époque lointaine. Ce furent : Barthélemi Montreuil, ancien chef du cabinet du commissaire ordonnateur des guerres, Pétiet, et François Guibert, ancien officier d'artillerie, derniers débris de cette génération, et qui depuis longtemps ne sont plus.

J'avais rêvé la gloire d'aller à la frontière du nord repousser les ennemis; tant de bonheur ne m'était pas réservé; mes premières armes furent de tristes et périlleux succès dans les champs clos de la Bretagne sur les insurgés du Morbihan. J'appris dans cette première campagne, par une cruelle expérience, que la guerre civile est le plus grand des fléaux qui puissent frapper les peuples.

Un jour de foire à Hédé, petite ville située à une dizaine de lieues de Rennes, les paysans, rassemblés en nombre extraordinaire, trouvèrent à boire sans payer, et usèrent largement de cette bonne fortune pour s'enivrer. C'était là seulement le prologue du drame; l'action commença bientôt. Les mauvais gars, comme on appelait les garnements de l'endroit, se ruèrent sur la maison commune, jetèrent par les fenêtres ses archives pour en faire un feu de joie; puis ils battirent le maire à outrance, pourchassèrent les bourgeois accourus pour le défendre, abattirent le drapeau tricolore, arborèrent à sa place un drapeau blanc, et sonnèrent le tocsin pour appeler les paroisses voisines à l'insurrection. Des habitants, qu'ils avaient poursuivis à coups de fourche, arrivèrent à Rennes, couverts de sang, et nous racontèrent ces méfaits. Quelques heures après, une forte colonne mobile était en marche pour Hédé; on l'avait formée à l'instant des gardes nationaux et des jeunes gens de la levée en masse. L'honneur d'avoir appartenu à la milice parisienne me fit choisir parmi beaucoup d'autres pour faire partie de cette colonne d'attaque. A notre arrivée, nous fûmes accueillis par une vive fusillade, qui ne laissa pas douter que l'insurrection n'eût été préparée dès longtemps. Mais, en nous voyant marcher en avant, au pas de charge, les paysans lâchèrent pied; on les poursuivit de près, et, malgré les clôtures et les halliers qui favorisaient leur fuite, beaucoup furent blessés, tués ou faits prisonniers. Ces derniers, conduits à Rennes, furent jetés dans les cachots de la Tour le Bat, cloaques infects près desquels les souterrains de la Bastille étaient le palais d'Alcine. Le lendemain, les environs de cette prison étaient jonchés des femmes et des enfants de ces malheureux, qui demandaient, avec des larmes et des cris, à partager

leur affreux séjour. Ce spectacle douloureux me fit regretter mortellement notre triste succès.

Une femme surtout offrait l'image du désespoir. Quand ses pleurs s'arrêtaient, elle était prise d'un tremblement nerveux si violent, qu'on s'attendait à la voir expirer. Sa fille, une enfant de dix à douze ans, était à genoux devant elle, sans pouvoir lui donner aucun secours que la prière des agonisants. Il me fut impossible d'en tirer la moindre parole qui pût m'aider à les servir. Un vieux paysan, qui eut foi dans mon bon vouloir, me jura, sur sa part du paradis, que le mari de cette femme n'avait rien fait, et que personne ne savait pourquoi il était arrêté; il m'apprit son nom qui, en effet, ne se trouvait pas sur la liste des détenus. Ce pauvre diable était seulement l'un des otages qu'on avait amenés à Rennes; on l'avait fait monter en route dans l'une des charrettes qui transportaient les prisonniers, et il avait été confondu avec eux lors de l'arrivée du convoi. La condamnation en masse qui devait bientôt les frapper menaçait de l'envelopper dans la même destinée. Félix Mainguy, à qui je recourus pour prévenir ce malheur, ne resta pas un instant en repos jusqu'à ce que ce fatal quiproquo eût été éclairci, et que cet homme innocent eût été rendu à sa famille éplorée.

Je n'eus qu'à peine le temps de mettre mes armes en état, et de réfléchir amèrement sur les chances funestes de la vie humaine. Une dépêche de Vannes annonça que cette ville était cernée par des bandes nombreuses qui venaient escarmoucher jusque dans ses faubourgs. Il fallut envoyer pour la secourir une colonne mobile, qui m'appela encore dans ses rangs. Cette fois ce ne fut plus une expédition momentanée, ce fut toute une campagne. L'insurrection s'était étendue dans la plupart des paroisses du Morbihan, et des barges anglaises lui avaient fourni des fusils et des munitions. Pendant quatre mois, il y eut la moitié du temps des engagements plus ou moins sérieux. Tantôt c'était seulement une attaque nocturne sur nos sentinelles et tantôt une démonstration sur quelque point important, afin de nous attirer dans une embuscade. Nous apprîmes à nos dépens à nous défendre de ces stratagèmes; et plus d'une fois nous fîmes tomber les ennemis dans les pièges qu'ils nous avaient tendus. Mais, grand Dieu! que ces victoires étaient cruelles et odieuses! Les vaincus étaient des Français, de braves gens, crédules, égarés, conduits [à leur perte par des

aventuriers politiques qui échappaient toujours à nos balles. Au reste la pitié, la confiance, l'humanité étaient des vertus dangereuses, impraticables et dont il fallait se défendre sous peine de mort. Vous vous refusiez à achever un homme tombé dans un sillon; pendant que vous rechargez votre fusil, il se trainait sur vos pas et vous frappait d'un coup mortel. Dans une grange où nous devons passer la nuit, nous trouvons dans la paille un blessé qui semblait près d'expirer. Au lieu de le tuer, nous lui donnons un coup d'eau-de-vie, la seule chose que nous eussions. Aussitôt que nous sommes endormis, il met le feu à la grange et tire sur nous à double charge, au moment où nous allions le sauver de l'incendie. Mais son fusil, qu'il avait caché pour ce guet-apens, creva entre ses mains et lui enleva la mâchoire.

Une autre fois, altéré par une course violente, j'entrai avec un autre volontaire dans une maison pour demander à boire. Un homme qui, sans doute, avait des motifs pour ne pas se trouver face à face avec nous, s'était embusqué derrière la porte; il me lance un coup de sabre sur la tête; au cri que je jette, mon camarade lâche son coup de feu dans l'obscurité et le tue. Mon épais chapeau de feutre était coupé de part en part, et si je n'avais pas eu le crâne fendu, ce fut grâce à mon abondante chevelure qui me défendit à ses dépens. Je ne pus empêcher les volontaires de brûler la chaumière. Un coup de sabre, un homme mort, une maison incendiée, tout cela pour une écuellée d'eau! Je me reprochai amèrement ma soif.

Nous tenions tête à l'insurrection, mais pour la dompter, il aurait fallu que nous fussions dix fois plus nombreux; et l'armée du Nord ne laissait aucun renfort à celle de l'Ouest. Depuis longtemps les gardes nationaux de notre colonne mobile étaient rentrés dans leurs foyers et avaient été remplacés par des volontaires de la levée en masse. Le représentant du peuple étant satisfait de nos services nous avait formés en compagnies franches, et nous avions choisi nous-mêmes nos officiers, suivant l'usage de ce temps-là, qui appliquait l'élection à tout, comme la primitive Église. Assurément toutes ces troupes nouvelles feraient aujourd'hui la plus étrange figure; elles s'alignaient fort mal, marchaient à vau-de-route, et ne mettaient pas le moindre ensemble dans le maniement des armes; mais elles allaient à l'ennemi en chantant, et elles couraient pour l'attaquer avec un élan irrésistible; formées comme elles l'étaient

de toutes les classes de la société, elles étaient douées d'une intelligence bien supérieure à celle de la soldatesque d'autrefois. Je me suis trouvé cent fois au bivouac et au corps de garde avec des gens qui parlaient latin comme des professeurs, qui faisaient de très jolis vers, ou qui chantaient comme notre compatriote Elleviou.

Les meilleurs sentiments étaient habituels dans tous les rangs de ces jeunes soldats, et je pourrais citer autant de leurs bonnes actions que la sultane des *Mille et une Nuits* fait d'histoires à son seigneur et époux. Je n'en dirai qu'une seule :

Une belle nuit, la grand'garde, dont j'étais, fut assaillie par une vive fusillade. Nous ripostâmes en nous portant en avant; mais, le feu de l'ennemi ayant cessé, nous reprîmes nos positions. Chacun s'arrangea pour dormir, excepté moi qui fus posé en sentinelle perdue. Mon poste n'était nullement agréable. On y recevait, sans faute, au point du jour, quelque coup de fusil plus ou moins bien ajusté, et un gros chêne qui était le pivot de ma faction portait la trace de vingt balles, destinées par les tirailleurs ennemis à mes prédécesseurs. En prêtant une oreille attentive aux bruits les plus légers, je crus discerner des gémissements étouffés. C'était peut-être quelqu'un des nôtres, blessé dans l'engagement qui avait eu lieu. Et, comme l'aurore me permettait de distinguer les objets, je m'avançai pour m'en assurer, en prenant, bien entendu, toutes les précautions d'un chasseur qui redoute de devenir lui-même un gibier. Je trouvai tout autre chose que ce que j'imaginai. Dans un fossé entouré de halliers gisait un jeune homme qui était mort ou mourant, et, à genoux près de lui, une grande belle fille qui pleurait à chaudes larmes. « Ah! Monsieur, me dit-elle, en m'apercevant, sauvez la vie de mon pauvre frère! Il va mourir s'il n'est secouru, et je ne puis rien pour lui! — Mais, répliquai-je, le danger ne sera-t-il pas aussi grand s'il est porté dans la ville? Nous pourrions bien ne pas être les maîtres de l'en préserver. — Sans doute, reprit-elle; pourtant j'ai confiance en Dieu qui nous protégera; aidez-moi à tirer d'ici ce malheureux qui a perdu tout son sang, et qui va périr tout à l'heure! »

Je n'hésitai point, quoique ce fût alors l'action la plus criminelle que d'arracher un chef de chouan au couperet du bourreau. Je courus au poste, et le chef lui-même avec trois ou quatre de nos camarades vint relever le blessé, pour le transporter dans l'une des premières maisons du faubourg. Nous le coiffâmes d'un bonnet de



police et nous jetâmes sur lui la capote de l'un de nous. A la faveur de ce déguisement nous le fîmes passer pour l'un des nôtres, et il put franchir la ligne de nos sentinelles. L'un de nos excellents chirurgiens vint aussitôt le visiter, et reconnut que sa blessure n'était pas mortelle. L'assurance qu'il nous en donna rendit à la vie la jeune paysanne, qui était attachée à ce lit de douleur, et qui pendant plusieurs jours ne s'en éloigna pas d'un instant. Les vêtements grossiers qu'elle portait dissimulaient mal que leur enveloppe cachait l'une des plus belles et des premières demoiselles du pays. Sans elle, son frère serait mort dans le lieu désert où il était tombé, atteint par un coup de feu dans l'escarmouche de la nuit. Ne l'ayant pas vu revenir après le combat, elle battit tous les buissons pour le retrouver, et elle venait de le découvrir, mourant et abandonné dans un fossé, quand, par un bonheur providentiel, je survins et lui donnai l'aide généreuse de mes bons camarades. Dieu sait à quel prix on nous aurait fait payer cet acte d'humanité s'il eût été divulgué, mais le secret en fut bien gardé.

Dès que le blessé put être transporté hors de la ville sans trop de danger, on le mit la nuit dans une barque qui le conduisit à un chasse-marée, et il put gagner l'île de Hédic, où il demeura en sûreté, et se rétablit lentement. En nous donnant de ses nouvelles, sa sœur nous annonça que, pour accomplir un vœu qu'elle avait fait à notre intention, elle était parvenue à délivrer quatre des nôtres, qui étaient prisonniers des paysans, et qui, depuis plusieurs jours, couraient risque à chaque instant d'être fusillés. En effet, ces volontaires arrivèrent à Vannes, par mer, fort étonnés que les ennemis leur eussent permis de vivre et de rejoindre leur corps.

Il s'en fallait bien que toutes nos aventures eussent ce caractère héroïque; le plus souvent elles ne dépassaient pas les plus vulgaires occurrences, sans pourtant être moins périlleuses. Au retour d'une battue à travers les landes, les genêts et les broussailles, nous rentrons à la ville harassés et affamés. Quel fut notre désappointement quand nous apprîmes que les arrivages de vivres étant suspendus, il n'y avait point eu de distribution, et que nous devions jeuner jusqu'à nouvel ordre! Le lendemain il en fut encore ainsi. Il est vrai qu'on enleva, pour nous le donner, tout le pain des boulangers, qu'attendaient à leur porte de longues queues d'habitants; mais il y en eut à peine assez pour fournir à chacun de nous une bouchée. Une demi-douzaine de mes jeunes camarades, inspirés

par un appétit féroce, résolurent une expédition de maraude, et me proposèrent d'en faire partie. J'acceptai à la condition qu'on n'userait pas de violence.

Une heure après, nous étions dans un village qui semblait inhabité. Auprès d'une église en ruines s'élevait une maison dont l'aspect flatta nos espérances. En entrant dans la cour, notre vue fit fuir tout en pleurs une vieille femme, et amena sur un perron un homme de bonne mine, qui nous demanda si nous venions l'arrêter. Je répondis que nous ne faisons pas un si vilain métier, quoique le nôtre ne fût pas des meilleurs, puisqu'il nous laissait depuis deux jours sans manger. « C'est pourquoi, ajoutai-je, nous sommes venus vous demander du pain, en vous croyant plus heureux que nous, qui sommes assez étonnés d'en être réduits à cette indigence. — Bien volontiers, répliqua-t-il, et avec plaisir. Entrez. » Charmés de ces bonnes paroles, nous le suivîmes, en laissant toutefois une sentinelle sur le perron pour surveiller le dehors. L'honnête curé — car c'était lui-même — vêtu en paysan, nous fit servir un repas abondant, auquel il joignit plusieurs pichets d'excellent cidre. Nous mangions comme des ogres lorsque le cri aux armes, poussé par notre vedette, nous fit nous lever de table brusquement. Suivant l'usage du temps et du pays, nous avions gardé chacun notre fusil entre nos jambes ; aussi étions-nous à la minute en bataille sur le perron du presbytère, prêts à riposter à une douzaine de gars bien armés qui venaient d'entrer dans la cour. « Ce n'est rien de sérieux, nous dit le curé en se mettant au-devant de nous. Mes paroissiens, qui me sont fort attachés, m'ont cru en danger en vous voyant entrer ici, et ils accourent à mon aide. Je vais les congédier par un seul mot. » L'effet suivit aussitôt la promesse ; il n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles en gaélique, que les paysans se retirèrent, mais non pas avant d'avoir reçu sa bénédiction, et de lui avoir témoigné leur respect et leur affection.

La nuit étant venue, notre hôte ne voulut point nous laisser partir sans nous accompagner jusqu'à nos avant-postes. Il savait probablement que la route n'était pas sans danger pour nous. Pour se faire reconnaître, il se fit devancer par son chien, qui portait dans sa gueule un bâton auquel étaient suspendues deux lanternes. C'était ainsi qu'il éclairait son maître quand celui-ci devait aller visiter pendant la nuit des malades ou des affligés. Par un instinct qui ne commettait jamais d'erreur, ce chien aboyait aux bleus et

choyait les blancs. Il fallut que notre hôte lui expliquât qu'il devait m'aimer malgré la couleur de mon habit. Le sagace animal ne s'en rappela que trop bien. Un jour, à la parade, un chien énorme entra dans le carré des troupes, et le nez au vent, accourut droit à moi me faire mille caresses comme à une vieille et intime connaissance. « Mais, s'écria-t-on, autour de moi, c'est le dogue des chouans. Eh ! comment le connaissez-vous ? » me dit d'une voix rude le représentant du peuple, qui assistait à la parade. La réponse était difficile, car je ne voulais ni mentir, ni dire la vérité. Un bon camarade vint à mon aide, par un lazzi. « C'est, répliqua-t-il, un ami qu'il s'est fait, avec les os qu'on nous donne chaque jour en guise de viande. » Les volontaires, qui accusaient le représentant de connivence avec les vivriers, partirent d'un bruyant éclat de rire à cette amère allusion, et dirent hautement, comme à la salle d'armes : « Bien touché ! » Pendant ce colloque, le chien avait décampé, et il avait très bien fait, puisque, pour le tuer en toute justice, on prétendait déjà qu'il devait servir d'espion à l'ennemi, et lui porter des avis dans son collier. Comme il n'était pas d'humeur à se laisser fouiller par la douane politique, il fallait bien évidemment commencer par lui casser la tête, pour s'assurer s'il était innocent. Il y avait alors, à l'usage des hommes, des expédients judiciaires qui différaient très peu de celui-là, et bien m'en prit de ne laisser aucun prétexte à la rancune du proconsul, pour l'affront qu'on lui avait fait publiquement et dont j'avais été la cause.

Il ne faut pas juger, par les exemples que j'ai donnés, la guerre que nous faisons. Sans doute quand l'un des deux partis avait fait preuve d'humanité, l'autre l'imitait et s'efforçait de se montrer encore plus généreux ; mais il survenait de nouveaux chefs ou des ordres plus rigoureux, et l'on retombait dans la barbarie. Nous n'avions pas un moment de sécurité, de repos, de sommeil paisible ; il y avait sans cesse des alertes qui ne nous permettaient de quitter ni nos habits ni nos armes. Si vous voyiez au loin, dans la campagne, une tête d'homme par-dessus les buissons, vous étiez sûr d'entendre bientôt une balle qui vous sifflait aux oreilles, trop heureux encore d'avoir eu affaire à un mauvais tireur. Les anciens gardes-chasse ne vous en tenaient pas quittes à si bon marché.

Nous nous étions accoutumés aux dangers, mais nous ne pouvions nous habituer à la misère, moi surtout qui n'y étais pas préparé. Notre corps, étant considéré comme une compagnie d'élite,

avait été posté à l'avant-garde, dans un faubourg, et logé chez les bourgeois, ou plutôt chez les pauvres gens, tandis que les bataillons de volontaires étaient casernés en masse dans les églises, qui étaient froides, humides, et sentaient le sépulcre. Mon jeune camarade ayant déserté, dès le premier jour, par une sage prévision du sort qui nous était réservé, je demeurai seul dans le logis qui m'était échu. Ma vieille hôtesse, d'abord fort revêche, me prit en affection, et m'aida de son mieux à vivoter. Elle me faisait de la soupe au beurre, avec des légumes et sans pain, car je ne pouvais me résoudre à manger de cet aliment immonde qui, par sa couleur et son odeur, ne ressemblait en rien à ce dont il portait le nom.

Enfin nous reçûmes l'ordre de notre départ, après une campagne d'hiver prolongée pendant plus de cinq mois, et qui avait été pénible, meurtrière et sans autre succès que d'avoir arrêté l'ennemi et fait échouer le projet qu'il avait de s'emparer de la ville de Vannes. Nous nous acheminâmes tantôt par mer, tantôt par terre vers le département du Finistère, où l'on allait former un camp pour couvrir le port de Brest, exposé à des tentatives de l'ennemi, pour lui faire éprouver le sort désastreux que subirent, l'année suivante, le port de Toulon et la flotte qu'il renfermait.

C'est à l'extrémité de la péninsule armoricaine, au milieu des escarpements granitiques du Finistère, battus éternellement par les flots de l'Atlantique, que fut établi notre camp. Il prit d'un village voisin, presque abandonné, le nom de Saint-Renan, qui n'est autre que Saint-Ronan ou plutôt Saint-Ronuald.

C'était un site sauvage, désert, privé de toute ressource, mais bien choisi pour commander la côte du nord de la rade de Brest, pour la couvrir et pour éclairer des rivages fréquentés par les contrebandiers anglais et les déserteurs de notre marine. Une chaîne de forts assuraient les communications avec Recouvrance, faubourg de Brest enfermé dans l'enceinte de cette place dont il forme la partie occidentale.

Il ne faut pas croire que ce camp eût la moindre ressemblance avec ceux qu'on fait maintenant, à une époque de paix et de prospérité. Au lieu de tentes en toile et de marquises en coutil, il était formé de huttes qui n'étaient comparables ni pour l'aspect ni pour l'usage aux carbetts des Caraïbes et aux cases des nègres. Leur carcasse était construite avec des tiges de genêts arborescents, que rattachaient ensemble des ficelles tirées de vieux câbles de vais-

seaux; la toiture et les parois étaient en torchis de paille de seigle ou de sarrasin. Chaque coup de vent — et sur ce promontoire, sans abri, il ventait de tous les points de l'horizon — menaçait d'enlever nos baraques et de les jeter à la mer. Il fallait, pour les défendre, les lester avec des blocs de granit, la seule chose qui ne nous manquât pas.

Bientôt les contingents des départements bretons vinrent prendre la place qui leur était assignée, et l'on entreprit de leur donner quelque instruction militaire. C'était une rude tâche. La levée en masse de 1792 comprenait une foule d'habitants des villes, déjà exercés comme gardes nationaux à l'usage des armes. Mais la levée des trois cent mille hommes, en 1793, fit marcher des paysans qui n'avaient jamais touché un fusil. Cependant, telle est la force du naturel, dans ce brave pays de France, qu'au bout de trois mois, ils faisaient les manœuvres comme les soldats prussiens du grand Frédéric.

Des ordres du Comité de salut public firent arriver au camp un inspecteur général chargé d'embrigader les bataillons, d'incorporer les compagnies, et d'amalgamer les corps francs dans les nouveaux cadres. C'était le général De Vaux, qui avait une réputation d'habile organisateur. Avant de faire la répartition des troupes, il préleva dans leurs rangs un détachement d'hommes choisis, destinés à l'artillerie de la marine; il me désigna pour être de ce nombre, quoique ma constitution délicate ne me recommandât certainement pas pour ce service, qui exige des jeunes gens robustes. Lors de l'inspection qu'il faisait homme par homme, il s'arrêta devant moi, me considéra avec une attention bienveillante, et dit à haute voix « : Il est d'une bonne taille, mais je le voudrais plus fort. N'importe, ajouta-t-il, inscrivez-le pour l'artillerie; » puis, en se tournant vers son aide de camp, il cita, en souriant, un vers italien, qu'on peut traduire ainsi :

C'est l'aiglon qui bientôt saura porter la foudre.

Il vit dans l'expression de mes traits que je l'avais compris. « Vous savez l'italien? » me demanda-t-il. Je répondis, en présentant les armes, que du moins j'avais commencé à l'apprendre. Il parut satisfait, et il fit apostiller mon nom. Après la revue, chacun vint s'informer de ce que m'avait dit le général, et l'on ne manqua pas

d'en tirer un augure favorable pour mon avancement. Il est inutile de dire que ces prévisions furent vaines, d'abord, sans doute, parce que le général m'oublia, et ensuite parce que, suivant ma coutume, je ne fis rien pour me rappeler à son souvenir.

Le lendemain j'étais incorporé dans le premier régiment d'artillerie de marine, dont il ne restait guère que le nom, avec quelques vieux sous-officiers, qui me racontèrent leurs campagnes dans l'Inde sous le bailliy de Suffren. Je pris plaisir à ces récits, qui ressemblaient à ceux de Sinbad le marin, mais j'eus bientôt d'autres occupations. On promit aux jeunes gens nouvellement venus qu'ils seraient envoyés à l'avant-garde, sur les forts extérieurs de la rade, en présence des vaisseaux anglais, dès qu'ils auraient acquis l'instruction qu'un bon artilleur devait posséder. Toute mon émulation s'éveilla, et quoiqu'on prétendit qu'il fallait pour cet apprentissage beaucoup plus d'une année, en deux mois j'avais atteint la première classe de chaque sorte de manœuvres; j'avais coupé le mât qui servait de but au tir de la bombe; j'avais mis trois fois un boulet dans le blanc de l'école; je savais monter et démonter une pièce de gros calibre, et je faisais des artifices pour tuer les hommes presque aussi bien que Ruggiéri en sait faire pour les amuser. Un mérite aussi distingué faillit me valoir le grade de caporal; et déjà le colonel Corderan s'était prononcé; mais il lui fut remontré qu'il céda, sans le vouloir, à la tendance révolutionnaire, et que, suivant la tradition du régiment, je ne pouvais atteindre ce titre que lorsqu'il me serait donné par mon ancienneté de service, condition dont l'accomplissement pouvait exiger une dizaine d'années.

Ces particularités seraient sans aucun intérêt, s'il n'en sortait deux faits généraux. Le premier, c'est qu'il suffit de soixante à quatre-vingts jours pour faire d'un étudiant échappé du collège un militaire sachant bien le service de l'arme dont l'instruction est la plus étendue et la plus difficile. Le second, c'est que, même en 1793, la cinquième année de la Révolution, rien n'était changé dans l'esprit et les traditions des vieux corps de l'armée, et que tout s'y faisait comme au bon temps de M. de Choiseul.

Au privilège aristocratique de la naissance avait succédé celui d'une gérontocratie ignorante à ce point qu'elle ne pouvait pas dresser la feuille du prêt, et que, pour ma part, il fallait toujours que je fisse celle de quatre ou cinq compagnies.

Ayant complété mon instruction, je fus détaché sur la côte du

nord de la rade, pour les travaux de son armement. Le fort Minou, où je vins prendre garnison, est situé au delà du goulet de Brest, à l'endroit où les rives resserrées de cet étroit passage s'éloignent brusquement pour former un immense bassin circulaire, qui prend les noms de rades de Berthaume et de Camaret. C'est un mouillage ouvert aux flots de la haute mer, et où pénétraient alors, presque chaque jour, les vaisseaux de l'escadre ennemie, en poursuivant nos navires marchands ou les barques de nos pêcheurs. Cette audace ne pouvait être réprimée par les vieux forts qui, de loin en loin, couronnaient les rochers du rivage, car, depuis longtemps, ils avaient été délaissés, et leur artillerie, couchée dans l'herbe ou enfouie dans le sable, était tout à fait hors de service. Il fallut les efforts les plus opiniâtres pour conduire des pièces de gros calibre et d'énormes mortiers jusque sur la plate-forme où ils devaient être élevés à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, après les avoir amenés de plus d'une lieue par des chemins qui semblaient n'être accessibles qu'à des chèvres. La nécessité de dérober nos opérations à l'ennemi en augmentait les difficultés. Nous étions obligés de masquer nos travaux par des bosquets d'ajoncs épineux, et nos embrasures menaçantes disparaissaient derrière un rideau de genêts fleuris. Plus d'une fois les frégates du blocus se rapprochant à l'improviste de nos rochers, les travailleurs étaient forcés de se coucher à plat ventre pour échapper à leur vue. L'un de nos tourments était l'inquiétude d'être trahis par quelques-uns des pêcheurs de la côte, qui communiquaient assez souvent avec l'escadre anglaise pour lui vendre du poisson ou peut-être bien lui donner de criminels avis. On nous avait dénoncé, comme faisant ce mauvais métier, un patron de barque qui passait pour le marin le plus intrépide de la côte. Personne ne trouvant rien de mieux, pour s'assurer de sa discrétion, que de lui faire un mauvais parti, le pauvre diable était, sans le savoir, en danger de mort, lorsque je suggérai une résolution plus chrétienne. Le commandant du fort Montbarrey l'envoya chercher pour raccommoder des filets de pêche, et le garda moitié par force, moitié de bonne volonté, en l'affriandant avec du vin et de l'eau-de-vie; il y réussit si bien que, lorsqu'il voulut mettre en liberté son pensionnaire, celui-ci n'accepta qu'avec beaucoup de répugnance sa liberté.

Enfin j'eus la satisfaction de voir en batterie huit pièces de 36 et deux mortiers de 15 pouces. Le soir même un vaisseau anglais,

accompagné d'une frégate, vint poursuivre jusque sous le fort un malheureux navire marchand ; il envoyait déjà ses chaloupes pour l'amariner, lorsque nous ouvrimus sur lui un feu à boulets rouges, et lui envoyâmes deux bombes d'un calibre formidable, qui coupèrent ses manœuvres et son mât de hune. Les forbans ne songèrent plus à leur proie ; ils s'éloignèrent en toute hâte pour aller hors de notre atteinte réparer leurs avaries. La nuit suivante ils envoyèrent des péniches pour tenter de débarquer des matelots et des troupes de marine dans une anse d'où l'on pouvait gagner par un détour les derrières de notre batterie ; mais nous avions pourvu au soin de faire échouer ce projet. Deux vieux canons retirés d'un ravin avaient été montés de manière à enfiler la plage du débarquement. Une seule décharge suffit pour obliger l'ennemi à la retraite ; et la perte qu'il fit, en cette occasion, lui ôta l'envie de s'aventurer désormais dans d'autres tentatives.

Nos travaux de défense et l'espoir de leur succès m'avaient fait oublier tout ce qui m'était personnel ; et j'avais changé, sans en être froissé trop péniblement, mon existence d'écolier studieux contre la vie agitée, dure et aventureuse d'un militaire en présence de l'ennemi. Cependant ce fut avec un doux plaisir qu'en face de ces vaisseaux anglais que nous brûlions de couler bas ou d'incendier, à la vue de cette mer houleuse que nous adjurions de les engloutir, au milieu de tous ces préparatifs, calculés soigneusement pour tuer le plus grand nombre d'hommes possible, je trouvai le sujet d'une idylle bas-bretonne.

Un matin, lorsqu'en suivant la crête de la falaise à pic qui forme la côte, j'en mesurais la hauteur effrayante, j'entendis les cris d'un enfant. J'accourus et je vis un petit garçon, de six à sept ans, qu'entraînait vers le précipice une chèvre dont le licou était attaché autour de son corps. Cet animal avait sans doute découvert, dans quelque cavité de l'escarpement, des touffes d'herbes dont il espérait un meilleur repas que du gazon desséché des landes ; et il voulait, pour atteindre cette pâture, s'élancer sur les pointes d'un rocher, battu à sa base par les flots d'une mer en furie. Je me jetai sur la corde, et, la tirant avec force, je m'efforçai d'en dégager l'enfant : j'y réussis ; mais pendant que j'étais baissé, la chèvre, mécontente de l'intervention d'un étranger, me lança un coup de tête qui m'envoya rouler dans la bruyère. Je fus tenté de riposter par un coup de sabre à cette attaque, mais j'eus heureusement une meil-



leure inspiration. Au lieu de tuer cet animal, qui se méprenait sur mes intentions, je tirai de ma poche le pain de mon déjeuner, et je le lui montrai. En un instant, son air farouche et hostile disparut, et fit place à la câlinerie la plus caressante. Je profitai de cette disposition pour l'éloigner de la falaise, et l'empêcher de mettre de nouveau en péril les jours de son jeune maître. Il me sembla que celui-ci regardait d'un œil d'envie le pain blanc que je donnais à sa chèvre, et que, s'il l'eût osé, il en aurait bien réclamé sa part. Je lui offris le morceau qui restait, en lui faisant signe de le manger; il le prit en baisant la main, mais il l'enveloppa soigneusement dans de larges feuilles de plantain, et il le cacha dans son giron sans vouloir y toucher. En l'interrogeant sur ce qu'il en voulait faire, je compris qu'il le réservait pour sa mère. Je fus touché de ce soin dans un enfant qui devait éprouver une aussi forte tentation que si c'eût été du gâteau; car le pain noir des paysans était alors bien mauvais, et, au contraire, le pain blanc des boulangeries de la marine était excellent.

Avant de quitter mon nouvel ami, je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il devait venir me visiter au fort Minou. Mais notre conversation était fort difficile, car il ne parlait que la langue de Vercingétorix, que je n'entendais pas mieux que César. Le lendemain, on vit arriver au fort, Petit Pierre vêtu de ses habits du dimanche, et accompagné de sa chèvre dont les cornes étaient ornées de bouquets. Aussitôt qu'il m'aperçut, il courut se jeter dans mes bras; je l'embrassai de tout mon cœur. Il me fit un discours où le nom de sa mère revenait souvent; l'explication ne s'en fit pas attendre, car, détachant de son côté une belle jatte de bois, il se mit à traire sa chèvre, et, d'un air plein d'assurance et de satisfaction, il me présenta la jatte remplie d'un lait fumant. J'allais me trouver fort empêché, n'ayant aucun goût pour ce breuvage. Heureusement, les acclamations des canonniers, en voyant l'action de cet enfant, appelèrent le commandant qui, moins difficile que moi, huma le lait d'un seul trait, et le déclara excellent. Petit Pierre ne savait trop comment prendre ce procédé. Mais on lui apprit que c'était le commandant, et bientôt il le reconnut à sa générosité. En effet, notre brave capitaine lui recommanda d'apporter chaque matin une pareille pitance, et il lui fit payer d'avance la semaine entière. Ce ne fut pas tout : la chèvre et son jeune maître furent hébergés, et Petit Pierre emporta, pour sa mère, un plein bissac de pain.

Depuis ce jour, le pauvre enfant devint le commensal du fort Minou, le favori du commandant, et le fils adoptif de tous les artilleurs. C'était pour moi un plaisir de voir l'un mettre des lanières de cuir à ses sabots, un autre raccommoder sa veste, un troisième essayer de lui apprendre à lire, et, tous, lui prodiguer, avec une bienfaisance ingénieuse, mille soins paternels. Cette bienfaisance découvrit le moyen de s'exercer d'une manière encore plus utile.

Un vieux caporal, qui avait été voir la mère de Petit Pierre, nous dit, à son retour, que c'était pitié de laisser languir dans la pauvreté une famille qui pouvait vivre à l'aise, si quelque assistance lui était donnée. Il avait reconnu qu'une lande stérile qui lui appartenait pouvait être facilement mise en valeur, si nous voulions l'entreprendre. Le projet qu'il avait conçu fut agréé par toute la batterie; le commandant en encouragea l'exécution, et, en peu de jours, ce terrain, abandonné et inutile, fut clos, labouré, hersé, fumé, semé et planté. Pour satisfaire la pauvre veuve et combler sa fortune, j'obtins du curé réfractaire de sa paroisse, qui était caché dans les environs, de venir en secret, pendant la nuit, bénir le champ que nous avions fertilisé.

Au milieu de ces passe-temps qui, pour moi, n'étaient pas sans plaisir, je crus être désensorcelé de la maligne influence jetée sur ma vie par son triste début dans la guerre civile. On va voir combien je me trompais.

Le succès de l'armement du fort Minou ayant recommandé notre détachement, nous reçûmes l'ordre d'aller faire des travaux semblables au Conquet, petit port situé à l'extrémité de la péninsule granitique du Finistère, et que la Providence a creusé au milieu des écueils les plus dangereux pour donner aux navigateurs de ces parages quelques chances de salut. Déjà plusieurs tentatives avaient été faites par les bâtiments anglais pour reconnaître ce poste important; et l'on se rappelait que, dans je ne sais plus quelle guerre, ils s'en étaient audacieusement emparés. Le moment était propice pour renouveler cette entreprise. La Révolution, quoiqu'elle fût dans sa cinquième année, n'avait pas encore pénétré dans le pays sauvage qui s'étend au delà de Brest jusqu'à l'Océan, et les autorités locales étaient, disait-on, au service des contrebandiers et de l'émigration. Tant est-il que nous eussions obtenu plus de bienveillance des anthropophages de la Nouvelle-Calédonie que des habitants des campagnes d'alentour. Les hobereaux de leurs

villages leur avaient fait accroire que nous, pauvres innocents, nous avions fondu les cloches, inventé les assignats et changé les églises en casernes ; en sorte que nous étions maudits par eux, et que, qui pis est, ils refusaient de nous vendre du lait doux, argent comptant. C'était une opinion commune dans la garnison, qu'ils étaient beaucoup plus affables pour des navires sans pavillon qui, sous l'apparence de se livrer à la pêche, s'approchaient le soir de la côte, précisément sur les points que nos postes ne pouvaient surveiller. Nos vieux soldats, qui avaient l'odorat très fin, assuraient que, dans plus d'une humble chaumière de paysan, ils avaient humé le parfum du tabac de la Virginie et la suave odeur du rhum de la Jamaïque ; ils en concluaient l'existence de certaines relations avec les croiseurs anglais, et la possibilité qu'un jour ou l'autre nos batteries fussent surprises par l'ennemi et nos garnisons égorgées, — ou bien que ces liaisons dangereuses conduisissent nos voisins inconsidérés à la tour de César du château de Brest, pour aller de là, sans beaucoup de délai, à la place de la Comédie qui était, comme la barrière Saint-Jacques, pour la justice de ce temps-là.

Je refusais toute croyance à ces rapports, et je persistais à maintenir, avec candeur, que le nombre des fous, des méchants et des forcenés est beaucoup moins grand qu'on ne l'imagine communément. Je dois convenir que, cette fois du moins, cette opinion, que je conserve encore, se trouva fort mal justifiée.

Les journaux, la poste et les grands chemins étant choses alors inconnues à notre séjour, nous vivions au Conquet dans une complète sécurité, étrangers aux terribles événements qui menaçaient jusqu'à l'existence de la France. Un matin, pourtant, des canonniers qui étaient allés à Brest en permission revinrent avec les nouvelles les plus alarmantes. On avait découvert un complot pour pénétrer dans le port, par son extrémité, du côté de Penfelds, et pour livrer aux flammes les vaisseaux et les magasins. Une fausse attaque sur la porte de Recouvrance devait être faite par une colonne d'Anglais et d'émigrés débarqués aux environs, et que grossiraient des paysans et des matelots gagnés à prix d'argent. Les militaires capables d'apprécier ce projet le jugèrent bien conçu ; et la preuve qu'il en était ainsi, c'est que depuis cinquante ans on n'a cessé d'élever des fortifications destinées à en rendre le succès impossible.

Le soir même, lorsqu'on eut expédié de nombreux détachements de volontaires pour doubler les postes de la côte, les plus exposés

aux entreprises de l'ennemi, les artilleurs, qui avaient terminé leurs travaux, reçurent l'ordre de rentrer à Brest. L'un d'entre eux, charmant jeune homme qui m'avait témoigné beaucoup d'affection, parut vivement affligé de notre prochain départ. Il m'avoua, dans l'expansion de son chagrin, qu'il avait eu le bonheur de plaire à une belle demoiselle qui était confinée dans un vieux manoir en ruines, situé à une demi-lieue du Conquet, dans un lieu portant, si je ne me trompe, le nom barbare de Trébabu. Il en était aux serments d'amour éternel, aux projets de mariage, aux propositions d'enlèvement ; et quelques heures après, un ordre impitoyable l'obligeait à partir, probablement sans retour. Dans son désespoir, il me supplia de l'accompagner pour soutenir son courage. Cette proposition ne me plaisait guère ; mais je fus obligé de l'accepter, me flattant qu'en chemin je pourrais le détourner d'un entretien dont je craignais pour lui les suites fâcheuses, et qui menaçait de l'entraîner à la désertion. Dans la soirée, n'étant retenus par aucun devoir militaire, nous gagnâmes la campagne par des sentiers rocailleux ; les landes sans fin que nous traversâmes semblaient un désert, et leur aspect était sauvage et sinistre ; elles nous conduisirent, après une assez longue route, à une vallée fermée par de hauts escarpements. Là gisait un vieil édifice construit en fragments de granit, et dont une partie semblait délabrée et prête à s'écrouler ; il était précédé par une vaste cour, ceinte de murs assez élevés pour empêcher qu'on ne vît la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée. Une ferme, couverte en chaume et de chétive apparence, touchait à ce manoir digne de figurer dans quelque composition de Salvator Rosa.

J'insistai de nouveau pour empêcher mon jeune camarade de s'engager dans une visite qui, en se prolongeant, l'obligerait à se mettre, pendant une nuit obscure, à la merci de l'ennemi. Tout ce que je pus en obtenir se réduisit à la promesse d'abrèger son rendez-vous et de venir me rejoindre au bout d'une demi-heure. Comme on peut bien le prévoir, j'attendis vainement son retour et je partis assez mécontent du rôle de confident qui, malgré moi, m'avait été dévolu. Dans la crainte de m'égarer dans les landes, je pris un sentier qui me conduisit au rivage, et qui se prolongeait vers le Conquet, en couronnant les escarpements de la côte. Lorsque, du haut de cette position, je jetai les yeux sur la mer, je vis encore ces navires pêcheurs qui semblaient dormir sur les flots, et dont la présence avait fait naître tant de soupçons. L'un d'eux,

où l'on n'apercevait personne, n'en avait pas moins à son bord deux foyers dont la fumée formait deux colonnes en s'élevant dans les airs. Ayant tourné la tête, par hasard, vers la maison isolée qui se montrait dans le lointain, je fus fort surpris de voir aussi s'élaner au-dessus d'elle deux colonnes de fumée. Malgré mon inexpérience, je ne pus méconnaître là des signaux qui manifestaient une entente secrète, et probablement des projets coupables. S'agissait-il de contrebande ou de contre-révolution? Je ne pouvais le savoir; mais, quoi qu'il en fût, j'étais certain que mon jeune camarade était tombé dans un guépier et qu'il y risquait sa vie. Un nouveau motif de m'alarmer sur son sort me fut donné par l'apparition d'un personnage suspect, qui, nu-tête et d'un air effaré, se glissait dans un étroit sentier circulant à marée basse au pied des falaises, et conduisant au vieux manoir par un chemin pratiqué en corniche dans l'escarpement des rochers du rivage. Je perdis de vue cet homme dans sa route, et je continuai la mienne avec une inquiétude encore plus vive. La nuit allait venir, quand une de nos sentinelles me découvrit; aussitôt à son appel, par un coup de sifflet, un caporal survint et me demanda si j'avais rencontré son marchand forain. Il me raconta qu'une heure auparavant son poste avait arrêté, dans une trace au milieu des genêts, un homme qui conduisait un cheval dont les paniers semblaient remplis de marchandises. Cette charge, paraissant très pesante, fit naître des soupçons, et les volontaires voulurent la visiter; ils trouvèrent qu'elle était formée de cartouches à balles. Quand ils s'avisèrent d'arrêter le conducteur, il avait disparu dans l'épais taillis qui couvrait toute la lande; ils allaient s'élaner après lui lorsque deux coups de feu furent tirés sur eux pour arrêter leur poursuite. L'auteur de cette agression était un homme de bonne mine, vêtu en chasseur, et armé d'un fusil double. Au moment où il allait s'enfoncer dans le bois, le caporal le coucha en joue et le tua sur place. Les papiers trouvés sur lui et le cheval capturé furent envoyés à la grand'garde, qui était postée à un quart de lieue en arrière, et un rapport dressé à la hâte fit connaître ces détails à son commandant. Le caporal ne pouvait se pardonner d'avoir laissé s'échapper le prétendu marchand forain, et lorsque je lui dis que son gîte m'était connu, il se serait volontiers mis en route, malgré la nuit, pour aller à sa recherche. Nous débattîmes ensemble les mesures qu'il fallait prendre pour investir la maison isolée, rattraper le fugitif,

et délivrer mon jeune camarade s'il en était encore temps. A l'instant même, nous en commençâmes l'exécution. Un bûcher préparé à l'avance fut allumé, et par sa flamme vive et brillante donna le signal convenu pour appeler la grand'garde, et la faire marcher pour une assistance prompte et d'une extrême gravité. Le caporal dut demeurer au poste pour donner des informations au commandant et pour lui servir de guide, tandis qu'accompagné de deux volontaires, j'irais reconnaître l'ennemi. On me donna pour ce service le fusil du chasseur, que je chargeai avec une profusion de balles coupées. Nous fîmes une telle diligence qu'une demi-heure après nous étions sous les murs de la maison isolée. Il y avait du mérite à en reconnaître le chemin dans l'obscurité de la nuit ; mais j'avais déjà cette sorte de perspicacité qui fait deviner les lieux au géologue et à l'officier d'état-major.

Je ne croyais point, comme mon trop confiant camarade, que cette maison écartée fût déserte ; mais, néanmoins, je fus stupéfait en entendant le tapage qu'on y faisait et qui annonçait une garnison nombreuse, turbulente et déterminée. Au moment où nous examinions la porte de l'enclos, et que nous nous assurions qu'elle était fermement barricadée, nous vîmes se dessiner sur le sommet d'un tertre voisin l'ombre d'un homme qui s'avavançait avec précaution. C'était le marchand forain qui revenait au bercail après avoir fait une mauvaise journée. Il passa tout près de notre embuscade, sans nous découvrir, et j'eus grand'peine à empêcher mes compagnons de l'assaillir.

J'espérais qu'étant, sans aucun doute, l'un des commensaux de la maison, il nous montrerait, par son exemple, le moyen d'y pénétrer. En effet, après avoir visité la porte, il prit son parti d'escalader le mur dans l'endroit qu'il savait être le plus facile. Lorsqu'il en eut atteint le faite, il se glissa sur le toit d'un appentis qui s'y appuyait, et il sauta dans la cour. Jusqu'alors nous n'avions entendu que des éclats de voix rudes et colères, sortis de la maison, mais quand le nouveau venu ouvrit la porte de la salle où ces gens étaient rassemblés, je distinguai les accents d'une plainte douloureuse, d'une supplication, et je ne pus douter que mon jeune camarade ne fût là, au milieu de ces misérables, exposé à toute la fureur de leurs passions perverses. Sans pouvoir espérer de le sauver, nous fûmes entraînés à l'entreprendre par un mouvement instinctif, irrésistible, qui nous précipita dans le plus grand

péril. Jeunes et dispos, comme nous étions, nous fûmes bientôt avec nos armes au sommet du mur; l'un de nous y resta en sentinelle, pour protéger notre retraite, et surtout pour diriger promptement le secours que nous attendions; il suffisait d'un retard de quelques secondes pour consommer notre perte. Suivi de l'autre volontaire, je m'avançai, en marchant sur le toit de l'appentis, vers une fenêtre haute, éclairée obscurément, et par où m'arrivaient plus distincts les bruits du rez-de-chaussée. Nous en franchîmes l'ouverture, et nous nous trouvâmes dans un vaste grenier rempli de paille, qui s'étendait sur toute la longueur de la salle où se passaient de si terribles choses. Le plancher en était percé à jour en dix endroits, et une crevasse béante à nos pieds aurait pu donner passage à un homme. En nous tenant dans l'ombre, à distance, nous découvrîmes par ce soupirail une scène effroyable. Autour d'une longue table couverte de bouteilles et de pots étaient une vingtaine d'hommes armés de fusils, de pistolets, de couteaux de chasse, et vêtus, les uns en gentilshommes campagnards et les autres en marins. Excepté trois ou quatre qui buvaient et mangeaient sans s'occuper de ce qui se passait, toute cette troupe s'agitait avec violence et jetait des cris de fureur. L'objet de leur rage était mon jeune et malheureux camarade, qui, surpris dans son rendez-vous, par leur entrée subite, n'avait pu sortir de la maison, et s'était réfugié dans le grenier. Le vieux plancher s'était enfoncé tout à coup sous le poids de son corps, et les conjurés avaient vu tomber du plafond, au milieu de leur cénacle, un volontaire qui devait avoir surpris leur dangereux secret. Des bras robustes l'avaient aussitôt saisi et garrotté; et le pauvre garçon était là, sans défense, et plus mort que vif, n'attendant plus que le choix du supplice qui devait le livrer à la mort. « C'est un espion, il faut l'égorger, criaient de tous côtés des voix pleines de colère. — Non, non! dirent d'autres, point d'effusion de sang; il vaut mieux l'étrangler; Jean le lancera à la mer, du haut de la falaise, quand la marée sera haute. — Oui! oui! fut-il dit d'une extrémité de la salle à l'autre. C'est adopté; une corde! une corde à l'instant! » Et aussitôt un homme, que nous reconnûmes pour le marchand forain, en apporta une qu'il passa autour du cou de notre infortuné camarade, en l'entraînant vers un croc qui était à la muraille, et où il allait le suspendre. J'oubliai que nous étions à brûle-pourpoint d'un ennemi dix fois plus fort que nous, et que le même supplice que celui de

notre ami nous attendait pour récompense de notre dévouement. J'ajustai le bourreau, et mon premier coup l'abattit; le second atteignit ceux qui l'assistaient et renversa la lampe, dont la lumière éclairait cette caverne. Des cris de rage, des imprécations, des hurlements de douleur surgirent de l'obscurité, avec une si grande violence, que je restai interdit de leur épouvantable tumulte, et qu'il fallut que mon compagnon d'aventures me rappelât à la nécessité de charger de nouveau nos armes, sinon pour sauver notre vie, du moins pour la faire payer chèrement. Toutefois quelques minutes pouvaient à peine s'écouler avant que nous fussions découverts, débusqués et mis en pièces. Mais dans ce moment périlleux, la porte de la salle s'ouvrit, et une voix stridente qui domina toutes les autres, s'écria : « La maison est cernée, les murs escaladés, sauve qui peut ! » Aussitôt nous entendîmes au dehors le mot énergique de ralliement des volontaires : « En avant ! » qui nous annonçait leur bienheureuse venue. La salle fut subitement évacuée par des issues secrètes, qui ne purent cependant assurer la retraite des conspirateurs, car un feu roulant nous apprit qu'on en était aux mains avec eux. Une douzaine furent faits prisonniers, et la moitié autant furent tués sur la place.

En descendant par la crevasse du plancher, nous arrivâmes les premiers, mon camarade et moi, dans la salle devenue déserte. Le feu du foyer rallumé avec de la paille dissipa l'obscurité, et nous fit voir, auprès de deux ou trois cadavres, le corps inanimé de l'imprudent jeune homme qui était allé se jeter dans ce coupe-gorge. J'avais empêché qu'il ne fût pendu, en tuant son bourreau d'un coup de fusil, le plus beau, je crois, de toute ma vie; mais la corde qu'on lui avait passée autour du cou était déjà si serrée, qu'il était tout à fait asphyxié. J'étais désespéré. Tous nos efforts furent inutiles; mais les volontaires qui survinrent firent appeler l'un des leurs, qu'on disait être un chirurgien fort habile; et, en effet, au moyen d'une saignée et de je ne sais trop quoi, il rendit à la vie mon pauvre compagnon qui, quoiqu'en fort mauvais état, put être transporté au Conquet dès la pointe du jour.

Le soir même je partis pour Brest. Je trouvai la ville en émoi, formant des colonnes mobiles pour battre la campagne et ramasser les conspirateurs en déroute. On en trouva un nombre considérable cachés dans les roches cavernueuses des rivages. L'arrestation des chefs fit échouer ce dangereux complot et détourna de suivre leur



exemple ceux qui étaient tentés de les imiter. Mais, sans l'amourette de garnison qui les fit découvrir, ils auraient peut-être obtenu le même succès que l'année suivante à Toulon.

Dès le lendemain je reçus l'ordre de m'embarquer sur un bâtiment prêt à mettre à la voile.

## CHAPITRE III

1793

En rade de Toulon. — L'amiral Trogoff et le contre-amiral Saint-Julien. — L'auteur nommé garde d'artillerie. — L'hôtellerie de la belle Pétrona. — Évasion de l'escadre de Saint-Julien. — Toulon aux Anglais. — Siège de Toulon par l'armée républicaine. — Barra et Bonaparte. — Évacuation des Anglais. — Sidney Smith. — La lutte dans l'arsenal. — Brûlots, explosion, incendie, terrible destruction. — Entrée de l'armée républicaine. — Le *Papillon* regagne Brest.

Le brick de guerre le *Papillon*, sur lequel je fis ma première campagne de mer, passait pour le plus fin voilier de la flotte de Brest. Il obéissait au gouvernail avec tant de rapidité et de précision, il surmontait les lames clapoteuses si merveilleusement, il se redressait avec tant de grâce et de vigueur quand les rafales l'avaient forcé à s'incliner sur les flots, qu'il semblait vraiment un être animé, doué d'intelligence et capable de volonté. Les matelots n'en faisaient aucun doute, et racontaient vingt histoires qui en donnaient la preuve.

Le capitaine était de l'ancienne marine, c'est-à-dire gentilhomme et royaliste, du reste excellent homme et fort aimé. Les autres officiers étaient des bleus, autrement des auxiliaires, empruntés à la marine du commerce ; ils étaient républicains, et, malgré cette dissidence, ils n'en avaient pas moins pour leur chef beaucoup d'estime et de dévouement. L'équipage était bien composé, bien conduit et fort heureux. C'était une famille de braves attachés à leurs devoirs, et les remplissant avec gaieté, comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir.

Je fus reçu affectueusement par tout le monde. Le lieutenant et le capitaine m'interrogèrent ; et, quoique simple artilleur, je fus investi des fonctions de capitaine d'armes. Bientôt on me chargea de toute la comptabilité du matériel, travail compliqué que je croyais au-dessus de mes forces, et dont le succès m'apprit quelles chances de réussir sont données par la persévérance et par la volonté. C'est la première statistique officielle qui m'ait été confiée ; j'avais 16 ans.

Le brick avait pour mission de parcourir les ports du Levant afin de donner de nouvelles instructions aux consuls de la France. Je fus enchanté de cette destination qui me promettait de visiter les lieux illustrés par les plus beaux souvenirs de l'antiquité, et j'imaginai déjà dans mon enthousiasme classique pouvoir saluer les rochers de Salamine, et baiser le sol sacré de Marathon. Mon attente fut cruellement trompée ; mais il était écrit que rien n'arriverait comme nous étions autorisés à le croire. Ainsi, quand le bâtiment mit à la voile, nous nous attendions à trouver devant nous l'escadre ennemie qui bloquait alors la rade de Brest. Pas un vaisseau anglais ne se montra ni là, ni ailleurs, et pas plus à l'atterrissage d'Ouessant qu'au cap Finistère, où se trouvait toujours dans ce temps une croisière qui interceptait l'entrée de l'Atlantique et la sortie de la Manche. Au détroit de Gibraltar, je comptais voir les deux montagnes renommées de Calpé et d'Abyla, qui furent si longtemps les limites du monde ; mes espérances furent encore déçues. Nous traversâmes pendant une nuit obscure ce célèbre passage, et seulement quelques lumières douteuses nous apprirent que nous avions sous la portée de nos regards, là l'Europe, et ici l'Afrique. Nous entrâmes dans la Méditerranée sans nous en apercevoir ; notre navigation y fut aussi solitaire que dans l'Océan. Nous restâmes éloignés des côtes qui échappèrent à nos yeux ; et les navires qui voguaient dans ces parages demeurèrent si loin de nous, que nous ne vîmes rien de plus que l'extrémité de leurs mâts au-dessus des flots. Étonné de cette monotonie d'un voyage que j'avais cru devoir être rempli de rencontres et d'aventures, je m'en plaignis comme d'une contrariété sans exemple ; mais il se trouva là de vieux marins qui témoignèrent que les hasards de la mer étaient ainsi. Il y en avait qui avaient navigué cinquante ans sans avoir vu une seule tempête sérieuse ; et d'autres qui avaient fait les dix campagnes de la guerre d'Amérique sans avoir eu la satis-

faction d'assister à un combat naval. Du moins, parmi les malheurs de ma vie, je ne puis pas compter ceux-là.

Un soir, au coucher du soleil, lorsque, poussé par une brise molle sur une mer unie comme une glace, le brick cinglait rapidement, sans autre indice de sa marche que son sillage, nos vigies signalèrent la terre à bâbord, sous le vent, et, un instant après, elles découvrirent en avant une flotte dont les bâtiments devenaient d'instant en instant plus nombreux. Aussitôt les livres, les guitares, les trictracs furent jetés sur le pont, et l'on courut chercher toutes les lunettes d'approche qu'il y avait à bord. Était-ce, n'était-ce pas l'escadre de Toulon? N'était-ce pas plutôt l'ennemi? Pendant qu'on se perdait en conjectures, la nuit tira un voile sur l'horizon, et toute cette apparition s'évanouit à nos yeux. Les instructions du capitaine lui prescrivant de relâcher à Toulon pour y prendre ses dernières dépêches, le brick fut dirigé en toute hâte sur l'entrée de ce port, et le lendemain, au point du jour, nous jetâmes l'ancre dans sa rade. Nous venions, sans le savoir, d'entrer dans l'enfer.

A peine étions-nous au mouillage que deux embarcations accostèrent le brick; l'une nous apportait un ordre de l'amiral Trogoff de venir nous ranger parmi les bâtiments de guerre qu'il commandait, et qui étaient en pleine révolte contre la Convention; l'autre nous enjoignait, au nom du contre-amiral Saint-Julien, de rester fidèles à la République et de nous réunir aux vaisseaux de l'escadre dont les équipages lui étaient dévoués. Les deux partis faillirent en venir aux mains d'abord entre eux, et ensuite avec nous, parce que nous n'étions pas assez prompts à adopter leurs propositions, et que nous éprouvions plus d'étonnement que de ferveur en écoutant leurs récits véhéments, rendus triplement inintelligibles par l'accent toulonnais, la volubilité méridionale et l'exaltation des passions les plus effrénées. Dans les tragédies de l'antiquité, le chœur des Furies ne pouvait pas avoir une autre musique, et les séances les plus désordonnées du club des Cordeliers, où Marat faisait entendre sa voix stridente, demeurèrent dans mon souvenir comme une harmonie douce et tendre, comparativement à ce prologue du terrible drame dont j'allais être témoin.

Nous étions enfermés dans un abîme sans issues. Sortir de la rade, c'était se jeter au milieu de l'escadre ennemie, car ses vaisseaux de haut-bord la bloquaient étroitement et ne nous laissaient aucune chance d'échapper. Nous rallier au parti républicain à

l'heure de sa ruine, c'était ajouter un bâtiment de plus à ceux que la France allait perdre. Obéir aux ordres de l'amiral Trogoff, c'était pactiser avec la trahison et l'infamie.

Pour nous tirer de ce dédale dont tous les chemins conduisaient à notre perte, le capitaine résolut de recourir à un stratagème dont il garda le secret. Une voie d'eau se déclara à bord et devint considérable. Les pompes étant employées sans pouvoir affranchir la cale, il fut nécessaire de visiter la carène du bâtiment en lui faisant donner la bande. A cet effet, un ponton du port fut conduit dans un endroit écarté où la mer était peu profonde, et le brick, toué jusqu'en ce lieu, fut allégé de son artillerie et de son lest, puis abattu sur le côté, pour laisser inspecter tour à tour l'un et l'autre de ses flancs. Le désordre qui régnait partout empêcha l'administration de nous envoyer des ouvriers de la marine, et nous fûmes réduits à nos seules ressources pour exécuter ces opérations, ce qui devait les prolonger indéfiniment, comme le capitaine le voulait et l'avait prémédité.

Notre éloignement du centre des agitations rétablit à bord la tranquillité; mais il survint, une nuit, plusieurs officiers du parti républicain, qui nous révélèrent le projet des royalistes de livrer l'escadre aux Anglais. L'effet que produisit cette nouvelle sur l'équipage convainquit le capitaine qu'au premier moment nous enlèverions le bâtiment, afin d'aller rejoindre le contre-amiral Saint-Julien. Pour prévenir une telle entreprise, il se fit requérir par les autorités de la ville de mettre à leur disposition un détachement de nos marins et de nos artilleurs qui seraient employés à la garde et aux travaux des fortifications. Les avantages attachés à cette destination en masquèrent le véritable objet, et le brick à demi désarmé fut laissé à la garde des invalides du bord.

Au milieu de cette dislocation, le capitaine voulut bien songer à moi. Il me remit une nomination de garde d'artillerie, chargé d'une poudrière et d'une salle d'armes destinée au service des remparts. En me quittant, il me fit la recommandation d'agir avec une extrême réserve. C'était un sage conseil que j'eusse bien fait de suivre plus exactement.

Entièrement isolé dans ce nouveau poste, je me trouvai dans une tranquillité qui contrastait étrangement avec le tumulte qu'élevaient chaque jour autour de moi les plus terribles événements. Ne connaissant personne, je ne savais rien de ce qui se passait, quelque

intérêt pressant que je pusse avoir à l'apprendre. Un jeu du hasard mit bientôt à ma disposition des moyens d'information très étendus. La proximité m'avait fait adopter pour pension une grande hôtellerie qui, de temps immémorial, réunissait les capitaines au long cours. La prospérité du commerce du Levant, pendant le dernier règne, avait donné à ces personnages une opulence qui ne me permettait pas de frayer avec eux. Il fallut donc que, malgré ma timidité, et nonobstant mon antipathie pour les affaires d'argent, je m'en expliquasse avec la jeune hôtesse. Je reçus d'elle l'assurance qu'elle ménagerait mes intérêts de manière à limiter ma dépense comme elle devait l'être, et je dois dire de suite que jamais ministre des finances n'a administré le trésor de l'État avec une sollicitude et une efficacité dignes d'autant d'éloges. Ce ministre était une jeune veuve de dix-neuf ans, dont chacun peut voir au Musée du Louvre le pòrtrait ressemblant dans la Vénus d'Arles. Un souvenir de reconnaissance et d'admiration trouvera son excuse dans le récit des faits où tant de courage et de désintéressement furent montrés par cette fille du peuple.

Son oncle, ancien marin, ayant rapporté des mers de l'Inde une fortune, avait formé sur une grande échelle un établissement qu'il avait régi longtemps avec habileté et bonheur. Au déclin de sa vie, il s'était rappelé qu'il avait de pauvres parents, et il avait mandé près de lui sa nièce Pétrona, qu'il avait chargée du soin de le remplacer. Au moment de mourir, il l'avait épousée pour couper court aux réclamations de tout autre héritier, et sa veuve était à la fois l'un des plus riches partis de la ville et la plus belle jeune fille qu'on pût voir. C'était le type grec le plus pur, tel que le conservent les Arlésiennes depuis trois mille ans. L'avidité avec laquelle j'écoutais les détails qu'elle me donna sur la situation de la ville la pénétra de leur importance, et lui fit rechercher les moyens de savoir, chaque jour, de quels événements nouveaux nous étions menacés. Elle y parvint en mettant en campagne vingt vieux capitaines du commerce qui, payés par l'un de ses gracieux sourires, étaient trop heureux de lui témoigner leur zèle et leur dévouement.

Plus d'une fois déjà j'avais vu, dans le cour, impétueux de la Révolution, le peuple se livrer à la colère ; mais c'était celle du lion qui reçoit de sa puissance une sorte de grandeur et de majesté. Ici les hommes avaient la rage furieuse de l'hyène et l'instinct carnassier du chacal, qui hurle pour des cadavres.

Une conspiration contre l'autorité de la République avait été tramée dans la ville par un ancien directeur des douanes, qui était parvenu à se faire nommer commandant de la garde nationale. Les deux représentants de la Convention, Bailhe et Beauvais, le firent arrêter ainsi que ses complices; circonvenus par le parti royaliste, ils ordonnèrent la mise en liberté sous caution de tous les accusés; ils espéraient, par cette mesure de conciliation, réussir à faire accepter sans trouble la nouvelle constitution. Mais aussitôt qu'elle eut été proclamée, un nommé Roux donna le signal de l'insurrection en sonnant le tocsin aux Minimes. Les sections s'organisèrent dans la nuit et prirent les armes pour faire une contre-révolution. L'ancienne municipalité fut arrêtée et une autre fut établie; toutes les autorités furent changées, et un tribunal criminel fut chargé d'organiser le meurtre judiciairement. Il se mit à l'œuvre, et fit tomber la tête des citoyens dont on craignait le plus le courage énergique. Sylvestre, Parin, Barthélemi et beaucoup d'autres périrent sur l'échafaud. La terreur régna sur Toulon. L'amiral Trogoff, qui avait déjà employé tous les moyens que lui donnait le commandement de la flotte pour en corrompre les équipages, descendit à terre pour concerter avec la municipalité le projet d'appeler l'escadre ennemie et de lui livrer le port. Le contre-amiral Saint-Julien rallia les bâtiments restés fidèles, et leur fit former une ligne d'embossage à l'entrée de la baie, pour en disputer l'accès aux vaisseaux anglais. Mais les insurgés, qui étaient maîtres des batteries et des forts nombreux dont la rade est bordée, se préparèrent aussitôt à canonner nos vaisseaux à boulets rouges. La frégate *la Perle*, commandée par un lieutenant nommé Vankempen, fut la première qui fit défection; elle abandonna notre flotte et vint mouiller près de la ville; Trogoff se rendit à son bord, hissa son pavillon au grand mât, et envoya des émissaires aux équipages des vaisseaux républicains pour leur prêcher la trahison. Il réussit dans cette indigne entreprise; quelques bâtiments levèrent l'ancre pour passer de son côté, et il ne restait plus au contre-amiral Saint-Julien que six vaisseaux, lorsque, par une résolution désespérée, il appareilla la nuit, sortit de la rade, passa au milieu des ennemis, et parvint, au milieu de mille périls, à sauver ces bâtiments avec leurs nombreux équipages. Brest les reçut et les accueillit comme leur fidélité le méritait.

Cependant le plan des chefs de cette trahison se développait peu

à peu. Le comité général de l'insurrection ayant choisi les nommés Barallier et d'Imbert pour ses députés, les envoya à bord de la flotte anglaise, qui croisait entre Marseille et Toulon. Les stipulations particulières du traité qu'ils proposèrent sont restées ignorées; on sait seulement qu'ils offrirent à l'amiral Hood de lui ouvrir l'entrée de la rade, et de lui donner pour garantie la Grosse Tour et le fort Lamalgue. Le complot tramé depuis plusieurs mois et conduit avec tant d'astuce, de perfidie et de violence, réussit dans son criminel objet. Le 23 août, le roi Louis XVII fut proclamé; et quatre jours après, la flotte anglaise, suivie de l'escadre espagnole, entra dans la rade sans brûler une amorce. La trahison venait de livrer à l'ennemi une ville considérable, qui est la clef du midi de la France, — une place de guerre fortifiée par Vauban; — l'un des premiers ports de l'Europe par sa situation et ses établissements; — et avec toute cette richesse, la flotte française de la Méditerranée.

Un décret de la Convention mit Toulon hors la loi.

Cette ville rebelle et maudite, poursuivie par une vengeance implacable, était la caverne où j'étais prisonnier, la fosse aux lions où j'étais tombé et où je courais risque d'être déchiré comme mes malheureux camarades. On pourra juger par l'occurrence suivante de l'imminence de ce péril, qui dura plusieurs mois.

Toute communication avec le dehors étant coupée, non seulement on ne pouvait sortir de la ville, mais encore on ne recevait aucune des nouvelles qui nous auraient permis d'espérer notre délivrance. J'étais malade d'inquiétude et de chagrin. Un jour, je rencontrai sur le rempart un sergent d'infanterie de marine, nommé Lambert. C'était un homme intelligent, intrépide, et dont le dévouement à la République s'était manifesté énergiquement en toute occasion. Il me dit qu'il ne lui était plus possible de vivre au milieu de nos mortels ennemis, et qu'il fallait que, par ruse ou de vive force, nous sortissions de la ville; il comptait sur deux cents hommes résolus. Je m'engageai dans son entreprise, et dans la nuit du lendemain, je me rendis au lieu du rassemblement. Il nous manqua, comme il advient toujours dans l'exécution d'aussi dangereux projets, la moitié de ceux qui avaient promis de nous seconder. Nous nous dirigeâmes, dans le silence le plus profond, vers une poterne basse dont Lambert s'était procuré les clefs. La porte s'ouvrit sans obstacle, et nous crûmes un instant que notre fuite était assurée; mais l'issue du souterrain qui donnait sur le fossé de la



place était fermée par une porte qu'il fut impossible d'ouvrir. Pendant qu'on prodiguait d'inutiles efforts pour l'enfoncer, un bruit étrange, celui du grincement que ferait une grille tournant difficilement sur ses gonds, se fit entendre à l'entrée de la poterne ; et une herse de fer tombant de la voûte coupa la retraite aux hommes engagés dans le souterrain. Par bonheur, plusieurs d'entre eux eurent le temps d'en sortir avant que cette trappe fût descendue jusqu'à terre ; mais il y en eut trois qui restèrent captifs, et Lambert fut de ce nombre. Au moment où cet événement nous montrait que nous étions découverts, et que nous venions de tomber dans un guet-apens préparé avec la plus habile perfidie, nous fûmes assaillis par une fusillade du rempart. Quelques-uns de nous ripostèrent et proposèrent même de courir à la baïonnette sur l'ennemi, malgré sa supériorité évidente. Cet exemple ne releva point le courage abattu de notre troupe, qui se dispersa en peu d'instants. Je connaissais si mal les rues de la ville, qu'il allait devenir difficile pour moi de retrouver mon chemin, lorsqu'une voix enfantine me l'indiqua, en me disant : « par ici. » C'était une petite fille de dix ans, tout au plus, qui servait Pétrona, et qui, par son ordre, s'était attachée à mes pas sans s'effrayer même des coups de fusil. Elle me prévint qu'il fallait rentrer en toute hâte, pour devancer la ronde major et lui cacher mon absence. En effet, un officier, qui avait évidemment des instructions, vint visiter mon poste, examiner mes armes et m'interroger. Rien ne me décela, et son rapport établit mon alibi. Autrement j'allais être arrêté, condamné et pendu. C'était la première fois que je courais ce risque, et je me rappelle que j'en fus fort affecté. Le lendemain pourtant, sans une main amie, j'allais de nouveau courir à ma perte, Je reçus de la prison un message qui m'apprenait que Lambert comptait sur moi pour le défendre devant le conseil de guerre où il croyait devoir être traduit. J'acceptai cette tâche difficile et dangereuse, et j'écrivis en conséquence au rapporteur du conseil ; mais j'ai tout lieu de croire que Pétrona, qui se chargea de faire parvenir la lettre, la détourna. Au reste c'était un dévouement non moins inutile que périlleux. Les trois militaires saisis dans la poterne furent soustraits à leurs juges naturels et envoyés devant une cour prévôtale, qui procédait comme dans l'ancien régime sans audition des témoins et sans entendre la défense. La restauration de la monarchie n'aurait pas été complète si ces formes odieuses et iniques n'avaient pas été rétablies, et avec elles la

peine cruelle et infâme du gibet, appliquée à des délits militaires et politiques.

Nos trois malheureux camarades, amenés devant des juges qui n'avaient aucun caractère légal, refusèrent de répondre et furent envoyés au supplice. Ce furent les sectionnaires qui les escortèrent à la potence ; ils avaient déployé toutes leurs forces pour assurer l'exécution ; et néanmoins il s'en fallut de bien peu que les condamnés n'échappassent par l'effet de l'indignation publique. Arrivés, dans leur chemin vers l'échafaud, à la rue des Chaudronniers, la garde dont ils étaient entourés fut assaillie par une fusillade des fenêtres qui la mit en fuite. Mais comme elle avait pour consigne de tuer les prisonniers si l'on tentait de les délivrer, elle dirigea ses coups vers eux. L'un fut tué sur la place et les deux autres blessés dangereusement. Néanmoins Lambert, réfugié dans une maison voisine, avait déjà changé de vêtements et se livrait à l'espoir d'échapper à ses ennemis, lorsque ceux-ci, conduits par la trace de son sang, découvrirent son asile, le garrottèrent avec son infortuné compagnon, et après les avoir accablés de coups et d'outrages, les conduisirent derechef au gibet où la mort la plus cruelle les attendait.

Je ne poursuivrai pas le triste récit de ces assassinats juridiques ; je dirai seulement que les prisons qui étaient remplies de détenus au commencement de l'insurrection étaient vides quand la ville fut livrée à l'étranger ; et personne pourtant n'avait été relâché.

Le violent chagrin que j'éprouvais me donna une fièvre nerveuse qui faillit m'emporter. Pétrona me prodigua les soins les plus touchants, et contribua autant par sa bonté affectueuse et dévouée que par ses médicaments à me rendre la santé. J'ai gardé longtemps la croyance qu'il n'y avait pas de maladie mortelle qui ne pût être vaincue par la fleur d'oranger du Var, jointe à la tendre sollicitude d'une gracieuse et bienfaisante Arlésienne.

Pendant ce temps, le général Carteaux, qui commandait l'armée de la République, s'était emparé de Marseille et s'avancait vers Toulon. Ses opérations, contrariées sans doute par les mille obstacles qu'opposait la pénurie de ses troupes, languirent d'abord d'une manière désespérante. Les ordres de la Convention et la présence des représentants Robespierre le jeune et Fréron hâtèrent la marche de l'armée, qui vint prendre autour de la ville et de la rade des positions avantageuses habilement fortifiées. Dès lors il y eut

chaque jour des actions plus ou moins vives, dont l'objet était de resserrer l'investissement et d'aguerrir les nouvelles levées, ainsi que les gardes nationales qui formaient la plus grande partie des assaillants. Tous les villages des environs, qui étaient défendus par des ouvrages en terre qu'avaient construits les ingénieurs anglais, furent enlevés successivement. Ollioule, qui était occupé par des sectionnaires, des Espagnols et des Irlandais, fut pris de vive force, et les vaisseaux de la rade purent voir les colonnes françaises, guidées par les représentants, déboucher sur la grande route de Toulon et s'y établir.

Toutes les attaques ne furent pas aussi heureuses, et l'impétuosité de nos troupes les fit tomber dans une embuscade. Le 1<sup>er</sup> octobre, le défilé connu sous le nom de Pas-de-Laydet fut forcé par une colonne, qui, sans assurer ses derrières, marcha sur le fort Faron. Les ennemis la coupèrent et l'assaillirent avec une masse énorme d'infanterie. Nos jeunes soldats, acculés à des rochers à pic, se précipitèrent du haut de la falaise plutôt que de se rendre prisonniers.

Quand le général Dugommier prit le commandement de nos troupes, au milieu d'octobre, la guerre changea d'aspect. Il enleva le village de la Seyne, que les Anglais défendirent vivement, et il repoussa, avec une grande perte, le général O'Hara, qui vint, à la tête de sept mille hommes, pour surprendre la batterie des Arènes. Ce général ayant été blessé, il demanda la vie à un sergent qui l'avait fait prisonnier, et il lui offrit sa bourse. Ce brave homme la refusa et le fit transporter au quartier général avec toutes sortes de soins généreux.

Ce n'était pas là l'exemple qu'on donnait dans Toulon. Les personnes dénoncées comme attachées à la République étaient arrêtées et jetées dans la calle du *Thémistocle*, vieux vaisseau où régnait une horrible infection. Une commission militaire, composée d'Anglais et d'Espagnols, jugeait les malheureux échappés au typhus et les envoyait à la potence. Une mort publique ne fut pas accordée au représentant Pierre Bailhe : il fut étranglé dans son cachot. Le gibet où l'on envoyait les patriotes avait été fait avec le bois de l'arbre de la liberté.

La terreur était si grande dans la ville que personne n'osait dire ce qu'il savait du progrès de nos armes. D'ailleurs l'ennemi prenait pour les cacher mille soins ingénieux : il répandait sans cesse les

réécits de prétendus avantages qu'il avait remportés, et ses détachements revenaient toujours ornés de lauriers, quoiqu'ils n'eussent pas lieu de se vanter de leurs expéditions. Mais, vers le milieu de décembre, il fallut bien abandonner cette politique mensongère; les combats étaient livrés en vue des remparts, et chacun d'eux était un succès pour nos troupes.

Nos colonnes d'attaque, commandées par les généraux Victor et Laborde, se portèrent, pendant une nuit tempêteuse, contre le fort de l'Éguillette et forcèrent l'ennemi à l'évacuer. Elles enlevèrent du même coup la redoute anglaise, qui avait une double enceinte et que fortifiaient des chevaux de frise et des abatis avec treize pièces de gros calibre.

Le lendemain, le général Lapoype et le représentant Barras se portèrent en force sur les hauteurs qui dominent la ville et dont l'approche est défendue par des forts nombreux. Ils firent hisser à la crête de la montagne plusieurs canons qui foudroyèrent les redoutes situées au-dessous et que leur feu prenait de revers. Le général Dundas, qui commandait les troupes anglaises, ordonna la retraite, et les vaisseaux ennemis abandonnèrent leur mouillage, dans la crainte d'être atteints par l'artillerie de la côte Ouest de la rade, où les Français venaient de s'établir.

Le 17 décembre, les forts dominés par les batteries élevées dans la nuit par le commandant Bonaparte, ne pouvant plus opposer de résistance, furent évacués avec précipitation. Il rentra dans la ville environ onze mille soldats anglais, et l'on comptait qu'il y en avait cinq mille aux hôpitaux.

Ce fut en vain que l'on voulut dissimuler cette retraite et prétexter des changements de positions. Les sectionnaires n'y furent point trompés. La trahison avait rivé leur vie à ces étrangers, et ils devaient les suivre ou attendre le châtement exemplaire qu'ils avaient mérité. Dès qu'il fut connu que la ville allait être abandonnée à la terrible vengeance de la Convention, l'effroi, la confusion, un tumulte épouvantable se répandirent partout. Une foule éperdue remplit les rues qui conduisent au port, emportant avec elle tout ce qu'elle espérait conserver, et demandant aux embarcations anglaises un asile qu'elles accordaient à peine à un sur cent. Le rivage était inapprochable; il était encombré de bagages et couvert de femmes et d'enfants qui jetaient des cris affreux. Des blessés, des malades, pour qui l'on demandait un passage à travers cette cohue, étaient

repoussés impitoyablement ; et bientôt ils étaient abandonnés sur la plage sans pouvoir ni vivre ni mourir. J'avais déjà vu, après une défaite, le désastre d'une déroute ; mais ce n'était rien qui ressemblât le moins à l'aspect de cette population en proie à la terreur, se précipitant dans la mer pour échapper à un ennemi invisible qui lui semblait près de la saisir. Dès le matin de cette longue et cruelle journée, les navires marchands s'étaient éloignés, et les vaisseaux ennemis avaient été chercher un mouillage au delà de la Grosse Tour ; en sorte que le trajet des embarcations qui prenaient des fuyards était d'une longueur désespérante. Plusieurs canots qui étaient surchargés avaient sombré dans la traversée, et tous les passagers avaient péri. Les bateaux pêcheurs qui se faisaient fréter à des prix inouïs, pour sauver de riches familles, avaient, disait-on, jeté à la mer celles qu'ils avaient prises, afin de venir plus tôt en chercher d'autres, et tirer de leur commerce de plus grands profits. Un détachement de troupes napolitaines qu'on avait oublié à terre, voyant partir les dernières chaloupes, ouvrit sur elles un feu de mousqueterie afin de les obliger à revenir au rivage pour le prendre à leur bord.

Au milieu de cet oubli de tous les droits de l'humanité, et lorsque ceux qui avaient provoqué la trahison et qui allaient en recueillir les fruits repoussaient leurs complices, un amiral espagnol donna un exemple qui doit conserver son nom à la postérité. Dom Langara envoya les chaloupes de son escadre recueillir les fugitifs qui, abandonnés sur le rivage, avaient perdu tout espoir de salut.

A tout instant, on annonçait l'approche de l'armée française. Rien ne saurait exprimer avec quelle impatience, quelle angoisse, nous l'attendions. D'affreuses calamités eussent été prévenues si elle fût entrée un jour plus tôt ; mais les démonstrations du fort Sainte-Catherine lui firent croire que l'ennemi était encore en mesure de résister avantageusement. Plusieurs de nos artilleurs voulurent aller la prévenir de la nécessité d'avancer ; aucun n'y put réussir. Tout ce qui nous fut possible fut d'empêcher qu'on ne se servit contre elle des pièces des remparts. A la brune, sous prétexte de visiter les amorces, nous enclouâmes, avec des clous d'acier sans tête, les canons des fronts d'attaque dont les sectionnaires auraient pu ouvrir un feu meurtrier sur nos colonnes. Après cette opération pleine de difficultés et de périls, nous fîmes de vigoureux efforts pour communiquer avec le dehors de la place ; leur inutilité nous

fit résoudre de descendre vers le port, en suivant la foule des habitants qui s'y rendaient précipitamment. Tout ce monde marchait silencieux et consterné; mais rien ne nous laissait présager le terrible spectacle qui, à quelques instants de là, devait s'offrir à nos yeux. Seulement, par intervalle, on entendait au loin des clameurs, puis le bruit du canon du fort Lamalgue, dont les républicains s'étaient emparés, et dont les batteries foudroyaient les embarcations de l'ennemi, qui, quelques heures avant, en était maître.

Les troupes anglaises avaient été déjà retirées du port et embarquées; mais nous ne tardâmes pas à rencontrer un détachement de soldats napolitains ou espagnols qui, précédés d'hommes armés de torches, se dirigeaient vers le bassin où gisait la frégate *la Perle*. Nous nous ralliâmes pour les attaquer; et sans considérer notre petit nombre, nous nous jetâmes à bord au moment où l'incendie commençait : l'action ne dura qu'un instant. En un clin d'œil, il ne restait plus d'ennemis vivants sur la frégate, et avec l'aide d'une troupe de galériens venus à notre aide, nous avons éteint le feu et réussi à préserver de sa perte l'un des meilleurs bâtiments de la flotte.

Dès le commencement de la soirée, les forçats du bagne, qui, par leur position, purent découvrir les premiers le signal de l'évacuation, brisèrent leurs chaînes, s'armèrent des pertuisanes de leurs argousins, et bientôt se procurèrent des fusils et des munitions, en profitant de la connaissance parfaite qu'ils avaient des localités. Ces hommes, que la justice plus ou moins équitable de ces temps éloignés avait rejetés du sein de la patrie, montrèrent un attachement inébranlable à la France, lorsque la défection éclatait dans tous les rangs de la société. Aussi fut-il dit dans la Convention que les galériens de Toulon étaient les plus honnêtes gens de cette ville. Je dois ajouter qu'ils joignirent à cet exemple fort rare alors de probité politique, celui de la discipline et du courage militaire; et personne n'en peut porter un témoignage plus certain, puisque, pendant une partie de cette nuit funèbre, ce fut moi qui, dans plusieurs actions meurtrières, dirigeai ces intrépides bandits.

Trois autres frégates auxquelles le feu avait été déjà mis furent sauvées par nos efforts comme l'avait été *la Perle*; et par une fusillade bien dirigée, nous forçâmes à la retraite les troupes espagnoles que l'amiral Gravina avait chargé d'incendier les vaisseaux qui étaient dans le bassin, au nombre de six. Mais nous nous trouvâmes bientôt en présence d'ennemis plus formidables et dont les desseins,

combinés par le génie du mal, ne pouvaient trouver qu'un bien faible obstacle dans six cents forçats qui faisaient cause commune avec cent cinquante artilleurs de la marine, pour sauver de sa destruction le second port de la France.

Un homme entreprenant, doué d'une intelligence supérieure et d'une bravoure chevaleresque, celui qui fit pâlir à Jaffa l'étoile resplendissante de Napoléon, Sidney Smith avait été chargé, quoique dans la première jeunesse et d'un grade fort inférieur, de l'opération si importante pour l'Angleterre d'emmener ou de détruire les vaisseaux de la flotte française livrée à l'ennemi par la trahison. Déjà la première partie de cette mission était exécutée : le *Commerce de Marseille*, vaisseau amiral de cent vingt canons, et le *Pompée* de quatre-vingts avaient pris place dans l'escadre anglaise ; mais il restait encore en rade et dans le port vingt vaisseaux de ligne qui ne pouvaient faire voile pour Portsmouth, et que l'amiral Parker avait résolu d'incendier. C'était un projet d'une barbarie sauvage devant lequel on reculerait aujourd'hui. Alors on prenait la Révolution française pour une rébellion, et l'on sait comment l'Angleterre avait été familiarisée par les Tudors et les Stuarts avec les moyens les plus atroces d'en réprimer jusqu'à la seule pensée.

Dans la soirée, Sidney Smith, suivi d'une forte colonne de matelots d'élite, s'était présenté à la porte du port ; mais l'entrée lui en avait été refusée, et la manière dont elle était gardée l'avait détourné de l'attaquer d'emblée. Il s'était retiré de suite et avait appelé pour le seconder les chaloupes canonnières qui accompagnent toujours avec tant d'avantages les escadres de l'Angleterre. Il avait embarqué à leur bord les forces de son expédition, et longeant ensuite les quais à la faveur de l'obscurité, il avait pu agir librement au delà des points que nous occupions. Dans la sécurité imprudente que nous avait donnée sa retraite simulée, nous avions placé nos gardes avancées et pris nos positions pour la nuit dans les principaux bâtiments du port ; nous croyions le drame fini lorsqu'il allait commencer. Au moment où les chaloupes canonnières, formées en ligne devant nous, venaient de nous sommer de mettre bas les armes, l'ennemi, qui s'était emparé des édifices de la boulangerie, ouvrit par leurs fenêtres un feu de mousqueterie très vif, et l'appuya par plusieurs pièces d'artillerie placées sur les hauteurs au-dessus de cet établissement. Étonnés d'abord de cette attaque subite, nous y répondîmes assez mal, mais reprenant bientôt courage, nous embus-

quâmes des tirailleurs parmi les matériaux dont le terrain était couvert, et nous délogeâmes les matelots anglais en faisant avancer quatre pièces de campagne dont la mitraille fit une grande exécution. En se retirant, l'ennemi mit le feu aux édifices qu'il avait occupés. La lumière dont cet incendie inonda le champ de bataille nous devint fatale en permettant aux canonniers de tirer à coups sûrs. Notre perte fut si grande qu'il fallut renoncer à combattre avec tant d'inégalité dans cet endroit. Nous primes poste au nombre d'une vingtaine de canonniers dans un vaste magasin à murailles épaisses, et dont les fenêtres grillées favorisaient la défense. Les portes en furent barricadées, et pendant une demi-heure nous résistâmes vigoureusement à une troupe nombreuse de marins que commandait Sidney Smith lui-même. Dix fois nous crûmes avoir atteint ce commodore par nos balles, et, en effet, je tiens de sa bouche que l'une d'elles coupa son épaulette. Mais nous avions affaire à un adversaire aussi opiniâtre qu'habile. Pendant qu'il occupait notre attention à cette attaque, il faisait répandre des tonneaux de goudron sur des approvisionnements de bois voisins de notre poste. Il y fit mettre le feu, qui gagna de proche en proche le toit de l'édifice, et l'embrasa avant que nous en sussions rien. Sidney Smith suspendit la fusillade et nous fit prévenir qu'il était temps de nous rendre, car la faite de cette grande construction allait s'abîmer sur nous. Réduits à cette cruelle extrémité, il nous fallut sortir. Le commodore en voyant notre petit nombre s'en étonna, et nous dit en français quelques mots obligeants ; il promit de nous recommander, et quoiqu'il eût beaucoup à faire, il tint sa promesse. Ce sentiment de bienveillance ne l'empêcha pas de se méfier de nous, à ce point qu'il eut soin de nous envoyer isolément sur chacune des chaloupes canonniers. J'étais au désespoir et je m'attendais à être jeté à fond de cale, comme on faisait ordinairement des prisonniers. Il en fut tout autrement. Le capitaine du bord me fit signe en arrivant sur le pont d'imiter tout le monde de l'équipage, officiers compris, qui halaient le bâtiment avec une anxiété silencieuse, afin de l'éloigner d'un gros navire noir que touaient plusieurs chaloupes anglaises. On pouvait voir chaque détail de cette scène comme en plein jour, car tout le rivage était en feu ; les magasins de la mâture, des goudrons, des voiles, et je ne sais combien d'autres formaient autant de foyers d'un vaste incendie, qui faisait disparaître entièrement l'obscurité de la nuit.



Le navire qui avait passé près de nous, ayant été conduit dans l'arsenal, au milieu des vaisseaux de ligne qui y étaient amarrés, les chaloupes par lesquelles il avait été remorqué l'abandonnèrent précipitamment et revinrent en faisant force de rames. Je me hasardai à demander en anglais à un matelot ce que c'était que ce navire. Il me répondit avec un air narquois que c'était *le Vulcain*. J'avais l'esprit mal préparé à saisir les allusions mythologiques, et ce nom ne me frappa pas autrement que l'aurait fait celui de Pégase ou de la Chimère. A l'instant s'élevèrent d'effroyables clameurs, et une lueur sinistre parut en serpentant sur ce navire maudit. C'était l'amorce du brûlot, dont le premier effet fut d'en faire sauter le capitaine. Aussitôt cent barils de goudron, chargés de boulets incendiaires, furent enflammés et lancés en pluie de feu par des explosions successives qui les dirigèrent sur les vaisseaux rangés autour de ce foyer de destruction. En quelques minutes l'escadre fut embrasée et changée en une immense fournaise d'où s'élevaient d'innombrables colonnes de flammes et de fumée, qui bientôt, s'unissant entre elles, couvrirent l'horizon tout entier.

Cette catastrophe était si grande et si terrible que le capitaine de la chaloupe canonnière, tout Anglais qu'il était, se détourna avec horreur en prononçant le nom de Dieu ; ses officiers partagèrent ses sentiments. Ils brûlaient d'impatience de quitter l'endroit où ils avaient reçu l'ordre de rester pour rembarquer sans doute les marins qui étaient à terre avec Sidney Smith. En effet, leur position était fort mauvaise au milieu d'une innombrable quantité de navires et d'embarcations amarrés ensemble, serrés bord à bord et couverts d'une population turbulente de fugitifs et de mécontents qui vociféraient des imprécations contre l'Angleterre, l'accusant de leur ruine, et lui reprochant de les abandonner après avoir attiré sur leur tête les implacables vengeances de la République. Tout à coup cette foule agitée devint silencieuse, comme si quelque objet extraordinaire, ou quelque préparatif qu'elle ne s'expliquait pas eût absorbé son attention. Le capitaine demanda au matelot en vigie ce que ce pouvait être ; mais, avant sa réponse, un cri d'épouvante poussé par des milliers de voix nous révéla un désastre inconnu près d'éclater sur nos têtes. Ce fut un affreux moment. Sous l'empire de la terreur, la multitude se précipita d'un navire à l'autre pour gagner le rivage ; elle envahit la chaloupe canonnière, malgré la résistance des officiers, et, dans son passage

tumultueux, elle entraîna l'équipage par son impulsion et l'effroi qu'elle communiquait. Cette affreuse bagarre mit fin à ma captivité, Dieu sait à quel prix ! J'étais à peine depuis quelques minutes sur le rivage, poussé par le flot irrésistible de tout un peuple de fuyards, quand une épouvantable explosion nous jeta la face contre terre, nous couvrit de débris enflammés, et fit tomber sur la foule des cordages, des mâts, des canons, lancés à travers l'atmosphère. C'était la frégate *l'Iris*, qui servait de poudrière dans le port et que, par un vertige furieux, un amiral espagnol venait de faire sauter délibérément. Une autre frégate, qui avait la même destination, subit un pareil sort ; mais, soit que l'explosion de toutes deux fût simultanée, soit que la détonation d'un millier de barils de poudre m'eût rendu sourd, je ne m'en aperçus point. Je ne sais pas davantage quelle fut l'étendue des désastres causés par l'invention barbare d'incendier, de dessein prémédité, des magasins à poudre environnés d'une multitude de bâtiments et d'embarcations chargés de monde. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment où je me relevai de la rude chute que j'avais faite, tout était en feu : vaisseaux de guerre, navires marchands et jusqu'aux bateaux du port, avec trois chaloupes anglaises. Celle que je venais de quitter était de ce nombre.

J'étais dans la plus triste condition, quand je fus rencontré par l'un des vieux marins qui m'avaient connu chez Pétrona. Ce brave homme me servit de guide à une fontaine dont l'eau limpide coulait comme à l'ordinaire. Des ablutions répétées arrêterent les effets de la commotion cérébrale que j'avais éprouvée, et me rendirent l'usage de mes sens. Je suivis chez lui mon excellent pilote, et quelques heures de son hospitalité me rétablirent presque entièrement. Il m'apprit que, la veille, deux officiers de mon brick étaient venus à terre pour rallier, s'il était possible, les hommes de l'équipage, leur intention étant de profiter des événements pour enlever le bâtiment qu'ils venaient de remettre en état de prendre la mer.

Lorsqu'au point du jour je m'acheminai au rendez-vous qu'ils avaient donné, je rencontraï notre capitaine ; il avait l'air désespéré. Il m'apprit que l'avant-garde de l'armée républicaine venait d'entrer dans la ville en abattant à coups de hache la porte de France. Déjà plusieurs chefs de la marine étaient arrêtés, et le bruit courait qu'ils allaient être passés par les armes sans aucun délai. Le

capitaine s'en préoccupait comme de la destinée qui l'attendait. Mais quand je l'entretins du projet de ses officiers, il me dit, en l'approuvant, que, s'étant éloigné d'eux, il lui répugnait de venir, dans sa mauvaise fortune, leur demander un service qui pouvait compromettre leur vie. Je lui offris de m'informer de leurs intentions et de les lui faire connaître. Une demi-heure après, j'avais eu le bonheur d'amener un rapprochement qui seul était nécessaire à des gens d'honneur pour une conciliation. Nous arrivâmes tous ensemble à bord du brick, où nous fûmes reçus comme des amis échappés au naufrage.

Nous étions déjà sous voile, lorsque je reçus par un exprès une lettre touchante de Pétrona, qui m'exprimait toutes ses inquiétudes, et me conjurait de la rejoindre à Arles, où elle s'était retirée. Mais le sort en avait disposé autrement, et il était trop tard pour délibérer. Je suivis donc ma destinée errante; toutefois ce ne fut pas sans regret; et j'ai conservé toute ma vie un souvenir fidèle et affectionné de cette excellente jeune femme qui, par son dévouement, m'avait sauvé du gibet ou de périr de misère à fond de cale du vaisseau-prison le *Thémistocle*, où la plupart de mes malheureux camarades furent incarcérés.

En partant, il nous restait à exécuter deux opérations périlleuses: sortir en passant devant les forts qu'occupaient les troupes françaises, et qui devaient nous traiter comme un bâtiment ennemi; et, en dehors de la rade, échapper aux escadres anglaise, espagnole, sarde, napolitaine qui couvraient la mer. Nous nous présentâmes hardiment par le travers du fort Lamalgue, ayant un grand pavillon tricolore à tête de mât. Nous répondîmes je ne sais trop quoi quand nous fûmes hélés, et nous passâmes sans recevoir un seul coup de canon. Un autre danger plus grave encore survint aussitôt que nous fûmes au delà de la portée des forts. Nous nous trouvâmes au milieu des flottes ennemies. Heureusement nous étions favorisés par une nuit obscure du mois de décembre et par le désordre qui régnait dans la navigation de tant de bâtiments étrangers les uns aux autres. Nous réussîmes à les gagner de vitesse; et c'est à peine si l'on distinguait encore les perroquets de leur avant-garde quand le jour commença à poindre. Nous étions alors sauvés. La semaine n'était pas achevée quand nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Brest, où nous fûmes accueillis avec l'intérêt qui s'attache à des marins qu'on croyait perdus.

Dans cette première campagne maritime, je vis, au lieu des riantes contrées du Levant que nous devions parcourir, la guerre civile et la guerre étrangère dans toute leur horreur, l'une avec son cortège de proscriptions, de sentences prévôtales, de supplices atroces; l'autre achetant de la trahison d'odieux et ignobles succès, et diffamant l'honneur de ses guerriers en faisant d'eux des incendiaires.

Quarante ans après, aux funérailles de Casimir Périer, je rencontrai, dans le grand salon du ministère de l'Intérieur, le plus éminent de ces guerriers par sa brillante valeur et son noble caractère, Sir Sidney Smith. Nous nous rappelâmes l'un à l'autre les circonstances des événements de Toulon, auxquels il avait pris une si grande part; et, malgré mon respect pour l'illustration de sa longue vie, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Amiral, c'étaient là de bien tristes exploits. — Assurément, répondit-il en me serrant la main, et Dieu veuille m'en absoudre! »

## CHAPITRE IV

1794

L'escadre de Brest. — Jean-Bon Saint-André. — L'amiral Villaret-Joyeuse. — L'auteur à bord du *Jemmapes*. — Grande bataille navale du 1<sup>er</sup> juin 1794 (13 prairial an III). — Mouillage dans la baie de Berthaume. — L'auteur à l'hôpital de Lesneven.

Il y a des années maudites, pleines d'événements désastreux. Telle fut 1794. Le sang humain couvrait la place publique; il arrosait les sillons de nos campagnes, et il se mêlait aux flots de l'Océan. Il fallut que la France, pour défendre les libertés qu'elle avait conquises, combattit à outrance sur ses frontières contre les étrangers, au milieu de ses villes contre les factions, et sur mer contre les formidables escadres de l'Angleterre, qui voulait tirer vengeance de la perte des États-Unis. Aux maux causés par les passions furieuses des hommes se joignirent ceux qu'enfantent les intempéries des saisons. Nos populations exposées aux misères d'un hiver dont le froid fut extrêmement rigoureux durent encore souffrir de la famine. Le blé, devenu rare, se vendit à des prix excessifs, et le pain, falsifié par de dangereux mélanges, donna la maladie et la mort au lieu de soutenir la vie. Les comités de la Convention résolurent d'appeler, pour atténuer la disette, une grande importation des céréales d'Amérique; et l'amiral Vanstabel eut ordre de rallier sous son pavillon et d'escorter jusque dans nos ports les navires des États-Unis, chargés, au nombre de deux cents, des blés qui devaient servir à la subsistance publique.

Le ministère anglais, qui mettait alors toute son habileté à exci-

ter la guerre civile dans nos provinces, crut avec raison que la famine le servirait non moins bien dans ses projets de ruine; et il se hâta de prendre des mesures décisives pour empêcher la France de recevoir le secours qu'attendaient ses populations affamées. Un immense armement, le plus grand, je crois, qu'ait jamais fait l'Angleterre, fut entrepris et terminé, en l'espace de deux mois, pour atteindre le but inhumain que son gouvernement se proposait. Quarante-six vaisseaux de ligne, dont dix à trois ponts, furent lancés sur l'Océan pour intercepter le convoi de blés d'Amérique destinés à nourrir nos populations. Pour trouver un fait historique sorti d'une intention aussi noire, il faudrait, j'imagine, reculer jusqu'aux guerres des républiques italiennes, où l'on découvrirait peut-être dans quelque chef de Condottieri d'aussi infernales inventions.

Que pouvait opposer la France à la flotte formidable de l'ennemi? L'escadre de Brest était son seul espoir, et Dieu sait ce qu'on pouvait en attendre. Elle était plus faible de moitié, désarmée en partie, et composée de vaisseaux qui, ayant fait la plupart des campagnes d'Amérique ou de l'Inde, étaient vieux de quinze à vingt ans. Parmi ces vaisseaux, il y en avait dans le fond du port, à une lieue de la ville, qui y pourrissaient depuis la paix de 1783, et dont la carène, percée par les vers, était recouverte d'une couche de coquillages. Ils ne se soutenaient sur l'eau qu'au moyen de pompes d'épuisement, manœuvrées par les galériens. Tous ces bâtiments furent réparés tant bien que mal, grattés, nettoyés et peints des plus vives couleurs. On mit à leur bord des canons de fonte rongés par la rouille, et contemporains de Duquesne et de Tourville; puis on les envoya en rade grossir nos forces navales. Les anciens marins les appelaient des noie-monde. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas dans notre escadre de superbes vaisseaux, comme *le Tigre*, *le Sans-Pareil*, œuvres magnifiques de mon vieil ami Sané, qui surpassa tout ce que firent jamais les constructeurs de l'Angleterre. Mais il suffit d'un mauvais bâtiment qui manœuvre mal pour laisser couper la ligne, et mettre à la merci de l'ennemi les plus beaux et les meilleurs vaisseaux du monde.

Le personnel correspondait à l'état infime de notre marine. Les équipages étaient formés de jeunes réquisitionnaires, entièrement étrangers au rude métier de matelot, ou bien de pêcheurs et de marinières de nos côtes, qui n'étaient jamais montés à bord d'un bâtiment de guerre. Les garnisons appartenaient à l'armée de terre, et

les demi-brigades d'artillerie de marine s'étaient épuisées à fournir des canonniers. Quant aux officiers, excepté quelques anciens capitaines de la Compagnie des Indes qui avaient servi autrefois comme auxiliaires, il y en avait bien peu dont l'expérience remontât au delà de deux ans, et dont les grades ne fussent dus à la nécessité de remplacer les officiers du corps royal, passés en masse en Angleterre lors de l'émigration. Les meilleurs capitaines de nos vaisseaux étaient, disait-on, les anciens timoniers. On imagine aisément que c'étaient des chefs de manières fort rudes et d'un esprit très inculte ; mais ils étaient extrêmement braves ; ils conduisaient bien leurs bâtiments, et ils haïssaient cordialement les Anglais, qu'ils connaissaient depuis longtemps.

La ville de Brest, où se passe le prologue du drame que je dois raconter, ressemblait le matin à un atelier, et le soir à une tabagie ; sa population était doublée et au delà par une multitude effervescente qui remplissait tous les lieux. Dès le coup de canon de Diane, le port fourmillait de travailleurs et d'embarcations. Ici, l'on mâtait un vaisseau ; là on transportait des vivres ; plus loin on embarquait des canons de gros calibre ; ailleurs des barils de poudre. Des chaloupes prenaient sur le quai des détachements de troupes ; des citernes allaient porter de l'eau en rade ; des chalands se chargeaient d'un parc de boulets ; des caisses de biscuit, des voiles, des câbles sortaient des magasins ; des forçats viraient au cabestan pour hisser un mât de hune ; des gabiers installaient une vergue, des canonniers s'exerçaient au tir du canon ; des bâtiments de haut-bord étaient halés pour se rendre à la chaîne qui ferme l'entrée du port, et qui lui sert d'avant-garde. Ces opérations et une foule d'autres entretenaient un mouvement rapide, bruyant, continu, dont tous les actes s'enchaînaient et avaient pour but de mettre la flotte en état de prendre la mer et d'aller combattre l'ennemi.

Le soir offrait un spectacle tout différent. Au premier son de la cloche du port qui annonçait la cessation des travaux, sauf ceux des grandes corvées de nuit, douze à quinze mille hommes s'élançaient hors des grilles en courant comme des écoliers échappés. Ils allaient jouir de leur liberté, mettre leur temps à profit et dissiper leur vie. Ils étaient pressés d'exister, car il leur restait seulement vingt-quatre heures à dépenser avant d'avoir sous leurs pieds les abîmes de l'Océan, sur leur tête la furie des tempêtes, et devant eux les canons chargés à mitraille de la triple batterie d'un vaisseau

anglais. Cette destinée menaçante et si prochaine n'altérait en rien leur gaieté ; au contraire, elle l'excitait, et je n'ai pas vu, depuis ce temps, de grandes masses populaires aussi joyeuses qu'alors. Je ne doute point que les hommes ne soient maintenant en France beaucoup moins gais qu'alors et beaucoup moins doués de cette insouciance sans laquelle on n'est guère disposé à rire. En un clin d'œil, la ville était changée en une immense guinguette, où chacun s'amusa à sa guise. Le faubourg de Recouvrance devenait un vaste cabaret ; une certaine rue de la vieille ville, celle des Sept-Saints, qui s'élève en amphithéâtre par de larges degrés, montrait dans sa perspective des milliers de buveurs attablés dans toute sa longueur ; les maisons ne pouvaient les contenir. Hors des portes, les plaisirs étaient plus variés et moins innocents ; il y avait des bals dont les danseuses ressemblaient à ces courtisanes d'Athènes, au prix fixe de trois oboles. J'ai cru longtemps que c'étaient les plus horribles femmes de l'univers ; je ne fus détrompé que lorsque j'eus vu celles de Portsmouth : affreuses créatures dont les séductions diaboliques ont retenu, dit-on, dans leurs embrassements, pendant soixante ans, les officiers et les matelots du *Royal-George*, superbe vaisseau coulé dans la rade de Sainte-Hélène par trente brasses d'eau, en châtiment de leurs infâmes amours. Il a fallu qu'une batterie électrique mît fin, il y a peu d'années, à cette longue et magique orgie en faisant sauter le vaisseau enseveli depuis si longtemps sous les flots.

Au milieu de ces ébats universels, un jour on entendit un coup de canon, puis un second et enfin un troisième. Les ivrognes restèrent le bras tendu vers la bouteille, les danseurs s'arrêtèrent dans leur entrechat, les Syrènes fondirent en larmes ; c'était le vaisseau amiral *la Montagne* qui donnait le signal de partance. Aussitôt une longue procession de marins, de soldats, d'artilleurs s'achemina vers le port pour s'embarquer dans les canots qui devaient les porter en rade à bord de leurs bâtiments. La plupart des matelots, ornés de rubans bariolés, suivaient en troupes des violons enroués, des bignons criards, et, armés de leurs verres et de leurs brocs de vin, ils continuaient, chemin faisant, leurs rigodons et leurs jetées-battues. Une heure après, la scène avait changé ; les gens ivres avaient été dégrisés par l'air de la mer et la voix impérieuse du devoir. Les équipages viraient au cabestan pour lever les ancres ; les gabiers déferlaient les voiles, les timoniers hissaient des pavil-



lons bigarrés, dont les couleurs avaient chacune une signification et transmettaient un ordre. Toutes les longues-vues étaient dirigées sur *la Montagne*, qui se projetait au centre de la flotte comme une pyramide dont les assises seraient garnies d'une artillerie formidable. On distinguait sur sa dunette deux personnages qui conféraient ensemble. L'un était le représentant du peuple Jean-Bon Saint-André, envoyé du comité de Salut public, et proconsul tout-puissant ; l'autre était l'amiral Villaret-Joyeuse, ancien officier auxiliaire de la marine royale, qui s'était autrefois distingué dans l'Inde sous le bailli de Suffren. *La Montagne* s'ébranla, et toute la flotte, suivant son mouvement, appareilla par une brise favorable qui la poussa hors du goulet de Brest sans aucun accident. C'était bien quelque chose, car une telle multitude de bâtiments, sortant par cet étroit défilé, pouvaient s'aborder les uns et les autres et se causer de grandes avaries.

Dans ce hourvari, qu'était-il advenu de moi, et en quelle humble station avais-je trouvé place ? Dès que l'éveil avait été donné à Brest pour mettre l'escadre à la mer, deux compagnies d'artillerie de la marine avaient été envoyées à bord du *Caton*, vieux vaisseau du port dont l'armement était résolu. Quoiqu'on l'eût rajeuni par un nouveau nom, radoubé par de nombreuses réparations, badigeonné par d'épaisses couches de couleur, et orné de la fameuse devise : *Delenda Carthago*, c'était un mauvais bâtiment, menaçant ruine et empesté par une odeur de moisi qui en rendait le séjour malsain et désagréable. Aussi fut-il quitté avec plaisir, quand, ne pouvant espérer qu'il pût partir avec la flotte, on en retira l'équipage pour le distribuer sur les vaisseaux de la rade qui avaient besoin de compléter le leur. Il m'échut d'être envoyé à bord du *Jemmapes*, vaisseau de 74, dont le nom me sembla de bon augure. Sans les événements de la campagne, qui me mirent à une épreuve un peu trop rude, je n'aurais eu qu'à me louer du séjour que je fis à son bord.

La saison était admirablement belle, trop belle même, car la brise légère du printemps, qui soufflait en se jouant dans nos voiles, ne donnait qu'une faible impulsion à toutes ces lourdes masses, dont les flancs renfermaient une population égale à celle de trente villes et une artillerie plus nombreuse que celle de toutes nos places de guerre. Il s'ensuivait non seulement que la marche était lente mais encore que les manœuvres étaient difficiles et bien moins cer

taines que par un vent fait. On vit alors qu'il y avait entre tous ces vaisseaux, dont l'aspect différait si peu, des différences de qualités aussi grandes que celles qui existent entre les hommes. Plusieurs couverts de voiles, restaient en arrière, tandis que d'autres, avec une faible voilure, étaient toujours les premiers. Lorsqu'on forma l'armée navale en colonnes, la diversité des qualités parut encore plus et laissa présager ce qu'on devait espérer de chacun un jour de combat.

Dans notre impatience de rejoindre le grand convoi d'Amérique, nous croyions à chaque instant le découvrir; nous étions loin de ce moment, et bien d'autres événements devaient le précéder. Le soleil du 28 mai se leva radieux au milieu d'un ciel sans nuages. La mer était superbe, quoique nous fussions dans un parage où elle est presque toujours houleuse; sa surface était unie: on n'y voyait, au lieu des hautes lames qui d'ordinaire la hérissent, que de grandes ondulations offrant la forme de vastes conques, dont les bords n'avaient qu'une légère saillie et ne ressemblaient point aux vagues mugissantes de l'Océan. Au moment où la cloche appela l'équipage au déjeuner, vers huit heures du matin, on vit les frégates de l'arrière-garde faire des signaux, et, peu de temps après, nos vigies aperçurent des mâts de vaisseaux de haut-bord, qui sortaient par degrés de la mer et se projetaient au-dessus de son horizon. Nous reconnûmes bientôt que c'était la grande flotte anglaise de la Manche, commandée par l'amiral Howe et forte de trente-six vaisseaux de ligne, dont huit à trois ponts; nous en avons seulement vingt-six, dont trois de 120 canons. C'était une disproportion de sept contre dix, ou une force navale moindre d'un tiers.

Cette supériorité menaçante n'intimida personne. Au contraire, lorsque l'ennemi développa son escadre sur une ligne immense qui encerclait l'horizon, il s'éleva de nos vaisseaux un cri de Vive la République! qui alla porter à la flotte anglaise un défi énergique et un éclatant témoignage de notre dévouement à la cause sacrée que nous allions défendre. J'ai regretté longtemps que dans cet instant, alors que l'amiral Howe n'avait pas encore rallié tous ses vaisseaux, et quand un saint enthousiasme animait nos équipages, nous n'eussions pas attaqué l'ennemi. Quelle que fût l'issue de la bataille, les vaisseaux anglais désemparés n'eussent pu s'opposer au passage du grand convoi, et nous avons les chances les plus favorables pour devenir victorieux. Cinq jours après, le vent de la fortune avait

tourné. Persuadé que nous avions manqué l'heure du succès, j'osai dire à l'amiral Villaret lui-même, dix ans plus tard, que le 28 mai les augures étaient à mon avis bien plus propices, et qu'en attaquant ce jour-là l'ennemi nous l'aurions défait complètement : « Cela n'est pas douteux, me répondit-il en appliquant à cette occasion sa phrase favorite, mais j'étais lié par mes instructions. » Restait à savoir s'il devait les suivre, mais c'était un sujet trop délicat pour être débattu avec lui par un aide de camp.

Les manifestations de nos équipages convinquirent l'amiral anglais qu'il ne devait pas compter seulement sur sa supériorité numérique, et qu'il fallait, avec des gens déterminés comme ceux qu'il allait combattre, user de tous les avantages de sa vieille expérience. Au lieu donc de nous presser, il manœuvra tout le jour et se tint prêt à nous enlever le plus tôt possible l'avantage du vent. On sait que celui qui l'obtient devient maître de tous ses mouvements, et qu'il a l'initiative de l'attaque, la refusant quand bon lui semble et prenant l'heure qui lui convient.

Dès le soir même, cette habileté nous fit éprouver un échec. *Le Républicain*, vaisseau à trois ponts, mauvais marcheur et mal conduit, s'était laissé tomber sous le vent, et quoique notre armée fit petites voiles, il s'en était séparé. L'amiral Howe s'en aperçut, il envoya une demi-douzaine de vaisseaux le canonner. Il semblait que cette force devait l'obliger à se rendre; mais, quoique le capitaine eût été tué et que le bâtiment fût démâté, il continua de se défendre et se fit abandonner par les assaillants que rappelaient les signaux de leur amiral. Au lieu de laisser aux frégates le soin de le secourir et de le remorquer au port le plus voisin, un vaisseau, *l'Audacieux*, quitta la ligne de bataille et vint le chercher pour le conduire à Rochefort; sollicitude étrange qui nous priva d'un second vaisseau, quand l'ennemi accroissait sa force par de nouveaux renforts.

Le branle-bas étant fait depuis le matin et les hamacs rangés dans les bastingages, nous nous couchâmes sur le tillac auprès de nos pièces. Ce jour-là et les suivants nous n'eûmes à manger que du fromage et du biscuit, parce que les préparatifs du combat avaient fait mettre la cuisine en inactivité. C'est beaucoup compter sur le courage des hommes que d'attendre d'eux qu'ils se battront à outrance après avoir jeûné huit jours durant.

Ce régime, qui devait nous calmer, n'empêcha pas qu'une vive

excitation se manifestât à bord dans la soirée. On blâmait l'abandon qui avait été fait du *Républicain*, et l'on disait que si nous temporisions pour faciliter le passage du grand convoi, il serait impossible de poursuivre suffisamment ce système, parce que jamais deux armées aussi nombreuses et aussi exaltées ne s'étaient trouvées en présence, sans tomber l'une sur l'autre malgré toutes les volontés contraires, assertion qui ne tarda pas à trouver de nouvelles preuves.

Quand le matin, de bonne heure, je montai sur le pont, je fus vraiment émerveillé du spectacle magnifique qu'offraient les deux flottes naviguant, comme de concert, parallèlement presque à la même hauteur. On voyait là en colonnes, pavillons déployés, canons aux sabords, soixante vaisseaux de ligne accompagnés ou suivis d'autant de frégates et d'un essaim de bricks et d'avisos. Pourquoi, me demandais-je, n'est-ce pas au lieu d'une bataille qui va être livrée aux dépens de l'humanité, par les deux premières nations de l'Europe, pourquoi n'est-ce pas une croisade entreprise par un mutuel accord pour délivrer d'autres peuples de l'esclavage, et pour leur porter les bienfaits de la civilisation et de la liberté? Mouillée devant la Néva ou dans la Corne d'or, près de Pétersbourg ou de Constantinople, cette flotte sans pareille aurait par sa seule présence restauré la Pologne et rendu l'indépendance à la Grèce, à l'Égypte et à l'Asie Mineure. Je fus ramené à la réalité des événements par le bruit du canon.

L'escadre anglaise, après avoir masqué par de faux mouvements le mouvement véritable qu'elle préméditait, lança la dernière division de sa colonne sur notre arrière-garde, et traversant notre ligne avec plusieurs de ses meilleurs vaisseaux, elle coupa deux des nôtres, le *Tyrannicide* et l'*Indomptable* qui, assaillis sur les deux bords, furent rudement traités et perdirent une partie de leurs mâts. *La Montagne* ordonna aussitôt que toute notre escadre fût à leur secours par une contre-marche rapide. Il faut croire que le signal de cette opération fut méconnu, car la tête de la colonne continua sa route comme s'il était résolu que ces deux vaisseaux seraient abandonnés, ainsi que le *Républicain* l'avait été la veille. Alors l'amiral Villaret, sortant de son indécision habituelle par une impulsion heureuse et honorable, alla se jeter lui-même le premier, toutes voiles dehors, au milieu du combat, en hissant à son grand mât un pavillon dont la signification était : qui m'aime me suive. La

puissance de l'exemple fut irrésistible. Les plus éloignés firent une telle diligence qu'ils arrivèrent à temps pour former une ligne très serrée à demi-portée de l'ennemi. La canonnade s'ouvrit très vivement et continua des deux côtés, presque sans intervalle, pendant une heure au moins. A notre approche, les vaisseaux anglais qui entouraient les deux nôtres s'en étaient écartés pour reprendre leur place de bataille, en sorte que la tentative qu'ils avaient dirigée contre eux avorta complètement. Le combat, quoiqu'il fût assez long pour être meurtrier, n'eut cependant pas de très grands effets, attendu que les Anglais faisant porter leurs voiles, nous fûmes forcés de les imiter, et que les changements de place continuels des bâtiments empêchaient les boulets d'atteindre leur objet. Nous n'en reçûmes qu'une vingtaine à bord du *Jemmapes*, sans compter ceux qui traversèrent nos voiles ; et dans la soirée, quand nous remîmes nos batteries en ordre, tous ceux d'entre nous qui n'avaient encore vu que ce combat naval parlaient fort dédaigneusement de la guerre maritime, et trouvaient bien autrement redoutables les chemins creux de la Bretagne et les broussailles de la Vendée. L'expérience que nous acquîmes vingt-quatre heures après nous fit changer d'avis.

Pendant les deux longues journées des 30 et 31 mai — 11 et 12 prairial — un phénomène imprévu vint imposer une trêve aux deux armées. Une brume épaisse, une évaporation de l'Atlantique, formant un nuage blanchâtre, nous enveloppa totalement ; c'est à grand-peine si nous pouvions distinguer le beaupré du vaisseau qui nous suivait, et le flanc de celui qui marchait à côté de nous. Nous passions des heures sans savoir ce qu'ils étaient devenus ; puis nous les retrouvions inopinément quand nous éprouvions vivement la crainte de nous en être éloignés. Il avait été défendu d'employer les signaux qui servent d'ordinaire pour tenir ralliés les bâtiments d'une escadre, car ils auraient appelé l'ennemi et nous auraient trahis. Dans l'étrange isolement où nous tenait le voile dont nous étions entourés, nous nous occupâmes, chacun chez soi, de réparer les avaries du dernier combat et de nous préparer à un nouveau. Mais n'avions-nous rien de plus à faire ? Servions-nous efficacement la cause qui nous était confiée, en battant la mer aveuglément sans savoir où était l'ennemi que nous devions attaquer, ni le convoi que nous devions défendre ? Est-il permis à la guerre de passer quarante-huit heures à portée d'une armée qu'on doit com-

battre, et de n'entreprendre aucune opération offensive ou défensive? Une bataille dans la brume, composée d'actions partielles, aurait-elle eu des chances plus défavorables que tout autre, surtout pour ceux qui avaient l'infériorité du nombre? Faut-il donc absolument dans un combat naval voir toute la ligne des vaisseaux ennemis, et ne peut-on les attaquer et les vaincre un à un dans l'obscurité, comme on fait dans les attaques des places fortes, en profitant de la tempête, du brouillard ou de la nuit?

La preuve que l'inaction était funeste, c'est qu'elle pesait lourdement sur tout le monde. On s'en tourmentait à bord au delà de toute expression; et lorsque enfin le premier juin — 13 prairial — le jour, en paraissant pur de toute vapeur, nous découvrit la flotte anglaise, il y eut une acclamation de joie: il semblait que nous étions délivrés de la captivité où la brume nous avait retenus oisifs sans pouvoir offrir notre vie en sacrifice à la patrie.

Il fallait que ce sentiment fût bien profond, puisqu'il ne fut pas étouffé par l'effet de deux occurrences funestes qui apparurent ensemble devant nous pour nous montrer l'inutilité de notre dévouement. L'escadre ennemie avait reçu un renfort de plusieurs vaisseaux; et, ce qui était bien pire encore, elle avait gagné, pendant les deux jours de brouillard, l'avantage incalculable d'être au vent à nous.

Les deux flottes coururent longtemps la même bordée parallèlement, sans doute pour mesurer leurs forces et fixer la place de leurs coups; puis elles obliquèrent pour diminuer la distance qui les séparait, et bientôt elles se trouvèrent à portée du canon. On distinguait de part et d'autre les pièces des batteries basses des vaisseaux montrant par chaque sabord leur large bouche prête à vomir la mort. On découvrait dans les hunes des fusiliers appostés pour tirer aux officiers des gaillards et aux amiraux en observation sur la dunette. De grands filets étaient tendus au-dessus du pont pour préserver les hommes qui y manœuvraient, de la chute des poulies et des agrès coupés par les boulets ramés. On voyait arboré en tête du mât sur notre vaisseau amiral le pavillon carré aux trois couleurs que ne connaissait encore ni la victoire, ni même l'Océan, mais qui, dans cette journée, allait recevoir de notre sang une consécration mémorable. De l'autre côté flottait le pavillon de Saint-Georges, fier de sa vieille renommée, et de couvrir un essaim d'officiers expérimentés, tandis que ceux que nous aurions pu

leur opposer avaient déserté la France et conspiraient contre elle avec ses implacables ennemis.

Vers neuf heures du matin, au moment où nous achevions notre déjeuner frugal et rapide, la ligne anglaise se rompit, et, tandis que la tête continuait de nous tenir en échec, l'autre partie, changeant tout à coup de direction, se porta, voiles déployées, avec une impulsion puissante et rapide, entre le centre de notre colonne et son arrière-garde. Un superbe vaisseau à trois ponts, *la Reine Charlotte*, suivi du *Belléophon*, du *Léviathan* et de beaucoup d'autres, opérèrent ce mouvement hardi, avec autant de précision que d'intrépidité. Leur file serrée, beau-pré sur la poupe, pénétra dans la nôtre, et la coupa à angle droit, derrière le vaisseau amiral *la Montagne*. Ce fut un moment solennel. Le feu n'ayant pas encore commencé, la scène était libre de fumée et pouvait être embrassée par les regards. Chacun prévint les conséquences de cet acte décisif; et les malédictions les plus énergiques chargèrent le nom du capitaine qui avait laissé rompre la ligne devant son vaisseau.

*La Reine Charlotte*, et successivement tous les bâtiments qui la suivirent dans le passage qu'elle leur avait ouvert, lâchèrent leurs bordées, en le traversant, sur les deux vaisseaux qu'ils séparaient. Ces bordées, les prenant d'enfilade d'un bout à l'autre, et sans rien rencontrer qui limitât l'action des boulets, furent extrêmement meurtrières et bouleversèrent l'artillerie des batteries. Dès que le passage fut effectué, les vaisseaux anglais se dirigèrent à contre-bord le long de notre ligne, et la canonnèrent d'un côté pendant qu'elle était attaquée de l'autre par une seconde colonne tenue en réserve pour cet objet, mettant ainsi notre arrière-garde entre deux feux, et opposant deux vaisseaux à un seul, c'est-à-dire cent quarante-huit canons ou même cent quatre-vingt-quatorze à soixante-quatorze. Cette manœuvre navale équivaut à celle de l'ordre oblique employée dans la guerre de Sept ans; elle a pour but d'écraser une force inférieure en dirigeant sur elle par surprise une force beaucoup plus considérable. Toute vulgaire qu'elle est, et quoiqu'il faille bien peu d'efforts pour la faire échouer, elle a réussi constamment à l'Angleterre, et ses succès ont érigé en hommes de génie des amiraux, très braves sans doute, mais sans un grand talent comme navigateurs et tacticiens.

L'extrême péril où cette manœuvre jetait notre arrière-garde ne fut pas plutôt aperçu par l'amiral Villaret, qu'il fit virer de bord *la*

*Montagne*, et ordonna à la tête de l'escadre de suivre et imiter ses mouvements. Il n'attendit pas l'exécution de son signal et se jeta au milieu du combat. Nous y entrâmes presque en même temps, et dès lors, quoique je fusse aux pièces du gaillard et même à celles de la dunette, je ne pus rien voir au loin, une épaisse fumée couvrant tout le champ de bataille et ne laissant distinguer que les vaisseaux ennemis qui s'approchaient de nous à brûle-pourpoint pour nous attaquer.

Le nuage qui nous enveloppait ainsi était produit par la combustion de cent mille barils de poudre à canon; il ne ressemblait pas à la brume océanique des jours précédents; au lieu d'en avoir la couleur grise uniforme, il variait selon une foule d'accidents, d'intensité, de forme et de teintes. Tantôt il était d'un noir opaque, fuligineux, brillant d'étincelles et envahi subitement par des flammes rougeâtres, et tantôt il était diaphane, donnant à la lumière du jour l'aspect d'un clair de lune, et effaçant les objets par une sorte de mirage fantastique. Il était souvent parsemé de cercles brunâtres s'élevant dans l'air horizontalement et qui rappelaient ceux que les peintres du moyen âge traçaient au-dessus de la tête des personnages saints. Ce phénomène singulier, qu'on n'a point encore expliqué d'une manière satisfaisante, est l'un des effets de l'explosion de la poudre la plus parfaite.

Quand le nuage se déchirait, quelque vaisseau ennemi, ceint d'une double et triple zone jaune ou rouge, nous montrait son flanc hérissé de canons prêts à nous foudroyer. Bientôt cette citadelle flottante, ramassant avec ses voiles immenses la légère brise de l'air, prenait une position plus rapprochée et se couvrait de feu. Une effroyable détonation se faisait entendre, et une grêle de boulets énormes venaient démolir les murs de bois qui nous servaient de parapets. Souvent nous prévenions cette décharge meurtrière par celle de toute notre artillerie, et lorsque, à travers les tourbillons de fumée, nous découvrons que nos coups bien dirigés avaient renversé un mât, abattu une vergue, enfoncé un plat-bord et fait une large brèche aux batteries de l'ennemi, alors il s'élevait un cri de triomphe qui relevait le courage de nos compagnons moins favorisés que nous par les hasards du combat.

Dix fois ces terribles occurrences se renouvelèrent avec des aggravations diverses. C'était, le plus souvent, un vaisseau anglais qui venait se ranger bord à bord, et ouvrait sur nous un feu très vif



d'artillerie et de mousqueterie, espérant nous réduire bientôt à amener notre pavillon ; détrompé par la vigueur de notre résistance il éventait ses voiles pour chercher plus loin quelque autre bâtiment de plus facile capitulation. Mais des rencontres dont le péril était bien plus grand nous attendaient à la fin de la journée. Pendant que nous ripostions à un vaisseau de 74, il en vint un second nous attaquer à l'autre bord. Nous fûmes écrasés par l'irruption des boulets qu'ils nous lancèrent pendant plus d'une heure. Notre mât de misaine fut coupé au ras du pont ; le grand mât se rompit par la moitié, et la chute de l'un entraîna celle de l'autre avec l'immense édifice dont ils étaient les soutiens. La percussion fut si violente que, dans la batterie basse où j'étais, tout le monde crut que le bâtiment s'entr'ouvrait. Notre position n'était guère meilleure. La mâture avec les vergues, les voiles, les agrès pendaient le long du bord, plongés à moitié dans la mer, et pesant de tout leur poids sur le vaisseau qui donnait la bande et se penchait sur les flots comme s'il allait chavirer. Chacun courut aux sabords pour en abattre les mantelets et les fermer. Il était temps ; l'eau entraît déjà par ces ouvertures dans la batterie basse, et nous allions être submergés. L'équipage, ayant en tête les officiers les plus actifs, s'arma de haches affilées, et à coups redoublés trancha tous les haubans, toutes les manœuvres qui rattachaient encore au vaisseau ses mâts naufragés. Nous étions certainement perdus si, pendant nos efforts pour nous en dégager, l'ennemi eût continué de tirer sur nos travailleurs exposés à découvert ; mais un incendie qui se déclara en ce moment dans sa batterie l'obligea à s'occuper de son propre salut, et lui fit éprouver des pertes telles qu'il s'éloigna de nous sans ajouter davantage à nos malheurs.

Privés de voiles et même de tout moyen d'en employer, nous étions cloués sur le champ de bataille sans pouvoir nous défendre. Un vaisseau à trois ponts ayant reconnu notre situation désespérée vint, pour en profiter, se placer en travers de notre arrière à demi-portée. L'amiral qui le commandait parut sur sa dunette haute et crénelée comme la grande tour d'un vieux château, et il cria à nos officiers : « J'espère bien, Messieurs, que vous avez amené. — Pas du tout, Monsieur, répliqua notre capitaine ; » et appelant un timonier, il lui dit : « Mon garçon, va-t-en là-haut montrer notre pavillon à M. l'amiral. » L'enfant grimpa quatre à quatre les enfléchures des haubans d'artimon, et saisissant l'un des coins du pavillon qui,

faute de vent, tombait en paquet, il l'éjala dans toute sa grandeur et le maintint ainsi en défiance de l'ennemi. L'amiral anglais nous envoya à tous les diables par un gros juron et ordonna le feu. C'était vraiment battre un homme à terre, égorger un blessé et mutiler un mort. Aucune de nos pièces ne pouvait tirer sur notre adversaire dans la position qu'il avait prise, et nous étions réduits à nous laisser mettre en pièces sans la moindre résistance. Il est vrai qu'à la distance où nous étions l'ennemi se trouvait trop près pour faire usage de toute son artillerie, mais la moitié suffisait pour produire un affreux carnage et faire couler *le Jemmapes* sous nos pieds. En effet, une première décharge de ses trois batteries sur l'arrière de notre vaisseau balaya les gaillards, ravagea nos ponts, démonta nos pièces de gros calibre, fit pénétrer des boulets à fond de cale, et y acheva nos blessés qu'une première fois avait épargnés la mort. Notre perte eût été encore plus grande si nos officiers n'avaient pas ordonné aux canonniers de se jeter à plat-ventre, quand ils virent les artilleurs anglais prendre leur boute-feu. Néanmoins, une seconde décharge allait certainement nous exterminer, et notre sort semblait inévitable, quand un hasard vint tout à coup nous délivrer. L'amiral ennemi fut frappé par les balles de quatre jeunes soldats de marine postés dans la hune d'artimon, le seul mât qui nous restât dans notre terrible détresse. Cet événement déconcerta l'attaque, suspendit le feu destructeur dont nous allions être victimes, et donna le temps à *la Montagne* de venir à notre secours. Le vaisseau anglais, menacé par notre amiral de se trouver dans la dangereuse position où nous étions, celle d'être attaqué par sa poupe, se hâta de s'éloigner et d'aller rejoindre les siens. Nous avons vu notre perte si imminente, que nous pouvions à peine croire à notre salut.

*La Montagne* s'approcha de nous ; nous l'accueillîmes par les plus vives acclamations. L'amiral Villaret et le commissaire de la Convention examinèrent avec intérêt notre malheureux vaisseau dont le dernier mât venait de tomber, ce qui le laissait ras comme un ponton. Ils s'avancèrent sur le couronnement, et, se découvrant tous deux, ils crièrent : « Vivent *le Jemmapes* et son capitaine » ; paroles que répétèrent avec enthousiasme les braves marins de *la Montagne*. Ce vaisseau fut le premier et le dernier au combat ; il reçut trois cents boulets dans ses flancs et sa flottaison ; il eut trois cents hommes tués ou blessés, dont dix-huit officiers. Son capitaine, M. Basire, perdit la vie, et il ne lui resta après la bataille que

cinq lieutenants ou enseignes capables de continuer son service. Il combattit douze ou quinze vaisseaux ennemis, et il résista courageusement à sept qui l'attaquaient simultanément.

Notre capitaine, qui avait montré un grand caractère dans cette longue et rude journée, et qui n'avait pas sourcillé dans le plus terrible danger, se trouva mal en entendant les acclamations que méritait sa belle conduite. Un instant auparavant j'avais été témoin d'un autre exemple de la bizarrerie de l'esprit humain. Les jeunes volontaires qui, dans la hune d'artimon, s'étaient comportés comme des héros furent rappelés en bas, le mât entaillé par les boulets menaçant ruine ; mais quand il leur fallut descendre de cette hauteur, ils ne l'osèrent jamais ; et l'on fut dans la nécessité d'envoyer des gabiers les chercher et leur donner le bras : ce qui fit une scène comique au milieu de notre deuil.

Le bruit du canon, qui nous assourdissait depuis plus de sept heures, s'était éloigné et affaibli. Les vaisseaux anglais avaient évidemment quitté le champ de bataille, obéissant à un ordre de ralliement. C'était un signe de notre succès ; mais, en regardant autour de nous, il nous semblait douteux que nous pussions vivre assez pour en voir les effets. A chaque instant, notre situation s'empirait. Des voies d'eau produites par les boulets avaient rempli la cale ; et le faux pont ne devait pas tarder à être envahi. Déjà les soutes aux vivres de l'avant étaient inondées ; et, quand on prêtait l'oreille aux écouteilles, on entendait la mer s'engouffrer par les trous faits aux bordages de la flottaison, et tomber en cascades dans l'intérieur du bâtiment. Le maître vint rapporter qu'il y avait quatre pieds et demi d'eau dans le puits du vaisseau, et que les pompes étaient impuissantes pour nous affranchir. Dans cette extrémité, on appela tout le monde, jusqu'aux officiers et même aux blessés, au service des pompes. Les calfats plongèrent dans les parties accessibles de la cale pour découvrir les voies d'eau, et les boucher provisoirement avec des couvertures goudronnées, assujetties au moyen de planches clouées en croix. Les charpentiers firent en dehors les mêmes opérations, et réussirent à fermer cent cinquante trous de boulets au niveau de la mer ou au-dessous. Ces soins pénibles et périlleux furent récompensés. Le capitaine lui-même reconnut que nous avions gagné deux pieds sur la submersion des basses-œuvres du vaisseau, et qu'en persévérant dans le travail des pompes, nous avions une sorte de sécurité à moins qu'un bordage ne vint à lar-

guer. Cette redoutable éventualité était très à craindre, les parties du bâtiment qui étaient criblées étant en même temps fort ébranlées par la perte de leurs ferrements et surtout de leurs énormes boulons.

Il n'y avait dans toutes ces circonstances qu'une menace de mort suspendue sur notre vie, et l'habitude du danger en rendait l'impression moins vive; mais j'éprouvais un profond sentiment d'horreur que ma raison ne pouvait vaincre, à l'aspect du charnier sanglant dont la batterie basse m'offrait l'affreux spectacle. Il avait fallu d'abord y établir les blessés qui ne trouvaient plus place dans l'hôpital du faux pont; et ensuite, quand les eaux avaient forcé d'abandonner ce dernier lieu, on avait dû remonter avec des peines infinies, et mettre côte à côte sur deux rangs, dans la batterie, cette foule de malheureux atteints de blessures dangereuses ou mortelles. Les moins à plaindre étaient ceux qui avaient un matelot, un ami, un frère attachant son devoir à leur donner tous les secours possibles dans notre affreux dénûment. Au moins parvenaient-ils à satisfaire leur soif, tandis que les autres faisaient entendre vainement des prières ou des imprécations sans obtenir un peu d'eau; car il était très difficile d'avoir à boire au milieu de la destruction de tous les approvisionnements du bord. Beaucoup, il est vrai, étaient délivrés successivement des misères de la vie, et, par leur départ, rendaient moins serrés les rangs des survivants. Je me souviens que, dans la matinée du lendemain, ayant entendu, le long du bord, un grand tumulte dans la mer, je demandai à un quartier-maître quelle en était la cause. « C'est le père Simon, répondit-il, un vieux camarade de trente ans, que nous venons de jeter par-dessus le bord, et dont les requins se disputent et se partagent le cadavre. » Ces affreux animaux nageaient en troupe autour du vaisseau, en attendant qu'on leur jetât une proie; ils y comptaient à ce point qu'ils nous accompagnèrent au retour jusque devant Ouessant.

Sans être précisément blessé, je n'en valais guère mieux; j'avais le corps et les membres couverts de meurtrissures douloureuses et d'écorchures saignantes. Les détonations de pièces de trente-six à quelques pouces de mes oreilles m'avaient rendu sourd; et j'avais les bras disloqués par le poids énorme d'un écouvillon et d'un refouloir de gros calibre qu'il m'avait fallu manier pendant le combat; j'avais cru d'abord qu'une blessure grave m'avait été faite à la figure par les éclats d'un bordage de sapin qu'un boulet avait

fait sauter près de moi. Mais j'en avais été quitte pour de nombreuses piqûres, sauf une esquille de bois, longue de quatre pouces, qui s'était logée dans ma joue droite au-dessous de l'œil sans pénétrer très profondément. Quand je fus trouver le chirurgien pour me débarrasser de cet hôte incommode, je fus fort mal édité de le voir tirer, pour m'exciser la face, ses couteaux sanglants et ébréchés par l'usage qu'il venait d'en faire ; je le remerciai de sa bonne intention en refusant d'en accepter les effets ; on verra tout à l'heure que c'était le meilleur parti que j'avais à prendre.

La nuit était venue, et le silence régnait sur ce champ de bataille, où six mille bouches à feu avaient tonné tout le jour. On n'entendait que le bruit des pompes et celui du marteau des calfats, qui luttait contre la mer pour l'empêcher d'engloutir les vaincus et les vainqueurs dans ses abîmes, et de les donner indistinctement en pâture aux requins. Après avoir épuisé aux travaux des batteries le peu de force qui me restait, je m'enfuis de l'entrepont, où l'on respirait une horrible odeur de carnage, et j'allai me recommander à un vieux timonier avec qui, d'ordinaire, je parlais d'hydrographie. Ce digne homme me roula dans un pavillon, et me coucha dans un coin de la dunette, le seul endroit où je pusse être en repos. La soif me dévorait les entrailles ; mais dans un vaisseau ravagé comme le nôtre, il était impossible de trouver une goutte d'eau, et mon camarade m'exhorta à la résignation. Un moment après, quelqu'un s'approcha et me dit à voix basse de me lever. C'était le capitaine, le capitaine lui-même, qui nous avait entendus et qui venait me donner à boire. Je fus si touché de cette bonté que je ne pus trouver une parole et que je me mis à pleurer. Cet homme si bienfaisant avait été l'un des héros de cette bataille, et moi qu'il traitait avec cette tendresse paternelle, je n'étais qu'un pauvre jeune homme qu'il avait à peine vu remplissant son devoir au milieu de la furie du combat. Il est douteux qu'un sous-lieutenant sorti récemment de l'école voulût maintenant descendre de sa dignité pour faire une pareille action ; mais alors la bonté était, dans tous les rangs, bien moins rare. Je me rappelle avec une douce satisfaction que, pendant le retour de l'escadre, mes camarades, me voyant exténué par les rudes épreuves de la campagne, allèrent, sans m'en rien dire, demander au lieutenant de m'exempter du quart, se proposant pour le faire chaque nuit à ma place. Les officiers qui avaient relevé leur marmite, s'étant persuadés que c'était faute de nourriture que je

m'affaiblissais graduellement, arrêtaient qu'il me serait envoyé chaque jour un dîner de leur table. Je refusai inutilement ; pour surmonter ma répugnance, ils prétendirent que c'était un ordre de service, et que je n'étais pas libre d'en agir à mon gré. Voilà dans la vie intime ces Français de 1794 que, pendant un demi-siècle, l'Europe et même leur propre pays ont condamné en masse comme des buveurs de sang.

Nous attendions le jour avec une impatience inexprimable ; il devait nous montrer qui de nous ou de l'ennemi était resté victorieux ; il devait nous expliquer comment la nuit s'était passée sans que nous eussions eu aucune nouvelle de notre escadre. Nous fûmes cruellement désappointés quand l'aurore nous retrouva, comme avant la bataille, environnés d'un brouillard épais qui ne laissait rien voir autour de nous. Du milieu de cette brume s'élevèrent des cris plaintifs qui émurent nos matelots, disposés à croire que c'était une manifestation surnaturelle qu'il fallait attribuer aux âmes de nos camarades partis. Après bien des conjectures et une longue attente, on découvrit enfin à la mer un pauvre diable qui y séjournait depuis la veille, amarré à une cage à poulets. C'était un marin de l'équipage du *Vengeur*. Ce vaisseau, attaqué par trois vaisseaux ennemis, avait refusé de se rendre ; battu en brèche et démantelé, il avait continué de se défendre jusqu'à ce que l'eau envahît ses batteries ; et déjà à moitié coulé, il avait maintenu son pavillon. Quand il disparut sous les flots, son équipage réfugié sur ses mâts, et déjà réduit à moitié par le combat et la mer, faisait encore entendre les cris de « Vive la République ! » Quelques hommes furent sauvés par l'ennemi : et d'autres, comme le marin que nous recueillîmes, s'en furent en dérive sur des débris, avec la chance, s'ils ne rencontraient point d'assistance dans la solitude de l'Océan, de mourir bientôt dévorés par la faim ou par les poissons avides de chair humaine.

Au moment où le voile du brouillard se leva, nous fûmes frappés de surprise. Les deux flottes, la nôtre et celle de l'ennemi, étaient loin de nous, à une demi-lieue ou davantage : la première sous le vent et la seconde au vent à nous ; elles étaient bien ralliées et semblaient à cette distance en tolérable état. Toutefois, il manquait à une partie de leurs vaisseaux, des vergues, des mâts de hune, des cornes d'artimon ou quelque autre chose plus ou moins indispensable ; mais ce délabrement n'était rien auprès de celui des bâti-

ments qui étaient restés sur le champ de bataille, incapables de s'en éloigner. Il y avait là, autour de nous, quinze ou seize vaisseaux de ligne totalement désemparés et dont aucun n'avait de mâts, ni par conséquent de voiles ni d'agrès. N'ayant rien pour attacher leur pavillon, on ne savait trop s'ils étaient français ou anglais; tout examen fait, il se trouva qu'il y en avait autant des uns que des autres. Nos marins, qui connaissaient la physionomie de chaque bâtiment, signalèrent: *l'Impétueux, l'Achille, le Juste, l'Amérique, le Northumberland et le Sans-Pareil*, tous vaisseaux de 74, excepté le dernier qui en avait 84. On apprit, le soir, que le *Jacobin* avait coulé, puisqu'il n'était pas compris dans ce nombre.

Notre première idée fut que notre flotte allait venir nous chercher et ramasser les vaisseaux ennemis qui, étant hors de défense, pouvaient être amarinés, c'est-à-dire occupés sans coup férir, aussi facilement que le lendemain le furent les nôtres. Mais nous commençâmes à en douter, en considérant que notre escadre était sous le vent. Comment était-elle tombée dans cette position désavantageuse? Nous l'ignorions; et ce fut seulement plus tard qu'il nous fut dit que l'avant-garde, qui, dès le commencement des manœuvres du combat, avait montré de l'indécision, s'était trouvée affalée après la bataille, très loin du lieu de l'action. L'amiral Villaret, qui y était resté avec nous, se vit forcé de rallier sous le vent le gros de son escadre, espérant la ramener sur le champ de bataille, et, s'il le fallait, y recommencer le combat. Ce généreux dessein ne put être réalisé. En parlant de ce triste jour, l'amiral, quinze ans après, en avait le cœur navré, et me disait qu'il ne s'en consolerait jamais.

Pour nous, qui ne savions pas ce qui se passait dans notre escadre, nous comptions sur son secours et nous anticipions la prise de sept ou huit vaisseaux anglais qui gisaient épars parmi les nôtres, attendant que l'un des deux amiraux vint les chercher. La journée se passa ainsi en espérances trompeuses et déçues et en impatience pleine d'irritation. Vers le soir, un brick léger, armé de huit canons, *le Papillon*, vint à nous en passant tout près des vaisseaux anglais désemparés. Par bonheur, donnant au *Jemmapes* la préférence sur les autres bâtiments, il offrit à notre capitaine de le prendre à la remorque. Aussitôt, une drisse fut jetée à son bord; elle y conduisit ensuite un grelin, et suivant l'impulsion de ce frêle aviso, nous nous mîmes en route. Une voile de

fortune attachée à un mâtereau qu'avec des peines infinies nous étions parvenus à dresser seconda notre remorqueur et nous fit rejoindre la flotte. En la retrouvant, il nous sembla retrouver la Patrie perdue. Un signal nous prescrivit de continuer notre navigation, et grâce à de nouvelles voiles que nous installâmes, chemin faisant, sur quatre bas mâts établis d'une manière miraculeuse, nous réussîmes à suivre l'escadre pendant huit jours et à mouiller avec elle dans la baie de Berthaume, à l'entrée du goulet de Brest, le 10 juin ou 22 prairial. Sur 19 vaisseaux, il y en avait cinq traînés à la remorque.

Réduite à cet état, la flotte réussit pourtant à atteindre le grand objet de son armement et de sa sortie; mais il faut l'avouer humblement, ce fut bien plutôt par un coup de la fortune que par une opération conçue stratégiquement. Pour intercepter le grand convoi d'Amérique, l'amirauté anglaise avait non seulement envoyé au-devant de lui l'escadre de 36 vaisseaux que nous avons combattue, mais encore elle avait chargé une autre escadre de 12 vaisseaux de l'attendre à son atterrage sur l'île d'Ouessant. Cette force navale avait déjà prouvé sa vigilance en obligeant à rebrousser chemin une escadre de six vaisseaux sortie de Brest pour rejoindre notre flotte. Si le convoi avait gagné seulement quatre jours sur sa traversée depuis New-York, il tombait au milieu de ces vaisseaux du blocus, et il était perdu, Le hasard voulut que les vaisseaux ennemis se fussent aventurés très avant dans l'entrée de Berthaume, quand notre flotte parut à l'horizon. Ignorant si elle était victorieuse, et se trouvant entre elle et la terre dans une mauvaise position, ils firent sauter qui peut et s'enfuirent vent arrière dans la Manche. Leur retraite ouvrit un libre passage au convoi, qui vint 48 heures après au mouillage, au nombre de 200 voiles, assurant par les blés qu'il apportait la subsistance publique. Son arrivée, sans perte d'un seul navire, frustra complètement les projets du ministère anglais, et fit manquer son objet au vaste armement d'une double flotte. Il est vrai que la bataille navale du 1<sup>er</sup> juin donna une grande célébrité à la marine anglaise et une belle renommée à l'amiral Howe; mais ses avantages réels furent bien moins grands qu'ils ne le parurent, et qu'on ne l'a dit. Les vaisseaux capturés n'étaient, en exceptant *le Sans-Pareil*, que de vieilles carcasses bonnes seulement à faire des pontons, et l'on n'en tira pas en Angleterre un meilleur parti. Malgré une supériorité de nombre



vraiment écrasante, la flotte anglaise ne put ni prendre à l'abordage, ni faire amener aucun de nos vaisseaux. Ceux qui tombèrent en son pouvoir ne furent ramassés vingt-quatre heures après que comme le sont par le premier venu les morts et les blessés abandonnés sur un champ de bataille. Une escadre mal équipée, n'ayant qu'un très petit nombre d'officiers et de matelots expérimentés, soutint intrépidement pendant tout un jour le combat acharné que lui livrait une escadre beaucoup plus forte, bien commandée et pourvue de marins d'élite. Nos jeunes équipages, qui tenaient la mer et se battaient pour la première fois, égalèrent en courage et en persévérance la vieille marine royale d'Angleterre, et ils laissèrent l'exemple glorieux d'un vaisseau dont l'équipage aima mieux périr que d'amener son pavillon.

Il faut rendre cette justice à l'ennemi qu'il manœuvra avec une habileté supérieure qui lui assura constamment l'avantage du vent. Il fit preuve de résolution dans l'attaque de notre ligne, et d'une prudence consommée en sortant du combat pour reprendre son ordre de bataille qui lui donnait l'initiative des opérations. Ajoutons, avec une égale impartialité, qu'il témoigna des sentiments de bienfaisance et d'humanité lorsque *le Vengeur* s'enfonça dans les flots, et qu'il s'efforça de sauver les hommes qui n'avaient pas été engloutis dans le tourbillon formé par la mer quand ce vaisseau disparut.

Lorsque nous mouillâmes sur la rade de Brest, la division que nous avions trouvée à Berthaume ayant presque rempli les vides causés par la bataille, nous avions à peu près le même nombre de vaisseaux qu'au moment du départ, mais c'était une ressemblance illusoire. Tous les bâtiments qui avaient combattu étaient criblés de boulets ; deux ou trois de leurs sabords n'en formaient qu'un seul, les bordages entre eux ayant été détruits par l'artillerie. Les voiles étaient percées de plusieurs centaines de trous ; les haubans étaient rompus, les manœuvres coupées, et les mâts remplacés par tous les bois de rechange qu'on avait pu mettre en œuvre. Il n'y avait plus à bord ni poudre ni boulets, et les parcs de l'arsenal étaient épuisés. Enfin, et c'était là notre plus cruelle détresse, il nous manquait nos meilleurs matelots et nos artilleurs les plus expérimentés ; la moitié de ceux qui nous restaient étaient, par leurs blessures, incapables de tout service. Pendant quatre jours, les rues de la ville conduisant à l'hôpital Saint-Louis virent de

longues files de brancards transporter nos malheureux blessés dans ce séjour qui, pour la plupart d'entre eux, devait être le dernier. La pourriture des plaies se déclara dans cet encombrement de malades, et la mortalité devint terrible.

Malgré ma répugnance, il fallut bien me résoudre, en débarquant du *Jemmapes*, à me rendre à l'hôpital de la marine pour me faire opérer. Je me présentai à la visite du chirurgien en chef, célèbre par son habileté et ses excentricités. Il y avait là cent personnes qui attendaient un arrêt de sa bouche en tremblant pour l'intégrité de leur personne. Un jeune élève m'obtint un tour de faveur, sous prétexte que j'étais un cas rare. Le savant opérateur explora ma joue endommagée, et, d'un coup de pince, il réussit, presque sans douleur, à en extraire un long morceau de bois qu'il montra d'un air de triomphe aux spectateurs étonnés de sa dextérité. « Vous avez bien manqué, me dit-il, de devenir borgne ; mais, ajouta-t-il avec la licence de langage qu'il affectait, allez, mon cher enfant, n'ayez aucune crainte, vous serez toujours un miroir pour les jolies filles<sup>1</sup>. » Je fus très choqué de ce propos, malgré le pronostic qu'il renfermait ; mais je n'eus pas le temps d'en rougir. Deux aides s'emparèrent de moi et me couvrirent la figure de bandelettes de compression et d'agglutination. Ainsi équipé, je fus présenté au médecin en chef, M. Billiard, qui déclara que je ne pouvais sans danger rester à l'hôpital, attendu les progrès de la contagion parmi les blessés. Je partis avec un convoi pour Pontanezen, succursale de Saint-Louis située à une demi-lieue de Brest, et réservée d'ordinaire aux convalescents. Tout y était comble ; et, faute de place, nous dûmes continuer notre route jusqu'à Lesneven, petite ville dont l'hôpital avait une heureuse renommée parmi les marins. Cependant, presque en y arrivant, je m'évanouis ; je fus pris d'un délire sans relâche quand j'eus recouvré mes sens, et je demeurai huit jours dans un état désespéré. J'avais le typhus. Ma jeunesse, et surtout les soins habiles et affectueux du médecin de la maison, M. Després, me sauvèrent la vie. Je dus aussi beaucoup à la bonté compatissante des sœurs de la charité qui faisaient le service auprès des malades, et qui me traitèrent avec une tendresse maternelle. J'en conservai un souvenir qui résista à toutes les vicissitudes de ma vie ; et, lorsque, vingt-trois ans après, un excellent ministre de la Marine et des

1. A looking-glass for some whores.

Colonies, M. Portal, me consulta sur les moyens de diminuer la mortalité de la Guyane, je mis au premier rang de ceux que j'indiquai, de confier le soin des hôpitaux aux sœurs de la charité. Dix d'entre elles furent, d'après ma proposition, envoyées à Cayenne, et y rendirent les meilleurs et les plus importants services. Mais une épidémie ayant éclaté, elles devinrent toutes, jusqu'à la dernière, victimes de leur pieux dévouement; et, par la plus cruelle fatalité, ma tendre reconnaissance pour elles fut la cause de leur mort.

La grande bataille navale du 13 prairial est, au jugement des vieux marins, l'action la plus sanglante et la mieux disputée dont le XVIII<sup>e</sup> siècle ait été témoin. Elle fut perdue, si l'on compte les vaisseaux qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi; mais elle fut gagnée puisqu'elle atteignit son but en empêchant la flotte anglaise d'intercepter le convoi d'Amérique qui devait être le prix de la victoire, et qui entra à Brest triomphalement.

## CHAPITRE V

1795

L'auteur capitaine d'armes à bord de l'*Alexandre*. — La flotte sort de la rade de Brest. — La baie d'Audierne. — L'auteur sur la *Sémillante*. — Perte de l'*Alexandre*, du *Formidable* et du *Tigre*. — Lorient. — Convoi de munitions. — L'auteur grenadier réuni du général Hoche. — Camp de Sainte-Barbe. — La Roche aux Fées. — Le fort Penthievre de Quiberon. — Destruction de l'armée royale. — Retour à Lorient.

L'escadre de la République, diminuée considérablement par les pertes éprouvées dans la grande bataille navale du 13 prairial de l'année précédente, était à l'ancre dans la rade de Brest, sous le commandement de l'amiral Villaret. Parmi ses bâtiments, on comptait l'*Alexandre*, vaisseau de 74 que nous avions pris aux Anglais, et qui n'était recommandable à aucun autre titre. Le jour même où je fus envoyé à son bord comme capitaine d'armes, le signal de mettre à la voile fut donné à la flotte, et nous partîmes sans attendre le retour des hommes de l'équipage qui étaient à terre. Le bruit se répandit qu'une division, commandée par le contre-amiral Vence, ayant été rencontrée à la mer par des forces anglaises supérieures, s'était réfugiée dans les pertuis, derrière les îles de Ré et d'Oleron, et que notre sortie avait pour objet de la débloquer. En effet, nous nous dirigeâmes le long des côtes de France, vers le golfe de Gascogne, et nous avions sans doute l'intention de surprendre l'ennemi; mais il fut instruit de notre approche par ses croiseurs, et, gagnant le large, il se mit en sûreté. Toutefois, notre mission était remplie et nous pouvions rentrer tout de suite à Brest. Nous perdîmes du temps

à rallier les vaisseaux, à les mettre en ligne, et la fortune, qui jus-  
qu'alors nous avait favorisés, nous abandonna pour avoir négligé  
de profiter de quelques heures qu'elle nous avait accordées.

En cinglant vers le nord, nous étions déjà en vue des côtes du  
Finistère, et il ne nous restait plus qu'à doubler le grand promon-  
toire, nommé le Bec-du-Raz, pour nous trouver à l'ouvert du gou-  
let de Brest, quand tout à coup le vent changea et devint contraire ;  
puis il souffla par rafales violentes, accompagnées des éclats du  
tonnerre. La tempête était d'autant plus dangereuse que nous étions  
à moitié environnés d'écueils sur lesquels la mer se brisait avec  
fureur. Dans cette extrémité, l'amiral fit signal à l'escadre de cher-  
cher un refuge dans la baie d'Audierne, vaste hémicycle creusé par  
les flots de l'Océan dans le rivage de granit de la vieille Armorique.  
Nous y mouillâmes en désordre, et nous nous efforçâmes, à bord  
de *l'Alexandre*, de réparer les avaries que nous avait faites le coup  
de vent. Pendant cette besogne, le capitaine se rappela que les  
hommes de son équipage qu'il avait été forcé de laisser à terre, lors  
de son départ précipité, devaient avoir été recueillis par la frégate  
*la Sémillante*, restée en arrière pour cette mission. La frégate étant  
à l'ancre au fond de la baie d'Audierne, il me chargea d'aller y  
chercher nos marins. Mais comme il ne pouvait mettre d'embar-  
cation à la mer pour cet objet, il fit arrêter un bateau de la côte,  
qu'on mit en réquisition afin d'opérer le transbordement. La con-  
fiance que m'inspira le patron du bateau étant fort médiocre, je  
m'armai de pistolets d'abordage, et, sous leur protection, j'arrivai  
à la frégate. Je pris soin d'y faire amarrer mon bateau, et de le con-  
signer à la sentinelle des passe-avants, avec recommandation de  
faire feu à la moindre tentative d'évasion. Il ne fut pas facile de  
rassembler les hommes que je devais emmener et qui, préférant  
demeurer sur la frégate, différèrent le plus qu'ils purent de se mettre  
en devoir de la quitter. Il ne me restait plus pourtant qu'à les em-  
barquer, quand on vint me prévenir que le bateau avait disparu.  
Son patron avait profité de quelque distraction du factionnaire  
pour couper l'amarre et s'enfuir à force de voile. Cruellement  
désappointé, j'allai exposer ce malheur au capitaine, qui prit part  
à ma peine et me promit de me fournir deux embarcations, au lieu  
d'une, le lendemain au point du jour. La mer était trop grosse et  
l'heure trop avancée pour lui permettre de le faire au moment  
même. En voyant que je me résignais difficilement, il me dit avec

bonté que les marins devaient accepter sans murmure les arrêts du destin, qui souvent étaient plus favorables qu'ils ne le paraissaient. Il donna l'ordre que je fusse bien traité, et je reçus, en effet, à son bord une bienveillante hospitalité.

Quand je montai sur le pont avant le jour pour réclamer du capitaine l'exécution de sa promesse, elle était devenu impossible. Le vaisseau *la Montagne* lançait des fusées et hissait des fanaux rouges, jaunes et bleus qui avaient tous une signification. Aussitôt *la Sémillante* se couvrit de voiles et s'élança hors la baie pour explorer l'horizon pendant que l'escadre appareillait. Mais une brume épaisse, poussée vers nous par la brise du large, couvrait entièrement la mer et nous cachait déjà l'aspect du ciel. Elle nous enveloppa bientôt ainsi que toute la flotte, et le soleil, en se levant, ne répandit qu'une lumière faible et nébuleuse, sans pouvoir percer par ses rayons les vapeurs où nous étions plongés. L'aveuglement dont nous étions frappés me causa une anxiété qui ne me permettait pas de rester en place ; je montai sur la dunette pour examiner si les fluctuations du brouillard ne nous donnaient pas quelque chance d'en être incessamment délivrés. Rien ne me parut confirmer cet espoir, et c'était à peine si l'on pouvait distinguer les objets les plus proches. Cependant, en portant mes regards dans la direction de l'arrière de la frégate, et en cherchant s'il n'existait pas quelque trouée dans ces nuages abaissés jusqu'à la surface de la mer, je vis inopinément, à la hauteur d'une centaine de pieds, se dessiner au milieu de la brume la tête des mâts d'un vaisseau de haut-bord, avec sa pomme et sa girouette. Stupéfait de cette apparition, je l'indiquai par un signe au premier lieutenant. Le capitaine n'eut besoin que d'un coup d'œil pour la reconnaître et apprécier le danger de notre situation. Il prit lui-même à voix basse le commandement de la frégate et manœuvra pour en changer la direction et en accélérer la marche. Quand nous fûmes à une certaine distance, il fit tirer trois coups de canon, qui apprirent à notre escadre que l'ennemi était en présence. En effet, le brouillard s'étant à la fin dissipé, nous découvrîmes que nous avions failli aborder un trois-ponts anglais, et que toute la flotte du canal était devant nous se préparant au combat.

L'infériorité de nos forces excluant jusqu'à la possibilité d'une heureuse résistance, l'amiral Villaret entreprit, pour opérer la retraite de l'escadre, d'empêcher d'abord l'ennemi de l'acculer à la

côte, ce qui nous eût ôté toute chance de salut; il se hâta de profiter de l'ouverture que les bâtiments anglais laissaient encore dans la circonvallation dont ils projetaient de nous environner, et toute notre flotte marchant en bon ordre s'éloigna dans la direction du sud, suivie d'assez loin par l'ennemi qui ne s'était pas attendu à ce mouvement. Mais quand la nuit fut close, nous revînmes par une contre-marche sur notre premier sillage afin de nous élever dans le nord et d'entrer dans la rade de Lorient, qui était près de là. Au point du jour, le 23 juin, il semblait que ce dessein avait complètement réussi. L'escadre anglaise, entraînée dans sa poursuite, n'avait connu qu'assez tard notre manœuvre, et ses vaisseaux dispersés n'avaient pu nous empêcher d'atteindre l'île de Groix, qui gît presque en face des fortifications du Port-Louis, à l'entrée du port de Lorient. Mais de cruels hasards renversent souvent les projets les mieux concertés, à l'heure même où leur succès paraît certain. Notre escadre, dans sa marche rapide, avait été difficilement suivie par le vaisseau *l'Alexandre*, qui avait souffert de la tempête dans ses agrès. Les meilleurs marcheurs de l'ennemi l'atteignirent et l'obligèrent à se rendre. *Le Formidable* semblait à l'abri de ces malheurs. Tout à coup, un incendie se déclare à son bord, et pendant que son équipage s'efforce de l'éteindre, il est assailli par plusieurs vaisseaux anglais, qui le prennent. Une perte encore plus déplorable fut celle du *Tigre*, l'un des plus beaux bâtiments de la flotte de Brest. Celui-là du moins résista avec un courage digne d'un meilleur sort, et il ne céda qu'aux attaques de trois vaisseaux dont un à trois ponts et deux de 74. Le capitaine Bédout, qui le commandait, témoigna dans cette malheureuse action qu'il était aussi bon officier qu'intrépide marin.

L'escadre vint au mouillage de Lorient. La frégate jeta l'ancre devant la ville.

J'avais échappé par un bonheur inouï aux terribles pontons de l'Angleterre, mais tout ce que je possédais voguait pour Portsmouth avec *l'Alexandre*, et les vêtements que je portais étaient les seules choses qui me restassent. Je regrettais par-dessus tout des cahiers de notes et quelques volumes dépareillés, anglais et italiens, qui, dans mes courts instants de loisirs, faisaient ma consolation. Les officiers de *la Sémillante* l'apprirent et mirent à contribution leur bibliothèque pour m'offrir tous les dédommagements possibles. Le capitaine fit tirer de la soute le linge de rechange le meilleur, et

comme je le refusais les larmes aux yeux, attendri par tant de bontés, il fit faire pour moi le choix de ce qui me convenait le mieux.

Dans ces temps éloignés qui sont stigmatisés dans l'histoire de l'Europe comme une époque de mœurs barbares, jamais je ne suis tombé dans la détresse ou dans un péril éminent sans trouver pour me secourir quelque personne compatissante, qui partageait avec moi sa bourse, son pain, ses vêtements, quoique je lui fusse inconnu et qu'elle ne dût point me revoir, ou bien qui exposait sa vie pour sauver la mienne, sans aucun autre motif que de faire le bien. Je voudrais qu'on m'assurât qu'il en est encore ainsi maintenant.

Quand je quittai la frégate qui m'avait été si propice, je projetais de me rendre à Brest à ma demi-brigade. J'imaginai que pour moi la campagne était finie ; je ne prévoyais guère qu'il m'en restait à faire la meilleure moitié, ou, pour mieux dire, à en recommencer de suite une autre.

Je pris gîte à Lorient, au quartier de la marine, où l'adjudant, qui savait mes aventures de mer, me logea comme un prince ; je m'endormis dans un lit qui me semblait sans pareil, et où du moins j'avais l'avantage de ne pas être ballotté par les flots. Tout à coup je fus réveillé par les coups, sorte de batterie nocturne et mystérieuse qui équivalait à la générale. Je m'équipai en toute hâte et me joignis au rassemblement des troupes. Il était difficile de savoir quel était au vrai le motif de cette vive alerte. Je démêlai seulement qu'une armée ennemie venait d'être débarquée et qu'elle s'était déjà emparée de plusieurs positions d'une grande importance. Aussitôt qu'une chaloupe du port était gréée, on y embarquait autant de militaires qu'elle pouvait en contenir, et on l'expédiait pour le Port-Louis, citadelle qui défend l'entrée de la rade de Lorient, et qu'on appelait alors Port-Liberté. C'était là le point de départ des détachements pour l'armée des côtes dont le quartier général était Vannes ; mais les communications avec cette ville étaient coupées par terre et par mer, les chouans occupant toutes les issues à l'intérieur, les troupes de débarquement de l'ennemi s'étant emparées des passages le long du littoral, et la flotte anglaise qui était venue mouiller dans la vaste baie de Quiberon interceptant toutes les embarcations sorties des ports voisins.

Quand j'entrai dans la place, je trouvai tout en confusion ; on aurait dit que les assiégeants étaient au pied des glacis.

Le commandant se lamentait de n'avoir pas assez d'artilleurs



pour les pièces du front d'attaque menacé ; et, bien déterminé à ne détacher aucun de ceux qu'il gardait en serre chaude, il s'empara de moi pour conduire un convoi de munitions qui lui donnait de mortelles inquiétudes, attendu qu'il en avait retardé le départ sous sa responsabilité, cas extrêmement grave en présence des commissions militaires chargées alors, en premier et dernier ressort, de pratiquer la justice. Il me donna pour escorter ce convoi une douzaine de réfractaires du dépôt colonial, commandés par un sergent ivre ; et les attelages des deux caissons furent fournis par une réquisition frappée sur des chevaux de paysans, aussi rétifs que leurs maîtres. J'avais gardé un souvenir du patron d'Audierne qui m'avait enlevé son bateau sous les yeux d'une sentinelle ; et je pris mes précautions pour ne pas être dupe une autre fois de ces rustres sournois et astucieux. Je fis marcher chacun des charretiers entre deux soldats, le fusil en bandoulière et la baïonnette à la main avec ordre de faire main basse au premier signe de trahison. Je disposai une avant-garde pour ne pas tomber à l'improviste dans quelque embuscade, et je fis tenir les armes prêtes à tirer. Tout se passa fort bien tant que la nuit fut claire et la route facile ; mais, au bout d'une heure, l'obscurité devint profonde et le chemin fort mauvais. Les chevaux n'allèrent plus qu'au pas ; leurs conducteurs parurent pris de sommeil ; les soldats harassés se relâchèrent de leur surveillance ; et, malgré tous mes efforts, l'escorte tomba dans cette somnolence qui s'empare des hommes fatigués, surtout au point du jour. Nous en fûmes très brusquement tirés par des cris rauques et retentissants, ceux qui servaient aux chouans de signal, et qui parlaient d'une berme de rocher dominant l'un des côtés du chemin. Aussitôt, les conducteurs y répondirent par un cri semblable, et tournèrent leurs chevaux, avec violence, dans un chemin de traverse où ils se précipitèrent au galop. Ce mouvement fut si rapide qu'il renversa les soldats échelonnés sur le flanc gauche du convoi. A l'instant je commandai le feu. Nos balles atteignirent l'un des traîtres et blessèrent un limonier qui, en se cabrant, fit venir en travers du chemin le premier caisson et empêcha le second de passer. Néanmoins, l'autre charretier eut encore le temps de couper les traits, et de se sauver avec les autres chevaux. Nous pûmes d'autant moins nous y opposer, qu'une fusillade était alors ouverte sur nous du haut des talus dont le bas chemin était bordé. Nous y répondîmes en nous retranchant derrière nos caissons, qui furent criblés des

coups de l'ennemi. L'action dura assez longtemps pour laisser poindre le jour ; et nous allions être exposés bientôt à un feu moins mal dirigé, quand inopinément les chouans abandonnèrent leur position. Une compagnie de grenadiers qui était dans le voisinage, ayant entendu la fusillade, s'était portée au pas de course vers le lieu du combat, et avait mis l'ennemi en déroute rien qu'en se montrant.

Ces braves furent très contents de nous avoir délivrés ; ils nous aidèrent à tirer nos caissons du chemin creux où leurs maudits conducteurs les avaient engagés, et ils leur donnèrent, aux dépens de quelque ferme du voisinage, un attelage nouveau. D'après le compte que je lui rendis, le capitaine se chargea du convoi et renvoya son escorte au Port-Louis ; il insista avec bienveillance pour me déterminer à rester avec lui comme volontaire. « Nous voici sur la côte, me dit-il ; c'est presque un service maritime que nous allons faire, et nous lui sommes étrangers ; vous pouvez nous être fort utile par votre expérience. En récompense nous vous ferons faire, en bonne compagnie, une belle campagne d'où la République sortira triomphante. Vous servirez sous les yeux du premier homme de guerre qu'ait la France, le général Hoche, qui nous aime comme ses enfants, et qui ne nous a pas fait venir pour rien. » Il n'en fallait pas tant pour me décider. Je consentis à rester avec les grenadiers *réunis*, et je reçus, en gage de mon affiliation, cette fameuse queue de cheval, ce panache rouge qui, en s'épanouissant, couvrait nos chapeaux, et dont l'aspect ébranlait le courage de l'ennemi.

Nous arrivâmes au camp de Sainte-Barbe, et nous y prîmes position. Ce fut là seulement que je pus apprendre avec certitude quels événements venaient de se passer et quels autres se préparaient.

A la suite du combat naval de l'île de Groix, la flotte anglaise étant maîtresse absolue de la mer, rallia une immense multitude de transports et les conduisit dans la baie de Quiberon, vaste bassin de la côte de Bretagne, formé par le grand saillant de Saint-Gildas et par une longue presqu'île de sable et de rochers qui donne son nom au mouillage. Ce lieu était parfaitement choisi, étant adjacent aux campagnes du Morbihan, où les chouans pullulaient, et aux deux rives de la Loire, que les Vendéens couvraient de leurs armées.

Dix mille émigrés, formant cinq régiments et plusieurs corps francs, furent débarqués le 27 juin, par les chaloupes anglaises, sur

la plage de Karnac, au fond de la baie de Quiberon, entre Vannes et Lorient. Aussitôt une de leurs colonnes, commandée par le comte de Boisberthet, marcha en avant et occupa la petite ville d'Auray. L'armée, au lieu de suivre ce mouvement et de se porter sur Vannes, qui ne pouvait résister, entra dans la presqu'île de Quiberon, et s'avança jusqu'au fort Penhièvre, qui la barre et la défend dans sa partie la moins large. Cette citadelle, qui devait opposer une résistance efficace, se rendit à la première sommation, des intelligences ayant été ménagées longtemps à l'avance dans sa garnison. Sa défense fut confiée à un corps d'élite des émigrés, et pour la rendre plus formidable, on retira les pièces d'artillerie des batteries dirigées vers l'extrémité de la presqu'île contre un ennemi venant de la mer, et l'on s'en servit pour armer les retranchements destinés à repousser les attaques du côté de la terre. Cette position était extrêmement forte et pouvait passer pour imprenable, car elle était flanquée à sa droite par une flottille de chaloupes canonnières ennemies, et à sa gauche par les bâtiments de l'escadre anglaise, qui d'ailleurs communiquaient perpétuellement avec les petits ports de la presqu'île.

Néanmoins et malgré ces avantages, c'était une opération militaire vraiment stupide que d'entreprendre une invasion pour venir claquemurer dans une forteresse la meilleure partie de ses troupes, au lieu de leur faire prendre l'offensive sur-le-champ.

Au moment de l'apparition de l'ennemi, l'armée de l'Ouest était disséminée dans toute la Bretagne, pour comprimer l'insurrection des campagnes prête à éclater; elle était d'ailleurs fort peu nombreuse; mais elle avait pour chef le général Hoche, l'un des meilleurs hommes et des plus grands capitaines qu'ait eus la France pendant la Révolution, période qui fut pourtant si féconde en génies militaires. La Convention, instruite par le télégraphe du débarquement des émigrés, ne perdit pas un instant à soutenir par son omnipotence révolutionnaire le pouvoir du général en chef; elle fit partir à la minute deux de ses membres: Blad et Tallien, qui arrivèrent à Vannes dès le 1<sup>er</sup> juillet. Ces représentants purent voir de la côte du Morbihan les mouvements de l'ennemi et chacune de ses entreprises, depuis la pointe de Saint-Gildas, où gisent les ruines du couvent habité par Abeillard, jusqu'aux mille pierres de Karnac où le camp de César était, dit-on, situé il y a deux mille ans. Dans l'immense bassin de Quiberon, compris entre ces points

extrêmes, la flotte anglaise était à l'ancre et lançait dans toutes les directions ses transports et ses chaloupes chargées de troupes, d'artillerie, de vivres et de munitions, destinés à soutenir et à fomenter la guerre civile dans nos malheureuses provinces.

Aussitôt que nos troupes furent ralliées, Hoche se mit à leur tête et se porta sur la ville d'Auray, qui fut prise de vive force. Karnac et Landevan furent évacués par l'ennemi, qui abandonna pareillement le village de Sainte-Barbe, position essentielle à l'entrée de la presqu'île de Quiberon et qui commande ses communications avec le littoral. Le général en chef en reconnut les avantages, avec ce coup d'œil d'aigle qui le caractérisait. Il venait de donner l'ordre de s'y retrancher, quand les grenadiers réunis, à qui j'étais attaché, arrivèrent sur le terrain. Des cinq redoutes qui durent être construites, celle du flanc droit nous échut. Elle fermait un chemin qui, prolongeant le rivage septentrional de la presqu'île, conduisait au fort Penthievre, dont on découvrait à la distance d'une lieue et demie le rocher couvert de fortifications. Le pavillon blanc y remplaçait le pavillon tricolore.

Le capitaine me confia l'exécution de la redoute, qu'un officier du génie nous avait seulement tracée. Nous mîmes tant de diligence à la faire que le soir elle était terminée, malgré un obstacle fort grand; c'était le défaut de terre et de gazon. Tout autour de nous n'était que du sable de mer qui s'éboulait quand on essayait de l'entasser pour construire un terre-plein. L'idée me vint d'y mêler du fumier pour empêcher le sable de glisser; et cette sorte de matériaux étant en abondance dans tous les villages de la Basse-Bretagne, je réussis à élever et à consolider les revêtements de notre redoute. Sans cette invention il nous aurait fallu prendre de la terre dans les seuls endroits où il y en avait, dans le cimetière d'un hameau voisin et dans le jardin de son curé; opération qui nous répugnait, et nous eût fait passer pour des mécréants dans l'opinion des gens du pays. Le curé, qui cachait sa tonsure sous une toque de laine bleue, et qui était vêtu comme tous les autres paysans, ayant appris notre déférence pour son église, vint en remercier le capitaine, et lui dit que cela porterait bonheur à nos armes. L'effet suivit de près la prédiction.

L'ennemi s'aperçut enfin que notre camp de Sainte-Barbe l'enfermait dans la presqu'île, et qu'il s'y trouvait bloqué. Il résolut une attaque combinée; et, par une nuit obscure, trois colonnes,

commandées par d'Hervilly, de Puysaie et Tinteniach, marchèrent contre notre position, sans pourtant l'avoir fait reconnaître militairement. La dernière de ces colonnes, obligée de suivre des sentiers dans les sables, se perdit et arriva trop tard. Les deux autres vinrent se jeter sur nos redoutes avec impétuosité, mais elles furent repoussées et mises en fuite par le feu de nos pièces et de notre mousqueterie. Trois cents hommes restèrent sur les glacis des redoutes, et tout le terrain était couvert de sacs, de fusils et de bagages. Nous ramenâmes quatre canons de campagne avec leurs caissons. La défaite eût été plus complète, si nous n'avions pas été arrêtés dans la poursuite, lorsque le jour parut, par la mitraille de cinq chaloupes canonnières anglaises embossées sur notre gauche, près du rivage.

Le combat de Sainte-Barbe aurait dû convaincre les chefs de l'ennemi que le projet d'envahir la France était chimérique, et qu'ils n'avaient ni la force ni l'habileté qu'il leur aurait fallu pour y réussir. Mais lorsque les hommes sont sous l'empire de la fatalité, ils sont poussés irrésistiblement dans la voie qui les conduit à leur perte.

Il est très remarquable que ce furent les moyens iniques dont on s'était servi pour préparer le succès de cette invasion qui amenèrent sa terrible catastrophe. Voici comment advint cette sanglante rétribution.

On sait qu'en Angleterre, pendant vingt-cinq ans, les prisonniers de guerre furent entassés inhumainement dans les vieux vaisseaux désarmés nommés pontons, et que rien n'a jamais égalé leurs souffrances dans ces affreuses prisons. Lors des préparatifs de l'expédition de Quiberon, ce fut parmi ces hommes désespérés qu'on alla recruter des soldats. Beaucoup qui conservaient encore quelque énergie refusèrent avec indignation de servir contre leur patrie; d'autres acceptèrent en se réservant de retourner à leur ancien drapeau dès que l'occasion s'en présenterait. De ce nombre était un canonnier nommé David Goujon. Incorporé dans un régiment de l'armée royale, il fut débarqué à Quiberon et envoyé en garnison au fort Penthièvre; il en étudia les localités, et, mettant à profit la confusion qui suivit le combat de Sainte-Barbe, il se glissa, dans la nuit, hors de la forteresse, et gagna nos avant-postes à travers mille dangers. Conduit à la redoute des grenadiers réunis, il me reconnut pour m'avoir vu à Toulon pendant le siège de cette ville, et il me conjura de le suivre auprès de notre capitaine. Celui-ci écouta très

attentivement le récit qu'il lui fit de son évasion du fort ; et le général Debelle, qui avait toute la confiance de Hoche, étant venu nous visiter, il l'entretint longtemps de cette évasion et de ses particularités. Bientôt notre déserteur fut mandé au grand quartier général, et prit congé de moi comme si nous ne devions plus nous revoir. Il en fut tout autrement. Quarante-huit heures après, le 2 thermidor<sup>1</sup>, dans la soirée, il revint à la redoute accompagné par un sergent qui ne le quittait pas d'un instant, et qui semblait être son Mentor. Je ne m'en préoccupai que fort peu, car, en même temps, arriva l'ordre d'un mouvement des troupes.

Quoique les opérations se fissent dans le plus grand silence et sous le couvert de la nuit, je pus, d'après plusieurs indices, reconnaître qu'on préparait une marche en avant vers les positions de l'ennemi. Nos troupes furent massées sur trois points : à la gauche, le général Humbert rassembla cinq à six cents hommes aux environs du village de Saint-Clément, à l'ouvert de la route qui conduit au fort Penthièvre, en suivant le rivage de la baie de Quiberon. Cette route pouvait être battue à petite portée par les chaloupes canonnières anglaises mouillées en travers pour en défendre l'accès. Un fort détachement, ayant à sa tête le général Vateau, fut posté à l'entrée d'un sentier qui parcourait le terrain le plus élevé de la presqu'île, à égale distance de ses rivages du nord. Enfin notre colonne, composée de deux cents grenadiers réunis sous les ordres de l'adjudant général Ménage, forma un bivouac à cheval sur le chemin qui suit le bord de la mer, sur la côte septentrionale de la péninsule, et qui aboutit à la falaise dont la forteresse occupe le sommet.

Nos trois corps étaient à un quart de lieue de distance les uns des autres ; mais, le terrain se resserrant aux environs de la citadelle, près de laquelle il n'a guère plus de soixante mètres, nous devions nous rapprocher de plus en plus dans nos progrès, et, finalement, opérer notre jonction. Toutefois nous étions loin de ce but, car il nous fallait traverser un espace où, pendant une lieue et demie, nous devions être exposés sur nos deux flancs au feu des bâtiments anglais, et battus de plein fouet par l'artillerie nombreuse et dominante de tous les ouvrages de la forteresse.

Un instant, au coucher du soleil, le général Hoche eut la perspective inquiétante d'une nuit claire et sereine. Il voulut juger par

1. 20 juillet 1795.

lui-même la position des troupes et l'ensemble du terrain des opérations qu'il avait préparées. Un observatoire naturel lui fut offert par l'un de ces rochers qui, perçant le sable, se projettent perpendiculairement à une hauteur considérable, et qui affectent sur les côtes du Morbihan les formes d'une tourelle ou d'un clocher gothique. La structure bizarre de ce rocher lui a valu le nom de la Roche aux Fées. Le général monta au sommet de ce monument, et ce fut de là qu'il reconnut son champ de bataille. Aussitôt que son panache fut aperçu l'amour de l'armée pour son chef héroïque éclata par des applaudissements qui se répétèrent d'une colonne à l'autre jusqu'aux campements les plus éloignés. Depuis César, ces lieux n'avaient pas été témoins de pareils témoignages de l'affection vive et dévouée des soldats pour leur illustre général.

La vie militaire a, comme le théâtre, de longs entr'actes d'un mortel ennui. Ne voyant point de terme à l'attente des événements de cette soirée, je me couchai dans le sable, et je m'endormis profondément au pied de nos faisceaux d'armes. Quand je m'éveillai en sursaut, la scène avait totalement changé. La marée avait amené en montant un tout autre temps ; il faisait un vent froid, pénétrant, qui poussait avec violence les vagues sur les rochers du rivage, et la nuit était si noire qu'un peloton ne voyait pas celui qui était devant lui. Nous nous formâmes par divisions, et nous partîmes à minuit en suivant le bord de la mer, qui nous tenait lieu de guide de droite. L'adjudant général Ménage, qui nous commandait, prescrivit le plus grand silence, et employa les exhortations les plus pressantes pour faire ajourner au lendemain les quolibets et les joyeux propos dont les soldats français ont l'habitude invétérée dans toutes les aventures périlleuses ; il passa dans les rangs, et recommanda, au nom de la République, l'obéissance et la résignation aux grenadiers et la plus stricte surveillance avec une inflexible fermeté à tous les chefs. Jamais consigne ne fut plus nécessaire et mieux suivie. Les obstacles se multipliaient et grandissaient à chaque pas. Le chemin, en s'avancant dans la presqu'île, s'était rétréci par degrés et n'avait plus que la largeur d'un sentier tracé entre la mer et une berme de rochers. Il nous fallut marcher par sections, puis pas files, ce qui nous dispersa sur une longue ligne de route, et affaiblit notre défense en cas d'attaque. La tempête s'était déchaînée ; elle lançait les lames du large contre le flanc de notre colonne qui était menacée d'être rompue et entraînée par les flots. Les

sifflements du vent et le fracas du ressac nous assourdisaient, et rendaient impossible de rien entendre. Cette circonstance sauva notre entreprise, car notre présence eût été révélée aux sentinelles avancées de la forteresse et aux matelots de quart à bord des canonnières mouillées à une portée de fusil, si le bruit de nos armes, se heurtant dans l'obscurité, n'avait pas été étouffé par les clameurs des éléments en furie.

Lors d'une courte halte que nous fîmes sur une petite grève, le général en chef vint reconnaître et encourager la colonne qui se trouvait en ce moment plus en avant que celle de sa gauche. J'appris alors que David Goujon, toujours accompagné du sergent que nous appelions son ombre, était en tête du premier peloton et lui montrait le chemin.

De nouvelles injonctions passées de bouche en bouche nous firent connaître que nous touchions à la base du rocher escarpé que couronne la forteresse. Nous nous glissâmes avec un redoublement de précautions dans l'étroit espace laissé par la mer au pied de cette haute projection. Nous déposâmes nos sacs silencieusement dans une cavité spacieuse ; et après avoir contourné plusieurs sail-lants du roc qui dominaient une mer mugissante couverte d'écume, nous commençâmes à grimper péniblement sur des amas de pierres qui me parurent les débris du flanc de la falaise. L'escarpement que nous devons escalader se dressait alors devant nous, et nous étions près du succès ou du revers de notre entreprise. Cet instant fut solennel, et nos jeunes grenadiers, en voyant l'ennemi sur nos têtes et l'abîme sous nos pieds, se prirent à faire le signe de la croix.

La paroi du roc, qui atteint à la plus effrayante hauteur, n'est pas tout d'une pièce comme elle le semble d'abord ; elle est formée d'assises superposées qui rentrent plus ou moins en s'exhaussant, et laissent un rebord, une étroite corniche à la base de chacune d'elles. Ces sortes de degrés manquent en beaucoup d'endroits, qui sont, par conséquent, complètement inaccessibles ; mais si l'on suit à droite ou à gauche la corniche où l'on est arrêté par cet obstacle, on trouve immédiatement au-dessus une autre assise munie d'un rebord.

Dieu seul sait comment nous atteignîmes le sommet de cette haute escarpe, car les ténèbres ne nous laissaient rien voir, et chacun de nous ne savait rien de plus que ce qu'il faisait. Je m'i-



magine que dix à douze fois les grenadiers qui étaient à mes côtés me soulevèrent pour m'aider à arriver à l'assise supérieure, et qu'autant de fois ceux qui y étaient déjà parvenus me prêtèrent leur secours pour venir jusqu'à eux. Mon fusil suivit le même chemin, et je donnai aux autres la même assistance que j'avais reçue. Les assises avaient environ cinq pieds de haut, et leur rebord dix-huit pouces.

Au faite de l'escarpement régnait un mur auquel s'appuyait intérieurement le terre-plein de la forteresse, et qui servait de parapet à une grande batterie à barbette, dirigée contre un ennemi venant de l'extrémité de la presqu'île. Nous franchîmes ce mur qui était assez peu élevé, et nous nous élançâmes dans la batterie aux cris de Vive la République ! La garde du fort, qui s'était sans doute abritée contre la tempête, accourut sur le parapet pour s'opposer à l'escalade, mais elle fut attaquée à revers et précipitée dans la falaise. Un corps de troupes ennemies, rallié par un colonel nommé Folmont, essaya de défendre le poste important qu'il avait laissé surprendre. Au lieu de répondre à ses coups de fusils, nous l'assailîmes à la baïonnette et le mîmes en fuite. Le commandant resta sur la place avec plusieurs autres personnages de l'émigration, le reste chercha un refuge dans la partie basse de la forteresse qu'on appelait le retranchement. Là le combat fut plus acharné ; la garnison était en force, il fallut la déloger des casernes, qui furent emportées d'assaut avec un terrible carnage.

Au moment où, maîtres du plateau de la citadelle, nous nous précipitions dans le retranchement, les troupes ennemies qui l'occupaient étaient si loin de croire au péril de leur position qu'elles ouvraient le feu de leurs batteries sur la colonne du général Humbert, qu'attaquaient en même temps les chaloupes canonnières anglaises, mouillées sur son flanc gauche dans la baie de Quiberon. Lorsque le jour parut, cette colonne qui s'avancait le long du rivage ayant été découverte à la fois par ces chaloupes et par la forteresse se trouva exposée à leur artillerie. Ces feux simultanés ne laissèrent point douter que la colonne de droite n'eût échoué dans son entreprise, et que les grenadiers réunis ne fussent perdus. Dans cette conviction, le commandant ordonna la retraite, et déjà elle s'opérait, quand, en levant les yeux vers le fort Penthièvre, on vit flotter sur ses hauts remparts le pavillon tricolore, déployé triomphalement dans toute son étendue par la brise du matin.

Jamais l'apparition des couleurs nationales ne causa plus de surprise et de joie. L'armée, répandue dans les sables de la presqu'île, les salua par ses acclamations, et le général Hoche, sortant de son calme habituel, en donna l'exemple aux soldats. Nous y répondîmes du haut de ces murailles, que nous venions de gagner, et cette vive expression d'enthousiasme retentissant dans les airs parvint jusqu'à la flotte ennemie pour la convaincre de notre dévouement à la France et à notre illustre chef.

Maintenant il était en notre pouvoir de châtier les chaloupes anglaises qui avaient tiré à mitraille sur nos colonnes d'infanterie. Là, devant nous, étaient des mortiers à grande portée qui avaient été chargés par l'ennemi quand la forteresse était en sa possession. Il nous suffit d'en changer légèrement la direction, et bientôt, en éclatant au milieu de ces chaloupes, de redoutables projectiles apprirent à leurs équipages que le vent de la fortune venait de tourner contre eux. Quand ils coupèrent leurs câbles pour fuir nos bombes, une immense risée partit du rivage et les poursuivit implacablement.

L'adjudant général Ménage, qui nous commandait lors de l'escalade, entra dans la batterie l'un des premiers. Le représentant Tallien fut toujours à la tête des colonnes d'attaque. Dans la terrible nuit de l'assaut, le général Hoche se montra digne de sa grande renommée et acquit de nouveaux titres à l'amour de l'armée. Il vint visiter le rocher que nous avions gravi, et il remercia les grenadiers réunis de ce beau fait d'armes, qui venait de décider le succès de la campagne et de confondre les projets des ennemis de la France. « Mes enfants, ajouta-t-il, je viens vous féliciter au nom de la République ; actuellement, il m'est permis de vous dire que de ma vie je n'ai éprouvé d'inquiétude comme celle que vous m'avez causée pendant que vous étiez suspendus au flanc de ce rocher. » Ces paroles, dites avec un accent pénétré et une voix pleine d'affection, nous firent venir les larmes aux yeux. Un trait caractéristique de ce temps, c'est qu'il n'y eut aucun avancement dans les grenadiers. Personne n'y songea ; chacun croyait n'avoir fait que son devoir.

La forteresse étant prise, l'ennemi qu'elle avait tenu hors de notre atteinte était maintenant à découvert. Nous ne perdîmes pas un moment ; et l'armée formée en colonnes d'attaque traversa l'isthme, défendue par le fort Penthièvre, s'avançant en bon ordre

dans la partie de la presqu'île qui se trouve au delà. Il était difficile d'imaginer comment, de dessein prémédité, une armée d'invasion s'était cantonnée là, dans un lieu sans eau, sans position militaire, acculée de toute part à la mer et privée même de localité favorable pour se rembarquer. On ne pouvait concevoir pourquoi, au lieu de couvrir le fort, d'en éclairer et d'en défendre les approches et de s'appuyer à ses ouvrages armés de grosse artillerie, les chefs des troupes royales avaient été se poster derrière la forteresse qui ne pouvait ni les protéger, ni être protégée par eux. Assurément, ces chefs étaient des hommes honorables et courageux ; mais ils servaient bien mal leur propre cause et faisaient la guerre comme jadis à Minden et à Rosbach. La position principale qu'ils avaient choisie gisait au milieu des sables de la presqu'île, à une lieue du fort. C'était un méchant village nommé Kervadis ou quelque chose d'approchant ; il était ceint de murs en pierres sèches, qui passaient pour des retranchements ; il y avait là plus de trois mille hommes sous les ordres de M. de Puysaie. Une nuée de tirailleurs s'en détachèrent et s'avancèrent avec assez de résolution ; mais aussitôt que nos colonnes les eurent reconnus pour des chouans, sorte d'ennemis qu'elles avaient en haine, elles coururent sur eux sans tirer un seul coup de fusil. Ce mouvement suffit pour les faire disparaître entièrement ; et bientôt, nos gardes avancées nous informèrent que la garnison du village l'évacuait par un chemin creux ou un ravin qui lui servait de caponnière. On n'atteignit que les derniers, qui payèrent pour tous les autres.

Ce village, dont nous visitâmes les maisons, était rempli de bagages, de munitions, d'armes de toute sorte. Nous en sortîmes promptement et nous marchâmes sur Saint-Julien, autre village situé à une lieue plus loin, et où le comte de Sombreuil avait établi son quartier général. Les ennemis, quoiqu'ils fussent encore au nombre de neuf mille hommes, étaient tellement démoralisés qu'ils fuyaient de toutes parts. Le comte de Puysaie donna l'exemple. Il se jeta dans un bateau pour aller, disait-il, informer de la défaite des émigrés l'amiral anglais qui pouvait bien se passer d'un tel avis, puisque depuis le point du jour il voyait flotter le pavillon tricolore sur la forteresse, et nos troupes s'avancer au delà, le long du rivage de la presqu'île.

Dans leur déroute, les ennemis firent une halte au port d'Ali-guen. Forcés de l'abandonner, ils se retirèrent dans le fort de Saint-

Pierre, situé sur un rocher élevé au bord de la mer. Une frégate anglaise et plusieurs bricks battaient par leur artillerie la plage qui conduisait sur les deux flancs de ce fort, et tandis que leur feu tenait nos troupes en échec, leurs chaloupes venaient prendre les fugitifs. L'embarquement au milieu des récifs était extrêmement périlleux. Les prisonniers nous dirent le soir que c'était là qu'on avait sauvé MM. de Damas, de Rohan, de Contade, de Vauban et d'Hervilly. Ce dernier se mourait; mais une foule d'autres y perdirent la vie. Les matelots anglais, qui craignaient que leurs embarcations surchargées ne coulassent bas, repoussaient impitoyablement ceux qui s'y attachaient et leur faisaient lâcher prise à coups de sabre. Deux pièces de campagne que nous mimes en batterie coupèrent ces communications. Alors l'ennemi, sommé par le général Ménage de mettre bas les armes, se rendit à discrétion. On nous signala parmi ces malheureux prisonniers le comte Charles de Sombreuil, qui, je crois, commandait en chef, l'évêque de Dol, MM. de Rieux, de Soulange, de Broglie et un grand nombre d'autres portant des noms historiques ou connus honorablement. Les bâtiments anglais continuant à tirer obstinément après la reddition, je vis l'instant où leurs bons offices, tardifs et inutiles, allaient devenir funestes à leurs protégés.

Cette terrible journée arriva, si je ne me trompe, le 29 juillet, vingt-quatre jours après la prise du fort Penthièvre par l'ennemi. L'armée qui venait d'être détruite était forte alors de près de vingt mille hommes, savoir : dix mille émigrés, deux mille chouans, quatre mille prisonniers français recrutés dans les pontons, et environ trois mille matelots et soldats de marine appartenant à la flotte anglaise.

Autant la guerre m'avait complu avec le caractère de hardiesse et d'habileté que lui imprimait notre cher général, et surtout avec l'espérance de délivrer la Patrie d'un péril imminent, autant elle me parut remplie de nécessités dures et cruelles, de soins abjects et révoltants, lorsqu'il fallut rassembler les prisonniers et les escorter, et lorsque nous dûmes enterrer dans les sables mouvants les corps de nos pauvres camarades, ainsi que ceux de nos ennemis dans lesquels nous reconnaissons nos concitoyens. Lors d'un combat naval, une fosse commune est toujours ouverte, et la mer, en se refermant, efface promptement les traces du carnage. Ici la terre manquait pour inhumer ceux dont elle était couverte. Sous la

superficie du sol gisait une roche qui refusait de s'ouvrir pour les recevoir.

Mais un spectacle encore plus triste et plus douloureux fut celui d'une longue colonne de prisonniers entre deux files de gardes qui leur témoignaient tant d'égards qu'on voyait bien qu'ils marchaient à la mort. Il y avait là des prélats, des généraux, des officiers de marine, des gardes-chasse, des paysans, chacun avec les insignes de sa position sociale. Je remarquai beaucoup de personnes de la physionomie la plus distinguée, peu de jeunes gens et presque autant de vieillards que d'hommes d'un âge mûr. Des femmes avec leurs enfants les suivaient en pleurant; on leur permettait de les approcher, de rester avec eux à chaque halte. Les grenadiers ne cessèrent point, jusqu'au fort Penthievre, de leur rendre tous les services qui dépendaient d'eux. Moi-même, comme plusieurs autres, je me chargeai d'un enfant que sa mère ne pouvait plus porter, et le capitaine, loin de le trouver mauvais, fit, en me voyant ce fardeau, un sourire de bienveillance et d'approbation.

J'eus plusieurs fois l'occasion de m'entretenir avec les prisonniers, et je fus forcé de reconnaître que la plupart étaient encore, malgré leur malheureuse situation et le témoignage des événements, dans une sorte d'infatuation qui rendait leur perte inévitable. Réfugiés et entassés dans un fort sans issues, privés de toute défense du côté de la terre, ils avaient été forcés de se rendre à discrétion au moment où ils allaient être emportés à la baïonnette, et pourtant ils croyaient être prisonniers de guerre et devoir être traités comme tels; ils ignoraient le décret qui les mettait hors la loi, et ils s'attendaient à être délivrés tôt ou tard par l'insurrection vendéenne. Il y en eut qui repoussèrent les avis et les facilités qu'on leur offrait pour s'échapper, soit par un faux point d'honneur, soit par de folles espérances, ou peut-être par une injuste défiance de nos conseils. Beaucoup cependant furent mieux inspirés; ils profitèrent de la nuit et du tumulte pour gagner la côte du nord de la presqu'île qui n'était pas encore gardée, et les pêcheurs les conduisirent aux îles d'Houat et d'Hédic, près desquelles étaient mouillés les bâtiments anglais. Il s'échappa ainsi, ou dans la marche du lendemain vers la ville d'Auray, environ trois mille prisonniers; mais le moindre nombre d'entre eux était composé d'émigrés, et ce furent surtout les chouans qui, connaissant les lieux, parvinrent à se sauver. Les autres, enfermés dans l'église du Saint-Esprit, à Auray, furent tra-

duits de suite devant une commission militaire. L'effroyable massacre qu'exigeait la condamnation de tant d'hommes fit frémir les juges. Ils déclarèrent être incompetents. Ce ne fut qu'un répit pour les prisonniers. Une autre commission, formée par ordre de la Convention, ne recula point devant sa terrible tâche, et huit cents captifs furent fusillés, à raison de soixante par jour, dans une prairie située à la porte de la ville. Cent quatre-vingt-sept autres furent condamnés à Vannes et exécutés. M. Charles de Sombreuil et l'évêque de Dol furent au nombre de ces infortunés.

Je ne fus pas témoin, grâce à Dieu, de cette sanglante catastrophe. En revenant le soir, très tard, de l'expédition qui nous avait rendus entièrement maîtres de la presqu'île, j'étais rentré au fort Penthièvre. Il était comblé de troupes qui y célébraient la victoire en buvant d'excellente bière anglaise et du vin de Porto, apportés en abondance par la flotte pour les besoins de l'armée royale et de ses alliés du Morbihan. Jamais on n'a prodigué les moyens de populariser une invasion avec une aussi grande magnificence. Il y avait dans chaque village une profusion étonnante d'approvisionnements de toute espèce, et si l'on avait jugé du nombre des ennemis par leurs magasins, nous en eussions compté plus de cent mille. On trouva cent trente mille paires de souliers, et la moitié autant avaient déjà été enlevés par nos soldats et par les paysans, qui s'associaient au pillage avec une rapacité vraiment celtique.

Nous recueillîmes dans la presqu'île soixante-dix mille fusils anglais, mais il fallut menacer de brûler, sans autre forme de procès, les hameaux dont les habitants en auraient recelé. C'était une affaire très grave, car le lendemain ils les auraient vendus aux chouans, pour s'en servir contre nous.

Ce fut à grand'peine, au retour de l'expédition de la presqu'île, que je pus trouver place au fort Penthièvre pour y passer la nuit. La moitié de l'armée était là dans une orgie triomphale. La frugalité républicaine n'avait pu résister à la tentation d'une soirée de bombance, et la citadelle était changée en une immense hôtellerie où, dans cent foyers improvisés, entre deux canons, cuisaient de toute manière une innombrable quantité de jambons de Cork et de côtes de bœuf salé, du meilleur de l'Irlande. Les convives, rangés en cercle autour d'un baril de bière forte, y puisaient tour à tour en attendant leur succulent repas, et s'évertuaient à chanter, sur mille tons différents, les hymnes de la République. Toute cette joie

bruyante m'attristait. Les officiers des grenadiers réunis m'ayant aperçu m'appelèrent pour partager leur bonne fortune : ils allaient prendre du café ! On ne peut s'imaginer aujourd'hui quelle rareté c'était alors ; il y avait là des jeunes gens qui en avaient entendu parler, mais qui n'en avaient jamais vu. L'Angleterre, qui dans ce temps-là avait tout le café du monde, en avait embarqué des ballots sur sa flotte, et nous en avions pris énormément. Toutefois, nous en tirions un fort mauvais parti, et, par exemple, celui dont nous faisons fête avait été rôti dans une poêle à frire, broyé avec un boulet et fait dans une marmite de fonte. Aussi lui fallait-il un fort parfum de moka pour dominer tous ces autres goûts qu'il avait contractés en passant à travers tant de vicissitudes.

Les troupes partirent au point du jour, les unes pour Auray et Vannes, les autres pour garnir les forts de la presqu'île et les mettre en état de défense contre les attaques partielles de la flotte anglaise. Je pris congé de mes bons camarades, les grenadiers réunis, et de leurs chefs, qui m'avaient donné tant de marques d'affection. On ne sait pas combien de sentiments généreux sont inspirés par la fraternité des hommes au milieu des périls de la guerre.

Je gagnai un petit port de la côte du Nord d'où partait un bateau de passage allant à Lorient par le courant de Groix, détroit qui sépare cette île des rivages du Morbihan. Il y avait à bord une vingtaine de paysans, hommes et femmes, dans leurs plus beaux atours, et, de plus, deux soldats bas-bretons qui allaient en congé sous prétexte de je ne sais quel mal, et qui étaient accoutrés de manière à montrer qu'ils avaient assisté à la déroute de l'armée royale. Ils avaient changé leur feutre grossier pour des chapeaux de castor, leurs longues guêtres de toile pour des bottes à l'écuyère, et leurs chemises de serpillière pour des chemises à jabot et à manchettes de dentelle. Ils avaient sans doute formé très étourdiment le projet d'aller étaler dans leur paroisse ce luxe, qui me parut de si mauvais goût, que je ne tins aucun compte de leur présence. Les paysans se pressèrent pour me faire une place auprès du plus considérable d'entre eux, qu'il me fut facile de distinguer à ses vêtements très soignés, et plus encore à son air d'autorité. A l'instant de faire voile, la prière fut dite en commun, comme il était d'usage en Bretagne, lorsqu'on allait se confier aux périls de la mer. Je n'hésitai pas à suivre l'exemple, et je mis ainsi les deux volontaires déguisés dans l'obligation de m'imiter, ce qu'ils firent

d'assez mauvaise grâce. Nous étions encore agenouillés, quand le personnage qui était près de moi se leva et fit en gaëlic une exhortation dont je ne compris pas un mot, mais qu'il prononça avec une émotion vivement partagée par ses auditeurs. En la terminant, il dit quelques paroles dont j'étais évidemment le sujet, car, en se relevant, les femmes se tournèrent vers moi et me firent une révérence, tandis que les hommes me tendirent cordialement la main. Pendant que je répondais de mon mieux à ces politesses, d'autant plus remarquables que les campagnards qui les faisaient sont excessivement farouches, je vis les deux soldats changer de couleur, perdre contenance, et, n'y pouvant plus tenir, se retirer à l'avant du bateau, derrière la misaine, où ils demeurèrent séquestrés pendant toute la traversée, sans avoir aucun rapport avec leurs compatriotes. En se rasseyant, mon voisin se tourna vers moi, et me dit en très bon français : « Monsieur, nous sommes déjà de vieilles connaissances, et même, j'en suis sûr, de vieux amis. Je suis le curé de Sainte-Barbe. Vous avez sauvé de la dévastation le jardin de mon presbytère, et, qui mieux est, la terre sacrée des sépultures de mes paroissiens. Je viens d'en instruire ceux qui sont ici, et ils me chargent de vous exprimer leur reconnaissance. Elle vous est acquise à bien juste titre, ainsi que la mienne. J'aurais voulu que ce devoir fût le seul que j'eusse à remplir, mais en voyant ces hommes se parer des dépouilles de la guerre civile et porter les vêtements des victimes dont la chair palpite encore, j'ai dû anathématiser ce cruel mépris des droits de la mort et de l'humanité, et mes paroissiens ont joint leurs voix à la mienne pour réprover cette action criminelle et pour prier Dieu de recevoir dans son sein les malheureux qui ont péri dans la sanglante journée d'hier. Dès que vous avez paru à bord, ajouta-t-il, ces paysans ont remarqué que vous n'aviez point partagé ces dépouilles odieuses, et ils ont jugé que vous étiez un homme selon leur cœur. »

Je fus surpris et ému de trouver, parmi les sauvages habitants d'un village ensablé de l'Armorique, ces sentiments élevés, cette vertueuse indignation, cette piété courageuse qui rappelèrent à ma mémoire une belle et généreuse pensée de l'historien romain : « Il faut, dit Tacite, aux victoires de la guerre civile, non des trophées, mais des larmes et des expiations. »



## CHAPITRE VI

1795

L'auteur à bord du corsaire *le Vengeur*. — Le capitaine Dawson. — La Martinique.  
Ile Saint-Vincent. — Les Caraïbes.

J'ai assisté aux derniers jours du dernier peuple indigène de l'Archipel américain, celui qui osa, avant tous les autres, se mesurer avec les Conquistadors espagnols, sans crainte de leurs vaisseaux de haut-bord et de l'invincible supériorité de leurs armes ; celui qui luttait pendant trois siècles pour défendre son pays et son indépendance, et qui, lorsqu'il succomba, avait vu détruire les grands empires autochtones du Nouveau-Monde et disparaître tous les habitants primitifs des Antilles.

Les deux campagnes que j'ai faites avec ces braves sauvages sont au nombre de celles dont j'aime le mieux le souvenir. L'occasion qui me lanca dans cette carrière pleine d'aventures périlleuses fut, je dois le dire, extrêmement triviale ; mais la vie réelle est ainsi faite. La liberté helvétique et celle des Pays-Bas proviennent, l'une de la résistance d'un courageux paysan qui refusa de saluer un bonnet ; et l'autre, d'une marchande de choux qui refusa de payer une taxe de quelques centimes.

La frégate *la Perle* était sur la rade de Brest, prête à partir pour une mission lointaine. Le capitaine s'aperçut que son maître-canonnier non seulement tenait fort mal la comptabilité, mais encore l'arrangeait pour en tirer profit. Résolu de remédier de suite à ce double inconvénient, il s'adressa à l'état-major qui me chargea de vérifier les

comptes et de les tenir moi-même dorénavant en qualité de second maître. Je me rendis de suite à bord avec un vieux caporal nommé Parmentier qui avait été mon maître d'armes, et qui m'était fort attaché. L'intimidation ne pouvant avoir aucun succès avec des gens tels que nous, on recourut à la ruse, et nous fûmes complètement dupés. Un beau matin, le maître prétendit que des bons réguliers, qui justifiaient sa gestion, existaient au magasin général du port, et il me pria d'aller réclamer un certificat de leur existence. J'emmenai Parmentier, et nous fîmes tous nos efforts pour obtenir cette pièce ; mais, dès lors, et c'était en l'an IV de la République, les bureaux des administrations s'ouvraient tard, travaillaient lentement ou même ne travaillaient pas du tout. On nous fit attendre éternellement ; on nous renvoya de Caïphe à Pilate, et ce ne fut que vers midi que nous reçûmes enfin une pièce constatant que de tels bons n'existaient nullement. Nous fûmes piqués d'avoir été mystifiés ainsi, sans imaginer toutefois que nous l'étions mille fois plus encore. De retour à la cale de la mâture, pour retourner à bord par le moyen du canot qui partait toujours à heure fixe, nous éprouvâmes quelque étonnement de ne pas le trouver au rendez-vous ordinaire. En l'attendant, je m'assis sur des canons en chantier sur le quai, et je charmai l'ennui de cette contrariété en tirant de ma poche un volume de l'Arioste dont la lecture était pour moi un plaisir inexprimable. Je fus interrompu brusquement par les exclamations de Parmentier qui, étant allé aux informations, venait d'apprendre que notre frégate avait tiré ses coups de canon de partance, et qu'elle avait fait voile deux heures auparavant. On ne pouvait douter, en consultant le vent, qu'elle ne fût déjà en dehors du goulet. On voit que le tour qu'on nous avait joué était complet, et qu'on ne nous avait envoyés à terre qu'afin de nous faire manquer le départ. C'était un cas très grave qui pouvait nous mener devant le conseil de guerre comme déserteurs, indépendamment de la spoliation que nous éprouvions de tout ce que nous possédions au monde, et qui allait voguer sans nous à l'autre extrémité de l'Océan. Parmentier était inconsolable, et il énumérait sans fin aux marins assemblés autour de nous toutes les richesses renfermées dans nos coffres, et qu'on venait de nous ravir. Un beau jeune homme, attiré par ses plaintes, se fit raconter notre malheur, et aussitôt nous offrit ses bons offices pour le réparer. C'était le capitaine du *Vengeur*, corsaire armé dans la rivière de Landerneau, et qui partait le

soir même pour une croisière dans la mer des Antilles. Il nous proposa de nous prendre à son bord avec promesses de nous réintégrer sur la frégate qu'il croyait pouvoir rejoindre, et il s'engagea, si c'était impossible, à nous faire sur son bâtiment tous les avantages dont il serait maître de disposer en notre faveur. Parmentier, qui avait une peur horrible de la justice militaire, me pressa si vivement, que je consentis à cet arrangement. Le soir, nous quittions la rade de Brest, parfaitement installés à bord d'un brick superbe, bien armé, excellent marcheur, et manœuvré par un équipage d'hommes de mer comme les vaisseaux de la République en avaient rarement. On conçoit que le métier de corsaire, laissant peu d'espoir d'une longue vie, on faisait très bonne celle qu'on passait à la mer. Aussi nous fûmes fort étonnés de l'existence joyeuse que nous trouvâmes sur *le Vengeur*, et qui ne ressemblait en rien à la diète parcimonieuse et au dur régime qui affaiblissaient la santé des équipages de nos bâtiments de guerre.

Le voyage fut heureux en toute chose. La mer fut belle pendant trente jours ; nous trouvâmes les vents alisés aux Canaries, et nous fûmes poussés par eux à travers l'océan Atlantique, comme s'ils eussent été à notre commandement. Nous traversâmes, sans être vus par elles, trois croisières anglaises dont le voisinage nous était annoncé par leurs mâts de perroquet, qui se projetaient au-dessus de la dernière limite de l'horizon. Enfin nous fîmes trois prises dont chacune payait l'armement du corsaire.

Le capitaine fut parfait de procédés et d'attentions pour moi. C'était un jeune homme instruit et bien élevé, qui était fort aimé de son équipage. Il avait une petite bibliothèque dont j'usai largement ; il me rendit un service important, en m'encourageant à suivre les opérations de la marche du bâtiment et à déterminer sa position par l'estime et l'observation. Tous les jours je faisais mon point, avec lui ou avec le maître timonier, comme si je devais être appelé à tracer notre route entre les deux hémisphères.

Un soir, au coucher du soleil, nous vîmes devant nous les Antilles. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une aussi belle perspective. On découvre, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, des îles verdoyantes formant une chaîne ininterrompue par des canaux qui servent de passage aux flots de l'Océan pour se précipiter dans le golfe du Mexique. Ces îles sortent de la mer et se projettent jusqu'au sein des nuages, où se perdent les sommets de leurs mon-

tagnes. Sur leurs flancs se superposent les cultures, qui s'élèvent en gradins, et s'arrêtent devant la zone des forêts. Près des rivages on reconnaît les plantations de cannes à sucre, au vert tendre et brillant de leurs feuilles de roseau. Plus haut sont les quinconces des caféiers, dont les fleurs odoriférantes remplissent l'air de parfum. Vient ensuite la région des forêts, dont la verdure semble bleue à une grande distance. Du vaste massif d'arbres séculaires qui peuplent cette région s'élancent des pics de basalte et de porphyre, revêtus de feuillage jusqu'à leur cime aiguë, et couronnés de nuages orageux.

Ce magnifique tableau, dont je fus émerveillé, est éclairé par la lumière éclatante du soleil des tropiques, et encadré dans la mer azurée de l'océan Équatorial.

En nous approchant de ces belles îles, nous vîmes vers le midi, dans un lointain presque effacé, les mornes amoncelés de la Grenade ; près de nous se dessinaient, comme de hauts murs crénelés, les volcans mal éteints de Sainte-Lucie ; à notre droite, nous distinguons les crêtes dentelées de la Dominique, et devant nous se déroulaient sur une multitude de plans divers les campagnes de la Martinique, dominées par des groupes de pitons les plus pittoresques qu'on puisse voir.

Nous diminuâmes de voiles pour ne pas devancer la nuit, qui nous permit par son ombre de pénétrer sans être aperçus dans le canal ouvert entre la Martinique et Sainte-Lucie. Nous prolongeâmes ce détroit dans toute sa longueur et nous entrâmes vers minuit dans une baie de la première de ces îles, située à son extrémité méridionale, et qui semble un recès creusé dans le massif du haut promontoire appelé : le Gros morne du Diamant. C'est une sorte de cuve circulaire, dont les bords sont fort élevés, et dont la profondeur est si grande que le brick vint s'amarrer à terre, aux rochers, et communiqua avec le rivage par un pont volant. Aussitôt nous jetâmes dans le bois qui couvre cette partie déserte de la colonie un nègre qui, je crois, avait été embarqué pour remplir le rôle spécial d'espion. Le drôle, qui connaissait le terrain, s'éloigna à toutes jambes, avec la satisfaction de jouer bientôt quelque méchant tour à ses anciens maîtres et amis. Au point du jour, ayant reconnu, par le revers des montagnes, que deux navires chargés se disposaient à partir de la baie du Fort-Royal, il nous en avertit en allumant deux bûchers sur le penchant du Gros morne, lorsqu'en

même temps une vigie que nous avons placée sur cette montagne nous prévint qu'une goélette se dirigeait vers nous, sans toutefois se douter de notre voisinage, attendu que nous lui étions cachés par la masse énorme du Diamant, rocher volcanique escarpé de toute part, haut de neuf cents pieds et séparé du rivage de l'île par un passage assez profond pour donner accès aux plus gros vaisseaux. Il était de la plus grande importance que ce petit bâtiment ne nous échappât pas, car il pouvait donner l'éveil aux frégates de la station, qui bientôt se seraient mises à notre poursuite. Sur un signal de notre vigie, nous sortîmes de notre embuscade, et en trois embardées nous fûmes bord à bord avec la goélette. Son patron, qui était un jeune homme élégamment vêtu, crut que nous étions un brick anglais qui se méprenait en l'arrêtant, et il s'empressa de hisser le pavillon britannique. Nos joyeux matelots éclatèrent de rire en voyant l'erreur qu'il commettait lui-même ; et ils nous firent ainsi reconnaître pour des Français, qui, comme on sait, sont les seuls du monde à trouver à rire en quoi que ce soit. En voyant sa méprise, le patron tira d'une cache des papiers qu'il se hâta de jeter à la mer ; mais l'un de nos marins se lança aussitôt par-dessus le bord du brick, et alla les pêcher à la nage. Tout cela fut fait si promptement qu'ils étaient à peine mouillés. Notre capitaine interrogea le patron qu'il avait fait venir et qui, après quelques hésitations, déclara qu'il était le capitaine Dawson, du corps royal des Ingénieurs, qu'il venait de Saint-Vincent et qu'il allait à la Martinique. Il insista vivement pour être relâché sur parole, promettant en échange de sa personne vingt prisonniers français, du nombre de ceux gardés dans les casemates du fort Royal. Il s'engagea à nous les remettre dans la journée si nous voulions venir sous pavillon parlementaire à l'entrée de la baie où cette forteresse est située. Cette proposition parut insidieuse à notre capitaine et le disposa assez mal. Ce fut bien pire encore quand je lui eus donné connaissance du contenu des papiers jetés à l'eau et qui, comme de raison, étaient écrits en anglais. Le document principal était un mémoire adressé au général commandant les forces britanniques à la Martinique. Le capitaine Dawson exposait qu'il avait eu l'occasion unique de pénétrer dans la partie de l'île Saint-Vincent habitée par les Caraïbes, et qui formait le dernier asile de leur population. Il avait profité du séjour qu'il y avait fait, pour reconnaître militairement ce pays d'accès difficile, étudier ses positions défensives,

ses sentiers, ses ravins, ses cavernes fortifiées et le gisement de ses places d'approvisionnements, qui étaient pour ces sauvages un secret d'État. Il terminait par une évaluation du nombre des guerriers que pouvaient mettre en campagne les deux grandes peuplades de l'île : les Caraïbes rouges et les Caraïbes noirs ; et il traçait les opérations par lesquelles on pouvait envahir leur territoire, leurs villages, enlever leurs magasins de vivres, brûler leurs récoltes et finalement les détruire par la famine, ou les exterminer par le fer et par le feu.

Ce projet sanguinaire était signé de l'auteur qui en avait dressé le plan lorsque, étant malade, il avait cherché un soulagement dans les montagnes de l'île, dont l'air est éminemment salubre. C'était à l'abri de l'hospitalité que lui avaient donnée plusieurs familles caraïbes, qu'il avait conçu cette trahison et qu'il avait médité les moyens de l'exécuter. Plusieurs fois, pendant la lecture du document où il indiquait ces moyens, l'indignation de notre équipage éclata en menaces qui n'allaient pas à moins que de jeter à la mer sur-le-champ le capitaine anglais. Sous le poids de la haine publique, le prisonnier, s'il restait à bord, courait grand risque de quelque mésaventure ; aussi ne fit-il aucune réclamation quand il fut reconduit à sa goélette et claquemuré dans sa chambrette, dont toutes les issues furent closes. Notre capitaine décida que je prendrais la conduite du petit navire, et qu'après avoir été à Saint-Vincent prévenir les chefs de l'île du complot tramé contre eux, je me rendrais à la Guadeloupe pour remettre l'officier félon à Victor Hugues, commissaire de la Convention, qui gouvernait énergiquement la colonie. Pendant mon absence, qui ne devait être que de deux ou trois jours, Parmentier fut chargé de mes fonctions à bord du brick. On me donna un matelot et un mousse pour manœuvrer la goélette, et je partis.

L'île sur laquelle je me dirigeai était devant moi, à une trentaine de lieues ; mais l'atmosphère lumineuse des Antilles me la laissait distinguer à l'extrémité de l'horizon comme une montagne arrondie sortant de la mer, et qui, d'abord, basse et nébuleuse, s'éleva et s'agrandit par degré, puis se teignit en un vert d'émeraude et divisa en plusieurs cimes le sommet unique qu'elle montre au loin. Comme toutes les autres îles de l'Archipel, Saint-Vincent a pour origine un volcan sous-marin qui donne encore des signes de son ancienne activité par des eaux thermales brûlantes, des fume-

roles, des tremblements de terre violents et des éruptions de cendres et de pierres poncees portées par les vents à l'énorme distance de plus de cent lieues. Les Caraïbes, dépossédés successivement de toutes les Antilles, depuis Porto-Rico jusqu'à la Trinidad, s'étaient réfugiés à Saint-Vincent qu'ils occupaient entièrement ; mais les colons anglais des îles voisines parvinrent à s'y établir et à y bâtir une ville défendue par une citadelle et par des forts. Ils mirent en culture les campagnes d'alentour, et, de proche en proche, ils s'emparèrent du territoire jusqu'aux montagnes boisées qui divisent l'île en deux parties inégales. La Basse-Terre qu'ils habitaient avait l'avantage d'un port et d'une communication facile avec les autres parties de l'Archipel ; mais la Cabesterre qu'ils convoitaient était plus vaste, plus fertile et plus salubre. On pouvait, suivant les colons, sans trop d'injustice, la prendre à des païens qui, de plus, étaient les alliés les plus dévoués des Français, et qui, dans chaque guerre, depuis un siècle et demi, faisaient cause commune avec eux. Les circonstances étaient très favorables. La Martinique, défendue par le général Rochambeau, avait été obligée de se rendre à des forces supérieures ; la Guadeloupe venait, il est vrai, d'être reprise par Victor Hugues et une poignée de volontaires ; mais les vaisseaux de l'Angleterre étaient les maîtres de la mer et pouvaient porter des troupes suffisantes pour enlever toutes les îles qu'elles attaqueraient successivement.

La destruction des Caraïbes était un projet qui remontait à un siècle et qui, dix ans auparavant, avait été sur le point d'être effectuée. Après la guerre qui avait délivré les provinces de l'Amérique septentrionale du joug pesant de l'Angleterre, le cabinet de Saint-James avait fait préparer contre Saint-Vincent une expédition de quatre régiments ; mais le ministère français était intervenu assez à temps pour en empêcher le départ, en réclamant le maintien des traités qui consacraient le droit des Caraïbes à conserver la possession de leur patrie. Les désastres de nos flottes, qui laissaient l'Angleterre dominer aux Antilles, exposaient de nouveau les indigènes à son ressentiment, et c'était pour le servir, et surtout pour devenir colonel, que le capitaine Dawson avait formé son plan d'attaque en employant les indignes moyens de l'espionnage et de la trahison. On verra bientôt comment il en fut récompensé.

Jamais promenade sur mer ne fut plus belle, plus agréable que mon excursion à Saint-Vincent. Une brise douce et fraîche poussait

la goélette qui glissait sur la surface unie et argentée du canal de Sainte-Lucie. La Martinique, que je laissais derrière moi, projetait dans la haute région de l'atmosphère ses pitons environnés d'une auréole de nuages éclatants. Au-dessus d'une côte sinueuse et entièrement boisée, l'île de Sainte-Lucie montrait sa solfatare dont la fumée prenait des rayons du soleil les couleurs de l'iris. Presque chaque point de l'horizon laissait voir un site auquel s'attache le souvenir de ces intrépides Français qui vinrent attacher à ces rivages le nom de leur patrie, et qui, par le travail de leurs mains, fondèrent les colonies florissantes dont il ne reste plus que bien peu de débris.

Aux approches de Saint-Vincent, j'éprouvai quelque anxiété en découvrant que des bancs de corail ceignent la côte orientale de l'île, celle où je devais aborder. Sans doute, il existait quelque passage pour pénétrer au delà de ces digues naturelles, mais la carte grossière que j'avais n'indiquait pas même ces obstacles. Je hissai le pavillon tricolore que Parmentier avait eu la présence d'esprit de me donner, et aussitôt, comme par une opération magique, le rivage, qui était désert, se peupla d'une nombreuse population, et le lac tranquille, situé en dedans des récifs où se brisait la mer, fut sillonné par des pirogues armées d'habiles et robustes rameurs.

C'était la première fois que je voyais des hommes de la race indigène du Nouveau-Monde. Je fus frappé de leur aspect autant que Christophe Colomb. La première chose que je remarquai fut leur air grave, digne et fier. Il y avait en eux, à cet égard, quelque ressemblance avec des Espagnols. On reconnaissait de suite des gens qui n'avaient jamais été avilis par l'esclavage, et qui se croyaient bien fermement les égaux de qui que ce fût. Leurs regards étaient assurés et on y lisait le courage indomptable dont ils avaient fait preuve depuis plus de trois siècles. Leurs armes étaient à côté d'eux dans leurs pirogues. C'étaient un arc en bois de fer, un carquois plein de flèches redoutables et une sorte de casse-tête, une massue sans manche composée d'un morceau de bois pesant comme du plomb, enjolivé de dessins coloriés et manœuvré au moyen d'une lanière qui servait à le lancer, de près ou de loin, avec une force irrésistible. Leurs barques étaient sculptées, ornées, incrustées, construites d'un bois si léger que, quoiqu'elles contiussent cinq hommes, il en fallait deux seulement pour les porter



sur leurs épaules à travers les récifs, sans rien ôter de tout le bagage qu'on y entassait.

Quant à leurs personnes, les Caraïbes étaient des hommes d'une taille moyenne, robustes, bien faits, agiles, et d'une grande force corporelle. Leur peau était rouge de cuivre et fort semblable à la couleur que prennent en automne les feuilles de certains arbres avant d'être desséchées. Aucun croisement de la race noire ne donne une couleur pareille, et il est impossible de confondre un Caraïbe avec un autre métis, comme on l'a supposé, contre toute vérité, dans un roman contemporain. Les bras et les épaules des rameurs de toutes les pirogues étaient d'une beauté parfaite; on aurait pu les prendre au hasard pour des modèles académiques. Une autre perfection qui, se reproduisant dans les deux sexes, offrait un caractère de la race, c'était la petitesse des mains et des pieds; on aurait dit en Europe que c'étaient des individus d'une classe élevée, tandis que c'était un type commun. Aucun homme n'était blond, roux, châtain, chauve, barbu comme parmi nos populations. Tous avaient uniformément les cheveux noir de corbeau, relevés en touffe au sommet de la tête, et soigneusement peignés et attachés. Nul n'avait de barbe; et cet attribut de la virilité est étranger à l'espèce humaine dans le Nouveau-Monde, sans qu'il en résulte aucun préjudice, comme on pourrait le croire, à sa reproduction.

Le premier acte des sauvages fut un trait de défiance, qui montrait que leurs voisins leur avaient fait apprendre à leurs dépens qu'un pavillon sert souvent à déguiser un ennemi. Ils n'abordèrent la goélette qu'après avoir examiné et reconnu l'équipage. Je leur dis que j'avais un avis important à donner à leurs chefs, et que je désirais qu'ils me conduisissent dans l'un des ports de la côte voisine. Aussitôt deux pirogues prirent la goélette à la remorque, et la firent côtoyer la chaîne des récifs, jusqu'à une ouverture étroite qui lui permit de la franchir. Les lames du large étant interceptées par cette muraille de coraux, la mer était au delà parfaitement calme, et sa surface unie et miroitante réfléchissait l'azur du ciel ainsi que les escarpements boisés du rivage. Dans ce beau lac, j'étais attendu par une réception qui avait la grâce et l'animation des plus jolies fêtes de l'Italie. Au moment où les pirogues avaient vu à ma cocarde et à mon uniforme que j'étais un militaire français, elles l'avaient fait connaître aux carbets ou villages de la côte par des fanfares éclatantes dont les sons étaient tirés d'une énorme co-

quille univalve qui prend aux Antilles le nom de lambis. En un clin d'œil la population entière s'était rassemblée. Les vieillards avaient pris place sur les blocs de basalte descendus des montagnes dans les eaux des torrents, ou lancés par les anciens cratères jusque sur la plage. Les enfants étaient perchés sur les arbres qui cachaient l'ouverture d'une vallée profonde; les hommes groupaient leurs pirogues en escadrille, pour venir au-devant de nous. Les jeunes filles, confiantes dans leur habileté à fendre les flots à la nage, poussaient des planches d'un bois insubmersible, sur lesquelles, avec une adresse inimitable, elles parvenaient à s'asseoir comme si elles eussent été dans un salon, au lieu d'être suspendues sur un fond de mer de quarante brasses. L'une d'elles vint ainsi s'établir sur le passage de la goélette, me laissant douter si elle était guidée par la curiosité ou par la coquetterie. Sa toilette, quoique la plus simple du monde, laissait pourtant cette incertitude, tant sa grâce s'embellissait par les effets de l'art. Ses cheveux noués derrière sa tête, comme dans les statues de femme de la Grèce antique, étaient ornés d'une fleur rouge de basilier. Elle avait pour tout voile une ceinture de plantes herbacées d'un vert tendre comme le lin printanier, et elle portait autour du cou une couronne de convolvulus bleu céleste.

Excepté les hommes qui croyaient, sans doute, qu'ils devaient dans leur dignité rester graves, toute cette foule était joyeuse, parlait sans cesse avec volubilité, riait sous cape ou aux éclats, et s'amusait des espiègleries que se faisaient les unes aux autres les plus jeunes filles. Par exemple, lorsque parmi les plus belles il s'en trouvait une qui posait avec complaisance pour se faire admirer, sa parure était presque toujours dérangée par l'une de ses compagnes, qui subtilement dénouait ses cheveux ou la guirlande dont les fleurs cachaient son sein. Ces malices étaient si favorables à celles qui en étaient victimes, que leurs meilleures amies n'auraient pu mieux les servir.

En nous approchant du rivage, nous vîmes sortir d'une entrée resserrée par des rochers et ombragée par de grands arbres une pirogue de guerre, manœuvrée par soixante rameurs. C'était le chef des Caraïbes rouges, qui venait officiellement me recevoir et honorer le pavillon de la République française. Il me fit une allocution, et dirigea lui-même la goélette dans le port où nous devions rester, pendant notre relâche, sous la protection de son hospitalité

fraternelle. Ce havre était un bassin environné d'une berme de balte, haute de quinze à vingt pieds; la profondeur de ses eaux était telle qu'il aurait pu recevoir une frégate. Deux monticules couverts d'une végétation vigoureuse s'élevaient de chaque côté de son ouverture sur le rivage de la mer, et leurs arbres touffus lui formaient un portique en se penchant sur les flots. Sur les bords d'un ruisseau abondant, qui descendait des montagnes de l'intérieur et se jetait dans le port, s'élevaient les cases nombreuses d'un carbet; elles ressemblaient à des ruches d'abeilles par la forme de leur toit, construit en feuilles de latanier, mais leurs parois en treillis laissaient passer les brises rafraîchissantes et les rayons du jour.

Au centre du village était une maison commune dont la salle d'assemblée avait au moins quatre-vingts pieds de long; j'y trouvai réunis les chefs et les guerriers des deux tribus : les Caraïbes rouges et les noirs. Je n'avais pas encore eu occasion de voir ces derniers, et d'après d'ignorants récits je m'en faisais une très fausse idée. Je croyais qu'ils devaient leur origine, comme l'ont dit les missionnaires, à des esclaves nègres échappés des colonies voisines. Je fut fort surpris de voir en eux des hommes d'une tout autre race. Au lieu d'une chevelure lanugineuse, d'un nez épaté, d'une bouche béante, bordée de grosses lèvres retournées en dehors, ils avaient les traits des Abyssins : des cheveux plats, longs, noirs, analogues à une crinière; leur nez était droit, partant du front, légèrement recourbé vers la pointe, et comme on n'en a jamais rencontré depuis le Cap Bon jusqu'au golfe de Guinée; enfin leur bouche était garnie de lèvres minces, et n'avait rien de semblable à celle des nègres, sinon la beauté des dents. Ils avaient de plus un air souverainement orgueilleux, qui se changeait à la moindre contrariété en une physionomie sauvage pleine de menaces, d'arrogance et de férocité. Cependant le chef de cette tribu vint à ma rencontre et m'invita à visiter son carbet, qui gisait dans une autre partie de l'île. Lui et les siens ne frayaient avec les Caraïbes rouges que dans les circonstances importantes.

Le conseil de la nation ayant pris séance au centre de la grande case d'assemblée, j'exposai en peu de mots qu'un événement de mer avait livré à mon capitaine un secret dont il importait que les Caraïbes fussent instruits, et qu'il m'avait prescrit de venir leur en faire part. Je leur rappelai qu'un officier de la garnison de Kings-

town avait, l'année précédente, réclamé d'eux les remèdes qui pouvaient le délivrer d'une maladie dont il était atteint. Aussitôt le nom de Dawson parcourut les rangs des guerriers accroupis en cercle autour de moi. Je continuai en disant que, pour prix de leur généreuse hospitalité et pour récompense de la vie qu'ils lui avaient rendue, il avait dressé un plan d'invasion de leurs foyers, de dévastation et de pillage de leurs campagnes, et je donnai lecture lentement du détail de ce plan qui fut parfaitement compris, les Caraïbes entendant le français et même le parlant avec beaucoup de facilité. L'auditoire, stupéfait sans doute de cette ingratitude et d'une si grande perfidie, garda d'abord le silence ; mais bientôt des accents de rage étouffés produisirent un murmure qui, s'élevant par degré, se changea en la plus terrible tempête que la fureur humaine ait pu jamais faire éclater. Le *tolle* des Hébreux, les cris de mort : « A la lanterne ! à l'Abbaye ! » n'avaient pas un accent de férocité plus sauvage. Je crus assister à l'affreux concert que les tigres et les hyènes de l'Afrique australe exécutent la nuit autour du voyageur abandonné dans le désert, témoignant ainsi l'impatience de le déchirer.

Heureusement l'objet de cette frénésie était en sûreté à bord de la goélette, et ses ennemis ne pouvaient savoir qu'il fût si près d'eux. Je m'applaudissais du soin que j'avais pris de le leur cacher, lorsqu'un tumulte s'éleva parmi la foule qui environnait le carbet, et fut suivi de vociférations épouvantables qui m'apprirent qu'on venait de découvrir à la fois la captivité et l'évasion du prisonnier maudit. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins l'explication de ce fâcheux événement. Il paraît que le capitaine Dawson, en me voyant relâcher à Saint-Vincent, au lieu d'aller directement à la Guadeloupe comme il s'y attendait, crut que nous étions résolus de le livrer aux Caraïbes. Sa terreur s'augmenta lors de notre arrivée au milieu d'eux, et pour échapper à un danger sans réalité, il se précipita dans le danger le plus terrible qu'on puisse imaginer. Lorsque la nuit vint, il démasqua, dans la chambre où il était renfermé, un soupirail ou hublot qui s'ouvrait près du gouvernail et qui avait échappé à notre vue. C'était un trou rond par lequel un enfant semblait ne pouvoir passer. Cependant le prisonnier réussit, en ôtant ses vêtements, à sortir par cette étroite issue où il risquait de rester pris comme dans un piège. Il se laissa tomber sans bruit dans l'eau du port, et en trois brassées il put gagner le rivage, se blottir dans les halliers, et bientôt s'enfuir dans les grands bois des montagnes

en se prévalant d'une parfaite connaissance des localités. Le matelot qui gardait la goélette, ayant été pour lui porter à manger, découvrit presque aussitôt l'évasion de son prisonnier. Dans sa colère, il se répandit en malédictions contre le capitaine, et révéla ainsi aux indigènes que le traître qu'ils vouaient à la mort était dans leurs campagnes à la portée de leur vengeance.

Quand je sortis du carbet, je trouvai toute la population prenant les armes et allumant des torches pour visiter les rochers du rivage, la profondeur des forêts et les cavernes des mornes, afin d'y traquer le fugitif. Bien convaincu que, s'il était arrêté, il allait être mis en pièces, je me décidai à suivre la multitude dans le chemin des bois, pour tenter quelques efforts en faveur du proscrit et tâcher de le sauver des mains de ces furieux.

Les campagnes étaient tellement éclairées par la vive et brillante lumière des flambeaux de gommier, qu'il semblait impossible qu'on ne découvrit pas son asile. Cependant, lorsqu'on poursuivit au milieu des bois cette recherche acharnée, l'épaisseur des ombrages, les accidents du sol, la multiplicité des sentiers diminuèrent par degrés la clarté de l'illumination, si bien que, lorsque je fus à une lieue du rivage, je me trouvai dans l'obscurité, séparé de la troupe des chasseurs, et absolument seul.

Affligé du mauvais succès d'une tentative qu'avaient inspirée les meilleures intentions, je m'assis tristement sur le tronc d'un arbre renversé, et je cherchai dans l'observation des phénomènes naturels à reconnaître ma position. La vie du marin et du sauvage est souvent attachée à cette sorte de prescience, et je n'avais eu garde de négliger de l'acquérir. La vivacité de l'air m'indiqua que le site où j'étais avait une élévation considérable au-dessus du rivage; la direction de la brise me fit savoir que je devais être dans la partie méridionale de l'île, celle habitée par les Caraïbes noirs; et mon oreille, accoutumée à saisir les bruits maritimes, me laissa distinguer le sourd clapotement des vagues annonçant la proximité de la mer. En interrogeant les ténèbres autour de moi, je fus fort surpris de voir à peu de distance des étincelles sortir du sol; je crus qu'elles étaient l'effet de l'ignition de quelque volcan; mais je dus renoncer à cette explication en reconnaissant que la végétation ne perdait point sa vigueur dans les alentours, comme il arrive aux environs des bouches volcaniques. En m'avançant vers ce lieu, j'entendis des voix, des cris, des gémissements qui partaient d'une demeure sou-

terrain cachée dans les rochers, presque sous mes pieds. La voûte de cette caverne était formée de blocs de basalte lancés par quelque cratère voisin, et dont les interstices donnaient passage à la lueur d'un foyer domestique allumé dans cette habitation. Je pus, à l'aide de l'un de ces soupiraux, plonger mes regards dans l'intérieur qui était complètement éclairé par le feu. Je ne vis d'abord que des femmes appartenant à la tribu noire ; mais, en cherchant d'où provenaient les lamentations qui se faisaient entendre, je découvris avec horreur un homme blanc presque nu, serré étroitement dans un filet de pêche et couché en travers du foyer, si près de la flamme, qu'il devait en éprouver l'ardeur brûlante, augmentée d'ailleurs progressivement par le bois qu'une vieille femme jetait dans le feu. Le malheureux soumis à ce supplice était le capitaine Dawson. Comment était-il tombé dans cette caverne et au pouvoir de cette mégère ? Voici par quelles circonstances la fatalité l'y conduisit :

Lorsqu'il s'évada de la goélette, il se dirigea vers la passe des montagnes qui conduisait dans la partie anglaise de l'île, et, s'il eût été favorisé par la fortune, il aurait atteint la ville de Kingstown dans la nuit, et il serait rentré coucher chez lui. Il en fut tout autrement. En voyant les torches de ceux qui le poursuivaient s'avancer plus vite que lui, il crut que le chemin lui était coupé ; et des enfants l'aperçurent lorsqu'il prenait un sentier différent qui aboutissait à la côte du sud. Il savait bien que, dans cette direction, les montagnes s'élevaient en hauts escarpements qui ne lui permettaient pas de les franchir pour passer sur le territoire anglais ; mais il connaissait une caverne qui communiquait par une sorte d'escalier avec un sentier en corniche au-dessus de la mer par lequel on pouvait contourner un promontoire, et sortir, non sans périls, du domaine des Caraïbes. Cette caverne était habitée par la mère du chef de la tribu noire, vieille femme décrépite, qui ne pouvait lui opposer aucun obstacle, et dont la réputation de sorcière ne l'intimidait point.

Après une longue route, faite en courant à travers les bois, il arriva, hors d'haleine, à une montée rapide qui conduisait à l'entrée du souterrain. Poursé par son mauvais génie, il y pénétra, et fut surpris et déconcerté lorsqu'il vit, avec la vieille femme, ses deux petites filles qui, malgré leur jeune âge, égalaient des guerriers en force et en intrépidité. Il était armé d'un large couteau, et son air hagard mit en défiance toute la famille. Justement, quand

il entra à l'improviste, la plus jeune des deux sœurs, qui avait assisté au grand carbet avec son père, venait de raconter que le capitaine Dawson avait été déclaré *taboulou*, c'est-à-dire mis hors la loi. Le proscrit, ayant traversé des buissons de plantes épineuses, était tout en sang et à peine vêtu ; il semblait épuisé, éperdu, frappé de vertige comme le sont ceux, disent les Caraïbes, que le pays repousse de son sein. Il demanda à boire ; puis, craignant qu'on lui donnât du poison, il alla lui-même étancher sa soif à une source qui jaillissait du rocher. Un regard, un geste, un mot de la vieille furie scella irrévocablement son sort pendant qu'il buvait. Cherchant des yeux l'ouverture du passage qui descendait à la mer, il s'avança pour y entrer ; mais, au moment où il baissait la tête pour passer sous la voûte, un filet de pêche, lancé subitement avec adresse, l'enveloppa de la tête aux pieds, et, tiré violemment par une secousse, le renversa à terre. Aussitôt les trois femmes se jetèrent sur lui, le garrottèrent avec des cordes de mahot, si fortes qu'on ne peut les rompre et qu'on peut à peine les couper ; elles lui arrachèrent son couteau, et le traînèrent devant le foyer, dont elles ravivèrent la flamme afin de le rôtir tout vivant et de le boucaner.

Mon entrée dans la caverne suspendit l'exécution de cet infernal projet. Reconnu pour le commandant de la goélette française, je fus accueilli comme un allié et un ami. La vieille sorcière, que je ne regardais qu'avec horreur, s'efforça même de me faire une mine agréable en me montrant, par un sourire affreux, ses dents pointues, dont la blancheur tranchait sur sa face noire et ridée. Ses deux petites filles, qui venaient tout à l'heure de remplir l'office de bourreaux, étaient pourtant de jeunes beautés aux yeux doux et caressants. Surprises par ma visite inattendue, elles n'avaient aucune parure, et leur taille haute, leurs contours élégants, leurs bras arrondis se montraient sans voile à l'admiration. Elles me servirent, en un instant, un repas abondant et soigné de racines et de fruits très variés. Je refusaï d'y prendre part tant que j'aurais sous les yeux le prisonnier, qui, pour me complaire, fut relégué dans une partie éloignée du souterrain, celle qui dominait la falaise battue par la mer. Je ne désespérai pas que cette première concession ne fût suivie de quelque autre qui permettrait au capitaine de s'évader. Mais lorsque je voulais entrer en négociation, les jeunes filles m'opposaient la volonté irrévocable de leur grand-mère et

l'arrêt de mort porté contre le proscrit. Alors je prolongeai le repas, pour provoquer l'occasion d'en faire l'instrument du salut de ce malheureux. Il ne me fut pas difficile d'exciter le désir de plaire de mes belles hôtes. Je louai leur magnifique chevelure ; elles la détachèrent pour m'en montrer la longueur ; j'admiraï avec justice la petitesse de leurs mains, les lignes harmonieuses de leurs bras ; elles justifèrent mes éloges avec autant de complaisance que de naïveté. Je demandai leurs noms, en promettant de les retenir, ce ce que j'ai eu grand'peine à faire, tant ils étaient baroques ; mais leur signification valait mieux que le bizarre assemblage des sons dont ils étaient composés. L'aînée s'appelait Étoile du Matin, et la cadette Fleur des Bois<sup>1</sup>. Elles parlaient le français assez mal, et pourtant d'une manière intelligible. Quand un mot de notre langue leur manquait, elles mettaient à la place un mot anglais ou caraïbe. Très contrariées de ne pouvoir m'offrir du vin, elles me proposèrent de faire du punch, dont on a toujours, aux Antilles, les ingrédients sous la main. Les jeunes filles en prirent fort peu, mais leur mère y prit goût, et ayant fait apporter ensuite une calebasse remplie d'eau-de-vie caraïbe, nommée ouïcou, dont elle prétendait me régaler, elle me donna si bien l'exemple, qu'elle s'enivra et s'endormit. Je crus être maître du champ de bataille : je me trompais. Mes instances pour délivrer le prisonnier restèrent sans succès. La plus jeune des deux sœurs me semblait ébranlée ; mais l'aînée, plus ferme dans ses idées de devoir et de subordination, refusa d'encourir la légitime colère de sa famille pour un criminel dangereux. Tout ce que j'obtins fut qu'on relâcherait les liens qui faisaient souffrir cruellement le proscrit. Nous allâmes dans le souterrain où il gisait, et Fleur des Bois, qui se chargea de cette tâche, la remplit si bien, pour me complaire, qu'il devint possible au captif de recouvrer sa liberté, sans y trouver beaucoup d'obstacles. Un regard furtif m'avait informé de ce dessein, qu'elle exécuta pendant que sa sœur se livrait au bonheur d'être trouvée belle, et qu'elle me faisait voir un diadème de plumes de colibri qui la rendait ravissante.

Une demi-heure après, pendant qu'Étoile du Matin me racontait des histoires d'amour, je vis le capitaine Dawson paraître, comme un spectre, au fond de la caverne, et se glisser cette fois sans obstacle sous la voûte du sentier qui conduisait à la mer. Il était donc

1. Oualou-Couma. Illehuë-Arabou.



enfin dans le chemin de son salut. Je prolongeai la veillée pour lui donner le temps qui lui était nécessaire, et je partis fort tard, guidé par Fleur des Bois, qui me précédait avec un flambeau. Arrivé au pied des montagnes, à proximité du port, je remerciai de nouveau cette jeune fille, et je m'efforçai de lui faire accepter un cadeau de quelque valeur. Elle le repoussa en m'embrassant, et me laissa fort surpris et très ému d'avoir trouvé, parmi ces filles des forêts, étrangères à notre monde, à notre race, à notre civilisation, les sentiments qui semblent ne devoir être l'apanage que des élus de l'humanité.

Je n'étais pas sans appréhensions sur la suite que le capitaine Dawson pouvait donner à ses projets militaires en revenant à Kings-town, et j'étais résolu de lui écrire à ce sujet, pour faire un appel à son honneur. Je chargeai donc le chef des Caraïbes rouges de s'informer de lui, par les intelligences qu'il avait dans la colonie anglaise. On lui répondit que le capitaine étant parti pour la Martinique n'avait plus reparu. Ainsi sa tentative de sortir du pays des Caraïbes par le chemin de la Corniche était restée sans succès, et probablement il avait péri en l'exécutant un faux pas, une pierre roulante, un étourdissement suffisant, dans ce sentier périlleux, pour faire engloutir un homme par la mer.

Le chef des Caraïbes noirs ayant appris qu'un officier anglais avait visité ce passage en avait multiplié les dangers quelques jours avant que Dawson essayât d'y pénétrer, et sans doute il y avait dressé quelque embûche où le malheureux trouva la mort pour récompense de sa trahison.

## CHAPITRE VII

1795

Victor Hugues, commissaire de la Convention. — Reprise de la Grande-Terre et de la Guadeloupe sur les Anglais. — Le corsaire *le Vengeur* à la Pointe-à-Pitre. — L'auteur nommé lieutenant d'artillerie de marine. — Retour à l'île Saint-Vincent. — Le grand chef Pakiri. — Ouragan. — La frégate anglaise. — Eliama, fille de Pakiri.

L'influence des hommes sur les événements est vraiment prodigieuse, et pour changer la fortune, il suffit que le pouvoir tombe dans d'autres mains.

Tout était perdu aux Antilles, l'ascendant de l'Angleterre l'avait emporté sur celui de la France. Nos colonies de la Martinique, Sainte-Lucie, la Guadeloupe avaient été prises, et il ne nous restait pas un rocher où le pavillon tricolore fût encore arboré. Dans ces tristes conjonctures arriva Victor Hugues, commissaire de la Convention. C'était un homme d'apparence médiocre, de manières vulgaires, de mauvaise éducation, mais d'un esprit naturel plein de ressources et d'un caractère rempli d'énergie et d'audace. Il lutta contre les ennemis avec une habileté, un courage et un bonheur dont aucun autre, avant et après lui, n'a pu donner l'exemple.

Parti de France pour secourir la Guadeloupe, il apprit, à l'atterrage, que cette île s'était rendue quinze jours auparavant. Au lieu de rebrousser chemin, comme on l'avait toujours fait en pareil cas, il dirigea son expédition sur le port du Moule, situé au vent de la Grande-Terre, et qu'on n'avait jamais regardé comme un point de débarquement. Aussi n'y trouva-t-il qu'une faible résistance. Il mit

bientôt ses colonnes en mouvement, leur fit traverser l'île rapidement et enleva d'assaut le fort Fleur-d'Épée, qui couvre la ville de la Pointe-à-Pitre. Le fort Saint-Louis, qui est commandé par l'autre citadelle, ne pouvant offrir de résistance, le commandant anglais le fit évacuer, et concentra ses troupes à la Basse-Terre, île volcanique très montueuse, qui est séparée de la Grande-Terre par un étroit canal maritime. Victor Hugues se trouva maître par cette attaque hardie de la meilleure partie de la colonie, de sa plus grande ville et de son premier port de commerce. L'ennemi, ayant appris qu'il avait effectué cette belle opération militaire avec une poignée de braves apportés par deux frégates et quelques transports, résolut de lui enlever sa conquête. Dans une nuit obscure, le 2 juillet, l'amiral Jervis fit filer vers la Pointe-à-Pitre des bâtiments chargés de troupes, qu'il réussit à débarquer en silence dans une partie déserte du bassin de la rade. Aussitôt à terre, les soldats anglais se formèrent par pelotons serrés en masse et entrèrent dans la ville, qui était ouverte du côté de la campagne. Deux petits postes qui se trouvaient sur la route furent surpris et égorgés sans le moindre bruit. La colonne pénétra dans le cœur de la cité, et sans avoir aucun doute de la victoire, entra, l'arme au bras, au pas de manœuvre, dans la grande rue pour enlever d'emblée un fort situé à son extrémité en face de l'église. Ce poste consistait seulement en une batterie circulaire de gros calibre, occupant un monticule escarpé dans la moitié de son pourtour; faible défense, mal gardée par une garnison endormie profondément auprès de ses canons, pour se délasser des fatigues d'un jour brûlant, et profiter de la fraîcheur d'une belle nuit des tropiques. Il était deux heures du matin lorsque, inopinément, une jeune fille caraïbe, couverte de ses longs cheveux, le mousquet sur l'épaule, se précipita au pas de course dans la batterie, en criant d'une voix retentissante: « Aux armes! l'ennemi est dans la ville! » Et aussitôt, s'élançant vers la pièce qui enfilait la grande rue, elle en arracha la platine pour découvrir l'amorce, qu'elle enflamma d'un coup de fusil. Le boulet de 24, chassé par l'explosion, atteignit la colonne des Anglais et la traversa dans toute sa longueur en faisant un terrible carnage. Les artilleurs, réveillés par cette décharge retentissante, accoururent à leurs pièces et continuèrent vivement le feu de la batterie, jaloux d'imiter l'exemple de cette jeune héroïne. L'ennemi, épouvanté de ses pertes, rétrograda en désordre, abandonnant derrière lui ses morts et ses

blessés au nombre de mille hommes ; mais alors les réserves et la plupart des habitants avaient eu le temps d'occuper les rues latérales à la grande rue, et d'ouvrir sur les flancs de la colonne un feu meurtrier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que les troupes anglaises, échappées au double feu de l'artillerie et de la mousqueterie, regagnèrent leurs embarcations, après avoir perdu leurs meilleurs soldats et la réputation militaire qu'elles avaient acquise par de faciles succès.

Victor Hugues, devenu par ce combat tranquille possesseur de l'île importante de la Grande-Terre, alla chercher l'ennemi dans celle de la Guadeloupe proprement dite, où étaient concentrées ses forces. Dans les premiers jours d'octobre, le camp de Barville, où s'était retranché le général Graham, fut vivement attaqué par nos troupes et forcé de capituler. Son commandant avec trente-deux officiers et six drapeaux furent pris et envoyés en France par la frégate *l'Andromaque*. L'île entière fut bientôt rendue à la France par la prise des autres postes des Anglais ; et le commissaire de la Convention eut la gloire d'avoir reconquis une colonie importante, avec des forces inférieures de moitié à celles dont il sut triompher.

Dès que son autorité fut affermie, il tourna ses pensées vers les Antilles anglaises, adoptant pour système d'empêcher qu'elles l'attaquassent, en prenant lui-même contre elles une offensive vigoureuse. Il se servit pour ce dessein d'abord des corsaires, qui par ses encouragements se multiplièrent à l'infini, et devinrent un fléau pour le commerce et l'approvisionnement des établissements de l'ennemi. Il employa utilement pour ses projets l'esprit d'insurrection des esclaves, qui étaient animés par le décret de la Convention proclamant leur affranchissement. Enfin, il mit à profit la haine nationale que les Caraïbes portaient aux Anglais et les dispositions agressives qu'ils nourrissaient contre les colons de Saint-Vincent, leurs voisins et les spoliateurs de leur héritage.

Ce fut au milieu de ces occurrences que j'arrivai à la Pointe-à-Pitre. Un riche armateur, M. Meï, qui était le consignataire du corsaire *le Vengeur*, attendait l'entrée de la goélette, et me reçut comme l'un des siens. Le soir même, il me présenta au proconsul, qui me fit mille questions sur Saint-Vincent. Mes réponses lui parurent, sans doute, satisfaisantes, car, dès le lendemain, d'après les pouvoirs qu'il avait reçus de la Convention, il me nomma lieutenant

d'artillerie de marine. Vingt-quatre heures après, j'avais reçu mes instructions; ma goélette était chargée de munitions de guerre; deux pièces de quatre étaient embarquées sur des pirogues caraïbes, et je mettais à la voile avec dix artilleurs de la marine, qui devaient être suivis d'une compagnie entière. On me donna pour pilote un sauvage, qui en amena un autre comme passager jusqu'à la Martinique. J'étais fort disposé à ne pas recevoir ce dernier, attendu qu'il me semblait hasardeux d'aller relâcher dans une île qui était le quartier général des forces anglaises de terre et de mer; mais le pilote m'assura gravement, ainsi que l'aurait pu faire un marin de la Gironde, qu'avec un navire comme le mien et un guide comme lui nous pouvions passer impunément à portée de canon d'un vaisseau anglais à trois ponts. Je ne fus pas entièrement convaincu de la vérité de cette assertion. Toutefois, en réfléchissant que mes deux Caraïbes n'avaient pas plus d'envie que moi de tomber entre les mains de l'ennemi, je consentis à recevoir le passager.

C'était un vieillard encore agile et vigoureux, qui avait profité de l'expérience des années et des nombreux événements dont il avait été acteur ou témoin. Il parlait français intelligiblement et, pendant le voyage, il ne cessa de s'entretenir avec moi des hommes et des choses qu'il avait vus. Il aimait, par dessus tous les pays qu'il avait visités, son île de Iouloumain, appelée Saint-Vincent par les navigateurs européens. C'était, me disait-il, la perle des Antilles. On ne pouvait la juger du rivage; il fallait pénétrer dans son intérieur et parcourir ses montagnes dont le séjour était délicieux. Cinq merveilles ajoutaient beaucoup à l'intérêt de son histoire et fournissaient des épisodes sans nombre aux récits des veillées caraïbes. En voici l'indication : La forêt noire au pied des plus hauts volcans de l'île; on ne la traversait guère sans être épouvanté par des apparitions fantastiques. Le lac où résidait l'Esprit des eaux. C'était un cratère obstrué où les nuages, attirés par les bois, se condensaient et donnaient naissance aux sources qui produisaient les rivières du pays. — Le dragon dont la tête était, disait-on, ornée d'une émeraude prodigieuse par sa grosseur et son éclat. Un voyageur, Robert Lade, fit autrefois plusieurs tentatives pour s'en emparer, comme on peut le voir dans la relation de ses aventures. — La Syrène, ou fille de la mer — Balana — qui était aussi belle à voir que dangereuse à connaître. J'ai fréquenté sa grotte qui était pour moi une demeure charmante. — Enfin, la Caverne de la mort,

dont je ne puis faire un rapport aussi favorable et dont les souvenirs trouveront place dans la suite de ce récit.

On voit que les mêmes fables ont fait le tour du monde ou plutôt sont écloses spontanément, sur tous les points du globe, dans le cerveau malade des races les plus diverses et les plus distantes d'entre toutes celles dont l'espèce humaine est formée.

Quand je voulus savoir ce que le vieillard allait faire dans une île ennemie, il manifesta d'abord une circonspection ombrageuse. J'allais croire qu'il était chargé de quelque mission politique d'un aveu difficile, lorsqu'il m'expliqua que l'usage interdisait aux serviteurs de parler de leurs maîtres et surtout des femmes de leur famille ; mais comme l'affection et le dévouement se complaisent à louer l'objet de leur culte, il prit occasion de l'amitié que me portait le grand chef de la tribu rouge pour se livrer bientôt sans réserve au plaisir de faire l'éloge de la fille de ce chef dont il était le père nourricier, et qu'il allait rejoindre à la Martinique. Je la connaissais déjà par sa renommée ; c'était l'héroïne du morne la Victoire, qui avait sauvé la ville de la Pointe-à-Pitre. On ne tarissait point à la Guadeloupe sur son courage et sa beauté. Pour venir donner l'alarme à la garnison endormie et à l'instant d'être passée au fil de l'épée, il avait fallu qu'elle traversât, la nuit, avec une pirogue de guerre, toute l'escadrille des embarcations de la flotte anglaise. L'ennemi, qui n'osait tirer sur elle, crainte de se déceler, avait tenté plusieurs fois de l'aborder ; mais la rapidité imprimée à la pirogue par soixante nageurs vigoureux, les mouvements anguleux qu'ils donnaient brusquement à sa course, et les flèches empoisonnées qu'ils faisaient siffler autour de ceux qui les poursuivaient de trop près, avaient écarté de cette nouvelle Clélie le danger qu'elle avait eu l'audace de braver et qui aurait arrêté les plus intrépides.

Cette jeune fille n'était pas moins bonne que courageuse. En apprenant que l'une de ses amies d'enfance, une créole du Macouba, venait d'être piquée par un serpent, elle était partie sur-le-champ afin de lui prodiguer ses soins et de s'efforcer de conserver ses jours au moyen des remèdes dont elle possédait la science mystérieuse. Elle avait rendu une foule de services de cette sorte à des habitants de la Guadeloupe et de la Martinique. Elle visitait souvent cette dernière île où elle avait été élevée au couvent des Dames, à Saint-Pierre. Sa mère étant morte en lui donnant la vie, et son frère ayant péri dans des combats contre les Anglais, elle était l'unique

objet de la tendresse de son père et toute sa consolation. Obligé de reconnaître la supériorité des hommes blancs, le chef des rouges avait voulu que sa fille eût leur esprit, afin d'en employer les ressources pour le bien de sa race et pour son salut. Ce projet avait complètement réussi. L'éducation avait greffé ses avantages puissants sur les qualités fortes et énergiques de la nature sauvage, et les Caraïbes reconnaissaient qu'elle avait autant de sagesse dans les conseils du grand Carbet que de bravoure et d'habileté à la guerre. Seulement, au lieu d'attribuer à sa vraie cause l'ascendant de cette jeune fille, ils lui cherchaient une origine surnaturelle et l'expliquaient par des récits fabuleux. Ils prétendaient que leur chef, accablé par les malheurs de sa famille, avait consulté sur le sort de son dernier enfant la Syrène redoutée, qui habite une caverne creusée dans les rochers du Sud. Personne ne pouvait ou n'osait dire la réponse qu'il en avait reçue. On supposait pourtant que la fée, charmée de la beauté de cette petite fille, s'était attendrie en sa faveur et l'avait prise sous sa protection. Elle avait conseillé de recourir pour son éducation aux lumières des blancs, et l'on assurait qu'elle avait fait choix pour elle d'un nom symbolique qui était d'un heureux présage : c'était celui d'Éliama, qui signifie Arc-en-ciel, ou plutôt Arc du soleil. Il est singulier que le phénomène naturel qu'exprime ce mot signifiait chez les Caraïbes, comme jadis chez les Hébreux, l'espoir d'un meilleur temps. Il faut seulement en déduire que l'observation avait guidé les sauvages de l'Archipel américain aussi bien que l'avaient été les enfants d'Israël par l'antique sagesse de l'Égypte.

Je déposai le vieux serviteur de cette Jeanne d'Arc des Caraïbes sur les marches de l'escalier du Macouba. Ce sont des degrés taillés dans le massif d'un tuffa volcanique très solide qui borde le rivage ; ils forment un débarcadère commode et dont la construction est ingénieuse. La goélette reprit le large, et, au lieu de poursuivre son voyage en passant au vent des Antilles, elle entra au point du jour, toutes voiles dehors, dans le canal ouvert à l'Océan Équatorial, entre la Dominique et la Martinique. Elle rangea d'abord les côtes escarpées de cette dernière colonie ; mais elle passa à grande distance devant les ports de Saint-Pierre et du fort Royal, où je distinguai à leur haute mâture des vaisseaux de guerre anglais. Pas un bâtiment ne daigna s'apercevoir de notre passage, les vigies nous ayant d'ailleurs signalés, grâce à notre pavillon, comme un

sloop de Saint-Vincent. Je me dirigeai, sans mauvaise rencontre, sur la Cabesterre de cette île, et bientôt je me trouvai dans le havre que j'ai décrit, entouré de mes amis les Caraïbes qui me reçurent avec des transports de joie. Dans la nuit, je débarquai mes munitions et les fis transporter dans une grotte d'un abord facile, attendant avec impatience le moment de m'en servir pour la gloire de la France et le salut de mes hôtes. Le lendemain, les deux pièces de campagne arrivèrent et je n'attendis plus que le signal de marcher contre l'ennemi. Mon attente fut trompée par les événements qui reculèrent pendant plusieurs mois l'ouverture de la campagne.

Nous étions alors en plein hivernage, c'est-à-dire dans la saison des tempêtes. Dans l'enceinte resserrée du port, où la goélette était amarrée, la chaleur était étouffante, et les maringouins obscurcissaient l'air. On sait que ces mouches, qui sont armées d'un dard venimeux, sont l'un des tourments les plus cruels auxquels l'homme puisse être exposé. Le grand chef Pakiri, attentif à notre bien-être, me donna, pour loger les artilleurs, une grotte fraîche et aérée, et pour moi un joli petit carbet, voisin de sa demeure, dans les mornes, et d'où l'on découvrait la mer du Vent et une grande partie des campagnes caraïbes. C'était un lieu charmant, émaillé des plus belles fleurs de la création, arrosé par des sources d'eau vive, et où régnait une douce température, entretenue par la brise des vents alizés. Pendant son enfance, la fille du chef y résidait, et l'avait embellie de ses mains. Elle avait entrelacé ces bosquets de jasmins gigantesques et odoriférants ; elle avait fait naître ces amaryllis éclatantes ; elle avait peuplé d'iris dorées le bassin de la fontaine ; tous ces myrtes fleuris, ces lauriers, ces palmes s'étaient élevés par ses soins vigilants. Elle avait fait plus : dans son jardin, elle avait cultivé pour les malades et les affligés une foule de plantes médicamenteuses dont elle connaissait les vertus et qu'elle donnait avec de sages avis, pour ramener la santé à ceux qui l'avaient perdue. Son père lui avait préparé, dans les derniers temps, une demeure plus grande et plus convenable pour un guerrier déjà renommé, qu'il voulait arracher aux douces occupations de la paix. Je dus à cette circonstance le bonheur d'habiter cet Élysée, qui est resté dans mon souvenir comme le séjour où j'ai passé les plus beaux moments de ma vie.

Je n'étais pas seul dans ce carbet. Quand les chefs noirs ou rouges avaient terminé leurs conférences avec moi, pour débattre



le projet de quelque entreprise militaire, je me trouvais avoir pour compagnie une petite fille d'une dizaine d'années et un épagneul. Voici comment ces deux personnages m'avaient pris en affection. Le jour où j'abordai le rivage de l'île, je remarquai sur un bloc de basalte, à l'entrée du havre, un petit chien d'une espèce que je croyais avoir disparu avec les grandes dames d'avant la Révolution. Il humait le vent et poussait des gémissements. La manœuvre de la goélette me le fit oublier : mais le lendemain je le vis de nouveau ; il était sans doute allé au même lieu pour exhaler ses peines, et une petite Caraïbe le rapportait en s'efforçant de le calmer. L'enfant, que je fis appeler, étant venue à bord, aussitôt l'épagneul se mit à fureter partout, comme s'il eût découvert une piste, et il témoigna beaucoup de chagrin d'être désappointé dans sa recherche. Ce petit animal avait, en effet, reconnu que le père nourricier d'Eliama avait séjourné sur la goélette, et il le réclamait par ses cris. Ces traits d'intelligence et d'attachement excitèrent mon intérêt ; mais c'était un chien de race parfaitement aristocratique, qui recevait les caresses comme un tribut, et dont il me fallut gagner l'amitié par de nombreux services. Quant à la petite fille, son affection me fut acquise plus facilement. Lorsque je voulus savoir qui elle était, elle me répondit en bon français, à mon grand étonnement, qu'elle était la femme de chambre de Mademoiselle. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant cette Lisette des bois reproduire, dans la vie sauvage, le rôle le plus raffiné de la civilisation du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au reste, la jeune enfant était, comme l'exigeait son emploi, jolie, spirituelle et pleine de vivacité ; et son costume, composé en tout d'un petit tablier de rassades, n'était guère moins coquet que celui d'une soubrette, tant elle mettait d'élégance dans l'arrangement des fleurs qui ornaient sa ceinture et ses cheveux. Quand je fus installé au carbet des montagnes, ces deux petits êtres ne me quittèrent presque plus ; et, en toute occasion, ils me témoignèrent le même attachement qu'ils avaient pour leur maîtresse bien-aimée. La petite fille s'appelait Zami ; elle avait passé un an au couvent de Saint-Pierre avec Eliama, et, douée comme elle l'était de la faculté de l'imitation, elle avait fait dans notre langue d'étonnants progrès.

Le 4 septembre, de grand matin, je vis accourir le chien fidèle. Il témoignait une crainte extrême, et il chercha un refuge en se cachant dans mes vêtements. Zami, qui le suivait, me dit qu'il avait

été, comme à l'ordinaire, attendre sa maîtresse au bord de la mer, mais qu'après avoir aspiré l'air, comme pour découvrir si elle venait, il avait été tout à coup frappé d'effroi et s'était enfui. Je demandai si la vue de quelque lamentein ou autre habitant de la mer n'avait pas pu produire cet effet. L'enfant n'avait rien vu de pareil ; elle avait remarqué seulement, avec son talent d'observation naturel, que l'eau du port semblait plus haute et plus agitée qu'à l'ordinaire, quoique le temps fût complètement calme. Sans attacher à ces particularités une grande importance, je suivis cependant l'habitude que j'avais prise à la guerre de ne rien négliger, et je me rendis près du chef. Je le trouvai sur un piton isolé, distant de notre demeure ; il s'occupait d'une expérience météorologique qui, pour une invention de sauvage, me parut assez ingénieuse. Son objet était, me dit-il, de trouver le vent ; or, comme il n'y en avait pas le moins, sa recherche me parut fort hasardée. Voici quelle fut son opération : Il alluma un bûcher de bois vert donnant, au lieu de flamme, une épaisse fumée qui, dans la stagnation absolue de l'atmosphère, s'éleva verticalement sans aucune déviation. Mais quand elle eut atteint la région supérieure de l'air, cette colonne perdit son aplomb, s'inclina vers le nord, et fut couchée dans cette direction par un courant venant du sud. Pendant que j'admirais ce moyen si simple de déterminer le lit des vents à des hauteurs inaccessibles, Pakiri, alarmé de sa découverte, se mettait en devoir d'en profiter, en prenant toutes les mesures qui pouvaient diminuer les désastres d'un ouragan près d'éclater sur nos têtes. L'indication d'un vent du sud s'établissant dans les couches élevées de l'atmosphère, pendant que les plus basses demeuraient stagnantes, était le présage de l'une de ces terribles tempêtes qui, dans l'hivernage, désolent l'archipel des Antilles. S'il était resté quelque incertitude sur ce péril, une foule d'autres phénomènes l'auraient bientôt dissipée. De même que l'épagneul, qui, par son organisation délicate, avait eu le premier le pressentiment du fléau, d'autres espèces animales montraient déjà qu'elles en ressentaient l'influence, qui les glaçait d'épouvante. Des oiseaux de haut vol s'abattaient sur les cases caraïbes, d'énormes chauves-souris, des chats-huants aussi gros que des oies, des iguanes longs comme des crocodiles sortaient des rochers et venaient chercher un asile dans le carbet. Un serpent tête-de-chien monstrueux vint se réfugier chez moi et ne voulait plus en sortir. Des chèvres à

poil fauve, comme des antilopes ou des biches, descendirent au galop des pâturages des montagnes et vinrent, toutes craintives qu'elles sont, s'établir sous l'abri de la salle du conseil. Je crus un moment qu'une bande de loups accourait du haut des mornes prendre gîte au milieu de nous. C'étaient des lévriers gigantesques, au pelage gris-noir, au museau allongé, à l'œil sanglant; ils étaient de la race de ceux qu'employèrent autrefois les Espagnols à Saint-Domingue pour chasser les indigènes dans les bois. Les Caraïbes les avaient importés, et leur avaient donné la garde des passes des montagnes qui débouchaient sur le territoire anglais. Ces sentinelles hardies, vigilantes et féroces avaient été saisies de crainte et venaient de désertier leurs postes.

Cependant, on ne sentait encore aucun souffle de vent, mais toute la nature prenait par degrés un aspect qui inspirait l'effroi. La mer se soulevait et bouillonnait comme l'eau d'une chaudière en ébullition. Elle avait changé sa température et son niveau; au lieu d'être moins chaude que l'air, elle l'était beaucoup plus; elle était devenue thermale. Sa surface s'exhaussait sous une pression inconnue, et ses eaux, franchissant leurs limites, débordaient dans le port et s'avançaient dans le lit des rivières, dont elles refoulaient le courant. On voyait des marsouins, des dorades, des bonites, des bancs de poissons quitter la pleine mer, et s'engager entre les rochers du rivage, pour fuir un danger dont ils avaient la prévision, quoique les hommes ne pussent encore le connaître par leurs obscures perceptions. Un ressac, venant du fond de la mer, déracinait les grands fucus pélagiques, détachait les coquillages et les mollusques cramponnés aux rochers, faisait sortir de leurs gîtes submergés des crustacés énormes, poussant pèle-mêle sur le rivage tous ces animaux, qui faisaient côte pour la première fois.

C'était surtout l'atmosphère qui était le théâtre des phénomènes précurseurs de l'ouragan. A son lever, le soleil avait paru radieux et resplendissant dans un ciel pur, lumineux et profond; mais à midi, il s'était voilé de vapeurs qui changeaient entièrement son aspect. Il était tout à fait privé de ses rayons et ressemblait à la lune. Son disque avait la couleur rouge-obscur d'une fournaise qui s'éteint. La clarté du jour diminua par degrés; elle devint d'abord blafarde, fausse, tremblotante comme pendant une éclipse totale, puis un rideau de nuages sombres couvrit le ciel, tandis qu'une brume sortant du golfe du Mexique s'élevait dans la région moyenne de

l'air, et enveloppait tout l'horizon. Jusqu'alors il avait régné un calme fort extraordinaire et presque inconnu au climat des îles. Les feuilles des arbres pendaient le long des branches sans le moindre mouvement. On aurait dit que la vie se retirait des végétaux, et que les plantes, comme les hommes, subissaient, par l'effet de la chaleur étouffante qu'il faisait, une sorte d'asphyxie mortelle.

Nous fûmes tirés de cette torpeur par un long mugissement sous-marin, qui annonça l'approche du danger et qui fit jeter à la foule un cri d'effroi. C'était un flot impétueux, un raz de marée, venant de l'Ouest, qui s'avancait sur un front immense, à travers les détroits ouverts entre les Antilles. Lancé par une force mystérieuse, il surmontait leurs eaux, les couvrait par une autre mer bouillonnante, et formait à leur surface un courant furieux dont la direction était contraire à la leur.

Derrière ce grand mascaret océanique rugissait le vent de la tempête. Dès qu'il atteignit la nue qui voilait la mer à nos yeux, il la déchira violemment du haut en bas; et par une percée de vue à travers une fissure opérée tout à coup dans la masse des vapeurs, nous découvrîmes, avec un étonnement inexprimable, un bâtiment de guerre, une frégate, qui côtoyait le rivage de l'île, en cherchant à profiter de l'abri de ses rochers pour arriver au promontoire de la Soufrière, le doubler et entrer dans le port de Kingstown. L'entreprise était dangereuse, mais elle pouvait réussir; et la population, qui suivait avec anxiété les manœuvres du bâtiment, commençait à croire qu'il échapperait au double péril de l'ouragan et des écueils basaltiques dont il était proche, lorsque inopinément, par une cause dont nous ne pouvions avoir aucune idée, la frégate, qui naviguait au plus près sur ses huniers, vint au vent, masqua et fit chapelle, c'est-à-dire coiffa sa mâture avec ses voiles, dont l'effort l'abattit avec fracas sur le tillac. Elle était alors éloignée de la côte d'une à deux encablures; mais, dans le court moment qui s'écoula entre l'action rétrograde des voiles et la chute des mâts, elle reçut une impulsion tellement puissante qu'elle franchit cet espace, et alla se jeter sur les rochers aigus du rivage. Aussitôt qu'elle y fut engagée, les hautes vagues du raz de marée vinrent se précipiter sur elle; tantôt elles déferlaient sur le pont et enlevaient des matelots qu'elles entraînaient dans l'abîme en se retirant; tantôt elles passaient sous la carène, soulevaient le bâtiment, puis en le laissant retomber sur les pointes de l'écueil elles démolissaient les borda-

ges et faisaient pénétrer l'eau dans la cale par de si larges brèches que la frégate aurait coulé bas sans le secours du récif qui la soutenait.

La population caraïbe, réunie le long de la côte, suivait d'un œil avide toutes les circonstances de ce terrible naufrage. Dès que le chef eut reconnu, au point du jour, les présages encore obscurs et cachés de l'ouragan, il avait fait donner le signal d'alarme, qui, répété de carbet en carbet, de montagne en montagne, avait informé chaque famille de l'approche du danger. A l'instant, des mesures de conservation avaient été prises partout pour les personnes et pour les choses. Les vivres et les jeunes enfants avaient été mis en sûreté, du moins autant que possible, dans des grottes ou dans des cases qui avaient été construites pour cet objet dans des lieux abrités. Ce n'étaient guère que des terriers enfoncés dans quelque recès des mornes et qui ne donnaient aucune prise au vent de la tempête. Le grand avantage qu'avaient les sauvages sur les colons, c'est qu'étant instruits d'avance par leurs observations des pronostics de l'ouragan, ils pouvaient en détourner les effets en partie, tandis que dans les îles habitées par des Européens la population est constamment prise au dépourvu.

Quand toutes les dispositions particulières de préservation furent achevées, la foule se porta au bord de la mer pour mieux juger de l'éminence du péril. On retrouvait là, parmi les hommes d'une autre race, la curiosité, l'impatience que manifestent les peuples civilisés lorsque quelque événement menaçant est suspendu sur eux. Les Caraïbes noirs restèrent dans leurs carbets, mais ils envoyèrent demander si leur concours était nécessaire.

Un promontoire formé par le ressaut terminal d'un ancien courant de lave s'avance, au nord de l'île, dans le détroit de Sainte-Lucie. Il est escarpé de toute part et domine de plus de quatre-vingts pieds deux anses étroites, situées en arrière de chacun de ses flancs. Sur son plateau est un groupe d'énormes basaltes superposés sur le sol. Quoiqu'il soit battu sans cesse par les vents de la mer, il est couvert, dans toutes les parties les moins exposées, d'arbrisseaux qui, en se courbant sous les rafales des tempêtes, échappent à la destruction. Ce fut là que nous nous rendîmes, Pakiri et moi, pour suivre les progrès de l'ouragan. Il nous fallut ramper pour atteindre l'abri des blocs de lave, et sans eux il nous eût été impossible de rester en ce lieu, le vent nous eût enlevés, et, nous roulant de-

vant lui comme des feuilles desséchées, il nous eût lancés à la mer. Sa violence, qui allait s'accroître encore, avait déjà renversé les carbets, dispersé les moissons de maïs, déraciné les maniocs, couché à terre les bananiers et abattu une multitude d'arbres dans les mornes. L'air était obscurci par les débris qui le remplissaient et qui étaient chassés impétueusement par une force dont le moteur était invisible. C'est alors que la nue qui couvrait la mer, s'étant ouverte, nous avions vu le bâtiment de guerre qui venait droit à nous. Le chef caraïbe le reconnut sur-le-champ pour une frégate anglaise qui voulait entrer dans le port de Kingstown et dont la mission était sans doute de débarquer des troupes et des munitions pour servir à l'invasion du territoire des sauvages. L'idée de ce projet fit proférer au chef rouge les plus terribles malédictions contre ce bâtiment, qui portait dans ses flancs l'esclavage et la destruction du dernier peuple américain. On aurait dit que le ciel propice avait entendu ses vœux, car, quelques minutes après, la frégate fut jetée par une fausse manœuvre sur les rochers de la côte et y fit naufrage.

Un instant avant que cette catastrophe eût été amenée par quelque accident inconnu, qui avait désemparé le gouvernail de la frégate et fait porter ses voiles sur les mâts, je découvris dans ses haubans à l'arrière, d'abord une personne, puis aussitôt une autre, qui me semblèrent être des Caraïbes. Il me fut impossible de m'en assurer, et je ne pus même distinguer si elles étaient rentrées dans le bâtiment ou si elles étaient tombées à la mer. Fallait-il croire qu'il y avait des indigènes prisonniers à bord de ce bâtiment? Pakiri ne savait rien qui pût le faire présumer. Nous voulûmes examiner si les flots n'avaient pas reçu quelques malheureux; mais leur bouillonnement élevait à leur surface une masse de vapeurs agitées qui ne laissaient rien discerner, et, de plus, nous étions aveuglés par le pulvérin des vagues, sorte de poussière d'eau que le vent nous fouettait dans la figure et qui nous brûlait comme des orties.

Un artilleur qui m'avait suivi, mais qui était resté au-dessous de nous à mi-côte du promontoire, ayant un point de vue différent du nôtre, aperçut ce que nous ne pouvions voir. Il m'appela, et dirigeant mon regard, il me montra deux têtes noires, qui apparaissaient par intervalle au-dessus des lames et qui plus souvent étaient surmontées par elles. Il ne fallut qu'un coup d'œil à Pakiri pour les

reconnaître. « C'est ma fille », s'écria-t-il, en me saisissant dans ses bras ; avec un transport de désespoir, il ajouta : « Soyez-nous fidèle et dévoué ; si je péris, n'abandonnez pas mes frères dans leur malheur. » Il n'attendit pas ma réponse ; il s'élança dans la mer, et sur le dos écumeux d'une vague qui se retirait, il gagna le large pour secourir sa fille chérie et l'arracher au péril le plus grand qu'on puisse imaginer, ou pour mourir avec elle. Ce n'était pas uniquement la terreur de voir les deux nageurs submergés par les vagues qui nous faisait frémir sur leur sort ; c'était de plus la vue du ressac, qui les attendait à l'approche du rivage, et dont la force irrésistible, maîtrisant leurs derniers efforts, devait les briser sur les rochers au moment de toucher au port. Il m'est impossible d'exprimer avec quelle anxiété douloureuse j'attendis le dénoûment longtemps suspendu de ce terrible drame. Plusieurs fois la jeune fille et son vieux gardien demeurèrent ensevelis entre les lames qui se heurtaient sur leur tête, et rien n'annonçait qu'ils ne fussent pas disparus pour toujours. Quand ils revenaient à la surface, je voyais, aux progrès qu'ils avaient faits, qu'ils avaient glissé sous ces montagnes d'eau comme l'auraient pu faire des requins. Dix fois, lorsqu'ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, s'encourager ou se concerter, je crus qu'ils étaient au bout de leurs forces et qu'ils allaient couler, mais bientôt ils reprenaient le rude et difficile combat qu'ils livraient à la mer en furie et à l'ouragan. La première lueur d'espoir qui brilla dans mon esprit fut due au succès avec lequel ils réussirent à doubler l'écueil de la pointe du promontoire, et à se tenir loin des brisants redoutables dont il est environné.

En cet instant la scène se ferma subitement à mes regards. Les nues orageuses qui s'étaient abaissées jusqu'à la région moyenne des mornes s'étendaient par tout l'horizon ; elles crevèrent sur nos têtes et laissèrent tomber une pluie diluvienne qui emplit et obscurcit l'atmosphère. Chaque goutte avait au moins deux pouces de diamètre, et faisait dans sa chute le même bruit que la grêle la plus grosse. Le tonnerre éclata simultanément de dix points du compas et illumina de ses sillons anguleux les nuages qui descendaient jusqu'à terre. Des étincelles électriques se mouvaient en tous sens autour de nous, et le volcan de la Soufrière, répondant aux détonations de la foudre, fit entendre ses mugissements souterrains. La terre trembla trois fois. Je crus que l'île entière allait s'abîmer dans les gouffres de l'Océan. Cette crise terrible fut la fin des con-

vulsions de la nature ; la pluie eut l'heureuse puissance d'apaiser les flots, d'épuiser et dissiper les nuages et de purifier l'air des vapeurs qui le surchargeaient. Le jour reparut à nos yeux. Le ressac, dont la violence rendait impossible l'abord de la grève, s'abaisa sensiblement et devint moins impétueux. Ce fut un grand bonheur, car, en ce moment, les nombreux Caraïbes qui s'étaient lancés à la mer pour sauver leur chef et sa fille s'approchaient avec eux du rivage ; ils les couvraient de leur corps, leur donnaient des points d'appui, et ils réussirent par leurs efforts habiles et vigoureux à les déposer sans accident sur le sable de la plage. La multitude qui les attendait, pleine de crainte pour leur vie, poussa des cris de joie en les voyant, et les environna en leur prodiguant mille témoignages de respect et d'affection.

J'ai vu en Europe beaucoup de grandes dames recevoir les hommages de leur cour : aucune n'avait plus de dignité, de grâce, d'affabilité que la jeune sauvage qui était là au milieu de ce peuple dévoué. Je ne la vis qu'un seul moment avant que la foule la dérobat à mes regards, mais je fus frappé profondément de sa beauté. C'était bien Vénus sortant du sein des flots. Un essaim de femmes la couvrit et lui donna tous les soins qu'exigeait la rude épreuve qu'elle venait de subir. On lui fit rejeter l'eau de mer qu'elle avait bue ; on la délivra de celle dont sa belle chevelure était imbibée, et des ablutions d'eau de pluie enlevèrent l'eau salée qui s'était attachée à sa peau et qui l'aurait corrodée. Enfin, pour empêcher que l'action de l'air ne lui devint nuisible après un exercice aussi violent que celui d'avoir nagé l'espace de plus d'une demi-lieue, elle fut revêtue de la tête aux pieds de bandelettes de coton et recouverte de nattes imperméables en fil de palmier. Son père, qui avait présidé à toutes ces dispositions avec la sollicitude de la plus vive tendresse, ne pouvait se résoudre à la quitter, quoique plusieurs fois on fût venu réclamer sa présence au lieu du naufrage de la frégate. En me voyant me tenir à l'écart, par discrétion, il m'appela, et dit à sa fille en français : « Voici un ami ! — Je le connais déjà, » répliqua-t-elle. Ces mots si simples furent prononcés avec la voix la plus douce et la plus expressive, et ils furent accompagnés d'un regard dont les plus superbes du monde civilisé se seraient enorgueillis.

Mais comment cette jeune fille avait-elle été livrée si fatalement à la merci des flots ? Le lendemain, j'appris du vieillard qui l'accom-



pagnait dans cette hasardeuse aventure à quelle épreuve avaient été soumis son courage et la fermeté de son caractère.

Le voyage qu'elle avait fait à la Martinique s'était prolongé beaucoup au delà de l'époque fixée pour son retour. Enfin la jeune créole qu'elle avait assistée pour la guérir d'une piqûre de serpent, ayant échappé, par ses soins, à une mort presque inévitable, elle partit du Macouba avec son fidèle serviteur. Elle suivit, au milieu des hautes montagnes de l'île, la trace des bois, qui la conduisit jusqu'à la côte du canal de Sainte-Lucie sans être exposée à la rencontre des troupes anglaises en garnison dans les ports. Sa pirogue, cachée dans les palétuviers de l'anse Céron, avait été préparée pour la recevoir par un nègre du voisinage, et, dès le point du jour, elle voguait à travers le canal, poussée par une brise légère et favorisée par une mer de cristal. Arrivés près des rivages sinueux de Sainte-Lucie, les hardis navigateurs les prolongèrent jusqu'à l'entrée du détroit qui sépare cette île de Saint-Vincent. Ici le vieillard fit remarquer à sa maîtresse qu'un rideau de nuages menaçants venait de cacher le ciel au couchant, et que plusieurs pronostics annonçaient une tempête, ou peut-être même un ouragan; il l'exhorta à relâcher, pour attendre un moment plus propice; mais Éliama, inquiète de son père, persista à vouloir traverser le détroit, espérant devancer l'orage. En s'éloignant de la terre, elle découvrit à une faible distance une frégate qui était tombée en calme; cette vue n'avait rien d'alarmant, car un bâtiment de guerre ne daignait pas ordinairement prendre garde à un esquif. Il en fut cette fois autrement. Le capitaine ayant vu par le moyen de son télescope qu'il y avait une femme dans la pirogue, il la jugea de bonne prise; et, quand une bouffée de vent souffla dans ses voiles, il en profita pour joindre la barque caraïbe et pour ordonner à ceux qui la montaient de venir à son bord. Il fallut obéir à la force. La jeune sauvage, revêtue de ses nattes de palmier et de ses longs cheveux, monta l'échelle de commandement d'un pas ferme et sans vouloir d'appui. Elle était suivie de son serviteur qui portait ses armes. En arrivant sur le pont de la frégate, elle demanda en anglais qui était le capitaine, et ce qu'il lui voulait. Il lui fut répondu que c'était lord Seymour et qu'il l'attendait dans la grande chambre. « Allez dire à Sa Seigneurie », reprit-elle, que se servir d'un vaisseau du roi d'Angleterre pour arrêter à la mer une femme qui voyage seule sous la foi du droit des gens, c'est l'action d'un forban, et que celui qui la commet est in-

digne de porter un nom illustre. Messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant aux officiers, je me réfugie sous la protection de votre pavillon, et, plutôt que de quitter cette place, je me ferai mettre en pièces. » Elle dédaigna de rien répondre à plusieurs messages que lui envoya le capitaine. Celui-ci qui l'épiait, perdant enfin patience, sortit, et, la saisissant violemment par le bras, il s'efforça de l'entraîner après lui; mais il rencontra une résistance non moins vive qu'inattendue. La jeune fille, au lieu de retirer son bras, le poussa avec tant de force qu'il glissa entre les doigts qui l'étreignaient, et que sa main fermée, atteignant son adversaire à la figure, en fit jaillir le sang. En même temps, la secousse qu'elle lui imprima lui fit perdre l'équilibre et l'envoya tomber sur l'un des canons du gaillard. Furieux d'être ainsi traité par une faible femme en présence de son équipage, le capitaine revint sur Éliama pour prendre sa revanche, mais il la trouva armée de l'une de ces flèches redoutables qui donnent, par la plus légère blessure, une atroce agonie. « Lord Seymour, lui cria-t-elle, si tu fais un pas, tu marches à ta mort! » Les officiers qui, avec un sang-froid britannique, étaient demeurés spectateurs de la lutte corps à corps, s'opposèrent à ce qu'elle devint un combat à outrance, et ils firent rentrer leur capitaine en essayant de le calmer.

La jeune fille se retira à l'écart, à l'extrémité du dôme de la dunette; elle s'assit sur le tillac, non comme nous ou à la manière orientale, mais accroupie à la façon des Caraïbes, ce qui permet de se relever par un bond tel que celui des kangourous ou des saute-relles de nos prairies. Elle vit alors qu'elle avait été blessée au bras par les doigts crochus du vautour auquel elle avait échappé. Elle fit dégoutter sur le pont son sang qui coulait abondamment; puis, ôtant de sa chevelure une longue plume blanche de l'oiseau des tropiques, qui d'ordinaire se dressait sur sa tête, elle la teignit de ce sang, et la lança dans l'air en disant: « Vole apprendre à mon père quels odieux traitements sa fille vient de subir sur ce vaisseau; il saura quelle vengeance il doit en tirer. » La plume s'éleva en tourbillonnant, et se dirigea vers le rivage de Saint-Vincent dont on distinguait à deux portées de canon les formidables rochers. « Ce pourrait bien être, dit un vieux matelot, la sorcière rouge dont il est tant parlé à la Barbade; et dans ce cas, camarades, nous devons recommander notre âme à Dieu. »

Pendant ce temps, l'ouragan, sorti du golfe du Mexique, avait

atteint la chaîne des Antilles, et poussait devant lui un raz de marée qui refoulait dans les détroits de ces îles le grand courant de l'Atlantique équatorial. Son flot puissant avait forcé la frégate à s'approcher de la côte pour gagner, à l'aide du remous produit par ses promontoires, le port de Kingstown où elle espérait trouver un asile. Le vent, qui devenait de plus en plus violent et tempétueux, se refusait à la marche du bâtiment qui était orienté au plus près. Les officiers, après s'être concertés, avaient envoyé dire au capitaine que sa présence était nécessaire. Le danger s'accroissant, le plus ancien fut obligé d'aller lui-même réitérer cet avis pour la troisième fois. Enfin, lord Seymour sortit de sa chambre, pourpre de colère et frappé de vertige. En entrant sur le gaillard, il trouva, assise près du passage qu'il suivait, la jeune Caraïbe qui, les yeux baissés, semblait étrangère à tout ce qui l'environnait. Sa vue ranima sa fureur, et il la heurta du pied. Exaspérée par cet acte brutal et méprisant, Éliama se dressa, comme l'aurait fait un serpent fer-de-lance sur lequel on aurait marché. Elle maudit avec une énergie sauvage le capitaine et sa frégate, et leur prédit qu'ils allaient périr. « Tiens, lord Seymour, ajouta-t-elle, regarde, voilà le gage certain de ta perte; ma vengeance commence à s'accomplir. » En levant les yeux vers l'endroit qu'elle montrait, l'équipage consterné vit les flammes sinistres, tremblotantes et livides du feu Saint-Elme, qui parcouraient lentement la grande vergue. Tandis que l'équipage est absorbé par l'aspect de cet effrayant phénomène, la jeune sauvage saisit une hache d'armes appendue auprès du mât d'artimon, et d'un seul coup, lancé d'une main sûre et vigoureuse, elle coupe la drisse du gouvernail, ce qui fait venir la frégate au vent, et, par l'effet des voiles sur les mâts, la fait culer sur les rochers où l'attendait un affreux naufrage. Éliama, suivie du vieux Caraïbe qui la seconde en tout, traverse le gaillard en faisant tourner sa hache d'armes autour d'elle; elle s'élançait sur un canon, atteint les haubans et se jette à la mer. Un coup de feu est tiré sur elle; bien d'autres dangers sont bravés et surmontés par son courage. Elle surgit au milieu des siens sur la plage, après un combat victorieux contre les éléments et contre la perversité humaine, plus funeste encore que les périls de l'ouragan. Cette fille intrépide n'avait, comme moi, que dix-huit ans.

Lorsque, enfin, le chef rouge fut libre de venir au lieu du naufrage, nous nous hâtâmes d'y arriver. La mer, qui brisait avec furie sur la frégate engagée dans les rochers, en avait démoli et

submergé une partie ; elle avait enlevé et précipité dans l'abîme la moitié de l'équipage, à commencer par le capitaine, qui périt des premiers. L'autre moitié s'était attachée au couronnement qui s'élevait au-dessus des flots, et des cris d'effroi étaient poussés par ces malheureux chaque fois qu'une lame du large, haute comme une colline, s'élançait impétueusement sur eux pour les arracher à leur asile et les entraîner à la mort. Comme si la tâche de leur infortune n'était pas comblée, il leur était survenu d'autres ennemis aussi impitoyables que l'ouragan. Les Caraïbes noirs avaient escaladé le pic de basalte au pied duquel gisait la frégate désarmée, et de ce roc, où leurs archers s'étaient établis, ils perçaient de leurs flèches les matelots que la tempête avait épargnés. Il était temps que nous vinssions les sauver. Je fis entendre au chef de ces barbares que le plaisir qu'il prenait à tuer des hommes lui coûtait trop cher pour qu'il continuât de se le donner. Je garantis qu'en faisant prisonniers ces messieurs, Victor Hugues en payerait chaque tête par de la poudre à canon et d'excellente eau-de-vie. Ma négociation eut le plus heureux succès. L'esprit des sauvages ayant été changé par cette manière de considérer l'existence de leurs ennemis, ce fut à qui s'empresserait de sauver les naufragés. L'humanité fut portée si loin que plusieurs matelots blessés ou malades, ne pouvant se confier au va-et-vient qui leur donnait moyen d'atteindre la côte, les guerriers noirs allèrent, au péril de leur vie, les chercher sur les débris de la frégate, et les ramenèrent non sans peine à terre.

Ce n'était pas un faible embarras qu'un nombre de prisonniers aussi considérable. Pakiri leva la difficulté. Il distribua ces nouveaux hôtes dans des cavernes où rien ne leur manqua que le pouvoir de s'échapper. Trois jours après, des corsaires de la Guadeloupe venaient les prendre pour les conduire au fort Saint-Charles de la Basse-Terre. On peut encore aujourd'hui apprendre des vieilles négresses de la colonie la complainte des malheurs éprouvés par l'équipage de la frégate *le Laurier*, par suite de la malédiction d'une jeune sorcière caraïbe, que le capitaine avait voulu violenter et qui s'en vengea on ne peut mieux.

A la fin de cette terrible journée, rien de l'ouragan ne paraissait dans les cieux ; la brise rafraîchissante des vents alizés soufflait avec son haleine parfumée ; le soleil se couchait dans toute sa magnificence, et les étoiles, dont le scintillement est si beau entre les tropiques, commençaient à jeter dans l'air une clarté douce et abon-

dante dont notre climat ne donne aucune idée. Mais le retour de la sérénité de l'atmosphère et du calme de la nature ne me rendait point ma case que je croyais détruite, comme les autres carbets, par la fureur de l'ouragan, et j'en étais à envier la caverne où les prisonniers pouvaient réparer leurs fatigues par un sommeil heureux. J'allais demander au chef rouge où il comptait poser sa tête, quand la petite Zami, alerte comme un colibri et parée comme un jour de fête, vint me chercher pour monter à l'habitation des Mornes. Elle m'apprit que rien n'y avait souffert des ravages de l'ouragan, dont la limite supérieure s'était arrêtée plus bas. Ainsi, cette effroyable perturbation de l'air était renfermée dans la couche inférieure de l'atmosphère, celle qui est en communication immédiate avec la mer, et ses effets avaient été bornés à la région basse des montagnes, comme s'il leur avait été dit : Vous n'irez pas plus loin ! Ce fut un grand plaisir pour moi d'apprendre que le jardin, les arbres, les fleurs, ouvrages des mains d'Éliama, avaient été respectés par la tempête, et que la jeune fille avait retrouvé sa charmante demeure comme elle l'avait laissée, sauf plusieurs plantes fleuries et odoriférantes que les navires d'Europe et d'Asie m'avaient fournies pour y ajouter quelques charmes de plus.

## CHAPITRE VIII

1795

Expédition avec Pakiri à l'île de la Trinité pour le ravitaillement. — Le vieux médecin français de la ville de Port-d'Espagne. — L'abbaye des Dames bénédictines de l'Annonciade. — La señora Dorothée. — Signes précurseurs du tremblement de terre. — Les perroquets, le caïman. — Tremblement de terre. — Effondrement de l'église. — La ville ruinée. — Rembarquement avec Pakiri pour l'île Saint-Vincent.

Jusqu'alors les fléaux dont j'avais été témoin et qui avaient mis la force de mon âme à de si rudes épreuves étaient nés de la violence des passions humaines, et la nature n'y était pour rien. Quand, le 10 août, le sang ruisselait entre les pavés du Carrousel et sur les dalles des Tuileries, le ciel était radieux ; — quand soixante vaisseaux de ligne français et anglais précipitaient à la mer les corps encore palpitants des hommes tombés dans la bataille du 13 prairial, l'Océan développait des ondes tranquilles ; — ce fut enfin par une nuit stellaire, comme le Midi seul en connaît, que l'horizon fut éclairé par l'effroyable incendie du port et de la flotte de Toulon. Mais c'était, au contraire, la nature qui venait de réunir toutes ses forces dévastatrices pour ravager la malheureuse île de Saint-Vincent, et réduire au désespoir sa population. Il ne restait plus aucun vestige de ses cultures ; l'ouragan avait tout balayé ; ses carbets étaient renversés, et lorsque je descendis de la montagne, je trouvai couchées sur la terre inondée, sans aliments et sans espoir d'en avoir, toutes ces familles caraïbes qui, la veille, étaient dans l'abondance et la prospérité.

Les chefs étaient rassemblés et assis en cercle sur la place où quelques heures avant s'élevait la grande case du conseil, ornée des trophées de la victoire. Pakiri, leur cacique, comme disaient les Haïtiens, m'appela près de lui, et me demanda par quelle inspiration de l'esprit supérieur des Blancs pouvait être secouru contre la famine ce peuple désolé.

J'écrivis aussitôt au crayon, sur une feuille déchirée de mon carnet, une lettre au général Hugues, pour le supplier d'envoyer, à l'instant, des subsistances aux Caraïbes affamés ; sans quoi, malgré leur haine contre les Anglais, ils n'auraient point d'autre ressource que de se jeter dans leurs bras. J'étais si sûr de l'effet que produirait cette expectative menaçante sur le proconsul, que je n'hésitai pas à promettre au conseil un prompt secours, si cette lettre parvenait de suite à la Guadeloupe. La pirogue la plus rapide fut expédiée sur-le-champ avec un chef chargé de remettre lui-même cette lettre au général, partout où il pourrait le trouver.

Il ne fallait pas moins qu'une espérance aussi vive pour faire supporter la triste nouvelle que Sainte-Lucie, dévastée pareillement, ne pouvait rien faire en faveur de Saint-Vincent, et qu'au moment où des secours lui avaient été demandés, ses habitants allaient en réclamer pour eux-mêmes.

Au milieu de ce désastre, on tira quelque assistance d'une particularité de l'organisation de deux plantes alimentaires. Toutes les moissons exposées à la violence de l'ouragan avaient péri, et il ne restait aucun vestige des champs de maïs et des plantations de bananiers. Mais les racines féculifères : le manioc et l'igname, avaient échappé dans la terre à la destruction, quoique leurs tiges eussent été coupées par le vent au ras du sol. On les retrouva sous les alluvions apportées des montagnes par les torrents, et la population put du moins attendre, en les recueillant, une subsistance plus assurée et moins insuffisante.

Un projet, qui me parut judicieux, fut proposé par Pakiri au conseil, dont il reçut l'approbation. A une époque éloignée, que ne pouvaient exprimer les chiffres de la langue caraïbe, un galion espagnol vint, à son retour du Mexique, se briser sur les rochers de Saint-Vincent. Il en fut retiré, avec des objets utiles, des barils remplis d'or monnayé. Les sauvages habitants de l'île, n'ayant que faire de ce trésor, l'enfouirent dans une caverne des Mornes, et le secret de cet endroit n'était connu que par la tradition qu'en con-

servait le grand chef. Il fut décidé qu'on prendrait sur ce trésor l'argent nécessaire pour acheter des subsistances à la Trinidad, île espagnole qui, touchant au continent de l'Amérique, était pourvue abondamment, et à bas prix, de toutes les sortes de vivres dont Saint-Vincent avait un si pressant besoin. Une pirogue de guerre, armée de soixante rameurs, fut équipée aussitôt, et Pakiri lui-même se chargea de conduire cette importante expédition. Il me pressa, ainsi que les autres chefs, d'y prendre part, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui pourraient se présenter, et d'employer, s'il le fallait, pour réussir, le nom redouté du général dont j'étais commissionné près d'un allié de la France, le plus fidèle qu'elle eut jamais, puisqu'il le fut jusqu'à la mort.

La vie incertaine de l'homme de mer et du soldat leur fait croire volontiers aux pressentiments. J'ai connu bien des gens d'esprit et de cœur : l'amiral Villaret, le général Hoche, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui étaient obsédés par cette croyance. Mon éducation première me défendait contre elle. Cependant, je me suis étonné, dans la suite, d'avoir accueilli si froidement le projet de cette expédition, moi, si ardent à m'embarquer dans de nouvelles aventures. Il fallait qu'il y eût dans celle-ci quelque mauvais pronostic qui m'apparaissait obscurément. Je me rendis aux raisons qui me furent données, et je sacrifiai mes répugnances instinctives à des motifs dont la puissance serait encore sur moi la même aujourd'hui.

Mon amour des voyages se réveilla quand nous prolongeâmes, dans notre navigation, la chaîne des Antilles, qui s'étend au midi jusqu'au continent du Nouveau-Monde. Je comptai, dans les assises des hautes falaises de la Grenade, le nombre des éruptions volcaniques qui ont érigé cette île. J'admire, en côtoyant le petit archipel des Grenadins, une chaussée basaltique moins colossale que celle des Géants en Irlande, mais non moins intéressante, puisqu'elle prouve l'identité d'action de la même cause géologique dans l'un et dans l'autre hémisphère. Mais lorsque, pour mettre à la voile, la pirogue se fut élevée au vent, je ne vis plus les terres que dans l'éloignement, et je ressentis la fatigue de mes longues et pénibles veilles; je m'enveloppai dans mon manteau, je m'étendis sur une natte, et m'endormis profondément.

Je fus réveillé par les cris de joie que poussaient les Caraïbes pour saluer leur ancienne patrie, le continent de l'Amérique, dont



les montagnes se montraient au sud à l'horizon. Notre pirogue avait fait plus de quarante lieues en dix heures, comme un vaisseau de guerre. La terre s'étendait devant nous à perte de vue, de l'est à l'ouest. C'était la côte de la belle province de Vénézuéla où les Espagnols ont fondé les grandes villes de Caracas et de Cumana. Le rivage septentrional de l'île nommée Trinidad par Christophe Colomb, quand il la découvrit il y a trois cent soixante ans, prolongeait au loin, vers l'orient, la ligne des terres continentales. Mais quand nous fûmes plus proches, le détroit qui les sépare put être distingué. C'est une effraction de la chaîne des hauts reliefs volcaniques qui se projettent le long de cette côte. Des vestiges de son ancienne continuité se voient encore dans quatre ou cinq petites îles qui obstruent le détroit et le divisent en autant de passages ou pertuis d'un accès difficile et dangereux. Colomb, qui fut près d'y faire naufrage, les nomma les Bouches du Dragon, — *Boca del Drago*. Il fallait l'intrépidité héroïque de ce grand navigateur pour s'engager avec son lourd navire dans un détroit semé d'écueils où règne un courant tumultueux et violent, et qui semblait devoir infailliblement le conduire à sa perte.

Mes compagnons de voyage eurent besoin de toute leur habileté, de leur force et de leur expérience pour dominer ce courant et pour franchir ces bouches dangereuses. Enfin nous entrâmes dans le golfe de Paria, qui gît entre la Trinidad et les côtes continentales de Cumana. Les eaux de la mer s'y mêlent à celles du grand fleuve de l'Orénoque, qui se jettent, par cent embouchures, dans un vaste estuaire adjacent à l'Atlantique équatorial. C'est le courant du fleuve qui vient se décharger par les Bouches du Dragon, et qui y produit, en rencontrant la mer, un mascaret continu, un raz de marée furieux.

Aussitôt que nous eûmes doublé le grand saillant de la Trinidad, qui ferme au nord le golfe de Paria, nous découvrîmes l'île devant nous dans toute son étendue. Son aspect est admirablement beau. Une ceinture de terres basses borde le rivage ; au delà s'élèvent en amphithéâtre des forêts d'arbres incorruptibles : l'acajou, le balata, le mahogani, et mille autres espèces précieuses. Le faite des montagnes est couronné par des pics qu'ont érigés les anciens volcans auxquels l'île doit son origine. Le plus élevé de tous, et sans doute le plus puissant jadis, est celui nommé Tamana. Il était alors dégagé des nuages qui le cachent ordinairement, et je voyais distinctement

s'élançer de son sommet une haute colonne de fumée, signe certain que son extinction n'était pas aussi complète que les habitants se le persuadaient. Ce phénomène excita vivement mon intérêt, et j'aurais bien voulu que Pakiri satisfît à mes questions; mais je n'en obtins que des récits aussi insensés que les traditions des anciens Grecs sur le mont Etna et l'île de Lemnos. Il est bien étrange que des hommes séparés depuis le commencement des choses aient été bercés par les mêmes fables.

Pendant que j'avais les yeux attachés sur la colonne de fumée que projetait le Tamana, je remarquai avec étonnement que sa hauteur, d'abord prodigieuse, diminuait par degrés. Quelques instants après, ce magnifique spectacle s'était évanoui. C'est un mauvais signe, me dit gravement Pakiri. Cette réflexion aurait dû m'éclairer sur la véritable menace du danger qu'elle indiquait. Mais, dans sa sollicitude pour la population qu'il régissait, le grand chef n'avait pas cessé, depuis notre départ, de tirer des pronostics de tout ce qu'il voyait afin d'y trouver des présages qu'il interprétait soit en faveur de notre expédition, soit contre son succès; je pris ses paroles pour un pressentiment sans motif; je refusai de le comprendre.

A cette époque, les campagnes de la Trinidad étaient encore à l'état sauvage, comme au jour de la découverte de cette île, quoique la colonisation espagnole datât de quatre siècles. Les terres d'alluvion qui bordent la côte occidentale n'avaient pour habitants que des troupeaux de bœufs aussi farouches que les bêtes féroces de l'Afrique. Leurs pasteurs, qui les visitaient à cheval et la lance en arrêt, logeaient dans des huttes, sorte de granges qui offraient à peine un abri; et la civilisation était aussi loin d'eux qu'elle l'était, il y a quatre mille ans, des bergers d'Abraham. Ce fut seulement quand nous eûmes dépassé les îles Coloras qu'enfin nous découvrîmes des cultures et des habitations. La beauté du climat et l'extraordinaire fécondité du sol donnaient à ces campagnes l'aspect du Paradis terrestre. Les arbres étaient chargés de fruits, et de magnifiques récoltes couvraient la terre.

Nous touchions alors au terme de notre voyage. Devant nous était Port d'Espagne, dont les édifices semblaient être tous des églises, à en juger par le nombre de clochers qui la dominaient. Une grosse tour et quelques batteries mal armées formaient toute sa défense. A bâbord on découvrait, derrière un groupe d'îles qui

lui servait de brise-lames, le fameux havre du Carénage, où venaient relâcher jadis les galères des Conquistadors de l'Amérique. Quant à nous, notre pirogue pouvant passer partout, nous pénétrâmes jusqu'au fond du port, près l'embouchure de la rivière qui s'y jette, et nous vîmes sans obstacle au débarcadère, comme le faisaient journellement les canots des sauvages de la Côte-Ferme, ou, pour mieux le dire, de la Guyane et de Vénézuéla.

Pakiri, qui connaissait la place, fut bientôt en rapport avec les négociants ; et il put facilement fréter plusieurs goélettes, et acquérir les cargaisons de vivres dont elles devaient être chargées immédiatement. Mais une inquiétude très grande le tourmentait. La crainte d'encourir le déplaisir des Anglais et de s'attirer quelque mauvaise affaire avec leurs croiseurs pouvait empêcher l'autorité espagnole de donner la permission d'exporter de la colonie des vivres destinés à des alliés de la France ; ou si l'on ne refusait pas positivement, il était bien possible que ces considérations fissent naître des retards funestes pour la population affamée de Saint-Vincent.

Dans son anxiété, Pakiri résolut de réclamer l'intervention d'un vieux médecin français, établi depuis longtemps à la Trinidad, et qui avait acquis, par sa pratique, beaucoup de richesse et de considération. Quelques services que les Caraïbes lui avaient rendus permettaient d'espérer qu'il voudrait bien, en cette occasion urgente, leur prêter son assistance. Je m'offris pour intermédiaire dans cette négociation importante, et nous partîmes, le chef et moi, à la recherche du docteur, fort résolu d'obtenir son concours à tout prix.

Il nous fallut, pour trouver sa demeure, parcourir une grande partie de la ville. L'aspect qu'elle m'offrit ne ressemblait nullement à celui des colonies françaises et anglaises. Au delà du port, où le mouvement commercial et maritime rappelait en miniature Saint-Pierre de la Martinique, tout était désert et silencieux. Les maisons tournaient leur dos à la rue, comme dans les villes de l'Orient, et leurs rares ouvertures consistaient dans de longues fenêtres grillées qui éclairaient si mal les appartements, qu'elles ne laissaient rien distinguer dans leur intérieur. Des murs fort élevés régnaient de chaque côté de la plupart des rues, et n'étaient interrompus que par le portail d'une église, la grille d'un monastère ou l'entrée d'un cimetière. On ne savait à qui s'adresser pour demander son chemin.

Enfin nous arrivâmes à la maison du docteur, l'une des plus riantes de la ville, comme pour emmieller la mort. Une multitude de domestiques se hâtèrent d'accourir pour nous regarder avec une impertinente curiosité. Assez mal disposé par cette réception, je fus outré de la réponse d'une grosse mulâtresse, bouffie d'arrogance, qui prétendit que son maître ne recevait personne, parce qu'il faisait sa sieste. « Allez lui dire, répliquai-je d'un ton impératif, que le médecin du général Hugues arrive de la Guadeloupe pour le voir, et souvenez-vous que je ne suis pas de ceux qu'on fait attendre. » Assurément ce fut la nécessité qui m'inspira sur-le-champ ce subterfuge ; il s'agissait de la vie d'un peuple, et c'était une fraude pieuse. Quoi qu'il en soit, la vérité n'aurait pas eu un pareil succès. La mulâtresse, en entendant le nom du proconsul des Antilles, crut avoir devant elle l'avant-garde des terribles corsaires qui rappelaient par leurs exploits ceux des flibustiers ; elle courut chercher son maître, qui, sur son rapport, survint avec une si grande précipitation, qu'il n'eut ni le temps de mettre sa perruque, ni celui d'endosser sa robe de chambre. C'était un petit vieillard rubicond, robuste, actif, plein de sève et de verdure. Il m'embrassa avec affection et me félicita d'avoir la charge de conserver les jours précieux d'un personnage si fameux dans les Antilles par la hardiesse et le succès de ses entreprises. J'ouvris la bouche pour dire que j'étais, non son médecin, mais l'un de ses officiers d'état-major ; mais mon compagnon, qui craignait, pour les graves intérêts engagés dans notre mission, que le docteur fût refroidi par cette déclaration, l'arrêta sur mes lèvres en m'interrompant. Il expliqua le sujet de notre visite, et je me joignis à son intercession pour déterminer le vieux médecin à employer son influence en faveur des Caraïbes. Nous n'eûmes pas plutôt exposé leur triste situation, que le docteur se fit revêtir de ses habits officiels, et fut trouver le gouverneur. Quand il rentra, il remit à Pakiri les trois Laissez-passer qui autorisaient la sortie des goélettes ; il les avait fait expédier, suivant l'usage du pays, en glissant quelques doublons dans la main du secrétaire de Son Excellence ; et il les avait fait signer lui-même au gouverneur en lui donnant une consultation sur l'accès de goutte dont il était fort tourmenté. Si, par malheur, nous fussions tombés au pouvoir du commandant en second, tout aurait été perdu, car il était, disait-on, plus Anglais que le gouverneur de la Barbade.

Pakiri, au comble de la joie, courut expédier son convoi de

vivres, refusant le dîner splendide qu'on commençait à servir, et me laissant pour gage de la reconnaissance que son pays et lui vouaient au bon docteur. Il me donna rendez-vous le lendemain au point du jour pour notre départ, et me confia, dans la sollicitude de son amitié, aux soins d'un jeune Caraïbe dont l'intelligence et l'intrépidité lui étaient connues.

Le repas, quelque improvisé qu'il fût, était superbe et digne d'un médecin qui recevait 100 000 francs de rente de sa clientèle et autant du revenu de ses biens. Le seigneur des Iles, comme il surnommait Victor Hugues, est bien loin, dans ses meilleurs jours, dis-je à mon hôte, de vivre dans une pareille magnificence. Engagé, contre mon gré, à soutenir mon rôle de médecin, je le remplis avec un succès immérité qui m'offrit, à moi pauvre destitué au milieu des révolutions les plus propices, la riante perspective d'une riche fortune.

Une serre attenante au cabinet du docteur contenait, non pour les préserver du froid, mais bien de l'excessive chaleur, une collection de plantes les plus belles de la zone torride. Je les reconnus et les nommai par leurs noms linnéens, spécifiant, pour la plupart, leurs propriétés médicinales. « Ah ! s'écria le vieux médecin, que vous êtes heureux, vous autres jeunes gens, d'avoir vécu dans un temps où la science a reculé ses limites. Mes professeurs n'en savaient pas autant que les étudiants d'aujourd'hui, et encore ai-je mal profité de leurs leçons. C'est ce qui fait mon malheur au milieu de ma prospérité. » Alors il me raconta que, quelques mois auparavant, un aventurier irlandais avait surgi au Port-d'Espagne, se prétendant médecin de la nouvelle école, et guérissant infailliblement tous les maux par la chimie, l'électricité, le magnétisme, l'acuponcture, le moxa, et une multitude d'autres moyens, dont l'apparition avait plongé le vieux docteur dans la stupéfaction. Ce n'était pas tout : ce novateur avait accusé d'impéritie la pratique de mon hôte, et il s'emparait de ses malades avec une audace qui lui obtenait des succès. Dans cette triste conjoncture, mon pauvre confrère imagina un projet dont la réussite lui paraissait certaine. « Renoncez, me dit-il, à votre service, honorable sans doute, mais qui ne vous conduira jamais à la fortune. Venez ici, je partagerai avec vous ma clientèle et ma maison ; nous aurons le monopole de guérir toute la colonie, et l'on viendra de Caracas et de Cumana nous consulter comme jadis l'oracle de Cos. Avec les avantages de votre activité,

de votre science moderne et des illustres exemples que la France offre à votre imitation, joints à ma vieille expérience et à une réputation établie, nous n'aurons à redouter aucun rival, et nous obligerons cet intrus d'Irlandais à déguerpir.

En songeant que cet Eldorado, qui m'était promis à la Trinidad, était voisin de celui découvert par Walter Raleigh, de romanesque mémoire, je ne pus retenir un sourire d'incrédulité. « Je vois bien, reprit le docteur, que vous prêtez à ce pays les habitudes de lésinerie de l'Europe. Sachez qu'ici pas un gentilhomme ne dérangera un médecin, comme vous et comme moi, sans reconnaître par un quadruple, ou même le double, la visite la plus insignifiante. Chaque soir, dans la bonne saison, je mets un millier de francs dans mon secrétaire, tandis que dans ma province j'avais grand-peine à gagner un petit écu. Ce serait peu de chose que l'argent sans la considération; mais, à cet égard, je veux vous faire voir par vos propres yeux quelle haute position on obtient par nos fonctions magistrales chez les personnages les plus nobles et les plus puissants. L'accueil qu'on vous fera sous mes auspices vous donnera le désir de revenir ici pour me seconder.

Alors, dans l'intention déclarée de me séduire, le vieux docteur me proposa de l'accompagner dans quelques visites qui me fourniraient l'occasion de voir la bonne compagnie de Port-d'Espagne. J'acceptai cette offre par curiosité de voyageur, ne prévoyant pas dans quel dédale d'événements j'allais m'engager. Par préliminaire, il fallut, pour paraître convenablement dans ce beau monde, changer mes habits de nankin contre un riche costume doctoral et laisser friser et poudrer à blanc mes cheveux noirs. Quand je me vis dans une glace, ainsi transformé, j'eus peine à me reconnaître. J'avais dix ans de plus, et je ressemblais étonnamment à une évocation de l'autre siècle. Mon hôte était dans l'admiration, et calculait le revenu de notre association future, se frottant les mains en signe de réjouissance de la déconvenue du charlatan qui avait osé rivaliser avec lui. Un petit chapeau sous le bras et une canne à pomme d'or à la main, je m'acheminai avec le vieux médecin, qui s'enorgueillissait d'être le mentor d'un jeune confrère formé à une aussi haute école.

Il est superflu de dire que, suivant l'ancien usage des colonies, nous étions précédés et suivis par des domestiques dont l'effronterie donnait l'opinion la plus favorable du rang élevé de leurs maî-

tres. Nous allâmes ainsi visiter plusieurs personnes titrées, qui reçurent le docteur avec beaucoup de distinction, et nous invitèrent à des galas, des fêtes de famille ou des cérémonies religieuses. Nous nous excusâmes en termes généraux, et, d'hôtel en hôtel, nous arrivâmes à l'abbaye des Dames bénédictines de l'Annonciade, où devait se terminer notre laborieuse soirée.

Je crus, en pénétrant dans ce vaste monastère et en parcourant ses cloîtres, que c'était la Terre promise. La brise carabinée du nord, qui nous avait conduits si rapidement dans le golfe de Paria, était tombée subitement aussitôt que nous avions atteint le rivage de la Trinidad. Un vent de Sud brûlant lui avait succédé, et au coucher du soleil il était survenu un calme plat qui rendait la respiration difficile et augmentait encore l'impression pénible de la chaleur. Une odeur marécageuse s'était répandue dans l'air; l'horizon s'était voilé d'une vapeur blanchâtre, les feuilles des arbres pendaient le long des branches comme pendant une éclipse; les chiens affolés couraient comme si la rage, qui est inconnue dans ces pays, venait tout à coup de les frapper, et dans les rues on n'entendait qu'exclamations sur l'oppression que causait ce temps extraordinaire. Je fus délivré heureusement de ces désagréables sensations en entrant sous les voûtes du couvent, où se trouvait conservée une fraîcheur délicieuse.

Le docteur nous ayant fait annoncer dans un style oriental, on nous attendait, et nous fûmes introduits, en grande cérémonie, dans l'intérieur du monastère. La présentation se fit dans une vaste salle où tout le couvent était réuni. L'abbesse était assise sous un dais, et les dames dignitaires occupaient des places inférieures sur les degrés de l'estrade où elle trônait. A droite et à gauche étaient les religieuses vêtues de blanc, avec des voiles noirs qui descendaient jusqu'à terre; puis, à leur suite, les novices tout en blanc, et les pensionnaires en toilette de ville. Quand mes yeux se furent habitués au demi-jour de cette salle, ils parcoururent avec plaisir ce cercle de jeunes filles, qui étaient l'élite des colonies espagnoles. Nous fûmes admis à offrir nos respectueux hommages à l'abbesse, qui fut bienveillante et gracieuse. Pendant que le docteur lui faisait sa cour, une dame, qui parlait très bien français, m'interrogea sur la Guadeloupe où elle avait des amies. Notre conversation fut interrompue par une envoyée de l'abbesse, chargée de m'inviter à prendre le thé ce soir-là et tous les autres suivants. La novice qui

remplissait cette mission était une jeune fille d'une taille élevée, d'une physionomie pleine d'expression et d'une rare beauté. Je répondis qu'un si doux engagement me faisait regretter de partir dès l'aube du matin. Une exclamation accentuée qui échappa à la charmante Espagnole m'obligea d'ajouter par politesse que je conserverais le souvenir de cette insigne bonté et de l'aimable messenger qui, en l'exprimant, en avait augmenté le prix. Un instant après on passa, par une longue galerie, dans un salon digne d'un palais par les tableaux dont il était orné, et par ses décorations architecturales. A l'une de ses extrémités s'élevait une fontaine en marbre et en bronze, dont les vasques superposées épandaient des nappes d'eau sans cesse renouvelées, afin de diminuer par leur basse température la chaleur brûlante du climat. La source de cette fontaine était située dans la montagne à une élévation considérable au-dessus de la ville.

Une collation composée de mille friandises, dont le secret n'était connu que dans ce riche monastère, fut servie par les jeunes novices avec un empressement et des soins gracieux. La belle favorite de l'abbesse, qu'on appelait Dorothee, mit une attention toute particulière à venir m'offrir les choses les plus exquises : ce que j'attribuai à la recommandation de la supérieure en faveur d'un étranger. Pouvais-je deviner que cette jolie personne faisait servir des sucreries à sa politique, et que ses politesses séduisantes étaient des ruses diplomatiques pour préparer une négociation ? Je ne me tins en garde que contre la quantité de ses dons, qui menaçaient de me faire éprouver le sort de Vert-Vert, mort, comme on sait, d'une indigestion causée par les excellentes dragées des religieuses de Nevers.

L'abbesse était rentrée dans ses appartements ; le docteur avait été visiter ses malades, et j'allais me retirer, croyant la soirée finie, quand elle allait commencer avec plus d'intérêt. L'une des dignitaires du couvent était chargée de l'éducation des novices et des pensionnaires. C'était une dame encore jeune, qui avait l'estime et l'affection de toutes ses élèves, et qu'elle méritait par son savoir et sa bonté. Elle fut fort aise de trouver l'occasion très rare de s'entretenir avec un voyageur français, et qui plus est un médecin dont on vantait les connaissances. Elle insista pour que je restasse au travail de la communauté qui, chaque soir, devait durer deux heures. Aussitôt, conformément à la règle, toute la brillante jeunesse



de l'abbaye se groupa autour de guéridons qui portaient des bougies, et l'on se mit à l'ouvrage silencieusement. Les travaux étaient fort divers. Les unes faisaient de la dentelle ou brodaient; d'autres composaient des fleurs artificielles pour l'oratoire de leurs parents, ou bien imitaient de vieux tableaux avec des découpures de papier coloré qu'on revêtait d'un vernis; d'autres encore traçaient des cartes géographiques ou copiaient de la musique d'église. On imagine aisément que je prodiguai mes éloges à ces artistes, qui en furent comblés de joie. La confiance enfantine de tout ce troupeau d'écolières me fut promptement acquise; et de partout on m'apporta des œuvres nouvelles qui étaient emmagasinées dans les cellules du couvent. Mais il y eut tant d'allées et de venues qu'en ouvrant les portes on fit pénétrer dans la salle la température de feu qui régnait au dehors et qui agissait violemment sur ces jeunes filles habituées à la fraîcheur de leurs salles voûtées. Les voiles qui couvraient leur tête et leurs épaules étaient insupportables par une telle chaleur. La permission de les ôter fut donnée aux novices seulement, les dames étant assujetties à toute la sévérité de la règle, quelque graves qu'en fussent les suites sous un climat si différent de celui de l'Europe. La dame qui avait accordé cette indulgence s'en excusa, en alléguant que les jeunes créoles reçues dans le monastère, appartenant à de grandes familles et ayant été élevées dans l'habitude de faire toutes leurs volontés, on ne pouvait les soumettre à toute la rigueur de la discipline; mais que néanmoins l'abbaye ressemblait bien plus que les monastères du Mexique et de la Terre-Ferme aux couvents rigides de l'Espagne. En acceptant cette explication, je ne pus m'empêcher de remarquer avec quel plaisir ces futures religieuses profitaient des derniers moments de liberté, et se prévalaient des avantages que leur avait prodigués la nature et dont elles allaient être bientôt privées à jamais. En écartant son voile, la belle Dorothee découvrit une magnifique chevelure qu'elle ne devait plus conserver que quelques jours, la cérémonie de sa prise d'habit étant fixée irrévocablement. Quand elle ajusta ses cheveux, elle dit, les yeux humides de larmes, qu'elle devait leur faire ses derniers adieux.

La conversation continua avec cette effusion, et quoique ces dames fussent d'une haute extraction, elle se montrèrent toutes sans le moindre orgueil, et j'admirai leur naturel, leur franchise, leur bonne éducation et surtout leurs bons sentiments. Je pus avec

sincérité en faire l'éloge et témoigner à l'excellente religieuse qui dirigeait leur éducation, combien j'appréciais l'œuvre à laquelle était dévouée sa vie. « Docteur, me dit-elle, l'amique vous représente si bien a pour mes chères filles une bonté paternelle si grande qu'il ne vient point ici sans écouter leurs doléances sur les maux dont elles se croient atteintes ou menacées; et, depuis une heure, elles me demandent de vous consulter pareillement. J'ai beau me récrier sur l'indiscrétion d'une telle requête, elles prétendent que, rempli de bonté pour de pauvres recluses, vous ne vous refuserez pas à leurs vœux. » Quoique je me fusse bien passé de cette épreuve qui ne laissait pas d'être embarrassante, je dus m'y soumettre et répondre que j'étais entièrement au service de ces dames, Aussitôt une petite pensionnaire me prit par la main et me conduisit au vaste fauteuil qu'occupait ordinairement le docteur quand il rendait ses oracles. Le secret en était gardé, par la situation à l'écart de ce dispensaire, dans l'embrasement d'une large fenêtre; car, pour rien au monde, ces jeunes filles n'auraient voulu que leurs maux fussent connus dans la crainte qu'on ne s'en raillât. Le silence que plusieurs d'entre elles avaient gardé à cet égard leur avait été funeste. La confiance sans bornes de cette innocente enfant me rendit confus, et ses confidences m'auraient fait sourire si j'avais été moins pénétré de la gravité de mon rôle; elle n'était malade que de ses quinze ans. Je la rassurai de mon mieux et lui donnai l'assurance qu'avant six mois écoulés elle serait l'une des plus brillantes élèves de l'abbaye; elle accepta cette prédiction et m'en exprima sa reconnaissance. Une religieuse qui vint ensuite avait eu recours inutilement aux remèdes du docteur; aucun n'avait pu la débarrasser de mouvements fébriles qui avaient un type régulier intermittent. « Vous demeurez, lui dis-je, aurez-de-chaussée. » Elle fut fort étonnée que je connusse sa cellule. « La science, ajoutai-je, m'en a révélé la situation; il faut y renoncer, quelque agrément qu'elle puisse vous offrir; et votre santé se rétablira dès que vous aurez habité pendant quinze jours l'endroit le plus élevé de l'abbaye. » Elle me promit d'exécuter, dès le lendemain, mon ordonnance, sans néanmoins y rien concevoir. Il vint ainsi me consulter nombre de malades réels ou imaginaires. Les dernières étaient les plus difficiles à guérir.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis s'approcher la señora Dorothée, dont la fraîcheur et le coloris auraient pu rivaliser avec

les plus belles fleurs. Elle ne pouvait avoir à se plaindre que d'une santé trop prospère. Elle s'assit sur un tabouret devant moi, et, fixant ses yeux sur les miens, elle me dit à voix basse, avec une intonation profonde et saccadée : « Je sais, Monsieur, qui vous êtes. J'ai foi dans votre honneur et dans votre générosité ; sauvez-moi : si je reste ici, je suis morté. Vous partez dans quelques heures ; emmenez-moi. Je suis jeune, noble, riche, belle ; si vous m'aimez, vous m'épouserez. Sinon, vous m'enverrez à la Martinique. J'ai là, aux Dames de Saint-Pierre, une tante qui m'aime et qui n'exigera pas que je prenne le voile contre ma volonté. » Interdit par cet étrange discours, je ne trouvai pas de paroles et restai dans un silence causé par ma confusion. La charmante novice se hâta de l'interpréter comme un acquiescement ; elle se leva aussitôt, et, croisant ses belles mains sur sa poitrine, elle s'inclina plusieurs fois, comme pour me témoigner sa reconnaissance de mes bons avis. Mais, avant de s'éloigner, elle ajouta, sans attendre ma réponse, qui ne lui semblait pas douteuse : « C'est convenu ; à une heure, avant le jour, à la petite porte de l'église, à la gauche du grand portail ! »

Je crus rêver, en me trouvant engagé, sans le vouloir, à commettre un rapt, un sacrilège, un odieux abus de confiance, un acte désespéré, qui devait m'imposer un mariage mal assorti. Un incident interrompit tout à coup mes réflexions et mit brusquement un terme à mes consultations. Une rumeur soudaine mit toute la compagnie en émoi. C'était l'immense volière établie dans le cloître, dont les oiseaux s'étaient réveillés en sursaut au milieu de la nuit et faisaient entendre leurs bruyantes clameurs. Presque aussitôt il se joignit à ce concert un charivari de cris aigres, perçants, rauques et discords, et l'on vit entrer dans la salle une longue colonne de perroquets, de perruches, d'énormes aras, de cacatoës et d'autres espèces qui m'étaient inconnues. Tous ces animaux, qui, d'ordinaire, dorment jusqu'au jour, avaient quitté leur perchoir d'un commun accord, et, moitié volant, moitié marchant, ils s'étaient mis à la recherche de leurs maîtresses, les appelant par des vociférations inouïes, en battant des ailes et en menaçant de leur bec crochu les domestiques qui voulaient les arrêter. On eut beaucoup de peine à repousser cette étrange invasion ; on ne put renvoyer ces hôtes incommodes qu'après les avoir repus de gâteaux, et encore fallut-il que, pour retourner à leur logis, des dames les y reconduisissent. Leur conduite extraordinaire fut attribuée à la présence

de quelques vautours sortis de la montagne, pour épier dans la ville les oiseaux de basse-cour. Cette explication laissa des doutes dans mon esprit, lorsque j'appris que les perroquets n'avaient jamais commis d'autre incartade que celle dont je venais d'être témoin. Assurément si les vautours en avaient été la cause, ces oiseaux de proie devaient chaque nuit leur en fournir de nouvelles occasions, puisqu'ils avaient leur gîte si proche de la ville.

Mon incrédulité fut justifiée par l'arrivée bien autrement surprenante d'un personnage qui n'avait rien à redouter des vautours, et qui inspirait bien plutôt la crainte qu'il ne l'éprouvait.

Pendant qu'on me racontait l'histoire des perroquets, qui sont là dans leur pays natal, un tumulte se fit entendre dans les cloîtres et une foule de mulâtresses et de métisses, qui étaient les femmes de chambre de ces dames, se précipitèrent dans la salle poussant des cris d'effroi. Derrière elles entra lentement un monstre hideux, un alligator, ou, comme on dit en Europe, un crocodile. Sa longueur excédait dix pieds, et les écailles dont il était recouvert le rendaient invulnérable. Il fouetta de sa queue puissante les dalles de marbre et les fit retentir; puis, ouvrant sa gueule armée de dents tranchantes, il claqua ses larges mâchoires les unes contre les autres, comme pour montrer leur force et comment il s'en servirait pour couper un membre et procéder à une mastication de chair humaine; mais il n'attaqua ni ne poursuivit personne, et la lumière sembla l'éblouir. Il eut, au reste, à peine le temps de se reconnaître. Le jardinier, un nègre robuste, accourut, et lui jeta un *lasso*, c'est-à-dire une forte lanière tressée, qui s'enroula autour de son corps, et dont il se servit pour l'entraîner. L'animal résistant à ses efforts, il fallut capituler à moitié, en lui donnant un poulet, un gigot, qu'il engloutit d'une seule pièce dans son estomac. Il se laissa dès lors conduire comme un mouton.

Cette scène, qui, d'abord, était menaçante, finit par piquer ma curiosité. Je demandai comment, au milieu de cette compagnie d'élite, il survenait de tels hôtes, qui, sans doute, n'avaient aucun droit à s'y trouver invités. On m'apprit que c'était à la science du docteur qu'on devait cette connaissance. Voici comment c'était arrivé. Le jardin de l'abbaye confinait d'un côté à des marais, qui s'étendaient vers la montagne. Des grenouilles vinrent s'établir dans leurs eaux, non pas comme celles d'Europe, d'une petite taille et d'une voix argentine, mais des grenouilles grosses comme la tête

d'un homme, ayant des mugissements semblables à ceux d'un taureau et tout aussi bruyants, — *Bull Frogs*. Du soir au matin elles remplissaient l'air de leurs chants sataniques, et il était impossible de dormir à l'abbaye. Le docteur fut consulté, et, grâce à lui, on fut délivré de ces insupportables animaux. Il envoya chercher au continent un jeune alligator, à peine adolescent, et le fit mettre dans le marais. Les chants eurent bientôt cessé; les grenouilles furent croquées, ou bien s'expatrièrent pour échapper à la dent meurtrière de leur ennemi. Pour récompenser ce service, les religieuses recommandèrent leur libérateur aux cuisines de l'abbaye, d'où, chaque jour, une copieuse pitance lui fut apportée au bord de son marais. On m'assura qu'il connaissait parfaitement l'heure de son repas, et qu'une fois, son pourvoyeur l'ayant négligé, il s'était acheminé à travers le jardin pour venir faire ses réclamations. C'était uniquement dans cette occasion qu'il avait pris une telle liberté, et l'on ne pouvait imaginer comment et pourquoi il s'était hasardé à faire l'étrange visite dont je venais d'être le témoin.

Des exemples récents m'avaient appris que les espèces animales les plus dépourvues d'intelligence étaient cependant organisées de manière qu'elles avaient la prévision des grands phénomènes de la nature, dont les hommes méconnaissaient l'imminence. Il n'y avait pas, à Saint-Vincent, jusqu'aux serpents boas qui n'eussent pressenti l'approche de l'ouragan. Mais quand je voulus expliquer par cet instinct la visite de l'alligator, il me fallut bien renoncer à cette conjecture, car il demeura bien prouvé que la Trinidad était, par sa position géographique, à l'abri de cette terrible tempête, et que jamais elle n'en avait éprouvé les ravages.

La soirée, déjà avancée, touchait à sa fin, et j'allais prendre congé de ces bonnes Espagnoles, quand inopinément les eaux jaillissantes de la belle fontaine qui s'élevait à l'extrémité de la salle cessèrent de couler. Les orifices qui leur donnaient issue se mirent à ronfler comme des tuyaux d'orgue. Il faut croire que la source venait d'être tarie par quelque commotion dans la montagne, et que des fumerolles échappées par les fissures de cet ancien foyer volcanique s'étaient emparées des conduites d'eau et en avaient fait des conduites de gaz. Tant est-il qu'aussitôt il se répandit dans la salle une vapeur sulfureuse empestée, et que toutes les lumières s'éteignirent. La peur et l'obscurité produisirent un tumulte inexprimable. Au milieu des cris, des pleurs, des prières,

je m'efforçais, comme les autres, de gagner la porte ; une main m'arrêta, et une voix me glissa dans l'oreille le mot : *Remember*.

Je me trouvai fort heureux, quand j'atteignis le cloître, de pouvoir mettre un terme à ces épreuves. Je priai une élégante mulâtresse, qui était sur mon chemin, de me conduire à la porte extérieure. Je ne sais ce qu'elle me dit en m'accompagnant, étant fort préoccupé de tout ce qui venait de m'arriver ; mais mon attention fut éveillée, lorsque, en me quittant, elle me souhaita, en riant, un bon voyage, en m'appelant commandant.

Au parloir, où l'on recevait les hommes qui n'avaient pas, comme moi, l'immunité de la science médicale, était demeuré pour m'attendre le jeune Caraïbe que son chef avait chargé de m'accompagner. Les femmes de chambre du couvent lui avaient apporté à dîner par un tour qui servait aux relations avec le dehors ; elles avaient pris grand soin de lui, et l'une d'elles, qui était sans doute la camériste de la señora Dorothée, lui avait surpris, malgré sa défiance de sauvage, l'aveu que j'étais officier, et non médecin ; elle avait témoigné une grande joie quand elle avait appris quelle estime et quelle affection avaient pour moi les Caraïbes de Saint-Vincent.

Nous arrivâmes, sans encombre, à mon logis, chez le véritable docteur. Je me hâtai de me dépouiller de ma friperie d'emprunt, et de me débarrasser avec des torrents d'eau de ma frisure poudrée. Je revêtis joyeusement mes habits de marin ; je préparai mes armes, et je me jetai par le travers de mon lit, tandis que mon compagnon s'étendait sur une natte. Nous avions quatre heures à dormir ; nous en dormîmes cinq, et l'aube du jour allait paraître quand nous quittâmes la maison, où tout le monde sommeillait encore. C'était le moment du rendez-vous de Pakiri pour partir, mais l'heure de celui de la jeune novice était passée, ce qui n'importait guère, puisque je m'étais bien promis de ne pas m'y rendre.

La ville, que nous parcourûmes à grands pas, était silencieuse et déserte ; ses habitants, accablés par la chaleur, étaient plongés dans un sommeil léthargique qui ne devait pas avoir de réveil. Je croyais que nous allions descendre au port, et je fus surpris de trouver que notre chemin nous avait conduits sur la place de l'Abbaye. Le clair de lune permettait de voir, comme s'il eût fait jour, ce respectable édifice. Sous le porche qui couvrait une entrée à la gauche du parvis, il y avait un cierge allumé, et à côté un bouquet

que je reconnus à une fleur bleue, belle et rare, pour celui que j'avais admiré dans les mains de Dorothée. Évidemment, la jeune novice était venue au rendez-vous, et, n'y trouvant personne, elle avait pris le sage parti de rentrer au couvent.

Cette résignation me toucha, et je me demandai si je n'avais pas eu trop de sévérité pour cette malheureuse et imprudente enfant. Dans ce moment, où mon cœur s'amollissait, j'entendis avec émotion les chants religieux qui s'élevaient sous les voûtes de l'église, et qui parvenaient jusqu'à nous, comme des accents aériens à demi-étouffés. Je compris que les dames de l'abbaye étaient descendues au chœur pour les matines; et je cédaï au désir de voir une dernière fois ces pauvres recluses.

La porte était ouverte devant nous et nous pénétrâmes dans la nef; sa partie supérieure était éclairée par la lune, dont la lumière passant à travers des vitraux colorés faisait apparaître sur les vieux murs des images colossales et fantastiques. Le bas de l'église était dans l'obscurité, et l'on voyait seulement, de loin en loin, quelques cierges allumés devant de saintes images. Nous nous approchâmes de la grille du chœur, et je pus distinguer, par l'étroit intervalle de ses épais barreaux, toute la communauté rassemblée pour la prière. Les voiles étaient baissés, les fronts inclinés vers la terre, et les traits effacés par l'ombre du sanctuaire. Cependant lorsque, quittant leurs stalles, les sœurs et les novices passèrent processionnellement devant la grille, je reconnus plusieurs d'entre elles, et malgré le changement de mon costume, elles me reconnurent aussi et me témoignèrent, par un signe, qu'elles n'avaient pas perdu mon souvenir. Je me laissai aller à ces douces idées, sans prévoir que la mort était suspendue sur ma tête et qu'elle devait frapper à l'instant ces innocentes et belles créatures.

Soudain les cloches de la grosse tour de l'abbaye se mirent en branle, et tintèrent comme pour un glas funèbre ou le tocsin. Une lampe de bronze, qui était suspendue par une chaîne à la voûte de l'église, s'agita d'elle-même et oscilla comme une pendule. Un bruit lointain et se rapprochant avec rapidité semblait être le mugissement de la marée montante, mais quand ses causes inconnues agirent sous nos pieds, il devint plutôt comme le bruit du train d'artillerie d'une armée roulant sur les pavés d'une ville. Tout est perdu! c'est Baribarou, s'écria mon jeune compagnon, et sa prédiction sinistre, quoique à moitié inintelligible, fut accomplie aussitôt

que proférée. La terre trembla avec une si grande violence que nous faillîmes être renversés ; nous perdîmes pied comme dans le tangage d'un vaisseau, et tout, autour de nous, s'ébranla, jusqu'à la grille massive du chœur à laquelle nous nous retenions pour ne pas être culbutés.

Une scène affreuse eut lieu là, devant mes yeux, derrière cette funeste grille. Les jeunes sœurs, les pensionnaires se précipitèrent, en poussant des cris d'épouvante, vers la porte de sortie, qui devait leur permettre de fuir la mort ; mais déjà les secousses du sol avaient fait s'écrouler la voûte de cette issue, et le passage en était fermé par un mur de décombres. Ces malheureuses filles revinrent sur leurs pas, et coururent en foule à une autre porte qui désormais était leur seul espoir. Elles firent de vains efforts pour l'ouvrir, et redoublèrent leurs cris déchirants. Plusieurs vinrent, dans leur égarement, se cramponner à la grille qui nous séparait d'elles ; nous avions déjà employé toutes nos forces contre ce fatal obstacle, nous n'avions pu faire sur lui la moindre impression. On l'avait élevé pour en faire au monastère une clôture de fer infranchissable, et l'on n'y avait que trop bien réussi. A cette heure dernière l'abbesse, appuyée à l'autel, les bras en croix, les regards vers le ciel, priait pour ses chères filles, et les bénissait. Il n'y eut, entre cette agonie et l'instant suprême, que le court intervalle qui sépare de la mort l'homme agenouillé devant le billot de la décapitation. Un nouveau choc remua jusque dans leurs fondements les murs de la vieille église. Un craquement épouvantable se fit entendre au-dessus de nous, la voûte se déchira et me laissa voir le ciel bleu à travers. Aussitôt, le dôme qui couronnait l'autel s'abîma sur le chœur et l'ensevelit sous un énorme amoncellement de ruines. Il n'échappa pas une seule victime à cette avalanche de pierres qui étaient tombées de cent pieds de haut. Pas un cri, pas un gémissement ne sortit de ce sépulchre, qui engloutissait vivantes quarante jeunes filles, belles de tous les dons que peuvent réunir la nature et la société.

Le cintre du transept qui était sur nos têtes ne résista que quelques secondes de plus, et fit pleuvoir bientôt une grêle de pierres de taille qui nous terrassèrent. Mon jeune compagnon s'étant relevé le premier m'entraîna sous les arches d'un bas-côté de l'église qui résistait encore aux secousses multipliées de la terre. J'ignore complètement comment de là nous gagnâmes la porte par



où nous étions entrés. Je sais seulement qu'en arrivant sur la place nous nous assimes éperdus, épuisés, meurtris et presque privés de jugement.

Dans ce lieu, à moins que la terre ne s'entr'ouvrît, comme on en était menacé par ses convulsions, il y avait quelque sécurité par l'éloignement des édifices qui s'écroulaient; et ce devint le refuge des malheureux qui parvenaient à sortir de dessous les décombres de leurs maisons. Surpris pendant leur sommeil, ils étaient nus et n'avaient sauvé que leur vie. Encore beaucoup d'entre eux étaient blessés; il fallut dépouiller un enfant de sa chemise pour en faire des bandes afin d'arrêter le sang d'un homme. Les fontaines étaient tarées, et l'on ne pouvait étancher la soif des mourants. Des familles entières avaient été écrasées sous leurs lambris dorés; il n'en restait qu'un faible enfant qui errait dans la foule en demandant sa mère. Des femmes échappées au péril, ne voyant pas auprès d'elles quelque objet de leur amour, rentraient dans leur maison pour l'en retirer, et périssaient victimes de leur dévouement. D'autres, ne trouvant plus d'issue pour sortir de leur demeure, et voyant les murs près de se renverser sur elles, se précipitaient du haut d'un balcon, et venaient se briser sur les dalles de la place. A chaque nouvelle secousse on entendait le fracas de l'écroulement des maisons, avec des cris d'angoisse, d'agonie et des invocations à Dieu pour qu'il arrêtât cet affreux fléau. Comme si ce n'était pas assez de tant de maux, des terreurs paniques se répandirent dans cette multitude. On prétendit que les esclaves de la geôle, libérés par la chute des murailles de leur prison, parcouraient la ville, égorgeant les habitants qui se sauvaient en emportant leur or et leurs bijoux. Si ce ne furent des hommes qui ajoutèrent aux calamités publiques, ce furent certainement des animaux féroces et puissants. Un toréador qui avait eu des succès à Caracas était arrivé à Port d'Espagne, depuis quelques jours, afin d'y donner le spectacle attrayant d'un combat de taureaux. Dans ce but, il avait amené une douzaine de ces animaux, choisis parmi les plus forts et les plus farouches. Cette troupe formidable fut délivrée de ses entraves, par le tremblement de terre, qui abattit toutes les clôtures; elle s'élança dans la ville, poursuivant et foulant aux pieds les infortunés qui croyaient avoir épuisé la coupe de l'adversité. Nous entendîmes les mugissements de ces animaux et le bruit de leur galop infernal, quand ils passèrent à une extré-

mité de la place, et jetèrent autour de nous l'effroi et la consternation; mais continuant leur course furieuse, ils nous laissèrent, par bonheur, derrière eux.

L'aspect de tant de misères sans aucun remède nous fit souffrir plus patiemment nos propres maux. Il faisait alors grand jour; nous nous levâmes tout endoloris et nous nous acheminâmes vers le port. Nous y arrivâmes très difficilement, les rues étant obstruées par des amas de ruines. Pakiri, qui désespérait de nous revoir, nous reçut à bras ouverts; il nous fit porter à bord de la pirogue et nous prodigua toutes sortes de soins. Un moment après, nous sortions du port. Je ne me crus délivré de la fatalité attachée à cette île, si belle et si féconde, que lorsque notre embarcation fut balancée par les flots du golfe de Paria. La mer me parut un port de salut auprès de la terre agitée que je venais de quitter.

Quand j'eus recouvré quelque tranquillité d'esprit, Pakiri me raconta que, grâce aux laissez-passer du docteur, ses trois goélettes, chargées de subsistances, avaient pu surmonter les difficultés de la douane et faire voile dans la soirée et dans la nuit. Lors de la première secousse qui s'était fait sentir sur le quai, il avait tenu ses hommes à leur poste, et cette mesure lui avait permis de garantir la pirogue des effets que le tremblement de terre avait exercés sur les eaux du port. Deux fois la mer s'était retirée à perte de vue, laissant les navires à sec; puis elle était revenue en furie et avait rempli et coulé ceux de ces navires qui s'étaient couchés faute d'être soutenus. La pirogue, maintenue par ses rameurs, n'avait souffert aucune avarie.

Pakiri ajouta, à ma grande surprise, qu'il avait fait partir pour la Martinique les deux mulâtresses que je lui avais envoyées. Ceci, assurément, exigeait une explication; voici celle qu'il me donna. Dans la nuit, deux jeunes filles, qu'il prit à leur costume pour des Mestives, l'avaient fait appeler, et s'étaient recommandées, de la part du commandant d'artillerie de la Guadeloupe, pour passer à Saint-Vincent ou à la Martinique. Un balaou à cette dernière destination étant prêt à partir, il leur avait offert cette occasion en garantissant le soin qu'on aurait d'elles à bord; mais elles avaient différé d'accepter cette proposition. Alors le tremblement de terre étant survenu, il avait veillé sur elles autant que le permettait un si grand désastre. Ne me voyant pas revenir après ce terrible événement, il avait dû croire que j'avais péri et que c'était vainement

qu'on m'attendait. Alors ces deux femmes s'étaient résignées, en sanglotant, à s'embarquer pour Saint-Pierre, et, quelques minutes après, le balaou avait pris le large. Il était probablement l'une de ces voiles blanches qui paraissent dans le golfe à l'horizon. Je reconnus dans ces deux voyageuses Dorothée et sa camériste, et je me félicitai d'être au moins pour quelque chose dans le salut de cette charmante fille, la seule, sans doute, qui, de toute cette brillante jeunesse, eût échappé aux étreintes de la mort.

Les funèbres images de cette nuit de désastres me poursuivirent longtemps ; mais de nouveaux malheurs en affaiblirent les tristes impressions ; et lorsque, en débarquant à Saint-Vincent, je trouvai l'île ravitaillée par le succès de notre expédition, et sa population joyeuse et reconnaissante d'avoir été délivrée de la famine, j'éprouvai la satisfaction d'avoir concouru à causer cet heureux changement. Trois goélettes de la Guadeloupe, chargées de vivres, venaient d'arriver. Les insulaires pouvaient attendre sans inquiétude la récolte que le maïs précoce leur promettait dans quarante jours, et il ne leur restait plus à redouter d'autre fléau que la guerre et d'autres ennemis que les Anglais.

## CHAPITRE IX

1795

Première campagne de l'île Saint-Vincent. — Attaque de Kingstown. — Retraite.  
— La belle caraïbe *Fleur des Bois*. — La caverne. — Fuite par la fissure des rochers. — Le bassin bouillonnant. — Rappel de l'auteur à la Guadeloupe.

Pendant trois mois que je passai au carbet de la montagne, avec mes amis les Caraïbes, mes jours furent tissus de soie et d'or. C'était bien là l'Eden, comme l'a peint Milton, avec son printemps perpétuel, ses forêts ombreuses, ses magnifiques aspects, ses bosquets fleuris, ses oiseaux chanteurs, parés des couleurs les plus variées et les plus brillantes. Rien n'y manquait, car une autre Héva habitait ce riant séjour.

Pakiri, le chef rouge, s'était épris pour moi d'une vive affection, et sa fille, d'une douce amitié. C'étaient, non des sentiments, comme en Europe, passagers, au milieu des innombrables distractions du monde, mais bien des sympathies profondes, à l'épreuve de la vie et de la mort. Le sauvage n'avait que deux pensées, l'une dans son esprit et l'autre dans son cœur. La première était l'amour de la guerre, la seconde l'amour de sa fille. La défense de son pays et le bonheur d'Éliama l'occupaient sans cesse; et cet homme, qui semblait impassible devant les guerriers de sa nation, s'affligeait jusqu'à laisser échapper des pleurs quand il me parlait du sort dont sa patrie et son unique enfant étaient menacés, si nous n'étions pas victorieux de nos implacables ennemis. Je m'associai à ses sollicitudes, à ses espérances, à ses projets, et je préparai, autant que le permettaient ma jeune expérience militaire et nos faibles moyens,

la campagne que nous étions impatients d'ouvrir contre nos voisins, les colons anglais de Saint-Vincent.

Déjà, depuis longtemps, les Caraïbes avaient adopté l'usage des armes à feu, quoique, par nécessité et par habitude, ils continuaient de se servir de leurs flèches, de leur casse-tête et d'un coutelas qu'ils maniaient avec une grande habileté. J'avais obtenu de la Guadeloupe de la poudre, des balles et quelques fusils; j'en retirai dix fois plus de la frégate naufragée, que d'intrépides nageurs allèrent explorer en plongeant dans ses flancs submergés. Aussitôt nos artilleurs furent changés en instructeurs, pour apprendre aux sauvages à manier leurs mousquets et à manœuvrer comme nos troupes légères. Le succès fut très prompt et très facile. Ce n'étaient point là de lourds paysans qu'on devait dégoûter; c'étaient des chasseurs alertes, vigoureux, ayant le coup d'œil juste et le pied ferme, qu'il fallait seulement former aux évolutions d'ensemble. Ils réussirent si bien à tirer à la cible que je fus obligé d'en attribuer l'honneur à la vieille mère du chef de la tribu noire, dont la sorcellerie avait dû présider à leurs rapides progrès. Ses deux petites-filles : Étoile du Matin et Fleur des Bois, ne manquaient pas le but une seule fois. En voyant cette levée en masse de jeunes filles, armées pour défendre leurs foyers domestiques, au lieu de gémir et de s'en remettre à la Providence, comme on le fait en Europe, je ne pus croire que la fortune de la guerre fût infidèle à une cause si belle et si sacrée.

J'avais déjà entrevu combien, dans les îles de l'Archipel, la prodigieuse multiplicité des accidents du terrain rend difficile l'étude du théâtre de la guerre, et complique les opérations qui peuvent avoir lieu dans une aire très circonscrite. Je résolus d'acquérir une connaissance étendue du pays, afin d'apprendre par quels moyens il était possible de le défendre efficacement, et d'y trouver des bases aux lignes les plus avantageuses pour attaquer l'ennemi sur son territoire. Chaque jour je parcourais un canton de l'île, jusqu'à la frontière de la colonie anglaise, en me faisant accompagner dans ces excursions par les guides les plus intelligents. Pakiri lui-même voulut que nous visitassions ensemble la crête des montagnes qui séparaient la partie caraïbe de l'île de celle envahie par les Anglais. Une suite d'escarpements ne laissait de passage que dans un petit nombre d'endroits; et ces défilés avaient été fermés presque tous par d'énormes abatis. Les cols qui avaient été laissés ouverts étaient

gardés par des vigies chargées de donner l'alarme, et par des chiens de race espagnole, grands comme des loups, agiles comme des panthères, et qui étaient les sentinelles les plus vigilantes et les plus farouches qu'il fût possible de trouver. Il faut dire que leurs habitudes, qui les rendaient propres à ce service, leur avaient donné, ou peut-être mérité, une assez mauvaise réputation. Quand un nègre des habitations voisines de leurs chenils venait à mourir d'apoplexie, on ne manquait pas d'assurer que les lévriers caraïbes l'avaient étranglé; ce que tout le monde croyait parce qu'ils en étaient bien capables. Moi-même, sans ajouter foi précisément à leurs méfaits, pas plus qu'aux méchants tours que les nègres de la Martinique jouaient, disait-on, à leurs maîtres, en avalant leur langue, je me tenais en garde contre eux. Quand je visitais les bois de la frontière en compagnie d'Éliama, ils accouraient se coucher à ses pieds, avec toutes sortes de flatteries; mais, en rampant vers elle, ils tenaient leurs yeux blancs fixés sur moi comme sur une proie, et ils grommelaient hargneusement en montrant les dents pointues dont leurs longues mâchoires étaient armées. Ils me prenaient pour un Anglais, et ils ne revinrent de cette erreur qu'en m'entendant parler avec d'autres inflexions de voix et un autre langage, ou, plus probablement, en distinguant par la finesse de leur odorat que la piste n'était pas la même que celle de leurs ennemis. Je ne veux pas oublier ici un service qu'ils me rendirent.

Eliama m'avait proposé de faire une excursion matinale à la montagne de la Soufrière, dont l'aspect lointain excitait vivement ma curiosité. C'était le premier volcan que je visitais, et l'observation des phénomènes qu'il offrait fut pour moi du plus grand intérêt. Le cône se projetait jusqu'à la région des nuages; mais ce jour-là, le ciel était serein, et nous permit d'embrasser d'un coup d'œil une perspective immense. Sainte-Lucie et la Grenade, avec ses îlots, étaient là sous nos yeux, toutes hérissées de pics nébuleux. On distinguait nettement la Martinique, quoiqu'elle fût à une distance de trente lieues. Les grands arbres qui ceignaient la base de la montagne disparaissaient aux approches de ses versants supérieurs, et ses flancs étaient revêtus d'un bois touffu d'arbrisseaux charmants, couverts de fleurs élégantes, et appartenant, la plupart, à la famille des mélastomes. Le sommet circulaire du volcan était creusé profondément; il contenait un vaste bassin que bordait de toutes parts un orle haut de cinquante à soixante pieds, et couvert

de plantes vertes et robustes. Le fond de ce bassin était un sol rugueux, privé de toute végétation, retentissant sous les pas et fendillé par la chaleur souterraine, comme le serait la terre d'un marais desséchée par le soleil. En douze ou quinze endroits jaillissaient, par des fissures, d'abondantes fumerolles blanchâtres qui, en s'élevant dans l'air, se coloraient des couleurs de l'arc-en-ciel. Vers le milieu de cette grande arène se projetait un piton haut d'une centaine de pieds, et dont on n'aurait pu escalader les parois presque verticales, si des arbrisseaux n'y avaient pris racine, et ne l'avaient recouvert jusqu'à sa cime aiguë. Il nous prit une envie d'écolier ou de savant d'atteindre à cette cime; et déjà nous nous accrochions aux plantes pour nous aider à gravir l'escarpement, quand Éliama s'arrêta, prêta l'oreille, et d'un geste suspendit mes mouvements. Elle était douée d'une perception des sons si parfaite, que les Caraïbes disaient proverbialement qu'elle pouvait entendre une souris grignoter dans la lune. Elle se pencha entre les branches, et découvrit, sur l'orle du volcan vis-à-vis de nous, un chasseur avec des domestiques et des chiens d'arrêt. Ce devait être un officier anglais, attiré dans ce lieu par l'amour de la chasse ou par la curiosité de visiter la Soufrière. Il était armé d'un fusil double, et ses gens avaient des mousquets. Nous échappions à sa vue par notre position derrière le piton, et nous pouvions, de là, prévenir son attaque par le feu bien ajusté de nos carabines. Il est vrai que l'avantage de notre embuscade ressemblait beaucoup à celui d'un guet-apens; mais nul doute ne pouvait exister que, si nous n'en profitions pas, l'ennemi ne se ferait pas scrupule de nous assaillir en nombre triple ou quadruple, et de ne rien épargner pour nous prendre ou nous tuer. Dominé par cette certitude, je visai l'officier, et j'allais faire feu, quand ma belle compagne m'en empêcha, et tirant de sa ceinture un long sifflet d'ivoire, comme en portaient tous les chefs caraïbes, elle en fit sortir deux fois un son aigu et prolongé qui fendit l'air. Les chasseurs s'arrêtèrent, inquiets et incertains, en entendant ce signal, et croyant avoir affaire à une troupe de sauvages. C'était à peine une erreur. Pendant qu'ils délibéraient, deux lévriers d'un poste voisin, répondant à l'appel du sifflet, parurent tout à coup sur l'orle du cratère; ils n'eurent pas plutôt aperçu l'officier et sa suite, qu'en reconnaissant des ennemis ils se précipitèrent sur eux. Dans leur course impétueuse, ils tuèrent, d'un coup de dent, deux ou trois chiens de la meute qu'ils trou-

vèrent sur leur passage, et ils fondirent sur les maîtres, sans tenir compte des coups de fusil qu'on leur tira, et que leur fit éviter la rapidité de leur élan. En une minute, les chasseurs, qui avaient épuisé leur feu, furent mis en fuite, poursuivis sans relâche par les lévriers sur les versants rapides de la montagne, et culbutés dans les ravins par le choc violent de ces animaux, lancés sur eux avec une force d'impulsion irrésistible. Lors de notre retour au carbet, Éliama envoya à nos utiles alliés un témoignage de notre gratitude pour le secours qu'ils nous avaient apporté avec tant de promptitude et d'intrépidité.

Nos préparatifs d'invasion étaient terminés, et nous n'attendions plus pour attaquer la colonie anglaise que l'assistance des troupes de la Guadeloupe, qui nous était promise depuis longtemps ; mais Victor Hugues avait plusieurs entreprises en cours d'exécution, et la nôtre n'était pas à ses yeux la plus pressée. Ses retards donnèrent à l'ennemi le temps de rassembler et d'organiser ses moyens de défense et de nous opposer une puissante résistance. La ville de Kingstown, capitale de la colonie anglaise, fut couverte par un camp retranché et défendue par des lignes fortifiées qui se reliaient à la citadelle, vieux château dominé par les mornes voisins, mais qui, par la hauteur et la force de ses murailles, était à l'abri d'un coup de main. Enfin, il nous arriva un bataillon d'infanterie, et une douzaine de corsaires débarquèrent une partie de leurs équipages pour concourir à l'attaque. Je voudrais pouvoir dire que cette armée ressemblait à mes bons camarades de Quiberon que l'amour de la patrie guidait dans toutes leurs actions, et dont l'héroïsme sans reproche était inaccessible aux mauvaises passions humaines. Mais la vérité historique exige que je peigne sous des traits différents cet assemblage de réfractaires des dépôts coloniaux, de marins déserteurs recueillis par des pirates, de nègres marrons enrégimentés, et d'une levée en masse de sauvages, dont les rangs étaient grossis, comme ceux de nos ancêtres les Gaulois, par leurs femmes et leurs filles transformées en guerriers belliqueux. Ces sauvages, il faut bien l'avouer, étaient les hommes les plus civilisés de l'armée, et ceux qui avaient le moindre penchant pour le pillage, l'incendie et la dévastation. Ils étaient plus disciplinés que les soldats, moins féroces que les nègres, et même ils n'étaient pas aussi ivrognes que les matelots.

J'étais trop officier d'artillerie pour ne pas avoir en antipathie



la vie désordonnée et licencieuse de ceux qui m'environnaient, et ce fut avec satisfaction que je reçus une destination qui me séparait d'eux. Tandis que la colonne d'infanterie, grossie par les marins, suivait le chemin du rivage, je prenais, avec un corps de Caraïbes rouges, les sentiers des montagnes, afin d'arriver sur le flanc des positions de l'ennemi et de poster avantageusement les deux pièces de campagne dont j'avais le commandement. Tout me réussit à souhait. Je franchis les crevasses ouvertes dans le massif des mor-nes par d'anciens tremblements de terre ; je traversai la forêt Noire et les cols qui séparaient le territoire des sauvages de celui des Anglais, et je débouchai dans la campagne de la colonie, précédé d'une nuée de tirailleurs qui balayaient le terrain. Seulement, quelques habitations ayant résisté, elles furent emportées de vive force et incendiées par accident ou par représailles.

Dans toutes les îles volcaniques du grand Archipel américain, les collines sont de hautes coulées de laves, qui partent d'un centre commun où gisait le foyer ignivome ; elles se ramifient et diminuent d'élévation en se rapprochant du rivage de la mer. Ainsi, quand on est maître du point culminant, on a la clef de toutes les positions militaires de la côte et de ses environs ; on les domine par un commandement avantageux, et l'on peut les attaquer par des routes divergentes. C'est ce qui explique comment je pus prendre poste avec mon artillerie sur le flanc du camp fortifié de l'ennemi, et ouvrir un feu de but en blanc qui démonta ses pièces ou les fit abandonner par leurs canonnières. Aussitôt la colonne, qui s'était avancée par le bord de la mer, assaillit les retranchements et les escalada sans peine, les sauvages ayant comblé les fossés avec des fascines. Tous les ouvrages furent emportés, et leurs défenseurs furent la plupart taillés en pièces, attendu qu'ils ne s'étaient pas ménagé de moyens de retraite, et qu'ils avaient fermé leur redoute à la gorge. Si, poursuivant ce beau succès, nos troupes s'étaient lancées à la suite des ennemis, elles seraient entrées avec les fuyards dans la ville et même dans la citadelle ; mais le camp offrait une proie qui arrêta les pillards, et une fabrique de rhum située près de là attira les ivrognes, c'est-à-dire la plus grande partie de l'armée. Un millier de pièces de tafia furent englouties par les vainqueurs, qui restèrent par centaines sans mouvement sur la place. Pakiri, voyant que, non seulement il était impossible de continuer l'attaque, mais encore que nous serions infailliblement écrasés si l'ennemi profitait

de notre désarroi, fit mettre le feu à la fabrique, qui brûla comme un bol de punch, au grand désespoir de ceux dont la soif était inextinguible.

Le lendemain, les troupes s'ébranlèrent fort tard ; la moitié dormait encore en marchant à l'ennemi. Le faubourg fut pris facilement, et la ville aurait éprouvé le même sort sans un incident imprévu qui fit tourner la fortune. La veille, à l'approche des corsaires, une corvette qui était dans le port avait filé ses amarres et, mettant à la voile, elle avait disparu. Pendant la nuit, elle gagna le vent, et, quand le combat fut engagé, elle revint vers Kingstown, se dirigeant sur les douze corsaires de la Guadeloupe, qui étaient au mouillage sans défense, puisque leurs équipages, débarqués en masse, étaient dans les rangs de l'armée. A la vue du danger que couraient leurs bâtiments, les capitaines s'émurent ; ils rappelèrent leurs hommes, sans plus s'inquiéter du succès de l'attaque sur la ville, et, les réunissant sur la plage, ils se jetèrent dans leurs canots pour gagner promptement leur bord. Ce mouvement, qu'on ne s'expliqua pas d'abord, jeta du désordre dans les opérations et de la crainte dans les esprits. Il fut pris pour une retraite, et de proche en proche il en produisit une qui devint générale. Si l'ennemi s'en était aperçu de suite, il pouvait faire une sortie dont la réussite n'eût pas été douteuse. Pour lui dérober l'évacuation du faubourg, Pakiri fit mettre le feu aux premières maisons. L'incendie s'étendit rapidement, et le rideau de flammes et de fumée qu'il jeta entre les combattants permit aux nôtres de se retirer avant que la ville eût reconnu que nous abandonnions notre entreprise.

Pendant cette journée si différente de la veille, j'avais tenu en échec l'artillerie de la citadelle qui aurait pu nuire considérablement à notre attaque sur la ville. J'avais porté mes pièces sur le dernier ressaut d'une longue colline dont la crête étroite se rattachait aux montagnes centrales de l'île. De là je battais de revers une partie des défenses du château, et je n'avais à craindre qu'un cavalier crénelé dont l'élévation était encore plus grande que celle de ma batterie. Je parvins à éteindre son feu, et j'empêchai les autres ouvrages, que je dominais, de continuer à tirer sur nos troupes lorsqu'elles occupèrent le faubourg et attaquèrent la ville. J'avais avec moi un détachement qui devait me soutenir et mettre obstacle à ce que, dans la position avancée où j'étais, je ne fusse coupé par quelque corps de l'ennemi. Mais quand le faubourg fut pris, chacun,

voulant avoir sa part du butin, se hâta de descendre de la colline pour arriver des premiers à la curée, et je restai seul.

Du haut de la cime où j'étais posté, je voyais au-dessous de moi se développer successivement tous les malheurs qui ruinaient mes espérances et qui conduisaient mes amis à leur perte. Quand la retraite se fut changée en déroute et que l'ennemi eut fait sortir de toutes ses poternes des colonnes chargées de poursuivre nos troupes, je songeai qu'il était temps de rétrograder. A peine pouvais-je me flatter de sauver mes pièces, n'ayant pour les traîner jusqu'aux montagnes que quelques artilleurs épuisés de fatigue, et surtout ayant à leur faire franchir l'obstacle d'une pente rapide, qui, dans plusieurs passages, se dressait comme un escarpement. Néanmoins, nous partîmes et nous remontâmes peut-être une demi-lieue le long de la crête du morne qui était bornée de chaque côté de falaises tapissées de lianes, cachant des précipices. Pendant une halte, plusieurs Caraïbes passèrent près de nous ; je voulus les arrêter ; mais ils s'y refusèrent, et me dirent des choses qui, en me montrant toute l'étendue de notre désastre, me décidèrent à jeter l'une de mes pièces du haut de la montagne dans le ravin dont nous ne pouvions distinguer la profondeur. Au moment où je venais de faire ce sacrifice, je vis venir vers moi, en gravissant un roc presque à pic, un jeune Caraïbe noir, qui, par la longue plume rouge huchée sur sa tête, s'annonçait comme un chef de sa tribu. Ce guerrier, qui était couvert de ses nattes de combat et qui portait en bandoulière sa hache d'armes et une excellente carabine, n'était autre que la belle Fleur des Bois, la fille du chef de la tribu noire. Du plus loin qu'elle put se faire entendre, elle nous cria que nous étions coupés, et qu'il fallait décamper à la course, ce que les artilleurs ne se firent pas dire deux fois. Ne croyant pas le danger si pressant, j'attendis qu'elle m'eût rejoint. « J'ai pensé, me dit-elle, que dans ce tumulte on ne songerait point à vous prévenir de la retraite ; et je suis partie aussitôt pour vous en informer. J'ai d'autant mieux fait qu'en chemin j'ai vu un fort détachement de troupes nègres filer par une crête, derrière vous, pour vous surprendre. Tenez, ajouta-t-elle vivement, les voilà ! » En effet, il apparut subitement, au-dessus des halliers, des figures mâchurées et des fusils qui s'abaissaient pour me coucher en joue. Mais, en même temps et aussi promptement que l'éclair, la jeune fille me saisit fortement par le bras et se précipita du haut de la falaise, en m'entraînant avec elle, dans la profondeur du ravin

qui gisait au-dessous de nous à plus de six cents pieds. Les balles de l'ennemi sifflèrent au-dessus de nos têtes; et quand on fit sur nous de nouvelles décharges, notre chute, presque verticale, nous avait fait arriver d'un seul bond à une distance qui, jointe à l'abri des lianes appendues sur l'escarpement, nous mettait hors de danger. Cependant, pour ôter aux noirs l'idée de toute poursuite, ma compagne, qui m'avait donné à grand'peine le temps de respirer, s'élança de nouveau dans l'abîme, en franchissant quarante à cinquante pieds d'un seul saut, et nous recommençâmes dix fois ce terrible exercice. Sans aucun doute, nous nous fussions brisés sur les rugosités du rocher si un immense tapis de plantes saxatiles ne nous eût préservés de leur dangereux contact; et nous fussions tombés tout d'une pièce, comme d'une haute tour, si un réseau de lianes et de rameaux touffus, à travers lesquels nous passions, n'eût amorti fort heureusement notre chute. Je crois bien pourtant que jamais jeune fille n'a mené si vite et si rudement son partner, et ne lui a fait faire tant de chemin en si peu de temps. Par un bonheur miraculeux, nous arrivâmes au pied de la falaise, sur une belle pelouse d'herbe fleurie, sans autre mal que quelques égratignures : mais cette manière expéditive de voyager m'avait tellement essoufflé que je restai assez longtemps sans savoir si j'étais encore de ce monde. Quant à Fleur des Bois, elle trouva le jeu si plaisant qu'elle partit d'un éclat de rire, et me dit que j'étais son prisonnier. Elle s'occupa plus sérieusement de réparer le désordre de sa toilette, et ce ne fut qu'après avoir réussi à son gré dans ce soin important, qu'elle chercha comment nous pourrions sortir du ravin où nous étions renfermés entre deux murailles hautes comme des montagnes. Si nous le descendions, nous allions nous rapprocher des postes de l'ennemi et tomber en leur pouvoir. Si, au contraire, nous le remontions, il deviendrait à chaque pas plus difficile de nous en tirer, attendu que ses escarpements s'exhaussaient et se resserraient à mesure qu'il pénétrait dans le massif des volcans du centre de l'île. Son lit était alors presque desséché, et nous pouvions le parcourir malgré les blocs de basalte dont il était semé. Mais l'énorme torrent qui avait charrié ces laves pouvait à chaque instant nous surprendre comme une avalanche; il suffisait pour nous submerger qu'une nuée orangeuse crevât sur les montagnes, et versât sur la source des rivières ses eaux diluviennes.

Le péril qui nous atteignit vint d'une autre cause. Les soldats

nègres à qui nous avions échappé, ne pouvant nous poursuivre, hêlèrent une troupe de leurs camarades en marche sur le bord opposé du ravin, et ils nous dénoncèrent à eux comme des chefs qu'il importait de prendre. Ceux-ci ayant trouvé un sentier se mirent à le descendre, et nous obligèrent à chercher un asile dans la partie la plus reculée du lit du torrent, sous peine de tomber dans leurs mains. L'enceinte où nous nous réfugiâmes était fermée de tous côtés par des falaises sur lesquelles le ciel semblait s'appuyer, et qui étaient verticales comme d'immenses murailles. Composées de couches superposées, d'éruptions boueuses, leurs parois étaient totalement dépouillées de végétaux et n'offraient aucun moyen de les escalader ou seulement de s'y cacher pour fuir, un moment, l'œil d'un ennemi. Nous n'avions réussi à nous soustraire, par une action hardie, aux balles qui nous étaient destinées, que pour tomber dans une chausse-trappe, où nous allions subir avant la mort des traitements ignominieux et barbares, dont nous entendions la menace dans les cris de joie féroce des nègres attachés à nos pas. Si nous n'avions eu à combattre que cinq ou six hommes, je n'aurais pas hésité, sûr, comme je l'étais, du courage de mon compagnon, à prendre vigoureusement l'offensive; mais que faire contre trente coups de fusil qui allaient être tirés sur nous avant que nous pussions joindre nos ennemis corps à corps? Il me prit un accès de rage quand je pensai à quels supplices était réservée cette brave jeune fille, qui pour me sauver avait quitté les siens, et dont le dévouement allait recevoir pour récompense le plus affreux martyre. Je roulais dans mon esprit d'horribles pensées, quand Fleur des Bois, qui s'était avancée plus loin, revint pour me dire que près de là était une caverne qui pouvait à toute extrémité nous servir de refuge. C'était la partie basse d'une immense fissure qui partageait la montagne, et qui, comme toutes celles qu'on trouve à la Martinique et à la Guadeloupe, montrait la puissance des tremblements de terre causés par les volcans. Quand j'avais traversé, la veille, avec mes pièces d'artillerie, la haute chaîne des mornes qui séparent la colonie anglaise du domaine des Caraïbes, j'avais rencontré dans mon chemin cette fissure, qui avait la largeur des fossés de nos champs, avec cette différence qu'elle était si profonde, qu'une ligne de deux cents brasses s'était trouvée, disait-on, trop courte pour la mesurer. Un pont volant m'avait fait franchir ce singulier obstacle. On m'avait assuré que le massif entier de la monta-

gne était divisé par cette fente ténébreuse dont on estimait la longueur à une lieue et demie. Les chefs rouges qui m'accompagnaient ne s'expliquèrent qu'avec réserve sur ce phénomène géologique ; et je demeurai persuadé que quelques traditions mystérieuses, quelque superstition effrayante était attachée à son existence. En effet, lorsque Fleur des Bois me parla de la caverne qu'elle avait découverte si heureusement, elle manifesta une grande crainte d'y pénétrer, et m'affirma qu'aucun de ceux qui avaient eu le malheur d'y entrer n'en était sorti. Je calmai le mieux que je pus sa frayeur et je la déterminai à me suivre dans le redoutable souterrain. L'entrée avait été agrandie par des éboulements ou par l'action des eaux ; elle formait une sorte de vestibule obscur où venait s'ouvrir, au-dessus d'un seuil élevé, la fissure prolongée et encore plus ténébreuse qui s'enfonçait dans les entrailles de la montagne.

Nous y primes poste, le mousquet tendu, prêts à tirer dès que l'occasion s'offrirait de frapper à coup sûr. Nous ne l'attendîmes pas longtemps. Les soldats nègres accourus devant la caverne, et n'osant nous y poursuivre, tâchèrent de nous atteindre par une fusillade faite au hasard, et dont nous étions parfaitement à l'abri. Nos balles, au contraire, furent choisir leurs chefs, qui tombèrent morts ou blessés. A cette vue, la troupe s'éloigna en poussant des hurlements sauvages. Elle se tint dès lors à l'écart pour se concerter, préparer de meilleurs moyens d'attaque, et attendre la nuit qui commençait à venir. En effet, le jour nous avait donné l'avantage de voir nos ennemis, lorsque l'obscurité de la caverne nous déroba à leurs yeux, tandis que les ténèbres allaient leur permettre de nous approcher sans pouvoir être découverts. Nous eûmes bientôt un exemple de la confiance que leur donnait la nuit. La jeune fille me racontait à voix basse une histoire des esprits malfaisants qui habitaient la caverne, quand tout à coup elle s'interrompit et lança devant elle un vigoureux coup de la hache d'armes qu'elle avait à la main ; elle avait vu, par bonheur, dans l'ombre au-dessous de nous, le scintillement d'un œil. Un cri perçant et une chute bruyante nous apprirent qu'un nègre avait eu l'audace de s'introduire en rampant dans le souterrain, et que, conduit par le murmure de nos paroles, il s'était avancé jusqu'à nos pieds ; il cherchait sans doute la place où il devait frapper quand il fut prévenu par sa propre mort.

Cet épisode sanglant me montra l'imprudence de demeurer plus

longtemps dans le vestibule de la caverne; nous nous retirâmes dans son étroite entrée, dont le seuil élevé de deux à trois pieds était plus difficilement abordable. Ici, d'ailleurs, nous étions maîtres de battre en retraite dans l'intérieur de la fissure, où j'étais bien sûr qu'on n'oserait pas nous poursuivre. De cet asile nous pouvions entendre les mouvements de nos ennemis, qui semblaient devenus encore plus nombreux et qui s'agitaient étrangement. Les bruits que nous saisissions me firent croire qu'ils avaient entrepris d'établir solidement un poste devant le souterrain, pour surveiller notre sortie, ou même pour l'empêcher, et que peut-être ils travaillaient à en fermer le passage, dans l'espoir de nous enterrer tout vivants. Nous restâmes fort longtemps dans une grande anxiété sur les projets dont nous devions être victimes. Enfin nous les vîmes éclater : une lueur rougeâtre, qui grandit rapidement, éclaira l'ouverture de la caverne. Elle provenait d'un vaste bûcher dont les tisons enflammés roulèrent jusqu'à nos pieds. A moins de quelque explosion, je ne concevais pas comment on attendait de ce foyer ardent des effets qui pussent nous être nuisibles. Cette incertitude se dissipa bientôt. Une infinité de fagots de bois vert <sup>1</sup> furent lancés dans le feu, et l'étouffèrent à moitié; il en sortit une fumée bleue, épaisse et d'une infection que rien ne saurait exprimer. La voirie de Montfaucon et son lac stercoral sont des cassolettes d'eau de rose près de cette fumée empestée. Nous fûmes à l'instant suffoqués, et pris d'une toux violente dont les bruyants accès furent entendus de nos bourreaux, et excitèrent leur gaieté. Notre supplice fut augmenté par leurs rires et leurs cris de triomphe. Pour échapper à ce fléau, nous nous précipitâmes dans le long couloir de la caverne; cette horrible fumée, poussée par le vent du soir, nous y suivit et nous obligea à nous y enfoncer davantage.

Je savais quelle est l'opiniâtreté de la race qui conspirait notre perte. Il y a des nègres qui, pour arriver à des empoisonnements, en ont poursuivi le dessein pendant vingt années. Il fallait donc renoncer à lasser la patience de pareils hommes, qui s'attachent à leur proie jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul lambeau. Je pris sans hésiter ma résolution. Ma jeune compagne m'avait dit que, suivant les récits qu'on en faisait, la caverne traversait les montagnes de part en part, et venait déboucher dans un vallon du domaine

1. *Sterculia fetida*. LINN.

des Caraïbes ; seulement on ajoutait à ce fait principal des circonstances accessoires, merveilleuses et très effrayantes, que je considérai comme des fictions enfantées par la peur et la superstition. Il ne faut pas oublier que j'étais un enfant de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, le plus incrédule de tous ceux qui forment l'histoire des hommes. J'exhortai Fleur des Bois à vaincre sa terreur et à montrer, dans la situation où nous étions, la même intrépidité que dans le combat du matin et de la veille ; je l'assurai qu'il n'existait point d'esprits mal-faisants dans ces lieux, et que d'ailleurs ils ne pouvaient avoir aucun pouvoir sur moi, ni sur elle, qui était sous ma protection. Je ne sais pas si elle en fut bien persuadée, mais elle me répondit, en tremblant d'effroi, qu'elle me suivait, parce que sa vie était attachée à la mienne. Nous nous embrassâmes, non comme des jeunes amants qui cèdent à l'entraînement de leur passion, mais avec une étreinte convulsive, comme des hommes de cœur résignés à mourir ensemble.

Nous partîmes. Je ne me dissimulais point qu'il nous faudrait surmonter des obstacles effrayants et échapper aux plus grands périls ; et pourtant la réalité se trouva mille fois plus terrible que tout ce que mon imagination avait pu prévoir. Pendant la plus grande partie de notre marche, le passage souterrain qu'il nous fallut parcourir si longtemps était tellement étroit que nous dûmes nous suivre l'un l'autre, et qu'en beaucoup d'endroits les deux bernes se rapprochaient à ce point qu'il fallait se glisser entre elles de côté. Quand leurs parois s'éloignaient et formaient de longues chambres, nous étions en crainte de manquer la direction du prolongement de la fissure, ou de prendre pour elle quelque couloir sans issue, où nous nous serions égarés dangereusement. Ce n'étaient encore là que nos moindres épreuves ; le sol sur lequel nous marchions nous en faisait subir de bien plus chanceuses ; il était hérissé de laves détachées des escarpes, et qui nous auraient fait trébucher à chaque pas sans le soin que nous prenions de les reconnaître dans l'obscurité avec les baguettes de nos fusils, qui nous guidaient comme le bâton de l'aveugle. Parfois le sentier descendait rapidement et semblait devoir nous conduire au-dessous du niveau de la mer ou dans quelque foyer mal éteint du volcan. Des coquillages vomis dans des éruptions boueuses m'avaient montré qu'il y avait des communications entre la base des montagnes et l'Océan, et personne ne doutait qu'il n'y eût sous la Soufrière une



fournaise prête à se rallumer et dont nous devons être fort voisins. Parfois, aussi, le sentier, au lieu de continuer sur le même plan, s'élevait par une pente abrupte et difficile à gravir; il montait si haut que nous concevions l'espoir qu'il atteindrait à l'orle de la fissure et nous donnerait une sortie dans la montagne; mais à son point le plus élevé, nous nous trouvions, comme au plus bas, emprisonnés étroitement entre deux murailles centuples de la hauteur des plus grandes qu'aient jamais construites les hommes. Cependant une fois nous aperçûmes sur nos têtes, dans un immense lointain, une lumière bleue, et bientôt la lune passa rapidement devant nos yeux. Ce fut dans cette longue nuit le seul objet du monde extérieur qui frappa notre vue, et loin d'être une consolation, cet objet redoubla nos inquiétudes, car il nous permit de mesurer à quelle profondeur effrayante nous étions captifs et quelle distance désespérante nous séparait du séjour des vivants.

En voyant que depuis longtemps nous étions en route sans qu'aucune apparition d'êtres surnaturels se présentât sur notre passage, ma compagne s'était rassurée à ce point qu'elle voulut marcher la première. Je dois confesser qu'elle remplit bien mieux que moi les difficiles fonctions de guide au milieu des ténèbres, et dans les lieux où tout nous était inconnu; elle reconnaissait plus promptement avec sa baguette les obstacles qui se dressaient sur notre chemin, et elle avançait davantage; mais souvent elle s'arrêtait épouvantée par quelque bruit sinistre ou par quelque vision de son esprit. Je n'étais guère moins troublé qu'elle quand elle me signalait des mugissements lointains, qui ressemblaient à ceux des sifflements aigus et modulés tels que ceux des fumerolles volcaniques, ou bien encore le bruissement des eaux tumultueuses d'une cataracte souterraine. Il était très vraisemblable que dans une coupe de terrain aussi étendue, il devait y avoir des cours d'eau s'ouvrant des routes cavernesuses, et peut-être formant des lacs, des torrents, qu'il nous serait impossible de reconnaître et de franchir. Il n'était pas moins probable que les gaz qui s'échappaient perpétuellement de la Soufrière avaient leurs réservoirs dans les tristes lieux que nous parcourions, et qu'à l'approche de ces grands laboratoires du volcan, nous devions être subitement asphyxiés. Un effrayant témoignage de la réalité de ces conjectures s'était trouvé sur notre chemin; pour en dérober la connaissance à ma craintive compagne, j'avais été forcé de m'en éloigner à la hâte; mais j'en savais assez pour

croire que les Caraïbes avaient raison d'affirmer que ceux qui étaient entrés dans cette caverne n'en étaient point sortis.

L'agitation de notre esprit, plus encore que les fatigues qu'il nous avait fallu subir, avait épuisé nos forces, et nous pouvions à peine nous soutenir. Quoique Fleur des Bois fût beaucoup plus robuste que moi, je sentais, lorsque nous marchions ensemble, qu'elle s'affaissait sur elle-même. D'un commun accord, nous nous assimes sur une butte de sable, et aussitôt la jeune fille, vaincue par une lassitude qui ne lui permettait plus l'usage de sa volonté, laissa tomber sa tête sur mes genoux et s'endormit. Je cédai à la même puissance, et l'instant d'après j'étais plongé dans un sommeil aussi profond que celui de la mort.

Quand nous nous réveillâmes, nous avions l'esprit plus calme et le corps moins harassé. Nous reprîmes notre marche avec une espérance moins flottante, et qui devint plus certaine quand nous eûmes reconnu que les obstacles diminuaient manifestement. La fissure s'élargissait au point que nous pouvions marcher de front, ce qui faisait le bonheur de ma compagne, dont le courage avait besoin de s'appuyer sur le mien pour affronter le courroux des génies de la montagne. Il y avait aussi moins d'éboulements à gravir et à descendre, et nous pûmes avancer davantage. Nous commençons à croire à notre salut, quand Fleur des Bois, qui avait, comme tous les siens, une acuité de perception extraordinaire, me dit qu'elle entendait le brisement des flots de la mer. Au bout d'un moment, elle m'assura qu'elle voyait devant nous la lumière du jour. Je dus la croire sur parole; je n'entendais rien et je ne distinguais pas la moindre lueur. C'était pourtant la vérité. En doublant le pas, nous arrivâmes à un endroit de la caverne d'où nous découvrîmes, à travers un arceau très élevé, la perspective d'une campagne verdoyante, se déroulant dans le lointain avec des accidents d'ombre et de clair, qui montraient que le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon. Quant au bruit qui nous inquiétait, c'était celui d'une chute d'eau considérable formée par un ruisseau souterrain sortant de l'un des flancs de la caverne. La force du courant avait creusé un bassin circulaire qui occupait tout le vestibule de la fissure et qui nous en défendait la sortie. Sa largeur était au moins de quarante pieds, et sa profondeur ne pouvait être appréciée, attendu que l'eau qui le remplissait était sans cesse agitée comme celle d'une chaudière en ébullition, et qu'il s'en dégagait une

vapeur pesante, rampant à sa surface et paraissant ne pouvoir s'élever plus haut. Ce bassin avait vraiment un aspect infernal; il ressemblait à ces cuves d'eau bouillante où jadis on jetait les martyrs pour éprouver par un affreux supplice la constance de leur foi. Il nous fallait bien pourtant le franchir pour retourner au monde, et nous ne pouvions différer, car, depuis deux jours, nous n'avions pris aucun aliment; mais comment atteindre l'autre bord? Il était trop distant pour songer à y arriver par un saut périlleux; et dès lors aucun autre expédient ne nous était laissé que celui de traverser ce bassin formidable en nous plongeant dans ses eaux brûlantes. Après avoir échappé tant de fois à la mort, nous la retrouvions ici plus douloureuse et plus terrible que jamais.

Pressé de mettre fin à nos angoisses, je me baissai pour mettre la main dans cette vaste chaudière. Ma surprise fut extrême en trouvant que cette eau tumultueuse avait une température si peu élevée qu'elle ne brûlait point par son contact. Mais le danger dont elle nous avait épouvantés n'en existait pas moins; seulement, au lieu d'être dans la chaleur de l'eau, il était dans la nature délétère des vapeurs qu'elle exhalait, et qui lui donnaient en la traversant l'apparence de l'ébullition. Dès qu'en m'approchant de la surface du bassin, je me fus trouvé un instant dans l'atmosphère des gaz qui s'y accumulaient, j'en ressentis la pernicieuse action. Je fus pris d'éternuements violents et d'une toux convulsive. Je vis qu'il n'y avait pas un moment à perdre, ou que mon secours manquerait à ma jeune compagne qui allait périr avec moi. Je lui dis d'arrêter sa respiration, et je l'entraînai dans le bassin en la soutenant avec le peu de vigueur qui me restait. Nous ne fûmes point obligés de nager; mais les eaux s'élevèrent jusqu'à notre poitrine, et nous restâmes pendant un court instant au milieu des vapeurs qui en sortaient en sifflant. Sans doute la jeune fille, oubliant ma recommandation, respira, car je sentis qu'elle s'affaissait et qu'elle allait s'enfoncer sous l'eau. La menace de ce malheur me rendit toute ma force; je saisis la pauvre enfant entre mes bras, j'achevai de traverser le bassin, je montai son orle extérieur, et, sortant de la caverne, je déposai sur l'herbe ce corps inanimé. Une minute de plus, et nous périssons tous deux dans la grotte. Quoique de retour dans une atmosphère pure, je me sentis défaillir. J'eus à peine le temps d'armer mon fusil et de tirer pour appeler du secours, et je

tombai évanoui à côté de cette jeune fille qui venait de me donner tant de preuves de courage, d'affection et de dévouement.

Lorsque je repris connaissance, il me sembla que j'étais au fond de la mer, ballotté par les flots. Ce n'était pas tout à fait une illusion ; j'étais roulé sur une natte, d'un côté sur l'autre, par une demi-douzaine de femmes caraïbes, sous la direction d'un matelot qui m'aspergeait tantôt avec de l'eau chaude, tantôt avec de l'eau glacée. Ce remède violent me tira de mon asphyxié. Il avait eu le même succès, et même plus promptement, lorsqu'on l'avait appliqué à ma jeune compagne, que ses amis avaient déjà emportée au carbet de son père dès qu'elle avait eu recouvré à moitié ses sens. Mon mal fut plus tenace, et j'étais encore privé d'une partie de mes facultés quand Pakiri et sa fille, qu'on avait avertis, accoururent près de moi pour me donner leurs soins. Ils me firent conduire à l'habitation de la montagne, où je me rétablis par degrés, mais fort lentement.

Le vallon où la fissure aboutissait était désert, et nous y fussions morts abandonnés, sans une circonstance favorable à notre salut. Les sauvages et les militaires qui avaient quitté le champ de bataille les derniers n'avaient atteint le revers de la montagne que longtemps après le lever du soleil, et ce fut en descendant les mornes qu'un coup de fusil appela leur attention et leur fit découvrir, étendus sur l'herbe, les deux malheureux asphyxiés de la caverne. Les Caraïbes n'auraient pas osé s'approcher de ce lieu redoutable, mais les soldats et les marins leur donnèrent l'exemple, et bientôt on vint nous prodiguer les secours qui nous rendirent à la vie.

Dès que je pus marcher, j'allai voir Fleur des Bois ; elle était très changée, mal rétablie, souffrante et fort triste. Je lui dis, pour ranimer son courage, tout ce que m'inspira la tendre affection qu'elle avait si bien méritée par son dévouement pour moi. Je lui rappelai combien les siens avaient besoin de ses services, et je fis briller à ses yeux la promesse des victoires qui allaient bientôt venger son pays ; elle ne me répondit que par ses larmes ; et nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir.

Le soir même, je reçus un ordre de Victor Hugues qui m'appela à la Guadeloupe. Furieux de l'échec que nous avions éprouvé devant Kingstown, il voulait envoyer au supplice ceux qu'il accusait d'en être cause, et il comptait sur moi pour l'aider dans ce dessein. Je me révoltai contre l'idée de cette association sanguinaire ;

et je me souvins, avec un serrement de cœur douloureux, qu'au moment où, dans la caverne, ma jeune compagne se réveilla, elle exprima vivement le regret que son sommeil n'eût pas toujours duré. J'eus la même pensée qu'elle, lorsque, en rentrant dans la vie, je trouvai devant moi les hommes du Pouvoir, avec leurs mauvais penchants et leurs passions fougueuses et perverses.

## CHAPITRE X

1796

L'auteur nommé à 19 ans lieutenant d'artillerie de marine attaché à l'état-major.  
— Mission à la Martinique. — Le nègre Lubin. — Prison de Saint-Pierre.  
— La jeune mulâtresse Zélie. — Le fort Royal. — Échange du prisonnier  
contre un officier anglais. — Retour à l'île Saint-Vincent. — La petite Zami.  
— Destruction des Caraïbes. — Départ pour la France.

La plus chétive occurrence s'enchaînant à des hasards funestes faillit me faire périr, à dix-neuf ans, d'une mort ignominieuse, et me fit retenir captif, dans un cachot à quatre-vingts pieds sous terre, pendant que mes amis, qui attendaient mon secours, étaient impitoyablement massacrés. Voici comment ces malheurs m'arrivèrent.

Lorsque après notre expédition à Saint-Vincent, contre la ville de Kingstown, je retournai à la Guadeloupe, je dus me présenter à Victor Hugues ; mais on me dit qu'il était d'une humeur farouche qui ne permettait pas de l'approcher. J'en pris très facilement mon parti, et je me mis à travailler avec l'ardeur d'un jeune homme qui sait déjà le prix du temps et de la liberté. M. Meï, qui m'avait pris en amitié, facilita mes dispositions laborieuses, en me donnant, dans sa maison, une chambre agréable et tranquille, d'où je pouvais découvrir l'aspect pittoresque du port de la Pointe-à-Pitre et les hautes montagnes volcaniques de la Guadeloupe.

Pendant mon séjour à Saint-Vincent, j'avais tracé une esquisse topographique des mornes de cette île, de ses forêts et des reliefs qui bordent ses rivages. Toutes les communications, par des tracés

au milieu des bois, y étaient soigneusement indiquées ; et l'on y voyait les positions militaires dont l'occupation pouvait être avantageuse. J'entrepris de mettre au net cette carte, et, quoiqu'elle fût assez mal dessinée, c'était un chef-d'œuvre, en comparaison du mauvais croquis qu'on avait gravé à Londres, et qui était tout ce qu'on possédait sur cette île. Ce fut, du moins, le jugement qu'en porta M. Meï, qui voulut absolument, dans son admiration, la montrer au proconsul. Celui-ci la garda, et m'envoya chercher dès le lendemain. Je le trouvai examinant mon esquisse avec une profonde attention. Il me fit asseoir, et commença un interrogatoire qui dura une heure. Quoique tout à fait étranger aux études de la topographie, il saisissait, avec une grande sagacité, les procédés par lesquels était rendue la configuration des terrains, et il en déduisait parfaitement les opérations militaires que cette configuration nécessitait. J'ai vu, depuis, plus d'un général qui lisait une carte beaucoup moins bien.

Deux heures après cet entretien, un aide de camp m'apportait un brevet de lieutenant d'artillerie de marine attaché à l'état-major, et il m'annonçait que l'intention du commissaire de la République était de me charger d'une mission spéciale et secrète. Je fis de vains efforts pour deviner à quoi j'allais être employé ; mais mon vieil ami, le capitaine du corsaire *le Vengeur*, s' alarma pour moi de la faveur dont je venais d'être l'objet ; et, bien persuadé, d'après le caractère de celui qui me l'accordait, qu'il me faudrait l'acheter chèrement, il m'offrit de me dispenser de la reconnaissance, en parlant pour la France à son bord, sans demander congé. Cet expédient me parut un mauvais procédé, et je ne pus me résoudre à m'en rendre coupable. L'événement prouva pourtant que le conseil était bon.

Mandé bientôt au quartier général, le secrétaire de Victor Hugues, un nommé Viel, et qui, disait-on, était son âme damnée, m'expliqua, en son nom, ce qu'il attendait de moi. Malgré la supériorité des Anglais, qui reprenaient partout l'offensive, le proconsul songeait à leur enlever par surprise la Martinique, comme il leur avait enlevé la Guadeloupe. Il comptait, pour exécuter ce hardi dessein, sur un renfort qui lui avait été promis, et qui devait être prêt à partir des ports de France. Il comptait surtout sur les dispositions des nègres et sur celles des habitants de la ville de Saint-Pierre, qui n'étaient pas moins partisans zélés de la République que les colons

des campagnes l'étaient de l'ancienne monarchie. Il manquait sans doute de moyens pour faire le siège des deux forteresses de l'île ; mais, en s'emparant des campagnes et de la ville de commerce, il pouvait ensuite bloquer les citadelles, les serrer de très près et les réduire à capituler. D'ailleurs, il ne désespérait pas de les acheter, argent comptant, des commandants chargés de les défendre. Il avait très bien compris que, pour prendre Saint-Pierre, au moyen d'une attaque inopinée faite par les hauteurs qui dominent la ville, il fallait des dispositions militaires compliquées exigeant une très bonne carte des lieux. Or, cette carte lui manquant, il avait jeté les yeux sur moi pour l'exécuter immédiatement, dans les mêmes conditions que celle de Saint-Vincent dont il était satisfait. La difficulté de cette tâche, c'est qu'il me fallait la remplir au milieu des ennemis en bravant leurs soldats, leurs partisans et les limiers de leur police. Si j'étais découvert, surpris, reconnu, arrêté, l'entreprise échouait, et j'étais livré à un conseil de guerre, une cour martiale, un grand prévôt, qui, procédant sommairement, m'envoyait à l'heure même au supplice. Le pire de l'aventure, c'est qu'il ne s'agissait point ici d'être passé par les armes, événement fâcheux, sans doute, mais qui, ressemblant beaucoup à un combat malheureux, n'excitait pas très vivement ma répugnance ; c'était une destinée bien plus effrayante dont j'étais menacé. La Martinique avait conservé avec un attachement religieux les us et coutumes de la vieille France, et l'on y continuait, comme au xv<sup>e</sup> siècle, de pendre et de brûler vif qui de droit. Chacune de ses villes avait en permanence un haut gibet, érigé dans l'endroit le plus fréquenté, et, en outre, un lieu propice pour construire un bûcher dans des dimensions qui ne le cédaient en rien à celui du parvis de Notre-Dame. L'attachement que la magistrature locale portait à ces antiques monuments était tel que, douze ans après, en plein régime impérial, elle en maintint l'existence privilégiée, à l'encontre d'une tentative du capitaine général Villaret pour les abattre. La domination anglaise, établie par la conquête de la colonie en 1794, ajoutait encore à cette prédilection pour le supplice favori du moyen âge. A cette époque, le Livre des Statuts, qui servait de code criminel à l'Angleterre, n'énumérait pas moins de trois cents actes qu'un homme pouvait commettre en un jour, et dont chacun lui méritait d'être pendu. On imagine bien que, dans cette nomenclature, on n'avait eu garde d'oublier le cas où j'allais me trouver, en sorte que je ne pouvais



avoir la moindre incertitude sur le destin qui m'était réservé. J'eus grand'peine à me familiariser avec cette prévision; mais j'étais trop engagé pour pouvoir reculer, et d'ailleurs j'étais séduit par l'espoir de contribuer efficacement, au moyen d'un service personnel, à chasser l'ennemi de la plus belle de nos colonies des Antilles, et à venger l'affront que nos armes avaient reçu à l'attaque de Kingstown. Je me préparai donc à cette périlleuse mission. On me laissa entièrement maître des dispositions qui pouvaient la faciliter et l'assurer; et je fus traité, à tous égards, comme ces moribonds à qui l'on ne refuse rien à l'approche de leur heure suprême. Je coupai mes jeunes moustaches, je pris des lunettes et je me munis d'un passeport de médecin voyageur et botaniste, déjà visé et timbré par je ne sais combien d'autorités dont le secrétaire Viel appliqua, sans scrupule, les signatures et les cachets simulés. Je fus mis en rapport avec un brave marin, plein d'intelligence et d'audace, le capitaine Allègre, qui commandait un beau brick de guerre, mais qui se servait habituellement pour ses expéditions hardies d'un bateau du pays, appelé balaou. Ce fut sur cette espèce de chassemarée, dont la vue n'excitait aucune défiance, qu'il me conduisit à la Martinique et me débarqua, au point du jour, à la Grande-Rivière, tout au nord de l'île; nous convinmes de nos rendez-vous et de nos signaux, et il s'éloigna, me laissant seul sur cette terre ennemie, où chacun de mes pas était un nouveau danger.

J'oubliai complètement ma position critique dès que j'eus jeté les yeux autour de moi. J'avais déjà vu, à la Guadeloupe, de beaux aspects, mais rien, ni là, ni ailleurs, n'égalait la grandeur et la magnificence du spectacle qui frappait mes regards. Entre deux escarpements parallèles, élevés de deux à trois cents pieds, coulait de cascade en cascade un torrent dont les eaux se couvraient d'écume ou glissaient pures et limpides, en réfléchissant l'azur du ciel. D'énormes blocs de laves qui hérissaient son lit montraient quelle était sa puissance lorsqu'il était grossi par les pluies diluviennes de l'hivernage, ou seulement par l'abaissement des nuages de la tempête dans la vaste anfractuositè où il prenait sa source, sur la région la plus haute de la montagne pelée. La végétation brillante des tropiques couvrait toute la surface des projections de ce vaste volcan. Des lianes fleuries formaient, sur les rochers, des guirlandes, des draperies, des festons ondoyants. Les tuffas étaient ornés de cactus aux fleurs écarlates, et d'agavés qui ressemblaient à des nar-

cisses gigantesques. Sur l'orle des escarpes se penchaient des arbres robustes dont les racines étaient cramponnées à des basaltes, et dont la cime servait de hune à des cordages formés par des milliers de plantes volubiles, qui descendaient jusque dans la vallée, et tenaient lieu de haubans aux nègres fugitifs pour escalader la berme de la rivière. Au-dessus du lit caverneux du torrent qui s'enfonçait comme une tranchée obscure dans les flancs de la montagne, on voyait se dresser les hautes régions du volcan, couvertes de forêts bleues. Quand les nuages n'en dérobaient pas la vue, le sommet du cône, crénelé par les pitons de ses cratères, apparaissait à l'extrémité de cette immense perspective, qui joint à la majesté des Alpes la beauté gracieuse des Pyrénées.

Tout ce paysage, où la nature prodiguait tant de fécondité, n'était pourtant qu'un désert; et pour m'y reconnaître, bien m'en prit de savoir mon chemin par cœur. Je trouvai, dans l'escarpement qui bordait la gauche du torrent, un sentier qui se repliait vingt fois sur lui-même, et qui pourtant était si rapide qu'il n'était possible de le descendre qu'à la ramasse, sans pouvoir se tenir debout. La grande terrasse à laquelle il me conduisit n'était que la première des trois assises que je devais gravir. J'arrivai à la dernière, par un chemin sinueux qui me sembla pratiqué plutôt pour les chèvres que pour les hommes. J'étais enfin au bout du prologue de mon voyage. Au milieu d'un jardin, dont les cultures offraient autant d'abondance que de variété, s'élevait une case appuyée à la montagne et encadrée dans un bois de lataniers. Des clôtures épineuses de campêche en rendaient l'accès difficile, et des chiens vigilants la gardaient. Leurs cris appelèrent le maître du logis, qui vint au-devant de moi. C'était un vieux nègre ridé, balafre, mais encore robuste et dispos. En étudiant sa figure qui, comme celle de ses semblables, paraissait inerte, on y découvrait de la résolution et de la malice cachées sous une feinte stupidité. En l'abordant je lui demandai s'il n'était pas le citoyen Lubin, ancien caporal dans l'armée française, à la Guadeloupe; l'orgueil de sa contenance, bien mieux que sa réponse entortillée, m'ayant montré que je ne me trompais point, je fis un geste convenu, et je lui dis le mot d'ordre: « Ça bon ». Il répondit aussitôt: « Ça ben bon », et fit un signe de reconnaissance; puis, convaincu qu'il trouvait enfin quelqu'un de sa religion politique, il se mit à crier: « Vive la République! vive le général! au diable les Anglais! » Cette bruyante effusion fit

sortir de tous les coins de l'habitation une légion de petits nègres tout nus qui firent chorus, avec des sauts de joie, des contorsions, des grimaces si étranges, qu'il me prit un fou rire dont ils se prévalurent comme d'une approbation.

Un déjeuner splendide suivit cette joyeuse réception. Le pain et le vin y manquaient ; mais on m'y servit des ortolans, des œufs de pintade et des cuisses de crapaud, grosses comme celles d'un chapon. On me promit, pour le dîner, des friandises plus recherchées : des vers palmistes et des termites, nommés poux blancs ; mais je demandai de préférence un poulet d'Inde avec des tranches d'igname cuites sous la cendre. Je dois confesser que le dessert fut superbe, et composé de vingt sortes de fruits, dont l'orange et l'ananas sont les seules qu'on connaisse à Paris.

J'appris à table l'histoire de mon hôte. C'était un nègre, libre de naissance, avantage dont il était aussi fier que s'il eût été un Burckhart ou Bouchard, c'est-à-dire un Montmorency. Il avait pris les armes dès les premiers troubles de la Martinique ; et ses souvenirs militaires remontaient à M. de Béhague. Le général Rochambeau l'avait choisi pour guide ; et lors de l'arrivée de Victor Hugues à la Guadeloupe, il avait pris du service dans les troupes françaises, et avait été blessé à l'assaut du fort Fleur-d'Épée. Revenu à la Martinique, le séjour de Saint-Pierre était devenu dangereux pour lui, le procureur du roi se proposant de lui faire un mauvais parti à cause de son dévouement à la France. Il s'était retiré sur les hauteurs de la Grande-Rivière, loin des lieux habités, et là il avait créé un fort joli domaine, où il vivait à l'abri des persécutions, avec une famille nombreuse, élevée dans l'amour de la République et la haine des Anglais. Il avait conservé des relations avec la Guadeloupe, où il allait tous les trois mois chercher une petite pension ; et Victor Hugues, qui avait le bon esprit de ne mépriser personne, ajoutait toujours à ce peu d'argent quelques pièces de monnaie et de bonnes paroles pour le pauvre soldat nègre. C'était là le guide sûr, habile et dévoué, qui m'avait été destiné par le proconsul.

Dès le lendemain je commençai les opérations de l'exploration difficile et dangereuse que je devais exécuter, et pendant trois semaines je les continuai jour et nuit. Je relevai, pendant cette longue période, le gisement des reliefs, des cours d'eau et des communications de toute sorte existant dans l'aire du volcan éteint de la Montagne pelée, qui forme, par son massif, la partie septentrionale

de la Martinique, et comprend les plus beaux quartiers de la colonie. Je traçai, sans beaucoup de peine, le figuré de ceux de ces quartiers qui sont situés au vent ou à l'est ; il en fut encore ainsi de la haute région de la montagne ; mais aux approches de la ville de Saint-Pierre, je rencontrai de nombreux obstacles dans la multiplicité des chemins, la clôture des terrains, la concentration de la population, et surtout le voisinage des troupes et des autorités, dont les regards étaient pour moi mortels. Néanmoins j'achevai ma tâche, et je pus indiquer clairement les lieux de débarquement de vive force ou par surprise, les chemins servant aux débouchés des colonnes d'attaque, les sentiers pour prendre à revers les batteries de la côte, les lieux de la ville où l'on trouverait de la résistance, et ceux qu'il faudrait occuper et fortifier après la reddition ; enfin, les moyens d'intercepter les secours et de couper les corps de l'ennemi qui voudraient les donner. La carte militaire qui contenait ces détails topographiques, sur une grande échelle, formait quarante-cinq feuillets, renfermés dans un étui en cuir ressemblant à un livre. Ces feuillets servaient à un herbier, pendant l'exploration, afin d'en masquer la destination.

Il serait interminable de dire quelles épreuves il me fallut subir pendant ce travail. D'abord, je dus vaincre ma répugnance et coucher dans des cases à nègres, Lubin ne voulant, pour aucune raison, me laisser dormir à la belle étoile, parce que j'aurais infailliblement pris la fièvre. Je vécus pendant tout ce temps de pain sec et de café à l'eau. C'était le soir et le matin qui étaient les heures favorables ; dans le jour, il survenait autour de nous des fâcheux pour nous observer ou entrer en conversation. L'un me prenait pour un arpenteur et croyait que j'étais chargé d'examiner ses propriétés pour augmenter les impôts qu'il payait. Un autre s'imaginait que j'étais le grand voyer de la colonie, et protestait qu'il ne laisserait point ouvrir de chemin sur ses terres. Un autre encore, supposant, non sans raison, que j'étais un officier d'artillerie, m'attribuait le projet de vouloir élever dans son voisinage quelque batterie dont l'attaque ferait brûler sa maison par ce damné Victor Hugues qu'on redoutait et qu'on attendait partout. Tous s'éloignaient en disant qu'ils allaient porter plainte, ce qui pouvait m'attirer les irruptions de l'autorité. Beaucoup me suivaient par pure curiosité, ou bien pour me montrer des plantes vulnérables que j'avais l'air de chercher. Nous rencontrâmes plusieurs fois des soldats anglais, mais

ils étaient si étrangers au pays qu'ils me virent sans suspicion. J'échappai avec le même bonheur à d'autres ennemis très formidables : les serpents fer-de-lance, qui fourmillaient dans la campagne, et dont la piqûre tue, avec d'atroces douleurs, en quelques heures seulement. J'en vis peut-être une douzaine, surtout à la lisière des champs de cannes à sucre, aux environs de la ville. Heureusement ils étaient à la chasse des rats ou des oiseaux, et ils ne daignèrent pas s'occuper de moi. Leur aspect était effrayant, soit à cause de leur grandeur et de leur agilité, soit par cet étrange phénomène d'être privés de membres et possédant pourtant une locomotion rapide, le pouvoir de grimper dans les arbres les plus élevés, et la faculté de s'élancer, comme le tigre, à une grande distance pour saisir leur victime.

Ayant à peu près terminé mon ouvrage, je pensai que c'était assez braver les hasards de la fortune, et je m'acheminai par les hauteurs du Prêcheur vers l'anse Céron, où je devais trouver le balaou du capitaine Allègre. Nous découvrîmes à l'ancre, près de la côte, ce bienheureux bateau qui devait être pour nous le port du salut, et nous nous hâtâmes de descendre les mornes pour nous y embarquer.

En suivant un chemin creux qui conduisait à la grève, Lubin, qui était chargé du précieux fardeau de ma carte, me devança en courant pour appeler le canot du balaou, afin qu'il vînt nous prendre sans délai. Au moment où, par ce soin opportun, il mettait hors d'atteinte mon utile travail, un homme, se jetant à corps perdu du haut de la berme du bas chemin où j'étais encore engagé, tomba sur moi et me terrassa. Un dizaine de ses camarades, qui étaient embusqués dans le même endroit, sautèrent pour le rejoindre, et je fus en un clin d'œil désarmé, dévalisé, garrotté et emmené prisonnier. Le capitaine Allègre ni Lubin ne purent me secourir ; mais ils résolurent de ne pas m'abandonner dans mon malheur et de recourir pour me délivrer à tous les moyens possibles.

Quelques heures après, j'entrais à Saint-Pierre, escorté par les misérables miliciens qui m'avaient surpris sans défense, et bientôt la porte de la geôle s'ouvrait pour moi. Un attroupement, que je crus hostile, obstruait l'approche de la prison ; j'appris par ses menaces que c'étaient, au contraire, des amis, et je ne pus en douter en voyant Lubin s'agiter au milieu de la foule. Néanmoins les grilles se fermèrent derrière moi, et je me trouvai dans un lieu dont aucune

expression ne pourrait peindre l'horreur. La nuit était venue, et je ne distinguais les objets qu'à travers une clarté douteuse ; mais je fus suffoqué par une abominable odeur de cloaque, de charnier, de ménagerie, d'hôpital pestiféré. Le guichetier me délia les bras et me conduisit près d'une longue barre pour me mettre aux fers avec des nègres qui y étaient déjà entravés par les deux pieds. L'indignité de ce traitement, dont la possibilité ne s'était jamais offerte à mon esprit, provoqua la révolte de toutes les forces de mon âme. Me relevant de toute ma hauteur, j'ordonnai à cet homme, avec la voix impérative d'un supérieur habitué à être obéi, d'aller chercher le concierge en chef de la prison. Il y fut sans réplique, et m'amena ce personnage. « Préparez de suite, lui dis-je du même ton, votre meilleur logement de la pistole ; qu'il n'y manque rien, et n'épargnez pas vos soins, vous serez payé suivant vos mérites : les bandits du Prêcheur m'ont volé ma bourse, mais je vous donnerai un mandat sur mon banquier. — Oserai-je, Monsieur, demanda-t-il, m'informer de son nom ? — Il vous est assez connu, répliquai-je, c'est le général Victor Hugues. » A ce nom redouté, le geôlier se découvrit, s'inclina respectueusement, et me dit d'une voix pateline : « Monsieur, je suis votre très humble serviteur. » En une minute, il mit en mouvement toute la valetaille de la maison, et il me fit préparer un appartement qui n'était pas fort agréable, mais qui, comparativement à l'affreuse cour où j'avais failli loger, était un lieu aussi enchanteur que le palais d'Alcine. On m'apporta bientôt, toujours pour être payés sur le même compte, du linge et des vêtements qui remplacèrent mes habits poudreux et déchirés, et je me trouvai métamorphosé subitement de manière à pouvoir rivaliser d'élégance avec les meilleurs gentilshommes du pays. Je me dédommageai par un bon dîner de ma longue abstinence, et je dormis d'un aussi profond sommeil que si je n'avais pas été menacé d'une sentence capitale. Il avait fallu qu'on me mît en prison pour que j'eusse l'avantage de coucher dans un lit.

Je fus éveillé fort tard par quelqu'un qui me chuchotait dans l'oreille ; j'ouvris les yeux, et je vis une jeune mulâtresse à la mine agaçante, que j'avais déjà entrevue la veille rôdant autour de moi. « Monsieur, me dit-elle, Lubin, mon oncle Lubin, me charge de vous dire que cette nuit, par hasard, le feu a pris à la maison de l'homme qui vous a arrêté au Prêcheur. La maison est brûlée et l'homme est mort. » Ce hasard-là me parut fort suspect ; et lorsque sept ans

après j'en fis des reproches à Lubin, il m'avoua qu'il y était bien pour quelque chose; mais il s'excusa en m'assurant que du temps de M. de Béhague c'était toujours ainsi qu'on en agissait. Le vieux soldat nègre, qui n'avait pas l'esprit prévenu par les tristes leçons de l'histoire, croyait fermement que la bonne cause ne pouvait succomber. Il avait donc dit à sa nièce, qui était l'esclave du géôlier, que si elle me servait bien, je lui ferais octroyer sa liberté quand nous serions les maîtres. La jeune fille avait accueilli cette espérance comme une prochaine réalité, et par une anticipation de la reconnaissance qu'elle me devrait un jour, elle m'était tellement dévouée que pour m'être utile elle n'aurait pas hésité le moins à rivaliser de zèle avec son oncle, en mettant le feu à la prison. Ainsi, par une suite de circonstances bizarres, dans cette ville, où je venais d'entrer lié comme un criminel, je pouvais, au bout de quelques heures, disposer de la bourse du géôlier et de son bon vouloir, correspondre au dehors en toute sécurité par l'intermédiaire du blanc corset d'une jeune fille courageuse et fidèle, menacer l'ennemi de représailles, enrépondant à l'assassinat juridique par le poignard et la torche; enfin rendre opportun et profitable le tumulte de la rue, et peut-être recouvrer par des esclaves ma liberté.

Toutefois, ma situation avait un fort mauvais côté. Il était à craindre que dans ces temps de violence, dans ce pays d'oppression, le procureur du roi, qui avait l'omnipotence d'un pacha, ne me fit étrangler entre deux portes par les nègres guichetiers. Un cadavre sortant de la prison pour aller chercher une fosse au cimetière de l'hôpital aurait été d'un bel exemple pour l'atroupement qu'il aurait traversé. Ce fut la petite mulâtresse Zélie qui s'avisa de cette possibilité, dirigée, sans doute, par quelque souvenir semblable. Pour obvier à un tel événement, elle m'apporta un grand couteau de cuisine qu'elle mit sous mon oreiller, et elle prépara, d'après une recette de son oncle, pour rafraîchir les assassins qui se présenteraient, une bouteille d'excellent vin si parfaitement empoisonné qu'il suffisait d'en boire une gorgée pour rendre l'âme. Je ne sais comment cela se faisait, mais lorsque mes honorables alliés voulaient me défendre, il y avait toujours dans leurs moyens de résister à l'oppression quelque chose de la vengeance de l'esclave ou du sauvage; et la première chose qui s'offrait à leur esprit c'était de recourir à l'incendie, au poignard ou au poison. J'imagine que

c'était l'effet de la tradition ou de quelque biais d'esprit de leur race.

Ce procureur général, qui était redouté comme le plus cruel tyran, vint à la prison avec son substitut pour procéder à mon interrogatoire. C'était un homme sec à figure coupante, privée entièrement de front, son crâne étant terminé juste au-dessus des sourcils par un plan horizontal, ce qui le faisait ressembler à un oiseau de proie nocturne de la pire espèce. Son seul aspect m'inspira, comme celui d'un reptile, un mouvement instinctif de répulsion, et je me mis aussitôt en révolte ouverte contre lui et son autorité. Je maintins qu'il n'avait reçu ni du roi de France, ni de la République, ni du roi d'Angleterre l'institution qui investit un magistrat du pouvoir de représenter l'État ou la société comme accusateur public. Je soutins qu'il n'avait nullement qualité pour remplir ces importantes fonctions et qu'il le reconnaissait lui-même puisqu'il n'avait point opéré dans ma cause comme le lui prescrivait l'ordonnance de Louis XIV sur l'instruction criminelle, les nouvelles lois de procédure rendues par l'Assemblée nationale, ou bien les formes rigoureuses prescrites par la législation anglaise et déduites dans le Livre des Statuts. De l'abstention de ces actes essentiels je conclus qu'il professait n'avoir aucun droit à s'immiscer dans une procédure intentée contre moi, et qu'il était en flagrante contradiction avec lui-même dans la tentative de m'interroger. Je déclarai que c'était mon intention formelle de résister à cette prétention arbitraire et abusive ; et je demandai acte de mon opposition, me réservant de me pourvoir par devant qui de droit à l'effet de poursuivre la vindicte et la réparation d'actes extra-légaux, d'intrusion illicite, d'abus de pouvoir et d'une captivité pour chaque jour de laquelle j'obtiendrais des dédommagements et intérêts, indépendamment du châtement exemplaire de ceux qui en étaient les auteurs, fauteurs et complices.

Le méchant homme que j'attaquais avec autant de sang-froid que d'énergie avait fait pendre plus de vingt personnes sans qu'aucune y trouvât un mot à redire, tant il leur en imposait par son insolente autorité. On peut juger quelle fut sa rage quand il se vit braver en face, renié, confondu, accusé à son tour, et menacé dans tous ses intérêts. Il perdit toute mesure, et me laissa voir qu'il ignorait qui j'étais, en m'imputant d'avoir été envoyé par les révolutionnaires de France pour soulever la colonie. Il était si loin



de deviner en moi un militaire, que lorsque son substitut parvint à l'emmener, il lui dit, au rapport de Zélie : « C'est un avocat ou c'est le diable. » Sa colère fut tellement violente qu'en rentrant chez lui il fallut le coucher et le saigner. Un incident fort inattendu redoubla son malaise et me délivra de ses mauvais desseins.

Un jeune officier qui avait servi dans l'armée française sous le général Rochambeau était demeuré à la Martinique, après la prise de l'île, retenu par l'amour qu'il portait à une grande dame de Saint-Pierre, qui le payait de retour. Obligé d'aller à la Guadeloupe pour y reprendre du service, il mourut presque en arrivant. Un paquet à son adresse étant parvenu au secrétaire du gouvernement, M. Viel, celui-ci, scrupuleux comme un agent politique, le décacheta, mais il en fit mépris en n'y trouvant qu'une lettre passionnée. Cependant, lorsqu'il apprit que je venais d'être arrêté au Prêcheur, il résolut de s'en servir pour donner le change sur l'objet de mon voyage à la Martinique. Cette lettre me fut remise de sa part, et dans ma candeur je n'y conçus rien, sinon qu'une belle dame dont Zélie me dit le nom, ne pouvant plus supporter l'absence de son bien-aimé, le conjurait de revenir au plus vite, lui donnant l'assurance qu'il ne courrait aucun danger, attendu que le procureur du roi était tombé amoureux d'elle, et que ce tyran était enchaîné à ses pieds avec des rubans roses. J'avais l'esprit si lourd que je ne voyais pas en quoi cette confiance pouvait me concerner, et il fallut que l'intelligente soubrette m'expliquât comment je devais passer pour le défunt et avoir été appelé à la Martinique par une grande passion, ce qui était bien pardonnable, au lieu d'y être venu pour dresser une carte du pays, ce qui était un cas pendable.

Il paraît qu'en préparant ce quiproquo, le secrétaire Viel ne s'était fié que médiocrement à mon intelligence en fait d'intrigue, car, d'une autre part, il fit donner avis à la dame que, malgré de sages conseils, son ami, cédant à son invitation, s'était rendu à la Martinique, et que, par jalousie, le procureur du roi l'avait fait arrêter indignement et jeter dans les cachots les plus infects de la geôle, pour lui préparer une mauvaise fin. A cette nouvelle le désespoir et la colère s'emparèrent de la dame ; elle descendit au milieu de la nuit, avec une longue suite de ses gens, chez le magistrat, qui tremblait la fièvre, et elle lui fit une scène dont il faillit mourir. Elle prétendit qu'il devait remettre en liberté, sur-le-champ, son prisonnier ; et ce fut à grand-peine qu'elle lui accorda un répit de

vingt-quatre heures. Aussitôt la prison fut assaillie par ses messagers qui, sans les bons offices de Zélie, fussent parvenus jusqu'à moi, et auraient mis un terme, par leur rapport, à l'illusion de leur maîtresse, car probablement je ne ressemblais guère à celui qu'ils croyaient trouver. Le méprise se serait sans doute dissipée le lendemain à mon détriment ; mais un autre incident vint la prolonger.

L'officier anglais qui commandait à Saint-Pierre, s'inquiétant des attroupements formés chaque soir autour de la geôle, en rendit compte au gouverneur de l'île, qui demeurait au fort Royal, et il ne manqua pas d'attribuer à ma présence cette agitation. Il reçut l'ordre de me faire partir sur-le-champ, et deux heures avant le jour, un piquet de grenadiers vint me chercher à la prison. On me donna dix minutes pour me préparer, et je fus embarqué dans une grande pirogue qui, suivant les rochers escarpés de la côte sous le vent, entra quelques heures après dans la superbe baie du fort Royal, vaste bassin formé par l'intervalle des reliefs de six volcans éteints. Nous abordâmes à la Savane, promenade charmante qui gît entre la ville et la citadelle, où je devais prendre gîte. Je passai, accompagné de mon escorte, les ponts-levis, les poternes et tous les dehors de la place, et j'entrai dans une sorte de chemin couvert, d'une grande longueur, fermé d'un côté par le rempart extérieur que baignent les eaux du port nommé le Carénage, tandis que de l'autre se projette une berme de rochers, haute de cent pieds, couronnée par les batteries de la forteresse et creusée à sa base profondément, pour donner à la garnison des logements à l'abri de la bombe. Une porte d'épais madriers ouvrit l'entrée de ces casemates, et se referma sur moi. J'étais dans le cachot qui m'avait été destiné. C'était, je dois le reconnaître, un palais, du moins par sa vaste étendue. J'avais, pour moi seul, une demi-douzaine de salles, longues de cinquante pieds et larges de trente, communiquant par des arcades et s'éclairant par de rares ouvertures grillées, qu'on aurait pu nommer soupiraux. Le jour que donnaient ces fenêtres était d'autant moins vif qu'elles le prenaient dans un chemin couvert, ressemblant au fossé d'une place forte, et qu'elles s'ouvraient dans un roc dont l'épaisseur n'avait pas moins de douze pieds. Au premier moment, je me trouvai dans une obscurité profonde, mais bientôt mes yeux s'habituerent à ces ténèbres, et me laissèrent distinguer tout ce qui m'environnait. Ces grands souterrains sont excavés dans le massif d'un courant d'éjections boueuses, sorti de

quelque foyer secondaire du grand volcan du Carbet. L'énorme terre-plein qui les surmonte est formé de couches superposées de brèches volcaniques, d'origine et de composition différentes ; et j'étais là sous cette montagne de produits volcaniques, enfoui véritablement dans les entrailles de la terre.

J'examinai tous les coins de cette caverne, sans y découvrir le moindre signe qu'elle eût été jamais habitée. Seulement, dans une retirade, je déchiffrai sur sa paroi le millésime 1722, avec un nom qui avait été rendu illisible. Je frappai du pied ; le sol résonna comme s'il eût été creux, et j'imaginai qu'il y avait là quelque sépulture cachée, où de vieux ossements auraient pu rendre témoignage d'une mort violente comme celle dont j'étais menacé. En effet, mon enlèvement nocturne de la prison civile, pour être claquemuré dans une citadelle, annonçait une extradition devant un tribunal militaire ; et, dès lors, il suffisait d'une constatation de mon identité, d'une procédure sommaire, d'un arrêt griffonné et annoté par un greffier pour me faire mettre douze balles dans la tête, sur la place même où j'étais, et sans plus de bruit, au milieu de ces souterrains, que si l'on avait seulement fermé quelque porte.

Je dus croire pourtant que cette exécution n'était pas pour le jour même, car on avait préparé mon coucher. Je trouvai dans le recès le meilleur un hamac indien tout tendu et parfaitement confortable, avec une table, une chaise et le ménage entier d'un officier en garnison. A ces avantages ma nouvelle demeure en joignait deux autres auxquels je ne fus pas insensible. La température n'y était pas brûlante, ni l'air altéré, comme à la geôle où j'avais logé, et, de plus, ayant à ma disposition un immense espace, je pouvais jouir de l'exercice de la promenade, si nécessaire à un prisonnier. A midi sonnait, un déjeuner anglais, roastbeef et pommes de terre, me fut servi avec un soin et une propreté qui ne permettaient pas de supposer la moindre mauvaise disposition.

J'éprouvai une bien autre surprise quand, la porte de ma galerie s'étant ouverte, je vis entrer une nombreuse suite de gens qui tâchaient de se reconnaître dans le demi-jour de mon souterrain. Le premier de ces personnages était Lubin, habillé en jockey des colonies, avec veste bleue à collet rouge galonné. En sa qualité de nègre libre, il portait des souliers ornés de boucles d'argent, et, pour plus de distinction, il avait réussi à trouver dans sa chevelure courte et lainée la matière d'une queue, longue d'un demi-pouce,

et dont il n'était pas médiocrement fier. Derrière lui venait Zélie, parée comme les élégantes de Saint-Pierre d'un corset blanc avec une jupe de perse à grands ramages. Un beau mouchoir des Indes de haut prix, coquettement plissé et arrangé comme les dames créoles, couvrait sa tête, et un autre, de différentes couleurs, lui servait de fichu. Des bandeaux de cheveux, lissés tant bien que mal, sortaient de dessous son madras pour encadrer sa figure mutine, et surtout pour montrer orgueilleusement la part qu'elle avait dans la race blanche. L'apparition, dans la citadelle, de cette flamboyante beauté, si supérieure en toilette et en séduction aux mulâtresses du fort Royal, fit une vive impression sur les officiers anglais de la garnison, qui se promirent bien de cultiver une aussi gracieuse connaissance. A la suite de l'oncle et de la nièce venaient des porteurs chargés de malles et de caisses, comme au débarquement d'une troupe de passagers. Lubin m'annonça qu'il venait avec Zélie pour me servir dans mon donjon, et que déjà tous deux avaient obtenu l'autorisation du commandant de la place, qui leur avait donné l'assurance qu'il pourvoirait à tous leurs besoins. Quant à ces bagages, quoique je fusse arrivé à la Martinique avec deux chemises et un pantalon de rechange, il me garantit que c'était ma garde-robe et celle de mes gens. L'origine de plusieurs caisses de vin de Bordeaux, de liqueurs et autres friandises me fut expliquée par la générosité de la grande dame qui, persuadée que je souffrais pour elle de rudes et injustes persécutions, avait chargé Lubin de m'apporter ces nouveaux témoignages de son affection. Je ne pouvais, sans compromettre ma vie, refuser ces dons, mais je résolus de ne pas profiter, à cet égard du moins, de l'illusion que j'aurais voulu détruire.

Cette illusion produisit bien d'autres merveilles. Un adjudant vint me prier, de la part du major Campbell, de monter au fort pour y recevoir de lui une communication satisfaisante. Je fus conduit par un escalier voûté de plus de cent marches et à travers je ne sais combien de batteries étagées jusqu'à l'esplanade du sommet de la citadelle où s'élevait la maison du commandant. Cet officier, qui aurait eu la charge de me faire supplicier, était un beau jeune homme, d'une physionomie douce, expressive et du type le plus distingué. Il me dit en très bon français que le gouverneur venait de recevoir de Saint-Pierre une lettre dont il s'empressait de me donner connaissance. Le procureur du roi lui mandait que, dans

son zèle empressé pour le service de S. M. B., il avait procédé rigoureusement contre un étranger qui semblait être un agent de trouble et de révolution envoyé de France, mais que les faits considérés mûrement n'avaient point justifié la prévention, et que, d'après des renseignements donnés par des personnes honorables, cet étranger était tout simplement un jeune officier de la Guadeloupe que quelque amourette avait attiré à Saint-Pierre. Le judicieux magistrat ajoutait que la gravité des inculpations s'étant ainsi heureusement évanouie, il croyait que cet officier, qui avait été transféré au fort Royal, pouvait être regardé seulement comme prisonnier de guerre, et que même, étant cautionné par des personnages de la plus haute distinction, il était susceptible d'être admis, sans toute réserve, à la faveur de jouir de sa liberté dans les limites que, dans sa sagesse, S. Exc. le gouverneur jugerait bon de lui tracer.

Je reconnus la main blanche et potelée qui avait tracé cette lettre, et qui avait serré la gorge du procureur du roi pour la lui faire signer. Je répondis en termes généraux, sans m'écarter de la vérité, que je possédais un document qui aurait montré à ce magistrat l'erreur où il était tombé, mais que je n'avais pas voulu m'en servir par une discrétion dont les motifs pouvaient être facilement appréciés. Le major m'assura que, toute louable que fût cette réserve, elle était sans succès, attendu que l'aventure s'était ébruitée, puisque le commandant de Saint-Pierre en avait rendu compte. Il ajouta que le gouverneur ne lui avait pas encore donné ses ordres en ce qui me concernait, mais qu'il ne doutait point, d'après son honorable caractère, qu'ils ne fussent comme je le désirais. Effectivement, le général Drummond ayant été annoncé, et le major m'ayant présenté à S. Ex. dans toutes les formes de la civilité anglaise, il m'accueillit à merveille, et se livra avec beaucoup de bonhomie à une conversation dans laquelle il déploya d'heureuses qualités. Je me rappelle un trait qui frappa mon esprit. Le gouverneur, soit par orgueil de race parfaitement justifié, soit par courtoisie pour un officier des armées de la République, me dit que du côté de sa mère il descendait du général Fairfax, le commandant des troupes du Long-Parlement, opposé à l'armée du roi Charles I<sup>er</sup>. A ce nom que, depuis mon enfance, je vénérerais comme celui de l'un des hommes qui, les premiers, avaient attaqué le vieux despotisme sous lequel gémissaient les peuples de l'Europe, je me levai, je saluai respectueusement, et je dis d'une voix grave : « Milord, je

souhaite à notre siècle et à notre patrie d'enfanter encore des héros aussi illustres que votre glorieux ancêtre. » Le général répondit à cet hommage avec une vive émotion, et s'avança vers moi pour me serrer la main. Le major vint m'embrasser, et je trouvai dans mes ennemis les amis les plus affectueux.

Un incident fort imprévu vint interrompre cet entretien. On informa le gouverneur qu'un brick de guerre français portant pavillon parlementaire se présentait à l'ouvert de la rade, et qu'il louvoyait déjà entre l'Îlet aux Ramiers et la Pointe des Nègres. On le découvrait des fenêtres de l'édifice où nous étions, et je le signalai au général comme étant le bâtiment du capitaine Allègre, qui, en l'absence de la division navale, commandait la station à la Guadeloupe. Cet officier descendit de son canot au débarcadère de la Savane, où le capitaine de port était allé le recevoir. Il se banda les yeux lui-même avec son mouchoir, et fut conduit par les détours du chemin couvert jusqu'au plateau de la forteresse. Après avoir salué le général, il me sauta au cou, en me disant que j'allais être convaincu que mes amis ne m'avaient pas oublié. Il exposa au gouverneur qu'il était chargé par le commissaire de la République de lui proposer, pour être immédiatement effectué, mon échange contre un officier anglais, prisonnier de guerre, qu'il avait à son bord, et dont il apportait une lettre. Cet officier était un neveu du gouverneur, qui, s'ennuyant à la Dominique où il était employé, était allé dans un canot relever les sondages du mouillage des Saintes. Surpris dans cette occupation par un de nos cutters, il avait été conduit à la Guadeloupe, fort inquiet du sort qui lui était réservé; mais, à son grand étonnement, il avait été très bien traité, et son échange était proposé par Victor Hugues au général Drummond. Celui-ci, comme on l'imagine bien, l'accepta sur-le-champ. Je lui fis mes adieux avec beaucoup de témoignages de gratitude, et le colonel Campbell nous reconduisit, Allègre et moi, jusqu'à l'embarcadère où venait d'arriver le jeune officier anglais. Un quart d'heure après j'étais encore une fois sous le pavillon tricolore, à bord d'un bâtiment de guerre français, délivré de l'horrible angoisse qui m'avait étreint l'âme pendant un mois, m'obsédant, jour et nuit, de la peur d'être pendu. Il faut avoir eu, pour ainsi dire, la corde au cou pour se faire une idée de cette cruelle situation.

En arrivant à bord je fus choyé comme un homme qui revient des sombres bords. On voulut savoir mon histoire lamentable et

comment j'avais échappé à la barre de justice de la geôle et à l'en-sevelissement des catacombes du fort Royal. On se mit à table, et l'on fêta gaiement ma délivrance; une cuve, presque aussi grande que celle d'Heidelberg, fut remplie de punch et vidée en buvant à la gloire de la République, à la confusion de ses ennemis et à la beauté des dames créoles des colonies françaises. On célébra pareillement la générosité des grandes dames de Saint-Pierre en portant leur santé avec leur excellent vin, car Lubin, qui m'avait suivi à bord, n'avait eu garde de l'oublier dans les casemates, et il en faisait sauter les bouchons avec un plaisir infini.

Il fallut bien en venir aux choses graves de la vie. Le commandant Allègre m'emmena dans sa chambre pour m'entretenir. Il commença par m'annoncer que ma carte militaire des environs de Saint-Pierre avait pleinement satisfait le général Hugues qui comptait en tirer bon parti; mais, par malheur, pendant que les factions politiques se battaient en France, les Anglais faisaient filer des troupes vers les Antilles, et ils avaient maintenant des forces triples des nôtres. Cette supériorité leur permettait d'étouffer l'insurrection des noirs à Sainte-Lucie, à la Grenade, et d'exterminer les Caraïbes à Saint-Vincent. Leur débarquement dans cette dernière île était au moins de six mille hommes, et la Guadeloupe n'avait pu en envoyer qu'un millier au secours des sauvages, qui, malgré leur résolution, devaient être infailliblement écrasés. J'avais été réclamé plusieurs fois par eux comme nécessaire à leur salut, et le général avait dit à Allègre que s'il voulait aller les joindre, il m'en laissait le choix. Le commandant m'en détourna, en alléguant qu'il était probablement trop tard pour que je pusse leur être utile. Néanmoins, croyant être engagé d'honneur dans ce devoir, j'insistai pour être jeté sur la côte de Saint-Vincent, et le balaou qui suivait le brick reçut l'ordre de m'y conduire, en se hâtant, pour me débarquer dans la nuit. Je pris congé d'Allègre qui me voyait partir avec peine, et je me mis en route pour le Sud. A dater de ce moment, la fortune, qui venait de me donner tant de marques de sa prédilection, m'abandonna tout à fait, et je tombai dans l'une des plus cruelles vicissitudes de ma vie.

La brise de mer, qui s'était levée avec la lune, poussa mon bateau si rapidement que, deux heures avant le jour, il m'avait déposé sur une roche solitaire de la côte orientale de l'île Saint-Vincent. J'étais parfaitement armé, je connaissais très bien les lieux que je devais

parcourir, j'avais pris librement ma résolution, et pourtant lorsque le balaou poussa au large, et me laissa seul au pied des hautes falaises du rivage, séparé des amis dont le dévouement venait de me rendre la liberté et de me sauver la vie, je me sentais triste, inquiet, oppressé par je ne sais quels pressentiments sinistres. Il est vrai que le morne silence qui régnait autour de moi contrastait étrangement avec la réception joyeuse et animée qui m'avait été faite dans ce même lieu, quelques mois auparavant, par la population caraïbe venant saluer le pavillon de la France et accueillir l'un de ses enfants. Maintenant, me disais-je, cette population est rassemblée dans ses montagnes, pour en défendre l'accès à l'ennemi, et si jamais la Providence a protégé le faible contre l'iniquité, elle doit assurément donner la victoire aux Caraïbes et garantir d'une subversion fatale le dernier peuple aborigène de ce vaste archipel.

Livré à ces réflexions, je suivis, à la base des rochers du rivage, un étroit sentier qui me conduisit à l'entrée du bassin, où, lors de mon premier voyage, j'avais relâché avec ma goélette. Je m'enfonçai sous les grands arbres qui couvraient cette entrée de leurs cimes touffues, et j'entrai à pas lents et silencieux dans une trace qui conduisait, à travers une savane fleurie, jusque parmi les cases du carbet voisin. Je m'attendais, à chaque pas, à ce que les lévriers caraïbes allassent éveiller leurs maîtres en leur annonçant l'approche d'un étranger; mais tout resta muet, et je crus qu'ils m'avaient reconnu pour l'un de leurs amis. En m'avançant davantage, je découvris des lueurs rougeâtres qui rasaient la terre et d'où s'élevaient des étincelles lors des rafales de la brise de nuit. Alarmé par cette vue, je précipitais ma marche dans cette direction, quand je heurtai brusquement un objet qui barrait le chemin. Je me baissai pour le reconnaître, et je vis avec un sentiment d'horreur que c'était un cadavre, celui d'un Indien massacré. En pénétrant plus loin, la même rencontre se renouvela trente fois; tantôt c'était un guerrier, puis une femme avec son enfant, et plus souvent un vieillard. Le village avait été surpris par une troupe d'ennemis impitoyables qui en avait mis en pièces les malheureux habitants, et qui avaient incendié leurs maisons. Il ne restait plus de ce carbet que des cendres dont le vent faisait jaillir encore des flammes livides comme celles d'un bûcher qu'alimentent des ossements humains. J'eus le courage d'examiner tous ces corps dont la terre était jonchée, croyant dé-



couvrir dans chacun d'eux une personne qui m'était chère. Cette terrible recherche fut heureusement frustrée de son triste objet.

Nul n'étant resté là qui pût m'éclairer et me guider, je m'acheminai vers l'habitation de la montagne; profitant de la clarté de la lune, dont bientôt j'allais être privé.

En parcourant le sentier sinueux qui montait entre d'épais fourrés de bois jusqu'à la haute région des mornes, je n'omis aucune des précautions nécessaires pour me garantir de toute surprise et pour apprendre où était l'ennemi. Aucun bruit lointain ne sortait de ces campagnes désolées, et les soldats anglais fatigués de carnage, les sauvages consternés par leur défaite se reposaient sur leurs armes dans leur position, en attendant, les uns avec impatience, les autres avec crainte, l'instant où le lever du soleil donnerait le signal de nouveaux combats. L'air ne m'apporta d'autres sons que le chant matinal de quelques oiseaux qui devançaient le jour et faisaient entendre les expressions harmonieuses de leur joie et de leur amour, comme si rien n'était changé autour d'eux.

Quand j'approchai de l'habitation où j'avais passé d'heureux jours embellis par l'amitié de la jeune Indienne et de son brave père, le chef des Caraïbes rouges, l'anxiété que j'éprouvais devint plus violente, et je fus forcé de m'asseoir. Autant que je pouvais en juger, les ennemis n'avaient point porté leurs pas dans ces lieux. Tout y conservait le même calme et le même aspect. Les passiflores, les jasmins, les phaséoles multicolores y formaient toujours d'admirables berceaux embaumés des plus suaves odeurs. J'entrai dans ma case dont les murailles étaient des nattes de latanier; chaque chose y était rangée comme le jour de mon départ; mon hamac à treillis élégants en fils d'agave était tendu et paraissait préparé pour moi. Je venais de m'y asseoir pour reprendre haleine, après ma longue course ascendante, lorsqu'un chien accourut précipitamment et se coucha à mes pieds avec mille démonstrations de tendresse. C'était l'épagneul d'Éliama, si fidèle dans ses souvenirs et dans ses affections. Il s'était échappé des mains de Zami, la petite bonne de la fille du chef, qui le retenait avec elle dans une cache au fond des rochers. En entendant ses cris de joie, qui annonçaient la rencontre d'un ami, la jeune enfant le suivit. Aussitôt qu'elle me reconnut, elle se jeta à mes genoux en les embrassant avec des sanglots qui semblaient devoir faire éclater sa poitrine. Je la pris dans mes bras et je fis mille efforts pour calmer ou endormir

cette douleur, cette angoisse d'une âme prête à se séparer d'un corps délicat et fragile. Je n'osais l'interroger ; j'étais épouventé des malheurs qu'elle avait à m'apprendre. « Avec qui donc es-tu ici ? lui demandai-je. — Personne, répondit-elle. — Eh quoi ! tu es seule ? — Seule ! — Et ton maître ? — Tué ! — Ta maîtresse ? — Morte ! » A ces mots, entrecoupés de gémissements et prononcés d'une voix défaillante, je fus saisi de désespoir. Je voulus douter de la réalité d'une catastrophe aussi terrible ; mais l'enfant en avait été témoin. Elle avait vu périr le chef à la tête de ses guerriers, frappé d'une balle dans le côté qui lui avait subitement arraché la vie. Sa fille, blessée plusieurs fois dans la retraite à travers les forêts, sentant que ses forces l'abandonnaient, avait cherché un refuge sur le sommet de la Soufrière ; elle y avait été poursuivie par les chasseurs nègres de l'ennemi ; et voyant qu'elle allait tomber entre leurs mains, elle s'était précipitée dans la grande fissure du cratère, d'où s'exhalent des torrents de fumée sulfureuse. Les barbares acharnés à sa perte s'étaient avancés, pour s'emparer d'elle, jusqu'au milieu des fumerolles ; et l'enfant qui, sur l'orle de la montagne, faisait des vœux impuissants pour sa pauvre maîtresse, n'avait point vu revenir ces misérables qu'avait sans doute engloutis le volcan.

La défaite des Caraïbes eut pour causes : la connaissance de leurs moyens de défense donnée aux généraux anglais par le capitaine Dawson, la grande supériorité des forces de l'ennemi, l'arrivée tardive des secours de la Guadeloupe, et surtout l'utile emploi que fit le général Abercromby d'un bataillon de nègres levés à la Martinique et commandés par deux créoles habitués par la chasse des esclaves à la guerre des bois. Ces nègres se glissèrent à plat ventre dans des passages jugés inaccessibles, et parvenant sur les derrières des positions militaires, ils arrivèrent jusqu'au réduit qui servait de refuge aux femmes et aux enfants, et de repaire pour les munitions et les approvisionnements. Ils mirent tout à sac, tuant sans pitié cette population inoffensive, pillant et brûlant les subsistances qui devaient soutenir leur vie et celle des combattants. Ceux-ci, à la nouvelle de ce désastre, perdirent courage. La mort de leur chef laissait flotter le pouvoir. Plusieurs troupes entrèrent en négociation, et se laissèrent persuader de mettre bas les armes, pour être conduits à Kingstown. Mais d'autres résolurent de résister jusqu'à la dernière extrémité. Le major général Stuart, qui depuis

s'est distingué en Égypte, leur fit des propositions réitérées ; il leur promit qu'en échange de leurs terres de Saint-Vincent, il leur en serait donné d'autres dans une île bien plus fertile. Les sauvages répondirent à cette offre que, si le pays qu'on voulait leur donner était si bon, les Anglais feraient bien mieux d'aller l'habiter eux-mêmes, et de laisser aux Caraïbes la terre de leurs aïeux. Ils déclarèrent à l'officier qu'ils préféreraient mourir plutôt que d'exhumer les ossements de leurs pères, et de les porter en exil dans une contrée étrangère. Dans cette résolution ils concentrèrent tout ce qu'il leur restait de guerriers, et ils se joignirent aux Français, qui occupaient militairement les positions en avant du morne la Vigie.

Dans la soirée, conduit par la petite Zami avec une habileté admirable, j'arrivai à ce poste fortifié, après avoir côtoyé toute la journée les gardes avancées de l'ennemi. Un simple aperçu de l'état des choses me convainquit que nous serions obligés de capituler promptement. Les vivres et la discipline manquaient également. J'aurais été réduit à la diète si l'enfant n'avait pas déterré des patates et des ignames, qu'elle découvrit dans un silo, et qu'elle fit cuire pour moi. Le lendemain, une ligne de tirailleurs anglais s'étant portée entre nos postes, je demandai au commandant Marinier la permission de les déloger pour rétablir nos communications. L'attaque fut faite et soutenue vigoureusement, et nous forçâmes l'ennemi à évacuer les positions qu'il avait prises. Cet exemple fut heureusement imité le jour d'après ; et nous obtinmes ainsi successivement plusieurs avantages dans des affaires partielles. Mais pendant ce temps, le général anglais faisait chasser dans les mornes la population caraïbe, et la faisait conduire au port, où aussitôt elle était embarquée sur les transports qui avaient servi aux troupes de l'invasion. Ces transports, attachés aux mouvements du port de la Barbade, étaient infectés de la fièvre jaune ; et cette terrible maladie se communiquant aux déportés enfermés à fond de cale en fit périr une immense quantité avant qu'on pût les débarquer à l'île de Rattan, lieu désert, inculte et à moitié stérile, qu'on leur abandonnait. Quant aux sauvages qui nous avaient rejoints, ils combattirent à nos côtés avec la plus grande intrépidité jusqu'au dernier instant. Lorsqu'ils apprirent que la capitulation ne pouvait plus être reculée et que nos efforts étaient sans succès, ils résolurent d'échapper à la captivité en s'esquivant la nuit dans leurs canots de guerre qu'ils avaient cachés dans la grotte de la Sirène. Je fis très mal de ne

pas les suivre, comme ils me le demandaient ; mais j'étais alors chargé de défendre un poste regardé comme la clef de la position, et mon départ furtif eût été une désertion. Malgré la surveillance des bâtiments anglais, les pirogues dont les avirons étaient garnis de coton, pour empêcher le bruit, s'éloignèrent de Saint-Vincent et débarquèrent sur les côtes de la Terre-Ferme, aux environs de la Trinidad, les malheureux qui venaient de perdre, sans retour, leur chère patrie.

Après avoir lutté bravement pour prolonger une résistance inutile, il fallut bien écouter les propositions de l'ennemi. Elles étaient honorables et fort dures. Abercromby nous accordait volontiers de sortir de notre bicoque avec armes, bagages, enseignes déployées et même avec des canons que nous ne pouvions trainer, puisqu'ils n'avaient plus d'affûts ; mais il exigeait que nous fussions prisonniers de guerre, sauf les blessés qui seraient renvoyés directement en France pour y être comptés dans les échanges des deux pays. Il appuyait ces propositions, pour les faire accepter, du déploiement d'une demi-douzaine de colonnes d'attaque qui étaient là, sous nos yeux, prêtes à nous enlever d'assaut. Quoique ce fût un résultat infaillible, nous continuâmes de nous débattre absolument comme si nous avions eu le choix de nous rendre ou de nous défendre, et l'ennemi mettait la plus grande complaisance à répondre à nos raisons par d'autres raisons, quand un événement fort imprévu et fort malheureux pour moi vint tout à coup hâter le dénoûment.

Un chef de Caraïbes noirs, furieux de la prochaine reddition du fort, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains des Anglais, pénétra dans le magasin à poudre et le fit sauter pour être bien sûr de mourir en nombreuse compagnie. J'étais à cinquante pas de ce magasin, debout sur le rempart, qui était élevé d'une trentaine de pieds au-dessus du glacis. L'explosion me jeta en bas et me lança au loin. La grêle de pierres qu'elle fit tomber acheva de tuer la plupart de ceux qui, comme moi, avaient été projetés à travers les airs : j'eus le bonheur d'être épargné par elles, mais je tombai si rudement sur les roches rugueuses dont le sol était formé, qu'aussitôt je vomis le sang à grands flots, et je m'évanouis. Le médecin en chef de l'armée anglaise, le docteur Gildchrist, étant accouru pour donner des soins à un officier anglais blessé par l'explosion, trouva près de moi la petite Zami qui se lamentait et qui lui demanda de me secourir, protestant que je n'étais pas mort. Le docteur s'étant assuré que l'enfant avait

raison me saigna sur place, me fit relever et m'envoya par mer à Kingstown, en me recommandant comme officier d'artillerie des troupes françaises. Touché de l'attachement que me montrait la jeune sauvage, il l'autorisa à m'accompagner. Quelques heures auparavant, dans la prévision de ma mort, j'avais écrit en français et en anglais quelques mots qui faisaient connaître le triste sort de cette petite fille, adjurant les hommes humains qui pourraient la protéger de ne pas lui refuser leur généreuse assistance. Ce papier que Zami montra au docteur me fit connaître et fit bien venir cette pauvre enfant.

Quand je repris connaissance, je me trouvai dans une salle qu'habitaient pareillement plusieurs officiers anglais, blessés récemment. Zami était à genoux, près du bord de mon lit, le front appuyé sur l'une de mes mains, qu'elle tenait entre les siennes. Le docteur, qui craignait une maladie cérébrale, avait ordonné qu'on me fit perpétuellement des applications d'eau froide et de vinaigre sur la tête et la face. Zami voulut absolument se charger de cette opération, et elle s'en acquitta avec tant de soin et de persévérance qu'elle refusait de s'interrompre pour boire et manger, et les officiers anglais furent touchés de son dévouement. L'un d'eux me disait, lors de ma convalescence, qu'il n'avait jamais cru que cet attachement pût être trouvé dans l'espèce humaine, et qu'il s'était toujours imaginé que l'honneur en était réservé aux animaux, spécialement aux chiens de son pays, qui communément se laissaient mourir de faim sur la fosse où leur maître était enterré.

Pendant que je me rétablissais par degré, la malheureuse enfant dépérissait de plus en plus. Quand elle cessa d'être excitée par l'idée de remplir un devoir difficile, qui, dans son esprit se rattachait au pieux souvenir de ses maîtres, elle s'affaissa et ne retrouva plus que par intervalles la lucidité de son esprit. Alors elle regretta de ne pas s'être précipitée, après sa bonne maîtresse, dans la bouche du volcan, et elle se reprochait d'avoir été retenue par une crainte plus forte que sa volonté. Nous appréhendions qu'elle ne s'enfuit pour exécuter ce dessein, mais déjà elle était trop faible pour pouvoir l'entreprendre. J'étais bien décidé à ne pas me séparer d'elle, et à l'emmener avec moi en Europe; mais le docteur me remontra que ce serait hâter sa mort, et que, dans la consommation qui la dévorait, il fallait, pour prolonger sa vie de quelques jours, qu'elle demeurât dans une existence tranquille, sans tumulte et

sans émotion. J'eus beaucoup de peine à me laisser persuader, et pour me faire renoncer à ma résolution, il me fallut la certitude que l'affection du docteur serait plus efficace et plus heureuse que ne pouvait être la mienne pour cette pauvre petite fille.

Un navire ayant été frété pour conduire en France les prisonniers blessés, M. Gildchrist m'y fit réserver un passage, et je pris congé de ce digne homme qui me promit que si la jeune Caraïbe échappait à la mort dont sa maladie la menaçait, il aurait pour elle la tendresse d'un père.

Le même jour, 11 juin 1796, pendant que nous étions réduits à capituler, et à livrer à l'Angleterre l'île Saint-Vincent, qui était le dernier domaine des indigènes de l'archipel des Antilles, le général Nicholson prenait la Grenade. Le détachement de troupes françaises qui occupait les forts de Maboura et de la montagne Goyave était forcé de se rendre, et le nègre Phédon, qui était à la tête des insurgés, abandonnait le morne Guano, poste situé dans la forêt Noire, et qu'on croyait être imprenable. La colonie entière fut bientôt soumise, et celle de Sainte-Lucie s'étant déjà rendue au général Ralph Abercromby, il ne resta plus à la France d'autres possessions, en Amérique, que les seules îles de la Guadeloupe.

La traversée fut longue et monotone ; j'avais le cœur navré, et je ne pouvais me livrer à aucune occupation. Je ne trouvai rien de mieux pour distraire mes chagrins que de me faire raconter par les marins anglais leurs périlleuses navigations. Ces récits simples et énergiques des maux d'autrui me firent prendre les miens avec plus de résignation. Je fus débarqué à l'entrée de la rivière de Morlaix, ville d'où je me rendis à Brest, à ma demi-brigade. On m'y reçut fort bien, mais mon brevet de lieutenant d'artillerie fut déclaré sans valeur, parce qu'il avait été délivré par un commissaire de la Convention, puissance dont les actes étaient attaqués avec violence par une réaction victorieuse. On me promit la première place vacante, et l'on m'offrit le grade de sergent-major, commandant une compagnie sans officiers. Je refusai opiniâtrement toute composition, et je demandai à reprendre l'humble grade que j'avais à terre auparavant, et qui était alors le refuge des jeunes gens distingués par leur éducation et leur conduite.

Je ne veux pas oublier de dire qu'au moment de m'embarquer pour la France, la maison Meï m'avait fait compter, par ordre de Victor Hugues, une année de mes appointements, et, de plus, une

autre somme pour part de prises du corsaire *le Vengeur*. Je fis un utile usage de cette fortune. Je louai, rue de Siam, une chambre, et, m'étant procuré d'excellents livres de la Bibliothèque du port de Brest, je me mis à étudier avec autant d'ardeur que si je n'avais pas appris, par une récente expérience, qu'il ne sert à rien dans ce monde, pour y obtenir une place, de l'avoir méritée.

## CHAPITRE XI

DÉCEMBRE 1796

L'auteur capitaine d'armes à bord de la frégate *Coquille*. — Expédition d'Irlande. — Débarquement dans la baie de Bantry. — La petite Mary. — Camp des Irlandais Unis. — Expédition de Cork. — Mort de la petite Mary. — Retour à Brest.

Tous ceux qui ont habité les côtes de l'Océan savent qu'au lieu de frimas ce sont des vents tempêteux qui caractérisent l'hiver de ces contrées. A l'approche du solstice, les ouragans redoublent de violence, et la mer devient alors si grosse que les vagues surmontent les navires, démontent leur gouvernail, enlèvent les embarcations amarrées sur leur pont, ou même enfoncent leur plat-bord et brisent ses épais bordages comme le ferait un boulet de canon.

Dans certaines années, par des causes inconnues et qui seront toujours un mystère de la nature, ces ouragans s'étendent, se multiplient et grandissent leur puissance de destruction. L'automne de 1796 annonça, par les signes de l'atmosphère, qu'il y avait tout lieu de redouter l'une de ces terribles époques. La mer, dans ses moments de calme, bruissait sourdement et s'agitait; des oiseaux étrangers venaient chercher un abri dans les creux des rochers du rivage, et des bancs de poissons, poussés par leur instinct, remontaient dans les rivières de la Bretagne pour trouver un refuge.

Il y avait alors sur la rade de Brest une escadre de trente bâtiments de guerre, ayant à bord des troupes de débarquement. La destination de cette expédition était l'objet de mille conjectures ;



les uns l'envoyaient ravager les Antilles anglaises, et les autres secourir les insurgés d'Irlande. Mais on s'accordait généralement à penser qu'elle ne devait plus partir, attendu que, de délai en délai, on avait laissé arriver l'hiver et la domination des vents d'ouest, qui ne permettent pas aux navigateurs de franchir l'étroite sortie du goulet. Il était d'ailleurs manifeste qu'une partie de nos vaisseaux, étant vieux et mal armés, ne pouvaient tenir la mer dans cette saison redoutable sans courir les plus grands périls.

On discourait encore sur ce sujet à bord de la frégate la *Coquille* dont j'étais capitaine d'armes, quand la frégate l'*Immortalité*, qui portait le pavillon du vice-amiral Bouvet, se couvrit de signaux et tira les coups de canon de partance.

L'escadre, formée de quinze vaisseaux de ligne et d'une douzaine de frégates, fut bientôt sous voiles, poussée par un vent impétueux qui n'inspirait que peu de confiance aux marins expérimentés.

Chargés de prendre les derniers ordres qu'on attendait de Paris, nous ne pûmes appareiller que vers le soir, longtemps après avoir perdu de vue nos vaisseaux, et il était nuit close lorsque, après avoir débouqué, nous arrivâmes à Berthaume, vaste baie semi-circulaire qui forme, avec celle de Camaret, l'entrée du magnifique bassin de la rade de Brest. Un aviso, qui nous y attendait, et qui, à travers l'obscurité, avait aperçu nos fanaux, vint nous transmettre un ordre fort imprévu. A la fin du jour, les frégates qui devançaient l'escadre, pour en éclairer la marche, avaient découvert sous l'île d'Ouessant une flotte anglaise de trente vaisseaux ou frégates, qui était prête à nous barrer le passage. Aussitôt, notre amiral, résolu d'atteindre à tout prix le but de l'expédition, avait fait signal à l'escadre, pour éviter un engagement, de sortir par le Raz, défilé périlleux ouvert à travers les rochers entre les côtes escarpées du Finistère et les écueils dont l'île de Sein est environnée. Nos vaisseaux s'étaient à l'instant précipités dans cet étroit et redoutable passage, et c'était en suivant la même route que nous allions les joindre, si nous parvenions, au milieu des ténèbres, à nous dérober aux dangers qui, de toutes parts, nous menaçaient.

Notre capitaine était l'un de ces hommes éprouvés pour qui le devoir est une religion; il monta sur le banc de quart, prit le commandement de la frégate, et prescrivit avec un calme admirable les mesures qui pouvaient nous donner quelques chances de salut.

Les embarcations furent dégagées pour être mises promptement à la mer et nous servir d'asile; — des matelots d'élite furent placés aux drisses afin d'amener les voiles aussi rapidement que l'ordre en serait proféré; — les charpentiers, armés de leurs haches, prirent poste au pied des mâts pour les couper au premier signal; — des officiers, la sonde à la main, s'établirent dans les porte-haubans pour reconnaître la profondeur des eaux; — des gabiers se tinrent sur le beaupré et sur la vergue de misaine pour signaler les brisants; — des artilleurs, le sabre à la main, gardèrent les écoutilles pour empêcher les hommes de manœuvre de quitter le pont et les hommes inutiles d'y venir. Les phares de la côte furent relevés par des opérations réitérées, afin de déterminer notre position et celle de l'entrée du Raz; la moindre erreur, dans le calcul des angles, nous devait conduire inévitablement à notre perte. Puis, ayant fait venir le plus ancien contre-maitre, le capitaine remit entre ses mains des pistolets d'abordage, lui ordonnant de tuer quiconque romprait le silence qu'il prescrivait pour le salut commun. Cette sévère disposition fut accueillie avec une approbation tacite, unanime, chacun étant persuadé que c'est uniquement avec un équipage discipliné qu'un bâtiment qui vogue au milieu des récifs peut avoir le bonheur d'échapper au naufrage.

En ce moment, un personnage étranger à la frégate et que nous ignorions être à bord parut sur le pont, et produisit par son aspect une impression singulière. C'était un homme de petite taille, mais dont la force athlétique était évidente quand on considérait ses épaules carrées, ses jambes musculeuses et sa poitrine velue. Je reconnus en lui l'un de ces Gaëls qui peuplaient l'Armorique entière il y a deux mille ans, et qui ont conservé, depuis Jules César, leur physionomie, leur langage et même leur costume. Les longs cheveux noirs de celui-ci sortaient de dessous une calotte de laine bleue, et flottaient épars au gré d'un vent impétueux. Au lieu du pantalon qui caractérise la civilisation moderne, il portait l'énorme haut-de-chausse dont la forme frappa tellement les Romains qu'ils désignèrent, par le nom de cet étrange vêtement, le pays où l'on en faisait usage<sup>1</sup>. Il inspecta d'un air narquois la voilure de la frégate; il y fit faire des changements, et fit cacher par des écrans les lumières des timoniers qui l'incommodaient. Il prit

1. Bracata Gallia.

place sur le banc de quart à côté du capitaine, qui lui abandonna son autorité, ou qui plutôt ne s'en servit que pour exécuter tout ce qu'il prescrivait. Cet homme dont les arrêts nous dominaient comme s'il eût été le destin était un pilote bas-breton, sorte de marins qui ne savent ni lire ni écrire, mais qui possèdent les connaissances précieuses et l'expérience transmises, de père en fils, dans chaque famille, depuis les nautoniers vénètes qui guidaient, il y a vingt siècles, les flottes des Romains. Une particularité qui frappa les hommes de l'équipage et qui fit naître des idées superstitieuses, c'est que ce pilote voyait à travers la nuit la plus profonde, et que, pour diriger la frégate au milieu des écueils, il consultait les ténèbres les plus épaisses. En effet, ses yeux demeuraient fixés sur des points de l'horizon où l'on ne découvrait pas la moindre lueur, et il semblait y trouver les éléments de la direction de notre route. Plusieurs fois j'imaginai que quelque feu éloigné lui servait de guide ; mais aucun de nous ne put rien discerner de semblable, et l'équipage en conclut que le pilote était l'un de ces hommes qui sont doués d'une seconde vue. Dans la position dangereuse où nous étions, nous avions grand besoin d'un secours surnaturel. En portant au sud, la frégate semblait courir à sa perte, car à chaque minute les horribles rugissements de la mer devenaient plus violents et annonçaient que l'instant du naufrage s'approchait. Ce ne furent d'abord que des pointes de rochers isolées contre lesquelles les flots se dressaient avec fureur ; mais bientôt les récifs se lièrent entre eux et formèrent une chaîne continue couverte de vagues tumultueuses, hautes et menaçantes, qui nous apparaissaient comme des montagnes d'eau près de nous engloutir. Loin de pouvoir nous éloigner de ce périlleux voisinage, il fallut nous en rapprocher, parce qu'une chaîne pareille se projeta sur l'autre bord à une si faible distance de la première, que des flocons d'écume venaient tomber à bord des deux côtés. Dans ce chenal creusé entre des murs de granit crénelés par la puissance de l'Océan, il suffisait, pour briser le bâtiment par un seul choc, que le vent sautât d'un point ou que le gouvernail fit un faux mouvement : éventualités qui se jouent des vains efforts de la prudence humaine.

Il y avait peu de temps, sans doute, que nous étions engagés dans ce terrible passage, quoiqu'il nous semblât qu'il se fût écoulé des heures, quand une lumière brilla soudainement au milieu de la nuit, et fut suivie presque aussitôt du bruit d'une forte détona-

tion. C'était le coup de canon de détresse d'un vaisseau qui allait périr. Chaque autre signal semblable faisait frissonner les plus intrépides d'entre nous. La force du vent donnant à la frégate une extrême vitesse, l'amena instantanément sur le lieu de ce désastre et presque en contact avec le bâtiment naufragé. C'était le *Séduisant*, vaisseau de 74, ayant à bord douze cents hommes, marins et soldats. Un coup de mer l'avait fait dévier de sa route, et il s'était précipité sur le grand Tevenec, rocher formidable auquel il était enchaîné. Son avant, battu par les brisants, était déjà démantelé et submergé, pendant que l'arrière, où s'était réfugié l'équipage, talonnait sur le roc, qui, à chaque soubresaut, défonçait ses bordages et ouvrait des brèches à la mer, pour pénétrer dans ses flancs. Ses fanaux de combat éclairaient cette scène de désolation. On voyait appendus à ses bas mâts, les seuls qui restassent debout, une foule d'hommes saisis de terreur par l'aspect des lames qui déferlaient sur le pont, et entraînaient chaque fois quelques malheureux dans l'abîme. Les anciens matelots qui s'étaient liés ensemble, pour mieux résister à l'impulsion des vagues, travaillaient à former avec des vergues et des mâts de hune un radeau de sauvetage dont ils espéraient leur salut. Au moment où la frégate passa près du vaisseau, avec la rapidité d'une flèche, les naufragés se crurent secourus, et nous comblèrent de bénédictions; mais, en se voyant abandonnés, ils jetèrent des cris de rage et nous maudirent. Notre impitoyable résolution était semblable à celle du grenadier qui monte à l'assaut, et qui écarte du pied le corps de son camarade, dont l'obstacle l'empêche d'escalader la brèche. Un cri de commisération se fit pourtant entendre à notre bord. Un jeune aspirant, ayant reconnu son frère parmi les naufragés, s'élança sur le bastingage, en disant qu'il voulait partager son sort; il faillit être tué par le contre-maître chargé de faire garder le silence; et il dut la vie à un officier qui, le saisissant d'un bras robuste, l'enleva comme un enfant, et l'emporta dans l'entre-pont. Deux minutes après, le terrible spectacle de cette catastrophe avait disparu à nos yeux, comme une illusion; et la frégate, poussée par la tempête, continuait sa route dans l'obscurité, sans autre guide que la lueur phosphorescente de l'écume des brisants. Enfin, nous atteignîmes l'extrémité du détroit; la houle qui venait du large, et qui nous prenait en travers, nous annonça que nous allions entrer dans l'Océan et que nous étions sortis de ce terrible labyrinthe où, depuis

deux mille ans qu'il est connu, sont restés tant d'infortunés navigateurs.

Le jour parut, mais brumeux et crépusculaire, éclairant un horizon sombre et borné, et nous montrant une mer noire et clapoteuse. Une embellie du ciel nous permit, vers midi, de découvrir notre escadre désemparée et dispersée. Nous ralliâmes la division de Rochefort, commandée par l'amiral Richery; et par sa jonction, nous formâmes une flotte de seize vaisseaux de ligne, avec une douzaine de frégates et de corvettes, et plusieurs transports. Il nous manquait encore une partie de nos forces, et nos yeux cherchaient vainement la frégate la *Fraternité*, qui portait le vice-amiral Morard de Galles, et son major-général Bruix, qu'on regardait comme l'âme de l'expédition. Le général Hoche, commandant l'armée de débarquement, était aussi à bord de cette frégate. Par un événement qui n'a pas son pareil dans l'histoire de la marine, la *Fraternité* s'égara dans la brume, et laissa l'escadre et les troupes privées d'ordre et de direction. Il était pourtant impossible d'avoir pour chefs deux hommes comparables à Hoche et à Bruix.

Le 21 décembre, le sixième jour de notre départ de Brest, nous vîmes la terre d'Irlande. C'était, je crois, la pointe de la Misaine. Bientôt, malgré un vent contraire et une mer furieuse, nous entrâmes dans la baie de Bantry, grand bassin ouvert dans la côte occidentale de l'île et qui pourrait contenir toutes les forces navales de l'Europe. En jetant les yeux autour de nous, nous n'éprouvâmes point la joie du marin qui, sauvé de la tempête, revoit la terre encore une fois... Rien au monde ne peut être plus triste et plus désolé que le pays qui se développait sous nos regards. Il semblait inhabité; on n'y voyait ni clochers lointains, ni villages, ni même aucune trace de culture ni de population. Les collines qui s'élevaient abruptement à quelque distance du rivage étaient couvertes de broussailles; mais la plaine était nue, offrant çà et là des nappes de neige que le vent soulevait et qu'on voyait tourbillonner dans l'air. La côte était bordée de rochers qui, en se détachant du littoral, formaient des îles ou se projetaient en hauts promontoires. Partout la mer irritée s'élançait en flots écumeux sur ces rives inhospitalières, et faisait retentir le choc des galets dont les plages sont formées. Elle n'était pas plus propice dans la rade où nous venions de jeter l'ancre que sur les rivages où nous devons débarquer. Les lames du large rendaient difficiles et périlleuses les communica-

tions entre nos bâtiments, et l'impétuosité du vent menaçait les vaisseaux de les faire chasser sur leurs ancres et de les jeter à la côte. Une autre inquiétude nous tourmentait ; l'escadre ennemie pouvait venir nous attaquer dans cette position critique, et l'absence de nos généraux paralysait nos mouvements. Le bruit courait qu'un conseil de guerre était assemblé à bord de l'*Immortalité*, et que le général Grouchy voulait qu'on le mit à terre avec les six mille hommes de troupes qui étaient sur l'escadre. Pendant cette délibération, un signal fut fait à la *Coquille* de tenter une reconnaissance afin de nous mettre en rapport avec les insurgés qu'on supposait être les maîtres de cette partie de l'Irlande. Le grand canot fut armé, et l'on y embarqua une douzaine d'hommes commandés par un lieutenant. Je n'étais point appelé à cette expédition ; mais le capitaine, me voyant examiner curieusement la côte, me dit : « Allez-y si vous voulez. » Je fus si empressé à me prévaloir de cette autorisation que je me jetai dans le canot sans autre arme que mon sabre. Ce fut un officier qui me fit envoyer des pistolets d'abordage que j'attachai à ma ceinture.

Aussitôt que nous fûmes à terre, le commandant nous fit marcher en avant avec la même confiance que s'il s'agissait d'aller à quelque joyeux pardon d'un village de la Basse-Bretagne. Cette confiance s'augmenta encore quand nous eûmes découvert, sur un plateau situé en arrière de l'ouverture d'une vallée, des paysans irlandais qui nous faisaient des signes pour nous engager à les joindre. Ce fut là, du moins, l'interprétation que le commandant donna à leurs manifestations, qui pouvaient bien plutôt signifier le contraire, puisque ces hommes seraient tout simplement accourus à nous s'il n'y avait eu là quelque obstacle caché. J'en faisais la remarque quand un corps de cavalerie, embusqué derrière une colline, s'élança tout à coup dans la plaine et nous chargea au grand galop. Notre détachement surpris, au lieu d'attendre l'ennemi pour tirer à bout portant, perdit son feu et se rompit pour courir à notre embarcation. Je jugeai que la distance était trop considérable pour ne pas laisser à l'ennemi le pouvoir de nous couper la retraite, ce qui nous mettrait à sa merci, dans l'alternative d'être sabrés ou faits prisonniers. Au lieu donc d'imiter mes camarades en fuyant vers la mer, je courus en avant vers les montagnes, où j'espérais ne pouvoir être atteint par les cavaliers. L'un d'eux, qui s'était attaché à me poursuivre, déchargea sur moi ses

pistolets sans me toucher. Je ripostai, et sans doute je blessai son cheval, car il s'arrêta, et lorsque je fus en sûreté au sommet de la colline, je le vis s'en retourner en marchant au pas. En portant mes regards sur la plaine, je découvris le détachement dont je m'étais si heureusement séparé, s'avançant vers l'intérieur de l'île environné par les Yeomen, qui l'emmenaient en captivité jusqu'à Dublin, comme un trophée glorieux remporté sur la République française.

Ma position n'était certainement pas digne d'envie. J'étais seul, abandonné, sans ressources, sur une terre ennemie, dans une contrée sauvage, déserte, stérile, battue par la tempête, et qui, tout à l'heure, allait être enveloppée par l'obscurité d'une nuit d'hiver. Néanmoins, je m'estimais heureux d'être en liberté et de pouvoir courir les champs, au lieu de coucher comme mes camarades dans une geôle, sur la paille avec des félons, ou bien d'essayer de dormir à bord dans un hamac, en entendant me crier aux oreilles : « La frégate chasse sur son ancre ; elle dérape, elle court à la côte ; nous allons toucher, nous sommes perdus ! » et autres propos qui disposent aussi mal au sommeil. Sans doute j'avais la perspective d'un mauvais gîte : la terre nue, rien à manger et la température glaciale du mois de décembre. Mais les insurgés qui étaient en campagne bravaient tout cela. Je pouvais bien en faire autant qu'eux, moi, Français de la Révolution, à qui les plus brillantes destinées étaient promises. Il ne me fallait que trouver nos amis les Irlandais, dont nous venions, au milieu des tempêtes, opérer la délivrance. Je me mis donc à leur recherche ; il était temps de s'en occuper et de reconnaître le pays, car la nuit tombait.

La colline escarpée que j'avais gravie, et qui m'avait sauvé de la poursuite des cavaliers, s'étendait par son revers jusqu'à un rentrant de la côte assez profond. Je la descendis dans cette direction, persuadé qu'un chemin devait suivre le rivage, et, en effet, j'en trouvai un, parallèle aux falaises qui opposaient leur haute muraille à l'effort des flots de l'Atlantique. Ce chemin devait nécessairement conduire à quelque lieu habité : un village, des huttes de pêcheurs, la case d'un pilote. Je me réjouis de cette découverte, et je poursuivis ma route avec toutes les précautions possibles contre les mauvaises rencontres. Je marchai pendant plusieurs heures, éclairé uniquement dans une route scabreuse par la lueur blanche, flottante et incertaine qui s'élève dans l'air au-dessus des brisants. Aucun bruit ne se faisait entendre, autre que les siffle-

ments aigus du vent et les mugissements des vagues. Enfin, le chemin qui couronnait la crête des rochers s'abaissa jusqu'au niveau de la mer, et je reconnus qu'il était traversé par un ruisseau qui était guéable à l'aide de grosses pierres placées dans son lit. Ce fut là le premier signe que je vis de l'existence des hommes dans un pays où maintenant on ne sait plus qu'en faire. Bien convaincu que j'allais trouver quelques hôtes plus ou moins disposés à me recevoir, je remontai l'une des rives du ruisseau, et j'arrivai, en effet, à un hameau d'une trentaine de cabanes rangées en cercle autour d'une vallée que resserraient des escarpements élevés. Je heurtai à plusieurs portes, personne ne répondit, pas un chien n'aboya, et, quoiqu'il fût minuit, pas un coq ne se fit entendre. J'en conclus que ce village était inhabité. Fatigué comme je l'étais, je résolus de ne pas aller plus loin, du moins pour le moment, et ayant trouvé à l'écart une meule de paille, je fis un trou à son sommet et je m'y enfonçai jusqu'au cou. Un instant après, j'étais endormi du plus profond sommeil.

Je fus réveillé par les miaulements d'un chat; je crus avoir rêvé, mais il me fallut bien en croire le témoignage de mes yeux. Une jeune fille était là, à quatre pas de moi, donnant à manger à un chat maigre et affamé. C'était une enfant de quatorze à quinze ans, grande, mince, avec des yeux bleus, dont le regard était doux et triste. Ses longs cheveux noirs retombaient sur son visage, et souvent elle les écartait par un mouvement de tête naturel et gracieux. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une pauvre robe de toile bleue, qui laissait ses bras et son cou à découvert. Il y avait dans toute sa personne une expression de souffrance et de malheur qui me frappa d'une tendre pitié. C'était chose difficile que de me montrer sans lui causer de l'effroi, et de lier conversation avec elle lorsque chacun de nous ne savait pas un mot du langage de l'autre. J'avoue, à la honte de mon intelligence, que je ne trouvai pas d'expédient plus ingénieux que celui de contrefaire son chat. C'était assurément bien puéril, mais le succès justifia le moyen. Elle leva aussitôt les yeux vers moi; la surprise et la crainte se peignirent dans ses traits quand elle vit un militaire; mais lorsque, par une heureuse inspiration, je lui eus montré ma cocarde, elle se prit à sourire, comme si elle eût compris de suite comment j'étais là, et d'un geste elle indiqua la position de l'escadre française pour me dire qu'elle savait bien d'où je venais.



L'adversité rapproche les humains et forme entre eux une alliance fraternelle. Cette jeune enfant, empressée de m'être utile, courut à sa maison et m'en rapporta pour mon déjeuner des pommes de terre chaudes, cuites sous la cendre comme des marrons ; elle se chargea du soin de les épilucher pendant que, pour satisfaire mon féroce appétit, je les dévorais toutes brûlantes. Je ne compris pas d'abord comment elle était seule dans ce hameau. Le récit qu'elle me fit de ses malheurs était dans un langage mélangé de gaëlic et de carthaginois tout à fait inintelligible, et qui, malgré la douceur de sa voix, me parut aussi barbare que le plus rude dialecte du Morbihan. Cependant ses gestes étaient si expressifs que je savais déjà presque toute cette triste histoire quand j'eus d'autres moyens d'en apprendre les particularités. Toute cette partie du Munster s'était liée avec les insurgés d'Irlande par des engagements religieux. La défection des habitants des campagnes avait été provoquée par les excès que commettaient impunément, comme en pays ennemi, des Hanovriens à la solde de l'Angleterre. Ces soldats, qui étaient un ramassis d'aventuriers recrutés sur le continent, étaient désignés par le nom de Saxons ; leur conduite barbare en avait fait le synonyme de brigands et de bourreaux. Plus occupée de pillage que de surveiller la côte, cette troupe avait laissé un brick français débarquer près de Bantry des armes et des munitions qui furent portées dans l'intérieur et disparurent comme par enchantement. Dans les perquisitions qui furent faites à ce sujet, on découvrit que le frère de la jeune Mary avait sauvé un matelot français tombé à la mer. On en conclut sa complicité ; il fut condamné prévôtalement et fusillé sur place. Les autres habitants, menacés du même sort, prirent à l'instant leur parti ; les hommes allèrent rejoindre les insurgés, les femmes et les enfants furent à Cork demander l'aumône. Le village demeura abandonné. Mary seule y resta pour soigner sa grand'mère qui était paralytique.

Quoique je ne connusse alors que par divination quelques-unes de ces circonstances, j'étais bien persuadé que ma petite hôtesse savait le lieu où je pouvais trouver les insurgés. Quand je le lui demandai, elle feignit de ne pas me comprendre et prit l'air sérieux d'un personnage qui possède un secret d'État. Je crus, avec raison, qu'elle était contrainte de se taire par un serment qui engageait son salut. Je lui dis alors que j'étais résolu à partir de suite pour chercher le camp des Irlandais-Unis. Elle s'effraya de ce projet, et fit

tous ses efforts pour me le faire abandonner en me remontrant que ceux des habitants qui pouvaient me guider ne le voudraient pas, et que, d'ailleurs, c'était courir à la mort que d'entreprendre de parcourir le pays en plein jour lorsque les patrouilles hanovriennes battaient la campagne. Elle m'offrit de venir à sa chaumière passer la journée pendant une absence qu'elle était obligée de faire. Elle me fit comprendre qu'elle reviendrait avant la nuit et qu'alors elle pourrait peut-être m'apporter quelque utile avis. Je me laissai guider par cette enfant, non sans m'étonner de la maturité de jugement que lui avaient donnée les épreuves du malheur. Après s'être assurée que nous n'étions pas espionnés, elle me conduisit à sa cabane; la porte en avait été barricadée, et pour y pénétrer il fallait suivre entre des palissades un couloir long et circuitueux, coupé par des barrières. Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité de ce triste logis, je découvris, étendue sur un lit, une femme âgée qu'on aurait crue morte, tant ses yeux étaient éteints et sa figure décolorée. Sa fille se mit à genoux devant elle et lui parla. Alors il sortit une voix de ce corps inanimé. Ce fut, je crois, une prière à Dieu en ma faveur et une adjuration pour la délivrance de l'Irlande. Sur un ordre de la malade, Mary alla chercher et remit entre ses mains une veste bleue, criblée de trous, que ses doigts paralysés s'efforcèrent de trouver. C'était le vêtement que portait son fils lorsqu'il avait été fusillé. Les bourreaux l'avaient vendu à cette malheureuse mère, qui tous les jours se le faisait apporter et le mouillait de ses larmes.

Avant de partir, Mary m'établit dans le grenier de la chaumière, où l'on montait par une échelle facile à retirer. Une lucarne, qui donnait sur le toit, offrait une sortie pour gagner la campagne. La berme de rochers, à laquelle le village était adossé, laissait entre elle et la maison un espace d'une dizaine de pieds qui formait une sorte de fossé. Une planche, jetée en travers, servait de pont volant et permettait une prompte retraite dans les marais voisins dont l'accès et le passage étaient fort difficiles.

Fidèle à mes habitudes militaires, qui me défendaient de m'établir dans un lieu sans en explorer les environs, je fus en reconnaissance pendant le voyage de ma petite hôtesse, espérant que j'en tirerais profit pour notre expédition après le prochain débarquement des troupes. Cet événement, sur lequel je comptais, me parut encore reculé lorsqu'en me rapprochant du rivage j'eus considéré

notre escadre. La tempête, qui se prolongeait avec des redoublements, avait tellement tourmenté nos vaisseaux qu'ils s'étaient éloignés de la côte, et avaient amené leurs vergues et leurs mâts. Il y en avait de nouvellement arrivés ; mais, en revanche, je crus que d'autres étaient partis. Il était évident qu'aucune tentative de mettre les troupes à terre n'aurait lieu qu'après un changement de temps que rien ne laissait prévoir ; je pouvais donc aller rejoindre les insurgés, et j'en avais le loisir. Quoique mes regards embrassassent une grande étendue de pays, je ne vis personne autre qu'une vingtaine de soldats ou de douaniers en habits verts ; ils disparurent dans une direction opposée, et je n'en pris aucun souci.

Lorsque Mary revint de son excursion, elle m'apprit, comme je m'y attendais, qu'elle était autorisée à me conduire au camp des insurgés. Ses rapports avec eux me firent songer que peut-être elle pourrait me procurer quelques cartouches pour mes pistolets, la précipitation de mon départ de la frégate ne m'ayant pas permis d'en prendre, et le cavalier qui m'avait poursuivi m'ayant fait tirer les deux seuls coups que j'eusse pour ma défense. La jeune enfant pourvut de suite à ce besoin urgent avec la même intelligence dont elle m'avait donné déjà tant de preuves. En sortant du grenier de la maison par le pont volant, qui nous fit atteindre la crête des rochers, nous contourâmes une partie du hameau et nous parvînmes à une chapelle délabrée qui s'élevait au centre. On avait muré la porte de cet édifice sacré pour en empêcher la profanation par les soldats païens, et pour y pénétrer, nous dûmes passer par une fenêtre. Mary se jeta à genoux en y entrant et dit une fervente prière. Son dessein ne s'expliqua que lorsqu'en passant derrière l'autel elle eut ouvert la porte d'un caveau sépulcral où étaient cachées des munitions de guerre : plusieurs barils de poudre et une caisse de cartouches restant d'un débarquement fait par un bâtiment français, et que les insurgés n'avaient pu emporter entièrement. En sortant de l'église, la jeune enfant me fit remarquer un ormeau planté devant sa porte. C'était le seul arbre de cette côte désolée ; et dans des temps moins funestes, on venait danser sous son ombrage. Bien d'autres souvenirs devaient être attachés à cet arbre maudit.

Après un frugal repas, j'embrassai tendrement cette excellente petite fille, et j'allai, plein d'espérance, me coucher sur la paille de mon grenier.

Plusieurs heures avant le jour, mon jeune guide vint me ré-

veiller, et je fus prêt à partir aussi promptement que si j'eusse couché au bivouac. Nous sortîmes de la chaumière par le pont volant qui fut retiré soigneusement après notre passage. Après avoir traversé, par d'étroits sentiers, un immense marais, nous suivîmes longtemps la crête de hautes collines arides, et nous arrivâmes à une rivière encaissée et bordée de roseaux. Nous la traversâmes à gué. Ici, le pays changea de face et se hérissa d'épais fourrés formés de plantes épineuses. Cette contrée d'embuscades, qui me rappelait la Bretagne, devait être le quartier général des insurgés ; et, en effet, la petite Mary ayant fait des signaux, il sortit tout à coup d'un hallier deux grands gaillards armés jusqu'aux dents, mais déguenillés à un point qu'on ne saurait dire. Ils nous accueillirent de leur mieux, et nous introduisirent dans leur place forte. C'était, autant que je puis me le figurer, un camp retranché semblable à celui du roi Alfred, dans les marais de l'Avon. Le vaste terrain qu'il embrassait dans ses fortifications naturelles formait un archipel dont les îles, couvertes de bruyères, d'ajoncs, de genêts, étaient séparées par des *bogs* profonds, bourbeux ou inondés. On ne pouvait franchir ces canaux que sur certains points difficiles à reconnaître, et gardés par des postes vigilants. Dans beaucoup d'endroits, le passage n'était même possible qu'en se servant de ponts de fascines, qui étaient enlevés aussitôt.

Quand nous eûmes passé ainsi plusieurs fois d'un îlot à l'autre, j'arrivai à celui occupé par l'état-major, et qui ne contenait qu'une demi-douzaine de baraques. Le commandant, qui vint à ma rencontre, était un beau jeune homme de 25 à 28 ans, d'une taille élevée, d'une figure noble et gracieuse et de manières distinguées ; il parlait français parfaitement, et une partie de ses officiers, qui avaient appartenu au collège de Saint-Omer, conversèrent avec moi, en se servant de la même langue, sans plus de difficultés que s'ils avaient toute leur vie habité Paris.

Un déjeuner abondant fut suivi d'un conseil de guerre auquel j'assistai ; on y arrêta les dernières dispositions d'une entreprise hardie, projetée depuis plusieurs jours, et qui avait pour but de remporter quelque avantage signalé en profitant de l'effroi qu'avait répandu l'apparition de l'escadre française. On se proposait aussi d'empêcher les troupes anglaises de se porter vers la côte, en les inquiétant sur la possession des points qu'elles devaient garder. J'insistai pour faire partie de cette expédition, et le commandant en

chef, qu'on nommait simplement : le Laird ou le Lord, m'annonça avec beaucoup de courtoisie que je l'accompagnerais. Il ajouta, en me donnant un joli fusil à deux coups, qu'il était bien sûr que j'en ferais un usage utile et glorieux pour la bonne cause.

Le départ s'effectua dans la soirée, par détachements et par des routes différentes ; le camp était entièrement désert quand nous le quittâmes. Des chevaux nous attendaient à peu de distance, et des éclaireurs étaient postés sur notre route. Longtemps avant la fin de la nuit, nous fîmes halte dans un vieux manoir, où nous nous établimes pour toute la journée. Nous le quittâmes à la brune, avec l'espoir d'être à minuit en présence de l'ennemi. Les insurgés étaient tout à fait maîtres du pays.

Notre expédition avait pour objet la ville de Cork. Sans doute, il n'était pas en notre pouvoir de l'attaquer sérieusement, mais il avait été résolu d'insulter la place, d'intimider la garnison, d'encourager les partisans de l'insurrection, et enfin de faire une reconnaissance militaire, qui frayerait le chemin aux troupes françaises aussitôt qu'elles seraient débarquées. En conséquence, deux fausses attaques avaient été préparées afin de détourner ou partager l'attention de l'ennemi pendant qu'on essaierait d'enlever de vive force l'un de ses postes principaux. C'était une caserne fortifiée, qui couvrait un faubourg, et qui était défendue par un corps d'infanterie qu'on accusait d'avoir, dans plusieurs rencontres, tué les prisonniers tombés en son pouvoir. Les approches de ce poste avaient été découvertes pour prévenir toute surprise, et des sentinelles avancées formaient un cordon au pied du glacis. Cependant les nôtres, guidés habilement, étaient parvenus, en profitant des accidents du terrain, à s'embusquer presque à brûle-pourpoint des factionnaires, et à moins de deux cents pas de la caserne. Nos premiers pelotons étaient arrivés là en rampant ; et ils y restaient tapis, ventre à terre, dans l'attente du signal de l'attaque. Le commandant, ses aides de camp et moi nous fûmes conduits sur la ligne par un jeune homme qui montrait une intelligence et une intrépidité remarquables ; il se nommait Sheill. Nous fûmes postés par lui dans l'intervalle de deux sentinelles ennemies, qui nous auraient entendus si le vent de la tempête n'eût continuellement mugé. De cette avant-scène, rien n'échappait à notre observation. Les lumières qui éclairaient l'intérieur de la caserne nous permettaient d'en distinguer l'entrée et même les meurtrières ouvertes dans ses flancs. C'était là le sujet

de mon anxiété; j'avais proposé, dans le conseil, de pétarder la porte, qui, au rapport de nos espions, était solide et bien défendue; mais il avait fallu renoncer à ce dessein, parce que nous manquions de tout ce qui était nécessaire pour l'exécuter. Il avait fallu revenir au moyen plus simple, mais plus aventureux, d'enfoncer la porte à coups de hache; et des volontaires avaient été choisis parmi ceux qui s'étaient présentés pour remplir ce service périlleux.

Déjà des estafettes, qui circulaient à pied d'une colonne à l'autre avec une prodigieuse agilité, avaient informé le commandant que tout était prêt pour l'attaque, et il levait le bras pour tirer le coup de pistolet qui devait en être le signal, lorsque la porte de la caserne s'ouvrit pour donner passage à une ronde destinée à surveiller les sentinelles. Le fanal que portait le tambour répandait une vive lumière en avant, mais il laissait complètement dans l'obscurité l'officier qui marchait en arrière. Nous pûmes cependant estimer la distance à laquelle il était quand il répondit au qui-vive d'un factionnaire. La ligne qu'il suivait le conduisait droit à nous, et il ne pouvait manquer de nous découvrir et de donner l'alarme, si nous tardions un seul instant à l'arrêter. « A vous, Messieurs! » nous dit le commandant; et aussitôt un coup de fusil abattit l'officier. Un reflet de la lumière sur son hausse-col avait marqué sa place et dirigé la balle dont il fut frappé. Un hurra furieux sortit soudain de tous les halliers, et, comme un immense rugissement de bêtes féroces, domina la voix de la tempête. En reconnaissant le cri de guerre de l'Irlande, les sentinelles, les hommes de ronde se précipitèrent vers la caserne pour y chercher un refuge. Mais nous étions sur leurs pas et nous y arrivâmes avec eux. La porte ouverte pour les recevoir ne put se refermer, car déjà elle était encombrée de cadavres. Les insurgés, sans répondre à la fusillade, s'élançèrent dans l'intérieur, et en quelques minutes la garnison fut égorgée jusqu'au dernier homme. L'édifice, livré aux flammes, fut renversé de fond en comble par les explosions des munitions de guerre qu'il renfermait.

Pendant cette sanglante opération, des tirailleurs s'étaient portés sur deux points opposés de l'enceinte de la ville et avaient tenu la garnison en échec. Ils nous facilitèrent ainsi une reconnaissance qui ne laissa aucun doute sur la possibilité d'enlever la place aussitôt que des troupes françaises donneraient leur appui à l'insurrection.

Nous venions de remonter à cheval lorsqu'une scène étrange attira mon attention. D'un enclos adjacent au faubourg partaient les cris d'une multitude d'animaux qui répondaient à des cris humains non moins rauques et discordants. Ceux-ci étaient un appel, une excitation ; ceux-là manifestaient le désir, l'impatience, la colère d'une immense quantité de chevaux, de bœufs, de taureaux frappant la terre de leurs pieds ou heurtant de toute la puissance de leurs cornes la clôture qui les tenait renfermés. Une partie de ces animaux avaient été saisis pour solder des impôts arriérés ; d'autres, pour acquitter le loyer des plus misérables chaumières ; le plus grand nombre, pour payer la dîme à l'Église anglicane. Ils avaient été parqués hors la ville afin d'être vendus à l'encan le lendemain. Leur enlèvement était entré dans le projet de notre expédition nocturne, et s'il n'avait pas été effectué, c'est que l'officier chargé de cette entreprise n'avait pu résister à l'envie de prendre part avec son détachement à l'attaque de la caserne, qui lui paraissait plus glorieuse. A défaut de forces militaires, une foule de femmes et d'enfants s'étaient rassemblés pour tenter de recouvrer leurs bestiaux. Toutefois, ils n'osaient en approcher, crainte de l'ennemi, et ils entretenaient de loin avec eux le colloque bruyant et passionné dont j'avais cherché vainement l'explication. En reconnaissant la voix de ceux qui les avaient nourris, tous ces animaux avaient poussé des cris d'allégresse ; mais en voyant qu'on tardait à les délivrer, ils entrèrent en fougue, et, se ruant contre l'enceinte qui les retenait en captivité, ils la renversèrent et sortirent par la brèche serrés en masse, jetant de sauvages et effrayantes clameurs et faisant trembler le sol sous le galop furieux de leur colonne lancée dans la plaine impétueusement. Quelques heures après, tous avaient retrouvé, avec un admirable instinct, le toit domestique qui les avait vus naître.

De retour au camp des insurgés, je m'établis dans l'une de ses baraques, croyant y trouver le sommeil profond que la fatigue m'avait préparé ; mais, poursuivi par l'image des événements dont je venais d'être témoin, je revis dans mes rêves l'assaut de la caserne fortifiée et le massacre de sa garnison ; j'entendis les cris lamentables de ceux qu'on égorgeait, et l'impression qu'ils firent sur moi fut si violente que je me réveillai. Quand j'ouvris les yeux, je les entendis encore. C'était, au lieu d'une illusion, une funeste réalité. A quelques pas, un homme couché à terre, garrotté comme

un porc qu'on va saigner, poussait des cris lamentables. Ses cheveux roux m'indiquaient assez qu'il appartenait à cette race saxonne si détestée en Irlande. Aucune blessure ne justifiait ses plaintes, et il paraît qu'il était demeuré silencieux depuis qu'on l'avait apporté dans le camp ; mais il venait de découvrir près de lui des insurgés occupés à fendre de vieilles planches de sapin en éclisses pour en faire des fagots, et, par une effroyable prévision du sort qu'on lui préparait, il avait reconnu sur-le-champ qu'on allait le brûler vif à petit feu. En apercevant ma cocarde, il conçut quelque espérance, et, malgré les cordes qui le liaient étroitement, il rampa jusqu'à mes pieds pour me demander en anglais d'obtenir sa vie, ou, du moins, une mort sans supplice. Je crus d'abord que la frayeur troublait l'esprit de ce malheureux et lui exagérait le péril de sa situation. Je fus détrompé par un officier qui me dit que cet homme avait été condamné à mort pour ses crimes par un tribunal secret, et que, en exécution de la sentence, il devait mourir par le feu. « Au reste, ajouta-t-il, ce misérable aurait à perdre mille vies dans les tourments qu'il n'expierait pas encore les maux qu'il a fait souffrir à ce pays. Mais, continua-t-il, en observant les sentiments d'horreur et de pitié que j'éprouvais, vous ne connaissez donc rien de cet odieux personnage. C'est un homme de rapine et de trahison, qui a fait verser plus de larmes qu'il n'a de sang dans les veines. Intendant d'un lord, il lui persuada de mettre en pâture à moutons un immense domaine, qui, depuis un temps immémorial, était loué à des laboureurs, et six cents personnes furent chassées, au milieu de l'hiver, de la terre que leurs sueurs avaient fertilisée ; elles virent arracher leurs arbres, niveler leurs jardins, démolir leurs maisons, et on ne leur laissa pas même la consolation de mourir sous leurs ruines : on les chassa comme des bêtes fauves. Recommandé puissamment par cette inhumaine invention, cet homme fut nommé percepueur, place qui remit entre ses mains tout pouvoir de mal faire. Alors, pour nous dépouiller, il put se servir de l'autorité de la loi et de la force publique. Pour y mieux réussir, il exhuma de son office de vieux registres inconnus à notre génération, et il en fit sortir des persécutions terribles. Il fit revivre des dettes oubliées, et, pour leur paiement, il fit saisir la vache dont le lait soutenait la vie d'un enfant. Cet enfant mourait de besoin et sa mère de douleur. C'est ainsi qu'il avait confisqué une multitude d'animaux que nous avons la nuit dernière arrachés aux ongles crochus du fisc. Il exer-



çait pour lui-même une pareille industrie. Il se procurait à vil prix d'anciennes créances, ou plutôt il les fabriquait, car personne n'en avait jamais entendu parler ; et tout à coup il réclamait la maison, le champ qu'on avait reçus de son père, et il montrait qu'ils étaient criblés de redevances. Ne pouvant, faute d'argent, ni payer, ni contester en justice ces dettes supposées, de nombreuses familles étaient évincées de leurs propriétés par ce détestable larron qui s'en enrichissait. »

Malgré ces détails et beaucoup d'autres, la vengeance qu'on voulait tirer de cet homme me parut affreuse, et j'allai trouver le Laird, pour lui représenter que des hommes civilisés, des chrétiens, des citoyens armés pour la sainte cause de la liberté de leur patrie ne pouvaient, sans se dégrader, obscurcir leur gloire et tarer leurs noms, imiter la cruauté des plus odieux tyrans. Je lui parlai avec liberté, avec entraînement, peut-être avec l'éloquence d'une vive conviction. Il m'écouta froidement, se retrancha derrière la sentence qui avait été rendue, et me déclara qu'il ne pouvait pas même changer le genre de mort du condamné. Ma résolution fut prise aussitôt, je lui fis mes adieux et je me retirai. Je lui renvoyai la carabine qu'il m'avait donnée, il refusa absolument de la reprendre, et me fit offrir de me faire escorter dans mon retour vers la côte, ce que je refusai à mon tour. Les officiers du camp insistèrent affectueusement pour me faire rester avec eux, et ils vinrent me reconduire jusqu'à leurs avant-postes, se promettant que nous ne tarderions pas à nous revoir, et à mettre en oubli ce dissentiment.

Lorsque je quittai le camp des insurgés, la nuit commençait à tomber. Je profitai des dernières lueurs du jour pour tâcher de me reconnaître ; j'y réussis sans beaucoup de peines. Je sortis des haliers à pas de loup, l'œil au guet, l'oreille attentive, l'arme prête à faire feu. Je traversai la rivière que j'avais rencontrée en venant, et je gagnai sans encombre le sentier de la crête des collines. La tempête n'avait point cessé, cependant le vent mollissait par intervalle ; et j'espérai qu'il permettrait, le lendemain, les communications de notre escadre avec la terre ; je voulais, pour en profiter, me rapprocher du mouillage, et attendre une occasion favorable, soit au village abandonné si j'y trouvais la jeune Mary, soit dans quelque cachette que je pourrais découvrir dans les rochers escarpés du rivage.

Après une marche de plusieurs heures je fus prévenu du voisi-

nage de la côte par le bruit des flots. Je ne pouvais être désormais loin du hameau, mais l'obscurité ne laissait rien distinguer qui pût m'en annoncer l'approche. En regardant au rez du sol pour mieux saisir le relief des objets, il me sembla que des sons très faibles faisaient vibrer l'air à ma droite. Je m'avançai dans cette direction, et bientôt je ne pus en douter. Je ne tardai pas à discerner que c'étaient des voix humaines; et enfin en m'approchant davantage j'entendis distinctement des cris de détresse et de douleur, qui étaient dominés par des juréments et des imprécations. Quelques pas de plus, et j'arrivai sur le bord de la falaise, au pied de laquelle les maisons du village s'étendaient en cercle. On ne voyait de la lumière que dans la maison d'où partaient les cris, et je reconnus avec effroi que c'était celle où j'avais reçu l'hospitalité. Avant qu'aucune réflexion pût me guider, je m'élançai par un saut périlleux vers la fenêtre ouverte sur le toit, et du grenier je me précipitai dans la salle à corps perdu. Je ne saurais dire quel odieux et horrible spectacle s'offrit à mes yeux.

Très tard dans la soirée, deux soldats de la légion étrangère, qui étaient venus au village, en maraude, ayant sans doute entendu la grand'mère de Mary réciter ses prières, crurent volontiers que cette maison habitée serait d'un meilleur pillage que les autres. N'ayant pu se la faire ouvrir, ils s'y introduisirent par une brèche qu'ils firent dans le mur. On peut juger quelle fut, pendant qu'ils la pratiquaient, la lente agonie des deux malheureuses femmes, que chacune des pierres qui tombaient successivement livrait, par degrés et de plus en plus, à la merci de ces loups dévorants. La vieille femme, qui, privée de l'usage de ses membres, ne pouvait fuir, exhorta sa fille à se sauver pendant qu'il en était encore temps; mais celle-ci, qui, dans son ignorance, croyait n'avoir à redouter que la mort, refusa d'abandonner son aïeule. En entrant, les soldats les trouvèrent, l'une à genoux, l'autre sur son lit, serrant sur sa poitrine la croix de son rosaire; toutes deux implorant l'aide de Dieu. Ils se bornèrent d'abord à demander à manger et à boire, et comme on ne put leur donner de whisky, ils s'emportèrent en menaces, accompagnées de serments et de blasphèmes. C'était une sorte de prologue par lequel ils se préparaient à l'exécution du drame dont cette pauvre chaumière allait être le théâtre. Affamé de rapine, le plus âgé, s'approchant de la vieille malade, lui arracha son chaquet dont les petites médailles d'argent excitaient sa cupidité. Elle

devait avoir, disait-il, quelque trésor caché, et il jurait qu'elle le lui découvrirait ou qu'il prendrait sa vie. L'autre brigand, qui s'était attaché à la jeune fille, la trouvant sourde à ses paroles, se jeta sur elle, comme une bête féroce, et la renversa sur le plancher. Mais à défaut de force, cette frêle enfant lui opposa une si vive résistance, en usant de ses ongles et de ses dents, qu'il appela pour la tenir son misérable complice. La vieille femme ne fut pas plutôt délivrée de celui-ci, que voyant dans toute son horreur la situation de sa petite-fille, elle tomba dans un accès de frénésie qui lui rendit toutes ses facultés perdues et lui donna la puissance musculaire des forcenés. Elle se leva subitement de son lit, saisit à la gorge l'homme qui tenait les bras de la malheureuse enfant, et l'obligeant à se défendre lui-même, elle roula sur la terre avec lui.

Au moment où de quinze pieds de haut je tombai au milieu de cette scène de rage et de douleurs, les forces de la jeune fille expiraient, et ses cris n'étaient plus qu'un râlement comme celui qui précède la mort. Le soldat qui avait terrassé sa grand'mère la tenait sous lui, mais il n'avait pu lui faire lâcher prise ; il se débattait vainement sous cette main desséchée qui lui serrait le cou, et arrêtait au passage sa respiration et ses blasphèmes. Furieux de ne pouvoir se délivrer de cette terrible étreinte, il saisit sa baïonnette et il la plongea plusieurs fois dans le corps de cette pauvre femme qui rendit l'âme aussitôt.

La justice du ciel ne se fit pas attendre. Le meurtrier se relevait couvert du sang qu'il venait de verser, et il allait m'assaillir quand un coup de feu l'étendit mort à mes pieds. Son camarade, qui avait abandonné sa proie avec des cris de rage, s'élança sur moi en se servant de son sabre avec autant d'adresse que de vigueur. Je fus réduit à parer ses attaques avec mon fusil ; car, en sautant du haut de l'échelle avec plus d'impétuosité que de prudence, la secousse avait fait jouer l'une des deux batteries, et le coup que j'avais tiré était le seul qui me restât. Je ne pouvais, dans ce péril imminent, recourir à mes autres armes, puisque le moindre mouvement pour les prendre m'aurait découvert et aurait infailliblement causé ma perte. Heureusement le feu de genêt qui flamboyait dans l'âtre laissant tomber sa clarté sur mon adversaire me permettait de l'observer et de prévoir ses coups ; il s'en aperçut et fit une volte pour changer de place ; mais au moment où il revenait sur moi l'arme haute, son bras descendit privé de force et comme échappant à sa

volonté. Il venait d'être frappé par le fer d'une faux dont la jeune fille s'était armée en voyant la lutte inégale que je soutenais pour la défendre, et qui menaçait d'avoir pour tous les deux une si fatale issue. Avant de savoir la cause qui suspendait le coup qu'il me destinait, la balle de l'un de mes pistolets mit fin à ce combat à outrance.

Nous venions, Mary et moi, de sauver notre vie; mais il fallait encore, pour la conserver, échapper à tous les périls dont nous étions environnés. Les brigands avaient fait une brèche pour entrer dans la maison; il nous fallut avant tout la boucher, car leurs camarades, attirés par le bruit des coups de feu et guidés par la lumière, allaient nous découvrir à l'instant: et ils pouvaient du dehors nous voir par cette large embrasure et nous viser à loisir comme des lapins qu'on tire dans une garenne. Sans doute il valait mieux abandonner la place sur-le-champ; mais la jeune fille ne put s'y résoudre avant d'avoir donné à sa grand'mère les dernières preuves de son attachement. Elle lui prodigua tous les soins que reçoivent les morts; et l'ayant enveloppée du meilleur linceul que pût fournir la chaumière, elle l'arrangea sur son lit, les bras en croix sur sa poitrine, avec un buis béni dans la main. Il fallut aussi nous occuper des cadavres des deux soldats, qui, s'ils étaient trouvés par les leurs, feraient infailliblement brûler le village. Nous les chargeâmes de pierres et nous allâmes les jeter dans une mare profonde et limoneuse dont les eaux noires et fétides leur servirent de tombeau. Je fus aidé, dans cette exécution, par cette malheureuse enfant qui était à moitié morte d'exténuation et de chagrin; et moi-même je me sentais défaillir en respirant cette odeur de sang, chaude et nauséabonde, et en maniant ces cadavres déjà glacés à moitié par le froid de la mort. Ma répugnance à les toucher était d'autant plus grande que leurs visages hideux retraçaient encore leurs passions malfaisantes, et qu'il me semblait que, pour exercer sur ces hommes son inexorable justice, le ciel m'avait dévolu l'office de leur bourreau.

Enfin, après avoir barricadé les portes et fait disparaître toutes les traces de ces meurtres, nous quittâmes la maison. Nous en sortîmes avant le jour par le chemin de la falaise; et une heure de marche suffit pour nous conduire à une caverne ouverte au bord de la mer, et dont l'asile avait déjà reçu autrefois la famille de Mary, dans des temps de persécution. Plusieurs issues et de nombreuses

caches en faisaient un lieu sûr. De là j'aurais pu voir presque toute la baie de Bantry si le temps n'eût été brumeux ; mais je distinguais aisément nos vaisseaux à l'ancre, tourmentés par une grosse mer qui ne laissait aucune espérance d'opérer dans cette journée le débarquement des troupes. Cédant à la fatigue, je m'endormis. A mon réveil, Mary, qui n'avait pas discontinué de prier avec ferveur, me dit qu'elle regrettait d'avoir laissé le corps de sa grand'mère à découvert, qu'elle craignait pour lui quelque outrage si la maison était forcée de nouveau, et qu'elle voulait aller le soustraire aux atteintes des mécréants en le transportant dans un caveau creusé dans la falaise, et dont il était difficile de découvrir l'entrée. Je m'opposai vivement à ce dessein qui me paraissait téméraire ; mais elle y persista sans doute par l'effet de ses scrupules religieux qui lui faisaient voir, comme une horrible profanation, que les restes d'une sainte femme pussent tomber entre les mains de ces hommes de crime et d'impiété. J'insistai pour l'accompagner ; elle s'y refusa, parce qu'en partant de suite elle n'avait, disait-elle, rien à craindre des maraudeurs qui, pour battre la campagne, attendaient l'obscurité. Elle me promit d'être de retour longtemps avant la brune, et elle me quitta, me laissant, quoi qu'elle eût pu dire, dans la plus vive inquiétude. Que fut-ce donc quand les heures, se succédant lentement, amenèrent le soir et puis la nuit sans que je la visse paraître ! Dix fois je fus au-devant d'elle et je revins dans l'espoir qu'elle était retournée par un autre sentier. Il me fallut enfin renoncer à cette illusion, et ce fut avec des pressentiments funestes que je m'acheminai d'un pas rapide vers le village abandonné.

La nuit précédente, j'avais déjà parcouru la route qui devait m'y conduire ; mais j'étais alors dans une agitation si grande que je n'en avais gardé aucun souvenir. Je marchai donc au hasard quand j'aperçus une lueur rougeâtre qui s'élevait au-dessus de l'horizon. Je ne doutai point que ce ne fût là qu'était le village et que cette lueur ne fût celle de l'incendie de ses maisons. Guidé par cette clarté sinistre, je m'avançai vers la crête de la falaise à laquelle sont adossées les chaumières du hameau. J'eus lieu de croire, en m'approchant davantage, que je m'étais alarmé par une fausse conjecture, car un embrasement aurait répandu, dans ses progrès, une lueur de plus en plus étendue, tandis que celle-ci ne variait que très peu, et ne semblait point en proportion avec la cause que je lui avais attribuée. En effet, dès que j'eus atteint le

sommet des escarpements qui dominant le village, je vis que cette clarté était produite par un feu de bivouac, allumé au pied du rocher où s'élevait l'église, et tout proche de l'arbre qu'avaient protégé pendant plusieurs générations des croyances religieuses. Il y avait autour de ce feu une demi-douzaine de soldats, ayant près d'eux leurs armes en faisceaux, et gardés seulement par une sentinelle placée à la croisée des chemins vers le bord de la mer. C'était probablement une patrouille de Hanovriens qui, au lieu de surveiller la côte, était venue s'établir en cet endroit pour s'enivrer avec le whisky volé aux paysans, et se chauffer avec les bois de charpente enlevés aux maisons voisines. Les chansons bachiques, les querelles, les jurements, le tapage m'annoncèrent assez que l'orgie était dans toute sa fougue, et qu'elle avait dû commencer depuis longtemps. Je ne jetai qu'un coup d'œil sur ces pillards, et je gagnai par plusieurs détours la partie de la falaise qui était derrière la chaumière de Mary. Je ne pouvais manquer d'y apprendre par l'état des lieux si cette jeune enfant l'avait visitée. Je me glissai le long du rocher pour chercher la planche qui servait de pont volant, et au moyen de laquelle on atteignait la lucarne du grenier. Je fus surpris de voir qu'au lieu d'avoir été retirée, après qu'on en avait fait usage, elle était restée en place. Évidemment Mary était venue en ce dangereux endroit pour remplir la pieuse mission qu'elle s'était imposée; mais avait-elle eu la témérité de s'en acquitter presque en présence de ces brigands, ou bien avait-elle quitté la maison à leur approche, sans avoir le temps de leur ôter le moyen de la poursuivre? C'est ce que je résolus d'éclaircir, à tout risque, en descendant dans la chaumière. Quel fut mon étonnement quand je vis que l'intérieur en était éclairé! La lueur du feu du bivouac y pénétrait par la brèche que nous avions refermée et qui avait été rouverte et agrandie. Les soldats avaient tout saccagé; ils avaient enlevé jusqu'au suaire de la vieille femme dont le cadavre dépouillé gisait la face contre terre. Ils avaient démoli une partie du toit, où nous avions caché dans le chaume les fusils des deux maraudeurs tués dans la nuit précédente; et ils avaient pu apprendre par le témoignage de ces armes le sort de ceux à qui elles avaient appartenu. Mais qu'était devenue Mary? L'avaient-ils surprise dans la chaumière près du corps de son aïeule? Cette enfant était donc leur prisonnière; et, s'il en était ainsi, quel devait être le sort qu'ils lui avaient réservé, si, comme je ne pouvais en

douter, ils ressemblaient aux deux misérables dont, la veille, elle avait été délivrée d'une manière si miraculeuse? Était-il possible que le ciel eût, cette fois, abandonné cette malheureuse fille, et qu'elle fût là, au milieu de ces ravisseurs, forcée, la baïonnette sous la gorge, d'assister à cet odieux festin, où le crime était assis entre l'ivresse et la débauche? Cette pensée me fit éprouver une angoisse inexprimable, et je sortis à l'instant de la maison, décidé à examiner de près l'orgie dont j'attendais cette horrible révélation.

Au moment où je venais de quitter la chaumière et où j'atteignais la crête de la falaise, les soldats poussèrent de grands cris qui me firent croire qu'ils m'avaient découvert. Mais c'était seulement leur sentinelle qu'ils rappelaient pour prendre part au banquet ou pour l'associer peut-être à quelque nouvelle scélérateuse. Je prolongeai l'escarpement à distance, de manière à ce que son orle couvrit ma marche jusqu'au point le plus rapproché du bivouac ennemi. Là, m'avançant jusqu'au bord de la falaise, je vis au-dessous de moi, à quarante ou cinquante pieds, tous ces malfaiteurs assis ou couchés autour d'un grand feu, trinquant, buvant, criant à tue-tête tous ensemble et hurlant un refrain de valse, entrecoupé de risées, pendant qu'un d'entre eux, monté sur un tonneau, faisait pirouetter un objet que le mouvement m'empêcha d'abord de discerner, mais qui était suspendu au vieil ormeau planté devant l'église. Tout à coup ma vue se troubla, mes yeux se remplirent de larmes, ma poitrine se gonfla de sanglots étouffés; j'avais reconnu, attaché aux branches de cet arbre, un cadavre dont le visage décelait une mort violente après d'atroces douleurs, et c'était la pauvre Mary, cette innocente enfant, à qui les barbares avaient fait subir cet horrible supplice!

Les pleurs que m'avait arrachés cet affreux spectacle se séchèrent soudainement. Je fus saisi d'un accès de rage, qui, d'abord, m'ôta tout jugement. Je m'accusais de la mort de cette jeune fille, qui, la veille, m'avait sauvé la vie. Mais si j'étais arrivé trop tard pour la défendre, je pouvais du moins la venger. Dix projets pour y réussir s'offrirent à mon esprit; aucun ne put me satisfaire, car il était difficile que leur exécution s'étendit à tous ces bourreaux et qu'aucun n'y échappât. Dans cette perplexité, j'appelai à mon secours tous mes souvenirs de guerre, et aussitôt le démon du meurtre me souffla l'une de ses inspirations. Je courus vers l'église; je pé-

nétraï dans son sanctuaire dévasté ; je fouillai derrière l'autel dans le caveau sépulcral que j'avais visité huit jours auparavant ; j'en tirai un baril de poudre à canon ; je le chargeai sur mes épaules malgré sa pesanteur, et, revenant d'un pas ferme et rapide au bord de la falaise, je le lançai dans le feu de bivouac qui brûlait au pied et qu'entouraient les assassins. L'explosion fut subite et terrible ; elle m'atteignit et m'enveloppa d'une nappe de flamme, et m'envoya tomber à vingt pas de là dans un marais bourbeux. J'étais perdu si les cartouches que j'avais sur moi eussent sauté. Mon immersion éteignit le feu de mes vêtements, mais j'eus les cheveux, la figure et les mains brûlés. Quand je parvins à me tirer de la vase, j'étais dans un état pitoyable. Je me trainai pourtant au bord de la falaise et je regardai en bas. Tout était sombre et silencieux. Rien ne restait.

Au point du jour, j'avais atteint péniblement les rochers du rivage, et je cherchais à retrouver la caverne qui m'avait déjà donné asile, quand je m'entendis héler du côté de la mer. C'était une embarcation du brick l'*Affronteur*, qui s'était approchée d'une grève pour tâcher de se procurer un pilote irlandais. L'officier qui la commandait m'avait pris, me dit-il, pour un sauvage du pays, et dans l'équipage où j'étais, noirci par la poudre, couvert de boue, de la tête aux pieds, il était difficile de deviner qui je pouvais être. Il me recueillit avec intérêt, et me conduisit à son bord où je fus traité avec bienveillance. Nous levâmes l'ancre le soir même, et nous partîmes pour Brest en compagnie de plusieurs vaisseaux. La tempête qui nous avait surpris au départ, et qui avait duré constamment pendant les huit jours que je passai à terre, redoubla de furie dès que nous eûmes appareillé. Elle nous poursuivit jusqu'à notre arrivée au port, et causa dans la flotte de nouveaux désastres non moins grands et terribles que ceux qui avaient signalé notre sortie par le dangereux passage du Raz. Le vaisseau le *Scévola* coula bas ; la frégate l'*Impatiente* fut jetée sur les rochers du cap Clear ; le transport le *Fils-Unique* tomba entre les mains de l'ennemi ; la *Résolue* perdit tous ses mâts dans un abordage et fut sauvée par le *Pégase* qui la remorqua ; plusieurs vaisseaux, battus par l'ouragan sur la côte d'Irlande, furent forcés de se réfugier dans le Shannon, c'est-à-dire d'entrer dans un fleuve comme la Seine ou la Loire, et lorsque rien de pareil n'était jamais arrivé ; la plupart des bâtiments ne quittèrent la baie de Bantry qu'en coupant leurs câbles et en



abandonnant leurs ancres ; enfin, la tempête était si violente que lorsque l'amiral Linois rentra à Brest, il put se frayer un chemin avec sa division à travers l'escadre anglaise sans qu'il fût possible à celle-ci d'engager le combat.

Si les vingt-cinq mille hommes de l'expédition eussent été débarqués, ou seulement si la division du général Grouchy, forte de six mille hommes, eût été mise terre comme il le voulait, l'Irlande eût échappé infailliblement à la domination de l'Angleterre.

L'opinion publique eut peine à croire que le mauvais choix d'une saison tempêteuse fût la seule cause qui eût fait échouer l'expédition. On s'évertua en conjectures de toutes sortes, et l'on prit pour un prétexte l'allégation que la frégate la *Fraternité* s'était égarée dans la brume, avec les amiraux qui devaient guider la flotte. Un blâme dont l'objet n'offrait aucune incertitude fut déversé sur celui qui avait refusé obstinément de débarquer les troupes, malgré l'avis unanime du conseil de guerre, présidé par le général Grouchy.

Quelque temps après notre retour à Brest, j'étais à l'hôtel du commandant de la Marine, au conseil de guerre. L'amiral Bruix me fit demander ; je le trouvai avec un personnage venant de Paris et qui, je crois, était Hughes Maret, quoique quarante ans après je n'aie pu le reconnaître. « Mon enfant, me dit l'amiral, vous étiez à Bantry ; dites-moi ce que vous y avez vu. » Je fis de vive voix le récit que je viens d'écrire, sauf les circonstances qui m'étaient personnelles. Quand je parlai du chef des insurgés, l'amiral me fit le dépeindre, et s'écria : « C'est Fitz-Gerald ; en vérité, je plains la belle Pamela ; son favori finira mal. » En effet, ce lord irlandais ayant été fait prisonnier, et conduit au château de Dublin, on le trouva étranglé dans sa prison, et l'on assura qu'il s'était suicidé. « Mais, me demanda l'amiral, comment diable étiez-vous allé là ? » Je racontai que mon capitaine m'en avait fait l'offre, et que je m'étais empressé d'en profiter. « Ah ! reprit l'amiral, vous avez aussi marché hors de tour ; je ne m'étonne pas si cela ne vous a pas mieux réussi qu'à moi. Il faut nous féliciter tous deux qu'il n'en soit pas pire. »

L'amiral Bruix daigna souvent se rappeler de moi, et quand il y avait quelque mauvais cas de justice militaire, il m'envoyait chercher. Mais dans les termes de bonté où il avait bien voulu se mettre avec moi, il ne songea pas le moins que mon héroïsme me plongeait dans un grand embarras. J'avais brûlé mon uniforme dans

l'explosion de Bantry, et le capitaine d'habillement de la demi-brigade voulait me le faire payer, assurant que, d'après ses registres, je ne devais en recevoir un autre qu'un an après. Je me consolais songeant que les orgueilleux descendants des Carthaginois, les lieutenants du lord Fitz-Gerald étaient encore bien plus déguenillés que moi.

## CHAPITRE XII

1797

Le cutter l'*Agile*. — Le commissaire. — Côtes de Sussex. — Accostage de la grosse goélette. — Embuscade. — Abordage. — L'auteur seul sur la goélette. — Le cutter anglais. — Révolte de l'escadre anglaise de Nore. — Parker trahi. — L'auteur réfugié à Sherness. — Fuite en barque. — Exécution de Parker. — Retour à Brest.

La vie humaine était exposée dans ce temps à de terribles orages. Le marin, le militaire, l'homme politique couraient risque, chaque jour, de leur liberté, de leur vie, de leur honneur, dans les combats à outrance de la guerre civile ou étrangère sur notre territoire ou dans les pays voisins. Tel qui se levait joyeux, plein d'espérance, gémissait le soir dans une captivité qui n'avait d'autre issue que la mort. Voici un exemple de ces vicissitudes : ce chapitre a pour première scène l'opéra-comique ; la dernière est au pied de l'échafaud.

C'était au printemps, en 1797. J'étais au spectacle à Brest, et l'on donnait des pièces charmantes dont personne n'a le moindre souvenir. Un personnage de bonne mine vint s'asseoir près de moi, et dans les entr'actes, qui étaient encore plus longs, s'il est possible, qu'aujourd'hui, nous parlâmes d'art dramatique, de littérature et autres objets qui n'étaient guère à l'ordre du jour. Quand nous dûmes nous séparer, il me demanda très poliment mon nom, et en l'apprenant il me dit qu'il espérait me revoir, ce que je pris pour une simple civilité. Le lendemain, le bureau des classes me fit donner un ordre pour m'embarquer sur le côtre ou cutter l'*Agile* en qualité de maître canonnier.

Je fus fort surpris, en arrivant à bord, de trouver que le commandant était mon gracieux interlocuteur du spectacle, qui, après avoir pris des informations sur mes services de mer, m'avait demandé à l'état-major. Ce fut mon érudition dramatique qui me valut d'abord sa prédilection et qui me fit tomber dans le plus terrible guépier où j'aie été de ma vie.

*L'Agile* était un joli bâtiment, fin voilier, et pourtant pris ou repris toutes les fois qu'il faisait campagne; il est vrai qu'il était toujours chargé de missions périlleuses ou désespérées, qui conduisaient infailliblement son équipage dans les pontons de Portsmouth quand il avait été armé par la France, ou dans les tours du château de Brest quand il était sorti des ports de l'Angleterre. Aussi, quoiqu'on fût à merveille à son bord, c'était à qui n'y viendrait point, dans la crainte de prendre part à sa mauvaise destinée. Les effrayantes révélations qu'on me fit à ce sujet ne produisirent sur moi aucun effet, et pourtant je dois avouer qu'il y en avait de fort singulières, propres à ébranler la confiance la plus robuste.

Dans les vingt-quatre heures, le bâtiment fut à la chaîne du port, à moitié préparé déjà pour mettre à la mer; le lendemain, il fut en rade, et mouilla vis-à-vis de la Linon, espèce de hameau, alors délabré, qui gît hors des fortifications de la place, au pied des rochers où s'élève le faubourg de Recouvrance. Une si grande rapidité d'opérations donna lieu à toutes sortes de conjectures sur notre destination, et le silence que gardait le capitaine servait à confirmer les plus sinistres. Dans cette disposition d'esprit, les matelots accueillaient comme des pronostics les circonstances les plus insignifiantes. Par exemple, un gros chat noir ayant paru tout à coup sur le gaillard, sans qu'on pût dire comment il était venu à bord, sa présence devint un événement de la plus grande importance. Le capitaine, à qui l'on en rendit compte, ordonna de jeter à la mer ce visiteur importun; mais l'équipage fit de respectueuses représentations sur ce procédé cavalier, et, à ses pressantes sollicitations, un canot fut armé et orné de ses pavois; on y porta le matou avec beaucoup de soins et de civilités, et on le transporta à terre comme s'il eût été un personnage de la plus haute distinction.

Les matelots croyaient avoir détourné ainsi la fatale influence de cette visite; mais leur inquiétude fut bientôt réveillée par un autre augure. Une frésaie, sortie à la brune des mesures de la

Linon, vint se percher sur nos mâts, et fit retentir l'air de ses cris lugubres jusqu'au moment où une embarcation nous aborda. Chacun courut le long du bord pour examiner les nouveaux venus et chercher si leur aspect confirmait ces mauvais présages. En montant précipitamment, le passager principal faillit tomber à la mer; il perdit son chapeau, qui s'en alla en dérive sans qu'il fût possible de le repêcher. C'est preuve, me dit un vieux marin, que le diable s'y est embarqué. Il va en porter le maître sur son rôle d'équipage, et vous pouvez compter qu'il viendra bientôt nous le réclamer. Cette croyance superstitieuse me rappela que déjà j'avais vu, dans une autre occasion, des matelots menacer d'un mauvais parti un cuisinier qui avait jeté des coques d'œufs par-dessus le bord sans les casser, comme l'exigeait la prudence, attendu qu'à défaut de ce soin on fournissait une embarcation au diable, qui saisit toujours cette occasion de naviguer pour s'en servir au détriment des marins.

Malgré ces présages menaçants nous appareillâmes avec une brise favorable qui nous permit de sortir rapidement du Goulet de Brest. Au point du jour nous avons déjà débouqué par l'Iroise, et nous échappions à l'escadre anglaise du blocus, qui, ayant couru la bordée du large pendant la nuit, revenait trop tard à son poste pour nous barrer le chemin. Néanmoins, pour mieux tromper sa vigilance, le capitaine nous ouvrit une route dont son expérience conjura les dangers granitiques dont la côte du Finistère est bordée, quand on la contourne vers le nord; et il se servit tour à tour de leur ombre pour faire disparaître le bâtiment aux yeux de l'ennemi et pour lui en dérober la présence.

Nous suivîmes le littoral de la Bretagne jusqu'à notre entrée dans la Manche. Le temps était superbe, la mer douce, le vent propice; notre navigation ressemblait à un voyage de plaisance. On profita du calme pour donner au bâtiment des façons, des accessoires, une physionomie qui me parurent étranges. Je m'informai du motif de ces changements; on me répondit que c'était pour en faire un véritable cutter anglais. Je fus médiocrement édifié de cette anglomanie, qui me parut fort suspecte et me sembla cacher quelque stratagème de guerre. D'autres circonstances confirmèrent mes conjectures.

Le personnage que nous avons reçu à bord, au moment de partir, avait pleinement justifié les préventions des matelots. On ne

saurait croire quelle sagacité d'observation possèdent ces hommes sous une enveloppe grossière; ils devinent le caractère et la capacité de leurs supérieurs; ils les apprécient avec la même certitude que lorsqu'il s'agit des phénomènes de l'atmosphère. Notre passager n'avait pu, malgré l'importance qu'il se donnait, obtenir d'eux aucune considération; tout en lui leur déplaisait: son habit thermidorien, ses cheveux nattés relevés sur un peigne, ses oreilles de chien, ses breloques bruyantes, et surtout son air tour à tour gourmé ou familièrement trivial. Ils ne le nommaient que le commissaire, appellation qui, dans leur esprit, équivalait à celles de gabelou, rat-de-cave, tortionnaire, et qu'on pouvait traduire littéralement par celle de fripon. Je fus plus réservé dans mon jugement; mais je restai convaincu que c'était un aventurier, ou pour le moins, comme on disait alors dédaigneusement, un parvenu. Je n'avais pas la moindre idée d'un agent de police, et je n'imaginai pas qu'il y en eût déjà en France. Nous étions en l'an V de la République.

Le commissaire, qui, avec une parfaite réciprocité, n'avait fait aucune attention à un aussi petit compagnon que j'étais, devint, au bout de quelques jours, d'une politesse et d'une prévenance qui m'étonnèrent. Le capitaine m'en expliqua le motif. Il avait apporté à bord une série de journaux de Londres tout récents, dont il brûlait de savoir le contenu; et quoiqu'il parlât anglais avec une grande facilité, il ne pouvait les lire. Il demanda au capitaine si quelqu'un pouvait lui rendre ce service, prétextant, pour cacher son ignorance, la fatigue que lui causaient les caractères d'imprimerie en usage en Angleterre. Il avait assurément appris la langue de ce pays en retenant de mémoire et en répétant les phrases qu'il entendait dire, comme il arrive aux enfants; mais la prononciation et l'orthographe étant fort différentes, il ne reconnaissait plus les mots qu'il savait, quand il les voyait imprimés. Je consentis à le tirer d'embarras, m'attendant bien que la lecture de ces journaux me procurerait quelques notions curieuses. En effet, mon espérance fut complètement réalisée; et je trouvai, dans ces feuilles immenses, une multitude de nouvelles du plus grand intérêt. Parmi les événements dont le récit fixa mon attention, il y en eut un dont je fus surtout frappé.

Le gouvernement aristocratique de la Grande-Bretagne ayant étouffé, par des mesures pleines d'astuce et de violence, l'esprit de

la révolution française qui s'était répandu parmi les populations des trois royaumes, il oublia dans l'orgueil de ses succès que la justice n'est pas seulement le premier devoir des puissances, et qu'elle est encore leur meilleure politique. Il maintint dans toute leur rigueur les traditions despotiques des Stuarts, et n'allégea en rien la pesanteur du joug qu'imposa jadis cette fatale dynastie. Il continua, lorsque les lois de barbarie disparaissaient de tous les codes de l'Europe, de faire mourir les soldats à coups de lanières, et les matelots par le supplice atroce de cette sorte de martinet qu'on appelle le chat à neuf queues. Ces hommes traités si cruellement venaient pourtant de sauver par leurs victoires ce gouvernement ingrat ; car on ne peut douter que si nous avions remporté la grande bataille navale du 13 prairial, la flotte française ne fût entrée dans la Tamise, et que l'Angleterre ne fût devenue, pour la seconde fois, une république.

De nouvelles injustices mirent à bout la patience des marins de l'escadre de Portsmouth commandée par l'amiral Bridport. Au mois d'avril ils se concertèrent et adressèrent au Parlement des pétitions qui contenaient des plaintes amères sur les mauvais traitements et les peines rigoureuses qu'ils subissaient ; ils dénoncèrent l'insuffisance de leur ration, et la qualité nuisible des vivres, et enfin l'état misérable où les laissait leur solde, qui n'avait pas été augmentée depuis le règne de Charles II. Trois amiraux envoyés à bord du vaisseau la *Reine-Charlotte*, pour conférer avec les délégués des équipages, voulurent les intimider, et l'un d'eux, Gardner, jura son âme que chaque cinquième homme serait pendu. Ces violences eurent un effet contraire à celui qu'on en attendait ; les marins s'irritèrent à leur tour, et faillirent faire aux amiraux un mauvais parti. Le vaisseau le *Royal-George* hissa le pavillon rouge en signe d'insurrection, et appela une assemblée des députés de toute la flotte, qui débarqua ses officiers, refusant désormais de reconnaître leur autorité.

Les détails de ces événements, que j'abrège, étaient déjà connus du commissaire, mais leur certitude officielle lui causa beaucoup de satisfaction ; et ses exclamations ne me laissèrent aucun doute qu'il ne fût chargé de se mettre en rapport avec les insurgés et de leur faire les ouvertures que comportait leur situation. C'était la revanche de Quiberon. Mais des journaux postérieurs à son départ de Paris avaient donné à cette grave affaire un dénouement

inattendu. Pendant que Fox et Whitebread accusaient le ministre Pitt, devant la Chambre des communes, d'être la cause de la rébellion, et que, malgré son indomptable opiniâtreté, ils le forçaient à entrer en négociation, le grand conseil de l'Amirauté se rendait à Portsmouth et se servait de l'influence populaire que possédait son doyen, le vieil amiral Howe, pour ramener les insurgés à des sentiments pacifiques. Sans lui, le Parlement aurait vainement accordé aux marins leurs demandes; et ce fut le respect et l'affection que la flotte avait pour cet illustre marin qui la firent rentrer dans ses devoirs. Les délégués vinrent à terre chercher l'amiral, et comme il avait soixante-douze ans et la goutte, ils le portèrent sur leurs épaules à bord de chaque vaisseau. Il était accompagné par sa femme. Aussitôt l'ordre fut rétabli, le pavillon rouge amené, et l'escadre se prépara à mettre à la mer, pour combattre la France.

Cette étrange issue d'une insurrection formidable, qui se calma soudainement à la vue d'un vieil homme et d'une vieille femme, et sur la foi trompeuse de promesses illusives, me parut l'une des plus grandes aberrations de l'esprit humain qu'on pût trouver dans l'histoire. Le commissaire en fut consterné; je le consolai en lui lisant un petit article qui annonçait qu'on avait des craintes très vives sur l'escadre de la Tamise, au mouillage de Nore, plusieurs symptômes de rébellion s'étant manifestés parmi ses équipages.

Il me sembla que le capitaine et son passager étaient liés par leurs instructions à persister dans l'objet de notre expédition, du moins jusqu'à un certain point, car nous continuâmes notre route, et remontâmes la Manche jusqu'à la hauteur du Havre; alors nous la traversâmes, en nous dirigeant sur la côte d'Angleterre, comme si nous voulions aller à Newhaven. C'était une navigation périlleuse. Nous rencontrâmes une foule de petits navires côtiers; mais chacun allait à ses affaires, et nous paraissions trop inoffensifs et trop petits pour qu'on prit de nous aucun souci. Notre atterrage fut calculé, d'ailleurs, pour nous couvrir par la nuit. Quand nous eûmes atteint sous son ombre la mer qui baigne les rivages escarpés du Sussex, le capitaine rechercha soigneusement quelque objet qui devait être en vue. Je crus d'abord qu'il voulait communiquer avec l'un des villages dont nous apercevions les lumières, et dont les habitants sont la plupart de hardis contrebandiers. Son dessein se développa lorsque son télescope lui eut montré un navire mouillé à l'ouvert d'une baie. Aussitôt il manœuvra pour s'en approcher, et



il fit hisser un fanal qui donnait un feu bleu, signal auquel il fut répondu par un feu jaune. Le commissaire était dans la joie et l'exprimait hautement; il était impatient d'aborder ce navire; mais, par malheur, la brise était tombée tout à fait, et notre bâtiment, loin d'avancer, avait grand'peine à conserver sa position, le courant de la Manche tendant à le faire reculer. Un quart d'heure se passa sans aucun progrès; le capitaine et le commissaire étaient sur des charbons ardents; le premier parce que la situation de son bâtiment était extrêmement dangereuse; le second parce qu'il touchait presque à son but sans pouvoir l'atteindre, et que l'apparition d'un garde-côte pouvait nous obliger à prendre le large sans le laisser profiter des intelligences dont il attendait indubitablement d'importants services. Pour sortir de cette anxiété, il se présentait un moyen: celui de mettre un canot à la mer et de se rendre à bord du navire qui répondait à nos signaux; mais le capitaine s'y refusait, et ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance qu'il céda. La yole fut préparée pour ce service et munie de deux matelots d'élite, pour en manier les avirons; le commissaire obtint que je serais chargé de la conduire, et il y prit place à côté de moi. Quoiqu'il ne dût pas nous perdre de vue, le capitaine me donna des instructions et me recommanda la plus grande prudence; il s'assura que nos armes étaient en état, et, de plus, il fit mettre dans l'embarcation deux tromblons chargés. On sait que ce sont des mousquets très courts dont le canon évasé en entonnoir contient une quinzaine de balles.

Le clair de lune me permit d'examiner le navire que nous allions aborder. C'était une goélette de fortes dimensions, bien équipée, et qui me parut n'avoir que quatre hommes à son bord. Ce nombre ne pouvait nous intimider puisque nous avions une force égale. En accostant le navire, nous fûmes accueillis par ces paroles qui furent dites en français: « Messieurs, soyez les bienvenus. » C'étaient précisément les mots de reconnaissance qui assuraient au commissaire qu'il était avec des amis; il fut invité à monter à bord ainsi que nous, et l'on ajouta, sans doute pour nous y déterminer à l'instant, l'attrayante annonce d'un bol de punch. Je demeurai sourd à ces politesses; quant au commissaire, il monta sur le pont et entra en close conversation avec la capitaine de la goélette.

Jusqu'alors rien n'avait décelé qu'on nous eût tendu une embuscade; seulement l'insistance qu'on mettait à nous faire venir à

bord, pour partager un régal fraternel, excitait ma défiance ombreuse. Suivant ma consigne, le matelot qui était à l'avant de la yole surveillait la goélette anglaise dans la partie correspondante de son tillac, tandis que l'autre matelot et moi avions fixé toute notre attention sur son gaillard d'arrière. Il vint me donner avis à l'oreille qu'il y avait sous des voiles jetées sur le pont près du beaupré des hommes cachés qui lui semblaient nombreux. Évidemment à la distance où nous étions de notre bâtiment qui ne pouvait nous secourir, nous étions perdus. Je saisis un tromblon, et le premier matelot, qui avait ordre de m'imiter en tout, s'arma pareillement aussitôt. En cet instant, le commissaire éleva la voix, refusant de faire quelque chose qu'on exigeait de lui, comme par exemple de descendre dans l'entrepont, ou bien de nous intimer de venir à bord. Des piétinements se firent entendre, puis un coup de feu et la chute d'un corps pesant sur le tillac. Simultanément il parut au-dessus de nos têtes, le long du flanc de la goélette, non quatre hommes, mais un nombre double, qui nous assaillirent par une décharge de pistolets et de fusils. Nous ripostâmes coup pour coup par un feu d'écharpe qui fit porter trente balles sur la ligne de l'ennemi, renversa nos adversaires et nous ouvrit le chemin de l'abordage. Quand nous nous élançâmes sur le pont, le sabre à la main, deux hommes seulement restaient debout ; ils s'enfuirent vers l'avant du navire et se jetèrent à corps perdu dans un canot dont ils coupèrent l'amarre afin de pousser au large. Le matelot qui me secondait s'avança vivement jusqu'au bord de la goélette et tira sur eux ses pistolets ; un coup de feu par lequel ils répondirent au hasard l'atteignit à la tête et le tua. Ce fut alors que je m'aperçus que je restais seul, l'autre matelot ayant sans doute été frappé en montant à l'abordage et étant tombé à la mer. Convaincu que les fuyards allaient revenir en force, je coupai le grelin qui tenait le navire à son ancre, et hisсай le grand foc pour le faire virer de bord et lui donner la direction du large au lieu de celle de la côte. Il fallait, pour compléter cette manœuvre, déferler la grande voile et la border. En revenant au gaillard d'arrière afin d'exécuter cette opération, je reçus un coup de pistolet d'un homme qui gisait sur le pont parmi les cadavres, et qui n'était que blessé. Ce fut un avertissement qui me fit songer qu'au nombre des morts il y avait peut-être bien plus d'un vivant, et que le vainqueur courait risque d'être égorgé par les vaincus. Dans la position désespérée où j'étais, je n'avais pas le choix

des moyens de salut : en un clin d'œil je nettoyai le pont et fis du navire une solitude. J'eus besoin pour remplir cette tâche de tout mon courage et de l'aiguillon de la douleur que me causait ma blessure. Nous sommes moins sensibles quand nous perdons notre sang au triste spectacle de celui que les autres ont versé. D'ailleurs il faut se souvenir que les marins ayant un séjour suspendu sur l'abîme, il suffit, pour les faire disparaître, morts ou vivants, de la scène de ce monde, que la planche qui les soutient vienne à manquer sous eux.

Dans ce sanglant abordage l'ennemi avait perdu six hommes et nous trois ; mais un des nôtres avait été assassiné. Les trois combattants qui échappèrent à la mort étaient, je crois, tous blessés. Cette action meurtrière fut amenée et dirigée par le hasard qui se joue des vains projets des hommes. Rien ne se passa, dans les particularités de cet événement, comme les deux partis l'avaient prémédité. Le commissaire s'imaginait aller à une conférence avec des gens qui étaient d'intelligence avec lui, et il tomba dans une embuscade où il nous entraîna. L'Amirauté, qui avait découvert les rapports qu'entretenaient quelques insurgés avec la France, avait préparé une souricière au lieu du rendez-vous, et une corvette était apostée à peu de distance pour surprendre notre bâtiment attiré par de faux signaux. Mais le calme, qui nous avait empêchés d'approcher de la goélette anglaise, avait également tenu la corvette dans l'immobilité. Ce ne fut qu'après le combat, lorsque le vent se leva et que notre cutter put venir à mon secours, qu'enfin le bâtiment ennemi sortit de l'ombre où il était sous la terre et s'avança toutes voiles dehors pour capturer l'*Agile* ; celui-ci, en apercevant à quel adversaire redoutable il allait avoir affaire, m'abandonna à mon triste sort, et prit le large avec toute la vitesse possible.

Dès qu'à travers l'obscurité qui s'accroissait rapidement j'eus pu discerner ces terribles complications, je pris chasse vent arrière, en déployant tout ce que j'avais de voiles. Seul dans une barque au milieu de la Manche, enveloppé par un grain qui allait se changer en tempête, blessé, couvert de mon sang et de celui des autres, j'étais encore moins à plaindre que si j'eusse été sur le cutter, car son équipage avait bien peu de chances d'échapper aux prisons de l'Angleterre, poursuivi comme il l'était par un bâtiment d'une force supérieure. Dans ce cas j'allais être encore cette fois dépouillé de toute chose, et mon bagage, mes livres, jusqu'à mes papiers de service

étaient de bonne prise pour l'ennemi. Il est vrai que, maître de la goélette dont j'avais bien gagné l'héritage, je pouvais peut-être y trouver ma revanche; je m'y installai comme un légitime possesseur, et je pus, en échange de mes habits souillés dont l'infection me soulevait le cœur, prendre une suite de vêtements beaux et confortables qui me donnèrent l'apparence d'un gentleman naviguant dans son yacht pour ses menus plaisirs. Je ne trouvai point de trace du punch dont on avait voulu employer l'appât pour nous leurrer; mais je découvris d'excellente eau-de-vie de contrebande, qui me servit à laver ma blessure; et je ne me fis pas faute, pour la panser, de déchirer le linge le plus fin de mes hôtes les contrebandiers. J'aurais bien volontiers, en ce moment, donné tout leur luxe pour un instrument essentiel que je ne pus trouver à bord : une boussole. Je cherchai vainement la cache où sans doute on l'avait serrée. Il me fallut abandonner à la grâce de Dieu la direction du navire, et conjecturer par une vague appréciation quelle était l'aire de vent que je suivais.

Au reste, toute la science nautique m'aurait été de peu d'utilité. Le calme qui avait été l'origine de toutes nos mésaventures était, comme il arrive presque toujours, le précurseur d'une tempête. Le vent qui s'était levé au coucher de la lune, au moment où nous prenions la goélette, avait fraîchi par degrés; il s'était changé en une brise carabinée et avait pris enfin la violence d'un coup de vent. Il n'était plus en mon pouvoir de manœuvrer les voiles ou de les diminuer, et j'étais forcé de fuir devant l'ouragan. En cédant à son impulsion, il s'en fallait encore de beaucoup que je pusse conjurer le danger. La force de ses rafales était si grande que parfois elle enlevait le navire et le lançait au-dessus des vagues comme un poisson volant, tandis qu'un instant après elle le plongeait sous les lames écumantes qui semblaient commencer à l'engloutir. Cette effrayante immersion eut cet avantage qu'elle fit disparaître du tillac les traces de notre sanglant combat.

Quand le jour vint, la tourmente cessa, mais le ciel resta sombre et menaçant, et l'horizon borné par une brume épaisse. Le froid m'avait saisi; j'étais abimé de fatigue; je me sentais défaillir et n'avais plus ni la force ni le courage qu'exigeait ma triste situation. Je me laissai encore longtemps courir au nord avant de trouver la résolution d'orienter mes voiles pour tâcher de gagner la côte de France, qui devait être à tribord. J'allais commencer ma manœuvre

quand je découvris, dans les eaux de la goélette, un cutter de guerre qui me suivait et qui, pendant ma somnolence, s'était avancé à une portée de canon. Je m'attendis à voir bientôt tomber un boulet à bord ou tout au moins dans mes voiles pour m'ordonner de l'attendre ; mais il n'en fit rien, soit par une courtoisie qui n'était guère d'usage, soit que la supériorité de sa marche dût le faire me joindre infailliblement. En effet, il ne tarda pas à m'atteindre ; et alors, à mon grand étonnement, il vint, sans me rien dire, se placer à côté de la goélette, faisant la même route qu'elle, et marchant ainsi de conserve, comme l'aurait pu faire un ami. Je ne pus toutefois me flatter d'avoir fait une aussi heureuse rencontre, car les deux bâtiments étant très proches j'entendais mes voisins parler anglais ; et je ne pouvais douter le moins que cette fois je ne fusse prisonnier de guerre, moi qui avais échappé de l'être si souvent et avec tant de bonheur.

Après un assez long temps, qui me sembla une éternité, il parut enfin, s'accoudant sur la lisse de tribord, un jeune homme d'une figure distinguée et agréable, portant l'uniforme de midshipman de la marine royale britannique ; il me salua avec la plus grande politesse, et me dit en français : « Monsieur, vous allez à Nore ? » Ce propos était-il une intimation ou une demande ? Je ne jugeai pas nécessaire d'en réclamer l'explication, et je répondis par un geste équivoque au lieu de répliquer, comme j'en avais envie : « Parbleu ! vous le savez mieux que moi ! »

On conçoit aisément que j'étais fort peu rassuré sur ma situation. J'étais capturé sans pavillon, sans papiers, sans uniforme, sur un navire qu'on pouvait croire volé, et dont le capitaine et l'équipage étaient escamotés. Il était fort inutile que, pour ma défense, je m'avisasse de dire vrai, car tous les témoins avaient disparu, et toutes les apparences me condamnaient. Je ne vis rien de mieux à faire que de laisser à autrui le soin d'expliquer chaque circonstance ; et je pris la résolution de louvoyer. Ce système, tout à fait contraire à mon caractère, me réussit au delà de mes espérances. « Vous avez là une charmante goélette, me dit mon interlocuteur. Vraie Bermudienne ! elle doit naviguer sous l'eau. — J'en sais quelque chose, répliquai-je. — Ah ! reprit en riant mon midshipman, vous étiez dehors la nuit dernière ; c'est elle qui vous a jeté au large, car, seul comme vous êtes, vous étiez mal préparé aux dangers de la mer du Nord. Il est vrai que de votre ville de Dunkerque on juge

difficilement, s'il m'en souvient, de l'approche d'un coup de vent du sud. J'ai été si heureux quand j'étais prisonnier en France, que j'aurais grand plaisir à vous renvoyer de suite ; mais je suis obligé de montrer beaucoup de zèle à mon amiral, qui me soupçonne d'être du parti de nos matelots. Au reste, n'ayez aucune inquiétude, j'arrangerai votre affaire ; je déclarerai que je vous ai pris à l'ancre, afin de savoir des nouvelles et d'apprendre s'il est vrai que des délégués de la République vont être expédiés pour se mettre à la tête de nos marins insurgés. »

J'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour cacher la surprise que me causèrent ces révélations. Quoi ! la tempête m'avait poussé si rudement qu'elle m'avait fait parcourir presque toute la Manche dans la nuit, et qu'elle m'avait jeté au delà du Pas de Calais, loin des ports de France, dont je croyais être voisin. Bien plus ! lorsque l'insurrection s'éteignait à Portsmouth, elle menaçait de s'allumer, avec non moins de violence et plus d'opiniâtreté, dans la flotte anglaise de Nore, à l'embouchure de la Tamise et à vingt lieues de Londres, siège du gouvernement britannique.

L'urbanité de mon gracieux ennemi m'étonnait presque autant que sa confiance ; mais je cherchais vainement quel intérêt il pouvait avoir à dissimuler. D'ailleurs, sa gaieté parlait en faveur de sa franchise ; et je fus obligé de reconnaître que son séjour en France, développant sans doute ses qualités naturelles, avait fait de lui un véritable Français. Il m'invita, avec une parfaite courtoisie, à déjeuner avec lui, et je fus reçu sur son bâtiment d'une manière si solennelle qu'il ne tint qu'à moi de me croire un personnage important. La conversation fut vive et sans réserve pendant notre repas, qui se prolongea comme le doit faire l'action la plus essentielle de la journée d'un marin. En se rappelant que j'avais passé une nuit affreuse, mon jeune hôte m'engagea à faire la sieste sur son divan, et il s'en fut à son service. Je m'endormis en me demandant si ce rejeton de l'aristocratie britannique n'était pas plus démocrate que moi, et s'il n'aurait pas mieux aimé conduire à Nore un délégué de la République plutôt que d'y amener un prisonnier de guerre. Je n'imaginai guère qu'il avait pris son désir pour une réalité, et qu'une simple allusion au mot de passe des insurgés, qui m'avait été donné par les papiers contenus dans le portefeuille du commissaire, avait suffi pour le persuader que j'étais chargé d'une mission auprès d'eux.

Le piétinement des matelots, qui exécutaient quelque manœuvre de force, me réveilla en sursaut et m'amena sur le pont. Je fus ébloui du spectacle brillant qui s'offrit à mes yeux. Le soleil du 1<sup>er</sup> prairial avait chassé les nuages de la tempête et éclairait la plus belle vue de marine qu'on puisse admirer. Nous voguions à pleines voiles dans l'immense bassin circulaire qui sert d'avant-scène à la Tamise. On voyait arriver de toutes parts vers l'embouchure du fleuve, des myriades d'embarcations, chargées des tributs dont s'alimentent le riche commerce et la population colossale de Londres. Mais le trait principal de ce tableau magnifique, c'était la rade de Nore, ouverte dans le rivage méridional de la baie, vis-à-vis la ville pittoresque de Sherness. Elle était couverte de bâtiments de guerre, et renfermait dans le même mouillage vingt vaisseaux de ligne et autant de frégates. Toute cette flotte venait de hisser à tête de mât la flamme rouge, signal de l'insurrection.

Aussitôt que le jeune commandant m'eut vu, il accourut vers moi et me prit la main avec toute la gravité officielle. « J'espère, monsieur le délégué, me dit-il, que vous allez être content de l'exactitude de nos marins. A l'instant même de notre arrivée, les voilés qui manifestent leur résolution de rajeunir la vieille Angleterre. Le pavillon de l'amiral Buckner, qui commandait la flotte, vient d'être amené; ainsi les équipages ont révoqué son autorité et se sont sans doute choisis des chefs parmi les plus dignes. Voyez, ajouta-t-il en me donnant sa longue-vue, des embarcations pavoisées se détachent de chaque vaisseau et se dirigent vers le *Sandwich* qui se couvre de monde. C'est là que les députés vont se réunir et se concerter; il faut y aller sur-le-champ. »

Plus nous approchions du mouillage et plus s'augmentait la foule des chaloupes qui s'y rendaient de tous côtés. Une animation extraordinaire se montrait dans chaque personne; on voyait bien qu'il s'agissait d'intérêts populaires véritables, et non de fictions politiques. Une circonstance remarquable, c'est que cette révolution s'effectuait joyeusement et que l'Amirauté n'avait pas un seul partisan. Le canot fut mis à la mer, afin de nous porter à bord du *Sandwich*; mais il n'était pas facile d'en approcher, environné, comme l'était ce vaisseau, d'une multitude d'embarcations de toutes sortes. Pendant que nous attendions qu'il nous fût possible de nous frayer un passage, nous vîmes descendre un homme qu'on menait si rudement que je crus qu'on allait en faire justice; mais je fus

rassuré par son aspect grotesque. Les matelots l'avaient goudronné de la tête aux pieds et l'avaient roulé dans des plumes qui le revêtaient complètement. Ils allaient conduire à Sherness cet oiseau, qui n'était autre que le chirurgien du vaisseau, atteint et convaincu d'espionnage. Le capitaine d'un sloop n'en fut pas quitte pour si peu ; ses matelots ayant damné l'amiral Ducan pour sa dureté, il les fit fustiger cruellement ; conduit à bord du *Sandwich*, il y fut jugé régulièrement et condamné à être pendu. Je le vis pendant sa détention, et je contribuai à son évasion. Cet homme, qui était inexorable pour ses matelots, était fort sensible à son propre malheur et ne faisait que se lamenter.

Enfin, nous parvîmes au pied de l'échelle de commandement, et nous montâmes sur le pont du vaisseau ; il était comble de spectateurs silencieux et attentifs. Les douze délégués choisis par les équipages de la flotte étaient rangés au pied de la dunette et recevaient les députations des bâtiments insurgés, qui leur apportaient une énergique adhésion à tout ce qu'ils résoudraient pour la cause commune, et qui leur exprimaient dans un langage simple, mais pittoresque et puissant comme une harangue des personnages de Shakespeare, leur ferme volonté de poursuivre à outrance le redressement de leurs griefs. Je fus intéressé et touché par ces allocutions pleines de l'éloquence animée d'un peuple qui veut se délivrer de l'oppression.

A la tête des délégués était leur chef, Samuel Parker. C'était un grand jeune homme, d'une figure douce et mélancolique, âgé de trente ans environ, et qui, quoique Écossais, avait le teint brun et les cheveux noirs. Il était simple matelot à bord du *Sandwich* ; mais, comme ses compatriotes, il avait reçu une bonne éducation, et il était estimé pour ses connaissances, sa conduite et son caractère. Devenu, en fait, grand-amiral d'Angleterre, il avait conservé ses manières et son costume de gros drap bleu. Mon introducteur saisit l'intervalle entre deux députations et, s'approchant de lui, il m'annonça par quelques paroles qui firent impression sur Parker, car il s'avança vers moi, me prit la main et me présenta de suite à ses collègues. Il me dit en très bon français que j'étais le bienvenu et que je devais me considérer comme l'un des hôtes du vaisseau. Mon jeune midshipman me voyant installé prit congé de moi en me promettant de revenir me voir le lendemain. Le soir il m'envoya une malle de linge et d'effets qu'il avait fait prendre à bord de la



goélette, et qu'il croyait m'appartenir ; il y joignit une large provision d'eau-de-vie de Cognac, provenant de la même source, et dont la bonté prouvait le goût exercé des contrebandiers de la côte de Newhaven. Cette eau-de-vie témoigna hautement en faveur de la République et de son prétendu délégué, car ce titre, dont j'avais été investi si bizarrement par le commandant du cutter, venait de m'être décerné officiellement près de l'amirauté des insurgés, et il était fort difficile de m'en défendre et très scabreux de m'en défaire.

Je dinai avec l'état-major, et quoiqu'il fût sobre et sérieux, je demandai de prendre mes repas dans ma chambre, ce qui me fut accordé. J'eus dans la nuit une longue conférence avec Parker. Je lui dis que le véritable délégué avait été tué, et que je n'étais que son héritier, mais que les instructions du gouvernement de la République, qui étaient entre mes mains, et que je suivrais de point en point, étaient telles que les insurgés pouvaient le désirer, et que l'on apprendrait en France leur entreprise avec le plus vif intérêt, et un sincère désir de la seconder, s'il était nécessaire et possible. Je trouvai dans le chef de l'insurrection un excellent homme, rempli d'un dévouement sans réserve pour la cause qu'il soutenait, mais peut-être moins persuadé de la certitude de son succès qu'il n'était essentiel pour en convaincre les autres. Il ne se faisait point illusion sur la puissance de ceux qu'il devait combattre et sur les moyens qu'ils emploieraient pour le vaincre. Il me parut persuadé que, quelle que pût être la réussite de ses projets, il n'en verrait pas l'achèvement, attendu que trop d'ennemis dangereux conspiraient sa perte.

Attristé par ces idées, j'allai me promener sur le pont pour en dissiper l'impression. La nuit était belle et calme, et je pouvais, à travers son voile, distinguer une partie de la flotte reposant à l'ancre dans un profond silence, comme si elle n'était pas en pleine rébellion. L'ordre régnait sur chaque vaisseau, et le service de guerre s'y faisait aussi exactement que si toute la hiérarchie des pouvoirs n'avait pas été renversée. C'est l'une des merveilles de la civilisation d'imprimer aux rouages de la société une action qui continue avec la même régularité lorsque le ressort du gouvernement est brisé. Les lumières étaient éteintes à bord de chaque bâtiment, comme l'exige l'ordonnance ; le grand quart se faisait avec la même rigidité que si l'équipage avait été surveillé par ses officiers. Les

chaloupes de ronde parcouraient la rade, comme la sûreté publique le demandait, et l'on n'entendait sortir aucun bruit de cette grande multitude d'hommes agités par tant de passions tumultueuses ; la présence de l'espèce humaine n'était manifestée que par le cri sonore de *All is well!* — Tout est bien ! — qui correspond au bon quart de nos matelots et à l'appel nocturne des gardes de nos remparts : « Sentinelle ! prenez garde à vous. »

Le lendemain, une longue suite de chaloupes parties du rivage se dirigèrent vers l'escadre ; elles faisaient flotter à leurs mâts le grand pavillon carré de l'Amirauté qui annonçait le pouvoir suprême ; elles portaient en effet trois membres de cette redoutable autorité qui se rendaient à bord du *Sandwich* pour tenter une négociation. Déjà l'amiral Buckner avait transmis un message qui n'avait eu d'autre résultat que d'augmenter l'irritation des équipages, par l'injonction qui leur était faite d'abandonner leurs réclamations et de solliciter un pardon du roi. Les lords [de l'Amirauté jugèrent mieux la gravité des événements quand ils furent à Nore, et ils se montrèrent d'abord plus conciliants ou plus politiques dans leur entrevue avec Parker. L'un d'eux, l'amiral Young, me sembla bien intentionné ; mais un autre à figure rogue et hautaine, lord Arden, je crois, humilié de n'avoir aucun avantage dans une discussion avec un simple matelot qui lui opposait une logique invincible, voulut essayer d'employer l'intimidation. Ce fut une tentative malheureuse ; Parker, qui jusqu'alors avait paru d'une grande déférence et d'une extrême placidité, se dressa inopinément devant cette agression inattendue ; il interrompit le commissaire de l'Amirauté, et d'une voix forte et vibrante, qu'entendirent distinctement trois mille marins pressés sur le tillac ou appendus aux agrès, il lui dit : « Eh quoi ! Milord, lorsque nous vous accueillons comme la colombe apportant à l'arche le rameau de la pacification et de l'alliance, vous avez la menace à la bouche, et dans le cœur les sentiments d'une odieuse vengeance ! Vous qui avez le devoir d'être le père des marins, vous appelez sur eux les châtimens, et vous êtes prêt à ordonner leur supplice ; il vous faut du sang pour vous laver de vos iniquités. Eh bien ! vous en aurez. Mais qu'il retombe sur votre tête le sang de l'innocent que vous aurez versé ! qu'il devienne un stigmate ineffaçable pour vos derniers descendants, et qu'en vous voyant chacun s'écrie : Voilà le bourreau de la flotte de Nore : qu'il soit maudit ! Adieu, Milord, vous persistez dans l'injustice et

l'oppression ; nous persistons à tout tenter pour nous en affranchir. Dieu jugera entre nous ! »

L'effet de ces paroles ne saurait être décrit. Aussitôt s'éleva un cri de la multitude qui leur donnait sa sanction et se dévouait à les soutenir. Au moment où la négociation fut ainsi rompue, un brick qui était en tête de rade se couvrit de signaux, et tout son équipage parut sur ses vergues avec des manifestations d'allégresse ; il voyait au large quatre vaisseaux de ligne se dirigeant sur le mouillage de Nore ; leur pavillon rouge annonçait qu'ils se joignaient à la flotte insurgée. C'était *l'Agamemnon*, *le Léopard*, *l'Ardent* et *l'Isis*, qui appartenaient à l'escadre de l'amiral Duncan, en croisière sur la côte de Hollande, et qui venaient se rallier à leurs frères de la Tamise.

Les commissaires de l'Amirauté furent consternés de cette apparition ; ils se hâtèrent de quitter *le Sandwich*, où j'étais d'avis qu'on les retint en otage. « Ils le méritent bien, me dit Parker, mais je ne veux pas donner l'exemple de la violence. » Deux heures après nous apprîmes qu'en débarquant à Sherness, les lords commissaires avaient mis hors la loi les chefs de l'insurrection et promis une récompense à ceux qui les trahiraient ; ils avaient appelé les milices à prendre les armes, et investi le général sir Charles Grey du commandement d'une armée de quinze à vingt mille hommes, qui fut rassemblée pour la défense de la côte. Les bouées qui indiquent aux navires la direction qu'ils doivent suivre pour entrer dans la Tamise, en évitant les hauts fonds, furent enlevées par leurs ordres. Des chaînes furent tendues dans les passes du fleuve, et l'on se mit en devoir d'élever des batteries avec des fourneaux à boulets rouges.

Avant de répondre par des représailles, le conseil des délégués des vaisseaux insurgés résolut d'en appeler de l'Amirauté au roi. Le capitaine du *Montaigu*, lord Northesk, avait été gardé prisonnier à son bord par son équipage. On lui proposa de le mettre en liberté, à la condition d'engager son honneur qu'il rendrait au roi un compte fidèle des doléances des marins de la flotte, et qu'il lui exposerait tout ce qu'ils avaient souffert avant de se révolter. Plusieurs jours furent perdus à attendre la réponse ; il fallut bien à la fin se résoudre à reconnaître, comme je l'avais prédit, qu'il n'en serait fait aucune. Alors, le conseil prescrivit des dispositions offensives, qui, dès le premier moment, auraient dû être exécutées. Le blocus de Londres fut déclaré ; et toute communication, par mer,

de cette capitale avec les provinces et l'étranger fut coupée au moyen de quatre vaisseaux qui furent amarrés en travers de la Tamise. Les navires chargés d'approvisionner la ville furent capturés, et l'on ne put douter que la persistance de ces mesures, en infligeant la disette aux habitants de cette populeuse cité, ne produisît un soulèvement général.

Pour montrer aux lords-commissaires combien ils étaient peu intimidés par leurs mesures agressives, les insurgés armèrent, un matin, une flottille de chaloupes, et vinrent en un ordre admirable débarquer dix mille hommes à Sherness. Les habitants s'enfuirent épouvantés jusqu'à Chatam. Il ne fut pas commis le moindre désordre dans la ville. Les équipages se bornèrent à la parcourir processionnellement, ayant en tête leurs délégués et le terrible drapeau rouge de l'insurrection. Je blâmai cette vaine parade, dans l'un de mes entretiens nocturnes avec Parker, qui me dit qu'il partageait mon opinion, mais qu'il était fort difficile de gouverner le conseil et d'éviter constamment de céder aux passions populaires. Je n'avais pas attendu jusqu'à ce moment pour reconnaître combien sa position était, parfois, critique et dangereuse, et quels obstacles il rencontrait à faire adopter les résolutions les plus urgentes. La moitié des délégués qui formaient le conseil étaient turbulents comme des Français. C'était la jeune Angleterre avec les marins irlandais. L'autre moitié, composée des vieux marins, me rappelait les Puritains de Cromwell; ils en avaient l'opiniâtreté, le flegme et la sournoiserie. Ce furent ceux-ci qui, par leur esprit de contradiction, firent échouer les meilleures mesures, en retardant leur exécution; mais ce furent les premiers qui ouvrirent l'oreille à des suggestions perfides et la main à l'or de la corruption. Les équipages conçurent des soupçons, et changèrent une partie de leurs représentants, sans pouvoir en changer l'esprit.

Pour soutenir l'insurrection, il fallait, selon moi, que chaque jour un nouveau progrès vînt accroître sa puissance, et je considérais l'attente et l'inaction comme devant lui être mortelles. Parker ne différait pas d'opinion; mais quand il était nécessaire d'agir, il se laissait surprendre par des ajournements, des questions préjudicielles et des fins de non-recevoir. Ces expressions judiciaires rendent parfaitement les formes par lesquelles les Normands du conseil ruinaient les projets d'entreprises militaires. Il fallait évidemment, pour première mesure, rallier à la flotte de Nore toutes

les forces navales de la Grande-Bretagne. Parker proposa donc de faire voile pour Portsmouth, afin d'opérer une jonction avec l'escadre de Sainte-Hélène qui se repentait d'être retournée au joug de l'obéissance, ce qu'elle avait fait par respect pour son vieil amiral, lord Howe. Maîtresse de quarante vaisseaux de ligne, l'insurrection eût attiré facilement à elle toute l'escadre du blocus de Hollande, commandée par lord Duncan ; elle aurait alors disposé de toute la puissance maritime de l'Angleterre, et les conditions qu'elle aurait imposées auraient été des lois. Cette marche, que j'avais osé tracer, fut adoptée ; mais, au lieu de cingler de suite pour Portsmouth, on y envoya des délégués dont on n'a jamais plus entendu parler. En attendant leur retour, il était possible d'appeler à grossir les équipages vingt à trente mille matelots appartenant aux navires de la Tamise ; on s'en serait servi pour armer les vaisseaux de Portsmouth et de Plymouth qui étaient capables de prendre la mer. Une attaque sur Londres aurait rempli cet objet. Ce projet, qui avait été approuvé avec enthousiasme, se réduisit en une reconnaissance par surprise, faite avec des embarcations armées, munies du mot d'ordre qu'on s'était procuré à prix d'argent. Les marins du commerce firent des promesses qu'ils ne tinrent pas, et l'autorité, instruite de cette tentative d'expédition, prit des dispositions pour en empêcher une seconde, du moins avec quelques chances de succès.

Tous ces échecs, et surtout le défaut d'énergie et d'union des membres du conseil, me firent demander à Parker s'il ne songerait pas, avant d'en être à l'extrémité, à s'assurer un asile dans un port français, et si l'escadre ne prendrait pas le parti d'entrer à Brest en l'assurant de toutes les garanties qu'elle jugerait nécessaires. Je lui rappelai que j'avais écrit dans ce sens au ministre de la marine par une lettre qu'il avait lui-même expédiée à Dunkerque, au moyen des pêcheurs de la côte, et j'ajoutai qu'il était très probable que des ordres avaient été donnés de Paris pour prévenir le commandant de l'escadre française à Brest de cette importante éventualité. Il me répondit que lorsqu'il avait levé l'étendard de l'insurrection contre les oppresseurs, il avait fait le sacrifice de sa vie, car il savait qu'il avait à lutter contre un pouvoir qui n'avait jamais pardonné. Il lui répugnait de fuir pour se mettre à couvert d'un péril qu'il avait bravé ; il redoutait de prendre une résolution qui pouvait priver son pays de sa principale défense et qui aurait l'apparence

ou même les effets d'une trahison, et il se résignait à subir sa destinée en restant à son poste jusqu'à la fin de toute espérance.

En voyant sa fatale résolution, j'eus recours à son collègue Davis, qui était l'autre délégué du *Sandwich*, et qui apprécia les motifs pressants de mettre la flotte à la mer pour se rendre en rade de Brest, si le cas échéait. La proposition en fut faite au conseil et adoptée par la majorité ; il fut convenu que l'exécution en aurait lieu le lendemain au soir. Mais, dans la nuit, l'Amirauté, informée sans doute de ce dessein, redoubla d'efforts auprès des équipages dont les chefs avaient été achetés, et, au point du jour, nous vîmes que quatre vaisseaux avaient coupé leurs câbles, quitté précipitamment et à bas bruit la flotte de Nore, et étaient entrés dans la Tamise ; ils avaient déjà dépassé Gravesend, et, pour échapper à la vengeance de ceux qu'ils abandonnaient, ils remontaient jusqu'à Woolwich, où de nombreuses batteries devaient assurer le succès de leur défection.

Dès ce moment la trahison éclata partout. Parker faillit être empoisonné, et poussa la clémence jusqu'à épargner l'assassin, qu'il fit mettre à terre à Sherness. Plusieurs combats furent livrés à bord des vaisseaux entre les partis qui divisaient les équipages, et, quoique les insurgés restassent les plus forts, il fut facile de prévoir leur ruine prochaine. Parker lui-même en jugea ainsi ; le soir il m'envoya chercher, et me dit qu'étant près de succomber, il ne voulait pas avoir à se reprocher de m'avoir entraîné dans sa perte en me gardant avec lui. Il avait tout préparé pour mon départ, que, malgré mes instances, il ne voulut pas reculer d'un jour. Nous nous fîmes de tendres et tristes adieux, et il me guida lui-même à l'échelle de corde qui descendait de la galerie du vaisseau jusqu'au niveau de la mer. Il y avait là un batelet, au fond duquel je me jetai, et qui gagna en silence un point du rivage au delà de la ville de Sherness. L'obscurité ne laissait rien distinguer, et c'était fort heureux, car un corps de miliciens furibonds occupait la place et devait en éclairer les approches par des sentinelles. Un léger bruit se fit entendre ; le batelier donna un signal qui fut répété ; je sautai à terre et fus reçu par une grande jeune fille qui me prit le bras et m'entraîna en riant, comme si nous avions été à des noces. Je n'étais guère disposé à la gaieté ; mais il fallut bien me laisser faire. J'appris alors, en poursuivant notre chemin, que mon joyeux compagnon était miss Kitty, une pauvre enfant re-

cueillie par M<sup>me</sup> Parker, élevée par ses soins et qui possédait toute sa confiance. C'était une excellente fille, laborieuse, sage, remplie de dévouement pour ses maîtres, et qui mettait à leur service une rare intelligence, une bonne humeur inaltérable et le courage d'un homme de guerre. Elle avait enivré le poste des miliciens qui aurait dû m'arrêter au débarquement, et elle avait tracé savamment l'itinéraire qui, par une enfilade de ruelles, de cours, de jardins, me fit arriver sain et sauf chez mistress Parker, après avoir traversé dix fois les lignes des postes ennemis. Elle avait compris parfaitement que si une sentinelle nous arrêtait, il fallait, sans pitié, et sans bruit, l'étrangler à l'instant ; jamais je n'eus de compagnon d'aventure qui, par sa force et sa résolution, pût mieux affronter les dangers et les partager.

Mistress Parker me reçut avec la plus grande bonté ; son mari lui avait fait connaître nos rapports intimes, et m'avait recommandé comme un ami éprouvé... Elle me dit que jusqu'alors sa maison avait été à l'abri des persécutions, attendu que les habitants de la ville lui conservaient autant d'affection qu'autrefois, mais que depuis que les milices avaient pris possession de Sherness, elle ne pouvait garder la même sécurité ; et que, dans la crainte de quelque visite domiciliaire, elle était obligée de ne pas me garder auprès d'elle, en attendant qu'elle pût trouver l'occasion qui me permettrait de passer en France. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, il vous sera encore moins pénible de demeurer dans la solitude que de rester près d'une malheureuse femme qui passe sa vie à gémir. » En effet, elle ne cessait de pleurer et de prier ; et déjà elle s'était revêtue d'habits de deuil. Le respect qu'avait pour elle toute la ville était un hommage à la sainteté de sa vie, et le juste prix de la charité qu'elle avait toujours montrée pour les malheureux.

Je fus installé par la bonne Kitty dans la chambre la plus haute d'une maison isolée, dévastée, située au milieu d'une multitude de petits jardins dont les propriétaires s'étaient enfuis dans la crainte d'une collision entre les équipages et les miliciens. A mon réveil, je courus à la fenêtre, d'où l'on découvrait toute la rade de Nore, et je vis, avec un serrement de cœur inexprimable, que la plupart des vaisseaux avaient amené leur pavillon rouge. J'en comptai cinq seulement qui le conservaient : *le Montaigu*, *le Dictateur*, *le Belliqueux*, *l'Inflexible* et un autre. Je vis avec effroi que *le Sandwich* lui-même avait capitulé. La veille, le général sir Charles Grey avait

reçu une communication de la partie réactionnaire de l'équipage, qui offrait non seulement sa soumission, mais encore proposait d'arrêter et livrer Parker et Davis, les deux délégués du vaisseau, au conseil d'insurrection. Cette odieuse action fut effectuée, le lendemain, et reçut une récompense de douze mille cinq cents francs, qui avait été promise par un document officiel. Quelques heures plus tard j'eusse été pris pareillement avec la perspective du même sort.

Le 22 juin — 1<sup>er</sup> messidor — le malheureux Parker fut amené devant la cour martiale convoquée à bord du vaisseau *le Neptune*, à Greenwich, et composée de onze officiers. Le vice-amiral Thomas Paisley en était le président. La victoire de l'Amirauté, achetée par le secours du trésor de l'Échiquier, était encore tellement incertaine qu'au lieu d'assembler la cour en rade de Nore, sur le théâtre de l'insurrection, on la tint, pour plus de sûreté, à vingt lieues de là, derrière les batteries d'artillerie de Woolwich, qui défendaient l'accès de la Tamise. L'audience dura de dix heures du matin jusqu'à quatre heures, et fut remplie par les dépositions des témoins à charge, l'interrogatoire de l'accusé, et ses observations sur les allégations produites contre lui. Le lendemain cinq personnes qu'il avait indiquées furent entendues. La sentence de mort fut prononcée le troisième jour, et l'exécution ordonnée aussitôt, malgré le recours en grâce adressé au roi directement par mistress Parker, qui était partie de suite pour Windsor. Au milieu de ces terribles épreuves, et jusqu'au moment de son supplice, le condamné garda son calme imperturbable et sa fermeté héroïque. Il répondit aux juges avec la plus grande présence d'esprit, et maintint la justice de la cause qu'il avait défendue.

Pendant ces déplorables événements, j'étais menacé à chaque minute d'être traqué dans mon asile par d'impitoyables ennemis, et traîné par eux à l'échafaud, quoique ma volonté n'eût été pour rien dans la part que j'avais prise à l'insurrection et dans le rôle qu'on m'y avait donné. Je passai là quinze jours, les plus pénibles de ma vie, dans une séquestration complète. Je voulus en vain distraire mes tristes pensées par la lecture; mes yeux et mon esprit se voilaient dès les premières lignes; je ne discernais plus rien. J'avais sans cesse la vue fixée sur la rade dont le panorama se développait en une immense perspective; je suivais tous les mouvements à bord des vaisseaux, et je vis les derniers d'entre eux se rendre successi-



vement à l'Amirauté, recevoir des garnisons de soldats de marine, et chaque jour offrir le spectacle de ces barbares fustigations qui rappellent celle du Christ, et qui déshonorent un peuple civilisé et chrétien.

Sachant fort bien que les télescopes des bâtiments de guerre pouvaient me déceler, j'avais changé de place un miroir afin que l'image de la rade s'y reproduisit, et que je pusse l'observer sans m'exposer à être vu des vaisseaux. Kitty veillait avec un soin fraternel à tous mes besoins. Cette fille si intrépide était un ange de patience et de douceur. Quand elle venait me voir, il lui fallait souvent attendre pendant une heure ou deux, dans quelque cachette, jusqu'à ce que le passage fût devenu libre par l'éloignement des fâcheux. Elle croyait, avec les habitants de la ville, qu'on ne pouvait envoyer à la mort un homme qui, comme son maître, s'était montré en toute occasion ennemi de la violence, et qui s'était refusé constamment à verser du sang. « Vous savez bien, me disait-elle, que s'il eût fait un signe, les lords de l'Amirauté auraient été jetés à la mer, et s'il avait fait un signal, la flotte anglaise serait aujourd'hui dans vos ports de France. Il a dépendu de lui de faire remonter la Tamise jusqu'au pont de Londres à vingt mille matelots qui auraient tout saccagé, et chacun répète qu'il ne serait pas tombé entre les mains de ses ennemis s'il avait usé du pouvoir qu'il avait de rendre le mal pour le mal. »

Le peuple, qui est privé des tristes lumières de l'histoire, croit volontiers à la justice, à la modération, à la clémence des plus forts. Aussi disait-on partout qu'un répit avait été accordé au condamné, et que les prières touchantes de sa vertueuse femme lui avaient obtenu une commutation de peine. Je ne pus me le persuader, et mon esprit, voyant sous un tout autre jour le dénouement de ce drame, je conçus une si vive douleur que des accès réitérés d'une fièvre brûlante faillirent m'emporter et donner à Kitty un embarras imprévu : celui de m'enterrer de ses propres mains, la nuit, dans quelque coin infréquenté du jardin. J'eus beaucoup de peine à empêcher d'aller chercher un ministre et un médecin, dont l'intervention pouvait m'attirer celle de l'Amirauté et m'empêcher de mourir de mort naturelle.

Enfin, après avoir été désappointé plusieurs fois dans les projets d'évasion qui redoublaient mon impatience et augmentaient l'altération de ma santé, je fus prévenu par Kitty de me tenir prêt pour

la nuit suivante. Déguisé complètement en pêcheur, avec une face brunie, un filet sur mon épaule et des armes cachées dans mes vêtements, je sortis de la ville sur les pas de mon guide et à travers mille dangers qu'elle sut conjurer par une présence d'esprit admirable. Au bout d'une longue course, nous arrivâmes dans une anse écartée où une barque spacieuse, enlevée sur la côte, venait d'être amenée par quatre marins vigoureux et déterminés, Tous avaient figuré dans l'insurrection ; et ils m'avaient admis à la demande de mistress Parker, qui était vénérée par eux comme une sainte. Kitty me recommanda en son propre nom comme un frère, et le dévouement qu'elle avait montré aux insurgés dans de périlleuses occasions lui avait acquis l'estime et l'affection de tous les marins de Nore. Oubliant en cet instant sa réserve puritaine, elle me sauta au cou et me fit en pleurant de tendres adieux. Aussitôt nous poussâmes au large et nous nous efforçâmes de gagner l'embouchure de la Tamise et de l'atteindre avant le jour. Mais la marée et le temps nous manquèrent, et nous n'étions pas encore à mi-chemin quand nous découvrîmes un brick de guerre qui nous observait et qui ne tarda pas à nous donner la chasse. Notre position était désespérée, car nous n'avions point de chance d'échapper à un bâtiment d'une marche aussi supérieure ; bien convaincus du sort qui nous attendait si nous étions capturés, nous avons résolu d'un commun accord de l'éviter par la mort. Chacun de nous avait pris ses mesures en conséquence, suivant ses prédilections. L'un s'était armé d'un poignard acéré qu'il dégaina et mit dans sa manche pour être prêt à se l'enfoncer dans le cœur. Un autre, voulant périr de la mort des marins, se lesta d'un saumon de plomb qui, lorsqu'il se lancerait à la mer, l'empêcherait de surnager. Deux s'étaient arrêtés à l'idée de s'empoisonner, et ils avaient sous la main une touque de grès qui contenait une mixtion suffisante pour exterminer tout un équipage. Quant à moi, j'avais gardé pour cet objet un pistolet caché entre les gilets superposés que portaient alors, au nombre de trois ou quatre, tous les matelots de la Manche.

C'est une étrange chose que le courage des hommes. Chacun de nous avait certainement bravé la mort dans dix actions sanglantes et n'aurait pas sourcillé en voyant s'ouvrir les sabords d'un vaisseau ennemi prêt à vomir la mitraille et les boulets ; mais nous étions épouvantés de la perspective d'un gibet, et nos traits bouleversés n'annonçaient que trop notre consternation. Cette influence fut si

grande que nous eûmes grand'peine à dissuader deux des nôtres de s'empoisonner par précaution, quand le brick qui devait nous arrêter était encore à la distance d'une grande lieue.

Nous virâmes de bord pour fuir ce redoutable bâtiment, et nous espérâmes qu'en nous voyant nous rapprocher du mouillage de Nore, il cesserait la poursuite. En marchant dans cette direction, nous rencontrâmes bientôt une foule d'embarcations de toute espèce qui allaient vers Blackstake, comme s'il devait s'y tenir une foire ou s'y faire une régates. Les pêcheurs, les charbonniers et une multitude de campagnards ou même d'honnêtes bourgeois s'y rendaient avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous jetâmes au milieu de cette flottille, qui augmentait de nombre à chaque instant, et nous nous flattâmes de l'espoir d'être confondus parmi toutes ces voiles dont beaucoup ressemblaient à la nôtre. En effet, le brick, soit qu'il nous eût perdus de vue ou qu'il fût demeuré persuadé par notre manœuvre que nous étions là pour notre agrément, se dispensa de pousser plus loin sa course. La satisfaction que nous en éprouvâmes fut fort diminuée par la considération du danger nouveau auquel nous étions exposés en nous approchant du mouillage où nous allions trouver soixante bâtiments ennemis au lieu d'un. Mais il ne dépendait plus de nous de quitter la flottille qui nous avait donné un refuge, car, en nous séparant d'elle, nous eussions attiré sur notre barque une attention dont les suites eussent été funestes. Bientôt il fallut nous résigner à suivre l'impulsion qui entraînait tout ce monde, car les embarcations étaient serrées bord à bord, et il eût été impossible de se frayer un chemin pour s'éloigner d'elles. Au reste, ceux qui les montaient étaient de bonnes gens qui auraient été probablement plus portés à nous servir qu'à nous être nuisibles, mais l'épreuve de nous confier à autrui était trop dangereuse pour être tentée. Ce voisinage nous causa un embarras fort sérieux : celui de répondre aux questions qui nous étaient faites, et de soutenir les entretiens qu'on entamait avec nous, d'un bateau à l'autre, à propos de la marée et du beau temps qui sont, pour les marins, d'inépuisables sujets de conversation. Mes compagnons possédaient cette matière à fond, et répondirent admirablement. Une femme, remarquant mon silence et mes traits altérés, demanda si j'étais malade. L'un des nôtres répliqua qu'en effet j'étais tourmenté par la fièvre du Lincoln, contrée d'Angleterre dont les marécages empestent l'air comme les marais Pontins. A l'origine près, c'était la vé-

rité. Un nouvel accès de la fièvre dont j'avais été atteint l'avant-veille m'était survenu, et un violent frisson surmontant la résistance de ma volonté faisait claquer mes dents les unes contre les autres, et imprimait à tout mon corps des tressaillements brusques et douloureux. Je me jetai ou plutôt je tombai sur le filet de pêche qui était au fond de la barque, et je restai là dans une angoisse qui me privait de mes sens. Longtemps après, sans doute, je fus rappelé à moi-même par la voix de l'un de mes camarades d'infortune qui me disait à l'oreille de faire effort pour vaincre mon mal et de me relever pour empêcher les soupçons qu'élevait ma vue, attendu qu'on me croyait mort. En reprenant connaissance, mes yeux furent frappés du plus triste spectacle qu'on puisse imaginer. Il y avait, en avant de l'innombrable quantité de barques parmi lesquelles était la nôtre, une flottille de chaloupes et de canots contenant la plus grande partie des équipages de l'escadre de Nore. On les avait rangés en demi-cercle sur plusieurs lignes rapprochées, devant un vaisseau qui avait arboré le pavillon jaune. C'était *le Sandwich*. Une plate-forme, au niveau du pont, s'avancait en dehors du bâtiment et n'était soutenue que par deux étais. Au-dessus pendait une longue corde rattachée à la vergue. Un homme fut amené sur cette plate-forme; je reconnus en lui le malheureux Parker qui conservait, jusque dans cet instant terrible, son courage et sa sérénité; il chargea de ses dernières volontés le ministre qui l'accompagnait, et, venant d'un pas ferme au bord de l'échafaud, il parla du haut de cette effrayante tribune aux marins pressés au-dessous dans leurs embarcations, et l'écoutant, tête nue et dans un silence religieux. Au signal d'un coup de canon, la plate-forme s'abattit tout à coup sous ses pieds. Je ne vis rien de plus; mes yeux se fermèrent volontairement à l'aspect de cette scène d'horreur. Seulement, lorsque la mort le saisissait déjà, Parker ayant prononcé des vœux pour son ingrate patrie et souhaité que son supplice fût le dernier, j'entendis un cri universel, celui d'*Amen*, formule biblique qu'emploient les peuples protestants dans leur recours à Dieu contre les iniquités des grands de la terre.

Le soir, à une heure avancée, l'autorité fit porter le corps de Parker au cimetière de Sherness, et le fit inhumer en secret; mais le peuple de la ville découvrit l'endroit où l'on avait enfoui la bière qui le renfermait; et une foule immense s'étant rassemblée, malgré la présence des lords de l'Amirauté, vint déterrer le malheureux

supplicié, et le transporta à la Taverne du Fer-à-Cheval. Là, des funérailles lui furent préparées, et il fut porté solennellement, suivi de toute la population, jusqu'à la Chapelle-Blanche. Des prières ferventes furent faites en commun par vingt mille personnes, qui ne se séparèrent qu'après l'avoir vu descendre et déposer sous la voûte du caveau de l'église.

Peuple bizarre! qui laisse périr misérablement ses tribuns, comme les Romains laissèrent périr les Gracques, et qui, comme eux, honore leur mémoire et sanctifie leur sépulture!

Lorsque cette barbare exécution eut été faite, et que les myriades d'embarcations rassemblées pour y assister durent quitter le lieu du supplice, toutes se hâtèrent si précipitamment de s'en éloigner, qu'elles s'abordèrent avec violence les unes et les autres, et qu'il s'éleva dans cette flottille un grand tumulte. Mes compagnons en profitèrent pour gagner le large, d'abord avec leurs avirons et bientôt avec toutes leurs voiles. Ils rallièrent un groupe de barques qui se dirigeaient vers Margate, petit port situé à la dernière limite de la vaste embouchure de la Tamise, dans la mer du Nord. Cette compagnie leur servit d'escorte, et les fit passer sans encombre devant les gardes-côtes. La nuit, qui était survenue, favorisa leur audace; sous son couvert ils doublèrent les Dunes, et enfin, quittant les rivages de l'Angleterre, ils traversèrent en deux heures le canal du Pas de Calais, qui les sépare de la France. Au point du jour un cutter anglais poursuivit la barque, mais il ne put en approcher, et il assista seulement à son entrée dans le port de Calais. Je demeurai étranger à toutes ces circonstances, dans lesquelles mes compagnons déployèrent autant de courage que d'habileté. J'avais perdu connaissance; et je ne repris pas même mes sens quand ces braves gens me débarquèrent sur leurs bras dans une sorte d'hôtellerie tenue par une vieille femme, connue sous le nom de la Mère aux matelots. Dès le lendemain un capitaine américain enrôla mes camarades d'infortune pour son navire, et partit sur-le-champ avec eux. Je ne doute point que, braves et intelligents comme ils étaient, ils n'aient fait honneur à la marine des États-Unis; et j'ai souvent pensé que quelqu'un d'eux était parmi ces intrépides commodores dont on aime à retrouver le nom parmi les hardis navigateurs de l'Amérique du Nord.

Avant leur départ ils avaient trouvé à vendre la barque qui nous avait sauvés; et, avec un esprit de justice et de libéralité qui

prouve l'élévation de leur caractère, ils avaient fait cinq parts du produit de la vente. Ils portèrent celle qu'ils me destinaient à ma vieille hôtesse, et la lui remirent pour servir au traitement de ma maladie ou à mes funérailles si la mort disposait de moi. Au moment de faire voile, ils vinrent me voir, me serrer la main et me donner le *farewell*, qui est à la fois un adieu d'affection et un vœu plein d'espoir.

Je revins lentement à la vie et je me rétablis, soit par l'effet des forces vivaces de la jeunesse, soit par celui des remèdes de vieilles femmes, qui souvent luttent avec avantage contre toute la science des docteurs. Quand je commençai à marcher, un capitaine de navire qui me prit en amitié m'assura que la mer hâterait ma convalescence, et m'offrit un passage à son bord pour me rendre à Morlaix. Ce voyage se fit heureusement, malgré les croiseurs anglais; et j'avais repris presque toute ma santé lorsque je partis de Morlaix pour rentrer à Brest, à ma demi-brigade.

J'étais resté quarante jours en Angleterre, depuis le 22 mai, époque à laquelle les matelots de l'escadre de Nore prirent possession de leurs vingt vaisseaux de ligne, jusqu'au 30 juin, jour de l'exécution de l'infortuné Parker. Au milieu de la tourmente de ma vie, il ne m'est point arrivé d'être aussi malheureux ni de courir un danger aussi terrible que celui dont je fus poursuivi pendant cette fatale expédition.

## CHAPITRE XII

AOÛT 1798

Expédition d'Irlande. — Le général Humbert. — Le capitaine d'Herblay. — Débarquement. — Killala. — Castlebar. — Lord Cornwallis. — Affaire de Ballinamuck. — Mort du capitaine de la Tour. — Situation désespérée. — Capitulation du 28 fructidor. — L'auteur s'échappe avec le jeune de La Tour. — Traversée du Shannon. — Attaque de la grange. — Le timonier du Hoche. — La fondrière. — Le château de lady French. — Henri de La Tour est une jeune fille. — Le concert. — Fuite de l'auteur. — Le corsaire. — Retour en France.

L'Irlande, toujours agitée, voulait alors se soulever pour briser la puissance de l'Angleterre. Des sociétés secrètes préparaient une insurrection générale ; mais trahis souvent par de faux frères, au moment du succès, leurs chefs étaient arrêtés et traduits devant des tribunaux dont les jurés et les juges étaient choisis pour condamner les accusés, fussent-ils innocents et purs comme Socrate. D'ailleurs l'acquiescement n'était rien pour le pouvoir qui régissait alors le pays. Aucune preuve n'existant contre le célèbre Arthur O'Connor, un verdict solennel le déclara non coupable, mais un warrant du lord lieutenant d'Irlande, le comte de Portland, le fit renvoyer, au sortir de l'audience, dans son cachot. La raison d'État ne s'arrêta pas à l'injustice ; elle alla bien plus loin. Lord Fitz-Gérald, le frère du duc de Leinster, le chef intrépide des insurgés du Munster, en 1796, ayant eu la hardiesse téméraire de venir à Dublin, sa retraite fut découverte ; et pour gagner le prix de 2500 francs, promis à quiconque l'arrêterait, un alderman et un capitaine se mirent à la tête d'une escouade d'alguazils, afin de l'enlever de vive

force; mais il résista vigoureusement et les blessa l'un et l'autre. Accablé par le nombre, il fut conduit prisonnier au château et séparé de sa femme, Pamela, qui reçut ordre de quitter l'Irlande sur-le-champ. On le mit au secret si rigoureusement qu'il fut refusé à son frère de le voir un instant. Un matin, on le trouva mort dans sa prison; il avait été étranglé.

Un chef irlandais nommé O'Coigley ayant été arrêté, on trouva dans la doublure de son gilet une adresse au Directoire exécutif de France, qui fut attribuée au comité secret d'insurrection d'Angleterre. Il fut condamné à mort comme coupable de haute trahison. Après avoir été suspendu pendant douze minutes au gibet, le bourreau lui coupa la tête et, la saisissant par les cheveux, il la montra à la foule rassemblée au pied de l'échafaud, en disant : « Voilà la tête d'un traître. »

Les Irlandais furent bien plus excités qu'épouvantés par ce système de terreur. Dans le comté de Wexford, dont ils s'emparèrent, ils tinrent tête à des troupes de ligne, quoiqu'ils ne fussent armés qu'avec des piques. A Carlow ils défendirent la ville, en s'établissant aux fenêtres des maisons pour fusiller les soldats, ce qui était alors un fait extraordinaire. A Ross ils attaquèrent dans un défilé le colonel Walpool, le tuèrent et mirent en fuite les six cents hommes qu'il commandait. A New-Rock ils chassèrent dans la ville un troupeau de bœufs qui jetèrent le désordre parmi les troupes royales. La place fut prise et reprise trois fois et à moitié brûlée.

L'audace de ces attaques fit craindre quelque entreprise contre Dublin. Les postes de cette capitale furent fortifiés, et trois vaisseaux vinrent mouiller dans sa baie, pour protéger la ville et en défendre les approches. Néanmoins les insurgés ne purent méconnaître que la haine, la colère, l'amour de la vengeance n'étaient pas des auxiliaires suffisants pour les délivrer de leurs oppresseurs; ils recoururent à la France, et lui demandèrent à grands cris son secours. Leur délégué, Théobald Wolfe Tone, était infatigable dans ses démarches pour l'obtenir. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, d'une taille médiocre, d'une santé faible, mais d'une figure pleine d'âme et d'un esprit rempli des plus belles qualités. Quand je le vis à Brest, il venait d'être fait général de brigade par le Directoire exécutif. Ses manières et sa conversation me plurent infiniment.

Après de longs délais, qui furent très nuisibles à la cause de



l'Irlande, le gouvernement se déterminâ à faire quelques efforts en sa faveur. Au milieu de juin, une expédition fut préparée à Brest, sous le commandement du capitaine Second, qui jouissait alors d'une grande faveur. Elle n'était composée que des frégates *la Fraternité* et *la Bellone*, avec le cutter *l'Aiguille*. On mit à bord quatre cents hommes de l'artillerie de la marine, troupe d'élite qui convenait spécialement à ces sortes d'expéditions. J'étais destiné à faire partie de celle-ci, qui échoua par je ne sais quel motif ; mais je reçus l'ordre de me rendre à Rochefort et de m'y embarquer comme maître canonnier en second sur la frégate *la Concorde*. Au moment où j'arrivai elle allait descendre la Charente, ainsi que *la Médée*, *la Franciade*, et la corvette *la Méduse*. Les troupes d'embarquement qui nous attendaient à l'île d'Aix étaient nécessairement proportionnées à cette force navale si limitée. Il y avait tout au plus mille deux cents hommes composant des détachements tirés de corps différents, qui, suivant l'usage, n'avaient pas choisi leurs meilleurs hommes pour ce service. Le général Humbert commandait en chef et avait sous ses ordres les deux adjudants généraux Sarrazin et Fontaine. Nous mîmes à la voile le 6 août, avant que notre garnison fût installée, ce qui créa une confusion et un encombrement inexprimables. On eut toutes les peines du monde à débarrasser le pont pour manœuvrer, et si nous eussions été attaqués, le service de la batterie eût été tout à fait impossible au milieu de la foule qui serrait de toute part nos canonniers. On ne pouvait disposer d'aucune place ni dans la cale, qui était remplie par les vivres qu'exigeait un si nombreux équipage, ni dans le faux-pont où nous avions logé une multitude de caisses de fusils et de munitions. Il faut avoir subi l'épreuve d'une pareille traversée pour savoir quel est le supplice qu'éprouvent quatre à cinq cents hommes renfermés, nuit et jour, sous le pont d'un bâtiment, sans air, sans lumière, sans pouvoir agir, se mouvoir, marcher, travailler ou seulement se distraire. On doit alors perdre toutes ses habitudes, réprimer tous ses besoins, se nourrir d'aliments nouveaux et repoussants, respirer un air vicié, être ballotté par le roulis et le tangage, et sentir tout son être défaillir par les épreintes violentes du mal de mer, comme si la vie allait se retirer du corps. Cette triste condition fut encore aggravée par une mauvaise idée du commandant de l'expédition, le capitaine Savary, qui, pour dérouter l'ennemi sur l'objet qu'il voulait atteindre, dépassa les latitudes de l'Irlande, et nous conduisit, à travers les

rudes parages de l'Atlantique septentrionale, jusqu'aux atterrages de l'Islande, ce qui prolongea notre navigation inutilement et la rendit plus pénible.

J'avais peu de sympathie pour nos passagers, qui, à commencer par les officiers, me semblaient avoir été mal choisis à tous égards, si l'on voulait donner aux Irlandais une bonne opinion de la discipline, de la tenue et de l'instruction de nos troupes. J'avais donc résolu de n'avoir de rapport avec personne ; je fus conduit assez singulièrement à m'écartier de cette ligne de conduite.

Chaque jour, à l'aube du matin, en montant sur le pont, je trouvais établi sur l'affût d'un canon un officier d'artillerie déjà âgé, mais de haute taille, de forte constitution et de plus d'embonpoint que n'en ont communément les gens de guerre. Je remarquai sa physionomie distinguée, son maintien calme et digne, et la patience qu'il montrait, lorsque, dans quelque manœuvre, les matelots le rudoyaient, ou, pour parler techniquement, le bouscullaient. Il lisait constamment un petit volume dont les coins manifestaient un long et fréquent usage. Je fus fort surpris de découvrir que ce volume était un Horace. C'était une rencontre si extraordinaire que j'en croyais à peine le témoignage de mes yeux. Je mis le plus grand empressement à lier conversation avec ce savant officier, et je fus charmé de la confiance affectueuse qu'il m'accorda, malgré la différence de nos âges et de nos positions. Il était alors capitaine d'artillerie dans l'armée de terre, mais lorsque la Révolution était venue, elle l'avait trouvé l'un des Pères de l'Oratoire, ordre religieux qui égalait par sa renommée scientifique celui des Bénédictins de Saint-Maur. Sa vie s'était passée dans les études les plus ardues et les plus profondes, et il possédait un savoir éminent en archéologie et dans les mathématiques. Il avait accueilli la Révolution comme un bonheur pour l'humanité, et il l'avait servie avec zèle ; mais dénoncé pour avoir sauvé une famille d'émigrés, il avait été gravement compromis, et il n'avait dû son salut qu'à l'amitié de son digne confrère Daunou, qui lui avait procuré le moyen d'échapper à un mandat d'arrêt en lui faisant avoir une commission d'officier d'artillerie à l'armée. Il était arrivé à Rochefort, croyant y trouver la compagnie qu'il était appelé à commander. Un contre-ordre avait envoyé cette compagnie à Brest, d'où la seconde division de l'expédition devait partir. On avait supposé à Paris, dans les bureaux, qu'ils se retrouveraient en Irlande, hypothèse qui ne tenait aucun compte des

éventualités, et qui traçait, comme une feuille de route, des lignes d'opérations au delà des mers. Le capitaine d'Herblay avait le caractère le plus aimable, et joignait aux plus hautes qualités de l'esprit les meilleures qualités du cœur; mais, soit que ce fût l'effet de sa première vocation, soit plutôt que ce fût celui de son naturel, il était doué d'une singulière abnégation de tout ce qui le concernait personnellement, et, par exemple, il avait laissé usurper, malgré son droit, la place qu'on lui avait assignée à bord pour son coucher, et il avait fini par n'en avoir pas d'autre que le gaillard. Je réussis, non sans faire élever de vives réclamations, à lui donner un coin dans la Sainte-Barbe, où du moins il pût être tranquille. Ce faible service le rendit heureux. Nous nous attachâmes l'un à l'autre, et il me rendit fort agréable le fâcheux voyage d'outre-mer que nous faisons. Ce fut toutefois une satisfaction chèrement achetée, car le désir d'être utile à cet excellent homme me lança dans les plus périlleuses aventures.

Enfin, après avoir battu la mer pendant une quinzaine de jours, nous abordâmes le 20 août la côte nord-ouest de l'Irlande, et nous entrâmes dans le vaste golfe de Donegal, au fond duquel est la ville de Sligo. Les frégates mouillèrent dans la baie de Killala, qui s'ouvre dans la partie méridionale du golfe. Une heure après, l'adjutant général Sarrazin, à la tête des grenadiers seulement, débarqua devant la ville, qui était défendue par trois à quatre cents hommes.

Il enleva à la baïonnette leur ligne de retranchement et les réduisit à se rendre prisonniers; son succès fut si rapide que l'évêque n'eut pas le temps de sortir de Killala, et qu'il fut pris dans son carrosse. Cependant le combat fut assez meurtrier puisqu'il y eut au delà de cent hommes tués sur la place. Nous restâmes spectateurs de ce vigoureux début, qui valut à Sarrazin le grade de général de brigade. Le soir, quand le débarquement des troupes eut été opéré, Humbert lui conféra ce titre, au nom du Directoire exécutif, et l'enthousiasme fut tel, en ce moment, que personne ne douta que nous dussions marcher de victoire en victoire jusqu'à Dublin.

Un coup d'œil de mon sage ami me confirma dans la pensée qu'il fallait n'adopter cette opinion qu'avec réserve, et, en effet, quand nos troupes furent sur la grève, quoiqu'on y eût joint tout ce que les équipages avaient de disponible, il se trouva que notre armée n'avait guère que l'effectif d'un bataillon. Ce fut pire encore

lorsqu'il fallut organiser le matériel pour marcher en avant. Naturellement, dans les expéditions de la République, on n'embarquait point d'effets de campement, d'hôpitaux, d'habillement, et l'on n'avait ni approvisionnements pour la subsistance du soldat, ni caisse pour sa solde ; l'ennemi devait y pourvoir. Mais ici l'incurie était poussée plus loin : on avait oublié de munir nos quatre pièces de campagne des accessoires nécessaires à leur manœuvre, à leur transport et même à leur tir. On s'aperçut, lors du débarquement, que ces objets avaient été envoyés ailleurs. Au moment de cette découverte j'étais près de faire mes adieux au capitaine d'Herblay, et de retourner à mon poste sur la frégate. « Mon enfant, me dit-il, ne m'abandonnez pas dans cette cruelle situation ; si vous ne m'aidez à m'en tirer par votre jeune activité et tout votre savoir-faire, je suis un homme déshonoré. » Je protestai avec sincérité de mon bon vouloir pour le servir dans cette circonstance critique ; mais j'objectai l'opposition qu'allait élever le capitaine de la frégate. L'obstacle fut aplani à l'instant par le général Humbert, qui jura avec une énergie dont l'expression ne peut être traduite, que, si la marine lui refusait ce qui lui était nécessaire, il rendrait les commandants des bâtiments responsables de l'expédition, et qu'il les accuserait de son mauvais succès par-devant le Directoire exécutif. La colère du général valut à d'Herblay une douzaine d'artilleurs et mon assistance ; on y joignit quantité de promesses dont nous attendîmes en vain l'exécution ; car les frégates ne pourvurent que fort mal à nos besoins, et, sous prétexte de mauvais temps, mirent bientôt à la voile. Leur retour s'effectua sans encombre, et, lorsqu'elles entrèrent dans la Gironde, elles avaient à bord plus de deux cents hommes qui leur avaient été inutiles, et qui auraient été, pour l'expédition, un renfort considérable, si elles nous les avaient laissés. Ce fut ainsi que je me trouvai, fort contre mon gré, commandant en second l'artillerie de ce qu'on appelait pompeusement : l'armée d'Irlande. En réalité nous étions une avant-garde d'enfants perdus, que ne purent jamais rejoindre les divisions du corps de bataille.

Le général, qui avait pour maxime que tout était possible à des militaires français, avait prescrit pour le lendemain matin le départ de l'artillerie avec les troupes ; et son caractère fougueux ne permettait à personne de lui dire que rien n'était prêt et que nous manquions de tout. Il était homme à faire fusiller sur place ceux

qui auraient eu le malheur d'y être pour quelque chose. Je fus d'avis qu'au lieu de nous plaindre il valait mieux nous mettre à l'œuvre et lutter contre la détresse où nous étions; mon capitaine approuva fort cette résolution et la justifia par l'autorité de je ne sais quel philosophe de l'antiquité. Je me prévalus aussitôt de l'autorité dictatoriale que donne la victoire pour former nos équipages de guerre. Je pris, pour servir d'attelage à nos pièces, les excellents chevaux de carrosse de l'évêque; j'employai les malles de la poste en guise de caissons, les cordes des cloches de la cathédrale furent changées en prolonges; enfin je parvins, par une foule de moyens analogues, à mettre en ligne, au point du jour, quatre pièces de campagne montées et équipées tolérablement, et qui, lors de la revue de départ, obtinrent du général un sourire de satisfaction. L'objet dont la réussite me coûta le plus d'efforts fut d'acquérir un cheval pour mon capitaine qui ne pouvait, en aucune façon, aller à pied. Tous les riches habitants de la ville étaient partis au grand galop lors de notre débarquement, et il n'était pas facile de persuader quelqu'un d'entre eux de nous renvoyer son palefroi pour notre usage. L'un, cependant, chez qui nous avions établi notre quartier, possédait des caves grandes comme le labyrinthe d'Égypte, garnies d'une prodigieuse quantité de vins exquis. Le capitaine et moi, ne buvant que de l'eau, nous avions refusé les offres gracieuses que le majordome nous avait faites; mais en revanche je demandai qu'il nous fit prêter par son maître un cheval de selle, qu'assurément nous étions incapables d'emmener en France, et que par conséquent il ne perdrait pas de vue. Je promis en récompense de garder le secret de l'existence de ses belles caves, et de leur éviter la visite de nos soldats, si, à l'heure de notre départ, le capitaine n'était plus à pied. Un bon procédé, même en Irlande, en vaut un autre; et au moment indiqué un véritable cheval de bataille fut amené à M. d'Herblay, avec les formes de courtoisie les plus recherchées.

Dans nos jours heureux de paix et de légalité, on trouvera sans doute mes expédients méchamment révolutionnaires; mais on ne doit pas oublier que mon devoir m'obligeait à agir militairement en faveur d'une insurrection populaire et au nom de la République. Plût à Dieu que les troupes de la Sainte-Alliance qui nous envahirent en 1815, sous l'invocation de la Sainte-Trinité, n'eussent pas commis en France de plus graves déprédations. Au reste, nous

avons affaire à un évêque schismatique dont nous aurions bien pu, sans scrupule, dimer la richesse au même titre qu'il l'avait acquise sur les pauvres catholiques du pays.

En quittant Killala, nous nous dirigeâmes au sud, vers la ville de Castlebar, où l'ennemi était en force. Notre avant-garde, commandée par le général Sarrazin, trouva à notre premier gîte, Balayna, un corps de cavalerie qui fit mine de lui disputer le passage, mais qui, mieux avisé, s'enfuit à toute bride. Les insurgés s'étaient fait attendre au lieu de courir au-devant de nous ; ils arrivèrent enfin, et s'ils pouvaient avec raison nous reprocher notre petit nombre, nous pûmes nous, en les voyant, nous alarmer de voir nos alliés en si mauvais état. Ils portaient tous la livrée de la plus grande misère ; et il n'y a point de mendiants en France qui soient vêtus de haillons aussi déguenillés. A peine avaient-ils des armes, et tout le reste était à l'avenant. Les insurgés du Munster, que j'avais vus à Cork, leur étaient supérieurs à tous égards. Le général Humbert les accueillit fort bien, mais il ne put nous dissimuler sa surprise et son mécontentement ; il cessa évidemment, pour ceux qui l'entouraient, de compter sur la coopération de ses auxiliaires.

Le lendemain de notre départ de Balayna, nous arrivâmes en présence des forces anglaises commandées par le général Lake, l'un des héros de la guerre de l'Indoustan. L'ennemi occupait une belle position, sur des hauteurs, à peu de distance de Castlebar ; il avait deux régiments soutenus par un nombreux corps de milices avec une batterie de six pièces appartenant à l'artillerie royale. Une ligne de tirailleurs défendait l'approche des collines. Humbert envoya contre eux un chef de bataillon qui les obligea à se retirer en désordre. Nos colonnes se lancèrent sur les positions au pas de course et les emportèrent. Le général Lake s'efforça de rallier ses troupes dans la ville, et mit ses canons en batterie dans la grande rue de Castlebar ; mais ils furent pris dans une charge à la baïonnette, et la déroute fut complète. Nous poursuivîmes les fuyards au delà de deux lieues, et nos soldats prirent plusieurs drapeaux et un millier d'hommes que nous laissâmes s'évader la nuit suivante, ne pouvant ni les nourrir ni les garder.

Ce fut une belle journée ; le succès fut dû tout entier à l'élan des officiers et des soldats, qui fut irrésistible. L'ennemi ne put tenir nulle part ; il fut chassé si vivement de chacune de ses positions, que la bataille était perdue avant qu'il eût eu le temps de se recon-

naître. Les insurgés nous furent utiles surtout dans la poursuite ; ils traquèrent les fuyards avec une ardeur et un courage persévérants, qui ne fut pas sans récompense, car, le soir, la plupart avaient des souliers et même des chemises. Quelle odieuse chose que la guerre ! me dit le capitaine d'Herblay. Je voudrais bien savoir comment il se fait que les hommes et les loups, qui se ressemblent si peu, ont cependant le même instinct. J'imagine, ajouta-t-il, qu'ils ont été mis en ce monde pour y maintenir un juste équilibre et empêcher l'excès de la production des enfants et des agneaux ; et là-dessus, il se mit à calculer [combien la guerre civile devait ravir d'habitants à l'Irlande, pour empêcher qu'au bout d'un siècle ils se mangeassent les uns les autres.

Le général en chef, agissant en conquérant, organisa dans la soirée la province de Connaught comme département de la République irlandaise. Il reconnut pour Président de cette République John Moore, qui, après vingt jours de pouvoir, ayant été pris à Castlebar quand les Anglais y rentrèrent, fut condamné à mort comme rebelle et pendu à l'instant.

L'armée s'avança pendant quatre à cinq jours de marche, dans la direction du sud, sans rencontrer aucune résistance de la part de l'ennemi ; mais nous apprîmes que ses troupes en nombre considérable se rassemblaient sous les ordres du lord Cornwallis entre les villes de Galway et de Limerick. Plus nous pénétrions dans l'intérieur du pays et plus les obstacles se multipliaient sous nos pas. L'Irlande n'est pas semée de ressources comme les contrées du continent ; on n'y trouve point d'approvisionnements de blé, de foin, de vin, pour la subsistance des troupes ; il faut y glaner, pour ainsi dire, sa nourriture éparsée dans les champs de pommes de terre, ou cachée dans des silos. Les campagnes n'offrent que des pâturages dont le bétail avait été retiré, ou bien des landes immenses ou des marais encore plus grands. Nos alliés ne nous apportaient aucun secours en vivres, et même souvent subsistaient à nos dépens. Nos munitions de guerre avaient diminué notablement, et c'était un grave sujet d'inquiétude. D'un autre côté la levée en masse de l'insurrection avait été différée, par la considération de notre trop petit nombre, et sans doute aussi par l'effet d'une amnistie qui pardonnait à tous les rebelles repentants, sauf Napper-Tandy et trente autres chefs. Notre malheur le plus grand était de n'avoir aucune nouvelle des expéditions parties de France pour agir de concert avec

nous ; il y avait tout lieu de croire qu'elles avaient été interceptées par les escadres anglaises ; et, dès lors, notre sort était décidé ; nous étions abandonnés au milieu d'une île sans issue, et en butte aux efforts d'une armée ennemie dont la force était au moins décuple de la nôtre. Le bruit commençait à s'en répandre parmi nos troupes, qui, comme il arrive toujours, passèrent d'une confiance sans bornes à une défiance excessive. On remarqua que les insurgés de Roscommon, commandés par un chef habile nommé Planket, s'étaient éloignés deux jours après leur jonction avec nous ; et il fut attesté qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. On en conclut avec quelque raison qu'ils avaient cherché leur sûreté, et il est probable, en effet, qu'ils savaient qu'une armée de vingt mille hommes était sur le point de tomber sur nous. Nous n'eûmes pas besoin, le capitaine et moi, de consulter autrui pour connaître le mauvais état de nos affaires, nous en fûmes pleinement instruits par la mine renfrognée du général en chef, et par sa disposition à se mettre en fougue à la moindre contrariété.

Nous arrivâmes, après une marche pénible, sur les bords du Shannon, fleuve le plus grand de l'Irlande, et qui se jette par une large et profonde embouchure dans l'Atlantique septentrionale. Nous le passâmes à Balintra, sur un pont qui dut être détruit aussitôt par l'ordre du général. Mais on n'attacha pas à cette disposition l'importance qu'elle méritait, et pendant son exécution, la compagnie qui était chargée de protéger les travailleurs, se voyant attaquée par des forces supérieures, battit en retraite, ce qui permit au lord Cornwallis de faire franchir le fleuve à toute son armée. Une première faute à la guerre entraîne inévitablement d'autres encore plus graves. Furieux de s'être laissé surprendre un passage de rivière, le général voulut d'abord faire fusiller le capitaine laissé à la garde du pont ; puis il ordonna aux troupes de revenir sur leurs pas pour attaquer l'ennemi. Après plusieurs marches pour occuper des positions dont le général Lake était parvenu à s'emparer avant nous, Humbert, lâchant la bride à son impatience, assaillit avec douze cents hommes les lignes de l'ennemi, qui étaient défendues par douze mille tout au moins. Cette action, dont le succès fut disputé avec beaucoup d'acharnement, malgré cette énorme disproportion, eut lieu près du village de Ballinamuck. Elle fut fort meurtrière ; notre artillerie tira de but en blanc sur les rangs ennemis pendant une heure, et l'on voyait tomber à chaque décharge des files de sol-



dat; mais, il faut le dire, il n'en est point qui soutiennent le feu avec plus de courage et de résignation que les troupes anglaises. Nous nous retirâmes en assez bon ordre, après avoir perdu trois cents hommes ou le quart de nos colonnes d'attaque.

Pendant la retraite, un corps de Rangers, ou chasseurs, nous serra de très près. Le général envoya un aide de camp qui donna ordre de lancer de l'infanterie pour châtier ces insolents. Le capitaine destiné à ce service était un homme âgé qui portait le bras en écharpe; il s'approcha de moi et me demanda si je serais disposé à lui rendre un service essentiel. Sur ma réponse affirmative, et sans hésitation, il me pria de garder, avec les artilleurs, son jeune fils qui était faible et malade, et qu'il croyait devoir être mieux avec moi s'il venait à succomber en marchant à l'ennemi. J'acceptai en me portant garant des bons sentiments de mon capitaine; et aussitôt il m'amena ce jeune homme, qu'il embrassa avec effusion et qu'il me recommanda, les larmes aux yeux, en invoquant la tendresse que me portait ma mère. Quelques minutes après on le rapportait mort; il avait été frappé d'une balle qui lui avait traversé la tête. Cet événement m'affecta vivement; je pris à l'instant l'ordre de d'Herblay, et, portant au galop deux pièces en avant, je pris à revers ces tirailleurs qui étaient embusqués derrière un mur de pierres sèches servant de limites à des champs rocheux. Un boulet à ricochet les mit en fuite comme une volée de corbeaux, et un coup de canon à mitraille en coucha la moitié par terre. Cette vengeance tardive ne répara rien. Toutefois le général dit tout haut que ce coup de canon lui avait donné le seul plaisir qu'il eût eu depuis huit jours.

De retour à la halte de l'artillerie, je trouvai le malheureux orphelin embrassant le cadavre de son père dont il refusait de se séparer. Il fallut y employer la force. L'ordre de partir étant survenu je fus obligé de mettre ce pauvre enfant à moitié évanoui dans l'un de nos fourgons du train; son père fut enterré dans un fossé, et tous nos soldats se prêtèrent avec le meilleur vouloir à assurer par nos précautions sa sépulture contre aucune violation. Le portefeuille de l'infortuné capitaine fut sauvé et remis à d'Herblay, qui me dit dans la soirée que cet officier était un émigré rentré par autorisation et nommé Henri de La Tour. On lui avait rendu le grade qu'il avait avant la Révolution dans un régiment, et ses états de service prouvaient que c'était un brave et digne homme.

La fortune, qui lui était toujours contraire, l'ayant conduit à Rochefort pour s'y embarquer sur les frégates de l'expédition, sa femme fut atteinte dans ce port d'une fièvre bilieuse dont elle mourut. Ne sachant, dans sa détresse, à qui confier son jeune fils, il avait été forcé de l'emmener avec lui et de le revêtir d'un habit militaire, afin qu'on ne lui refusât pas de partager le sort de son père. C'est cet enfant abandonné qu'au moment où il allait mourir il venait de me confier.

La situation désespérée où nous plaçait la perte de la bataille ne me laissait aucun moyen de remplir ce pieux devoir ; et chaque heure apportait une nouvelle aggravation à notre triste sort. Pendant que le capitaine d'Herblay s'en entretenait avec moi, et sondait la profondeur de l'avenir, avec l'avantage que donne l'expérience, un canonnier me donna l'avis qu'un chef des insurgés, qui, sans doute, avait fait sa capitulation, venait de se rendre au quartier général, en compagnie d'un militaire qu'on dénonçait pour un général anglais venant négocier notre reddition. Je déclarai sur-le-champ que je ferais tout au monde pour ne pas être prisonnier de guerre, et qu'afin de ne pas suivre le sort de l'armée, j'allais, à la minute, la quitter, m'abandonnant à ce que Dieu ferait pour moi dans mon entreprise. Je pressai le capitaine de prendre le même parti, et il y était fort disposé. La réflexion cependant l'en dissuada ; mais il comprit les raisons qui me déterminaient, et il n'essaya pas de les combattre. Je fis, de suite, mes préparatifs, et je demandai aux artilleurs qui d'entre eux voulait me suivre. Tous accueillirent avec joie ma résolution dont ils appréciaient les motifs mieux que personne, plusieurs d'entre eux ayant appris à leurs dépens ce qu'était, en Angleterre, la captivité sur les pontons. J'appelai le jeune La Tour et lui fis part de mon dessein, en lui annonçant que M. d'Herblay le garderait près de lui et venait de me donner l'assurance qu'il tiendrait à honneur de remplir les promesses que j'avais faites à son père. A cette nouvelle inattendue, le pauvre garçon fondit en larmes ; mais se décidant avec une fermeté que son âge ne laissait pas supposer, il me dit que, puisque je partais, il me suivrait, quoi qu'il pût arriver ; que c'était moi à qui son père l'avait donné en charge, et qu'il ne voulait point changer cette volonté qui avait eu, sans doute, ses motifs et qui, d'ailleurs, était sacrée pour lui. Il me supplia avec des instances si touchantes d'approuver sa résolution, que j'y accédai, non sans lui apprendre à quels périls elle allait l'exposer.

Une fusillade très vive nous interrompit. C'était le commencement des scènes cruelles dont je voulais n'être pas témoin. Notre arrière-garde avait pris position sur un mamelon d'accès assez difficile. Les officiers ennemis s'abouchèrent, on ne sait comment, avec les nôtres et leur persuadèrent que nous étions environnés de toutes parts ; ils prétendirent avoir reçu la nouvelle que notre avant-garde avait mis bas les armes. Nos officiers, dont l'esprit était affaibli par la diète, répondirent qu'ils en feraient volontiers autant, s'ils étaient certains du fait, et ils envoyèrent des ordonnances pour s'en assurer. En attendant ils continuèrent leur conférence et sans s'apercevoir que les ennemis affluaient autour de leur bivouac. Inopinément les soldats anglais se jetèrent sur les faisceaux et s'emparèrent des fusils. Nos grenadiers, pris au dépourvu, mirent le sabre à la main, et chargèrent si vigoureusement ces larrons, qu'ils reprirent leurs armes, et ouvrirent à bout portant le feu le plus meurtrier sur les auteurs de cette trahison. Le colonel Craddock tomba l'un des premiers.

Si le général Humbert eût alors attaqué l'ennemi, je ne sais ce que les troupes, dans leur indignation, auraient été capables de faire ; mais il se laissa enlacer dans des négociations ; et le 28 fructidor il signa la capitulation. Il restait huit cent cinquante hommes et quatre-vingt-seize officiers, avec deux pièces d'artillerie ; j'avais encloué les deux autres, que des insurgés jetèrent dans un borbier pour les retrouver dans l'occasion. Toutes les troupes furent conduites à Dublin, sous escorte, puis envoyées par mer, prisonnières en Angleterre, où la plupart des soldats trouvèrent leur cercueil dans les pontons.

Le débarquement avait eu lieu à Killala le 5 ; par conséquent l'expédition dura vingt-cinq jours. Elle avait eu trois combats et une bataille : elle s'était emparée de deux villes ; elle avait pris une douzaine de pièces d'artillerie et autant de drapeaux ; et il avait fallu une armée de vingt-cinq mille hommes, commandée par le premier des généraux anglais, pour l'arrêter dans sa marche et mettre un terme à ses succès. Elle aurait même obtenu une fortune plus brillante, si les insurgés, moins désunis entre eux, l'avaient mieux secondée, et surtout si son général, au lieu d'être uniquement un militaire d'une merveilleuse intrépidité, eût été un esprit ingénieux, fécond en ressources, en stratagèmes comme doit l'être un chef de partisans. Il aurait fallu un commandant nourri de la

lecture de Frédéric II et de Montécuculli, tandis qu'il est très vraisemblable que le général Humbert, depuis qu'il était sorti de l'école de son village, n'avait jamais ouvert un livre. Tant est-il, du moins, qu'il avait pour toute étude autant de mépris que d'aversion et que personne autour de lui ne s'avisait de lire, dans la crainte d'exciter sa colère ou ses amères railleries.

Je n'avais pas attendu, pour quitter l'armée, qu'une funeste capitulation l'eût livrée aux Anglais. Au point du jour je dépassais nos sentinelles les plus avancées, en leur donnant le mot de ralliement, et j'entrais en campagne avec ma petite troupe, séparant désormais mon sort de celui de notre malheureuse expédition. Il était sans doute fort hardi de commencer pendant le jour cette opération, en présence des forces ennemies : mais nous avions besoin de voir devant nous à distance, pour nous éclairer sur le danger, ce que l'obscurité de la nuit ne nous eût pas permis ; et, quant à la crainte de rencontrer des troupes anglaises, j'en étais assez peu préoccupé, m'étant persuadé avec raison que leur général les avait concentrées pour le moment de la capitulation, événement qui absorbait leur attention tout entière. En effet nous gagnâmes à travers champs, d'un pas rapide, une chaîne de coteaux éloignés, d'où nous pûmes découvrir le pays et reconnaître que nous étions déjà en dehors de tous les postes qui s'étendaient sur les flancs de l'armée française.

Notre troupe devait se composer d'une douzaine d'artilleurs, mais la moitié avait manqué au rendez-vous, comme il arrive toujours dans les entreprises hasardées. Deux se perdirent en chemin et probablement rétrogradèrent vers le camp ; il en resta cinq seulement, mais c'était l'élite par l'intelligence, l'intrépidité et le dévouement. Le jeune Henri La Tour tenait sa place dans ce nombre, sinon par ses forces physiques qui trahissaient parfois son courage, du moins par sa vigilance, son activité et une vue perçante, qui, jointe à une grande perspicacité, lui faisait découvrir le premier tout ce qui nous intéressait : il distinguait une cabanée à l'autre bout de l'horizon, il devinait un cours d'eau, il explorait d'un coup d'œil les sinuosités d'un sentier que nous devions suivre. Chacun rendait justice à sa supériorité ; on l'appelait pour confirmer le jugement qu'on portait sur une localité, et la satisfaction de nous être utile suspendait le chagrin profond que lui causaient ses malheurs.

J'avais projeté de rejoindre le cours du Shannon et de le suivre

jusqu'au point où ses eaux deviennent navigables à de grandes embarcations. J'espérais qu'un coup de main pourrait nous mettre en possession de quelque barque qui nous fournirait le moyen de prendre un bâtiment assez fort pour tenir la mer. Alors nous aurions été sauvés, mais rien de tout ce dessein ne put être effectué.

Arrivés sur les bords du fleuve, nous y vîmes un bateau qui servait à le traverser, et qui nous convenait seulement pour cet objet, étant trop petit pour tout autre. Un canonnier proposa de s'en emparer, en jetant à l'eau le patron. Ce procédé expéditif était assurément le meilleur; il ne fut pas adopté parce que Henri se chargea d'entrer en négociations avec le batelier; il savait assez d'anglais pour l'amener à nous passer sans autre paiement que du pain, sacrifice qui nous paraissait déjà fort grand. Nous fûmes portés en deux voyages à ce prix, et le vieux batelier nous promit, par-dessus le marché, ses prières; mais le traître envoya en cachette, sur nos traces, un pâtre qu'il chargea de nous espionner afin de découvrir quelle serait le soir notre retraite, et de nous vendre aux Yeomen<sup>1</sup> qui battaient l'estrade dans le pays.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la nuit tombante; il fallut alors songer à un gîte, car la journée avait été longue et nous étions harassés de fatigue. J'étais d'avis de nous blottir au milieu d'un fourré épais, dont quelques fascines pouvaient fermer les entrées; mais un canonnier avait trouvé sur une hauteur une grange qui offrait un excellent logement. On l'avait construite quand le pays était cultivé et peuplé; maintenant qu'elle était au milieu d'un désert, des bergers, des proscrits, des insurgés s'en étaient servis comme d'un caravansérail: et des lits de bruyère étaient tout préparés pour nous. Il me sembla que cette demeure somptueuse avait un inconvénient grave: celui d'être en l'air, c'est-à-dire de manquer d'un appui qui pût favoriser la retraite. Une sentinelle fut placée devant la vaste ouverture qui tenait lieu de porte, et sa consigne fut de surveiller les approches de tous les côtés. Après un frugal repas, et une ronde qui ne laissa rien apercevoir de suspect, nous fûmes nous jeter sur nos lits de feuillage. Trois canonniers se couchèrent vis-à-vis la porte et en travers. Je pris place au fond, à l'extrémité de la grange, avec Henri, qui se tenait toujours près de moi. Avant de m'endormir je m'assurai qu'en cas de besoin il était

1. Cavalerie de la milice.

possible de trouver une issue entre le mur et le toit de chaume qui reposait sur lui. Je remarquai que ce toit avait une grande épaisseur, la paille dont il était formé ayant été renouvelée plusieurs fois sans ôter celle de dessous. Henri comprit, avec sa sagacité ordinaire, de quel secours pouvaient être pour nous les particularités de cette construction.

Je me laissai aller au sommeil avec cette insouciance que donnent les dangers prolongés et multipliés à un tel point que la prévoyance humaine semble impuissante pour les détourner. Je fus éveillé subitement par Henri, qui me dit qu'il entendait quelque bruit étrange. Je saisis mon fusil, et j'allais me lever, mais par bonheur le temps me manqua, car j'eusse été au-devant de ma mort. A l'instant, une décharge de mousqueterie fut faite dans la grange, à brûle-pourpoint, par une troupe qui avait surpris notre factionnaire endormi, et qui, après l'avoir égorgé, s'était avancée jusqu'à la porte. Les trois canonniers couchés en face furent criblés de balles et moururent sans pousser un gémissement. Nous eussions péri pareillement, Henri et moi, si ce feu, au lieu d'être direct, eût obliqué quelque peu. Nous saisîmes le moment où l'ennemi rechargeait ses armes pour gagner rapidement le haut du mur d'enceinte et nous glisser entre son faite et le toit de chaume, qui s'y appuyait. Je croyais que de là nous pourrions descendre en dehors et nous échapper tandis que les assaillants continuaient de tirer dans la grange ; mais nous fûmes cruellement désappointés en découvrant que nous étions cernés par des cavaliers, dont une partie seulement avait mis pied à terre pour nous fusiller. Nous fûmes réduits à rester cachés dans le chaume, exposés aux coups de l'ennemi sans pouvoir défendre notre vie ou la faire acheter en combattant. Enfin les Yeomen cessèrent leur feu, bien persuadés qu'ils avaient exterminé ceux qui l'avaient essuyé si longtemps. Cependant l'un d'eux, pour mieux s'en assurer, alluma une torche de paille et la promena sur les cadavres de nos malheureux camarades ; puis en sortant il dit aux siens que tous étaient morts. Nous étions témoins invisibles de cette triste scène et menacés à chaque minute d'être ajoutés au massacre. Nos fusils, que nous avons laissés dans la bruyère où nous étions couchés, devaient nous déceler ; et nous crûmes être perdus quand nous vîmes apporter une lumière pour éclairer ce théâtre sanglant ; mais soit qu'il fût ébloui par la torche qu'il portait, soit qu'il ne pût envisager sans horreur les hommes qu'il

venait d'égorger, le cavalier qui entra dans la grange ne poussa pas ses recherches plus loin, et n'aperçut pas nos armes.

Au moment de monter à cheval, un personnage qui devait commander cette troupe appela d'une voix forte et impérative un individu demeuré à l'écart jusqu'alors. Il lui dit que pour récompenser son zèle, il lui abandonnait ce qu'il trouverait dans les poches des morts, lui enjoignant toutefois, sous peine de son indignation, de porter les habits et les armes chez son brave oncle le batelier, où la compagnie les prendrait au retour de son expédition. Ainsi notre infortune n'était pas un accident, un hasard malheureux, c'étaient une trahison et un infâme marché.

L'espoir rentra dans notre âme quand nous entendîmes les Yeomen s'éloigner et le bruit du pas de leurs chevaux se perdre par degrés dans le lointain. Henri commençait à remercier Dieu de notre délivrance quand une lueur se répandit devant la grange et nous annonça la présence d'un nouvel ennemi. C'était le pâtre qui nous avait vendus et qui venait chercher son salaire. Il ficha dans la terre un morceau de bois résineux qui lui tenait lieu de flambeau, et il s'agenouilla pour dépouiller plus commodément les corps de nos pauvres camarades ; mais au moment où il commençait à se livrer à cette odieuse profanation, un coup de sabre vigoureusement lancé le coucha, pour ne plus se relever, aux pieds de ceux qu'il avait fait assassiner par une trahison infâme. Nous reprîmes nos sacs et nos fusils, et nous nous éloignâmes d'un pas rapide et silencieux de ce lieu de carnage. Lorsque d'une colline éloignée nous jetâmes nos regards vers la grange, nous la vîmes en feu ; la torche du pâtre avait enflammé les bruyères dont la terre était jonchée, et produit un incendie qui servit de bûcher funéraire à nos infortunés compagnons.

Nous étions alors parvenus jusqu'aux campagnes du Munster, province dont les habitants appartenaient à l'insurrection, sinon par leurs actes, du moins par leurs opinions et leurs vœux. Nos dangers étaient, par conséquent, moins grands ou moins multipliés ; nous pûmes même nous hasarder à communiquer avec quelques paysans, qui, tout pauvres qu'ils étaient, partagèrent leurs pommes de terre avec nous. C'était là leur seul aliment. Ils nous dirigèrent vers la côte et nous mirent en garde contre les points où nous eussions pu faire de fâcheuses rencontres.

Un soir nous en fîmes une fort singulière, et qui nous réconcilia

avec notre sort en nous montrant que beaucoup d'autres en avaient un qui ne valait pas mieux. En observant une vallée ouverte au-dessous de nous, nous découvrîmes un voyageur qui avait le costume et l'air d'un matelot français. Nous l'appelâmes, et il se trouva, en effet, que c'était un timonier du vaisseau *le Hoche*, parti de Brest avec des troupes de débarquement destinées à nous secourir. Cette expédition avait été assaillie pendant dix-huit jours par des vents contraires ; elle était entrée enfin dans la baie de Killala un mois et demi après nous et vingt-huit jours après la capitulation du général Humbert. *Le Hoche* y fut assailli par trois vaisseaux anglais et une frégate ; il se défendit intrépidement pendant quatre heures, et ne se rendit qu'en voyant trois autres vaisseaux ennemis prêts à joindre leur attaque à celle des premiers. Le capitaine Bompart, qui le commandait, fut mis par une blessure hors de combat. Des quatre frégates qui l'accompagnaient, une, *l'Embuscade*, fut coulée bas ; une autre, *la Résolue*, que la tempête avait désemparée, fut forcée de se rendre, et deux s'échappèrent : *la Romaine* et *la Loire*, qui rentrèrent à Brest.

Wolfe Tone, l'un des chefs de l'Union irlandaise, celui qu'on disait en être le père, fut pris sur le vaisseau ; il aurait été confondu avec les officiers français ; mais l'un de ses anciens camarades de collège le reconnut. Il fut conduit à Dublin et traduit devant une cour martiale, qui le condamna à être pendu. Il produisit son brevet de général de brigade au service de France, et demanda pour toute faveur d'être fusillé comme un soldat. Ayant été refusé, il prévint son supplice. Reconduit dans sa prison, il se coupa la gorge, d'une oreille à l'autre, avec un petit couteau qu'il avait caché. C'était un brave et habile homme.

Le timonier du *Hoche*, qui nous apprit les désastres de cette expédition, nous dit qu'on les attribuait dans l'escadre aux retards qu'avait soufferts le départ des bâtiments pour attendre l'argent qui devait être envoyé de Paris à leur bord. L'ordonnance de paiement avait éprouvé un délai qui avait tout perdu. Ce n'est pas la seule fois que de misérables négligences administratives ont fait échouer les desseins les plus importants et les mieux concertés.

Plus heureux que le chef des insurgés, notre timonier avait échappé, à travers mille périls, à la terrible adversité d'une prison en Angleterre, et il s'en allait d'un pied léger chercher les rivages du canal Saint-Georges, afin d'y trouver quelque bâtiment améri-



cain qui lui permit de revenir en France en faisant le tour du monde. Sa gaieté réconcilia Henri avec notre position et nous donna l'espoir d'un meilleur sort, précisément au moment où un accident aussi malheureux qu'imprévu allait nous plonger dans l'état le plus cruel qu'on puisse imaginer.

Nous avions eu dans la soirée une vue de la mer dans une perspective lointaine, entre des coteaux. C'était pour nous la Terre Promise. Ne pouvant nous flatter d'approcher du rivage ce jour-là, nous résolûmes de nous mettre en marche avant le jour. Après avoir passé la nuit au bivouac, dans un taillis épais, nous reprîmes notre route qui semblait facile et sans obstacle autre que l'incertitude où l'obscurité jette toujours un voyageur parcourant un pays inconnu. Tout à coup la terre manque sous mes pas, et je suis précipité d'une hauteur de plusieurs pieds dans une fondrière remplie d'une boue épaisse qui forme un abîme. Tous mes efforts sont inutiles ; je suis englouti par degré dans cet affreux borbier qui déjà fait disparaître mon corps jusqu'au delà des épaules, et qui bientôt va se refermer sur ma tête pour me faire périr dans une lente asphyxie. Ce n'est pas tout ; j'ai encore la douleur d'avoir entraîné le jeune Henri à sa perte ; il suivait mes pas avec confiance, et mon sort était devenu le sien ; il est là derrière moi, luttant contre la mort, enveloppé de toute part dans la vase tenace et infecte de ce redoutable marais.

Jamais, grâce à Dieu ; quand je dus sauver la vie d'autrui, je ne manquai d'inspiration ; mais lorsque, dans cette occasion, je dus sauver la mienne, mon esprit demeura stérile. Il est vrai que j'étais transpercé par l'humidité glaciale de la bourbe où j'étais plongé, et que notre malheur fut si imprévu et si poignant qu'il aurait suspendu des facultés plus énergiques que les nôtres. Le jour, qui se levait alors, nous donna bien moins d'espoir que d'effroi ; il nous fit voir que nous étions tombés dans l'un de ces vastes Bogs de l'Irlande, qui ont une étendue de plusieurs lieues carrées, et dont la profondeur ne peut être mesurée, tant elle est grande. Ce sont, pour ainsi dire, des mers de boue, qui ont, comme l'Océan, un mouvement progressif par lequel les terres riveraines sont envahies et immergées sous une tourbe à demi liquide dont le flux puissant ne peut être arrêté.

Mes yeux, en se fixant sur Henri, ne me laissèrent point douter qu'il ne fût près de succomber : je lui criai de pourvoir à son salut

sans s'occuper du mien ; mais il s'y refusa et protesta qu'il mourrait avec moi. Ce dévouement me fit un devoir de reprendre courage. J'avais laissé échapper mon fusil en tombant, et j'avais les bras libres, autant que le permettait la ténacité de la boue ; je réussis à dégager mon sac et à le faire descendre, sans déviation, au fond du marais ; il me servit à m'exhausser de plusieurs pouces au-dessus de la surface ; et ce fut pour moi un grand soulagement. Je pus alors aider Henri à faire la même opération, qui rendit également sa position moins intolérable, mais sans nous donner plus d'espoir de fuir notre triste sort. La berme qui bordait le lac formait un escarpement de cinq à six pieds de haut, au-dessus de la surface de la boue où nous étions enfouis, et son élévation au-dessus du fond n'était guère moins grande en cet endroit ; en sorte que c'était un mur de près de douze pieds de haut qu'il nous fallait escalader. En rase campagne, c'eût été déjà quelque chose que de franchir un tel obstacle ; qu'était-ce donc pour nous qui étions surchargés du poids de nos armes, de nos vêtements imbibés de vase et d'une énorme quantité de tourbe attachée à tout notre corps ? D'ailleurs, tous nos mouvements étaient enchaînés par la crainte de perdre pied sur un fond glissant dont la penterapide conduisait à un abîme ouvert à deux pas plus loin.

Au moment de notre chute, Henri avait son mousquet en bandoulière, ce qui avait empêché qu'il le perdit. Je lui dis de le dégager et d'y mettre la baïonnette. Il lui fallut un temps infini pour y parvenir. Quand nous fûmes les maîtres de cette arme, nous l'exhausmâmes de toute la longueur de nos bras, et la dirigeant vers la berme, nous cherchâmes une fissure horizontale, dans la pierre, pour l'y enfoncer. Nous obtînmes ainsi un point d'appui dont je me servis pour franchir l'intervalle qui me séparait de Henri, et pour nous réunir au pied de l'escarpement. Ce progrès nous encouragea. Mon jeune compagnon, qui était svelte et léger, s'éleva avec mon aide, sur le flanc de la berme, et monta sur la baïonnette qui y avait été solidement fichée. En se dressant, il ne put encore atteindre le sommet de l'escarpe ; et il fallut qu'il se fit un second point d'appui avec son sabre, dont il fit entrer la lame entre les pierres. Il put alors grimper jusqu'au faite et surgir au port. Au lieu de se livrer au bonheur de sa délivrance, cet excellent jeune homme se reprocha d'être sauvé quand j'étais encore dans un péril mortel ; et lorsqu'à mon tour je voulus sortir du borbier immonde où j'étais

plongé, il s'exposa vingt fois à y retomber en cherchant à m'aider par les plus généreux efforts. J'eus beaucoup plus de peine que lui à m'en tirer. Ma taille plus élevée me donnait quelque avantage ; mais j'étais plus lourd et moins agile ; et je tremblais, en prenant la main de Henri, de l'entraîner avec moi, par un mouvement involontaire, dans cette tombe encore ouverte au-dessous de nous et prête à nous engloutir.

Aussitôt que j'eus atteint la terre ferme, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, comme des hommes qui viennent d'échapper au naufrage. L'émotion de Henri fut si grande, qu'il versa des larmes, et se jeta à genoux pour remercier Dieu de nous avoir rendus à la vie. Nous avions grand besoin de l'intervention de la Providence pour conserver par quelque insigne faveur le bienfait qu'elle nous avait accordé et que la misère menaçait de nous arracher. Jamais, en effet, dans toute ma vie, je n'ai été réduit à un aussi triste état. Nous avions tout perdu : armes, vivres, munitions, papiers de service, il n'y avait pas jusqu'à ma montre qui ne fût arrêtée et ma boussole affolée par le limon tourbeux dont nos habits étaient pénétrés. Nous étions de la tête aux pieds couverts d'une couche épaisse de ce limon noir et infect, qui, se durcissant à l'air, nous revêtit d'un enduit minéral, et fit de nous des hommes fossiles. Dans cette position désespérée, il n'y avait plus rien à tenter pour notre salut ; tous mes projets avortaient complètement ; et il ne nous restait aucun autre parti que celui de nous livrer nous-mêmes, en nous constituant prisonniers entre les mains du premier constable que nous trouverions. Il aurait mieux valu aller, tout de suite, à Dublin. J'imagine à présent que le bain glacial et méphytique que nous avions pris agissait sur mon cerveau, et que son influence m'ôtait toute fermeté et toute résolution.

Un grand chemin, qui paraissait fréquenté, et que nous avions suivi assez longtemps, pouvant nous faire tomber dans quelque patrouille de ces Yeomen dont nous avons gardé le souvenir, nous entrâmes dans un bois d'arbres verts, plantés et taillés avec soin. Les campagnes de l'intérieur que nous avons parcourues ne nous avaient rien montré de pareil. A notre approche, une nombreuse troupe de corneilles s'enfuirent avec des cris de Mélusine, comme si elles avaient vu quelques animaux extraordinaires. J'augurai de leur présence que nous devions être voisins d'un manoir aristocratique, dont elles sont l'accompagnement inséparable dans les

Iles Britanniques. Cette conjecture se réalisa bientôt. Au revers de la colline que couvrait le bois, nous vîmes, au delà d'une pelouse, un château gothique qui s'encadrait dans une vue admirable de la mer. Ses tourelles, ses clochetons se dessinaient sur le fond bleu et brillant de l'Océan occidental, et l'on découvrait sur ses flancs ses jardins en terrasses, abrités des vents par de grandes plantations d'arbres du Nord.

Nous nous arrêtâmes, Henri et moi, pour jouir de ce bel aspect, comme si notre adversité n'avait pas dû absorber toutes nos pensées. Il fallut bien pourtant en revenir à nous occuper de nous-mêmes ; nous nous assîmes sur la pelouse pour tenir conseil. Mon jeune compagnon s'imaginait qu'en nous présentant au château, nous serions secourus, et qu'il était impossible que des hommes civilisés et des chrétiens ne prissent en pitié de pauvres gens si cruellement maltraités par la fortune. J'étais beaucoup moins crédule ; je lui prédisais que l'hôte de cette magnifique maison était quelque évêque anglican, qui nous maudirait au nom de l'Église établie, ou quelque vieux seigneur tory, que la seule vue d'un Français de la Révolution mettrait dans une colère capable de lui donner une apoplexie. Henri interrompit le cours de mes sinistres pressentiments ; il voyait avec ses yeux de lynx, à un balcon du château, des dames qui nous observaient, et qui même se servaient pour nous examiner de lunettes de spectacle. Nous étions si affreusement équipés qu'une telle inspection devait nous perdre. Cependant, je m'aperçus que mon jeune camarade était parvenu, je ne sais comment, à dégager sa blanche et mignonne figure de l'horrible couche de tourbe dont j'étais encore barbouillé ; et j'en augurai quelque effet favorable ; car, les vertus humaines sont ainsi faites : la pitié est bien plus facilement excitée pour le malheureux doué d'une physionomie agréable que pour celui dont l'aspect est repoussant.

Bientôt, en effet, nous vîmes venir à nous un valet de chambre, qui nous dit que lady French désirait savoir quels étaient ces voyageurs, et s'il leur convenait de s'arrêter au château. Henri répondit que nous étions des Français qui venaient d'éprouver de grands malheurs et que, dans l'état déplorable où nous étions, nous ne pouvions oser nous présenter devant des dames. Cette réserve tant soit peu précieuse, et fort téméraire de la part de deux pauvres diables qui n'avaient pas encore déjeuné à midi, réussit à souhait.

Nous devinâmes aisément, par la vivacité des gestes, que toute la compagnie établie au balcon se récriait et protestait, sans doute, que l'hospitalité irlandaise ne permettait pas que les choses se passassent ainsi. Le valet de chambre revint avec une invitation formelle et pressante de la châtelaine, quel que pût être notre costume

Une porte en ogive, ornée de festons, nous conduisit dans une vaste cour environnée de serres chaudes, alors ouvertes et laissant voir une profusion de fleurs exotiques. A l'extrémité d'une galerie qui conduisait au château était un porche élégant, où venaient de se rendre les hôtes de cette belle demeure. C'étaient évidemment de très grandes dames et des cavaliers de distinction. Nous approchâmes avec respect, mais sans embarras, et j'exposai, en termes généraux, qu'après une suite de cruels malheurs, il en était tombé un sur nous qui avait failli nous coûter la vie, et nous avait mis dans l'état misérable où l'on nous voyait : nous nous étions précipités, pendant l'obscurité de la nuit, dans un Bog. A ce nom redouté un cri s'éleva, et l'on demanda comment nous avions pu échapper, cet accident étant toujours suivi de la mort de ceux qui l'éprouvent. Henri raconta avec un heureux choix d'expressions, et sous l'inspiration de sa reconnaissance pour la protection divine, comment nos efforts avaient été couronnés par le succès. Son récit fut accueilli par de vives sympathies. Lady French m'adressa de bienveillants reproches sur mon hésitation à me confier à son hospitalité. Je me justifiai par le sentiment de dégoût que notre vue devait causer et par la crainte pénible de passer pour des aventuriers, attendu que nos papiers, qui auraient prouvé qui nous étions, étaient restés au fond du marais. Ces paroles rappelant à Henri que le petit portefeuille qui contenait les siens était sur lui au moment de notre chute, il le chercha et le présenta tout ouvert au cavalier le plus âgé et le plus éminent de la compagnie. En ce moment un jeune homme, qui avait un bras en écharpe, et dont la figure martiale m'avait frappé, me dit que nous n'étions pas étrangers l'un à l'autre. « Nous nous sommes vus, ajouta-t-il d'une voix altérée, à Balinamuk, sur le champ de bataille. » Lady French fit un signe d'effroi en entendant son neveu parler ainsi. Mais le hardi jeune homme continua imperturbablement : « Vous vous souvenez, Monsieur, me dit-il, que, vous détachant de vos pièces, vous abordâtes, sur votre droite, le corps des insurgés qui les flanquaient, et que vous demandâtes à un officier quelle était la nature du terrain en avant du front de l'enne-

mi qui était devant nous en bataille. — Cet officier, c'était moi ! Je vous répondis qu'il était pierreux. Alors me remerciant vous retournâtes à votre batterie, et quelques minutes après plusieurs de vos boulets allèrent labourer, par une suite de ricochets, les rangs du régiment de Leicester. Notre étonnement et notre admiration éclatèrent en applaudissements. Je me félicite et je m'honore, ajouta-t-il, en me prenant la main, d'être votre camarade de guerre. Quand je tournai les yeux vers lady French, que je craignais de trouver irritée de cet aveu téméraire et compromettant, je la trouvai vivement agitée, mais c'était de la joie et de l'orgueil de voir que son neveu avait dignement suivi la trace marquée par ses ancêtres, en combattant pour l'Irlande à côté des Français. Ni les habitudes de circonspection qui règnent dans la haute société, ni le danger d'appeler la vengeance du vainqueur ne purent réprimer l'impulsion que produisit cette scène imprévue. Tous les yeux brillèrent d'une animation si vive qu'en voyant l'affection profonde excitée par l'image de la Patrie, je ne désespérai point que l'Irlande ne trouvât de meilleurs jours.

En ce moment, le gentilhomme qui avait parcouru avec intérêt les papiers du portefeuille de Henri, les lui rendit en disant à haute voix : « On ne saurait avoir une plus belle et plus noble extraction que monsieur. Il y a là des preuves que l'un de ses aïeux combattait à Saint-Jean-d'Acre avec Philippe-Auguste et notre Richard Cœur de Lion. » Cette déclaration, qui faisait un fils des Croisés de ce pauvre garçon qu'on avait pris tout à l'heure pour un mendiant, fut accueillie avec le murmure le plus flatteur. Le cavalier ajouta : « Je suppose, Monsieur, que mademoiselle Henriette de la Tour est votre sœur ? — C'est moi-même, Monsieur, » répondit Henri. Cette réplique si inattendue causa une surprise inexprimable ; j'en demeurai interdit. « Pardonnez-moi, mon digne ami, me dit Henriette, de ne pas vous avoir révélé ce secret ; je n'avais pas le droit de le confier, même à vous qui m'avez sauvé la vie. Mon père m'avait fait lui promettre solennellement de le garder jusqu'à la dernière extrémité. D'ailleurs, poursuivit-elle, si vous aviez su qui j'étais, vous eussiez voulu m'épargner la part de fatigue et de dangers que je devais prendre dans notre périlleux voyage ; j'aurais été pour vous une charge et un embarras, et pour ménager ma faiblesse, vous vous seriez exposé encore davantage, et j'aurais peut-être été la cause de votre perte, qui eût entraîné la mienne. »

Cette métamorphose étrange et subite m'avait jeté dans une si grande stupéfaction, que je dus répondre fort mal, si je répondis du tout. Quant à notre auditoire, un incident aussi romanesque éleva son intérêt au plus haut degré, et servit à souhai-ter ses prédilections, qui, depuis Fingal et Malvina, ne se sont pas affaiblies. Chacun s'ex-tasiait sur cette circonstance que c'étaient les fils des Preux du XII<sup>e</sup> siècle qui combattaient pour la République française et la liberté de l'Irlande. Il faut, au reste, convenir en toute humilité, qu'eus-sions-nous été en ligne directe les descendants de Vercingétorix et de Civilis, comme nous étions enclins à nous en vanter, nous n'au-rions encore été que de petits bourgeois, des gens de fraîche date, en comparaison de nos nobles hôtes, qui, pour la plupart, me dit le savant chapelain, remontaient, par leurs aïeux, aux rois de Munster avant la prédication du christianisme en Irlande. Leur arbre gé-néalogique s'étendait même infiniment plus loin, à la vérité, avec quelques lacunes. Ses racines sortaient de Carthage et dépassaient de beaucoup en antiquité les plus vieilles races des patriciens romains. Je ne répondrais pas qu'il en soit exactement ainsi; mais à coup sûr l'origine des Irlandais est environnée de tant d'obscurité qu'elle doit être bien plus ancienne que celle des autres peuples de l'Europe.

On nous prodigua tous les soins possibles, et ce qui était d'un grand prix, on nous laissa nous reposer de notre terrible voyage et de nos émotions. Soit agitation fébrile, soit parce que j'avais perdu l'habitude de dormir dans un lit, je ne pus sommeiller. Vers l'heure du dîner, le capitaine Patrick, le jeune chef des insurgés, vint me prendre pour me conduire au salon, où une nombreuse compagnie était rassemblée. Grâce à mes habits d'emprunt, je ne ressemblais guère au noyé du Bog, et une dame âgée qui avait habité l'Italie, et y avait pris l'usage de dire tout ce qu'elle voulait, rappela malicieusement que le matin j'avais gardé mon masque, comme on fait à Venise, pour produire une plus grande sensation en se montrant tel que l'on est.

Henriette entra avec une jeune dame qui avait voulu présider à sa toilette; je doutai que ce fût elle, tant elle me parut jolie. Sa robe noire faisait ressortir sa blancheur et l'éclat de son teint; et l'on admira, d'une voix unanime, sa taille élevée, svelte et gracieuse, qui avait été cachée soigneusement par son père sous des vêtements mensongers. Ce déguisement était alors d'autant plus facile que les

militaires n'étaient point taillés en guêpes, et que l'on prenait, disait-on, la mesure de leurs habits sur leurs guérites; assertion qui, si elle n'était pas vraie, était au moins vraisemblable.

Notre honorable châtelaine nous combla d'attentions et de bontés; elle fit s'asseoir Henriette près d'elle, dans une place réservée, et, quand le cercle fut complet, elle prit son bras et alla la présenter, selon l'étiquette, aux plus hautes dames de la société, qui l'accueillirent à merveille. Elle s'empara de moi en passant près du groupe des cavaliers, où je causais avec le révérend chapelain, et, nous conduisant dans une autre pièce, elle me dit que, prévoyant qu'il nous serait impossible, ma pupille et moi, de nous rapprocher de la soirée, elle nous réunissait quelques minutes sous la garde du saint personnage dont j'étais accompagné. Un instant après nous étions seuls. L'émotion dont j'étais saisi m'ôtait le pouvoir de parler, et ce fut Henriette qui commença, en rougissant, cette conversation brûlante. Elle me supplia, les mains jointes, de ne pas croire que le changement qui s'était opéré en elle eût altéré la tendre affection qu'elle me portait, et que j'avais méritée par tant de services et de dévouement; elle justifia cette affection par le choix que son père avait fait de moi, par la confiance que je lui avais inspirée, et par les dernières paroles qu'il avait prononcées en l'embrassant au moment d'aller à la mort. Elle me rappela, avec une douceur angélique, l'engagement que j'avais pris, en ce cruel moment, de la protéger et de lui laisser partager mon sort. « Rien, ajouta-t-elle d'une voix touchante, ne vous fera, je l'espère, changer de résolution; et quoi qu'il arrive, vous me garderez votre amitié, qui m'est aujourd'hui plus chère que jamais. J'ai vivement désiré cet entretien, poursuivit-elle, parce que depuis l'aveu que j'ai fait de mon sexe, je trouve en vous une froideur à laquelle vous ne m'avez pas accoutumée, et vous n'avez pas cherché une seule fois à me parler. Vous savez bien que cet aveu, j'ai dû le faire pour éviter un mensonge, et les suppositions qu'il aurait amenées dès qu'on l'aurait découvert. Mais malgré ces motifs, je dois le regretter mortellement, s'il vous a blessé et s'il altère l'affection que vous aviez pour moi. Peut-être avez-vous cru que j'étais séduite par le luxe brillant qui nous environne, et que je me complaisais à porter ces vêtements? Détrompez-vous! je suis prête à les quitter si vous me le dites, et à revêtir ceux que j'avais quand vous m'aimiez; je les ai gardés dans cette intention. » Ce dernier trait, qui répondait à ma mauvaise pensée, me fut au



cœur; et je ne sais comment eût fini cet entretien, si le chapelain, qui avec une discrétion parfaite s'était éloigné de nous, ne fût revenu nous annoncer qu'on serendait à la salle à manger. Il y conduisit Henriette qui, en me voyant m'éloigner, faillit éclater en sanglots.

Cette passion de jeune fille, ingénue, dévouée, résolue, cette affection profonde née au sein du malheur, de la misère et des angoisses de la mort, cette récompense que mon amitié trouvait inopinément dans un sentiment plein de charmes et qui promettait tant de bonheur, pouvais-je refuser ces biens, ce trésor le plus grand qu'il y ait au monde : l'amour d'une douce compagne ? Je fus fasciné par ces puissantes séductions, à ce point que, sous leur empire irrésistible, j'aurais proposé à Henriette, si j'avais pu la rejoindre, de reprendre nos habits, de fuir loin du château, et d'aller braver la fortune dans une vie d'aventures, qui, en nous rendant l'un à l'autre, aurait comblé tous nos vœux.

Il y a sans doute des communications mystérieuses, des sympathies électriques entre les cœurs agités par un même amour. Ce beau projet, assez insensé pour être original, Henriette l'avait aussi conçu. Le soir même, étant au piano, elle chanta avec une expression délicieuse, et des regards dérobés pleins de tendresse, des stances italiennes dont le refrain est : Une cabane et son cœur.

Lorsque dans notre course périlleuse, Henri et moi, nous avons traversé les campagnes de l'Irlande, nous ne songions qu'aux mauvaises rencontres, et les beaux-arts étaient trop loin de notre pensée pour y faire seulement allusion. Je n'aurais d'ailleurs jamais imaginé qu'un jeune homme qui paraissait avoir trois ou quatre ans de moins qu'Henriette avait eu le temps d'apprendre autre chose que les premiers éléments d'une bonne éducation. Je fus donc singulièrement surpris quand, après la cérémonie du thé, ma belle pupille devint à l'improviste le coryphée du concert qu'on avait préparé, et dans lequel personne n'avait supposé qu'elle pût prendre un rôle.

Malgré les fureurs de la guerre, la musique italienne avait continué sa marche triomphale à travers l'Europe, pour adoucir les mœurs de ses sauvages habitants. Elle avait pénétré jusqu'en Irlande. La bonne compagnie de cette île en faisait ses délices ; on ne se rappelait les airs nationaux que par patriotisme, et les airs anglais par politique. Tous ceux-ci étant familiers aux nobles exécutants du concert, ils furent enlevés avec une habileté remarquable. Mais la seconde partie du programme, composée de musique italienne,

se trouva, je ne sais comment, empêchée dans son accompagnement. Notre châtelaine était désolée. Henriette, en voyant son anxiété, lui demanda si elle ne pouvait pas être bonne à quelque chose. On s'informa si elle connaissait le morceau; elle répondit que non, mais qu'elle espérait que ce ne serait pas une difficulté. Sur l'invitation de lady French, un personnage qualifié vint offrir sa main à la jeune virtuose, et la conduisit au piano. Une vive anxiété, peut-être même une accusation de présomption, se lisait dans mes traits, car Henriette, en ôtant les gants qui cachaient ses beaux bras, me lança un sourire que je traduisis par une moquerie de mon inquiétude. Je ne m'en obstinai pas moins dans ma peur que ne justifiaient que trop les effets que devait avoir pour nous un échec. Heureusement je fus bientôt hors de peine. Dès que la dame qui devait chanter fut prête, Henriette commença le prélude: elle l'exécuta au milieu d'un profond silence avec un charme inexprimable. On aurait dit que sous ses doigts l'instrument avait d'autres sons et une harmonie qu'il n'avait pas encore fait entendre. L'effet en fut magique; chacun fut transporté; et j'entendis autour de moi comparer ce jeu plein de science, de grâce et d'âme, à ce que les voyageurs avaient entendu de plus merveilleux à Naples et à Milan. Henriette procura à la dame dont elle accompagna le chant le plus beau succès qu'elle eût eu de sa vie. Aussi, dès qu'elles eurent fini, cette dame l'embrassa avec effusion et lui demanda son amitié. Ce fut à qui irait complimenter sur son prodigieux talent la jeune émigrée française, car c'était sous ce titre fort immérité que notre châtelaine en avait déguisé un autre qu'il était dangereux de faire connaître. J'arrivai le dernier pour lui offrir mes hommages. « Si j'ai bien joué, me dit Henriette à voix basse, c'est que je voulais vous plaire; je suis satisfaite si j'ai réussi. » On la pressa à la fin du concert de chanter quelque chose; elle s'en défendit; et ce fut quand elle fut forcée de céder par complaisance qu'elle chanta à mi-voix, avec une intention qu'elle m'expliqua par un regard, une strophe de la romance italienne dont j'ai parlé, et que la génération actuelle a vu reproduire en français. Elle dit pour s'excuser qu'elle tâcherait de faire moins mal une autre fois; et aussitôt un grand concert, où elle dut figurer comme Prima Donna, fut projeté pour le surlendemain. Tout le Munster aristocratique dut s'y trouver.

Ce concert fut magnifique; il y siégeait plus de ducs qu'à notre vieille Chambre des Pairs, et c'étaient des ducs à duchés grands

comme des principautés d'Allemagne. Henriette tint le piano pendant une partie de cette splendide soirée. On voulut dix fois qu'elle donnât le morceau de chant qu'elle avait promis ; elle différa toujours par une déférence pleine d'égards pour les dames qui désiraient se faire entendre. Enfin, quand la patience de l'auditoire ne lui permit plus aucun délai, elle chanta avec une voix mélodieuse de soprano le grand air de Cimarosa, dans *le Mariage secret* : « *Pria che spunto in ciel l'aurora* ». C'était encore une provocation éloquente à désertier le château en prenant pour guide notre amour. J'ai entendu, dans ses plus beaux jours, M<sup>me</sup> Catalani prêter à cet air son immense talent, et je puis dire que si Henriette ne l'égalait pas en science musicale, elle l'emportait par le timbre de sa voix qui était d'une douceur et d'une pureté sans égales.

La race irlandaise est sensible à la musique comme un peuple méridional, et c'est l'une de ses passions. Qu'on imagine donc quel effet dut avoir le chef-d'œuvre du plus grand maître de l'Italie, chef-d'œuvre connu seulement alors par la renommée, et qu'une belle jeune personne exécutait avec le plus beau talent. L'enthousiasme fut si prodigieux qu'oubliant entièrement l'étiquette d'une réunion britannique de ce temps, les dames se levèrent en foule, et les cavaliers les suivirent au piano, pour venir féliciter Henriette sur son éclatant triomphe.

Il y avait là pourtant, je suis condamné à le dire, un esprit chagrin qu'attristaient ces applaudissements et qu'alarmait cette gloire éclatante. C'était moi. Je réfléchissais que l'ivresse d'un pareil succès ferait chanceler la raison d'un homme, et qu'elle devait avoir de funestes effets sur celle d'une femme trop jeune encore pour apprécier la valeur des opinions du monde. Quoique dégagé de tout esprit de caste, je n'aimais pas à voir la fille des Croisés subir au même titre les mêmes acclamations que la fille d'opéra. J'étais effrayé de ce talent, si grand que le foyer domestique ne pouvait le contenir, si attrayant qu'il entraînait la foule après lui, si avide d'admiration que, lors même qu'il n'était qu'un plaisir, il devenait un spectacle. Dans mon humeur ombrageuse, je m'irritais de cette révélation imprudente qui jetait au hasard, dans une société inconnue, la jeune fille que j'aimais. Je frémissais de cette publicité qui venait de s'emparer d'elle, et de cette approbation qu'on lui prodiguait et qui impliquait que la critique pouvait être exercée avec le même droit. Je me révoltais surtout contre cet examen de

sa personne, fait au microscope avec la curiosité impertinente de la bonne compagnie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il me semblait voir l'esclave des Antilles inspecté par des acheteurs sur la table des enchères. Au lieu d'aller offrir à la belle cantatrice mon tribut de louanges, je sortis du concert où j'étouffais.

Le lendemain produisit les fruits dont la veille j'avais vu les fleurs. Le chapelain m'apprit en secret que plusieurs messages ou ambassades venaient d'être reçus par lady French, proposant, pour M<sup>lle</sup> de La Tour, des partis riches et avantageux. Il me montra dans de vieux livres les armoiries des prétendants, ce qui fut très réjouissant pour moi. Cette communication me fit faire de graves et tristes réflexions. Si Henriette m'aimait d'un amour véritable, elle refuserait les avantages qui lui étaient assurés avec ces chaînes dorées, et dès lors sa destinée, sans parler de la mienne, était livrée à toutes les chances de l'adversité. Si elle acceptait, au contraire, fût-ce même après une résistance respectable, je jouais le rôle fâcheux du tuteur dupé, dans la comédie italienne, et ma passion, augmentée chaque jour par des espérances trompeuses et des séductions perfides, serait récompensée par la plus amère déception et le plus cruel chagrin. Je crois bien pourtant que, malgré les sages conseils de ma raison, j'allais demander à Henriette une explication et prendre sa volonté pour guide de mes actions, lorsque le capitaine Patrick survint et me proposa de monter à cheval pour visiter les nouvelles plantations d'arbres que sa tante avait fait faire. J'acceptai, et pendant plus de deux heures nous suivîmes le rivage, qui offrait les aspects les plus pittoresques. Dans une baie reculée, cachée par des îlets basaltiques, hauts et dentelés, comme des cathédrales du moyen âge, je découvris un brick, que je reconnus au premier coup d'œil pour un corsaire français. Patrick me dit qu'il venait sans doute de débarquer des armes, dans la nuit, et je soupçonnai que c'était là le motif de notre excursion. Je l'engageai à poursuivre son dessein, pendant que j'irais visiter le corsaire pour recueillir quelques nouvelles de la France. Il ne fit point d'objections, et une nacelle de pêcheurs me conduisit à bord. Le capitaine, à qui je me fis connaître, m'accueillit comme un camarade ; il me proposa de faire la campagne avec lui, et de prendre ma revanche de l'expédition malencontreuse en Irlande. Il avait déjà fait plusieurs prises et il espérait bien encore en faire d'autres. J'étais justement en humeur d'exercer toute

espèce de représailles. Je consentis sans prendre garde seulement aux avantages qu'il me faisait. Les sacrifices auxquels mon cœur se résignait ne pouvaient trouver aucune compensation. J'écrivis sur-le-champ une lettre à lady French, pleine de reconnaissance, une autre à mademoiselle de La Tour, pleine d'amour et de désolation. Je les donnai au pêcheur dont la barque m'avait amené, avec ordre de les remettre au domestique qui gardait mon cheval, et qui dut les porter sur-le-champ au château, afin que Patrick, ne me rencontrant pas au rendez-vous, me crût y être retourné. Une heure après, la marée commençant à descendre et la nuit à venir, le corsaire mit à la voile, et fut bientôt hors de vue de la terre.

J'ai remarqué nombre de fois l'effet puissant qu'exerce sur les passions l'air de la mer. Il semble que l'homme, en présence de l'immensité de l'Océan, est forcé de mesurer les intérêts qui l'agitent, et qu'il lui devient plus facile de les apprécier. Aussi est-ce un refrain de marinier que cet adage :

« Chagrin d'amour ne va pas en voyage,  
« Chagrin d'amour ne va pas en vaisseau. »

Le calme rentra peu à peu dans mon esprit, quoique j'eusse encore le cœur bien navré.

Douze jours après nous entrâmes dans la rivière de Morlaix, avec deux prises auxquelles j'avais part, suivant les stipulations faites par mon honnête corsaire lui-même. Un juif de l'endroit me donna mille francs pour mes droits qui en valaient le quadruple; et après avoir pris congé de mes braves amis les corsaires, je me rendis à Brest. Je m'enquis vainement de mes anciens amis; les officiers et artilleurs de ma compagnie avaient fait place à de nouveaux venus. On chercha mon nom sur les contrôles sans aucun succès; il fallut recourir aux matricules de la demi-brigade, où il fut trouvé rayé avec cette apostille : Mort dans l'expédition d'Irlande, sous les ordres du général Humbert. Je fus réintégré sans beaucoup de difficultés, mais quant au rappel de la solde qui m'était due, on le déclara impossible, ma mort étant un fait accompli dans les états de paiement. Le corsaire m'avait heureusement mieux traité.

Je venais de faire en quelques mois une triste épreuve des illusions de la vie les plus séduisantes. J'avais rêvé la gloire de combattre pour la liberté d'un peuple cruellement asservi, et la fortune, trahissant cette cause sacrée, m'avait livré aux misères les

plus poignantes, et jeté dans des périls qui auraient fait sourciller les plus intrépides. J'avais vécu au milieu d'enchantements semblables à ceux du palais d'Alcine, et j'avais joui un instant du plus grand bonheur qui soit donné à l'homme sur la terre : un amour réciproque doué, comme celui des anges, d'un caractère élevé au-dessus des intérêts de ce monde ; mais l'honneur, la raison sévère, une sollicitude craintive pour le sort de celle que je chérissais avaient exigé de moi le sacrifice de cette félicité. Il me restait un prestige : la Patrie, dont je ne cessais de voir l'image pendant ces longs exils au delà des mers qui m'étaient imposés, pour la servir, et voilà qu'au retour d'une expédition dans laquelle j'avais fait mon devoir et au delà, je suis renié, méconnu, traité comme un mort, et, de plus, la République hérite de moi de mon vivant.

Bien convaincu désormais, quoiqu'un peu tard, de la vérité du proverbe que nul n'est prophète en son pays, je sortais du quartier des troupes de la marine, en me demandant si quelque trace était restée de mon existence, lorsqu'une marchande de pommes, établie à la barrière du quartier, se jeta sur mon passage avec des exclamations de joie. Elle me rappela le chien d'Ulysse, qui seul reconnut à son retour le malheureux voyageur. Comment avait-elle gardé mon souvenir, pourquoi se faisait-elle fête de me retrouver ? et quels rapports pouvaient-ils exister entre nous ? C'est ce que je vais dire, en annonçant par avance que cette pauvre femme m'ouvrit une carrière nouvelle, honorable et pleine d'émotions, et que je dus, à son intervention, des occupations qui parvinrent à calmer par degrés la douleur d'être séparé à jamais de la fille des Croisés.

## CHAPITRE XIV

1799

L'avocat des pauvres. — Le cambusier. — Une grâce. — Étude du droit. — Une évasion. — L'évadé reconnaissant. — Les deux chouans. — Les faux témoins. — Le clair de lune. — Acquittement. — La belle inconnue. — Attaque de la diligence. — Ohé! Jacquot, que le diable t'emporte! — Ursule et Nanine. — Les bleus. — Retour à Brest.

Il y a des gens heureux à qui les avantages de la fortune et la tranquillité des temps permettent de choisir, à leur gré, leur profession, ce qui favorise la meilleure application de leurs facultés et met, entre leurs mains, le fil de leurs destinées. Il y en a d'autres qui suivent instinctivement, comme dans les âges primitifs du monde, la profession de leur père, et qui l'apprennent bien et sans peine, par la seule puissance de l'imitation. Les uns et les autres ne savent pas à quel tourment est condamné un jeune homme à qui sont imposés, par un hasard inflexible, les devoirs d'une profession qu'il n'a point apprise, et que l'honneur, la patrie, l'humanité lui prescrivent impérieusement de remplir. Cent fois, dans ma vie agitée, il m'a été dit : Faites! et je ne savais point ce qu'il fallait faire; on ne me l'avait point appris, et je n'aurais jamais cru qu'il faudrait jamais que je le fisse.

Un général jetait sur moi un dévolu dans une reconnaissance militaire, et me choisissait, entre dix officiers capables, pour lever et dessiner le terrain que nous venions de parcourir. Cette mission était fort honorable, sans doute, mais elle était désespérante pour un pauvre étudiant qui n'avait jamais crayonné que des yeux et des

nez de profil, et qu'un ordre, sans réplique, transformait en ingénieur.

Monsieur! s'écriait un accusé, si vous ne prenez ma défense devant le Conseil de guerre, je suis perdu. Je lui remontrai en vain mon inexpérience, l'impossibilité où j'étais de remplir une tâche aussi difficile et aussi grave; il n'écoutait rien, il embrassait mes genoux, comme si sa vie eût dépendu de moi. Il avait, disait-il, fait un rêve, il avait tiré des sorts, et toute sa confiance, seul, je pouvais l'avoir. Était-il possible que je refusasse à ce malheureux de devenir son avocat?

Commandant! criaient en chœur les soldats de l'hôpital, le dernier de nos médecins vient d'expirer; soyez notre sauveur; vous êtes un savant, vous ne devez rien ignorer; faites la visite; prenez notre service; au nom de Dieu! ne nous abandonnez pas sans secours! Si vous ne pouvez nous empêcher de mourir, au moins vous nous consolerez. Quel homme sans pitié eût pu résister au dernier vœu de ces infortunés?

C'est ainsi que par une fatalité invincible je devins tour à tour, sans cesser mon rude métier d'artilleur, officier du génie, avocat des pauvres, et médecin des malades abandonnés du ciel et des hommes.

Il faut que je cite quelque exemple de ces coups inévitables du sort.

Un matin, en traversant le port dans le bateau amiral, pour aller de Brest à Recouvrance, je remarquai, parmi les passagers, une femme qui pleurait à chaudes larmes. Je lui demandai la cause de son chagrin; voici ce que j'en appris. Son mari, cambusier d'un vaisseau, c'est-à-dire chargé de la manutention des vivres de l'équipage, venait d'arriver d'une longue campagne. Le bâtiment était entré dans le port pour s'y désarmer, lorsque inopinément la justice avait fait une descente à bord, et avait vérifié la quantité de vin livrée au départ, celle restant à l'arrivée et les comptes journaliers de la distribution à bord pendant le voyage. Elle avait constaté que d'après le sommaire de ces comptes, dressés par le cambusier lui-même, il manquait dix barriques de vin. Or, la veille, il en avait été précisément saisi un pareil nombre, qui avaient été débarquées furtivement sur le quai de Brest, et qui provenaient indubitablement d'un vol fait dans l'approvisionnement de quelque vaisseau du port. On n'avait pu arrêter ceux qui se disposaient à transporter ces



barriques dans la ville ; mais, en découvrant le déficit du cambusier, on n'avait fait aucun doute qu'il ne fût le vrai coupable ; on l'avait envoyé en prison, et traduit devant la Cour martiale, comme accusé de vol, commis dans le port, d'objets confiés à sa garde et appartenant à l'armement d'un vaisseau de guerre. L'opinion publique était fort prévenue contre les comptables, qu'elle suspectait volontiers d'infidélité ; ainsi l'on ne devait attendre aucun intérêt en faveur de l'accusé, et c'est à peine s'il pouvait compter sur quelque impartialité. Les protestations de la femme qui venait de nous faire ce récit me parurent accueillies avec froideur par les passagers, et je fus le seul qu'émurent ses sanglots. Cependant un vieux marin, ayant sans doute remarqué, comme moi, les effets de cette prévention, prit la parole et dit qu'il n'était pas là pour défendre les cambusiers, mauvaise engeance qui, pendant ses longues campagnes, lui avait rogné ses rations de vin, mais que cette femme étant sa voisine, depuis dix ans, il pouvait bien certifier sa bonne réputation, et affirmer que c'était une mère de famille qui élevait ses enfants dans la crainte de Dieu et le respect du bien d'autrui. Il n'en fallut pas plus pour dissiper la défiance et rendre un libre cours aux bons sentiments. Chacun chercha s'il n'y avait pas quelque moyen d'alléger cette infortune. Je n'en vois point d'autre, reprit le marin, que d'examiner cette affaire, qui n'est peut-être pas aussi claire qu'elle nous le paraît. Allons, mon brave jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous qui savez lire et écrire, ce que m'apprend votre habit, il vous serait possible de faire quelque chose en faveur de cette bonne femme ; peut-être sauverez-vous cette famille de la perte. Tous les passagers se joignirent au vieux matelot, et me décidèrent, par leurs instances, à me rendre à la prison de Pontaniou, pour visiter l'accusé, et tâcher d'en tirer quelque éclaircissement qui fût utile à sa cause.

Quoique alors il y eût beaucoup moins de fripons que maintenant, j'en avais déjà vu quelques-uns, je savais quelles étaient leurs manières et à quels indices on pouvait les reconnaître. Le prisonnier ne leur ressemblait point. Il me déclara ingénument qu'il ne concevait rien à la mauvaise affaire qui allait causer sa ruine. Le déficit ne pouvait être contesté, et pourtant il affirmait, sur sa part de paradis, qu'il n'avait pas détourné une pinte de vin. Quant aux barriques saisies sur le quai, il n'en avait eu connaissance que par l'interrogatoire qu'on lui avait fait subir. Au reste il avait appris,

par les autres détenus, que c'était un cas de galères, et pour empêcher qu'on reprochât à ses enfants d'avoir eu pour père un forçat, il était bien décidé à se noyer lorsqu'on le ferait traverser le port pour aller au tribunal. Ce malheureux ne m'ayant rien dit dont je pusse tirer quelque utilité pour lui, je résolus, non sans hésitation, d'aller demander au greffe de la Cour martiale communication des pièces du procès. J'avais espéré pouvoir découvrir que le vin saisi différait de celui du bord, dont on prétendait qu'il faisait partie; mais il se trouva que les voleurs avaient fait disparaître toutes les marques de reconnaissance; et pour compléter mon désappointement, la qualité des vins variait tellement d'une barrique à l'autre qu'aucune induction ne pouvait être obtenue de la disparité des différentes sortes.

Je n'avais plus d'autre ressource que l'examen des comptes du cambusier. C'était une collection de cahiers écrits, dans l'obscurité du faux-pont, par une main pesante et inhabile, et dont les chiffres étaient tracés en colonnes déviées, qui en rendaient l'addition difficile. Les pièces originales qui les justifiaient étaient encore plus indéchiffrables. Je demandai quelle vérification avait été faite de ces cahiers nombreux, et j'appris qu'on en avait relevé les reports seulement pour abrégé l'opération qui aurait exigé, disait-on, un travail immense. Les reports avaient montré qu'il manquait à cette comptabilité précisément les dix barriques de vin débarquées frauduleusement sur le quai. Mais les additions qui formaient ces reports étaient-elles justes? C'était là une question grave dont la solution me parut anticipée par l'accusation. Je reconnus des erreurs dont je gardai le secret. Je me bornai à proposer de faire exécuter la vérification générale par un nombre suffisant de fourriers d'artillerie de marine qui seraient assermentés. Ma demande fut soumise au rapporteur, qui l'accueillit; et aussitôt, par mes soins, une demi-douzaine de braves jeunes gens, sans autre expectative qu'une bonne action, se mirent à dépouiller tout ce fatras de chiffres. Après huit jours de calculs je pus établir avec évidence que le vin porté en déficit avait été distribué à l'équipage, et que le journal et les pièces à l'appui en donnaient la preuve. L'erreur n'existait que dans les reports des pages, qui se trouvaient atténués considérablement par de mauvaises additions et par des transformations de mesures pleines d'omissions. Je mis sous les yeux du commissaire-rapporteur des feuilles où l'on n'avait point tenu

compte des chiffres exprimant la retenue d'une colonne qui devait être reportée à la suivante, ce qui diminuait énormément les quantités additionnées. Cette découverte fit sensation et fut un nouvel exemple des méprises auxquelles la justice est exposée par des apparences trompeuses qui font voir la preuve d'un crime dans un simple jeu du hasard. Ainsi, toute cette accusation grave reposait sur l'identité de deux nombres : celui des barriques en déficit et celui des barriques volées. Le rapporteur, M. Bergevin, se montra, dans cette affaire, digne du nom qu'il portait, et qui était également honoré dans l'armée navale et dans l'administration de la marine. Il décida que, pour réhabiliter le pauvre cambusier, la cause serait portée à l'audience de la Cour. Là il abandonna l'accusation, et il voulut bien dire que c'était à mes soins persévérants qu'était due la lumière qui faisait voir l'innocence du prévenu. Comme il avait exigé que je me présentasse, pour la forme, en qualité de défenseur, j'éfus forcé de répondre à ces paroles obligeantes, en balbutiant, avec timidité, des remerciements. Ce furent les premiers mots que je prononçai en public, autres que ceux d'un commandement militaire; et ils me coûtèrent plus que je ne puis l'exprimer. Dans ce temps-là les jeunes gens étaient contenus et réservés, et rien n'était plus rare que la faconde qui est aujourd'hui si commune.

L'accusé, qui n'avait rien compris, comme il arrive souvent, au grimoire de son jugement, tel qu'il était alors libellé, fut saisi d'une joie si grande quand on lui dit, en langage vulgaire, qu'il pouvait s'en aller chez lui, qu'il fut pris d'un évanouissement. Une apoplexie se déclara, et l'emporta dans les vingt-quatre heures. Ainsi mes efforts ne servirent à sa famille qu'en lui sauvant l'honneur, et la justice fut aus si funeste à ce malheureux, en reconnaissant la méprise qu'elle avait faite, qu'elle l'eût été par une condamnation inique. Par bonheur, des dames charitables qui avaient suivi avec intérêt les chances de ce procès se chargèrent des orphelins, et firent obtenir à la veuve une permission de vendre des fruits à la porte du quartier de l'artillerie de marine.

A mon retour de l'expédition de Killala je sortais de ce quartier, où l'on venait de me prouver que j'étais mort, remplacé, rayé des contrôles, et déshérité de toute somme qui m'était due, quand cette femme me reconnut et se jeta au-devant de moi. Elle m'avait cherché partout, et la veille encore. L'affaire de son mari, dont elle n'avait pas des idées très exactes, lui avait fait croire que

je possédais un pouvoir libérateur comme jadis le seigneur de Kellern, qui faisait tomber les fers d'un prisonnier rien qu'en les regardant. D'après cette idée, lorsqu'un jeune soldat avait été récemment condamné à mort pour insubordination, elle n'avait pas hésité à dire que je lui sauverais la vie si j'étais à Brest; et cette opinion fut accueillie par les matelots du vaisseau amiral, où le jugement avait été rendu; tant il est besoin d'orner les tristes réalités de chacun de nos jours par quelque fiction consolatrice! Vaincu par les supplications de cette femme, je dressai sur le comptoir d'un épicier un pourvoi en revision de la sentence. Pas un instant ne devait être perdu, car le délai accordé au condamné allait expirer, et déjà l'on préparait dans le port le ponton qui devait être conduit en rade, amarré le long de l'Océan, et servir de théâtre à l'exécution. Dès que l'amiral Latouche sortit de sa chambre, la bonne femme lui remit le pourvoi qu'il reçut, en lui donnant l'assurance que le supplice allait être contremandé, et le Conseil de revision convoqué. Une heure avant sa séance je me rendis à bord et j'examinai la procédure; elle était, comme je l'avais prévu, fort irrégulière; et je pus, malgré mon inexpérience, l'attaquer, devant le Conseil, par une douzaine de moyens de cassation. Je réussis pleinement, et il fut ordonné qu'il serait procédé à une nouvelle instruction qui serait soumise à une autre Cour martiale. C'était quelque chose qu'un répit; mais, dans une quinzaine, l'accusé devait retomber inévitablement dans la même situation, avec cette différence que, cette fois, profitant de mes enseignements, l'officier rapporteur s'appliquerait à faire une procédure irréprochable.

Cette prévision me rendit fort malheureux, et m'obligea à me creuser l'esprit pour y découvrir quelque expédient qui pût sauver ce pauvre diable de soldat. On devait le surlendemain célébrer, en rade, une fête pour la victoire de Marengo. Je résolus d'en profiter. Au moment où les généraux français et espagnols furent rassemblés à bord du vaisseau l'*Océan* autour de la table d'un somptueux banquet, l'amiral Latouche, qui commandait en chef, trouva sous son assiette une épître en vers, dans laquelle le condamné sollicitait sa grâce, et demandait que le pardon de sa faute lui permit de verser son sang sur les champs de bataille où triomphait la République, au lieu de le répandre sur un échafaud dont la seule image ferait mourir ses frères de honte, et sa mère de douleur. L'amiral, qui était un homme de cœur et d'esprit, prit de suite une généreuse ré-

solution ; il lut les vers à haute voix et avec beaucoup d'âme, puis, après avoir conféré avec l'amiral Gravina, il descendit, en sa compagnie, jusque dans la batterie où le condamné était aux fers ; il le fit délivrer devant lui, et lui annonça son amnistie complète, afin que dans ce jour d'allégresse il n'y eût sous ses ordres aucun malheureux.

Le soir, en rentrant chez moi, je trouvai assis sur les marches de l'escalier un jeune soldat qui se jeta à mes pieds et embrassa mes genoux. C'était ce pauvre garçon qui venait d'échapper de si près à la mort. Il avait reçu une feuille de route pour joindre sa demi-brigade à l'armée d'Italie, et il avait la faculté de passer par sa commune pour voir sa famille et embrasser sa mère. Son bonheur et sa reconnaissance me remplirent de joie ; et je ne crois pas qu'aucune profession puisse en procurer autant que celle de l'avocat qui réussit à sauver du supplice un homme plus malheureux que coupable, et qui, pendant un demi-siècle, servira encore son pays et peut-être deviendra l'honneur de l'humanité.

Depuis ce jour, quoique j'eusse à peine prononcé quelques paroles pour obtenir ce succès, on jugea par l'événement mon habileté oratoire, et je devins l'espoir des détenus qui attendaient un jugement dans les prisons du Finistère. Il faut dire qu'alors il n'y avait pas, comme aujourd'hui, la possibilité de choisir entre beaucoup d'avocats. Les plus anciens du barreau étant royalistes s'étaient écartés volontairement quand les occurrences de la Révolution ne leur avaient pas été plus funestes, et tous ceux qui avaient suivi le mouvement avaient trouvé place dans la nouvelle magistrature ou dans nos assemblées législatives. En sorte qu'il ne restait aux accusés que quelques vieux procureurs, mal disposés à prêter gratuitement leurs services. A cet égard, du moins, j'avais sur eux l'avantage d'être, en toute occasion, parfaitement désintéressé et de refuser opiniâtrement les quelques pièces d'argent que de pauvres hères avaient mises en épargne, pour leur défenseur, en rognant dans la prison chacun de leurs repas. Je me rappelle que les plus indigents étaient précisément ceux qui insistaient le plus pour me faire accepter leur bourse, tandis que, plus d'une fois, des gens riches et d'un rang élevé ont oublié qu'ils me devaient des remerciements. J'avais un autre avantage que les hommes de la profession m'enlevaient, c'était d'être plus hardi, plus libre, plus indépendant. Les juges me montraient plus de confiance, plus de sympathie, et ils

accordaient plus de tolérance à ma franchise, en considérant mon âge et le rude métier des armes que je faisais depuis ma sortie du collège ; ils se plaisaient à m'encourager, même à donner publiquement des éloges à mes efforts pour rechercher la vérité ; et, dans plusieurs occasions, ils manifestèrent le désir que je devinsse, en définitive, une acquisition pour le barreau du Finistère. Une si grande bienveillance m'imposa le devoir de la mériter, sans avoir toutefois l'intention de la mettre à sa dernière épreuve.

Je ne pouvais accepter la tâche difficile de défendre un accusé sans posséder une partie des connaissances nécessaires pour la bien remplir. Je me mis donc à l'étude courageusement. Il me fut aisé d'acquérir les notions qu'exigeaient la procédure et les lois militaires ; mais je trouvai que ce n'était pas assez. Je voulus connaître les beaux ouvrages qui ont contribué si puissamment à la réforme de nos vieilles lois criminelles. Je lus Beccaria, Filangieri, Brissot, Servan ; je lus Montesquieu. Le passé contenait de trop importantes leçons pour qu'il me fût permis de le négliger. Je compulsai Domat et les ordonnances de Louis XIV. Sans doute j'étais bien loin du terme que j'eusse voulu atteindre ; mais, cependant, je fis des progrès rapides et notables, et j'obtins, avec de respectables suffrages, de beaux et légitimes succès. Je réussis même à imprimer à la législation militaire un caractère d'équité, de clémence et de raison tout à fait inconnu jusqu'alors. Personne n'aurait pu croire, avant l'événement, que, dans l'humble station où la fortune et mon abnégation m'avaient confiné, il m'aurait été possible d'exercer une influence si importante. Voici comment j'opérai cette bonne œuvre, la plus importante peut-être de toute ma vie.

Une loi rendue en pluviôse an IV avait été abrogée par l'institution de nouveaux tribunaux militaires ; elle portait que lorsqu'il résulterait de l'instruction des circonstances atténuantes de la gravité du crime ou délit, la peine prononcée par la loi serait modifiée d'après l'appréciation des juges. Cette disposition n'avait point été reproduite dans le Code de l'an VIII, et elle était totalement oubliée. Je résolus de la faire revivre, et il ne me fut pas difficile de prouver que, puisque aucune abrogation spéciale n'en avait été faite, elle existait dans toute sa force, et devait servir aux Conseils de guerre pour atténuer dans une juste mesure les terribles peines qu'ils étaient maintenant forcés d'appliquer. Je montrai, par de nombreux exemples, que la rigueur excessive de ces peines, étant parfois évi-

dente, les juges, plutôt que de les prononcer, préféraient acquitter des coupables; ce qui leur paraissait moins fâcheux que d'envoyer à la mort un homme qui méritait seulement une détention. Une innovation aussi considérable, qui changeait l'esprit de la loi militaire, et, d'inexorable qu'elle était, la rendait rationnelle et humaine, ne pouvait passer sans opposition; il fut assuré qu'une discipline de fer et des châtimens rigoureux étaient des nécessités, et qu'on ne saurait s'en départir aucunement sans le plus grand danger. Plusieurs fois les Conseils de guerre refusèrent d'accorder des atténuations dont ils admettaient la justice, ils craignaient d'être blâmés par les jurisconsultes de Paris. Je n'en persévérerai pas moins dans mes efforts pour faire adopter dans toutes les Cours militaires de l'Ouest cette jurisprudence, et j'eus la satisfaction d'y réussir pleinement.

Tous ces faits advenus, il y a cinquante ans, à l'extrémité de la France étaient tombés dans l'oubli lorsque M. Bérenger, de la Drôme, président à la Cour de cassation, et de l'Institut, en 1856, guidé par les mêmes sentimens qui m'avaient animé, et se prévalant de ses vastes connaissances en législation, comme aussi de l'influence d'une vie vénérée, a reproduit le système des circonstances atténuantes et l'a fait admettre dans la pratique de nos tribunaux. C'est, à mon sens, l'une des plus belles conquêtes de la raison publique sur l'opiniâtreté des vieilles habitudes professionnelles. Je m'estime heureux d'en avoir eu la pensée et d'en avoir provoqué et commencé l'exécution dans un âge où l'on songe plutôt à ses plaisirs qu'aux souffrances qu'inflige aux hommes la dureté des lois. Je m'honore d'avoir éprouvé, lorsque j'étais encore si jeune et si inexpérimenté, les mêmes sympathies que le légiste illustre qui les a fait entrer dans nos pratiques judiciaires, avec tant d'avantages pour l'humanité.

Mon application, mon activité, l'emploi de tous mes moments pouvaient à peine me permettre de satisfaire aux exigences des causes dont j'étais chargé. J'avais des clients qui m'appelaient de toutes les prisons civiles, maritimes et militaires. Je fus obligé de plaider jusqu'à trois affaires, en un jour, devant trois tribunaux différens. Je défendis des milliers de soldats poursuivis pour désertion, vente d'effets d'habillement, actes d'insubordination, et j'obtins souvent des commutations de peines ou même des acquittemens. Je dus, en outre, plaider pour un colonel qui avait rudoyé la musique de son régi-

ment, coupable d'avoir joué l'air : *Ça ira* ; — pour un capitaine accusé d'adultère, à grand tort, car c'était la soubrette, et non la maîtresse, qu'il allait visiter la nuit, quand on le surprit ; — pour un garde-magasin qui se trouva avoir bien au delà de son compte lorsqu'on l'accusait de dilapidation ; — pour une charmante paysanne nantaise dont l'amiral Villavicentio avait fait une grande dame, et qu'on voulait forcer à payer six mille francs un portrait qui ne valait pas un petit écu ; — pour des émigrés rentrés, qui ne pouvaient pas s'habituer à la Révolution, et qui se chamaillaient sans cesse avec elle ; — pour des actrices encore plus querelleuses que jolies, mais qui, je dois le dire à leur éloge, auraient été, si j'en avais cru leur reconnaissance, les plus généreux de tous mes clients ; — pour des communes qui laissaient dévaliser les voitures publiques sur les grands chemins de leur territoire, ce pourquoi elles étaient appelées, non sans justice, à rétribution, — contre des compagnies d'assurances maritimes qui dès lors affrontaient leurs assurés, etc., etc.

Parmi les affaires judiciaires qui réclamaient mon intervention secourable, il y avait fort peu de crimes contre les propriétés ou de violences contre les personnes. Le vol était fort rare en Basse-Bretagne, et les querelles d'ivrognes étaient au contraire si communes qu'elles ne pouvaient être matière à procès. Les têtes cassées s'arrangeaient entre elles sans le concours de la justice ; mais nombre de fois je fus appelé à Quimper pour plaider des causes de plus d'importance évoquées devant la Cour d'assises. Son président, M. de Keréon, qui m'avait pris en affection, contribuait à me faire accepter ces missions fort honorables, sans doute, mais qui, deux ou trois fois, me firent tomber, comme on va le voir, dans de dangereux guet-apens.

Un jour, à la demande d'un militaire traduit devant le Conseil de guerre de la division, je me rendis au château de Brest. Ce malheureux, qui était recommandé comme un prisonnier dangereux et très entreprenant, avait été enfermé dans le cachot de la Tour de César, à quarante ou cinquante pieds sous terre. Quand le guichetier ouvrit la porte de cet affreux séjour, je reculai d'horreur, suffoqué par l'infection qui en sortait. J'obtins des geôliers qu'on ferait monter l'accusé au milieu de la cour, en l'entourant d'un cercle de sentinelles. C'était un homme d'une grande taille, d'une figure rendue sinistre et repoussante par plusieurs balafres qui lui sillon-



naient le visage dans tous les sens. Il était couvert du fumier pourri sur lequel il couchait dans son souterrain. Il me raconta qu'en sa qualité de maître-d'armes, il était d'humeur peu endurente, et qu'un officier l'ayant *cherché*, il avait eu le malheur de céder à l'envie de lui donner une râclée. Il savait très bien son Code pénal, et ne doutait nullement du sort qui lui était réservé ; mais tout résigné qu'il était il avait voulu, pour sa satisfaction personnelle, me consulter afin d'être sûr qu'il n'avait plus aucun espoir à conserver. Cet homme était un vrai garnement, et pourtant, en parcourant ses papiers de services, j'y découvris des témoignages de faits d'armes tellement honorables que je ne pus me résoudre à le quitter en lui laissant la mort dans le cœur. « Vous être malade, lui dis-je, soyez-le encore plus ; vous serez envoyé à l'hôpital, à la salle des consignés ; on vous fera sortir, à votre tour, dans le préau ; les murs dont il est entouré ont trente pieds de haut, et un factionnaire veillera sur vous. Un jeune arbre peut rendre votre escalade moins difficile, et vous permettre d'atteindre d'un saut le faite de la muraille. La sentinelle tirera sur vous ; si elle vous manque, vous vous laissez tomber dans la rue voisine, et vous êtes sauvé. » Le prisonnier me remercia avec effusion et fut reconduit dans son horrible cachot. Je n'en entendis plus parler. Plusieurs mois après je rencontrai au spectacle le capitaine rapporteur qui avait été chargé d'expédier ce pauvre diable. « Je soupçonne, me dit-il, que c'est vous qui m'avez joué le méchant tour de faire évader ce coquin. » Je lui demandai comment j'avais dû m'y prendre, et il me fit un récit très circonstancié, qui me montra que le prisonnier avait exécuté, de point en point, ce que je lui avais dit, comme s'il s'agissait d'une consigne militaire. Je fus émerveillé de l'habileté de cet homme, de son intrépidité et de son bonheur.

A quelque temps de là j'allai à Quimper plaider devant la Cour d'assises ; l'affaire terminée, il se trouva, lorsque je dus revenir à Brest, que les communications étaient inquiétées par une bande de chouans. Il était bien connu que les choses se passaient de la manière suivante. Dès que la diligence arrivait au bas d'une certaine côte difficile à gravir, les brigands, qui l'attendaient dans les genêts, attaquaient son escorte, lui tuaient quelques hommes avant de se montrer, et la forçaient d'abandonner la voiture. Aussitôt ils obligeaient les voyageurs à en sortir, et au lieu de les dépouiller ils faisaient une quête, dans un chapeau, pour Notre-Dame de Recouvrance. Pendant ce temps les plus experts d'entre eux fouillaient

les caches où l'on avait renfermé les remises en argent du receveur général, et ils en enlevaient les sacs, après les avoir soigneusement comptés, pour s'assurer qu'il ne manquait rien à la somme. Ils remettaient ensuite les voyageurs en diligence, et leur souhaitaient poliment un bon voyage. Ce récit me parut fort embelli, et j'appris, en effet, que, parfois, ces honnêtes brigands se dispensaient de demander ce qu'ils pouvaient prendre.

Il en advint exactement comme on me l'avait raconté lorsque la diligence où je m'étais embarqué fut prise en route par une nombreuse troupe de chouans. Seulement, ce à quoi je ne m'attendais guère, c'est que leur chef, en me voyant, jeta un cri de joie et me fit la réception la plus affectueuse. C'était le maître d'armes, le prisonnier de la Tour de César, l'évadé de l'hôpital, qui s'était réfugié parmi ces voleurs de grands chemins, et qui, par son intelligence et son courage, s'était fait reconnaître l'un de leurs supérieurs. Il me répéta dix fois qu'il n'oublierait jamais que j'étais son libérateur; et loin de me ravir ma bourse, il m'offrit la sienne. Je l'exhortai à quitter au plus vite un métier mauvais et dangereux; et il me promit de suivre ce conseil aussi exactement que le premier que je lui avais donné. Il avait des ressources suffisantes, me dit-il, pour aller vivre aux États-Unis, en honnête homme. A ma considération, les autres voyageurs ne furent pas rançonnés, et l'argent du trésor paya pour tout le monde. Les chouans et leur chef nous comblèrent de politesses et se piquèrent de déployer à notre égard les manières les plus courtoises. Quand ils nous eurent laissés, fort aises d'en être quittes à si bon marché, il me fallut bien, pour me disculper d'une si tendre affection, raconter comment je l'avais acquise. « Ceci prouve, dit l'un de mes compagnons de route, qu'il est bon d'avoir des amis partout, même parmi les voleurs de grands chemins. » Chacun se félicitait beaucoup trop du dénouement de notre aventure, pour ne pas donner son approbation à la morale quelque peu relâchée qu'on venait d'en faire sortir.

Ce voyage aurait dû me servir de leçon; mais il est rare que l'expérience soit profitable à la jeunesse. J'allai me jeter une autre fois dans le même danger.

Deux jeunes gens appartenant à une ancienne famille étaient traduits devant une Commission militaire, formée à Quimper. On les accusait du crime d'embauchage, et l'on annonçait que des preuves formidables seraient produites à l'audience du tribunal. Je fus pressé,

avec instance, de me présenter comme leur défenseur. Le caractère des juges, les formes de la procédure et l'exécution prévôtale de la sentence intimidaient tous ceux appelés par leur talent à venir remplir cette épineuse fonction. Je partis aussitôt que je me fus procuré quelques notions qui me semblaient indispensables. Je trouvai Quimper fort ému de cette affaire, et très effrayé de ses résultats probables. Les habitants les plus notables de la ville me vinrent visiter pour me témoigner l'intérêt qu'ils prenaient aux accusés. Ceux-ci étaient de beaux jeunes gens, grands chasseurs, alertes, vigoureux, mais privés de toutes les notions justes dont on aurait pu tirer quelque avantage pour leur situation. Ils croyaient qu'il suffisait de nier pour être mis en liberté, et qu'on y regarderait à deux fois avant que de leur laver la tête avec du plomb. Je fus forcé de leur dire qu'il y avait près d'Auray une prairie dont chaque touffe d'herbe provenait du cadavre d'un gentilhomme, et qu'on voyait au bagne de Brest un lit de camp où la nuit étaient enchaînés des hommes qui, douze ans plus tôt, auraient été admis, pour l'antiquité de leur noblesse, à monter dans les voitures du roi. Il y a toujours, parmi les accusés, un nombre considérable d'esprits faux qui courent à leur perte au lieu de s'efforcer de la conjurer.

Lorsque j'entrai dans la salle de la Cour d'assises où siégeait la Commission militaire, je la trouvai comble, toute grande qu'elle était. Je prévis que cette affluence serait attribuée par les juges à l'esprit de parti, et qu'elle leur porterait ombrage. Je fus fort alarmé de la direction qu'allait prendre l'affaire; il me parut évident que, si les prévenus étaient préconisés comme des champions de la réaction royaliste de l'Ouest, ils allaient être traités en ennemis par le tribunal, qui était composé d'officiers de la République; et dès lors rien ne pouvait sauver mes clients d'une condamnation et d'une exécution immédiates. Je pris une résolution grave, avec la rapidité d'une manœuvre militaire décisive.

Je demandai la parole, en mon nom personnel, aussitôt l'ouverture de l'audience, et je déclarai que je ne m'étais chargé de la défense des accusés qu'après avoir acquis, par des preuves matérielles, la conviction intime qu'ils n'étaient pas coupables; je protestai solennellement contre l'opinion qu'il fût possible que je voulusse innocenter des hommes qui, par des actions impies, auraient tenté de rallumer le feu de la guerre civile: et je m'indignai de l'idée qu'un tel pacte pût être un seul instant attribué à un grena-

dier de Quiberon. Ce prologue eut l'effet que je désirais ; il empêcha les juges de me prendre pour un adversaire politique, et il me permit, par la bienveillance qu'il leur inspira pour moi, de recourir à un système de défense dont l'innovation me permettait quelques chances de succès. J'avais fréquemment éprouvé qu'après plusieurs heures de débats la fatigue des juges ne leur laissait porter qu'une faible attention aux arguments de la plaidoirie, et que d'ailleurs, à cette heure tardive, leur jugement était fait et arrêté. Pour obvier à ce sérieux inconvénient, je projetai de ne plus réserver mes efforts pour une attaque finale de l'accusation, et de combattre les preuves apportées contre les prévenus au fur et à mesure qu'elles seraient produites. Il y a une pratique analogue dans le barreau anglais<sup>1</sup>, où la défense, au lieu de laisser passer tranquillement les dépositions des témoins, s'évertue à les assaillir, et réussit souvent à en prévenir l'effet. Sans doute l'usage qui permet, en Angleterre, une vive collision entre l'avocat et les témoins, au pied du prétoire, n'a pu s'établir en France ; mais, alors, devant les juridictions nouvelles, privées de traditions, on pouvait prétendre à s'en servir, surtout en obtenant d'abord la bienveillance des juges, et en se maintenant dans les limites d'une sage réserve. Les faits de la cause vont montrer que d'ailleurs je n'avais pas le choix des moyens pour arriver au but.

Depuis deux mois plusieurs jeunes gens des campagnes, aux environs de la ville, avaient disparu mystérieusement de leurs communes ; et le bruit s'était accrédité qu'ils avaient été raccolés pour aller joindre des bandes de chouans. Quels étaient les agents de ces levées insurrectionnelles ? On s'était livré à de nombreuses conjectures à cet égard, mais il régnait toujours la plus grande incertitude, quand la justice fut informée des circonstances suivantes. Il y avait au milieu d'une lande, au carrefour de quatre chemins, une grange à moitié en ruine. Un paysan qui était ivre et ne pouvait continuer sa route alla s'y coucher ; il fut réveillé, disait-il, au milieu de la nuit, par des hommes qui, ignorant sa présence, s'étaient réunis dans cet endroit, et qui y discutèrent un marché dont les termes supposaient, dans l'esprit du témoin, un échange d'argent contre de la chair humaine, c'est-à-dire un prix payé pour servir avec les chouans. Ce paysan ne put, dans l'obscurité,

<sup>1</sup> *Cross-Examination.*

distinguer aucun des acteurs de cette scène; mais il croyait bien reconnaître, à leur voix, mes deux clients. Je demandai qu'il rapportât les termes de l'entretien sur lesquels il fondait une accusation capitale; il répondit qu'il était trop effrayé pour s'en souvenir. Je remarquai alors qu'il était bien étrange qu'un homme privé de mémoire par la peur se rappelât pourtant si bien le son de voix de personnes qu'il ne connaissait point et qu'il pût être persuadé que c'étaient celles-là et non d'autres. Puisqu'il n'avait pas la mémoire des paroles dont il rapportait le sens, à plus forte raison ne devait-il pas distinguer si subtilement les intonations des mots, qu'il pût attribuer ceux-ci à un habitant sur cent mille du département. Il croyait, disait-il, que c'étaient les accusés; mais pourquoi le croyait-il? Parce qu'il le croyait, répondit-il. Je fis observer qu'il fallait que cette réplique fût bien mauvaise puisqu'elle avait été mise par Molière dans la bouche de maître Jacques, qui était un personnage ridicule. Or, la veille, on avait joué l'*Avare*, et tout le monde se prit à rire. La justice ne demandait pas au témoin ce qu'il croyait; elle lui demandait ce qu'il avait vu. Avait-il, oui ou non, reconnu les prévenus dans un conciliabule tenu la nuit pour embaucher des paysans? S'il prétendait les avoir reconnus et s'il était établi incontestablement, comme je l'espérais bien, qu'il était impossible que cette assertion fût vraie, rien ne pourrait le préserver de la condamnation aux fers encourue par les faux témoins; et, dès ce moment, je faisais toutes les réserves nécessaires pour le poursuivre immédiatement à raison de ce crime. Cette déclaration effraya tellement cet homme qu'il commença à tergiverser, et que sa déposition perdit en partie la puissance de nuire à mes jeunes clients.

Mais, après lui, deux témoins redoutables furent introduits. Il s'éleva dans l'auditoire, à l'instant de leur apparition, un sourd murmure qui m'annonça que le péril de la situation allait éclater. Leur physionomie ne me laissa aucun doute sur leur caractère; mes adversaires étaient des paysans madrés, narquois, résolus et non moins audacieux que rusés. Ils étaient riches, et leurs voisins, qui les craignaient, subissaient leur influence. La déposition de l'un fut calquée sur celle de l'autre. Le concert était évident. Ils dirent qu'ayant appris, par le premier témoin, qu'un second rendez-vous avait été donné pour conclure dans le même lieu l'affaire d'embauchage, commencée la veille, ils avaient voulu connaître les personnages de ce marché. Dans cet objet, s'étant cachés dans les

genêts, ils avaient vu arriver, vers minuit, plusieurs jeunes gars, et bientôt après, les deux accusés qui s'étaient mis en conversation avec eux. Ils affirmèrent que c'étaient bien mes deux clients, qu'ils les avaient parfaitement reconnus à l'aide du clair de lune, et qu'ils avaient même remarqué que l'un et l'autre étaient armés de leurs fusils de chasse.

L'identité des deux dépositions, la fermeté des assertions, leur coïncidence parfaite avec les charges du témoignage précédent, et surtout la vraisemblance des faits affirmés d'une manière si positive jetèrent le découragement dans l'âme de tous ceux qui déploraient le sort réservé aux accusés. Je restai calme et serein, comme un homme qui n'avait rien à redouter de la vérité et qui allait joindre tous ses efforts à ceux du rapporteur pour la faire sortir de l'obscurité où jusqu'à ce moment elle avait été cachée. Je fis d'abord répéter aux témoins l'assertion qu'ils avaient vu mes clients armés de leurs fusils ; et, de suite, en contradiction à leur dire, je prouvai que celui de l'un d'eux était alors à Quimper, chez l'armurier, et que l'autre, ayant été prêté la veille à un autre chasseur, les accusés n'avaient point de fusils en leur possession : ce qui impliquait qu'en affirmant en avoir vu entre leurs mains, on commettait une erreur capitale ou un coupable mensonge.

Pour confondre les témoins qui disaient avoir reconnu mes clients, à minuit, au milieu de la lande, il aurait suffi de prouver qu'ils étaient ailleurs en ce moment ; mais je faisais l'aveu que cette preuve m'était impossible, car ils dormaient alors dans leurs chambres, où personne n'avait pu les voir et constater leur présence. Cependant ce défaut de preuve n'avait rien de bien concluant ; car, en se couchant, aucun de mes auditeurs n'avait jamais songé, pour établir un alibi, qu'il devrait prouver avoir passé la nuit dans son lit ; et, par conséquent, chacun pouvait être en butte à l'accusation d'avoir été vu ailleurs. Mais, en l'absence d'un témoignage direct, je pouvais en produire un presque également certain. Les accusés avaient chacun un chien de chasse qui leur était tellement affectionné que, pour ne pas en être suivi, quand ils sortaient, il fallait le mettre à l'attache. Alors l'animal remplissait l'air de ses cris et de ses gémissements. Or, rien de pareil n'avait eu lieu dans la nuit où l'on prétendait avoir vu les accusés loin de leur demeure. S'ils étaient sortis réellement de chez eux, leurs chiens auraient réveillé toute la maison quand on les aurait mis à l'attache ; et s'ils

avaient suivi leurs maîtres, en arrivant à la grange, ils auraient couru aux témoins cachés dans les genêts et ils auraient fait lever au plus vite ce gibier immonde. Au contraire, des gens dignes de foi les avaient vus, à onze heures du soir et au point du jour, couchés, suivant leur habitude, à la porte de leurs maîtres. Ainsi l'alibi, s'il n'était pas prouvé par des hommes, l'était par des animaux dont l'instinct fidèle a plus d'une fois guidé la justice lorsque les plus mauvaises passions humaines s'efforçaient de l'égarer.

Il est vrai qu'à l'encontre de ces preuves négatives il y avait là deux témoins qui affirmaient sous serment qu'ils avaient vu et reconnu les accusés dans un conciliabule dont le but était criminel; mais comment avaient-ils pu, au milieu de la nuit, distinguer leurs traits, sans incertitude, sans erreur? Très facilement, répondirent-ils l'un après l'autre : il faisait clair de lune; et, pour satisfaire à mes questions pressantes, ils particularisèrent la circonstance de l'ombre des genêts qui les cachait eux-mêmes et celle de la lumière de la lune qui frappait la figure des prévenus. Lorsqu'ils eurent bien établi ce thème, je produisis contradictoirement un document dressé sous l'autorité du président du tribunal civil de Brest, par lequel M. Rochon, astronome de la marine et membre de l'Institut, attestait, sous la foi du serment, et conformément à la notoriété publique, que dans la nuit indiquée il n'y avait point eu de clair de lune. C'était au jour seulement que le lever de la lune avait eu lieu.

Un cri de surprise s'éleva dans l'auditoire, et les juges ainsi que les accusés furent jetés dans le même étonnement que le public. Je dus faire lentement une seconde lecture de cette pièce décisive qui donnait la preuve irréfragable du faux témoignage dont mes clients avaient failli être victimes.

J'expliquai rapidement, en produisant un autre document tiré du greffe des tribunaux de Quimper, comment les témoins avaient été conduits à tramer par esprit de vengeance cette conspiration diabolique. Une juste condamnation pour destruction d'une quantité de jeunes arbres leur avait inspiré, contre la famille des prévenus, une haine astucieuse et sauvage, et ils avaient épié, pendant plusieurs années, l'occasion d'assouvir leur rage féroce.

Je renonçai à toute plaidoirie, déclarant me confier entièrement dans la justice de la Commission militaire. Les juges furent aux voix sans désespérer, et le président prononça le jugement, rendu à l'unanimité, pour acquitter les deux accusés. Le rappor-

teur fut chargé de poursuivre les faux témoins. Je fus félicité et remercié, à la sortie de l'audience, par les personnes distinguées qui avaient suivi ce procès dans ses palpitantes péripéties. Les membres du tribunal descendirent de leurs sièges pour m'exprimer leur satisfaction d'avoir retrouvé au barreau un militaire déjà éprouvé, malgré son jeune âge, et conservant les caractères distinctifs de la profession : l'amour de la vérité et celui du pays. Je refusai obstinément les témoignages de la gratitude de mes clients, et je leur dis qu'après l'extrême danger qu'ils avaient couru, ils devaient rendre des grâces à la Providence, et lui témoigner leur reconnaissance par des actes de charité. J'ajoutai qu'étant tombés en suspicion dans l'opinion publique, il serait sage et avantageux qu'ils s'éloignassent, et j'insinuai que si leur famille n'y était pas trop contraire, il serait utile à leur fortune qu'ils partissent pour Paris et demandassent au Premier Consul de servir dans les guides. Leur nom et leur bonne mine feraient accueillir leurs vœux, et ils s'ouvriraient une belle et honorable carrière. Chez M. de Kéréon, où j'allai souper, car on soupait encore dans ce temps et dans ce pays éloigné, on approuva vivement le conseil que j'avais donné et qui fut adopté plus tard par mes deux jeunes clients. J'appris par la suite qu'ils s'étaient distingués dans les grenadiers à cheval de la garde impériale.

J'avais fort bien réussi, ainsi qu'on l'a vu, dans les affaires des autres ; je me tirai fort mal des miennes, comme je vais le dire, en terminant ce long récit. Au reste je n'ai jamais fait autrement dans toute ma vie.

A la fin d'une soirée agréable et prolongée, je m'en retournais à mon hôtellerie lorsqu'en passant sur la grande place de la cathédrale je m'arrêtai, frappé d'admiration, à l'aspect qu'offrait cette vaste église gothique, dont les combles festonnés, les clochetons, les arceaux étaient éclairés en ce moment par un magnifique clair de lune. Une dame, qui me parut jeune et jolie et dont la mise était simple et élégante, traversait alors la place ; une exclamation qui lui échappa en me voyant me fit lui demander avec une extrême politesse si j'avais le bonheur d'être connu d'elle. « Je vous dois, Monsieur, répliqua-t-elle, une journée d'émotions dont j'éprouve encore le trouble et le plaisir. C'est vous dire assez, ajouta-t-elle, que j'étais à l'audience où vous avez obtenu un si beau succès. » Elle continua de m'exprimer, en très bons termes, des



choses gracieuses qui s'embellissaient du charme d'une voix vibrante et animée. La conversation devint, de ma part, courtoise et galante, et, de la sienne, vive, spirituelle et pleine d'effusion. J'étais fort intrigué de savoir à qui je parlais. Très évidemment la belle inconnue savait par cœur les grandes familles du pays, et partageait leurs opinions royalistes, mais sa verve, sa franchise, le laisser-aller de ses sentiments me mettaient en doute si c'était une grande dame ou sa fringante soubrette. Après tout, dans ces temps fabuleux d'égalité sociale, cela n'importait qu'assez peu, puisque c'était une charmante personne qui, malgré l'expérience dont elle se vantait, comptait tout au plus vingt ans. Quand je lui demandai si cette promenade, à laquelle j'attacherais le plus doux souvenir, me laisserait le regret d'être unique dans ma vie, elle me répondit que c'était un regret partagé mais inévitable et qu'elle partait le lendemain au point du jour pour habiter un séjour d'où n'approchaient jamais des sentiments tendres ou affectueux. Je crus qu'elle allait dans quelque couvent rigidement cloîtré; c'était bien pire encore, m'assura-t-elle; elle avait pour demeure habituelle un vieux château féodal, au milieu des landes et des bois, et souvent il s'écoulait huit jours sans qu'elle prononçât un seul mot qui ne fût pas gaëlic et qu'elle vit aucune figure humaine autre que celles des paysans les plus rudes et les plus hargneux de la Basse-Bretagne. Je me récriai sur une aussi odieuse destinée, et je lui demandai de m'emmener pour lui tenir compagnie. « Mon Dieu, répondit-elle, j'en avais la pensée et j'en ai bien le pouvoir, puisqu'on m'annonce que je vais rester absolument seule au château; mais, s'empressa-t-elle d'ajouter en riant, entre les murs épais de ma tourelle et sous mes bosquets de chèvrefeuille il y aurait dans la solitude une occasion trop propice à une grande passion, et nous ne pourrions nous en défendre. Sans avoir une pénétration bien profonde, je crois que vous m'aimeriez; et lorsqu'à l'audience j'ai fixé sur vous toute mon attention, je n'ai pu me dissimuler que c'est ainsi que devait être celui que j'avais rêvé. » Cet aveu flatteur ne servit qu'à prolonger notre entretien et à rendre plus pénibles nos tendres adieux.

Enfin, nous venions de nous séparer, sans aucun espoir de nous revoir jamais, quand, revenant sur ses pas, elle me demanda comment je comptais partir. Je répondis que c'était par la diligence du lendemain, à moins d'événements sur la grande route; et j'observai que, d'ailleurs, les voyageurs n'avaient même dans ce

cas presque rien à craindre. « A la bonne heure, reprit-elle, mais si, par malheur, les choses venaient à se gâter, rappelez-vous de crier sans faute : Ohé ! Jacquot ! que le diable t'emporte ! cela suffit ; et pourtant, dans une extrémité, n'oubliez pas de dire : Je suis des amis du marquis, ventre-de-biche ! » Je n'eus pas le temps de la remercier de cette marque de confiance ; elle était déjà disparue dans l'ombre projetée par la cathédrale. Rentré dans ma chambre, après une journée pleine de tant d'agitations, je me demandai si ce n'était pas un prestige qui m'avait fait prendre quelque vieux chef de chouans pour une belle jeune fille, et si le mot d'ordre des insurgés, qui semblait m'être donné par une jolie bouche, n'était pas quelque piège tendu à ma crédulité. Il me fallut bien toutefois reconnaître que tout n'était pas fantastique dans cette vision du parvis de l'église, car j'étais poursuivi par la fascination du regard brillant de la charmante inconnue et celle du profil élégant de son riche corsage : promesse séduisante dont la réalité est bien plus certaine dans le Finistère que dans maint autre pays du monde.

Le lendemain, à midi, la diligence qui devait être partie de grand matin n'était pas encore chargée. Elle se mit en route pesamment, accompagnée d'une escorte d'infanterie qui ralentissait encore ses progrès. Je m'endormis d'ennui et je n'ouvris les yeux qu'au moment où la voiture s'arrêta au milieu d'une troupe de chouans. Nos soldats intimidés par leur nombre supérieur s'étaient repliés sans tirer un coup de fusil. On aurait dit que tout était convenu d'avance, et ceci me rappela que, dans la cour des messageries, on avait attribué le retard qu'on mettait à partir à ce que les brigands n'étaient pas encore en mesure d'attaquer la diligence. Tous ces crimes étaient devenus des intérêts où chacun prenait part.

Les choses se passèrent aussi régulièrement que dans un siège : on fit descendre les voyageurs, et nous fûmes rangés comme des prisonniers de guerre le long du mur d'un cabaret situé près du grand chemin ; deux sentinelles nous gardèrent à vue, pendant que la bande s'empressait de fouiller les bâches, les vaches et les caves, où devait être cachée une grosse somme appartenant au trésor. J'examinais les paysans qui faisaient ce métier de voleur, et je remarquais que, déguenillés comme ils l'étaient, ce devait être une misérable profession, quand inopinément notre escorte de volontaires, qui s'était ralliée en arrière, arriva au pas de course sur les chouans dispersés, et fit sur eux une charge meurtrière à la baïon-

nette. Elle reprit la diligence, lui fit tourner bride, et la mit au galop pour retourner à Quimper. Furieux de se voir ravir une proie dont ils se croyaient les maîtres, les brigands coururent après, harcelant nos soldats par leur feu sans oser les approcher. Je prévis qu'en voyant leurs efforts infructueux ils allaient bientôt revenir aux voyageurs, pour se dédommager sur eux de leur revers de fortune. Profitant donc, quand ils nous eurent assaillis, de l'éloignement de leurs sentinelles qui avaient été joindre leurs camarades, je partis lestement, continuant ma route sans tenir davantage compte de la diligence, qui, loin de donner aucune sécurité, servait bien plutôt à allécher l'ennemi, et à vous faire tomber entre ses mains.

Je commençais à trouver ma journée assez longue, et je projetais une halte dans un village que j'apercevais au loin, devant moi, sur une hauteur, quand inopinément deux paysans armés de fusils sortirent d'un bas chemin, et me couchèrent en joue, avec des menaces dont je compris seulement le sens. Leur apparition fut si brusque que je ne retrouvai dans ma mémoire qu'un moment après la formule du mot d'ordre. Aussitôt qu'elle me fut revenue à l'esprit, je toisai hardiment mes deux coquins, et je leur criai : Ohé! Jacquot, que le diable t'emporte! Je n'étais pas très rassuré sur la puissance de ce talisman; et ce fut avec une vive satisfaction que j'en vis les effets. A ces mots les pendards abaissèrent leurs mousquets et me regardèrent d'un air surpris et hébété tout à fait réjouissant. « Je sais, dis-je au plus vieux, que tu parles français comme moi; allons, donne-moi des nouvelles du marquis; suis-je encore loin du château? » Il me répondit d'abord d'une manière inintelligible; mais dès que je lui eus dit : « Ventre-de-biche! je suis des amis du marquis, » il s'expliqua clairement, et me montra par-dessus les chênes d'un bois voisin de hautes murailles, aussi noires que des constructions cyclopéennes. C'était là le vieux manoir qui renfermait ma jeune et belle inconnue. J'ordonnai aux brigands de m'y conduire; ils obéirent sans hésitation; mais il n'était pas facile de pénétrer dans cette sombre demeure; les ponts étaient rompus et les poternes murées; en sorte qu'il nous fallut, pour entrer dans la cour, grimper, descendre et passer à travers des brèches que cachaient des draperies de lierre et des fascines d'arbrisseaux épineux. Enfin, sous un porche voûté, nous trouvâmes une porte qui s'ouvrait dans une grande salle obscure, ressemblant au réfectoire

d'un monastère. Devant une cheminée vaste comme un appartement, et où brillait un grand feu, était assise une dame, enfoncée dans un immense fauteuil qui ne me laissait voir que son élégante chevelure. « Voici, dit mon conducteur en entrant, l'un des amis du marquis. » Mécontente, sans doute, d'être troublée dans ses réflexions, la dame répondit d'une voix impérative et sans daigner se retourner : « Va te promener avec eux, Jacquot ! que veux-tu que j'en fasse à présent ? — Voilà, m'écriai-je, une bien gracieuse hospitalité ! » En entendant ma voix, la dame, qui n'était autre que ma belle inconnue, se leva vivement et cédant à l'entraînement de la surprise et d'un plaisir inespéré, elle courut se jeter dans mes bras. « Je songeais à vous, me dit-elle, et je me reprochais amèrement de vous avoir refusé de m'accompagner ici ; il me semblait qu'en vous quittant je perdais le seul jour de bonheur que j'aurai de ma vie. » Elle s'aperçut un peu tard que nos transports avaient pour témoin mon vieux conducteur. Elle le remercia du prisonnier qu'il avait amené, et le chargea d'aller à la cuisine commander un excellent souper dont il aurait sa part ; elle ajouta avec bonté : « Je t'ai rudoyé, mon pauvre garçon ; mais tu sais combien j'ai de motifs d'humeur et de chagrin. » En entendant sa maîtresse lui parler ainsi, ce sauvage paysan fut si touché qu'il se mit à verser des larmes. C'était ce même homme qui, un quart d'heure auparavant, m'aurait volontiers tiré comme un lièvre dans la bruyère et m'aurait enterré dans un fossé.

Ma charmante amie m'emmena, par des escaliers et des corridors sans fin, dans la partie du château qu'elle habitait. C'était un donjon circulaire, appuyé sur quatre tourelles, dont elle avait fait son cabinet de toilette, sa bibliothèque et la volière de ses oiseaux. Pendant que j'examinais ses livres, elle changea son amazone contre une robe légère qui la rendit encore plus ravissante. En la regardant, je m'enivrais de sa beauté, et, certes, les philtres magiques de l'Orient n'ont jamais eu une pareille puissance. C'était une jeune fille d'une taille élevée, qui réunissait à la fois la force, la souplesse et la grâce. On reconnaissait en elle le type de la race illustre des Cimbres<sup>1</sup>, qui, dans son alliance avec les Gaëls<sup>2</sup>, conserve parfois ses caractères distincts. Elle avait une longue chevelure noire avec de grands yeux bleus, de l'azur le plus foncé. On

1. Les Kymris.

2. Les Keltes, Celtes, Gaulois, Armoricaïns.

voyait couler la vie sous sa peau blanche et satinée, et ses moindres émotions coloraient ses joues de l'incarnat d'un sang impétueux. Sa santé robuste et brillante lui avait donné, par anticipation sur son âge, les charmes les plus séduisants. On ne pouvait voir rien de plus parfait que ses épaules, son cou et son bras. Elle avait, comme ceux de sa race, la main d'une petitesse remarquable et un pied d'enfant.

Ma foi ! j'oubliai que j'étais sous-lieutenant de la République. Je passai à l'ennemi, et je me livrai sans réserve à ma vive admiration. « Mon Dieu, m'écriai-je dans mon extase, que vous êtes donc belle ! — Combien j'en suis aise, répliqua-t-elle avec son ingénuité bretonne ; je pensais justement, quand vous êtes arrivé, que le clair de lune m'avait probablement flattée à vos yeux, et que, si vous me revoyiez au grand jour, vous ne voudriez peut-être plus m'aimer ni même me reconnaître. » Heureusement un personnage intervint à travers de ce trop tendre entretien pour en suspendre les transports. C'était Ursule, paysanne qui ressemblait beaucoup aux gaillards des grands chemins dont j'avais fait plusieurs fois la mauvaise rencontre. Elle était la cuisinière, la femme de chambre, et au besoin le page de la châtelaine, qui, pendant qu'elle mettait le couvert, me raconta qu'en plusieurs occasions elle s'était comportée comme un César. En considérant avec attention cette mine réjouie, il me sembla la reconnaître. « Mais, Ursule, lui dis-je, est-ce que tu n'étais pas ce matin à Kerzu ? — Ce n'est pas moi, Monsieur, répondit la fille, c'est mon frère. — Bon ! reprit la dame, tu vas faire croire à notre hôte qu'il est tombé dans une caverne de brigands. » Les éclats de rire d'Ursule pouvant accréditer cette opinion, ma belle amie m'expliqua que ces Messieurs du conseil, qui n'avaient pas de percepteurs, comme la République, pour lever les impôts, avaient trouvé expédient d'en recueillir l'argent lorsqu'ils étaient tout levés. Il suffisait pour cet objet de se tenir informé exactement des mouvements des fonds publics, quand ils étaient transportés d'un endroit à l'autre, par les diligences ou autrement. Dans ce cas, une troupe d'hommes dévoués les interceptait, et les versait, moyennant une prime, dans le trésor des royalistes de l'Ouest. L'argent prélevé par ces moyens était légitimement recouvré, puisque c'était un gouvernement usurpateur qui l'extorquait aux populations pour s'en servir contre la bonne cause.

Au milieu des occurrences diverses (et précipitées où j'étais

depuis la veille, la réflexion ne pouvait trouver place pour me guider; pourtant j'avais compris que le côté politique de mon aventure n'était pas le plus beau; et j'étais résolu à m'en tenir écarté. J'avais donc évité avec la plus grande discrétion de rien demander, crainte de révélations qui m'eussent désenchanté; et j'étais bien persuadé que tout ce que je pourrais apprendre ne vaudrait pas ce que je voyais. J'ignorais jusqu'au nom de ma belle amie; et ce fut par je ne sais quelle suite de propos qu'Ursule, en me parlant d'elle, la nomma mademoiselle Nanine. Comme je ne m'étais pas interdit les inductions, j'en tirai deux conséquences: l'une qu'elle était maîtresse de disposer de son cœur; l'autre que, malgré son éducation et ses manières distinguées, elle n'appartenait pas à l'aristocratie. Cependant cette conséquence me parut hasardée quand je me souvins que j'avais vu au Palais-Royal une charmante jeune personne qui n'était pas étrangère à la plus noble maison de l'Europe, et qui s'appelait Paméla. Une scène assez singulière dissipa tous mes doutes.

Pendant qu'Ursule tournait autour de nous, comme si elle avait quelque grosse préoccupation, sa maîtresse lui demanda comment elle me trouvait. « Mais, répondit la malicieuse fille, je suis comme Mademoiselle, je trouve que c'est un beau monsieur. — Eh bien! mon enfant, reprit Nanine, tu l'aimeras bien davantage quand tu sauras qu'il a délivré hier soir mes deux cousins de leur prison, alors qu'ils devaient être fusillés. — Mon Dieu! mon Dieu! que je vous remercie! » s'écria la jeune paysanne; et se jetant à genoux, elle croisa ses bras sur sa large poitrine, et se mit à prier avec une ferveur qui m'émut profondément. Puis, se traînant jusqu'à moi, elle me prit les mains et voulut les baiser. Je me hâtai de la relever; et l'embrassant avec effusion, je lui dis qu'elle était une bonne et brave fille, qui méritait bien l'affection que sa maîtresse lui portait. Nanine, qui venait de découvrir, sans y prendre garde, ce qu'elle était, fut attendrie jusqu'aux larmes en voyant combien j'appréciais en elle les qualités du cœur qui inspiraient à ses serviteurs un attachement si tendre et si dévoué.

Ursule avait mis dans sa tête bretonne qu'il fallait un festin pour célébrer un si beau jour, en sorte qu'elle servit le souper à l'heure où l'on fait le réveillon. Il est vrai qu'elle avait employé le temps à merveille, elle avait fait main basse jusque sur la volière du marquis, et changé ses cailles privées en cailles rôties, grosses

comme des poulets. Son perroquet gris lui-même n'aurait point échappé s'il n'avait été aussi maigre, et surtout s'il ne se fût écrié en la voyant : Bonjour, ma mie ! tout comme aurait pu le faire un chrétien. Pour augmenter le prix des mets et exciter mon appétit, la savante cuisinière m'expliquait leur origine, ou plutôt les traditions qui s'y rattachaient. Je me souviens seulement qu'elle servit un agneau nourri de l'herbe d'un pré qu'arrosait l'eau du puits de Sainte-Yvonne, ce qui en garantissait la parfaite bonté. Quant aux vins précieux, qu'elle avait tirés d'un caveau secret, elle recourut à ma science pour déchiffrer les étiquettes qui étaient leurs titres de noblesse. Nanine et moi nous étions fort peu dignes de toutes ces richesses ; nous ne buvions que de l'eau, mais il fallut bien nous départir de cette habitude pour satisfaire Ursule, et trinquer suivant l'antique usage, en faisant des vœux pour nos chères amours. Jamais repas ne fut plus gai, plus animé et ne fut l'heureuse occasion d'aussi tendres épanchements. Les dangers qu'ils pouvaient avoir, pour des amoureux de notre âge laissés au milieu de la nuit et de la solitude dans un tête-à-tête prolongé, menaçaient de s'accroître d'instant en instant, quand tout à coup Jacquot accourant effaré entra en criant : « Madame, les bleus ! voici les bleus ! » Il ouvrit une fenêtre, et nous vîmes, à la lueur de la lune, une multitude de volontaires ou de soldats, comme on dit maintenant, qui jetaient des fascines dans les fossés pour les traverser, et qui déjà escadaient la première enceinte du château. « Allons, dit Nanine sans montrer le moindre trouble, il faut céder à la mauvaise fortune, en attendant que nous puissions prendre notre revanche. » Elle s'informa de Jacquot s'il avait, en montant au donjon, fermé aux verrous toutes les portes de l'escalier ; et, sur sa réponse affirmative, elle m'assura qu'il nous restait le temps nécessaire pour nos préparatifs. Elle donna ses instructions au vieux paysan, qui sortit sur-le-champ ; elle revêtit son amazone, jeta au feu des papiers compromettants, recueillit quelques bijoux précieux de sa famille, et prescrivit à Ursule d'ouvrir aux soldats quand ils se présenteraient en déclarant à leur chef qu'elle était à Quimper et que le marquis était parti la veille. Elle lui promit que, dans deux heures, il lui viendrait du secours de façon ou d'autre ; et nous sortîmes, en prenant chacun une bougie à la main pour nous éclairer. J'ai vu des généraux d'armée faire des dispositions devant l'ennemi, et je puis garantir que pas un seul ne surpassait en sang-froid, en présence

d'esprit, cette intrépide jeune fille. Le péril qui la menaçait était pourtant imminent; car les souterrains du château contenaient encore de la poudre et des armes; et la Commission militaire aurait été sans pitié pour la gardienne de ces munitions de guerre si, comme il était très possible, on parvenait à les découvrir dans les recès profonds où elles étaient cachées.

Une porte masquée nous conduisit à un escalier en spirale qui descendait jusqu'aux fondements du vieux manoir. Là nous entrâmes dans une étroite galerie, pareille à celle des mines d'une place fortifiée. Il nous fallut la parcourir si longtemps que je ne doutai point qu'elle n'aboutît fort au loin dans la campagne. En effet, elle donnait issue, au delà du parc, dans un bois très fourré. Deux chevaux vigoureux venaient d'y être amenés par le fidèle Jacquot : nous les montâmes silencieusement, et nous partîmes au galop. Quelques instants après nous nous élancions à travers des landes immenses dont l'herbe rase amortissait le bruit de notre course rapide. Le clair de lune si propice, la veille, sur le parvis de la cathédrale, protégea notre fuite, en dirigeant nos pas au milieu de ce désert; mais, quand il se confondit avec la lumière du jour naissant, il me ravit, en s'éclipsant, tout le bonheur qu'il m'avait apporté : comme s'il était vrai que les astres exercent une influence mystérieuse sur les destinées des hommes. A l'instant où la lune disparut nous débouchions par un bas chemin sur la grande route. Nanine s'arrêta, et me dit : « Cher ami, vous voilà sauf ! Dieu m'est témoin que toute ma crainte était que vous ne fussiez compromis et gravement exposé par l'amour que vous m'avez voué. Il faut maintenant que je m'occupe de la pauvre Ursule. J'ai, par ici, de grands-parents qui ont fait leur paix avec la République ; je vais les envoyer à son secours. Quant à moi, que deviendrai-je ? je l'ignore ; peut-être ferais-je bien d'aller à Paris, comme mes cousins. N'importe, ajouta-t-elle d'une voix émue, soyez bien persuadé que votre souvenir restera dans mon âme. Tenez, prenez ce papier ; c'est l'indication d'une cache que j'ai faite dans le parc. Si, par la fatalité qui me poursuit, vous n'avez pas de mes nouvelles d'ici un an, ouvrez-la, c'était ma dot, ce sera mon héritage. » Nous nous embrassâmes comme des amis qui ne se verront plus jamais, et elle s'éloigna de moi pour toujours.

Une demi-heure après j'étais à Châteaulin. Je remis mon cheval à un hôtelier qui le connaissait, et je me rendis au Port-Launay



où je me jetai dans un bateau prêt à descendre la rivière pour traverser la rade de Brest. J'arrivai enfin dans cette ville, l'esprit troublé, le cœur bien gros, et donnant au diable la politique qui me séparait de ma belle amie, parce qu'elle était blanche et que j'étais et voulais rester bleu.

## CHAPITRE XV

DÉCEMBRE 1801

Le couvent de Pont-l'Abbé. — Landevenec. — Les enfants de Toussaint Louverture. — Le général Leclerc. — Expédition de Saint-Domingue. — La rade du Cap. — Le Cutter l'*Aiguille*. — Une nuit à terre. — Christophe et Dessalines. — Horrible massacre. — La flotte française entre dans la baie. — L'auteur revient sur l'*Océan*. — Enlèvement du fort Belair. — Retour à Brest.

Au commencement du siècle, Brest était une ville populeuse, animée, riche, joyeuse et un séjour agréable. Cependant elle n'avait ni commerce, ni industrie, et son territoire, quoiqu'il ne manquât pas de fécondité, était encore à moitié inculte. Ses avantages résidaient dans son excellent port et sa magnifique rade qui, pendant la guerre, étaient le centre des opérations maritimes contre l'Angleterre. Il s'ensuivait l'armement et l'équipement de nombreux vaisseaux, d'immenses préparatifs pour des expéditions lointaines, la concentration des troupes destinées à être embarquées, les grands approvisionnements nécessaires à subvenir aux besoins de 40 à 50 000 hommes, et la dépense que font toujours les marins, avant de partir, de leur solde du passé, de leurs avances de plusieurs mois, et de leurs parts de prises escomptées ou seulement en espérance. Toute cette population flottante, jeune et amie des plaisirs, ne pouvant d'ailleurs compter, avec le périlleux métier qu'elle faisait, sur une vie prolongée, mettait le plus grand empressement à la rendre aussi bonne qu'elle devait être courte et glorieuse. En conséquence, les tabagies, les cafés, les restaurants, les bals champêtres, le spectacle étaient toujours pleins de buveurs, de dineurs, de danseurs, de spectateurs; et l'on aurait dit volontiers, en voyant cette perpé-

tuelle affluence, que, dans ce coin du territoire de la République, on n'avait d'autre souci que celui de s'amuser en narguant la destinée menaçante du lendemain.

Les classes supérieures éprouvaient le même entraînement, et ne différaient du vulgaire que par le choix raffiné de leurs plaisirs. Lors de la paix d'Amiens, la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, galante, spirituelle, lettrée, promettait de renaître là bientôt, avec tous les charmes dont elle embellissait la vie de nos pères; elle était déjà rappelée par des dames singulièrement jolies, élégantes et gracieuses, et un essaim de jeunes demoiselles qui s'empressaient à l'envi de les égaler. Les hommes étaient la plupart distingués par l'éducation et les talents qu'avait exigés leur promotion à des grades élevés dans les armes savantes. Leurs voyages dans les contrées les plus éloignées leur avaient fait acquérir une expérience précoce, et l'on voyait de jeunes navigateurs qui l'auraient emporté sur lord Anson et le capitaine Cook. Les soirées du Lycée et celles de plusieurs cercles particuliers étaient incomparables non seulement par les fraîches et délicieuses figures qu'on y voyait, mais encore par la réunion de personnages historiques, illustres dans les fastes de la marine française, et qu'on ne pouvait trouver nulle autre part. Le théâtre était très suivi et méritait de l'être, par la bonté de ses acteurs et par le choix des pièces qu'il donnait. La capitale s'est bien trouvée des emprunts qu'elle lui a faits, et Joanny, qui a paru longtemps avec honneur, comme successeur de Talma, aux Français, appartenait auparavant au théâtre de Brest. Les promenades mêmes étaient, contre l'ordinaire de la province, fort bien peuplées, et sous un modeste chapeau ou un petit bonnet à rubans on découvrait souvent de charmants minois ornés d'un fin sourire, qui faisait croire qu'il y avait là des esprits délicats et des cœurs dignes d'une sincère affection.

Au milieu de ce monde, sans cesse livré à toutes les joies de la jeunesse, je m'étais fait des occupations actives et studieuses. Un service journalier, grave et important, celui du Conseil de guerre de la marine, l'étude des langues, des essais littéraires, et surtout des plaidoiries plus ou moins solennelles devant les tribunaux civils ou militaires de la ville, et jusque devant la Cour d'assises de Quimper, remplissaient mes jours et une partie de mes nuits. Mes habitudes laborieuses me rendaient ce travail léger, et je pouvais encore perdre du temps ou l'employer encore moins bien. Tel fut, par

exemple, un tout petit voyage que je fis au couvent de Pont-l'Abbé. Il avait commencé par une lettre d'amour; il aboutit à me conduire au spectacle de la plus terrible catastrophe qu'on puisse imaginer.

Une jeune recluse, ou plutôt, comme on disait alors, une victime cloîtrée, s'ennuyant à mourir dans un monastère nouvellement restauré et où l'avait reléguée la rigueur d'un père barbare, m'écrivit un jour qu'après y avoir mûrement réfléchi, elle s'était résolue à une fuite nocturne, et à venir, au moyen d'un déguisement, réclamer l'hospitalité chez moi. Cette lettre, qui d'ailleurs était charmante, me causa la plus horrible peur que j'aie eue de ma vie. Chaque fois qu'on frappait à ma porte je croyais voir entrer en habit d'aspirant de marine, le chapeau sur l'oreille, ma belle étourdie riant de tout son cœur du tour excellent qu'elle venait de jouer aux siens. Il me semblait voir à sa suite le procureur de la République, le conseil de famille, les familiers de la police, et surtout les médisants de la ville qui mettaient en une complainte notre aventure. Pour prévenir ce fatal départ je n'avais qu'un seul parti à prendre, c'était d'aller moraliser la jeune personne et la sermonner de manière à lui faire abandonner le projet qu'elle avait formé, celui d'en venir à un tel éclat qu'il n'y aurait plus aucun autre remède que de nous marier. Le surlendemain j'étais à Pont-l'Abbé. A la brune, enfermé dans mon manteau, je suivais, non sans inquiétude, le sentier qui longeait les murs du couvent; parvenu à leur extrémité je fis un signal convenu, et aussitôt la petite porte du jardinier s'ouvrit; une voix douce et caressante prononça mon nom; je ne sais plus ce qui arriva ensuite, sinon que j'oubliai de gronder, comme je me l'étais promis, cette pauvre enfant si malheureuse, un peu par ma faute.

Huit jours après je m'arrachais aux enchantements de Pont-l'Abbé, laissant ma belle amie, sinon plus résignée, du moins assez calme pour ne pas écouter les conseils du désespoir. Je lui avais fait la promesse de tout sacrifier pour opérer sa délivrance et de m'éloigner de Brest momentanément, pour lui donner le moyen péremptoire d'obtenir sa liberté et de rentrer au bercail. Nous ne pensions guère que cet engagement allait être pour nous une source de malheurs et deviendrait la cause première d'une séparation éternelle.

Dès l'instant de mon départ je fus assailli par mille tribulations,

qui se multiplièrent et se perpétuèrent tellement que j'imaginai avoir épuisé dans cette bienheureuse semaine tout le bonheur qui avait été départi à ma vie entière. Le vent d'Ouest, qui avait retenu son souffle tempêteux, pour ne pas troubler nos douces promenades dans ces campagnes pittoresques et solitaires, se déchaîna aussitôt que je fus en route; je lui dois cependant cette justice qu'il contribua puissamment à apaiser le trouble de mon esprit, et, j'en ai fait l'expérience, rien n'est plus efficace qu'un vent violent pour calmer une passion violente. Un cheval rétif et des chemins affreux ajoutèrent à mon expiation, mais ce n'était là que le commencement de mes mésaventures. En arrivant à Landevenec, mauvais hameau servant de port aux bateaux de passage qui conduisent à Brest, je trouvai la plage déserte; aucun des patrons que j'allai chercher dans les cabarets de l'endroit ne voulut partir, parce que le temps menaçait de devenir encore pire qu'il n'était. Dans mon dépit je fus tenté de m'en retourner à Pont-l'Abbé; et tout extravagante que pût être cette résolution j'aurais bien fait de la prendre. Je rencontrai un matelot qui me dit qu'une grande chaloupe du port était là dans une anse voisine, attendant des personnages de Paris pour les transporter à Brest. Je m'enquis de ces personnages, et je les découvris dans une triste chambre d'auberge, également effrayés d'y passer la nuit ou de se hasarder par un coup de vent à essayer de traverser la rade, dont la largeur est au moins de quatre lieues. Ces voyageurs, dont le hasard me rapprochait, étaient d'abord un gros homme qui s'appelait Crosnier, et que par un jugement précipité je pris pour un vieux fat, mais qui se trouva être, d'après son dire, un savant chargé par le Premier Consul de l'éducation de deux jeunes princes. Ce propos me fit croire que j'étais en pleines Mille et une Nuits, ou bien que mon interlocuteur n'était, malgré son air important, que quelque bateleur de la foire. Il disait vrai pourtant. A force d'écarquiller mes yeux je discernai dans l'obscurité de la chambre ceux qu'il qualifiait si splendidement. Je n'avais pu les voir parce qu'ils étaient de la couleur de l'ombre et se confondaient avec elle. C'étaient deux jeunes gens de 18 à 19 ans, l'un nègre parfait au nez écrasé, aux lèvres débordées, aux cheveux recroquevillés comme la laine des moutons; il était le fils d'un nègre pur sang et d'une négresse. L'autre ressemblait à un mulâtre, il avait aussi la chevelure lanugineuse, les lèvres épaisses, mais il y avait dans ses veines quelques gouttes de sang de la race blanche;

et par conséquent sa peau était basanée au lieu d'être noire. Le mélange provenait de sa mère, qui devait être une métisse ; il se nommait Isaac et il était frère de père de l'autre jeune garçon qui s'appelait Placide. Les différences physiques qui existaient entre eux étaient encore bien moins frappantes que les différences morales et intellectuelles. Le nègre était taciturne, sournois, orgueilleux et farouche ; il avait dédaigné d'apprendre les vaines sciences des blancs, et sa haine contre eux était instinctive, comme celle des bull-dogs contre les bœufs. Il ressemblait à son père. Le mulâtre avait profité de son éducation ; il se montra en toute occasion pendant cette longue journée communicatif et affectueux ; et lorsqu'il fut en face du péril il ne manqua pas d'intelligence et de résolution, tandis que son frère était comme une masse inerte privée de sentiments. Je n'ai jamais vu avec plus d'évidence le grand phénomène physiologique de la différence des races, continuant de se manifester jusque par les derniers atomes de l'une d'elles, transmis pourtant à travers l'intermédiaire de plusieurs générations adultérées.

Mais qui donc étaient ces princes africains que je rencontrais dans un cabaret enfumé de la Basse-Bretagne, et à qui s'intéressait le Premier Consul, à ce point qu'il avait voulu qu'ils apprissent à lire et qu'ils eussent des souliers ? Je ne m'en étais guère inquiété, tout entier que j'étais à l'idée de mettre la mer entre deux tendres amants, pour les empêcher de se rejoindre. Il fallut bien cependant que j'en apprisse l'histoire, car le savant précepteur en tirait plus de vanité que s'il eût été Fénelon, et qu'il se fût agi des descendants de Louis XIV. Ce n'était rien autre que les enfants de Toussaint-Louverture, nègre esclave sur une habitation de Saint-Domingue, et devenu, dans la guerre civile de cette colonie, chef de partisans, puis général, et enfin, après la destruction de l'autorité de la métropole, gouverneur ou plutôt souverain de cette île. La paix avec l'Angleterre, après neuf ans de combats sanglants, permettait à la France d'entreprendre de faire reconnaître ses droits sur une colonie qu'elle avait fondée et élevée à la plus haute prospérité. Une expédition qui avait cet objet était préparée à Brest ; et dans l'éventualité de trouver de la résistance parmi les chefs des nègres émancipés et organisés, une armée de trente mille hommes était confiée au général Leclerc, beau-frère du Premier Consul, pour recouvrer par la conquête cette belle possession, la plus riche et la plus peu-

plée qu'aient eue les Européens aux Indes occidentales. Pour mieux disposer Toussaint, le gouvernement lui renvoyait ses enfants sous la conduite du précepteur qui les avait élevés.

C'était cette troupe que je venais de rencontrer fort empêchée de sortir d'embaras. En la voyant tout aussi pressée que moi de gagner Brest, je m'offris de la mettre en route malgré vent et marée. A cet effet j'allai chercher le patron de la chaloupe dans un cabaret où il achevait de s'enivrer, et je le conduisis à son bord, au moyen d'une profusion de jurements et de menaces dont l'éloquence était irrésistible. Nous partîmes sans nous laisser arrêter par les mauvais pronostics des bateliers de l'endroit, que j'attribuai à une jalousie de métier; et, pendant assez longtemps, nous pûmes naviguer à la voile, ce qui ménagea nos nageurs. Jusqu'alors le patron avait pu tenir le gouvernail, mais le grand air ayant agi sur son cerveau, le sommeil de l'ivresse s'empara de lui, et il fallut le coucher sous les bancs. Je pris la barre d'autorité avec le commandement, et j'imprimai à la marche de la chaloupe une direction ferme et prudemment combinée. Il était grand temps. Aussitôt que nous eûmes perdu l'abri des terres, en dépassant le saillant de la Pointe espagnole, la vent devint d'une effrayante impétuosité, et nous eûmes à peine le temps de serrer notre voile. Les lames de l'Océan, lancées par la bourrasque dans le Goulet, arrivaient dans la rade avec toute leur furie : elles prirent la chaloupe en travers, les unes la soulevant d'un bord pour la chavirer, et les autres tombant au milieu de nous pour nous submerger. Pendant un quart d'heure nous fûmes sous le coup de la mort. Il fallut fuir devant la tempête, abandonner notre route et chercher notre salut dans les eaux moins dangereuses des parties reculées de la rade. Dès le commencement du péril, Isaac, celui des deux frères qui n'était que mulâtre, me dit de disposer de lui, et il prit un aviron dont il se servit très bien. Au contraire, Placide, celui qui, disait-on, ressemblait à son père, s'enveloppa dans son manteau bordé d'or et se coucha au fond de la chaloupe, attendant l'événement fatal, comme s'il était écrit que rien ne pouvait le détourner. Le savant précepteur promit à nos marins, épuisés de fatigue, une encourageante gratification qui soutint leur courage jusqu'au port; et je ne sais trop si, dans sa terreur, il ne leur aurait pas donné les mines d'or du Cibao. Je dois avouer que le danger fut si grand que je n'en ai pas rencontré un pareil dans dix campagnes d'outre-mer. Il ne s'agissait

pourtant que d'un passage de quatre lieues dans une embarcation ouverte ; mais c'est précisément dans ces occurrences qu'on se noie, et, dans la raffale que nous éprouvâmes, un canot qui contenait dix hommes fut englouti.

Quand nous entrâmes dans le port nous étions inondés et transis ; nous débarquâmes à la cale de la mâture ; et après avoir été reconnus on nous fit sortir de l'enceinte du port. Je chargeai un artilleur de piloter à une grande et bonne auberge mes compagnons d'aventure, et me hâtai de gagner mon logis, sans me douter que mes chères amours allaient périr par le naufrage d'où j'avais sauvé ces nègres maudits. Voici comment ce malheur m'arriva :

Étant allé voir, le lendemain, M<sup>me</sup> de Kéréon, dont le nom est l'un des plus recommandables du Finistère, je fus amené par la conversation à lui raconter ma tempête de la veille ; et, plein de l'émotion qu'elle m'avait causée, je la fis aussi belle que celle de Pierrot dans le *Tableau parlant*. Pendant mon récit survint l'amiral Villaret, qui était le beau-frère de la dame : il s'étonna de n'avoir pas encore appris l'arrivée des jeunes Toussaint, qu'il attendait très impatiemment. Je lui dis que, dans l'état piteux où les avait mis notre traversée, ils devaient être encore dans leur lit, mais que, s'il le trouvait bon, j'allais les lui amener. D'après sa réponse je fus les chercher, et leur étonnement fut extrême de trouver dans leur pilote de la veille l'aide de camp du Capitan-Pacha. Je m'esquivai pour aller à mes affaires et réparer le temps perdu pour elles ; je comptais sans mon hôte. Un message de l'amiral me manda d'aller chez lui dans la soirée. Il y avait là cent généraux ou amiraux et les colonels y trouvaient à peine place. Je traversai modestement cette foule dorée pour aller saluer l'amiral, qui me prit aussitôt par un bouton de mon habit et me présenta au général Leclerc, capitaine général] de Saint-Domingue. Il lui dit beaucoup de choses que j'ignorais qu'il sût, par exemple qu'on m'avait fait tort du grade que j'avais eu pendant deux campagnes ; il joignit même à sa recommandation celle de l'amiral Bruix, qui, disait-il, me voulait beaucoup de bien. Le général Leclerc me toisa d'un air distrait, comme un homme dont l'esprit est ailleurs et qui a par-dessus la tête de l'humanité. Il appela un aide de camp, et je reçus immédiatement une lettre de service qui me nommait lieutenant d'artillerie, attaché à l'état-major de l'expédition. Un ordre d'embarquement sur le vaisseau amiral *l'Océan* me fut adressé le lendemain avec injonction de



ne pas différer un moment. J'en atteste les puissances invisibles qui connaissent, dit-on, les pensées de notre âme ! je n'éprouvai pas, en subissant cette fortune inespérée, le moindre orgueil, la plus légère satisfaction. Je pris mes insignes comme une croix d'affliction, et je songeai seulement que mon départ pour un pays lointain et un service si hasardeux devaient rendre la liberté à Adèle.

Pour s'en faire une idée il faut avoir vu un vaisseau à trois ponts armé, comme *l'Océan*, pour une grande expédition, avec un équipage de mille hommes et deux mille de débarquement. Autour de ce Léviathan, long de trois cents pieds, se presse une multitude d'embarcations chargées de pourvoir à ses besoins : une citerne grande comme un étang et dont les pompes mues par une troupe de forçats enchaînés versent des flots d'eau douce dans les mille tonneaux rangés symétriquement au fond de la cale ; — une poudrière dont le pavillon jaune annonce qu'elle porte dans ses flancs le salpêtre préparé qui est l'âme des batailles ; — un parc à boulets, qui passent dans le puits du vaisseau et lui fournissent les éléments du carnage et de la destruction ; — et, complétant le tableau par une scène animée de toutes les nécessités de la vie, un marché de comestibles, une foire, un bazar établis dans une foule de bateaux de toutes sortes, habités par des harengères, des juifs, des paysans, et par tous ceux qui croient trouver là à vendre ou à acheter, y compris des bijoutiers et des marchands de vieux habits.

La variété, le bruit, le tumulte ne sont pas moins grands dans l'intérieur de ce vaste édifice de chêne et de sapin. Les habitants en sont distribués dans toute l'étendue de ses cinq étages et demi, du faux pont jusqu'à la dunette. La nuit, ils sont rangés sur trois de hauteur dans les batteries ; deux sont couchés dans des hamacs superposés, et le troisième sur le tillac. Cette accumulation d'hommes au milieu de l'obscurité, dans un local fermé hermétiquement, produit une chaleur infecte et suffocante, qui fait du séjour des entreponts un véritable supplice, surtout aux approches des tropiques. Pour échapper à ce tourment je me réfugiai dans la Sainte-Barbe, en me prévalant auprès du maître canonnier de mes vieux services dans les fonctions qu'il remplissait. Je fus là comme un enfant de la maison, et pendant tout le voyage j'eus l'avantage d'y demeurer et d'y manger, sans me soucier du privilège de prendre place à l'état-major, où la foule était si grande qu'on s'y disputait les morceaux.

Le vent d'ouest, qui avait été la première cause de ma fortune et des malheurs qui s'y attachaient, continua ses opiniâtres persécutions ; il empêcha l'escadre de mettre à la voile à l'époque fixée, et il recula son départ jusque dans les mois d'automne les plus tempétueux. Ce ne fut que le 2 décembre 1801 (28 brumaire an X) qu'enfin nous pûmes lever l'ancre, au nombre de huit vaisseaux seulement. Mais nous ralliâmes sous Belle-Ile la division de Lorient, et si nous manquâmes celle de Rochefort, qui devait nous joindre aux Canaries, nous la retrouvâmes, avec les vaisseaux espagnols de l'amiral Gravina, à l'atterrage de Saint-Domingue. La division de Toulon fit sa jonction devant le Cap.

Avant d'atteindre ce but de nos opérations, nous eûmes à lutter contre la plus rude traversée qu'ait faite une expédition transatlantique. Le temps fut constamment mauvais, la mer houleuse et l'atmosphère obscurcie par la brume. Nous étions partis trois ou quatre mois trop tard, ce qui nous fit prolonger notre voyage pendant quarante-six-jours, ou quinze en sus de la durée qu'il devait avoir. Les troupes de débarquement souffrirent beaucoup ; et quoique leur santé ne parût pas gravement altérée, elles furent mal disposées par cette pénible épreuve à celle plus dangereuse encore de leur acclimatement sous un ciel nouveau.

Samana, qui était le rendez-vous général, est une grande presque île située au nord-est de Saint-Domingue, dans l'ancienne partie espagnole de cette île. Le 14 janvier, les bâtiments qui avaient à leur bord la division du général Kerverseau nous quittèrent pour se porter par le grand canal de Porto-Rico vers la côte méridionale où gît la ville de Santo Domingo. L'état de la mer rendit le débarquement difficile, mais le succès de l'opération fut complet, et, malgré la défense qu'opposèrent les troupes nègres, le général prit possession de la ville et du beau pays qui l'avoisine.

Pendant ce temps la flotte prolongeait la longue côte du nord de Saint-Domingue, et, au moyen des pilotes que nous primes parmi les marins espagnols qui nous visitèrent, nous nous dirigeâmes vers le grand rentrant du rivage, au fond duquel est située la ville du Cap-Français, alors capitale des vastes et riches provinces dont se composait la colonie. En exécution du plan arrêté d'avance par le général en chef et l'amiral Villaret, deux divisions navales, avec des troupes de débarquement, se dirigèrent, l'une sur la ville de Port-au-Prince, et l'autre sur le Fort-Dauphin. La première

avait pour chef l'amiral Latouche et le général Boudet; la seconde porta le général Rochambeau dans la baie de Mancenille. Le reste de la flotte fit voile vers la rade du Cap, où devaient avoir lieu les principales opérations maritimes et militaires.

Dans cette partie de l'île les approches du rivage sont défendues par des cayes, récifs de corail qui laissent entre eux des passages étroits, mais assez profonds pour permettre aux vaisseaux d'y pénétrer. Toutefois il y a beaucoup de danger à manœuvrer dans leur voisinage, parce que les courants ou les vents peuvent y naufrager les vaisseaux les mieux gouvernés, et que le moindre choc de ces rochers aigus et coupants défonce soudain les bâtiments, comme il arriva à deux vaisseaux de 74, *le Desaix* et *le San-Genaro*. Un autre obstacle à l'entrée des navires dans le port est une alternative des courants d'air qui, le jour, viennent du large, et la nuit soufflent de la terre; en sorte que si l'on manque le moment favorable il faut ajourner au lendemain l'opération qu'on peut avoir le plus grand intérêt à ne pas différer. Ces marées atmosphériques sont causées par la différence de température qu'ont, tour à tour, l'île frappée par les rayons du soleil, et la mer échauffée par leur action.

Ces phénomènes purement météorologiques eurent l'influence la plus désastreuse sur les événements historiques. Il aurait fallu, avant d'arriver en leur présence, les connaître parfaitement, apprécier et calculer leurs effets ainsi que les conséquences qui pouvaient en sortir. L'étude du monde physique est considérée comme un luxe intellectuel, qui ne doit appartenir qu'aux savants de profession, et cependant sans elle les projets les mieux conçus, les plus habilement exécutés peuvent échouer misérablement comme il nous arriva.

Le 19 janvier (14 pluviôse) vers deux heures après midi, quand la brise du large soufflait vers la terre depuis longtemps, deux de nos frégates furent envoyées à l'ouvert de la rade du Cap, pour s'assurer des dispositions du commandant de la ville; elles firent des signaux de reconnaissance, qui ne reçurent aucune réponse. Il était dès lors évident que Toussaint-Louverture, ce nègre qui était parvenu à ranger l'île entière sous sa domination, se mettait en hostilité contre la France et qu'il allait refuser de reconnaître l'autorité de la métropole. Il aurait fallu que la flotte pénétrât sur-le-champ dans la rade et fit débarquer toutes les troupes sur les quais de la ville et les rivages voisins. Mais le vent allait bientôt manquer

pour une si grande et si rapide opération, et dès lors l'escadre était forcée de s'éloigner en prenant la bordée du large pour se garder des récifs.

L'amiral, impatient d'apprendre quel était l'état des choses, fit signal au cutter *l'Aiguille* de l'accoster. Le capitaine vint à bord de *l'Océan* recevoir ses instructions; c'était l'une de mes anciennes connaissances des pays lointains. Au moment où il retournait à son bâtiment je lui demandai de m'emmener; il répondit qu'il le ferait volontiers si j'en avais la permission. L'amiral qui était sur la dunette ayant fait un signe de tête, je descendis avec le capitaine, et nous partîmes toutes voiles dehors.

*L'Aiguille*, disaient les matelots, glisse sur cayes comme un coulirou et fend l'air comme un paille-en-queue. Bien nous en prit de tirer très peu d'eau et de marcher vite. Par une précaution cauteleuse, toutes les balises qui marquaient les écueils et servaient à piloter entre eux les navires avaient été détruites, afin que nos vaisseaux allassent se jeter sur les hauts-fonds cachés par la mer; mais notre cutter passa partout en bravant les dangers, et nous entrâmes rapidement. A la droite de la ville qui se montrait déjà devant nous était le fort Picolet, armé de batteries de mer qu'on disait être formidables. En voyant la fumée qui s'élevait derrière son parapet, il me fut facile de prédire qu'on allait tirer sur nous à boulets rouges. C'était nous faire beaucoup d'honneur, attendu qu'avec des bordages épais de trois pouces *l'Aiguille* pouvait être coulée par quelques biscaïens dans sa flottaison. Heureusement les canonniers ennemis avaient moins d'adresse que de bon vouloir; ils nous visèrent de but en blanc, et leurs boulets vinrent tomber derrière nous dans l'endroit que nous venions de quitter. Un seul égaré traversa nos voiles, comme pour nous montrer à quel péril notre vitesse et notre résolution nous avaient fait échapper. Le capitaine voulant éviter une récidive se hâta, en arrivant au mouillage, d'aller jeter l'ancre au milieu des navires marchands, venus là pour le compte du commerce de leurs différents pays. Tous hissèrent leurs pavillons pour saluer le nôtre et nous accueillirent par des acclamations. Cette réception nous fit grand plaisir, et nous fûmes satisfaits de trouver dans cette ancienne colonie de la France, dont les habitants tiraient sur nous à boulets rouges, des étrangers qui nous témoignaient tant d'affection.

L'ennemi, doublement irrité de nous avoir vus braver le feu de

ses batteries et de ne pouvoir empêcher qu'au milieu de sa rade on ne célébrât notre bienvenue, résolut d'en venir aux extrémités les plus violentes. Deux chaloupes du port ayant à leur bord des troupes nègres et portant chacune au moins cinquante hommes se détachèrent de la cale de l'État, et se dirigèrent sur le cutter. A leur approche notre capitaine les héla et, les arrêtant à distance, déclara qu'il ne recevrait que leur commandant. Celui-ci, en montant à bord, put juger que nous étions préparés à nous défendre à outrance; il nous notifia qu'il était chargé par le général Barradas de prendre possession de notre bâtiment. Pour toute réponse notre capitaine appela le maître canonnier, lui fit allumer quatre lances à feu et lui ordonna de faire sauter le cutter aussitôt que les nègres monteraient à son bord. Alors se retournant vers l'envoyé du commandant de place, il lui dit froidement de faire exécuter à son gré les ordres qu'on lui avait donnés. A la vue des lances flamboyantes prêtes à faire tout disparaître dans une explosion de la Sainte-Barbe, le capitaine noir battit en retraite pour aller consulter son chef, et dit en s'en allant : « Eh ! eh ! Beket-là, li méchant du moins ! » Ce fut ainsi qu'avec une admirable résolution notre chef nous délivra du malheur de tomber entre les mains de ces misérables. Quand il faut allier l'intelligence, l'audace et le courage pour une action d'éclat, le militaire français est incomparable, et cette belle conduite semble si naturelle que je ne crois pas que l'on ait jamais publié le fait qui vient d'être rapporté, quoique j'en aie rendu compte à l'amiral Villaret, qui sans aucun doute en récompensa le commandant du cutter.

A peine les chaloupes ennemies s'étaient-elles éloignées que nous fûmes environnés par les canots élégants des navires mouillés autour de nous. Les Américains, les Espagnols, les Anglais, les Danois s'empressèrent de nous rendre visite et de nous faire des offres de services. Le consul des États-Unis s'attacha à moi particulièrement et me fit mille instances pour m'emmener dîner à son bord. Notre capitaine, qui ne pouvait s'absenter, désira que j'acceptasse l'invitation et que je m'en prévalusse pour faire un précis de la situation de l'île, afin de pouvoir en informer l'amiral promptement et d'après des témoignages irrécusables. Je me rendis donc sur le navire américain où le consul avait pris sa résidence, dans l'appréhension qu'il avait conçue que Toussaint n'eût adopté quelque parti désespéré. Pendant que nous étions à table il survint un inci-

dent singulier. Les troupes nègres, ne pouvant occuper le cutter, furent postées sur les navires qui l'entouraient et purent ainsi le mettre en surveillance. Mais l'exécution de ce dessein était à peine commencée que *l'Aiguille* leva l'ancre et s'en fut dans un mouillage solitaire, laissant ses espions fort désappointés. Aussitôt la nuit, elle se glissa hors la rade et alla rendre compte qu'il n'y avait plus aucune espérance que dans la victoire de nos armes. Une notification fanfaronne avait déjà montré à nos généraux qu'il n'y avait point d'autre chance. Le capitaine de port du Cap, un laid mulâtre, couvert de broderies d'or, et qui portait le nom de mauvais augure Sangos, s'était rendu dans son grand canot à bord de *l'Océan*, et là il avait déclaré, au nom du lieutenant de Toussaint, le général nègre Christophe, que la flotte française devait attendre dehors la réponse de leur chef, et que si elle entrait dans la rade, la ville serait réduite en cendres et tous les blancs massacrés. Une députation de la municipalité vint supplier l'amiral de différer de forcer la baie, sans quoi tout serait perdu. Il fallut bien accorder un fatal délai, puisque déjà la soirée était assez avancée pour que la brise de terre soufflât et rendit impossible aux vaisseaux de pénétrer dans la rade. Tout le monde sur *l'Océan* prit les menaces de Christophe pour une gasconade de nègre; l'amiral seul les jugea fort sérieuses, ce qu'on put voir à sa tristesse; il garda Sangos comme otage d'un officier qu'il envoya au Cap pour tenter un dernier effort.

Pendant ce temps, le consul américain, qui croyait encore à un dénoûment pacifique, me faisait les honneurs de l'hospitalité avec un luxe de bonne chère dont je n'avais guère eu d'exemples dans mes faméliques expéditions. Le navire où il s'était installé était un vrai bijou. Le dîner fut servi sous une tente élégante qui couvrait le gaillard d'arrière; il fut copieux, succulent, prolongé, arrosé de vins français et espagnols et de liqueurs des quatre parties du monde. La conversation fut curieuse et instructive; elle m'apprit dans le plus grand détail comment, à force d'idées fausses, de mesures extravagantes, de mauvais choix d'hommes ignorants, passionnés, sans talents et sans probité, la France était parvenue à perdre la magnifique colonie de Saint-Domingue, œuvre de deux siècles d'immenses travaux dont la fortune avait protégé le succès; comment, les esclaves étant devenus les maîtres, les plus habiles d'entre eux avaient subjugué leur population imbécile et établi un gouvernement militaire, puisant sa force dans douze demi-brigades d'infan-

terie régulière, avec un corps de cavalerie de mille cinq cents hommes, et soutenu par une levée en masse des nègres des campagnes, désignés sous le nom de cultivateurs. Toussaint-Louverture était le chef de ce gouvernement ; il en était le moteur invisible, car on ne savait jamais où il était, et, même dans les actions les plus décisives de la campagne qui allait commencer, il ne parut jamais à la tête de ses troupes. Ses lieutenants : Christophe et Dessalines, le représentaient partout, comme s'ils étaient les visirs de ce sultan mystérieux. C'étaient deux nègres nés à Saint-Domingue, astucieux, félons, cruels à l'égal des chefs Achantis ou du Dahomey ; ils ne s'étaient approchés de la civilisation que pour en prendre les vices<sup>1</sup>.

Mon hôte, qui avait au Cap, en marchandises ou en créances, des intérêts montant à plusieurs millions, voulut aller à terre après dîner, et il me proposa de m'y mener visiter la ville, à la condition expresse de ne pas dire un mot français, afin de pouvoir passer pour un attaché au consulat américain. J'acceptai avec empressement. Nous trouvâmes une garde à la cale où nous descendîmes. Mais le consul étant connu et affectionné, on nous laissa passer sans aucune objection.

Dans la demi-teinte du soir, la ville me parut belle, et certainement elle était très grande. La perspective de ses rues fuyait dans le lointain à une énorme distance. Tout y portait l'apparence de la richesse et d'un luxe splendide, entièrement étranger aux autres colonies. Il y avait très peu d'hommes dans les quartiers que nous parcourûmes ; mais les femmes y fourmillaient, elles étaient toutes parées des plus beaux tissus de l'Inde et d'une multitude de bijoux précieux. On voyait percer l'inquiétude, l'effroi dans chaque contenance ; et l'on aurait dit que, comme aux approches de l'ouragan ou du tremblement de terre, un instinct secret donnait aux esprits la prévision d'une affreuse calamité. Pas un seul Européen ne se montrait dans cette cité pantelante, qui touchait à l'heure fatale de sa ruine ; et, comme Pline à Pompéïa, je fus le dernier qui la vit à son dernier instant.

Après avoir fait un long circuit dans ces rues peuplées d'une population qu'agitait une fièvre brûlante, le consul me proposa d'aller nous rafraîchir dans une maison qu'il visitait habituellement,

1. Christophe vient de mourir en Angleterre dans une maison de travail forcé (work-house) où il vivait depuis plusieurs années.

et où il était attendu avec la plus grande impatience. Nous en trouvâmes la maîtresse dans une galerie haute, fermée par des jalousies, qui, laissant pénétrer la brise, en faisaient un lieu d'une température délicieuse. De grandes tables d'acajou massif, des sofas en treillis de jonc et une profusion de fleurs admirables en composaient tout l'ameublement. L'hôtesse était l'une de ces femmes de couleur si célèbres de Saint-Domingue pour leurs enchantements irrésistibles. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans, elle était déjà presque sur le retour, sa vie sédentaire et occupée l'ayant affligée d'un embonpoint prématuré dont les séductions actuelles ne pouvaient être d'une longée durée. Elle était mise avec une simplicité magnifique. Sa robe de mousseline des Indes, superbement brodée, avait une queue trainante, des manches extrêmement courtes qui laissaient voir tout à fait des bras admirables et un corsage dont la double échancrure était encore plus ravissante. Ses pieds et ses mains n'auraient pu trouver leurs pareils qu'en Espagne. Avec une toilette digne d'une princesse et qu'elle portait avec autant d'aisance et de fierté, elle avait pour coiffure, suivant l'usage créole, un madras rouge et jaune, arrangé comme celui de Virginie, mais qui valait tout seul un champ de cannes à sucre ou la récolte d'une caféière. Autour d'elle étaient sept ou huit jeunes filles, ses sœurs, nièces ou cousines, toutes plus jolies les unes que les autres, et animées d'un vif désir de plaire et d'être aimées, le seul bonheur que puissent avoir jamais les femmes sous le ciel des tropiques et même au delà. Tout ce monde parlait indifféremment français ou anglais, mais dans le dialecte mignard et enfantin des colonies, avec une foule de mots qui ne sont dans aucun dictionnaire.

Les présentations, qui se firent à l'anglaise avec une gravité comique, m'apprirent que la dame de la maison s'appelait Lucie, et les jeunes personnes : Aglaé, Hortense, Ida, Eucharis. Je n'avais pas besoin de ce dernier nom pour reconnaître que j'étais dans l'île de Calypso. Un thé somptueux fut servi, accompagné de toutes les friandises créoles, entre autres de fruits confits très divers, environnés de cristallisations de sucre, blanches ou colorées, d'une grandeur et d'une régularité étonnantes. Je me fis expliquer chaque chose, et ce fut à qui se chargerait de m'instruire. Le même empressement fut prodigué pour me préparer les cent breuvages par lesquels on cherche aux Antilles à apaiser la soif dont on est sans cesse dévoré ; mais je refusai également la limonade glacée et le punch



brûlant, et je m'en tins, avec la sagesse dont aurait dû faire preuve l'élève de Mentor, à quelques verres d'eau mêlée d'un peu de vin de Madère. Le consul, qui ne perdait pas de vue ses affaires, nous quitta pour faire évacuer à bord des navires de la rade les marchandises américaines qui étaient emmagasinées dans la ville. Cet acte de prudence me parut d'assez mauvais augure, mais le vice-consul, qui resta avec nous, m'assurant qu'il ne s'agissait que de l'exécution de quelques ordres déjà donnés le matin, je continuai de tenir tête aux belles questionneuses dont j'étais entouré. Ce qu'elles avaient surtout à cœur de savoir, c'était comment en France un cavalier galant et bien épris faisait connaître son amour, et comment y répondait une jeune fille sage, sensible et bien élevée. Il paraît qu'en essayant de satisfaire leur curiosité, mes paroles et l'imitation du langage des amoureux reproduisirent si bien ce qu'elles en savaient que leur malice et leur gaité en furent excitées au plus haut degré. Elles me sollicitèrent avec les plus vives instances de leur raconter quelque histoire d'amour, — *love story*. J'y consentis, et toutes ces jeunes filles vinrent s'asseoir à terre sur des nattes, des coussins, au pied du sofa où Lucie et moi étions placés, se groupant ensemble, s'appuyant affectueusement les unes sur les autres et formant le plus joli parterre de fleurs qu'on puisse imaginer. Le conte que je fis eut un succès si grand qu'il aurait mérité que je me le rappelasse. Boccace en eût été jaloux s'il avait vu mon charmant auditoire, la tête penchée, les lèvres entr'ouvertes, la poitrine palpitante, frémissant des malheurs dont étaient menacés de tendres amants, et se réjouissant des bons tours qu'ils jouaient à leurs méchants persécuteurs. L'image colorée des chagrins et des joies de la jeunesse dans un autre monde faisait battre le cœur de toutes ces belles personnes, qui, privées de société, de spectacle, de lecture, devinaient cependant qu'une vie moins monotone que la leur existait quelque part. Des expressions de reconnaissance pour mon intéressant récit sortirent de toutes les bouches ; et M<sup>me</sup> Lucie, pour mieux me témoigner sa gratitude, tira de la profondeur de son corset de satin blanc une fleur rare qu'elle me présenta. C'était une rose sans épines, attachée avec un fil d'argent à une branche de myrte à grandes pétales blanches. Rien de plus joli sans doute, mais aussi rien de plus dangereux que ce bouquet, car il est bien connu aux Antilles que son odeur suave et pénétrante inspire magiquement une passion mortelle ! Pour

éloigner de moi ce talisman je m'empressai de demander qu'il me fût permis de lui rendre la place enviée qu'il avait occupée, et je sollicitai galamment le prix de sa rançon. J'allais le recevoir, et les jeunes filles, entraînées par l'exemple, détachaient déjà leurs bouquets pour me les donner, sauf à les reprendre aux mêmes conditions, quand tout à coup vingt coups de fusil à balles, tirés à quarante pas de la maison, firent retentir l'air de leurs détonations et de leurs sifflements, et furent suivis de cris affreux d'effroi et de douleur.

Mon compagnon le vice-consul américain et moi nous courûmes à nos armes, et en un clin d'œil nous fûmes dans la rue. La foule éplorée nous conduisit sur une petite place voisine où nous vîmes avec horreur, à la lueur des torches, huit cadavres étendus à terre. C'était toute une famille de blancs qui venaient d'être surpris dans la tentative d'aller rejoindre la flotte française. Christophe avait ordonné leur mort; et leur escorte, sans aller plus loin, les avait fusillés en cet endroit, à bout pourtant, puis s'était éloignée à la hâte, n'étant pas encore en ce moment familiarisée avec ces exécutions, comme elle le fut depuis par leur réitération. Du milieu de ces morts surgit inopinément une femme qui se dressa sur son séant, et se mit à crier d'une voix lamentable : « Achevez-moi ! achevez-moi ! » Je fus pour la secourir ; mais elle se rejeta en arrière, avec un bruit d'ossements brisés ; et aussitôt ses membres se tordirent, son corps se replia, sa bouche se distendit horriblement, ses yeux sortirent de leurs orbites, et elle fut prise du râle de la mort. « C'est fini d'elle ! dit un spectateur : elle a le tétanos. »

En fuyant cet affreux Golgotha, nous tombâmes au hasard dans une large rue que remplissait une foule d'habitants de tout sexe, de toute couleur, de tout âge. C'était la population qui, alarmée sur les mauvais desseins de Christophe, allait en masse se jeter au pied de ce général pour le supplier d'épargner la ville, de sauver les propriétés et de préserver les personnes de la misère, de la famine et d'une lente et douloureuse agonie. Déjà ce barbare avait répondu à l'aide de camp de l'amiral par des menaces et des paroles arrogantes, déclarant qu'il bravait l'autorité de la France, et qu'il le lui montrerait bientôt. Son insolence n'eut plus de bornes lorsque, ayant rassemblé ses troupes et leur ayant fait prêter serment de combattre les Français jusqu'à la mort, il se vit assuré de forces assez grandes pour exécuter ses projets. Les autorités municipales,

les familles les plus distinguées de chaque caste, les femmes, les enfants se prosternèrent à ses pieds pour le fléchir. Un homme de sa couleur, le nègre Télémaque, qui était maire de la ville, l'adjura avec des larmes, par les raisons les plus puissantes, de ne pas attacher à son nom un souvenir qui le ferait exécuter. Il ne répondit que par des injures et des vociférations, répétant que si l'escadre française pénétrait dans la rade il ne resterait pas pierre sur pierre et que la terre même brûlerait.

L'esprit sanguinaire du chef animait déjà ses soldats et leur inspirait les actions les plus révoltantes. En passant sur une place où s'élevait une église, nous y trouvâmes une multitude de femmes agenouillées à terre, priant Dieu avec ferveur de détourner les malheurs dont leurs familles étaient menacées. Un prêtre vénérable les exhortait à cette vertu chrétienne si difficile à pratiquer quand on est au comble de l'infortune : la résignation. Ses paroles furent interrompues par un tumulte, des cris, des gémissements. C'était un escadron de la cavalerie nègre qui s'était rué sur ces malheureuses créatures, les foulant aux pieds des chevaux, et marquant chacun de leurs pas par un nouveau meurtre ou d'horribles blessures. Parmi cette foule prosternée il y avait des femmes de toutes couleurs, et les monstres qui les écrasaient portaient la mort dans les flancs de celles dont ils avaient reçu la vie. Le prêtre, pour sauver ces infortunées, les fit entrer dans l'église, dont il défendit la porte en y élevant un autel où il exposa le Saint-Sacrement. Il resta lui-même dehors pour repousser l'ennemi par la prière ou l'anathème. Mais, pendant qu'il gardait ce poste, les cavaliers, tournant l'église, y mirent le feu, et la plupart des femmes qui s'y étaient réfugiées périrent dans l'incendie.

La terreur que répandait la cruauté de Christophe avait paralysé le courage des hommes, et ce furent des femmes qui seules opposèrent de la résistance. Un blanc qui avait reçu un coup de fusil d'une sentinelle noire vint chercher un asile, pour mourir tranquille, chez une mulâtresse dont il était aimé. Bientôt une patrouille vint le chercher, sans doute pour l'achever au coin de la rue. Sa maîtresse, déterminée à le défendre jusqu'au dernier soupir, s'arma d'une hache bien affilée, et, s'emboisant dans l'obscurité derrière la porte, elle tua les quatre premiers soldats qui voulurent entrer ; puis, se jetant sur les autres dans l'escalier en bravant leur fusillade, elle en renversa encore autant. Quand nous passâmes devant sa

maison, nous la vîmes qui, avec l'aide d'une vieille négresse, précipitait tous ces cadavres du haut de son balcon, aux acclamations de la foule pleine d'admiration pour son courage qu'elle n'osait pas imiter.

Jusqu'alors l'insurrection ne s'était engagée que par des fanfaronnades et des atrocités, et j'avais encore quelque espoir qu'en voyant entrer, peu d'heures après, la flotte française, elle reculerait devant l'exécution de ses projets. Je ne tardai pas à être détrompé. Une lumière subite, une violente détonation et les sifflements aigus de mille débris projetés dans les airs nous apprirent, à nos risques et périls, qu'une grande explosion avait lieu. C'était celle d'un magasin à poudre auquel Christophe avait fait mettre le feu. Je jugeai que l'évacuation de la ville allait suivre cette mesure et qu'elle en précédait l'incendie, crime que j'avais refusé de croire possible tant il était sauvage et barbare. Cette conviction nous détermina, mon compagnon et moi, à gagner, par des rues détournées, la demeure de M<sup>me</sup> Lucie, pour l'emmener avec sa famille chercher un refuge à bord de quelque navire de la rade. Chemin faisant nous fîmes mille rencontres, nous eûmes mille aventures plus dangereuses les unes que les autres; enfin, nous arrivâmes pour trouver la maison fermée, abandonnée, mais défendue par le pavillon américain, qui était arboré sur la porte entre deux gros lampions. Le consul nous avait prévenus; il avait conduit ces dames en rade, et pour tâcher de sauver leur habitation il l'avait mise sous la protection du drapeau des États-Unis.

Notre longue course nous avait donné cette soif brûlante qu'on éprouve aux Antilles dès qu'on fait quelque exercice. Pour l'apaiser, mon compagnon s'introduisit, je ne sais comment, dans la maison, et vint m'en ouvrir une porte que nous refermâmes soigneusement. A notre grand étonnement nous découvrîmes dans une salle un matelot américain qu'on avait laissé là comme un gardien, mais qui, dans son ennui, ayant trouvé du rhum, en avait bu suffisamment pour enivrer tout un équipage. Dans l'état où il était, cet imprudent eût été perdu si nous ne fussions survenus. Pour chasser au plus vite son ivresse, je lui fis prendre, bon gré mal gré, une pinte d'eau et de sel, dont l'effet fut violent, il est vrai, mais radical. Pendant que ce remède opérait j'écrivis à l'amiral un récit exact et détaillé des terribles occurrences dont j'avais été témoin, et je lui prédis qu'au moment où il lirait ma lettre la superbe ville du Cap-Français, l'orgueil des colonies des Indes occidentales, ne serait

plus qu'un monceau de cendres. Le matelot américain, qui grâce à ma recette médicale avait recouvré complètement la raison, se chargea de porter ma dépêche à bord de *l'Océan*, et de la remettre à l'amiral lui-même. Ce brave et intelligent marin réussit à remplir cette difficile mission, quoique l'escadre fût à trois lieues au large pour éviter les écueils du rivage. L'amiral, n'ayant aucune nouvelle de la ville, était dans une mortelle inquiétude, lorsque ma lettre lui parvint; il la communiqua sur-le-champ au général en chef Leclerc, et ils prirent, en conséquence, d'importantes dispositions. Dix ans après, dans un temps rempli de si grandes choses, l'amiral se ressouvenait encore de cette lettre comme d'un service remarquable qui avait justifié l'opinion qu'il avait de moi. Mon messenger reçut une belle gratification, et le pilotage d'un vaisseau lui fut confié.

Il eût été sage de quitter la ville en même temps que lui, et je l'aurais fait sans doute si j'eusse été seul; mais mon jeune compagnon connaissait si bien les localités qui devaient protéger notre retraite, il était à la fois si calme et si intrépide que le danger de rester jusqu'à la dernière extrémité me parut pouvoir être affronté. Notre résolution ne tarda pas à être mise à l'épreuve. Une effroyable explosion secoua la maison si violemment que nous crûmes qu'elle s'abîmait sur nous. C'était un autre magasin à poudre que les nègres faisaient sauter. Une grêle de brandons de feu tombant sur tous les édifices des environs, l'incendie menaçait de nous entourer. Pour reconnaître notre situation, nous montâmes sur une terrasse qui dominait les toits, et que, dans des temps plus heureux, on avait ornée de caisses d'arbrisseaux rares, odoriférants. Nous ne pûmes d'abord rien distinguer qu'une pluie d'étincelles traversant une atmosphère de fumée bleuâtre, avec des reflets roux et dorés. On avait peine à respirer au milieu des vapeurs sulfureuses et enflammées qui remplissaient l'air. Mais le vent de terre, soufflant par rafales, chassa ces nuages vers la rade et nous permit de découvrir la ville et de planer sur une vaste étendue de ses quartiers les plus beaux. La nuit n'y apportait aucun obstacle, car des lueurs qui s'élançaient vives et abondantes de plusieurs foyers éclairaient les édifices, les rues, les places publiques, et faisaient discerner, à l'aide de ce jour faux et sinistre, la population éperdue, ainsi que les soldats postés à chaque carrefour pour s'emparer d'elle et la soumettre aux violences, aux outrages, aux indignités qu'infligent à leurs prisonniers les hordes africaines les plus barbares. Ces foyers

de lumière étaient six ou sept incendies partiels dont les flammes s'élevaient au-dessus des maisons de la ville. Mon compagnon s'orienta, et reconnut que les édifices les plus utiles, les plus grands et les plus beaux étaient ceux déjà livrés à la destruction. C'étaient notamment : le palais du gouvernement, l'arsenal, les casernes, les bureaux de la marine, les magasins de l'État, le greffe des tribunaux et une partie du vaste hôpital de la Providence, où gisaient une multitude de malades, avec des femmes, des enfants, qui étaient venus y chercher un refuge.

Pendant que ce spectacle effrayant se développait dans la vaste perspective de la ville, notre attention fut attirée par des clameurs si fortes qu'elles semblaient la voix de tout un peuple. Cet immense tumulte grandissait en s'approchant, comme le bruit des flots irrités de la marée montante ; il venait vers nous lentement par l'extrémité de la cité, là où s'élève une ceinture de mornes escarpés et stériles, sans autre habitation qu'une vigie, et sans autres chemins que des sentiers âpres et sinueux. Notre anxiété déjà si grande redoubla quand nous distinguâmes, au milieu de cet assemblage de sons d'abord confus, des cris, des sanglots, des imprécations, les plus terribles expressions du désespoir des victimes et de la fureur de leurs bourreaux. Enfin nous vîmes arriver et passer sous nos yeux, en bas de la terrasse où nous étions embusqués, la malheureuse population de cette ville, naguère encore si prospère, marchant entre deux rangs de soldats noirs qui, sans pitié pour les femmes, les vieillards, les enfants, hâtaient leurs pas chancelants par des menaces et des coups. Arrachés pendant la nuit à leurs foyers domestiques, ces captifs étaient à peine vêtus ; les uns emportaient dans un chétif paquet, encore trop pesant pour leurs forces, tout ce qui devait leur rester de leur prodigieuse fortune ; les autres, ne songeant qu'à leur famille, étaient chargés de leurs vieilles mères et attiraient après eux leurs enfants en pleurs ; on en voyait qui s'associaient pour transporter leurs malades, pour soutenir des blessés dont le sang ruisselait encore, pour entourer des jeunes filles à demi-nues et les préserver, s'il était possible, des violences de la soldatesque effrénée, maîtresse de leur vie et de leur honneur.

Une troupe de nègres, choisis parmi les plus féroces de ces brigands, devançait la colonne pour la grossir, en tirant par force de leurs maisons les habitants de l'un et de l'autre côté de la rue. Quand les portes étaient fermées, ils les forçaient avec des pinces de fer ;

ils s'introduisaient dans les appartements, prenaient tout ce qui était à leur convenance, bouleversaient chaque chose pour découvrir les trésors cachés, et, saisissant les hôtes de ces demeures, ils les entraînaient dehors, pour les réunir aux autres captifs. Des scènes qu'on ne peut décrire se passaient dans ces affreux moments. Des femmes blanches qui étaient restées dans l'espoir d'échapper aux recherches de ces barbares étaient trouvées par eux dans quelque réduit; on les voyait s'élancer à leur balcon, pour se précipiter sur le pavé, et demander un asile à la mort; mais des bras noirs et musculeux s'allongeaient pour les retenir par leurs vêtements; une force irrésistible les attirait dans l'obscurité de leur chambre; on entendait des cris affreux, une lutte, et puis rien, sinon le râle de l'agonie. Un instant après, un nègre hideux sortait de la porte, le rire à la bouche et les mains couvertes de sang.

Dès que la colonne des captifs était passée, une autre troupe de bandits, commandée par des officiers nègres couverts d'habits brodés d'or, se jetait dans la maison dévastée, y ramassait tout ce qu'il y avait de combustible, et au moyen des lances à feu dont elle était armée embrasait en un instant chaque édifice. Bientôt les flammes qui s'élançaient par toutes les issues, qui se frayaient un passage à travers les toits, qui, surbaissées par le vent, s'étendaient d'un côté des rues à l'autre côté, ne formèrent plus, en se réunissant, qu'une nappe de feu, grande de plus d'une lieue carrée, et représentant, avec une effroyable réalité, le lac infernal du Dante.

Plus d'une fois l'incendie, dans ses progrès rapides, dévora des maisons où il restait encore des habitants qui, cachés sous les combles, avaient trompé les perquisitions faites dans leur domicile. On les voyait fuir devant le feu qui les poursuivait de chambre en chambre, d'étage en étage; puis ils disparaissaient dans des tourbillons de flammes et de fumée quand les planchers s'abîmaient sous leurs pas, ou lorsqu'un mur s'écroulait sur leur tête avec fracas. C'était le sort qui nous semblait réservé, car si la maison où nous étions n'avait pas été incendiée, par respect pour le pavillon des États-Unis qui la couvrait, il était impossible qu'elle continuât longtemps encore d'échapper au contact de la flamme qui consumait les maisons voisines. Il était temps que nous fissions notre retraite. Un incident vint la retarder. Voir ces horreurs, ces désastres, assister à cette Saint-Barthélemy, au sac, au pillage, à la destruction d'une grande ville, à la ruine d'une colonie splendide, au

massacre de ses habitants, c'était plus qu'il me fût possible de supporter. Je fus atteint d'une douleur cérébrale si atroce qu'il semblait que ma tête s'entr'ouvrait. Des vomissements convulsifs ne me soulagèrent point; et j'allais être pris complètement de vertige lorsqu'un instinct pareil à ceux des animaux qui se sentent mourir me conduisit à un réservoir dont l'eau servait à l'arrosage des fleurs de la terrasse. J'y plongeai la tête entièrement à plusieurs reprises, et j'y restai immergé jusqu'à suffocation. Ce remède héroïque réussit et me rendit mes facultés. Toutefois, le germe du mal ne fut point étouffé; et à dater de cette nuit funeste j'ai éprouvé des crises analogues, quoique moins violentes, lorsque j'étais sous l'empire de quelque vive émotion. Cette irritation cérébrale s'est prolongée pendant trente ans, et son premier effet fut de faire blanchir mes cheveux. Quand ils commencèrent à changer de couleur, je n'avais encore que vingt-trois ans.

Pendant cette crise si dangereuse, dans la position où nous étions, mon compagnon, M. Robert Brown, se dévoua à mon salut avec un courage admirable. Un quart d'heure qui s'était écoulé avait permis à l'incendie de nous resserrer plus étroitement. Des pyramides de flammes surgissaient autour de notre asile et faisaient pleuvoir sur nous des charbons ardents. Nous quittâmes notre belvédère et sortîmes de la maison par une porte donnant sur la rue de derrière. De là nous pûmes gagner des jardins en franchissant leur clôture, et traverser des rues dont les édifices moins considérables fournissaient moins d'aliments au feu. Il y en eut une cependant où nous faillîmes rester, la flamme de chacun de ses côtés se rejoignant presque au milieu où nous devons passer, dans un défilé très étroit. Il nous fallut braver une fumée étouffante et une température de four à boulets rouges. Mon brave camarade y perdit sa belle chevelure saxonne; j'en fus quitte pour quelques brûlures. Arrivés au bord de la mer, nous tombâmes dans un cordon de troupes noires; mais le vice-consul se fit reconnaître, et nous passâmes sans trop de difficultés. Une embarcation nous conduisit à bord du navire américain, où le consul lui-même avait établi son quartier général. Nous y trouvâmes toute la compagnie des dames qui, la veille, nous avaient fait passer une si gracieuse soirée. Les temps étaient bien changés. Cependant elles n'en furent pas moins bonnes et affectueuses. Je dois avouer qu'en ce moment j'avais bien moins besoin de tendresse que de sommeil; aussi allai-je dormir dans



un coin pendant une heure ou deux, sans prendre aucun souci de l'amour et de la gloire. Je fus réveillé par le canon, et quand j'ouvris les yeux ce fut pour voir un spectacle qui me fit battre le cœur, comme une manifestation de la Providence libératrice et vengeresse dont nous croyions être abandonnés.

C'était la flotte française entrant à pleines voiles dans la baie du Cap, aussitôt que le premier souffle de la brise de mer s'était fait sentir. En tête de nos vaisseaux était l'*Océan*, les flancs hérissés de ses cent vingt canons, portant à son arrière le pavillon tricolore, et à son grand mât le pavillon carré de l'amiral commandant en chef. Sa dunette, ses gaillards, ses passavants étaient couverts de vieux soldats de la République, qui sous Hoche et Moreau avaient fait la campagne d'Allemagne et de l'armée de Sambre-et-Meuse. Ayant toujours été à bord de nos escadres lorsqu'elles entraient dans un port, j'étais comme ces acteurs qui jugent imparfaitement l'aspect de la scène où ils jouent un rôle. Cette fois j'avais payé fort chèrement le droit d'être simple spectateur, mais je dois dire que j'en fus bien récompensé par la magnificence du tableau qui s'offrit à mes yeux. Notre flotte entra dans la passe, entre les récifs privés de leurs balises, et s'avança majestueusement vers le mouillage, sans tirer un seul coup de canon. A la vue de l'*Océan*, qui s'élevait sur la mer comme une montagne flottante, armée de batteries étagées formidables, les canonnières nègres des forts Picolet et Saint-Joseph abandonnèrent leurs pièces et donnèrent à la garnison le signal de la fuite. D'autres défenses, où Christophe avait placé les officiers les plus sûrs, les forts Belair et Saint-Michel et la batterie de l'arsenal eurent l'audace de tirer sur nos vaisseaux qui dédaignèrent de répondre à leur attaque. Ce fut seulement quand l'escadre eut jeté l'ancre qu'en voyant à la Petite-Anse une troupe de nègres qui incendiaient les maisons, les vaisseaux le *Jean-Jacques Rousseau* et le *Patriote* lâchèrent une bordée qui fit disparaître ces brigands.

Je me rendis à bord de l'*Océan*; l'amiral Villaret me reçut avec bonté et me chargea de dresser un rapport de tout ce que j'avais vu dans cette nuit fatale, dont le souvenir l'a poursuivi implacablement. J'allai me vêtir de mon uniforme, et je débarquai avec les troupes de marine que commandait le capitaine de vaisseau Laroque. Nous fûmes rejoints par des troupes de ligne et par le général Humbert, qui nous donna l'ordre d'enlever au pas de course,

comme on faisait alors, le fort Belair, où l'ennemi tenait encore. Dès notre approche, l'ennemi évacua, se sauvant à vau-de-route, en déchargeant ses armes de loin. Notre marche en avant eut un double effet : elle délivra les habitants qui avaient survécu à leur malheureuse cité, et leur permit de venir en visiter les décombres fumants. Toute la population, moins celle massacrée ou consumée dans l'incendie, avait été conduite en captivité dans les mornes déserts du Haut-Cap. Le colonel nègre Ignace, jaloux de ce qu'elle trouvait dans ce lieu l'abri du bâtiment de la vigie et d'une petite habitation, les en chassa et y mit le feu. Notre arrivée libéra de son odieuse tyrannie ces infortunés qui purent descendre dans la ville, et chercher dans les ruines de leurs maisons si l'incendie et la méchanceté des hommes n'y avaient pas laissé quelques vestiges de leur ancienne richesse qui pût leur rendre la misère moins poignante et la vie moins amère.

Un autre effet de notre attaque fut de chasser l'ennemi des positions dans lesquelles il attendait les colonnes de nos troupes débarquées la veille dans la soirée, à trois ou quatre lieues sur les flancs de la ville : au Port-à-Margot et à l'anse du Limbé. En prenant ces positions à revers, nous les fimes évacuer de suite et nous empêchâmes qu'elles n'arrêtassent la marche de l'armée, qui put couronner sans obstacle les hauteurs du Cap, et préserver de l'incendie les belles cultures de la plaine adjacente. Christophe, qui avait concentrés ses troupes au Morne-aux-Anglais, fut serré de si près que, cette fois du moins, il ne put réussir dans ses projets de dévastation.

Le lendemain je retournai à bord de l'*Océan*, où mon service me retint attaché, et je n'appris guère les événements que par les rapports qui parvenaient à l'amiral, et qui étaient tous plus désolants les uns que les autres.

Au moment du débarquement de nos troupes, presque toutes les villes de la colonie furent incendiées par ordre de Toussaint, comme celle du Cap. Il ne resta rien de Léogane, de l'Arcahaye et de la Croix-des-Bouquets. Dans la première il n'échappa que cinq ou six habitants; tous les autres furent égorgés. Le général nègre Dessalines, qui rivalisait de cruauté avec Christophe, fit massacrer à Jacmel tous les blancs de la ville et il força le reste de la population, le couteau sur la gorge, à signer une adresse exprimant leurs regrets de perdre le bon gouvernement de Toussaint. J'ai eu ce document original entre les mains. Véritablement, ces chefs qui fai-

saient une croisade pour la liberté des noirs étaient bien les despotes les plus absolus et les plus insolents qu'on puisse imaginer; et l'instinct malfaisant de leur race leur faisait trouver, malgré leur profonde ignorance, tous les moyens de nuire aux hommes et de les enchaîner dont se servent les tyrans les plus raffinés et les plus corrompus par la civilisation.

La campagne qui s'ouvrit au moment où nos troupes mirent le pied à terre ne fut pas moins étrange que désastreuse. L'ennemi ne tint nulle part, et pourtant il ne cessa pas d'être maître du pays. Vainqueurs partout, nous ne possédions rien au delà de la portée de nos fusils. Toute la guerre était dans l'exercice des jambes; et par cela seul, sous un climat brûlant, elle avait des fatigues accablantes, plus meurtrières que la fusillade et le canon. Le mérite militaire n'était plus dans la stratégie, dans l'intrépidité à braver le feu de l'artillerie ou les salves des bataillons; il consistait à gravir un escarpement, à passer un ruisseau gonflé changé en un torrent impétueux, à s'embourber jusqu'à mi-corps dans la vase infecte des palétuviers, à souffrir les piqûres cuisantes des cactus, des campêches, des grandes urticées et des mille plantes épineuses des Antilles, à porter sans avoir la fièvre des vêtements constamment mouillés par la sueur, par des pluies ou par des rivières, à coucher sur la terre inondée sans abri contre la fraîcheur des nuits, à se refuser au bonheur de boire l'eau glacée des sources ou à se délecter avec les plus beaux fruits des Hespérides, à repousser avec un héroïsme encore plus grand des liaisons séduisantes, toujours dangereuses et souvent mortelles.

Le régime des troupes n'était pas seulement funeste parce qu'il changeait vivement leurs habitudes, mais encore parce qu'il détruisait leur force et leur santé. La soupe, qui est l'aliment ordinaire du soldat français, était un mets rare et d'un usage difficile. On ne pouvait en faire avec la viande salée à moitié corrompue qu'on distribuait au camp; et quant à la viande fraîche qu'on se procurait parfois, elle était si maigre et si sèche qu'elle ne donnait que de mauvais bouillon; et de plus il fallait se résoudre à l'alternative de la manger palpitante ou gâtée, tant le climat la décomposait promptement. Nous n'avions pas, comme dans la guerre de Belgique ou d'Allemagne, la ressource abondante des porcs: ceux de la colonie avaient disparu; et d'ailleurs ils étaient si petits qu'une seule compagnie aurait mangé tout un troupeau.

Nos soldats s'accoutumèrent assez vite à substituer au pain les racines féculifères du pays ; mais une privation leur parut fort dure. Sous ce climat ardent, où l'on éprouve une soif insatiable, il n'y a rien pour l'apaiser, ni vin, ni bière, ni cidre ; rien, si ce n'est de l'eau ou du tafia, alcool tiré des cannes à sucre et dont la violence est extrême. L'homme qui a pris l'habitude d'en boire ne laisse plus d'espoir. C'est le breuvage de Circé, qui, avant de causer la mort, produit la perte une à une de toutes les facultés de l'esprit et du corps.

Une autre privation aussi pénible que dangereuse était celle d'un sommeil paisible et réparateur. On ne pouvait dormir, quoi qu'on en eût toujours envie, parce qu'aussitôt qu'on fermait les yeux on était assailli par des nuées de mouches armées de dards acérés qui versaient dans chaque blessure qu'elles faisaient une goutte de venin causant une tuméfaction, une irritation et un prurit tel qu'on ne pouvait s'empêcher de se gratter jusqu'au sang. Plusieurs fois, dans des rondes de nuit, il m'est arrivé d'entendre dans un campement un grand tumulte : c'était une demi-brigade qui était aux prises avec les moustiques, et qui rugissait de fureur d'être en butte aux cuisantes piqûres de ces insectes sans pouvoir s'en défendre.

Les déconvenues de la vie militaire n'étaient ni moins grandes ni moins nombreuses que celles de la vie privée. Le brave général Debelle, le beau-frère, l'ami de Hoche, me disait avec une profonde émotion : « Nous sommes tout déroutés : c'est à perdre l'esprit. » En effet, il n'était plus question de ces beaux feux de bataillons déployés qui ébranlaient d'abord l'ennemi, puis de ces rapides formations en colonnes serrées pour l'aborder au pas de charge, la baïonnette en avant, au chant de la *Marseillaise* ou au bruit du tambour battant l'air des grenadiers français. La guerre n'était rien de plus qu'un feu de bilbaude, comme celui des chasseurs tirant aux lièvres cachés dans les buissons. Il était rare qu'on vit l'ennemi et qu'on pût le joindre. Mais ses coups imprévus n'en étaient pas moins assurés dans les embuscades qu'il nous tendait, et où nous tombions sans cesse avec la plus opiniâtre imprudence. Une ruse africaine, grossière et ridicule, réussissait constamment. Un nègre tout nu paraissait tout à coup devant l'un de nos postes à une faible distance ; il s'avancait encore en batifolant pour amuser les soldats par ses grimaces ; puis il se moquait d'eux et les provoquait par

des gestes outrageants. Leur patience était bientôt épuisée, et ils lui envoyaient quelques balles qui ne l'atteignaient pas, car il était alerte à se jeter de côté ou à plat ventre. Irrités de leur propre maladresse, les nôtres s'avançaient pour mieux le viser; bientôt ils étaient entraînés à sa poursuite, d'autres les suivaient et tous ensemble ils allaient donner tête baissée dans une embuscade préparée de longue main, et où quelques-uns d'entre eux restaient toujours. Moi-même, qui avais fait avec les Caraïbes l'étude de ce genre de stratégie, je manquai deux ou trois fois d'être pris, ce qui m'aurait conduit à être fusillé irrémisiblement.

Une fois, entre autres, des officiers du bord m'emmenèrent près du Limbé chez un riche colon dont les esclaves étaient restés fidèles et par qui nous avons été invités à dîner. Nous pûmes juger, par la réception qu'il nous fit, de ce qu'elle eût été dans un temps meilleur. Pendant qu'on préparait un splendide repas, je fus, suivant ma coutume, herboriser dans les environs, mais en me tenant sur mes gardes. Je ne m'avançai guère sans reconnaître, en me prévalant de ma vieille expérience, que les halliers ou fourrés de bois dont la campagne était entrecoupée servaient de repaires à des hommes ou à des animaux. A la Martinique j'aurais pris les frôlements que j'entendais pour ceux des serpents fer-de-lance; à Saint-Domingue, je les attribuai à des nègres tapis sournoisement dans les broussailles pour quelque mauvais objet. Je fis ma retraite face en tête à l'ennemi, sachant fort bien que les gens à qui j'avais affaire frappaient beaucoup plus volontiers par derrière que par devant. Lorsque, de retour à l'habitation, je fis part de mes observations, on prétendit que j'avais entendu des anolis, sorte de lézards fort multipliés, et sans plus de soucis on se mit à table; mais, à la moitié du dîner, plusieurs coups de fusil furent tirés près de nous. Aussitôt chacun saisit ses armes, se précipite hors de la maison, et s'avance dans la campagne au-devant de l'ennemi. Rien ne s'offre à nos regards, et déjà on faisait des railleries de la terreur panique qui avait si brusquement interrompu notre excellent repas, quand un nègre se présente à distance et se met à danser avec mille contorsions. Je préviens mes compagnons que c'est infailliblement le loustic chargé de nous entraîner dans quelque guépier : personne n'en tient compte; on le poursuit, il gagne au pied et nous provoque par des insultes. On tire sur lui: aussitôt des coups de fusil partent des halliers pour nous répondre; nous marchons en avant. Soudain des

cris s'élèvent en arrière : c'est l'habitation qui est en feu, et dont l'incendie ne peut être arrêté. Cette fausse attaque avait pour objet de nous en éloigner, et par un raffinement d'audace les insurgés avaient voulu que nous fussions les témoins impuissants de ce désastre qu'ils avaient prémédité. Après une telle déclaration de guerre, nos hôtes ne pouvaient rester sur les ruines de leur maison, et nous fûmes obligés de donner à bord une humble hospitalité à ceux qui deux heures auparavant nous avaient fait une réception royale.

Cette guerre m'était odieuse ; elle ressemblait à ces chasses dans l'intérieur de l'Afrique où les bêtes féroces vous mettent en pièces si vous ne les exterminatez pas. Tous les sentiments d'humanité qu'on y apportait étaient récompensés constamment par les plus infâmes perfidies. Je me rappelle que, commandant un poste avancé, j'avais fait garder une fontaine naturelle qui était entre nous et l'ennemi, et dont l'eau nous était absolument nécessaire. Un parlementaire me fut envoyé pour obtenir que je retirasse momentanément mes sentinelles, afin de permettre aux troupes nègres qui se mouraient de soif de venir s'approvisionner en cet endroit. Un refus m'aurait semblé une cruauté, car la privation de l'eau est un supplice sous ce ciel brûlant. Le lendemain, quand nous descendîmes à la fontaine, nous trouvâmes que les nègres avaient profité de ma confiance pour combler pendant la nuit le bassin de cette source avec des cadavres d'hommes en putréfaction.

Une autre fois, les éclaireurs me prévinrent qu'un corps de troupes françaises devait être dans notre voisinage, car on découvrait déjà ses sentinelles perdues. Quand nous arrivâmes pour nous mettre en communication avec elles, nous vîmes avec horreur qu'au lieu d'un poste de notre armée c'étaient les têtes de plusieurs de nos soldats prisonniers qui avaient été mises au bout d'un pieu revêtu de leurs uniformes, pour simuler des factionnaires et nous attirer par cette cruelle déception.

En retournant à bord je croyais cette triste campagne terminée pour moi, car le bruit courait que la paix avec l'Angleterre allait être rompue ; et dès lors l'escadre devait au plus tôt rallier les ports de France. Mais, soudain, l'ordre fut donné de débarquer l'artillerie et l'infanterie de marine avec deux à trois mille matelots, afin de défendre la ville du Cap, menacée par l'ennemi qui était en force à la vue de ses avant-postes. Peu s'en fallut même qu'elle ne fût

surprise, lorsque nous avions une armée de 20 000 hommes pour la couvrir, et que les troupes nègres fuyaient de toutes parts. Cette singularité peint très bien la guerre que nous faisons. Nous étions victorieux partout, et pourtant la possession du pays nous échappait sans cesse. Nous poursuivions à outrance une nuée de fuyards vers les mornes de l'intérieur, et en passant dans la profondeur des ravins, entre nos colonnes, des bandes nombreuses se glissaient sur les derrières de nos troupes, et venaient attaquer vivement les corps de garde de la ville, qu'on croyait dans la plus grande sûreté. Elles faillirent enlever l'hôpital de la Providence, et égorger nos blessés dans leurs lits. La rapidité de notre débarquement et de notre marche en avant fit échouer cette entreprise au moment de son succès. Des chaloupes armées placées judicieusement coupèrent la retraite à des corps ennemis, et leur firent perdre beaucoup de monde. L'esprit de vengeance animait tellement nos artilleurs que, oubliant toute prudence, ils chargèrent leurs pièces jusqu'à la bouche avec des boulets et des grappes de raisin. La terrible exécution que fit notre feu m'apprit leur heureuse témérité. Dans cette occasion les nègres tinrent beaucoup plus longtemps qu'à l'ordinaire, soit parce qu'ils s'étaient aguerris ou bien parce qu'ils étaient alléchés par nos magasins, qu'ils savaient contenir plusieurs cargaisons de vin de Bordeaux. L'ennemi perdit beaucoup d'hommes, mais nous eûmes un grand nombre de blessés, la plupart atteints aux jambes par le feu des tirailleurs couchés à plat ventre dans les cannes à sucre. Ces blessures devenaient mortelles, quoique légères, le tétanos ou la pourriture d'hôpital survenant presque toujours. Voici comment je fus témoin de ces terribles complications :

Une nuit, en rentrant dans la ville, accompagné d'un canonier qui portait une torche pour reconnaître le chemin à travers les décombres des maisons, j'entendis dans une rue déserte la voix d'un Européen dont les paroles annonçaient le péril. Nous courûmes à son secours, et trouvâmes une demi-douzaine de nègres armés de coutelas qui voulaient le dépouiller et sans doute l'assassiner, mais qu'il tenait en respect avec des pistolets. Néanmoins, l'un d'entre eux, qui s'était glissé entre lui et la porte, l'avait déjà saisi par derrière, quand mon artilleur le fit lâcher prise en lui portant sa torche à la figure. En un clin d'œil les brigands avaient disparu, et ce fut alors que je reconnus dans l'Européen que nous venions de délivrer le docteur Delorme, chirurgien en chef de la

division de l'amiral Gantheaume et l'un de mes vieux amis de Brest. On l'avait attiré perfidement en cet endroit pour y secourir, disait-on, un créole mourant, et il y avait trouvé, au lieu d'un malade, des bandits qui avaient failli l'égorger. Je fus heureux de rencontrer, pour distraire mes tristes pensées, un homme distingué par sa science éprouvée et par l'énergie de son caractère. Nous nous quittâmes le moins possible, et ce fut d'après son conseil que, pour vaincre mes répugnances et une sensibilité pernicieuse, je fréquentai l'hôpital de la Providence, où son service le retenait presque sans cesse. « Vous ne savez pas, me disait-il, si quelque jour vous ne serez pas obligé de faire malgré vous mon dur et cruel métier. Apprenez-le donc, en appliquant votre talent d'observation aux objets qui s'offrent à vos regards, et dont l'étude est digne d'éloges, puisqu'elle tend au soulagement de l'humanité. » Il m'avait déjà fait faire autrefois un cours d'anatomie, et il insista pour me déterminer à suivre sa clinique. Une fois, entre autres, que je l'accompagnais dans sa visite, il appela particulièrement mon attention sur un malade, et il me recommanda de l'examiner soigneusement ; « car, ajouta-t-il avec un air mystérieux, vous découvrirez en lui le type du grand événement qui va mettre fin à l'expédition et à l'espérance de recouvrer jamais la colonie de Saint-Domingue ». Le lendemain, ce malade était mort, et son corps s'était teint d'une vive couleur d'oranger, avec des taches bleuâtres, qu'on nomme pétéchies. C'était le premier cas de fièvre jaune que je voyais, et le premier qu'on eût observé au Cap depuis notre arrivée. Trois ou quatre jours après on comptait déjà à l'hôpital vingt hommes atteints du même mal, et qui devaient inévitablement avoir la même fin.

Ainsi que mon ami Delorme l'avait prévu, ce fléau formidable s'étendit de proche en proche à toute l'armée, comme l'aurait fait la peste. Il enleva vingt mille soldats et mille cinq cents officiers, y compris le général en chef ; il tua six à sept mille employés de l'administration ou individus venus à la suite de l'expédition. Il périt au moins trente mille personnes par les seuls effets de cette terrible maladie, et sans compter les militaires morts sur le champ de bataille. La moitié des quarante-quatre généraux employés dans l'expédition fut enlevée par la fièvre jaune.

Cet effroyable désastre ne laissant aucune ressource au général Rochambeau, devenu le chef du reste de nos troupes, réduites à deux mille hommes, l'île fut évacuée à la suite d'une capitulation :



mais l'escadre anglaise intercepta ces malheureux, et les conduisit dans les prisons de Portsmouth, pour y mourir.

La destinée m'épargna du moins la douleur d'être témoin des calamités qui perdirent l'expédition et détruisirent jusqu'à ses derniers débris. La flotte avait rempli sa mission en transportant l'armée et en la débarquant ; elle était inutile dans les ports de Saint-Domingue pendant les opérations de nos troupes dans l'intérieur de l'île ; et au contraire son retour en France semblait commandé par les dispositions hostiles de l'Angleterre. Il ne fallait pas renouveler la catastrophe d'Aboukir, qui aurait été évitée si notre escadre, après avoir débarqué l'armée d'Égypte, eût mis à la voile pour retourner dans nos ports, au lieu de se laisser surprendre et attaquer au mouillage. D'ailleurs l'amiral Villaret, qui voyait conduire assez mal la guerre contre les nègres, était sans doute empressé d'en répudier la responsabilité, et il avait hâte de se justifier du reproche d'avoir laissé à l'ennemi le temps d'incendier la ville du Cap en hésitant à entrer dans la baie et à débarquer nos troupes.

L'escadre, forte seulement de huit vaisseaux, partit enfin, à la grande satisfaction de tous les équipages. Nous étions arrivés devant Saint-Domingue le 9 pluviôse ; nous mîmes à la voile le 20 germinal, après soixante-un jours de batailles et d'horreurs. Nous jetâmes l'ancre sur la rade de Brest le 1<sup>er</sup> prairial. La traversée avait été de quarante jours, et la campagne entière de cinq mois.

Cette expédition lointaine, qui devança de dix ans celle de Russie, aurait pu servir d'enseignement utile lorsque cette dernière fut projetée. L'une eut avec l'autre plus d'un trait de ressemblance. Elles furent toutes deux signalées par cet événement monstrueux d'une capitale brûlée de fond en comble par son propre gouvernement, avec une perte de cent millions de propriétés. Chacune d'elles entraîna la destruction complète de l'armée d'invasion, là par le froid, ici par la fièvre jaune. Et enfin elles furent cause, l'une de la ruine de l'Empire français en Europe, l'autre de la destruction de la puissance coloniale de la France aux Indes occidentales.

Je m'étais embarqué dans cette fatale expédition par des motifs honnêtes, par un scrupule de probité, par une affection dévouée. Je fus mal récompensé de ces vertus. Je revins avec une santé délabrée, l'esprit rempli des plus tristes souvenirs et le cœur plein de pressentiments funestes. Il me semblait que de tant de malheurs il ne pouvait sortir que des malheurs qui m'envelopperaient, en me

poursuivant jusqu'au rivage de la France. Je ne me trompais point. En arrivant à Brest j'appris que ma jeune et faible amie, abusée par des impostures, s'était laissé marier un mois auparavant et qu'elle était, m'écrivait-elle, la plus malheureuse des femmes. Il me fut annoncé presque aussitôt que la confirmation de mon grade ne me serait pas accordée, parce que le capitaine général Leclerc avait, disait-on, dépassé le nombre des nominations dont il pouvait disposer. Le motif réel était que le ministre n'osait préférer le nom de Saint-Domingue devant le Premier Consul, irrité de l'issue d'une expédition qu'il croyait avec raison devoir complètement réussir. Quand j'en parlai à l'amiral Villaret, qui regardait le ministre comme son adversaire personnel, il se mit en fougue, lâcha son gros juron, et me dit : « Moquez-vous-en ; je pars dans quinze jours et je vous emmène. » Il tint parole, et cette fois mon expatriation dura quatorze ans. J'avais quitté la France, pendant la paix d'Amiens, victorieuse de l'Europe coalisée ; quand j'y revins, les arbres du bois de Boulogne alimentaient les feux de bivouac de l'ennemi, et ceux des Champs-Élysées étaient dépouillés de leur écorce, qui servait de pâture aux chevaux des Cosaques et autres sauvages de l'Asie.

## CHAPITRE XVII

SEPTEMBRE 1802

Les quatre expéditions. — Illusions. — Embarquement. — Le *Berwick*. — Les femmes à bord. — Le jeu; le théâtre. — Passage du Tropicque. — La Martinique. — Le Fort-de-France. — Un mot fatal. — Remise de la colonie par les Anglais. — Les fêtes. — Savarési. — Fête de nuit. — Progrès de la fièvre jaune.

La paix d'Amiens avait ouvert à la France une grande perspective de prospérité. Le Premier Consul, qui s'était élevé par ses victoires au-dessus des plus grands capitaines des temps anciens et modernes, venait d'établir et d'organiser un gouvernement dont l'activité, l'énergie, l'habileté et la puissance surpassaient tous les exemples mémorables que nous a laissés notre histoire. Il est vrai qu'il disposait des merveilleux éléments que lui avait légués le génie vaste et audacieux de la Révolution, et que jamais aucun souverain, pas même Louis XIV, n'a reçu pour l'exécution de ses desseins le concours d'hommes éminents aussi nombreux et aussi expérimentés dans l'administration, la politique et la guerre que ceux dont les rangs se pressaient autour de lui.

Mais ce n'était pas encore assez que la France fût victorieuse de ses ennemis et qu'elle fût bien administrée: il fallait, de plus, qu'elle devînt florissante et que l'aisance domestique se répandit dans toutes les classes de la population. Or, depuis douze ans qu'elle avait perdu son commerce maritime, ses plus belles manufactures et jusqu'à la dernière de ses nombreuses colonies, les sources de la richesse publique étaient taries. Le Premier Consul conçut le projet de faire sortir ces colonies des ruines sous lesquelles de terribles désastres

les avaient enfouies ; il reprit à l'Angleterre, par le traité d'Amiens, les établissements que de faciles succès lui avaient livrés, et il résolut d'arracher à l'insurrection des esclaves celles que de funestes erreurs avaient fait tomber en leur pouvoir. L'exécution complète de ce plan général d'opérations aurait doublé la valeur du commerce de la France, et augmenté, dans une proportion analogue, le revenu public.

L'Europe vit alors une nouvelle preuve de cette vie forte et puissante que la France manifeste alors qu'on la croit épuisée. Tout le monde était convaincu que nous n'avions plus ni marine ni marins, et l'on apprit avec étonnement que quatre expéditions transatlantiques, portant 40 000 hommes de débarquement, venaient d'être armées dans nos ports et mettaient à la voile. La première, formée de 16 vaisseaux et d'une armée de 22 000 hommes, fut destinée à recouvrer Saint-Domingue, dont les nègres insurgés étaient restés les maîtres. La deuxième fut chargée de reprendre possession des îles de France et de la Réunion qui étaient entre les mains des Anglais, et qui allaient nous donner une étape sur la route de l'Inde. La troisième eut pour mission de reprendre la Guadeloupe sur les mulâtres, dont Pélage était le chef, et qui s'étaient emparés de la colonie, en renvoyant en France le capitaine général et le préfet. Enfin la quatrième eut pour objet d'occuper la Martinique et Sainte-Lucie, îles fécondes au centre de l'archipel des Antilles, et les seules qui aient l'avantage de ports vastes et sûrs, propres aux vaisseaux de guerre. Il y avait huit ans que ces colonies avaient été prises par les Anglais, et c'était ce malheur qui les avait fait échapper aux ravages de l'insurrection.

Le Premier Consul avait choisi pour capitaine général de ces belles possessions l'amiral Villaret-Joyeuse ; M. Bertin en avait été nommé préfet, et le général Noguès, officier également distingué par ses services, ses lumières et son caractère, fut investi du commandement de l'île de Sainte-Lucie.

Ma fatale étoile avait voulu que je fisse l'expédition de Saint-Domingue, qui, par un enchaînement de malheurs, m'entraîna dans celle de la Martinique. L'amiral Villaret, désobligé du mauvais succès de la protection qu'il m'avait accordée, et dont il n'avait pas été tenu plus de compte que de mes services, se prévalut des pouvoirs extraordinaires qu'il avait reçus avec le titre de capitaine général, et il me confirma le grade auquel j'avais été nommé déjà deux fois, et dont j'avais exercé les fonctions dans trois rudes campagnes. Je

devins lieutenant des grenadiers d'artillerie, et le jour du débarquement à la Martinique, deux lettres de service m'annoncèrent : l'une, que j'étais adjoint à l'état-major du général Devrigny, commandant l'armée et les gardes nationales, et, l'autre, que j'étais appelé à remplir les fonctions de rapporteur près du conseil de guerre permanent. C'était assurément beaucoup d'honneur et de bonheur surtout, car je n'avais rien demandé. Je n'en étais pas plus heureux ; j'avais le cœur serré, l'esprit agité, la tête douloureuse ; c'était un avertissement que j'allais engager ma vie dans une voie funeste. Ce pressentiment ne me trompa point.

Dans les circonstances ordinaires, celui qui est en proie à quelque douleur secrète peut, en s'écartant du monde, diminuer les contrariétés dont s'irritent ses souffrances. Mais à bord d'un vaisseau, pendant une longue traversée, on n'a pas la satisfaction d'être seul un instant ; on est toujours sous les yeux et l'observation d'autrui, et il faut répondre sans cesse à mille questions oiseuses, à mille politesses ennuyeuses ou traîtresses, sous peine de se faire de mortels ennemis qu'on a pendant six semaines à ses côtés. J'avais déjà bien assez du grave méfait de ne pas partager la gaité commune, qui me paraissait un véritable délire, et que ma tristesse semblait condamner.

Si cette gaité était fort mal justifiée, ainsi que le prouva l'événement, elle pouvait néanmoins s'expliquer. Les colonies étaient alors considérées comme des contrées où l'on était certain de faire fortune subitement. On admettait comme des faits incontestables que toutes les femmes à marier y avaient de riches dots ou de prodigieux héritages, que toutes les places y étaient rétribuées comme celles des anciens fermiers généraux des finances, et que d'ailleurs il s'y trouvait attaché une multitude de moyens plus ou moins honnêtes d'y devenir millionnaire. Ces fables avaient pour fondement l'ancienne opulence de Saint-Domingue, dont j'avais vu trois mois auparavant les derniers habitants, assis sur les ruines fumantes de leurs habitations, subsister du pain de munition que nos soldats partageaient avec eux.

Au moment où la paix avait fait licencier les administrations de nos armées et réduit les fournisseurs de la République à chercher quelque autre spéculation, la nouvelle carrière qu'offraient les colonies avait fait naître les plus brillantes illusions. Une foule avide s'était précipitée vers ces pays lointains, que l'on se figurait

devoir ressembler à l'El Dorado de Raleigh. Trois mille aventuriers, sortis la plupart de la capitale, s'étaient attachés au général Leclerc, et quand j'avais quitté le Cap-Français, presque tous, au lieu de la fortune, avaient trouvé la mort qui les attendait sur le rivage. On ignorait encore leur destinée, à Paris du moins, où nos revers de Saint-Domingue étaient dissimulés par l'autorité, et même à moitié cachés au Premier Consul lui-même. Aussi, lorsque l'expédition de la Martinique fut préparée, la brigade et la faveur s'empressèrent-elles de la grossir. Les administrations furent portées au décuple de la nécessité et n'en restèrent pas moins impuissantes et incapables. Les états-majors furent aussi nombreux que brillants, mais sans aucune notion des devoirs qu'allaient leur imposer un climat si différent et des opérations militaires d'une diversité si grande. Enfin, il vint à la suite de l'armée une foule d'individus qui, sans destination, prétendaient être bons pour tout emploi et qui avaient les protections les plus superbes. Le général Devrigny ne comptait pas moins de six secrétaires, dont pas un seul ne pouvait écrire sous dictée; en sorte que, lorsque j'organisai les bureaux de l'état-major général, je dus recourir au service des fourriers des troupes. Ce fut partout à peu près ainsi, et chez le capitaine général, qui avait amené quarante écrivains, on se plaignait de n'avoir personne pour expédier une lettre.

Il fut fort difficile d'embarquer toute cette multitude, et il le fut encore plus de la tenir à bord jusqu'au moment d'appareiller. La plupart avaient des idées si étranges sur leur position qu'ils croyaient qu'on ne pouvait partir sans eux, et ils furent fort étonnés lorsque, au milieu des plaisirs qu'ils prenaient à terre, on les avertit que l'escadre était sous voiles. Il leur fallut se jeter dans des barques pour tâcher de la rejoindre, en payant fort cher les efforts des rameurs et en s'exposant à beaucoup de dangers. Nous étions déjà hors du goulet qu'il nous venait encore des passagers attardés, mouillés jusqu'aux os par la houle, et ayant, qui pis est, laissé leurs bagages derrière eux.

L'appareillage de l'expédition eut lieu le 12 octobre 1802. L'amiral Villaret s'était établi à bord du vaisseau le *Jemmapes*, qu'il affectionnait comme le digne représentant de la grande bataille du 1<sup>er</sup> prairial, où il avait failli éprouver le sort du *Vengeur*. L'amiral Villeneuve, qui commandait la division navale, arbora son pavillon sur le vaisseau le *Berwick*. Il y avait de plus deux frégates et une gabarre, la *Torche*, dont la mauvaise marche nous retarda consi-

dérablement. Le soir on lui donnait dix lieues d'avance, et le matin on la découvrait à dix lieues en arrière. Alors il s'élevait contre elle une tempête de malédictions, car c'est l'une des plus rudes épreuves que puisse subir la patience des marins.

Je n'avais fait jusqu'alors que des expéditions de guerre : dans cette occasion je dus en faire une de paix, et je trouvai que la différence n'était pas, comme on devait le croire, en faveur de la dernière. Le vaisseau le *Berwick*, auquel j'étais échu, offrait une image fidèle de l'arche de Noé. On y entendait les cris de tous les animaux de la création et, en outre, un bruit confus de voix humaines vraiment assourdissant. On pourra s'en faire une idée en apprenant qu'il y avait là, entre les ponts, pendant la nuit, mille huit cents hommes et quatre-vingts femmes superposés sur trois de hauteur dans de longues galeries fermées de toute part hermétiquement. Chaque circonstance était une occasion de tapage ; une moitié de cette population ronflait, l'autre riait aux éclats, jurait tous les dieux, ou hurlait des lamentations. Vers le matin, quand, de guerre lasse, on s'assoupissait, un enfant s'éveillait et jetait les hauts cris ; un second faisait chorus, un troisième les imitait, et ainsi de suite. Les mères fouettaient les enfants pour les faire taire, et un concert d'imprécations s'élevait de tous les hamacs de la batterie. Alors le canon eût été tiré qu'on ne l'eût pas entendu.

Le nombre de femmes embarquées légalement n'atteignait pas, à beaucoup près, au chiffre que j'ai indiqué. Mais quand nous fûmes au large, il en parut une douzaine au moins qui s'étaient introduites à bord furtivement, et s'étaient cachées dans des caisses, des barriques ou s'étaient déguisées en novices. On les menaça de les mettre à terre à la première relâche ; mais il fallut bien leur donner des vivres et leur assigner des places, pour éviter qu'elles n'en trouvassent en se réclamant au bon cœur des marins. On prétendait, témérairement sans doute, que ces passagères ne le cédaient à aucun égard à celles qui avaient une autorisation, et l'on faisait honneur de leur conduite à la fidélité de leur affection.

Des nécessités inexprimables avaient fait rassembler la plupart des femmes dans un poste étendu, réservé dans la première batterie et environné d'une toile que son épaisseur rendait vraiment claustrale. Il fallait défendre les approches de ce gynécée par des rondes, des consignes et une surveillance continuelle, car, pour découvrir pendant la nuit seulement l'ombre d'une cornette, nos

jeunes aspirants auraient bravé la fosse aux lions ou une faction aux barres de perroquet, à cent pieds du tillac. Cette contrainte fit surgir de l'excitation fébrile des cerveaux des chefs-d'œuvre épi-sotolaires. Vingt correspondances s'établirent d'un étage à l'autre par mille moyens ingénieux. En se penchant sur le flanc du vaisseau, on voyait souvent un billet sortir d'un sabord de la seconde batterie, suspendu à un fil qui le conduisait devant l'un des hublots de la première, où de blanches mains s'empressaient de le saisir ; mais plus souvent c'étaient nos petits mousses qui servaient à porter discrètement ces messages. Des prodiges d'adresse étaient nécessaires pour écrire ces lettres à la dérobée ou pour trouver le moment de les lire, au milieu d'une foule de curieux impertinents. Plus d'une fois l'impatience, la maladresse livrèrent ces secrets du cœur à la malignité, et l'on vit des billets interceptés servir de thèmes à des vaudevilles piquants.

Dès que la satire eut visité cette petite ville flottante, elle devint l'âme de ses plaisirs les plus vifs. Elle s'était d'abord moquée des folles amours ; elle fit mieux, elle attaqua les vices. La passion du jeu réunissait jour et nuit, dans la grande chambre, autour d'un tapis vert, tous les passagers, qui, par habitude, continuaient à la mer leur vie parisienne du Directoire. Un jeune homme esquissa spirituellement ces personnages, et les mit en scène avec une singulière ressemblance ; il avait saisi les traits distinctifs de chacun d'eux et fait ressortir comiquement leur cupidité. Il vint me consulter sur la légende de sa caricature, et, d'après mon conseil, au lieu d'une désignation personnelle, il inscrivit au-dessous de chaque joueur l'exclamation qui lui était habituelle, son jurement favori, son cri de détresse ou son chant de triomphe. L'auteur, qui est devenu l'un de nos meilleurs amiraux, et de plus ministre de la Marine, eut un succès incroyable ; on riait aux larmes de cette charge plaisante, frappante de vérité. Un jour de calme, le canot du *Jemmapes* fut mis à la mer pour venir la demander ; il était bien possible que l'amiral trouvât mauvais qu'on se moquât des joueurs, mais en reconnaissant, à ne pas s'y méprendre, l'un de ses partners qui lui avait gagné beaucoup d'argent, il se prit à rire comme tout le monde, ce qui permit au jeune dessinateur d'écrire au bas de son croquis : « Vu et approuvé par l'autorité compétente. »

Pour occuper la population oisive du vaisseau il aurait fallu des événements ; mais le ciel conjuré contre nous ne souleva pas



pendant notre long voyage la plus petite tempête, et notre traversée fut aussi monotone qu'une excursion fluviale de Paris à Saint-Cloud. Dans leur désœuvrement nos dames faisaient deux ou trois toilettes par jour, et nos jeunes gens se rasaient non moins souvent; mais, ces ressources étant encore insuffisantes pour passer le temps, il fallut recourir à un moyen suprême, celui de jouer la comédie. Aussitôt chacun se mit à l'œuvre. On éleva un théâtre sur le gaillard d'arrière; et les charpentiers, les peintres, les décorateurs firent en moins de rien un salon, une forêt et une place publique. Une demi-douzaine d'auteurs surgirent avec des pièces de leur composition, et il y eut une concurrence fort grande entre nos acteurs pour les rôles d'amoureux et d'ingénues. Je crois que les préparatifs des représentations furent plus amusants que les représentations elles-mêmes. Celles-ci, cependant, furent marquées par deux occurrences inattendues. Les personnages féminins furent représentés avec une étrange illusion d'aspect par nos jeunes timoniers, qui le disputèrent aux plus belles du bord, en se prévalant d'avantages qu'ils firent ressortir avec un plein succès. Mais le plus extraordinaire fut que le rôle d'un jeune premier fut rempli par une belle grande fille, qui était inconnue à tout le monde et vivait cachée dans les profondeurs de la cale et du faux-pont, ou complètement déguisée sous un habit de soldat ou de matelot. Elle disparut après le spectacle, et ceux qui avaient été séduits par son talent et ses charmes ne purent réussir à la retrouver. Or, comme dans un vaisseau à la mer il n'y a point d'évasion possible, il fallut se résoudre à croire que cette fille était un prestige et que nos yeux avaient été fascinés. Nos poètes s'emparèrent de ce sujet et en firent une romance sentimentale; l'une de nos dames en composa la musique, et l'héroïne invisible put de sa cachette introuvable entendre célébrer ses appas dans des couplets fort jolis.

Le passage du Tropique est, comme on sait, l'occasion d'une cérémonie burlesque, pour donner un baptême d'eau salée par aspersion ou immersion à tous ceux, sans distinction, qui n'ont pas encore pénétré dans la mer tropicale. Ce fut une véritable saturnale. Le souverain de ces régions maritimes, connu sous le nom populaire du Bonhomme Tropique, descendit majestueusement de la grande hune, à cheval sur un paille-en-queue gigantesque, et environné, à l'instar des puissances de la terre, de ses nombreux courtisans; il distribua ses faveurs, qui consistaient en brevets accordés

à tous ceux dont on considérait les travers comme éminemment distingués ; il donna de vertueux conseils à ceux qui étaient les moins disposés à les suivre, et il chanta avec une très belle basse-taille un vaudeville qui promit que, sous l'influence d'un climat nouveau, chacun allait éprouver une régénération complète. La partie aquatique de la cérémonie ne laissa rien à désirer. Tout le monde fut mouillé de la tête aux pieds, sans aucune altération de santé ni de bonne humeur.

Je rencontrai au milieu de toutes ces folies trois hommes sérieux dont la conversation m'aïda beaucoup à supporter le poids du temps. L'un était un premier commis des finances, homme d'expérience que M. Gaudin avait choisi pour mettre en ordre la comptabilité de la nouvelle colonie. Ce vieillard, éprouvé dans les plus importantes fonctions de l'administration, me pressa vivement de m'occuper d'économie politique, et me signala les ouvrages qui m'initieraient à cette science encore bien peu connue au commencement de ce siècle. Un personnage moins grave était un charmant jeune homme appelé Vence, et neveu de l'amiral du même nom ; il avait occupé une place distinguée à Paris, et il laissait une grande passion dans la capitale, emportant des regrets amers dont il me fit confidence, et un beau portrait qu'il me montra, pour obtenir de mon opinion quelque consolation à ses chagrins. Mon troisième interlocuteur était le général Noguès, qui me faisait lui raconter mes campagnes des Antilles. Il se prit d'amitié pour moi, et il me demanda à l'amiral Villaret, afin de m'employer près de lui comme aide de camp. L'amiral refusa trois fois ; ce qui était fort honorable sans doute, mais encore plus désavantageux pour moi.

Malgré toutes les joies du *Berwick*, je trouvai le voyage d'une longue durée. Je m'étais cantonné à la Sainte-Barbe, comme pendant l'expédition de Saint-Domingue, et je pus y travailler, ce qui n'était possible à aucun autre. Enfin, nous vîmes les Antilles un soir à l'horizon, non pas au niveau de la mer, mais dans les nuages dont leurs pics dépassaient la haute région. Ce séjour qui se montrait dans les cieus avait quelque chose d'extraordinaire et d'imposant ; il ne ressemblait nullement à ces pays dont la côte s'annonce, comme l'atterrage sur Bordeaux, par des arbres qui se projettent de la mer alors qu'on ne voit rien encore du rivage d'où ils s'élèvent. Il nous fallut en effet naviguer toute la nuit pour atteindre à ces îles que nous avions découvertes dès la veille.

Après avoir prolongé la côte sinueuse de la Martinique, qui borde, au midi, le large détroit appelé canal de Sainte-Lucie, nous doublâmes, au point du jour, le cap Salomon, promontoire très élevé, formé de basaltes prismatiques; et subitement nous nous trouvâmes à l'ouvert de la vaste et magnifique baie du Fort-de-France. J'avais pu déjà dans d'autres occasions en admirer les beautés pittoresques; mais, vivement préoccupé de devoirs difficiles et périlleux, je manquais de cette tranquillité d'esprit qu'exige l'appréciation des œuvres de la nature. D'ailleurs les nuages amoncelés sur les sommets des mornes m'avaient dérobé l'aspect des parties lointaines de cette grande perspective. Maintenant, par un phénomène dont je ne connaissais pas encore la cause, le vent du Sud, il en était autrement. La haute région de l'atmosphère était pure des vapeurs dont elle est ordinairement chargée autour des montagnes. Le soleil étant alors peu élevé, sa lumière n'effaçait pas encore les plans du terrain et leur distance, comme elle le fait quand elle est au zénith. Aussi distinguait-on avec une merveilleuse lucidité tous les accidents du sol et les diversités nombreuses de leurs surfaces. On voyait, partant du rivage, la zone des cultures de la canne à sucre s'élever par des gradins disposés concentriquement, comme ceux d'un amphithéâtre colossal. Au-dessus paraissaient, en bosquets symétriquement plantés, les caféiers, qui donnent au milieu de l'Atlantique équatoriale les moissons parfumées de l'Arabie. On découvrait au milieu, encadrées dans le feuillage des arbres, des maisons champêtres, éparses sur la pente des coteaux et souvent indiquées au voyageur par des palmiers solitaires, qui dirigent ses pas vers un toit hospitalier.

Au delà de la zone habitée, une immense forêt séculaire, qui environne, à leur base, les montagnes du centre de l'île, se déploie comme un péristyle dont les colonnes sont des arbres de cent pieds de haut. Le dôme de verdure qu'ils soutiennent ne laisse point pénétrer les rayons du soleil, tant les rameaux sont multipliés et le feuillage touffu. Du centre de cette forêt s'élancent cinq pics aigus, pyramidaux, dont la lave porphyritique est recouverte d'un bois d'arbrisseaux fleuris. Ces pics sont liés ensemble par de grandes courtines moins élevées que leurs sommets. Le polygone que forment ces projections gigantesques renfermait jadis le foyer du volcan d'où sont sorties les éruptions qui ont engendré toutes ces fertiles campagnes, de même que la vallée d'Enna, la patrie du blé

dit-on, et la corbeille de fleurs de la Sicile, est surgie du mont Etna.

Ces belles montagnes étaient considérées par les habitants primitifs de l'Archipel comme le berceau du genre humain, et lorsque la race indigène en fut chassée par les Caraïbes, elle en consacra le souvenir en imposant leur nom aux plus hautes montagnes de l'île d'Haïti, où elle fut chercher une autre patrie. Au rapport de Pierre Martyr d'Angleria, dans la plus vieille relation qui ait été faite des premiers voyages de Christophe Colomb, cet illustre navigateur, en passant devant la Martinique, à la vue des Pitons du Carbet, apprit ces particularités par les Indiens d'Haïti embarqués à bord du vaisseau amiral. Le 13 novembre prochain il y aura 365 ans que cette belle découverte fut faite.

Les devants de l'admirable tableau que j'avais sous les yeux étaient dignes de figurer dans son cadre magnifique. La rade, où l'escadre entrait par un vent large du Sud, est d'une vaste étendue et distribuée par mouillages différents, selon les opérations navales et le tirant d'eau des bâtiments ; elle est ceinte dans son pourtour de mornes d'élévations, de structures et d'aspects singulièrement variés. A l'entrée de la baie, à gauche, est un grand saillant qui en resserre l'ouverture : c'est la Pointe des Nègres, promontoire basaltique par lequel se termine une coulée de lave longue de huit mille mètres. De l'autre bord se projette, en avant de la côte du Sud, l'Islet à Ramiers, dont les batteries se croisent avec celle de la Pointe des Nègres, pour défendre l'entrée de la rade. C'est un énorme amas de blocs prismatiques, superposés confusément, et dépassant une élévation de cent pieds. En face des vaisseaux qui pénètrent dans la baie est le Fort-de-France, grand rocher péninsulaire de tuffa volcanique, dont le sommet est occupé dans toute sa longueur par des batteries étagées, formidables. Au revers est un port profond nommé le Carénage. C'est le seul endroit des Antilles où les navires soient à l'abri de l'ouragan. Le glacis qui se déploie en avant du front d'attaque de la forteresse est une promenade charmante, ombragée par des tamarins, arbres dont l'ombre épaisse ne permet point aux rayons du soleil tropical de la traverser. La ville borde cette promenade et s'étend sur un terrain de remblais et d'alluvions, au pied de la montagne, que couronnent les fortifications d'un pentagone régulier : le fort Desaix, autrefois le fort Bourbon. Une plage demi-circulaire, baignée par une mer sans

marée couverte de pirogues et de matériaux, était garnie dans toute sa longueur de magasins pour les denrées coloniales et les marchandises d'Europe ; elle annonçait l'existence d'un commerce maritime que la paix promettait d'agrandir et de faire prospérer. Les maisons, construites en charpente, couvertes en essentes, et tenues très basses dans l'appréhension des tremblements de terre, soutenaient mal sans doute la comparaison avec les édifices de nos grandes villes, surtout à cause du défaut de vitres à leurs croisées, ce qui choque les habitudes des Européens ; mais elles étaient environnées d'une si brillante verdure, et il s'élançait de leurs jardins des arbres dont le port était si élégant qu'on oubliait facilement l'imperfection des ouvrages des hommes, en admirant la beauté de la nature sous ce puissant climat.

Les vaisseaux étaient encore sous voiles, [poussés par une brise légère et volage, comme le sont les courants de l'atmosphère autres que les vents alisés. La lenteur de leurs progrès vers le mouillage me permit de céder au désir d'esquisser le panorama des montagnes ; et bientôt le jeune dessinateur dont j'ai déjà parlé vint se joindre à moi, se proposant de faire un croquis de la ville et de la forteresse. Pendant que nous étions ainsi occupés, plusieurs pirogues avaient abordé le vaisseau pour vendre des fruits aux passagers avides de ces productions, dont la forme et la saveur leur étaient inconnues. Les marchandes, qui étaient des femmes de couleur, parlant un langage presque inintelligible, formé de mots français, anglais et créoles, avaient été interrogées sur la situation de l'île, et avaient répondu vaille que vaille. Ce qu'elles avaient dit était l'objet de commentaires qui animaient la conversation autour de nous, sans que, dans notre application à terminer nos dessins, nous en tinssions aucun compte. Aussi n'en avais-je nulle idée quand l'un des interlocuteurs, s'approchant de moi, désira savoir si je parlais anglais ; sur ma réponse affirmative, il me demanda ce que signifiait dans cette langue le mot *yellow*. Dès qu'il eut appris qu'il exprimait la couleur jaune, il s'écria avec impétuosité : « Ah ! voilà le mot fatal de l'énigme que ces sorcières nous ont donné à deviner ; la maladie qui a tué la moitié de la garnison anglaise de la colonie, c'est la fièvre jaune, et nous allons tous y passer ! » Ces paroles, prononcées d'une voix stridente, firent pâlir les auditeurs ; et celui qui venait de nous prédire d'une manière si menaçante notre fin prochaine, éprouvant lui-même la terreur qu'il

venait de répandre, fut saisi d'une crise spasmodique dont la violence nous obligea de le porter au poste du chirurgien major. Il est très probable que cet homme, s'il avait vu la mort sur un champ de bataille, couronnée de lauriers, environnée d'une auréole de gloire, étouffant les cris des blessés par les fanfares de la victoire, aurait bravé ses atteintes ; mais son courage l'abandonnait à la seule idée d'être frappé tout à l'heure par une maladie douloureuse, atroce, impitoyable, qui allait faire jaillir son sang par toutes les issues, le transformer en un liquide semblable à du marc de café, et colorer ses yeux et tout son corps en jaune orange, en le diaprant de macules noires ou bleuâtres, comme s'il était déjà un cadavre avant que la vie s'en fût tout à fait retirée.

De ce moment chacun n'eut plus qu'une pensée, celle d'un effroyable péril, d'un péril inévitable qui nous attendait dans ce port désiré depuis si longtemps. Par l'une de ces brusques transitions auxquelles l'esprit humain n'est que trop sujet, la gaité folle qui avait régné à bord pendant notre voyage se dissipa subitement. Les attachements les plus tendres et qui promettaient d'être les plus fidèles furent oubliés en un clin d'œil. Les projets ambitieux furent, de toutes les spéculations sur l'avenir, les premiers à se dissiper. Des fonctionnaires qui avaient gagné péniblement leurs postes élevés, en les sollicitant dans les bureaux et les antichambres depuis près d'un an, déclarèrent y renoncer et vouloir repartir sans mettre pied à terre. Beaucoup ne voulaient point débarquer et différèrent de le faire jusqu'à l'instant où leurs vivres furent supprimés. On aurait dit, en voyant rechercher avec une curiosité insatiable les relations du fléau qu'on redoutait, que les hommes ressemblaient singulièrement aux enfants qui se plaisent à entendre les récits effrayants. Un matelot devint le Thucydide du *Berwick* en racontant des irruptions de la fièvre jaune dont il avait été témoin ; il était entouré et interrogé du matin au soir. On découvrit que j'avais été l'un des survivants de l'expédition de Saint-Domingue, et aussitôt je fus accablé de questions ; mais je prévis qu'on traduirait et qu'on expliquerait mes réponses de façon à me faire dire tout autre chose que ce que j'aurais dit, et je refusai nettement de satisfaire cette curiosité dangereuse.

Le commissaire du gouvernement anglais ayant fait la remise en forme de la colonie, le pavillon tricolore fut arboré sur le fort de France et le fort Desaix, et les bâtiments de l'escadre le saluèrent par leur grosse artillerie et leurs acclamations. Le capitaine général,

accompagné du cortège nombreux et brillant des autorités judiciaires, administratives et militaires envoyées par la métropole, devait descendre à terre au point du jour ; mais il était dix heures du matin quand cette opération put avoir lieu, et la chaleur du soleil presque à pic était déjà insupportable ; elle était augmentée pour les grenadiers qui formaient la garde de l'amiral par la foule pressée autour de nous. Je doute que ces lieux en voient jamais une aussi grande. Toute la colonie était dans l'enceinte de la ville du Fort-de-France, attirée par les fêtes qu'on annonçait, par les affaires de commerce que l'événement facilitait, et aussi par le désir de savoir quelles espérances on pouvait fonder sur le retour de la domination française, dont les colons s'étaient effrayés d'abord comme du signal de l'émancipation des nègres.

Une impression très favorable fut produite par la belle tenue des troupes, l'air distingué des officiers, la tournure martiale de tous les militaires, éprouvés déjà pour la plupart dans huit ou dix campagnes, l'excellence de notre musique, qui avait été formée par Habeneck, et beaucoup d'autres avantages parmi lesquels je ne dois pas oublier les belles broderies dont les fonctionnaires civils avaient été couverts par ordre du Premier Consul, pour faire revivre les fabriques de Lyon.

Nous avons porté en Amérique notre goût national pour les fêtes, propension dont aucune révolution n'a pu nous guérir. Ce goût eut ici de malheureux effets : il exposa les troupes dès l'instant de leur débarquement à l'action la plus violente du climat, et les fit rester sous un soleil ardent qui élevait le thermomètre centigrade à 55 degrés. A l'ombre, la chaleur faisait encore monter le mercure du 32° au 35° degré et l'y maintenait de dix heures à trois, c'est-à-dire pendant la moitié du jour. Il fallut nécessairement chanter un *Te Deum*. Cette cérémonie fut célébrée dans une église où s'entassèrent, au milieu des cierges allumés et des encensoirs fumants, les autorités civiles et militaires de l'île avec l'élite de sa population, et des masses compactes de gens de couleur et de nègres interceptant l'air des fenêtres et le remplaçant par les effluves nauséuses de leur respiration. C'était une véritable fournaise humaine et, qui pis est, une machine pneumatique. Plusieurs grenadiers tombèrent dans leurs rangs à demi asphyxiés, et il fallut les emporter. Malgré ces accidents on ne nous fit pas grâce d'un verset ni d'un grain d'encens.

Du chœur qui domine la nef nous vîmes pour la première fois les gracieuses compatriotes de François d'Aubigné et d'une autre grande dame plus belle et surtout bien meilleure. A moins que ce ne soit la ville d'Arles ou quelque cité du centre de l'Angleterre, je ne crois pas qu'il y ait aucun lieu qui réunisse autant de belles personnes que nous en avons là sous les yeux. Il est vrai, pour tout dire, qu'elles nous semblaient pâles ; mais elles avaient le tein d'une blancheur parfaite, les traits réguliers, la chevelure magnifique et la taille d'une rare élégance. Ce qui me frappa le plus fut le type distingué de toutes les figures. Je me souviens qu'un officier s'étant proposé, en vrai sous-lieutenant, de chercher les nez en pied de marmite, il n'en put découvrir un seul.

Une température de four à réverbère n'était pas la seule atteinte que le climat portât à notre santé d'Europe : la pluie nous en réservait d'autres, non pas une pluie comme en France, divisée en petites gouttes, mais des torrents tombant du ciel à travers une atmosphère raréfiée, et couvrant la terre, en quelques minutes, de huit à dix pouces d'eau. Pendant une revue, les troupes furent surprises par l'une de ces averses diluviales. Des maisons étant près de là, j'y fis mettre à l'abri les grenadiers. Il fallait une résolution fort énergique pour prendre ce parti, qui pouvait devenir un sujet de blâme ou de raillerie. Par bonheur le médecin en chef Savarésî déclara hautement que j'avais fort bien fait ; il assura que les bataillons qui avaient été exposés à la pluie et mouillés jusqu'aux os ne tarderaient pas à en ressentir les pernicieux effets, et jamais pronostic ne fut plus funestement confirmé par un événement prochain.

L'affluence des campagnes était si grande que la plupart des habitants de la ville étaient forcés, pour les recevoir, de coucher au bivouac. Les hommes suspendaient des hamacs aux arbres des jardins, et s'y établissaient délicieusement, comme l'auraient fait leurs prédécesseurs les Caraïbes. Les dames cabanaient, c'est-à-dire couchaient par couple sur des matelas étendus à terre dans les salons. Quant à leurs femmes de chambre, qui étaient en nombre incalculable, elles se blotissaient partout. J'eus l'occasion d'observer, avec toute la discrétion possible, ce singulier spectacle.

Le jour de la prise de possession, après toutes les cérémonies, je fus obligé de pourvoir à loger et héberger la compagnie des grenadiers d'artillerie, ce soin m'ayant été laissé par tous les autres officiers, qui étaient pressés de s'occuper d'eux-mêmes. Il était onze



heures du soir quand j'eus rempli ma tâche, pour laquelle rien n'était préparé. En rentrant dans la ville j'y trouvai une illumination très brillante de ses rues, faite au moyen d'huile de palme-christi dans des coques de calebasse et autres fruits ligneux. Tant est-il que nos vieux lampions puants et fumeux ne peuvent soutenir la comparaison avec cet éclairage. La lassitude me ramena vers la pensée de savoir où j'irais reposer ma tête. Il ne fallait pas compter sur les auberges, où tout était retenu depuis huit jours ; et je n'avais de chances que celles qu'il plairait à la fortune de m'envoyer. En passant près de l'église Saint-Louis, un groupe de dames assises à leur porte me sembla une occurrence favorable afin de m'enquêter d'un modeste logement qu'on voudrait bien, à un titre quelconque, m'octroyer pour la nuit. J'exposai en termes respectueux et galants que, comme Renaud d'Aste, j'allais demeurer à la belle étoile si quelque âme charitable ne venait à mon secours. Je trouvai dans mon auditoire une grande commisération pour ma situation critique, mais il était fort difficile de m'en tirer. Pas une dame ne voulait prendre la responsabilité de me présenter à son mari comme un hôte qui venait d'être rencontré dans la rue ; et les veuves n'osaient se décider à donner place près d'elles pendant la nuit à un jeune officier de grenadiers. Enfin, après un long examen de cette grave affaire, une dame, guidée par une inspiration bien-faisante, imagina qu'elle pourrait bien me procurer un lit chez sa mère. Quelques minutes après nous entrions dans une maison très vaste, dont l'intérieur, faiblement éclairé par des lampes suspendues, m'offrit le plus étrange tableau. Sur le plancher du salon étaient couchées côte à côte quarante femmes au moins, de toutes les nuances des filles africaines, depuis le noir le plus intense jusqu'au blanc mat : c'étaient les Martons, les Lisettes des dames créoles logées dans les appartements supérieurs. Elles avaient mis leurs vêtements sous leurs têtes pour leur servir d'oreiller, sans s'inquiéter du besoin qu'elles en avaient ailleurs, et qui était évident à mes yeux ; elles dormaient d'un sommeil agité par les souvenirs de la journée, et montraient en souriant aux images qu'ils leur présentaient deux rangées de dents blanches qui n'étaient encore que la moindre de leurs perfections. On ne savait où poser le pied dans ce parterre de femmes ; ce ne fut pas sans peine que nous gagnâmes un escalier tournant qui nous conduisit au premier étage dans une galerie dont les jalousies entr'ouvertes laissaient respirer un air

frais et délicieux. Ici vingt belles dormeuses gisaient deux à deux, dans des lits formés d'un seul matelas de coton étendu sur le parquet. C'étaient les grandes dames et les charmantes demoiselles que j'avais admirées le matin, pendant le *Te Deum*, mais elles étaient cent fois plus ravissantes dans la simplicité de leur toilette de nuit. Je dois pourtant le confesser, je ne vis rien, d'abord parce qu'on me l'avait bien recommandé, et ensuite parce que je fus ébloui. A quelques marches plus haut était une chambrette où couchait une jolie petite fille de huit ou neuf ans : sa maman la réveilla en l'embrassant et la donna à une bonne pour la conduire chez sa grand'mère, qui la prendrait avec elle. Une autre servante refit, pour moi, ce lit virginal, et mon aimable conductrice me souhaita le bonsoir, en m'exhortant à ne pas songer à mes voisines. Vaincu par la fatigue de corps et d'esprit, je dormis d'un sommeil profond ; pourtant il me sembla que quelqu'un s'était glissé à la sourdine dans mon lit, et même avait chuchoté des paroles caressantes dans mon oreille ; mais j'étais tombé en léthargie, et rien ne me rendit la moindre connaissance du monde extérieur.

Au petit point du jour, l'heure la plus belle de la vie coloniale, alors qu'on n'éprouve pas encore la tyrannie du soleil, je fus éveillé par une jeune mestive au corsage en éventail, aux vêtements d'une blancheur sans reproche. Elle venait m'apporter une grande tasse de café pur d'un parfum délectable. En versant ce breuvage divin je m'aperçus qu'elle tremblait ; je lui en demandai la cause. « C'est, Monsieur, répondit-elle, que j'ai grande honte ; car je dois vous prier de ne pas dire que j'ai couché avec vous. » A ces mots je tressaillis de manière à tout renverser, et j'insistai pour des explications. La belle enfant me raconta alors à voix basse qu'elle avait pour infirmité d'être prise la nuit d'une peur terrible, et qu'elle venait dans ce cas demander à sa jeune maîtresse une petite place dans son lit. C'est ce qui lui était arrivé la veille, et sa terreur avait été grande quand, en se levant, elle avait vu sur une chaise un habit d'officier qui lui avait révélé sa méprise. Je la rassurai de mon mieux sur ma discrétion, qui ne pouvait pas être moindre que la sienne, puisque, si notre aventure était connue, elle ne trouverait que des incrédules ou des railleurs.

Les mêmes séductions devaient se reproduire le soir avec plus de puissance encore sur mon esprit, car je n'y pensais pas sans quelque émotion ; mais le sort en disposa autrement. Pendant que

je commandais le poste de la garde d'honneur, le général me fit mander, et je reçus l'ordre de prendre, sur-le-champ, le service d'officier d'état-major, avec injonction d'expédier, dans la journée, une douzaine d'affaires graves ou épineuses. C'était, entre autres, faire juger et fusiller un soldat qui avait battu son officier; — embarquer pour la France un curé séditieux; — concilier ou mettre en prison des saltimbanques hargneux et des bohémiennes endiablées; — rédiger une proclamation aigre-douce; — organiser les bureaux de l'état-major, et prendre possession de l'édifice destiné au quartier général. Je réussis à ma satisfaction, car je sauvai la vie du militaire, je fis s'embrasser affectueusement les bohémiennes, je fus l'artisan de la fortune du prêtre déporté, puisqu'il est devenu curé de Saint-Roch et qu'il est mort en odeur de sainteté, — et finalement j'évitai la trop gracieuse hospitalité dont j'avais été menacé pour la nuit suivante, car je me fis près de mes bureaux un logement modeste, solitaire, aéré, où je m'installai à travailler, sans perdre un moment, et où je pus dormir, sans autre perturbation que les rondes de nuit et les patrouilles.

Le médecin en chef de l'armée, Savarési, qui vint me voir, loua beaucoup la séquestration de ma vie, et me recommanda, avec l'autorité impérieuse d'une prescription médicale, de fuir les enchantements des sirènes comme une maladie mortelle. « C'est ici, médit-il magistralement, le même danger que nous courions en Égypte, où ceux qui étaient pris par la peste l'étaient presque toujours au sortir d'une orgie ou d'un tendre rendez-vous. » Quand je remarquai que, grâce à Dieu, ce fléau était inconnu en Amérique, il secoua la tête, et m'engagea à venir à sa visite du soir, à l'hôpital, promettant de me faire voir quelque chose de curieux. Je fus exact, et je l'accompagnai de lit en lit, comme j'avais déjà fait au Cap-Français avec mon ami Delorme, qui avait exposé sous mes yeux les horribles martyrs dont l'espèce humaine est tourmentée sous le beau ciel des Antilles. Je ne vis rien de plus d'abord à l'hôpital du Fort-de-France; mais en terminant son inspection, Savarési me conduisit dans une salle voisine de la rivière, et, s'arrêtant près d'un malade dont le corps était pelotonné comme aux approches de la mort, il le fit découvrir par un infirmier. La couleur safranée de ce malheureux ne laissait aucun doute: c'était la fièvre jaune qu'il avait, et qui là, devant nous, mettrait fin à sa douloureuse agonie, en décomposant les tissus de tous ses organes, sans altérer son intelligence jusqu'à

sa dernière pulsation. Cet homme était débarqué à Saint-Pierre, de l'un des navires marchands mouillés en rade ; il avait passé deux ou trois jours en débauches de toutes sortes, puis il était parti pour voir les fêtes du Fort-de-France, et, en arrivant, la maladie avait fait irruption. Ainsi, la contagion terrible qui avait détruit notre belle armée à Saint-Domingue existait à la Martinique dès le moment de notre arrivée, et déjà elle avait paru dans les deux grands ports de la colonie.

Je demandai à Savarési s'il avait rendu compte de ce fait menaçant. « A quoi bon ? me répondit-il. Croyez-vous donc que les grands se préoccupent de pareilles choses ? Ils en ont vraiment bien d'autres à faire, ajouta-t-il, avec amertume. C'était avant-hier un *Te Deum*, hier une grande revue, aujourd'hui un bal, demain spectacle, après-demain quelque autre frivolité. Je ne trouverais assurément aucun moment, aucune opportunité pour entretenir nos chefs d'un événement médical désastreux, quand ils sont plongés dans les rêves dorés de la félicité publique. »

J'avais une trop bonne opinion de la raison humaine pour ajouter foi à de si graves inculpations, et j'allai trouver le général Devrigny. C'était un brave militaire, qui avait les bonnes qualités et les défauts d'un homme de guerre. Il avait fait toutes les campagnes d'Allemagne, ce qui justifiait l'ignorance où il était de ce qui concernait le pays nouveau qu'il venait habiter, et jamais le nom de fièvre jaune n'avait frappé son oreille. Il ne manqua pas de croire, ainsi que tant d'Européens trompés par cette dénomination banale, que c'était une peste aussi formidable que celle d'Orient ; il se retrancha dans la résignation que lui avait inculquée sa vie aventureuse. « Bah ! me dit-il, autant vaut mourir de cela que d'autre chose ! et puis, s'il est écrit que nous en serons frappés, nous ne pouvons lui échapper, et il est inutile de nous débattre. » Il ajouta, pour me satisfaire, que je pouvais en parler au capitaine général et qu'il approuverait ce que je dirais. L'amiral Villaret me donna audience au milieu des préparatifs d'un bal et d'un festin dont la dépense était faite, et où la fâcheuse nouvelle que j'apportais allait semer l'épouvante. Il me recommanda le secret, et, quant à la considération des mesures à prendre, il me renvoya au préfet colonial, M. Bertin. Ce personnage, que je n'avais pas encore vu, m'accueillit avec la politesse aisée et gracieuse d'un homme distingué dans la société d'élite de la capitale. Il n'hésita point à m'exprimer les regrets qu'il

éprouvait d'avoir quitté la France pour venir habiter un pays où l'existence n'était qu'un enchaînement de privations, de contrariétés, de douleurs physiques et morales, sans compensation dans l'utilité ou la gloire des sacrifices. Sa résolution de partir le plus tôt possible me parut arrêtée, et tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il appuierait, près du général en chef, les dispositions que je suggérerais au général Devrigny. A la fin de ma journée je dus reconnaître que la satire âcre et morose de Savarési n'était pas tout à fait aussi injuste que j'étais porté à le croire le matin.

La fête de nuit fut superbe. Le soleil, en se levant, surprit les danseurs. Les dames créoles parurent dans toute l'élégance de leurs toilettes françaises et tout l'éclat de leur beauté. Il fut bu du punch, de la limonade, de la bière, du vin en quantité suffisante pour charger un navire de cent tonneaux ; il est vrai que chacun des invités était décuplé par des valets qui s'associaient à leurs maîtres. Le jeu fut effréné, ruineux ; les tables étaient couvertes de monceaux d'or, l'argent en était exclu. L'amiral y perdit mille à douze cents moëdes, qui lui furent gagnées par de vieux émigrés établis aux Antilles, et qu'on disait avoir tenu à Coblenz la banque de la roulette et du trente-et-quarante. Le matin il n'y avait point d'officiers capables de faire leur service, point de fonctionnaires à leurs postes, personne dont on pût approcher. Toutes les affaires furent suspendues, tant les plaisirs avaient exténué les plus graves et les plus vigoureux.

L'homme atteint de la fièvre jaune mourut au retour du jour, comme Savarési l'avait pronostiqué ; mais ce qui ne confirma que trop mes tristes prévisions, c'est que les malades les plus voisins de son lit montrèrent les symptômes du même mal, qui, manifestement, s'était communiqué de l'un à l'autre. On ne pouvait le contester, car l'un d'eux était entré à l'hôpital pour une fluxion de poitrine et l'autre pour une blessure, et ils n'étaient pas sortis de la salle de la Rivière. Cependant Savarési n'admettait point qu'il y eût contagion : il s'était fait à ce sujet une doctrine dont il ne voulait point se départir ; mais on voyait bien qu'il avait, en outre de cette profession de foi officielle, une opinion tout à fait contraire, qui se manifestait dans ses soins personnels pour écarter toute circonstance d'où pouvait résulter la transmission du germe fatal.

« Mais, dira-t-on, d'où provenait ce fléau ? » Qui sait ? Avons-nous donc la connaissance de l'origine des contagions qui tourmentent ou exterminent les populations de l'Europe depuis des siècles, en pré-

sence des médecins les plus savants du monde ? Savons-nous d'où vient l'hydrophobie, la rougeole, la morve, le typhus ? On ne peut prétendre que ce soient des maladies attachées à l'espèce humaine et qui lui sont naturelles, car ces maux étaient inconnus aux peuples de l'antiquité, et aujourd'hui même il y a des pays qui ne les ont jamais éprouvés. Aucun d'eux n'existait en Amérique lors de la découverte du Nouveau-Monde, et l'archipel des Antilles en est encore exempt. A leur place, les Espagnols, en abordant ces îles pour la première fois, y trouvèrent deux autres contagions formidables : la fièvre jaune et la syphilis, qui s'y sont perpétuées depuis 365 ans. Les témoignages des historiens contemporains des découvertes de Christophe Colomb, P. Martyr, Oviédo, Gomara, Benzoni, ne laissent aucun doute sur ce fait, et leur texte positif a été recueilli et produit par moi dans des recherches spéciales <sup>1</sup>.

Pendant la guerre, les communications entre les Antilles étant devenues rares, la fièvre jaune avait eu moins d'occasions d'être importée d'un lieu à un autre ; mais elle avait pris un immense développement dès que la paix avait multiplié les relations commerciales et les mouvements de troupes. Plus les événements faisaient surgir d'Européens sur ces plages infectées, et plus l'action meurtrière de la contagion s'étendait ; car ce sont surtout les hommes nouvellement débarqués qui y sont exposés, un long séjour sous la zone torride atténuant, comme le fait la vaccine à l'égard de la variole, la prédisposition individuelle à recevoir le germe du mal.

Toutes les expéditions sorties de nos ports à la fin de 1801 et en 1802 furent en butte aux affreux ravages de la fièvre jaune, qui ne s'était jamais déchainée avec une telle furie. L'armée de Saint-Domingue périt presque tout entière, et son chef, le général Leclerc, éprouva le même sort ; il mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1802. Le général Richepanse, capitaine général de la Guadeloupe, succomba le 3 septembre de la même année. Le général de Gouges, envoyé à Cayenne au mois d'octobre, avec 300 hommes de troupes, en perdit 200 et la plupart des officiers. Le général Sahuguet, commandant de l'île de Tabago, fut enlevé par la contagion à la même époque. Les Antilles anglaises ne furent pas épargnées : le gouverneur de la Grenade, qui venait d'arriver dans cette colonie, mourut de la fièvre jaune le 5 octobre, etc., etc.

1. *Monographie historique de la fièvre jaune des Antilles*, in-8, 1817.

On voit que, de quelque part qu'un navire arrivât à la Martinique, il y avait des chances pour qu'il eût à bord la maladie, et que les passagers ou les marins qu'il débarquait la communiquassent dans les lieux publics qu'ils fréquentaient, ou dans nos hôpitaux où ils venaient mourir. C'est ce qui explique la simultanéité des irruptions sur plusieurs points éloignés, comme s'il y avait une cause générale dont le principe fût dans l'air qu'on respirait, dans la chaleur ardente de la saison, dans l'humidité que répandaient les pluies de l'hivernage, ou enfin dans quelque autre agent mystérieux, tels que ceux auxquels on attribue le choléra asiatique et la peste d'Orient.

La preuve que le fléau provenait de son importation par l'arrivage des navires arrivant des lieux infectés de l'archipel des Antilles et du continent, c'est qu'il ne s'étendit point aux autres ports de la Martinique. Cependant la Trinité et le Marin étaient dans les mêmes conditions de climat et de gisement que le Fort-de-France et Saint-Pierre; mais, n'ayant point de communications avec le commerce étranger, ils conservèrent leur salubrité.

Il était évident que pour se préserver de la contagion il fallait seulement être ailleurs que là où elle était. Ce n'était pas, quant à l'armée, une mesure fort difficile, et la place ne manquait point au Gros-Morne, à la Basse-Pointe et dans dix autres positions, où jamais la fièvre jaune n'a paru. Les raisons que je donnai pour faire prendre ce parti déterminèrent le général en chef à l'adopter; et Savarési lui-même commençait à croire qu'il n'était pas tout à fait impossible de détourner les coups de la fatalité, lorsque le lendemain matin l'ordre de la dissémination des troupes fut révoqué. Une foule d'intérêts et de convenances qu'il froissait avaient réclamé dans la soirée, et le capitaine général n'avait pu leur résister. Je ne veux pas dire d'où partit cette opposition, et quels furent ses motifs. On ne pourrait croire que de grands événements et de funestes désastres aient d'aussi méprisables causes.

Savarési, qui m'apporta la nouvelle de cette malheureuse résolution, se railla de mes efforts pour parvenir à bien faire. « C'était, disait-il, un enfantillage qu'il avait eu comme un autre, mais dont il s'était corrigé en Égypte. » Vous vous flattiez, ajouta-t-il, de nous faire éviter la maladie en la fuyant. Loin de là, nous allons, dès demain, courir après, en allant à Saint-Pierre, où chaque jour elle fait de nouveaux progrès. J'irai vous rejoindre avec l'état-major, et nous l'observerons ensemble; mais ne vous hasardez pas sans moi. »

## CHAPITRE XVIII

1802

Arrivée à Saint-Pierre-Martinique. — En quête de places. — Spéculateurs. — Les Pères blancs. — Reconnaissance militaire. — Les comédiennes. — La fièvre jaune sur la scène.

Les dix colonies que la France recouvra lors de la paix d'Amiens étaient la plupart en ruines et n'avaient presque aucun vestige de leur ancienne prospérité. Les unes avaient été dévastées par la guerre des esclaves, et les autres par une longue occupation étrangère; mais elles avaient conservé la renommée de leurs richesses, et ce prestige leur attira une multitude de gens qui y venaient, disaient-ils sans vergogne, pour faire fortune et non pour changer d'air.

Lorsque, pendant les loisirs de la traversée, ces passagers, sachant que j'avais déjà habité les Antilles, réclamaient les avis de mon expérience, je leur demandais à mon tour quelle était leur destination et s'ils avaient un emploi, une profession, une industrie, des capitaux, une aptitude éprouvée dont ils pussent tirer un parti utile dans ces pays nouveaux. Il se trouvait que tout leur avoir consistait dans une recommandation, qui suffisait, croyaient-ils, pour les faire arriver à tout. « Mais, leur disais-je, si cette protection, déjà vieille et lointaine, venait à vous manquer par l'effet de tant d'accidents qu'éprouvent des appuis mieux assurés, que feriez-vous? Sans doute, nous voici tout à l'heure dans des îles où, sans posséder quoi que ce soit, sinon de la force et du courage, on amassait autrefois des trésors en se faisant flibustier, boucanier, négrier. On enlevait à l'abordage les galions d'Espagne; on prenait



d'emblée les ports du Mexique et du Pérou; on achetait à la côte de Guinée, pour de la verroterie et de l'eau-de-vie, des nègres qu'on revendait de l'autre côté de l'Atlantique pour des quadruples et des moïdors. Mais ce sont là des métiers fort usés, et d'ailleurs votre vie parisienne vous y préparerait très'mal. » Je parlais à des sourds, à des hommes enivrés d'espérance. Quinze jours après, mes prévisions étaient justifiées.

« J'ai sur les bras, me dit un beau matin le général dont j'étais l'aide de camp, deux à trois douzaines de clients qui veulent que je leur trouve des places, n'importe lesquelles, pourvu qu'elles soient bonnes, c'est-à-dire bien rétribuées. Chargez-vous d'eux, et voyez ce que vous pouvez faire pour les satisfaire tant bien que mal et me délivrer de cette importunité. J'ai déjà bien assez de soins, de devoirs et de soucis pour ne pas avoir à m'occuper encore d'intérêts personnels de cette sorte. »

Je désespérai de pouvoir exécuter cet ordre. Comment, moi, jeune officier, qui ne savais que les choses de la guerre, apprises par une rude expérience, pouvais-je régler la destinée de gens élevés dans la hiérarchie sociale par le hasard ou par leur habileté à une hauteur étourdissante? L'un d'eux avait été familier du directeur Barras et le tutoyait au Luxembourg; un autre s'était distingué dans les réactions thermidoriennes, et comptait parmi ses hauts faits des meurtres à coups de bâton. Un troisième avait dominé les agioteurs du Perron au Palais-Royal, et serait devenu riche comme Crésus s'il n'avait tout perdu en un jour de malheur. Un quatrième avait gouverné l'Opéra dans l'une de ses nombreuses révolutions, et il possédait une charmante collection de portraits des belles dont il prétendait avoir obtenu le cœur. Un cinquième était, à je ne sais quel titre, propriétaire de vastes concessions à Saint-Domingue, et, la révolte des nègres l'ayant empêché d'en prendre possession, il venait à la Martinique pour y faire valoir ses droits: cette colonie étant, selon lui, solidaire de l'autre, devait payer pour elle. Je n'en finirais pas si j'étais obligé d'aller jusqu'au bout. Il fallut une lutte pour obliger chacun d'eux à renoncer à ses ambitieuses prétentions qui n'allaient pas à moins qu'à devenir préfet colonial. Une partie acceptèrent, de guerre lasse, les plus humbles emplois dans l'administration, et ils les remplirent fort mal; les plus jeunes entrèrent dans l'armée et s'y distinguèrent comme étant de très mauvais officiers; je facilitai à plusieurs leur retour en France, et j'obtins

de faire admettre les plus capables dans le service des hôpitaux. Je les oubliai facilement, et ce ne fut pas sans surprise et sans regret que j'appris, quelques mois après, qu'ils en étaient devenus les chefs. Ils y firent si bien leurs orges aux dépens des malades qu'en quittant la colonie l'un acheta un château dans les Pyrénées, et l'autre fit à Paris une faillite d'un million.

Toutes les spéculations ne réussissaient pas aussi bien. Les marchands, qui, lors de notre départ de Brest, avaient cru gagner les frais de transport et les droits de douanes sur les pacotilles dont ils avaient rempli les malles de nos officiers éprouvèrent l'équivalent d'un naufrage. Ils avaient envoyé des souliers pour les nègres et même des sabots qui avaient excité une immense risée. Ils avaient expédié des cargaisons d'aiguilles pour un pays où l'on achète le linge tout fait, et où le plus misérable n'en porte point qui soit raccommo­dé, les trous d'une chemise ne lui faisant aucune honte, tandis qu'en porter une rapiécée ferait rougir un nègre, si la nature le lui permettait. Enfin, pour ne pas trop étendre le récit de ces étranges spéculations, je dirai seulement qu'on avait fait de nombreux envois de bonnets de femmes, ignorant qu'on n'en a jamais fait usage aux Antilles, où les dames ne se servent que de chapeaux de paille, et les femmes de couleur de mouchoirs bariolés des Indes dont elles font la coiffure la plus coquette.

Une seule entreprise prospéra, et c'était précisément celle qui semblait devoir inévitablement échouer. Il arriva un navire chargé de glace. La moitié de cette marchandise nouvelle se fondit en eau claire, mais l'autre moitié donna un grand profit, personne ne résistant au désir de prendre des glaces, sous le ciel de feu des tropiques. Je me souviens que ceux qui n'en avaient jamais vu soufflaient dessus involontairement, comme on fait en prenant du café trop chaud.

Une autre entreprise qui avait excité beaucoup d'intérêt n'obtint pas un pareil succès.

Depuis un temps immémorial, nos colonies étaient privées de spectacles. C'est tout au plus si quelques bateleurs espagnols de la Côte-Ferme s'étaient hasardés à venir à la Martinique. On apprit avec joie qu'une troupe de comédiens arrivaient de France pour s'y établir, et qu'ils joueraient bientôt à Saint-Pierre les charmantes pièces de l'Opéra-Comique. J'étais peut-être le seul officier qui l'ignorât, mais les exigences de mon service ne me permettaient pas

de m'occuper de quoi que ce fût en dehors de mes devoirs militaires.

Les solennités de la prise de possession qui avaient eu lieu au Fort-de-France et qui avaient été tant critiquées par le docteur Savarési devaient être reproduites à Saint-Pierre, véritable capitale de la colonie et la ville la plus considérable des petites Antilles par sa population, son commerce et ses richesses. Du Fort-de-France nous pouvions nous y rendre par la mer, en pirogue, dans un espace de trois heures ; mais mon général préféra y aller à cheval, en suivant le chemin de la côte, dont les sinuosités allongeaient la route du triple et au delà. Son choix avait pour motif la nécessité de reconnaître le pays, afin de découvrir quels seraient au besoin ses moyens de défense. Mais c'était une trop rude tâche pour des militaires qui n'étaient pas encore acclimatés, et les plus robustes faillirent rester en chemin. Il nous fallut traverser à gué dix-huit rivières qui descendent des montagnes du Carbet pour se jeter à la mer. Entre elles se projettent de hautes collines dont les flancs sont parcourus par des sentiers en zigzag et en corniches qu'on doit gravir d'abord et ensuite descendre, à tout risque et péril, en se confiant à sa bonne fortune et à son cheval.

Il est vrai que cette fatigue accablante par une température solaire de 50 degrés centigrades était rachetée par les plus beaux aspects qu'il y ait au monde. Les Pyrénées n'égalent point, par leurs vues les plus admirables, les pitons du Carbet, et le pinceau de Vernet n'a jamais trouvé des marines aussi pittoresques que la plage de Case-Navire et celle qui borde les versants de la Montagne-Pelée.

Nous arrivâmes enfin à Saint-Pierre, harassés et pouvant à peine conduire nos chevaux boiteux. Nous descendîmes au couvent des Pères blancs, où tout était préparé pour l'installation du quartier général. Les religieux qui portaient ce nom vulgaire étaient des missionnaires de l'ordre des Jacobins, venus avec les premiers colons 167 ans auparavant ; ils avaient eu l'honneur de contribuer, par leur exemple et leurs prédications, aux premiers progrès de la civilisation des Antilles et à la propagation de la morale chrétienne. Le prieur, à qui le général présenta son état-major, m'accueillit avec bonté et même avec distinction en apprenant que, chemin faisant, je cassais des roches avec un marteau d'acier, sans doute pour trouver la pierre philosophale. Il supposa probablement que j'avais

en vue quelque autre objet scientifique plus sérieux, et il ordonna que le logement du Père Labat me fût donné. Ce missionnaire, dont on révérait la mémoire, a laissé une relation de voyages fort curieux écrite tout à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Sa bibliothèque, qui devait offrir beaucoup d'intérêt, fut mise à ma disposition avec son appartement, mais c'est à peine si je pus me prévaloir quelques moments de l'un et de l'autre de ces avantages.

Pendant les soixante-dix ans que j'ai parcouru le monde, j'ai habité bien des logis, depuis la grange bretonne jusqu'à l'ajoupa caraïbe, mais je n'ai rien retrouvé qui ressemblât à la situation de cet appartement, ouvert de plain-pied sur un jardin fleuri, rafraîchi sans cesse par des eaux jaillissantes et fermé par une clôture de cent pieds de haut. L'escarpement vertical de la montagne qui domine Saint-Pierre servait de mur à ce jardin ; il était couvert d'un rideau de lianes et de plantes saxatiles qui formaient une draperie flottante, ornée de fleurs pourpres, azurées, blanches ou couleur d'or, groupées en guirlande, en thyrses, avec une profusion dont l'Europe n'offre point d'exemple.

J'étais à peine endormi que le général vint dans ma chambre pour me demander si je tenais beaucoup à assister aux cérémonies du lendemain. Je lui répondis que j'y renoncerais volontiers s'il me donnait à faire quelque chose de plus utile. C'était précisément son projet. Il m'expliqua sommairement la mission dont il me chargeait, et qui consistait en une reconnaissance militaire des approches de la ville, au nord, afin de les défendre contre une attaque possible de l'ennemi. J'ai déjà dit, je crois, qu'il n'avait pas foi dans la durée de la paix.

Une heure avant le jour j'étais à cheval, et, suivi d'un chasseur d'ordonnance, j'arrivais sur la belle plage qui s'étend de Saint-Pierre jusque vers les mornes du Prêcheur. Je l'avais déjà visitée autrefois, mais sous un tout autre point de vue et avec beaucoup moins de sécurité. La profondeur de la mer permet à des bâtiments de guerre de s'en approcher à demi-portée de canon, d'en chasser les défenseurs par leur feu et d'y débarquer sans opposition leurs troupes et leur artillerie. Une heure après la ville est prise.

Pour arrêter ces opérations de l'ennemi il fallait trouver une bonne ligne de défense qui couvrit Saint-Pierre de ce côté. L'extrémité du faubourg, composée dans ce temps-là de vieilles fabriques en pierres bordées par le lit d'un ravin, me sembla pouvoir remplir

cet objet. Les maisons, fortement épaulées par des traverses, pour être abritées contre le feu des vaisseaux, pouvaient être crénelées, barricadées, et flanquées de batteries tirant d'abord à ricochet et ensuite à mitraille sur les colonnes d'attaque de l'ennemi. Deux circonstances affaiblissaient la position : la berme du ravin s'abaissait en se rapprochant du rivage, et son escarpement était diminué par des éboulements ou par des rampes pratiquées pour en faciliter le passage. De plus, les eaux du torrent disparaissaient dans la partie de son cours voisine de l'embouchure ; et cependant leur puissance devait être très grande, puisque leur lit était hérissé de blocs de lave énormes. Toutefois ces inconvénients me parurent faciles à vaincre par des travaux qui rendraient l'accès aussi difficile qu'il l'était autrefois. Il fallait seulement escarper la berme, la palissader et faire au pied des retenues d'eau.

Mais toutes ces dispositions auraient été fort inutiles si l'ennemi avait pu surprendre le passage du ravin, en s'élevant vers son lit supérieur, car alors toutes les positions auraient pu être tournées et attaquées à revers. Pour vérifier ce point important, je descendis de cheval et je remontai le torrent vers sa source, en suivant sa rive droite. Je vis avec satisfaction qu'à chaque pas il devenait de plus en plus encaissé et qu'il se changeait en une large fissure dont les parois étaient inaccessibles. Ses eaux, défendues contre l'évaporation par sa profondeur, étaient abondantes et limpides ; elles formaient une suite de bassins naturels, encerclés par des basaltes pareils aux pierres druidiques. Ravi d'avoir découvert la solution de mon problème je m'écriai, sans doute comme Archimède : « Je l'ai trouvé ! » Un joyeux éclat de rire qui partit à mes pieds répondit à ma voix. Ma surprise redoubla lorsque, dans ce lieu qui me semblait une solitude, mes yeux, en se dirigeant vers l'un des bassins qui gisaient à cinquante pieds au-dessous de moi, furent frappés de l'aspect d'une demi-douzaine de naïades qui, pour éviter mes regards, se plongèrent dans l'eau jusqu'au cou. Je crus un instant que c'était une apparition ossianique, comme celles que Girodet venait de faire admirer par son pinceau poétique et vapoureux ; mais je fus ramené à la réalité en voyant près de là des femmes de chambre mestives jeunes et élégantes qui gardaient les robes de soie de leurs maîtresses, leurs châles en crêpe de Chine et leurs chapeaux parisiens. Si j'avais pu douter que ces belles baigneuses appartinssent à la France, un petit pied qui paraissait furtivement

ou un bras blanc et arrondi qui rattachait une mèche de cheveux m'auraient garanti leur heureuse origine.

Je présentai d'humbles excuses pour mon indiscretion involontaire ; et, comme elles furent bien accueillies, je rompis la glace de la politesse sérieuse en alléguant qu'un devoir rigoureux m'astreignant à dessiner tout ce que ce paysage offrait d'intéressant, je n'avais garde d'omettre le portrait de ces dames, que j'allais crayonner de mon mieux. Chacune d'elles se récria et protesta contre un tel larcin. La distance ne me permettant pas d'entendre parfaitement les raisons qu'on opposait à mes prétentions, je demandai à me rapprocher un peu plus, promettant que je fermerais les yeux à la première réquisition.

Pendant que je descendais dans le ravin par un assez long détour, mes belles inconnues firent une demi-toilette du meilleur goût. Au contraire de la plupart des choses de ce monde, elles gagnaient encore à être vues de près, et je fus émerveillé de leur physionomie intelligente et animée, de leur parler facile, correct et élégant et de toutes les grâces de leur personne. Elles n'avaient guère plus de vingt ans, excepté celle qu'on nommait Bérengère, et qui en avait deux ou trois de plus. C'était évidemment le chef de cet escadron volant. Elle avait une taille élevée, de beaux traits et un corsage admirable. « Monsieur, me dit-elle, la partie n'est pas égale entre nous : nous savons qui vous êtes, et vous ignorez qui nous sommes. Quand vous êtes apparu inopinément dans ce désert, l'une de nous, la jeune Sophie, projetait de réclamer à son premier voyage au Fort-de-France votre intervention, en notre faveur, auprès du capitaine général ; car nous sommes ici des étrangères, et nous avons grand besoin d'appui et de protection. Nous ne sommes point, comme vous pourriez le croire, des châtelaines possédant quelques-unes des riches possessions dont nous sommes environnées : le sort, dans ses durs arrêts, a fait de nous des comédiennes. Mais, ajouta-t-elle, nous espérons que ce nom ne vous fera pas regretter de nous avoir prises peut-être pour de grandes dames, et nous vous demanderons quelque peu de cette obligeance affectueuse qui vous a mérité à Brest la gratitude de l'une de nos amies. »

Je marchais de surprise en surprise et m'étonnais surtout que rien de ce qui m'arrivait ne fût fâcheux.

J'avais dû passer ma journée à des revues d'une lenteur déso-

lante sous un soleil d'aplomb, qui changeait l'atmosphère en une fournaise, — et, par un brusque revirement de mon sort, je respirais la brise fraîche et pure de l'Atlantique sur l'une des plus belles plages baignées par les flots azurés de cette vaste mer.

En pénétrant dans le lit profond d'un torrent je m'étais cru dans un désert, — et voilà qu'il surgit à mes pieds, du milieu des ondes, un groupe de jeunes beautés parées de toutes les grâces de leur fortuné pays.

Jeté encore une fois, à deux mille lieues de la France, sur les rives américaines, je devais être inconnu, et mon humble existence me semblait n'avoir laissé aucune trace. Erreur ! je trouvais mon souvenir dans la mémoire de ces charmantes inconnues, qui interprétaient beaucoup trop à mon avantage quelques circonstances que je me rappelais à peine.

En passant par Brest, la jeune Sophie avait été voir l'une de ses compagnes qui était devenue, à force de travail, la première cantatrice du théâtre. Celle-ci, en lui montrant la salle pendant un entr'acte, avait arrêté son attention sur un officier placé à l'orchestre ; elle lui devait, disait-elle, un rôle où elle avait fort bien réussi, quoiqu'il fût très difficile : c'était celui de la prima donna dans un délicieux opéra de Cimarosa<sup>1</sup>, dont cet officier avait donné la partition à la direction. « Mais, lui avait demandé Sophie ingénument, c'est donc votre favori ? — Mon Dieu ! non, avait répondu sa bonne amie, mais j'ai peur que cela ne finisse par là. »

Cette révélation inattendue et tardive me frappa d'une vive impression. Deux mois avant elle aurait peut-être changé toute ma vie ; elle pouvait me guérir d'un attachement malheureux, et m'empêcher de suivre l'amiral dans de nouvelles aventures lointaines aussi funestes que les premières. Un autre amiral<sup>2</sup> m'aurait emmené avec lui à Boulogne, et le pis-aller de ces autres destins était l'affection d'une jeune et jolie personne, remplie de talents, et que tout le monde avait en estime pour les tendres soins qu'elle prodiguait à sa vieille mère. Il est vrai que je n'eusse jamais atteint à la renommée d'un savant, mais assurément ni le monde ni moi n'en aurions éprouvé le moindre dommage ni le plus léger regret.

Ces dames insistèrent pour que j'allasse déjeuner avec elles tout

1. Le Directeur dans l'embarras. — *Il Direttore in angustie.*

2. L'amiral Bruix.

près de là ; mais je déclinai cette invitation, en alléguant mes habitudes, qui me défendaient de manger quand j'avais à faire un travail qui exigeait toute l'attention de mon esprit. Elles me donnèrent l'assurance que, soit au théâtre, soit chez elles, je serais toujours reçu avec empressement et plaisir. Il fut convenu que je les retrouverais dans la soirée, avant ou après la représentation qui devait avoir lieu, et à laquelle allaient assister mon général et toutes les hautes autorités de la colonie. On devait donner un charmant opéra de Dalayrac, *Camille* ou *le Souterrain*.

J'allai chercher mon cheval, qui m'attendait sous l'ombre épaisse d'un tamarin ; et après un dernier coup d'œil pour ne rien omettre de ma reconnaissance topographique et militaire, je repris le chemin du quartier général. L'état-major y rentra bientôt, fort désenchanté des solennités tropicales. Il lui avait fallu subir de longs discours sous un ciel brûlant, — de longs offices dans une église où les cierges s'éteignaient, faute d'air vital, — et puis de longues visites en corps et en cérémonie à des gens qu'on ne connaissait point, dont on n'avait jamais entendu parler, et qui se gourmaient trop dans leur importance pour laisser à personne le désir de les revoir. Chacun, fatigué et mécontent, s'en alla faire sa sieste, tandis qu'enfermé dans ma chambre je mettais au net mes croquis et mon rapport.

A la brune nous étions à la Préfecture, et l'on ouvrait, pour nous recevoir, la grande salle du banquet, où se déployait une table de quatre-vingts couverts. La fumée qu'exhalaient une multitude de plats servis chauds obscurcissait l'éclat des girandoles de bougies, et ajoutait à la chaleur qu'elles répandaient. Nous étions là comme les salamandres, qui, dit-on, du temps de François I<sup>er</sup> du moins, vivaient dans le feu. Savarési, qui s'était rallié à moi, à l'extrémité de la table, du côté de la porte, déclara que ce superbe festin était aussi extravagant que celui du roi Balthazar, et qu'on aurait dû le servir dans le jardin, ou mieux encore sur les pentes aérées de la montagne. En me voyant boire du vin de Madère et de l'eau et manger du bout des lèvres au lieu d'écrémer vingt mets différents, il donna sa haute approbation à mon régime et prédit que je survivrais à tous les convives. Le malheureux disait vrai : la moitié avaient péri trois mois après, et depuis bien longtemps il n'en reste plus aucun.

Au sortir de table et sous l'excitation des vins généreux bus



dans les toasts obligés d'un repas officiel, nous nous rendimes au spectacle. La petite pièce avait été jouée déjà, et la seconde attendait pour commencer que les autorités eussent pris place dans la loge qui leur avait été pompeusement préparée.

En pénétrant dans cette salle qui avait été construite pour deux cents spectateurs et qui en contenait deux mille, je fus suffoqué. Je crus entrer dans le dernier cercle de l'Enfer du Dante et me plonger dans un lac de plomb fondu. Depuis deux heures, une masse d'êtres humains de toutes couleurs vivait de l'air renfermé dans cette étroite enceinte, et dont il ne restait plus rien qu'un résidu infecté par les effluves de la transpiration acide des blancs et de la sueur ammoniacale des nègres et des sang-mêlé. L'amiral, qui avait vécu dans l'atmosphère des jungles de l'Inde et des palétuviers de Saint-Domingue, se retourna vers Savarési, et lui dit : « Voilà une mauvaise chaleur : combien de temps, docteur, pourrait-on continuer de vivre ici ? — Assez seulement, répondit le médecin, pour aller mourir ailleurs. » Je n'ai jamais vu l'amiral Villaret sourciller même dans le plus grand danger, par exemple à dix pas d'un magasin à poudre près de sauter ; il devint pourtant, en cette occasion, distrait, impatient et contrarié de ne pouvoir quitter la place.

Aussitôt que Camille parut sur la scène, elle ranima l'attention et suspendit la souffrance des spectateurs. « Elle est fort belle, dit l'amiral ; comment l'appellez-vous ? — Bérengère, répondis-je. — C'est cela, reprit-il : elle est du Midi. » Et son intérêt s'augmenta de tous les vieux souvenirs de son pays. Le préfet, M. Bertin, qui était un littérateur, s'écria : « Mais elle a du talent ! Comment donc est-elle venue aux colonies ? — Mon Dieu ! comme nous tous, répliqua Savarési, pour en finir plus tôt avec la vie. »

A la fin du beau duo entre Camille et son mari, Savarési, qui avait l'oreille italienne, se pencha vers moi, et me dit : « Sa voix a baissé d'un demi-ton ; elle baisse encore : jamais elle ne pourra continuer. »

Quand le rideau se leva pour le 3<sup>e</sup> acte, on vit Camille abandonnée sans secours dans le souterrain, berçant sur ses genoux son enfant, qu'elle venait de recouvrer, et qui allait mourir de besoin avec elle, dans ce lieu ignoré de tout le monde où l'avait ensevelie la fureur jalouse de son époux. Bérengère rendit cette situation désespérée avec une vérité poignante ; mais bientôt, son exaltation

s'accroissant de plus en plus, ses traits se contractèrent, sa voix si belle et si pure devint rauque, saccadée, stridente, et ses accents ressemblèrent au râle de l'agonie. Quelques spectateurs croyaient encore qu'elle remplissait son rôle, et que c'était une imitation trop parfaite de la plus extrême douleur, quand tout à coup elle écarta brusquement l'enfant couché sur ses genoux, se dressa comme par un mouvement galvanique, et parut sur le bord de la scène, les yeux hagards, le teint livide et la bouche déformée par des convulsions. Elle poussa un cri sauvage, se frappa la poitrine, renversa sa tête en arrière, et, la ramenant soudain en avant, elle lança sur l'orchestre un jet ou plutôt un flot de vomissement noir. Elle s'affaissa subitement sur elle-même, et ne forma plus qu'une masse de chair humaine à moitié décomposée.

Elle venait de périr, dans toute la force de la jeunesse, d'une attaque foudroyante de la fièvre jaune.

Il serait impossible de décrire le tumulte que produisit dans la salle cet événement tragique et imprévu. Chacun crut être menacé d'un sort semblable, et pour lui échapper se précipita vers la sortie, qui fut obstruée par la foule. Alors des cris de douleur et d'effroi s'élevèrent de toutes parts, et les loges furent escaladées pour chercher d'autres issues qui permissent de fuir ce lieu pestiféré.

Savarési, qui était descendu au théâtre, revint bientôt, et me dit : « Elle est morte ! Emmenez le général : il est temps ! » Quoique fort récalcitrant d'ordinaire, le général, qui avait entendu l'ordonnance du médecin en chef, prit mon bras, et je le conduisis par un escalier dérobé jusque dans la rue, où nous pûmes enfin respirer librement. Nous gagnâmes le bord de la mer ; là nous trouvâmes une pirogue qui nous reçut. Quelques heures après nous débarquions à la Savane du Fort-de-France. Préoccupés de nos tristes pensées, nous n'avions pas rompu le silence pendant ce voyage. Mais lorsque le général me quitta pour aller se jeter sur son lit, il me prit la main et me recommanda de bien prendre garde à ma santé.

Dans la matinée, nous allâmes visiter l'hôpital. C'était laisser sa vie à la grâce de Dieu. En revenant de Saint-Pierre, Savarési nous apprit que la charmante petite fille qui avait joué le rôle du fils de Camille venait de mourir dans la journée, et que le premier acteur, qui avait représenté son mari, était dans un état désespéré.

Sur vingt-cinq personnes qui formaient cette malheureuse troupe, les trois quarts périrent victimes de la fièvre jaune. Tous

les secours qui furent donnés par les autorités et par les généreux habitants de la ville ne purent réussir à les sauver.

« Voilà, me dit Savarési le lendemain, voilà une véritable fête comme celles en Égypte, pendant la peste; seulement à l'armée d'Orient, nous mîmes l'expérience à profit. Ici, vous verrez dès aujourd'hui que celle d'hier ne nous a point servi, et que nous sommes aveuglément conduits, comme des Turcs, par la fatalité. » C'était plus vrai que je ne voulais le croire.

## CHAPITRE XIX

1802-1803

La fièvre jaune au Fort-de-France. — Une guérison. — Redoublement du mal. — Mort du général Devrigny. — Départ de Savarésî. — Le vieux caporal Parmentier. — Dernier souvenir d'Adèle.

Le fléau planait sur nos têtes, comme l'ange de la mort, et ses coups, frappés par une main invisible, abattaient ensemble au milieu de nous la jeunesse, la force, la beauté, le talent. Rien ne pouvait les détourner, et la science médicale était complètement impuissante.

Il avait apparu presque en même temps à Saint-Pierre, dont le port était rempli des navires du commerce; — au Fort-de-France, où accouraient les étrangers; — dans les citadelles, où nos troupes étaient logées dans des casernes qu'avaient habitées les soldats anglais, et qu'on n'avait point désinfectées; — dans les hôtelleries des villes, dont les lits avaient reçu des voyageurs sans nombre, tombés victimes de la maladie; — à bord des vaisseaux et des navires marchands, dont les équipages venaient sans cesse à terre et fréquentaient des lieux infectés, redoublant le danger par leurs dérèglements.

Les médecins du pays, qu'on avait appelés de préférence près des premiers individus atteints dans la ville du Fort-de-France, parce qu'ils étaient, disait-on, experts dans la connaissance des maladies locales, avaient caché la nature de l'épidémie, et lui avaient donné le nom de fièvre maligne. Telle est la puissance des mots que l'inquiétude publique s'était calmée, et que l'on accueillit

comme une bonne nouvelle les attaques d'un mal qui auraient semblé fort effrayantes dans notre heureuse patrie. Mais ce dangereux mystère fut bientôt dévoilé; le secret dont on avait enveloppé la contagion avait favorisé ses progrès, prolongé l'incurie, et donné une confiance qui, en se dissipant, fit place à la consternation. Au bout de quelques jours, ce ne fut plus dans quelque logis obscur, dans quelque salle séquestrée de l'hôpital, que le fléau se manifesta: il se montra à la vue de tout le monde, sur la place d'armes, dans les rangs des troupes défilant au bruit des fanfares militaires. Des grenadiers tombèrent de leur haut, frappés par la fièvre jaune, comme s'ils l'eussent été par la foudre. L'un d'eux fut pris aussitôt du vomissement noir; un autre, que j'avais fait porter dans une maison voisine, expira en y entrant. Le soir, Savarési trouva son cadavre couvert de pétéchies larges, noires et violacées. La terreur n'eut plus de bornes. Des postes furent abandonnés par la garde à laquelle ils étaient confiés, et qui les croyait infectés par la maladie. Des compagnies entières allèrent coucher au bivouac plutôt que d'habiter des casernes où, disait-on, beaucoup de soldats anglais avaient péri. Les citernes des forts devinrent des objets de suspicion; le bruit s'accrédita que leurs eaux étaient empoisonnées, et personne ne voulut plus en boire, ce qui me jeta dans des embarras inextricables. Il devint fort difficile d'obtenir que les officiers inspectassent, comme il leur était prescrit, les salles des hôpitaux. Plusieurs d'entre eux, dont le courage avait été mis à bien d'autres épreuves, refusèrent ce service, et j'eus toutes les peines possibles à empêcher qu'ils fussent traduits devant le Conseil de guerre; je fus obligé de mentir au général sur leur obéissance, et c'était pour moi un grand sacrifice que de me résoudre à le tromper.

Jusqu'alors j'avais assisté à ce drame sans y prendre une autre part que celle d'en observer les tristes péripéties et d'en déplorer les malheurs: la fortune m'y réservait un rôle plus actif et, plus pénible encore. Le service m'ayant conduit un matin chez le commandant d'armes de la place du Fort-de-France, je trouvai cet officier passant en revue ses uniformes et préparant une demande pour en faire venir de France de plus beaux. Il m'entretint pareillement des embellissements qu'il voulait faire dans sa demeure. En ce moment survint, par hasard, le docteur Savarési, qui, en lui prenant la main amicalement, me sembla la retenir et lui tâter le pouls, sans que le commandant s'en aperçût. Le regard scrutateur qu'il porta sur lui

ne me laissa point douter de son intention ; et, en effet, ayant fait naître l'occasion de me parler à l'écart, il me dit : « Les soins qu'il prend là sont superflus ; conseillez-lui de mettre plutôt ordre à ses affaires : le temps presse, et il ne peut désormais vivre que quelques heures. » En effet, le commandant mourut dans la nuit, et la décomposition de son corps fut si rapide qu'il fallut l'emporter en secret et le déposer à l'hôpital, dans la salle d'attente du cimetière, qui était un affreux charnier. Je fus nommé par le capitaine général pour le remplacer, et le premier acte de mes nouvelles fonctions fut de pourvoir aux funérailles officielles de mon prédécesseur, en attendant que mon successeur me rendit prochainement le même service.

Lorsque je conduisais la cérémonie funèbre, un capitaine de grenadiers me dit à l'oreille qu'il était suffoqué par l'odeur infecte qui sortait du cercueil, et qu'il n'y pouvait plus tenir. Je lui donnai l'assurance que la bière était vide, mais il n'en crut rien, et se retira convaincu qu'il avait respiré les émanations délétères qu'exhalait le cadavre, et qu'il allait y succomber. Cette folle erreur, qui d'abord me parut plaisante, eut une funeste issue. Ce malheureux officier fut réellement attaqué par la fièvre jaune, et périt le cinquième jour de sa maladie. Il est vraisemblable que, lorsqu'il assista au convoi du commandant, il avait déjà le germe de la contagion, et que ce fut sa terreur panique qui le développa.

La faveur dont j'avais été l'objet était un brevet de mort. Elle m'imposait des devoirs qui ne pouvaient me laisser aucun espoir de vivre et m'abreuyaient d'afflictions. Je devins inévitablement l'ordonnateur des pompes mortuaires, l'inspecteur des hôpitaux, le consolateur des agonisants, le recours des veuves et des orphelins, le directeur des mesures d'hygiène publique, le médecin des gens abandonnés, le tabellion des mourants et l'appariteur des affreuses dissections que devaient nous révéler la cause mystérieuse du fléau qu'il importait tant de découvrir. Ces fonctions difficiles, périlleuses, repoussantes, il ne dépendait pas de moi de refuser de les remplir ; la nécessité me courbait sous son joug de fer, et m'obligeait à surmonter mes répugnances et à vaincre des obstacles qui semblaient des impossibilités. Je trouvai en moi, par bonheur, et comme il advient dans les grands dangers, des facultés qui jusqu'alors étaient demeurées latentes, et surtout une force d'âme avec un sang-froid aussi rares que nécessaires dans les temps de calamités.

La puissance du fléau qui nous frappait s'agrandissait énormément par la faiblesse d'esprit qui se cachait souvent sous les bravades. Un jeune imprudent, qui ne cessait de dire qu'il n'avait aucune crainte, ayant été forcé, pour en donner la preuve, d'accepter un pari qui le conduisit à visiter la salle des pestiférés, fut pris, en y entrant, d'une crise dont il faillit mourir. Les progrès du mal étaient augmentés par la fausse idée qu'on s'en faisait. Son principe étant dans l'atmosphère, suivant la plupart des docteurs, il s'ensuivait qu'on pouvait le gagner par chaque aspiration; et chacun croyait en voir le fantôme attaché à ses pas, sans relâche et à tous les instants de sa vie. Si l'on eût cru qu'on ne pouvait le prendre que dans les lieux où il existait visiblement, on aurait pu, en s'abstenant de les fréquenter, obtenir quelque sécurité; mais dès que l'air en était le véhicule, il devenait impossible de lui échapper, et la terreur était sans bornes. Cependant c'était bien plus communément par un instinct aveugle, irréfléchi, de sa propre conservation, qu'on se livrait à l'épouvante. Une occurrence quelconque, de la plus parfaite innocuité, advenait à un homme dont la fermeté de caractère n'était pas douteuse; il y voyait sans la moindre réalité le danger de la fièvre jaune; il se troublait, pâlisait, battait la campagne; son pouls, d'abord intermittent, s'affaissait; on pouvait croire, à s'y méprendre, qu'il était infecté, tandis que ce n'était rien de plus que la peur de l'être. J'ai vu des gens distingués être soumis dans un tel cas à un traitement qui leur enlevait une moitié de leur peau, et s'en féliciter, comme leur ayant sauvé la vie, lorsque leur unique maladie était la crainte d'être malade. Cette aventure arriva, entre autres, à un naturaliste autrichien, le baron de Block, à qui le docteur Persé fit subir cette opération douloureuse et complètement inutile.

Quelquefois une crainte extrême ressemblait beaucoup à l'égoïsme poussé jusqu'à l'inhumanité. Voici un exemple où cela parut ainsi. Un vieux colonel du génie, homme fort estimé comme officier et comme savant, avait emmené avec lui à la Martinique, où le ministre l'envoyait directeur, sa femme, qui était très jeune et très jolie. Une cour nombreuse et galante environnait toujours cette dame des soins les plus empressés. Je ne la connaissais que par des visites officielles, et pour avoir remarqué, comme tout le monde, ses blanches épaules, son magnifique corsage, sa bouche riante et l'éclat de son teint. Un soir, on m'apprit qu'elle venait de tomber malade, et qu'on redoutait qu'elle ne fût atteinte de la fièvre jaune.

J'étais surchargé de tant d'occupations pressantes que je ne pus trouver un moment qui me permit d'agir d'après cet avis ; mais le lendemain matin, en passant, avant le jour, devant la demeure du colonel, j'y entrai, pour demander des nouvelles de la malade. Les escaliers, les corridors étaient déserts, et personne ne répondit à mon appel, dans cette maison où il n'y avait pas moins de trente domestiques. Une longue suite d'appartements, où je pénétrai, étaient également solitaires ; ils me conduisirent dans une chambre reculée, où, sur un lit souillé de sang et de vomissement noir, je vis avec une horreur inexprimable une créature humaine abandonnée comme un être immonde, immobile et glacée comme un cadavre, et dont le corps, à moitié nu, était teint de cette couleur de safran, qui est la livrée de la mort. C'était cette dame qui, la veille, était l'objet de tant d'hommages, et que tout le monde avait fui, à commencer par son époux, lorsque la contagion s'était manifestée avec ses plus redoutables symptômes. Surmontant la répulsion que m'inspirait l'aspect de cette couche, transformée en un cloaque d'où s'exhalaient des miasmes délétères, j'osai m'approcher, pour demander à ce corps inanimé si la vie l'avait quitté sans retour. Certes, il me fallut faire un effort de courage pour y porter la main : le pouls ne battait plus ; aucun souffle ne sortait de la bouche et j'allais me retirer, ne pouvant plus supporter cet affreux spectacle, quand, par une inspiration soudaine, j'interrogeai la région du cœur : il me sembla qu'un mouvement obscur répondait à la pression de mes doigts. En renouvelant cette épreuve, en la prolongeant, je devins certain que ce n'était pas une illusion. Il y avait là encore une étincelle de vie. Je saisis ce faible et fugitif indice comme une espérance, et aussitôt je pris, avec résolution et rapidité, toutes les dispositions qui pouvaient la réaliser. Savarési, à qui j'envoyai un message pressant, arriva au galop ; mais quand il fallut exécuter ses prescriptions, il se trouva que tous les domestiques de la maison qu'on put rassembler étaient morts-ivres. Au départ du colonel ils s'étaient emparés d'un caveau qui contenait des vins fins et étrangers, et ils s'y étaient enfermés pour boire, abandonnant leur malheureuse maîtresse dans son agonie, et nous laissant privés des secours nécessaires pour essayer de la sauver de la mort. — « Allons, mon ami, me dit Savarési, nous saurons bien nous passer de l'aide de ces misérables ; faisons nous-mêmes la besogne ; Habit bas, et relevez vos manches ! » Il me donna l'exemple,



et en un clin d'œil nous fûmes prêts pour commencer les plus affreuses opérations qu'on puisse imaginer. Nous portâmes le corps entièrement dépouillé dans une autre pièce, la chambre à coucher étant d'une infection qui nous soulevait le cœur. Là, nous le plongeâmes dans une baignoire d'eau brûlante, et pendant que je soulevais la tête en détournant la vue, Savarési l'aspergeait d'eau froide avec une pompe à main dont le jet avait une grande force. La colonne vertébrale, la poitrine, la région précordiale eurent leur tour. Je tremblais de tous mes membres; mes jambes ployaient sous moi, et je me soutenais à peine quand mon digne ami s'écria : « Courage ! la chaleur revient ; elle est sauvée ! » En effet, en continuant nos efforts, nous fîmes cesser le coma ; la circulation se rétablit, lente d'abord et presque imperceptible ; puis enfin une aspiration nous témoigna le retour de la vie. Des frictions de calomelas et des pédiluves de moutarde, qui brûlaient comme du feu, ramenèrent l'action cérébrale, la connaissance et le sentiment de la douleur. Je fus forcé de prendre la part la plus active à ces opérations et de mettre la main à tout. Je suis sûr que si l'on avait fait de moi un bourreau, je n'aurais pas plus souffert. Je roulai le corps de cette pauvre dame dans une couverture de laine, comme on fait de celui des noyés, et le docteur me criait d'y aller plus rudement lorsque je vis s'ouvrir à la lumière ces yeux que je croyais bien fermés pour toujours. Je jetai un cri de joie. Le soir, la malade était hors de tout danger ; huit jours après elle était guérie, et partait pour la France sur un navire américain. Je n'en ai jamais entendu parler : elle vit probablement encore ; car, lors de cette terrible catastrophe, elle était dans le printemps de sa vie, et la beauté de sa jeunesse paraissait à travers les voiles de la mort.

Savarési, qui se raillait de toute chose, dit au capitaine général que nous nous étions démenés comme des diables, et conduits comme des héros. Il ajouta, en me parlant en confidence, que c'était très beau, mais qu'il ne fallait pas recommencer, attendu que nous serions victimes de notre dévouement ; et il était si persuadé du danger auquel nous nous étions exposés qu'il m'exhorta vivement à user de contre-poison dès que je serais rentré chez moi. Il convint que tous nos efforts eussent été stériles pour dominer le coma si nous n'avions eu à nos ordres, lui la pharmacie de l'hôpital, et moi la garnison. A mon signal, vingt artilleurs s'emparèrent de la maison, en chassèrent les importuns, et mirent à notre disposition,

sans une minute de retard, cinquante chaudronnées d'eau bouillante et des torrents d'eau froide. Ces remèdes ne sont efficaces que lorsqu'ils agissent par une immense immersion et un lavage diluvial. Il est inutile de dire que l'abandon de M<sup>me</sup> D... fut sévèrement blâmé, et qu'en prenant le parti de s'éloigner son mari n'en laissa pas moins un mauvais souvenir dans l'opinion publique.

L'amour se montra plus intrépide et plus dévoué que l'hymen. Le jeune Vence, avec qui je m'étais lié pendant la traversée, fut envoyé à Saint-Pierre, en arrivant. Peu de jours après, une dame, qui l'aimait passionnément et qui l'avait suivi dans un autre navire, débarqua le soir. En entrant chez lui, elle le trouva dans les bras de la mort; elle résolut de ne pas lui survivre, et, s'attachant à son corps, elle l'embrassa si étroitement qu'on ne put l'en séparer. Deux heures après, quand on y réussit, l'atmosphère empoisonnée où elle était demeurée lui avait communiqué le même mal: elle était déjà prise des vomissements noirs de la fièvre jaune. Le médecin Gobert la couvrit de vésicatoires, et parvint à lui sauver la vie. Cette dame était la fille d'un voyageur renommé, dont les récits, qui nous ont fait connaître l'Afrique australe, obtinrent dans le temps un succès très grand. Il l'avait mariée avec un voyageur, homme dont le mérite fut mal apprécié par la jeune personne, et ne put prévenir le malheur d'un autre attachement cruellement expié. Je vis cette dame après son rétablissement, et lui fis verser des larmes par le souvenir de son jeune ami. Elle n'avait point de beauté, mais elle était fort séduisante par son esprit et ses manières. Il me sembla que son père lui avait légué les inclinations romanesques dont il avait fait preuve dans la relation de ses voyages.

L'exemple de ces deux dames épargnées par la fièvre jaune ne doit point faire croire qu'il était commun que ses victimes échappassent à la mort. C'était au contraire une rareté, et l'on remarquait seulement que les personnes qui survivaient à une attaque constatée par des symptômes certains étaient presque uniquement des femmes.

Le fléau frappa d'abord de préférence les marins, les soldats, qui se livraient à des excès et qui fréquentaient des lieux mal famés; il atteignit ensuite les officiers les plus jeunes, les plus robustes et les plus actifs, particulièrement ceux qui remplissaient des fonctions pénibles, tels que les adjudants, les officiers de place et d'état-major. Beaucoup de militaires qui semblaient réunir les conditions

nécessaires pour éviter la maladie finirent par succomber à son attaque, après avoir été longtemps invulnérables. Leur mort fut causée par quelque occurrence temporaire, locale ou accidentelle, qui détruisit ou suspendit seulement la résistance qu'ils avaient opposée jusqu'alors à l'absorption du germe de la contagion.

Le nombre des occurrences qui produisaient cet effet fatal était très considérable. La plupart d'entre elles étaient inévitables, puisqu'elles faisaient partie de nos devoirs militaires ; elles se formaient de toutes les actions de la vie privée, qui sont à peine remarquées en Europe. Pour déterminer l'invasion de la maladie, il fallait seulement demeurer exposé longtemps à l'ardeur du soleil ; — être saisi par le froid subit que cause un courant d'air lorsqu'on est baigné par la sueur ; — conserver sur soi des habits mouillés par la pluie ; — faire à pied ou à cheval une course pénible ; — respirer l'air embrasé des églises pendant les grandes cérémonies religieuses ; — se faire saigner sur une fausse indication ; — abuser de l'usage des bains ou des médicaments ; — se livrer à la terreur et généralement à toutes les affections tristes ; — s'abandonner momentanément à quelques passions violentes, telles que la colère, l'amour, le chagrin, — ou bien enfin éprouver l'aiguillon d'un stimulant quelconque, qui était suivi d'un relâchement des organes dont le fléau profitait pour envahir toute l'économie animale. Ces causes demeuraient sans effet si le germe du mal n'était pas à l'état latent en contact avec les organes ; mais après quelques jours d'irruption, ce germe existait, disséminé presque partout, et il était presque impossible de ne pas en être atteint de façon ou d'autre.

Les exemples qui montraient l'action de ces occurrences étaient innombrables, et prouvaient que la mort était attachée à l'usage de toutes les facultés de la vie. Un officier de l'état-major prit la fièvre jaune à table, dans un dîner joyeux ; — un autre dans un rendez-vous nocturne ; — un autre par une indigestion qu'il éprouva pour avoir monté à cheval et fait un exercice violent ; — un autre pour s'être exposé aux rayons d'un soleil brûlant, dans une pirogue de Saint-Pierre ; — un autre pour s'être laissé aller au regret amer d'avoir quitté la France.

Le général Richepanse fut atteint à la Guadeloupe de la fièvre jaune à la suite d'un accès de colère.

L'amiral anglais lord Seymour mourut à la Jamaïque de cette maladie, pour s'être exposé au courant d'air d'une jalousie entr'ou-

verte, lorsque, accablé par la chaleur et transpirant avec abondance, il venait d'ôter imprudemment son habit.

A la Martinique, le général Devrigny, qui commandait l'armée et dont j'étais devenu le premier aide de camp, succomba par les effets d'un accident analogue. Il avait résisté pendant onze mois à tous les dangers auxquels l'exposaient sans cesse l'impétuosité de son caractère, la violence et l'inopportunité de ses courses à cheval, en plein midi, toujours au grand galop, sous un soleil torréfiant, et surtout ses visites à l'hôpital et aux casernes, lorsqu'il y régnait la plus redoutable infection. Quand il ne s'agissait point du service, mes conseils avaient quelque empire sur lui ; mais rien ne pouvait l'arrêter quand il supposait qu'un intérêt militaire devait guider sa conduite. C'est ce qui fit échouer mes efforts pour le mettre à l'abri du péril dont chaque jour l'épreuve était renouvelée.

La guerre, en éclatant de nouveau, avait multiplié d'autant plus nos soins et nos fatigues que la contagion avait réduit nos moyens de résistance au quart. Il fallait être sur pied nuit et jour, pour s'opposer aux attaques de l'ennemi, dont les vaisseaux bloquaient nos ports et qui n'ignorait pas notre triste désarroi. Un soir, le capitaine général me recommanda de redoubler de surveillance, parce que l'escadre anglaise avait été vue armer ses péniches, ce qui annonçait quelques tentatives sur nos batteries de la côte sous le vent. Je fis des préparatifs en conséquence et, quand tout fut prêt, j'en rendis compte au général Devrigny, qui demeurait dans une petite campagne hors de la ville, sur un tertre à la base du morne Desaix. Je l'assurai qu'il n'y avait rien à craindre, et je l'exhortai à ne pas sortir, ce qu'il ne pouvait faire, par une nuit humide, sans compromettre gravement sa santé et peut-être sa vie. J'étais fondé à parler ainsi parce qu'alors le général était couvert de furoncles énormes et douloureux qui exigeaient une attention très sérieuse. J'étais atteint de la même affection, dont la cause semblait être le virus de la fièvre jaune, déposé sur notre épiderme et agissant à l'extérieur corrosivement, avec une violence qui manifestait les ravages qu'il produirait à l'intérieur dès qu'il serait absorbé. Je passai la nuit sur pied avec des réserves prêtes à marcher à un signal convenu ; mais l'ennemi, prévenu sans doute par ses espions de la côte que nos dispositions étaient prises pour le recevoir, abandonna ses projets d'attaque. Cependant, un coup de canon ayant été tiré sur une chaloupe anglaise qu'on crut distinguer dans l'obscurité, le général,

dans son agitation fébrile, se jeta hors de son lit, monta à cheval et poussa jusqu'aux batteries de Case-Navire, d'où il revint fort désappointé. Il m'écrivit le matin : « Mon cher ami, je suis tout je ne sais comment ; j'ai voulu dormir, et j'ai rêvé de perles défilées, ce qui est mauvais signe ; je crois que je commence à devenir vieille femme. Venez me voir pour me réconforter. » Je le trouvai sans autre apparence de maladie qu'une anxiété si vive qu'il ne pouvait tenir en place. Quand je lui parlai de ses furoncles, il me dit qu'ils étaient guéris et qu'il n'en avait plus. En effet, je reconnus avec inquiétude qu'ils avaient disparu, ou, comme on dit aux Antilles, qu'ils étaient rentrés. Je déterminai le général à prendre sur-le-champ un breuvage chaud, qui lui fit quelque bien ; mais, habitué à résister à tous les accidents de la vie avec une santé de fer et un caractère inflexible, ce fut uniquement pour me satisfaire qu'il se décida à prendre cette précaution ; et rien ne pouvait mieux prouver l'affection qu'il me portait. En rentrant dans la ville je courus chez Savarési. Mon récit lui donna la conviction qu'il y avait un péril imminent ; et en effet, quoiqu'il ne se fût écoulé qu'une heure, il trouva mon malheureux général atteint des premiers symptômes de la fièvre jaune. Nous le fîmes transporter à la maison Fontane, chez l'un des habitants notables de la ville, où il fut entouré des soins les plus pressés. Rien ne put arrêter les progrès de la maladie, ni mes efforts de tous les moments, ni les remèdes énergiques qu'employa Savarési pour réussir par la méthode perturbatrice à combattre le venin de la contagion. La mort survint le cinquième jour. Deux heures auparavant, le général, qui jouissait de toute la lucidité de son esprit, m'entretenait de son retour en France et de sa résolution de ne pas se séparer de moi. Sa perte me causa le plus violent chagrin ; je n'en fus distrait que par l'idée de le suivre bientôt. Je devais m'y attendre, puisque le premier souffle d'air froid pouvait agir sur moi, comme avait fait sur lui le vent humide de la nuit. Sans doute, le général était d'un caractère difficile, impétueux, violent, et nos inclinations étaient fort différentes. Mais c'était un homme d'honneur, un militaire d'une rare intrépidité, attaché scrupuleusement à ses devoirs, et sacrifiant tout pour les remplir. Quoiqu'il maintînt une discipline rigoureuse, il était fort aimé des soldats, et il obtenait un excellent service des hommes de couleur de la garde nationale. Je conservai ses traditions pendant plusieurs campagnes avec beaucoup d'avantages pour les troupes et pour la

colonie ; et son esprit rigoureux, qui se refusait aux capitulations de conscience, a contribué sans doute à me faire suivre les mêmes principes, les mêmes sentiments et la même conduite, lors même que c'était aux dépens de ma fortune militaire et de tous mes intérêts.

Savarési, dont la conversation animée, spirituelle, savante était ma seule consolation, me fut enlevé du même coup. Ce ne fut point la fièvre jaune qui me priva de lui, ce fut l'envie, autre fléau si bien naturalisé dans ces contrées lointaines qu'on l'en croirait indigène. Élève de la célèbre école de Salerne et adopté par la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef à Damiette lors de l'expédition d'Égypte, il semblait être au-dessus de la critique des médocastres du pays, qui n'avaient jamais eu le moindre titre à la belle et difficile profession qu'ils exerçaient. Mais ceux-ci mirent dans leurs intérêts les vieilles femmes, qui avaient alors une grande puissance, et les femmes de couleur, qui pratiquaient une médecine occulte dont les Européens eux-mêmes préconisaient les cures merveilleuses. Tous ces ennemis attendirent, pour éclater, quelque revers qu'ils pussent attribuer à la science téméraire de Savarési. La mort du général Devrigny leur fournit une occasion qu'ils exploitèrent avantageusement. Les plus absurdes accusations furent portées jusque devant le capitaine général, qui parut leur donner crédit. Savarési, qui n'était par d'humeur endurente, résigna ses fonctions et partit pour la France à bord d'un navire américain. Il vivait encore il y a quelques années à Naples, sa patrie, jouissant d'une juste célébrité et chargé d'honneurs bien mérités par ses longs et glorieux services.

La confiance qui m'était témoignée par mes chefs en me donnant constamment les missions les plus difficiles à remplir m'attira aussi des envieux, quoique ma conduite désintéressée dût les désarmer. Jamais je ne reçus, malgré mes voyages continuels, aucun supplément de solde, et malgré l'affection que me portaient mes généraux, ce ne fut point au choix que je passai capitaine dans l'artillerie : ce fut à mon tour d'ancienneté. Savarési me disait en partant que ses excellents confrères voulaient lui faire éprouver le même sort qu'évita Zadig en s'enfuyant de la cour du pacha Ogoul, et il m'exhorta à me tenir sur mes gardes. Cet avis fut bientôt confirmé. Trois ou quatre duellistes, plus ou moins qualifiés, se chargèrent de m'expédier pour un meilleur monde ; mais leur bon vouloir n'eut aucun succès, et il leur fallut forcément se résigner à attendre que je mourusse autrement.

Assurément, si le chagrin avait dû produire cet effet, ils auraient été bientôt satisfaits. J'avais le cœur navré, et plusieurs fois, en rentrant le soir dans le vaste édifice du quartier général naguère habité par mes camarades de guerre, mes amis et de bons et fidèles serviteurs, et maintenant sombre, désert, silencieux comme eux, je sentais mon esprit s'affaiblir et s'égarer. Cette grande maison était vraiment un séjour maudit : tous ceux qui venaient y vivre avec moi ne tardaient pas à y mourir. Onze sous-officiers de planton y périrent successivement. Je me refusai à continuer d'en garder. Un jour j'en vois un, sous le vestibule, qui vomissait noir à grands flots. En m'entendant il fait un effort pour se retourner, et je retrouve, dans cet homme à l'agonie, qui ? le vieux caporal Parmentier, mon ancien maître d'armes, mon brave et loyal compagnon dans ma première excursion chez les Caraïbes, celui qui, dans le goulet de Brest, m'avait sauvé de la mer. Arrivé sur une frégate tout récemment, il ignorait que le chef d'état-major de l'armée était son jeune camarade. La joie qu'il ressentit en me reconnaissant et les soins que Savarési lui donna contribuèrent, avec la force de sa constitution, à lui sauver la vie. Tout le monde, en apprenant son histoire, le prit en affection ; les dames de la ville eurent mille attentions pour lui pendant sa convalescence ; le général supposa qu'il savait lire et le fit sergent ; il fit plus : il le nomma garde d'artillerie à l'Islet-à-Ramiers, et il devint le gouverneur de ce fort, dont il fit un bijou. J'eus grand plaisir à le voir heureux. Ce fut ma seule joie pendant cette désastreuse année.

Les calamités dont j'étais environné et mes adversités personnelles me faisaient croire que j'étais arrivé au terme du malheur. Je me trompais : il fallait encore que je comptasse avec le passé, qui sortit de la tombe pour ajouter à mes cruelles afflictions.

Quand je m'embarquai dans la funeste expédition de Saint-Domingue, Dieu m'est témoin que ce fut pour délivrer de la captivité d'un cloître une pauvre fille qui m'aimait, et qui voulait faire un éclat afin de forcer sa famille à nous unir. J'avais une invincible répugnance à obtenir ainsi une riche héritière. A mon retour de Saint-Domingue je la trouvai mariée, maudissant ceux qui l'avaient trompée par des impostures, et se révoltant contre tous les siens, avec l'énergie et l'opiniâtreté du caractère breton ; elle renia l'époux qu'on lui avait imposé, l'obligea à s'éloigner, et m'écrivit qu'elle allait rompre tous ses liens odieux, et tout abandonner pour me

rejoindre et me suivre au bout du monde. Pour la seconde fois je crus devoir prendre les conseils de la raison plutôt que ceux de mon cœur : j'en fus cruellement puni. J'espérai que son exaltation s'apaiserait par l'effet de mon absence ; la mort dans l'âme je partis, avec l'amiral Villaret, pour la Martinique. Il m'en coûta plus que je ne puis le dire pour remplir ce devoir d'honnête homme. La fortune me récompensa mal de ce sacrifice. La fièvre jaune assaillit l'armée le lendemain de son débarquement au Fort-de-France ; elle fit périr devant moi trente-deux officiers ou employés à l'état-major, et finit par tuer, entre mes bras, le général dont j'étais l'aide de camp et qui m'aimait comme son fils. C'est à moi qu'il fut départi de faire creuser la fosse qui engloutit tous mes amis. Enfin, la mortalité s'arrête un instant : on imagine que l'heure de la délivrance a sonné ; et aussitôt, avec toute l'insouciance française, on retourne aux habitudes de plaisir dont le cours avait été suspendu par les glas funèbres et par la triste occupation d'enterrer la moitié de l'armée. Un matin qu'on préparait au quartier général un grand dîner en l'honneur du frère du Premier Consul, on m'annonce un jeune aspirant qui désire me parler. Préoccupé de l'idée que je le connais, il oublie de me dire son nom, et il me raconte que, parti de Brest sur un brick qui vient d'entrer en rade, on l'avait chargé de me voir, si toutefois il n'était pas vrai, comme le bruit s'en était accrédité, que j'avais été emporté l'un des premiers par la fièvre jaune. « Vous savez sans doute, ajouta-t-il, que nous avons perdu ma sœur Adèle. — Adèle ! m'écriai-je ; mais qui donc êtes-vous ? — Ah ! répondit-il, vous ne m'avez donc pas reconnu ? C'est qu'en effet j'ai grandi de la tête. Oui, poursuivit-il, sans remarquer que ses paroles produisaient sur moi l'effet de la foudre, elle voulait se marier à son idée : on parvint, je ne sais trop comment, à la marier autrement. Bref, elle prit tout le monde en haine ; elle nous accusa d'avoir fait son malheur, et jura que son sang retomberait sur nous. Un soir, elle sortit à la dérobée, et, gagnant le bord de la rade, elle alla jusqu'aux rochers de Saint-Marc. Là, elle se mit à genoux, fit sa prière, attacha le bas de sa robe avec un ruban bleu que vous lui aviez donné, et elle se précipita dans la mer. Un pêcheur la retira de l'eau presque aussitôt, mais elle était déjà morte. Qu'est-ce que vous avez donc là ? dit-il en regardant sur ma table. Ce sont des billets d'invitation pour la fête qu'on donne au Prince ? Pouvez-vous m'en laisser prendre un ? » Et il sortit, en me promettant de revenir me voir ; puis, retournant



sur ses pas, il reprit : « J'allais oublier de vous donner cette petite boîte : Adèle l'a remise pour vous à ma sœur aînée, qui m'a bien recommandé de vous l'apporter. »

J'étais resté muet, oppressé par la douleur, le regret et l'indignation. Je n'osais ouvrir cette boîte : il me semblait que le dernier soupir de cette malheureuse enfant allait s'en exhaler. Enfin, à travers les larmes qui obscurcissaient ma vue, je distinguai ce qu'elle renfermait. C'était un petit coquillage blanc rayé de noir, qui porte, je crois, le nom de *Veuve*, et qu'enveloppaient soigneusement plusieurs couches de coton. Je me souvins que je l'avais ramassé un soir à nos pieds sur la grève de Pont-l'Abbé, dans une promenade solitaire qu'embellissaient d'un charme inexprimable les épanchements de nos cœurs. J'avais demandé à cette pauvre Adèle de le garder comme un témoin de notre bonheur et un gage de la fidélité de notre affection. Elle me promit de le conserver, comme son amour, jusqu'à la mort ; et elle écrivit ce serment, avec son ombrelle, sur le sable mouvant de la grève. Lorsqu'elle le scella avec sa vie, elle avait dix-neuf ans.

## CHAPITRE XX

1803

Rupture de la paix d'Amiens. — Mission en France. — Retour sur un corsaire. — Le capitaine Lazare. — La montre. — Confession du corsaire. — Première prise. — Le corsaire en Irlande. — Une prise. — Le prisonnier. — Attaque d'un bâtiment français. — Mort de Lazare. — L'auteur, maître du brick, gagne la Martinique.

La terrible irruption de la fièvre jaune que je viens de décrire avait enlevé les trois quarts des troupes de la Martinique. Lorsque la guerre avec l'Angleterre recommença par la rupture de la paix d'Amiens, il nous restait huit cents hommes, y compris ceux aux hôpitaux ; il fallait en déduire deux cents qui tenaient garnison à Saint-Pierre, en sorte qu'en attendant un peu plus, l'ennemi, comme le disait mon vieux camarade Parmentier, ne trouverait que les guichetiers, qui devaient lui ouvrir les portes de nos forteresses.

J'avais, comme chef d'état-major, le triste devoir de rendre compte chaque matin au capitaine général des pertes que nous avions éprouvées dans les vingt-quatre heures, et de lui annoncer quels officiers pleins de jeunesse et de vigueur venaient de succomber inopinément, laissant leur service en désarroi, et sans que nous eussions aucune ressource pour y pourvoir. Accablé de la responsabilité d'une situation si déplorable, l'amiral ne dormait plus, et son agitation fébrile était si grande qu'elle compromettait gravement sa santé. Un matin, quand je venais de lui faire le rapport des mouvements de la place, il me demanda si je connaissais encore beaucoup de monde à Paris. « Personne, répondis-je : les uns sont

morts... — En sorte, reprit-il, que vous pourriez n'y rester que quarante-huit heures et en partir sans être retenu par vos connaissances, vos intérêts ou vos plaisirs? Eh bien! me dit-il, sur l'assurance que je lui en donnai, je vous charge d'une mission secrète, à laquelle sont attachés mon honneur et ma vie: vous partirez demain au point du jour. » Il me dit qu'il avait écrit dix fois pour demander assistance, et que, n'ayant point reçu de réponse, il était forcé de croire que c'était un parti pris que de l'abandonner. Il attribuait cette résolution au ministre, qui voyait en lui un successeur; et, en effet, chaque fois qu'il était question d'un changement, l'opinion des marins désignait l'amiral comme le meilleur ministre que le Premier Consul pût choisir. Réduit à la dernière extrémité, il était obligé de s'adresser ailleurs avec l'espoir de mieux réussir; et c'était à cet effet qu'il avait résolu mon départ.

Une heure après je présentais à l'amiral ma démission des fonctions de commandant d'armes du Fort-de-France; il m'accordait ostensiblement un congé pour aller continuer les travaux de ma carte dans les mornes de la Cabesterre; il me remettait ses lettres autographes et ses instructions; je prenais un passeport de médecin, et changeais mon uniforme contre un habit noir, et mon chapeau empanaché contre un feutre gris. Je joignais à ce déguisement de grandes lunettes d'or dont je me sers encore à présent, quand je veux voir au loin; et à la nuit un canot de poste me portait en rade de Saint-Pierre, où je trouvais un navire américain neutre, dont le capitaine m'attendait à son bord comme passager recommandable. Le trentième jour, comme j'achevais de lire mon dernier volume de Shakespeare, le navire entra dans la Gironde, après la traversée la plus heureuse. Je débarquais à Bordeaux et bientôt j'arrivais à Paris. Le lendemain j'étais introduit chez une excellente dame, qui demeurait rue du Bac, et qui était une amie de l'amiral, éprouvée par les vicissitudes de la Révolution. C'était l'Ariane qui devait me guider; elle y mit une bonté infatigable; elle leva tous les obstacles, et, me conduisant par la main, elle me présenta à deux grandes dames et à trois personnages, à qui je remis les lettres pressantes dont j'étais chargé. Partout je trouvai un accueil bienveillant, et autant d'affection que d'estime pour l'amiral, dont la situation excitait le plus vif intérêt. Personne n'hésita un moment à agir en sa faveur; et le troisième jour je reçus l'assurance positive que deux frégates qui étaient en armement allaient, sans délai, recevoir des troupes

et des munitions de guerre pour la Martinique. Deux autres devaient les suivre promptement, et ces secours allaient se succéder jusqu'à ce que l'île fût capable de résister à l'ennemi. J'écrivis à l'amiral une triple lettre pour lui apprendre le succès complet de ma mission ; mon récit énigmatique lui fut porté par une jeune dame qui ne concevait rien à ce qu'elle faisait.

Durant quarante jours la fortune ne cessa pas un moment de m'être favorable, et je réussis au delà de toute espérance à remplir mon devoir ; mais à peine fut-il accompli qu'elle m'abandonna et que je fus assailli par les plus graves mésaventures.

A mon retour à Bordeaux j'appris que le navire sur lequel je comptais ne pouvait partir avant un mois, et qu'il n'y en avait aucun autre. C'était un contretemps très fâcheux, car l'impatience de l'amiral était si grande qu'elle pouvait devenir fatale à sa vie, et alors tout eût été perdu. J'étais dans une extrême anxiété quand je fus informé qu'un navire américain en relâche à La Rochelle était en partance pour Saint-Thomas, l'une des Antilles du Nord ; je me jetai dans une méchante carriole, bien décidé à profiter de cette unique occasion. Le voyage fut lent, ennuyeux et pénible ; enfin j'arrivai. Je trouvai au café le capitaine du navire fumant un cigare et buvant du grog, comme un véritable Américain ; mais son aspect ne confirmait pas ses habitudes nationales. Au lieu d'être un grand homme osseux à cheveux dorés et à peau blanche, c'était un vrai moricaud dont le cuir tanné était moitié jaune et moitié noir, et les cheveux mi-partie laine et crin. Au reste, il était grand, robuste, et possédait au plus haut degré un air d'effronterie et d'arrogance ; sa mise anglaise était irréprochable. « Monsieur, me dit-il, mon navire est mal préparé pour recevoir des passagers, et j'en ai déjà refusé plusieurs ; mais votre titre de médecin vous assure tout mon bon vouloir. Je vous aurais même une grande obligation, si, chemin faisant, vous me débarrassiez d'une fièvre tierce qui me tourmente et qu'aucune sorcière des Indes occidentales n'a pu guérir. » Je ne lui promis pas d'y réussir mieux qu'elles, connaissant tout le pouvoir de leur science occulte ; je m'engageai seulement à m'y employer de mon mieux. Cette espérance et sans doute aussi le ton de supériorité que me donnait l'habitude du commandement me valurent un meilleur accueil du capitaine que celui auquel je m'étais d'abord attendu. Cependant sa physionomie prévenait fort peu en sa faveur, et, pour me déterminer à conclure, il ne fallut pas moins

que la promesse qu'il me fit d'être à Saint-Thomas le vingt-huitième jour de notre traversée, s'engageant, s'il n'en était pas ainsi, à renoncer à toute subvention pour mon passage. L'espoir d'un voyage aussi court me fascina l'esprit ; et deux heures après, une barque me conduisait à bord de mon navire américain, qui s'était déjà halé hors du port, et n'attendait que la marée pour mettre à la voile. Son aspect m'édifia moins encore que celui du capitaine. Au lieu d'être décoré d'une bande en peinture jaune ou rouge, et d'avoir comme tout honnête marchand sa mâture d'aplomb, il était tout à fait noir et portait ses mâts penchés en arrière d'un air tapageur, pareil aux corsaires de la rivière de Landerneau. Ce fut encore bien pis lorsque, étant monté à bord, je pus observer les figures patibulaires d'une douzaine de grands gaillards qui formaient l'équipage, et appartenaient à toutes les variétés de l'espèce humaine les plus rapprochées des bêtes fauves. La bonne pensée me vint de reculer et de me tirer de ce guépier ; mais une mauvaise honte me retint à mon grand dam, et je m'embarquai.

Le capitaine me reçut à merveille, et me donna une cabine semblable à la sienne, les seules qu'il y eût de plain-pied avec le gaillard d'arrière. Il était fort occupé, quand j'arrivai, d'une besogne qui ne lui semblait pas familière, et qui ne devait pas diminuer ma défiance : il installait deux caronades en bronze qu'il avait achetées, disait-il, à La Rochelle, ayant appris que les navires américains, quoique couverts par leur pavillon neutre, étaient visités par les croiseurs anglais, oppression à laquelle il voulait échapper par son excellente marche et résister par son artillerie. Ce n'était pas moi, officier français, qui pouvais blâmer cette résolution. Seulement, quand il me montra une pièce de douze qu'il avait établie à l'avant, je remarquai qu'elle était propre à l'attaque des navires qui fuyaient bien plus qu'à la défense de son propre bâtiment : il en convint et se retrancha sur le défaut d'autre place mieux appropriée. Cet homme, qui était ignorant comme un nègre de jardin, était doué néanmoins de beaucoup de bon sens et de perspicacité ; et il avait encore plus d'adresse et d'astuce. Il ne lui échappa point que la maladresse qu'il mettait peut-être avec intention à installer ses caronades m'impatientait à outrance. « Docteur, me dit-il, vous en avez vu sans doute en batterie : tâchez donc de vous en souvenir et de m'aider de vos bons conseils. » Je me laissai prendre à ses câlineries ; et, bien persuadé que ces bouches à feu ne serviraient,

comme celles que j'avais manœuvrées toute ma vie, que contre les Anglais, je mis tous mes soins à les établir parfaitement. Le capitaine Lazare ne se tenait pas de joie, et son équipage se crut invincible avec une si belle artillerie.

Le lendemain, avant midi, on apporta les sextans pour prendre la hauteur du soleil, et la même scène se renouvela. Je fus obligé, bon gré mal gré, de faire l'opération, de contrôler celle du second, et de vérifier les calculs de la route d'après la vitesse du navire. Ce second, qui était borgne, cicatrisé, boiteux, et que j'avais pris pour un imbécile, parce qu'il n'ouvrait jamais la bouche, se trouva être un marin expérimenté. Je lui rendis cette justice, et mes paroles firent le bonheur et l'orgueil du capitaine. Si l'on jugeait que je m'associais trop facilement à des gens dont le caractère m'était fort suspect, je remarquerais que nous étions alors dans le voisinage des Sorlingues, et qu'il fallait éviter leurs écueils, célèbres par tant de naufrages, sans m'inquiéter autant de la compagnie où j'étais que du danger de faire fausse route et d'aller nous briser sur les rochers de granite de ce terrible archipel.

Je dois pourtant reconnaître que mes bons offices et la mauvaise habitude d'être avec des honnêtes gens me jetèrent un moment dans une grande perplexité. J'avais acheté à Paris une montre à secondes de Lépine, en or, mais modestement vêtue d'argent ; je m'en servis pour déterminer la longitude du navire par la différence des méridiens. A sa vue, les yeux du capitaine s'enflammèrent de concupiscence ; si, au lieu d'être enchaînée à mon cou, elle avait été entre ses mains, je ne sais trop s'il aurait été maître de me la rendre. Il m'en offrit le prix que je voudrais. Je refusai de la vendre, en lui laissant entendre prudemment qu'à notre arrivée je pourrais bien m'en dessaisir en sa faveur, et que jusque là je m'en servais volontiers pour assurer sa navigation. « Pardonnez-moi, me dit-il, en revenant un instant après : je suis comme les enfants qui désirent tout ce qu'ils voient. Tenez, ajouta-t-il, en ouvrant une large boîte qu'il mit sous mes yeux, voilà bien plus de montres qu'il ne m'en faut pour mon usage : il y en a onze, toutes très belles, mais ne possédant pas l'utilité de la vôtre. — Que faites-vous donc, lui demandai-je, de toute cette bijouterie ? » Il resta un moment incertain s'il devait s'expliquer franchement, puis prenant son parti, il me dit : « Il y a dans les mornes du Port-au-Prince une pauvre case où demeure une vieille et malheureuse négresse, libre de

naissance, ajouta-t-il en se redressant : c'est ma mère ; elle m'a nourri pendant quinze ans avec la cassave qu'elle arrachait à sa faim. Quand le temps était beau, elle connaissait au soleil l'heure du travail, la seule chose qui nous importât ! mais quand il pleuvait (et il pleut la moitié de l'année dans les mornes), elle s'écriait : « Ah ! si j'avais une montre ! » Je jurai en la quittant de lui en apporter une — non, une douzaine, — et je ne suis pas loin du compte. »

Je pensai que la mienne satisferait à cette idée fixe, et je m'arrangeai pour qu'elle n'excitât sa cupidité que le moins possible. Je dois ajouter que le souvenir de sa mère lui avait fait venir les larmes aux yeux, et que jusqu'au lendemain il ne fut pas le même homme. Bizarrerie du cœur humain ! cet homme, qui s'attendrissait ainsi au souvenir de sa mère, avait indubitablement volé de vive force ces onze montres, et la mauvaise pensée de compléter la douzaine en y ajoutant la mienne lui avait passé par l'esprit un instant auparavant. En me voyant sans le moindre orgueil, moi, docteur en médecine, qui savais installer les caronades comme un officier d'artillerie et prendre hauteur comme un capitaine de haut bord, il était descendu de son rôle de gentleman américain, qu'il jouait au café de La Rochelle, et il venait de s'avouer un mulâtre de Saint-Domingue, courant les mers, sans doute pour les écumer ; sa confession ne se fit pas attendre.

Le brick voguait sur une belle mer, par une brise du soir, légère et soutenue, qui le faisait glisser sur les eaux. « Eh bien ! docteur, me dit le capitaine, j'espère que vous êtes content de mon navire : c'est un vrai Bermudien, tout en bois de cèdre, et comme on n'en voit point en Europe. — C'est vrai, répondis-je ; mais où l'avez-vous pris ? — Est-ce donc, répliqua-t-il vivement, que je vous ai dit l'avoir pris ? Bah ! ajouta-t-il, puisque vous le devinez, il vaut autant que je vous l'avoue ; en voici l'histoire. » Il prit un escabeau et me fit le récit suivant, que j'abrège :

« Nous étions au Port-au-Prince une troupe de vauriens qui vivions volontiers aux dépens d'autrui. Que voulez-vous qu'on fasse quand on est mulâtre libre ? On ne peut pas travailler comme un nègre sans se dégrader ; on ne peut vivre à rien faire comme un blanc, puisqu'on n'a ni sou ni maille : il faut bien devenir picaron. Mais, lorsqu'il y a trois ans les Français survinrent, ils gâtèrent notre métier, et nous résolûmes de quitter la place. Un navire espagnol, tout chargé, était en tête de rade, prêt à partir le lendemain ;

nous l'accostâmes dans la nuit, au nombre de dix lurons ; l'équipage ne jugea pas à propos de se défendre : nous le chargeâmes de ramener nos barques à terre ; et, devenus maîtres d'un beau brick et d'une riche cargaison, nous fîmes voile pour Saint-Thomas, où nous vendîmes notre prise, en faisant quelques sacrifices pour calmer la conscience des autorités scrupuleuses de l'endroit. L'affaire avait si bien réussi que je fus encouragé à en faire d'autres semblables pour mon propre compte, sans y éprouver plus de difficultés. Cependant les petits bâtiments que j'étais obligé de monter convenaient si mal pour la course, qu'il nous fallait faire des prodiges de courage et d'habileté pour ne pas échouer misérablement. Je rêvais donc sans cesse à un navire comme celui-ci, mais je désespérais d'une si belle acquisition ; mon bon ange ne voulut pas me laisser mourir sans cette consolation.

« Je rencontrai à Hambourg, où je guettais en vain quelque proie, des Irlandais réfugiés, qui se rendaient en toute hâte à Dublin, pour une révolution prête à éclater. J'imaginai que c'était là une bonne occasion de pêcher en eau trouble ; je pris du fret à bas prix à une maison de commerce respectable, dont le nom devait me servir de passeport et de recommandation, et je partis sur un mauvais brick dont j'espérais bien me défaire avec avantage.

« En arrivant dans le canal Saint-Georges, qui, comme vous savez, sépare l'Irlande de l'Angleterre, pas un seul garde-côte ne se trouva sur ma route. Les bâtiments armés avaient été prendre position dans les ports le long des quais, pour défendre les établissements maritimes de l'invasion dont ils étaient menacés par les insurgés qui surgissaient de tous côtés. Dans la soirée, à mon grand étonnement, les campagnes s'illuminèrent de milliers de feux, et leurs échos retentirent de cris d'allégresse : je crus innocemment que le calendrier du pays avait avancé la Saint-Jean, qui est à Saint-Domingue l'objet d'une pareille fête. C'était vraiment bien autre chose ! — La commémoration irlandaise du 14 juillet 1789, jour anniversaire de la Révolution de France et de la délivrance des peuples asservis. L'enthousiasme nous gagna, et pour un peu plus nous nous serions sacrifiés pour la délivrance de l'Irlande. Cependant, tout en cheminant de cap en cap, je fis une bonne affaire. Un navire d'Ostende avait eu la mission de porter aux insurgés une cargaison de fers de piques, armes qui suffisaient, disait-on, pour conquérir la liberté ; mais le capitaine était fort en peine de son chargement, qui



l'exposait à être pendu par la justice expéditive de l'Angleterre. Je lui proposai de s'en défaire, en m'engageant de le remettre à qui de droit : il accepta, et c'est l'un des meilleurs marchés que j'aie jamais faits. Je le revendis en détail à des prix fous.

« Je trouvai Dublin dans la confusion. Aucun stationnaire ne surveillait le mouillage, et l'on entrait dans le port comme dans une église ; la marine et la garnison avaient bien autre chose à faire que de guetter la contrebande : quatre-vingt mille paysans arrivaient de toute part dans la ville, et le lord-lieutenant ne savait où donner de la tête. Je remis ma cargaison à mes consignataires, qui m'en donnèrent décharge en remettant au lendemain sa livraison. Pendant que je cherchais autour de moi quelque navire à ma convenance, il en vint un s'amarrer côte à côte avec le mien, si proche qu'une planche suffisait pour aller de l'un à l'autre. Jugez de ma joie quand je reconnus que c'était un beau brick bermudien, l'objet de mes rêves et de ma convoitise, celui que vous voyez là ; il m'était évidemment envoyé par la Providence. Nous accueillîmes les gens de l'équipage comme des frères, et deux heures après nous descendions ensemble, bras dessus bras dessous, pour assister au renversement du gouvernement anglais en Irlande.

« Vous croyez assurément, docteur, et non sans bonnes raisons, qu'un flibustier comme moi ne songe qu'au lucre de son honnête métier. Eh bien ! je vous jure que j'oubliai tous mes intérêts et jusqu'au brick si ardemment désiré, quand je me trouvai dans l'immense rue Saint-James, au milieu de cette foule passionnée, criant, hurlant, gesticulant, appelant la justice divine contre ses oppresseurs. Oui, pendant deux heures, je fus dominé par les mêmes sentiments que tout ce peuple, j'éprouvai son exaltation et jusqu'à sa fureur. Si je revins à la raison, ce fut lui qui m'y ramena par le triste spectacle de son extravagance.

« Le chef de l'insurrection s'appelait Robert Emmett. C'était un jeune avocat, beau, bien fait, rempli de talents, qu'il employait à défendre les pauvres et les catholiques poursuivis par des haines religieuses et politiques. Il était estimé même de ses ennemis, qui avaient éprouvé plus d'une fois les effets de ses sentiments généreux. Il n'avait qu'un seul défaut : son caractère chevaleresque, qui le rendait incapable de diriger un soulèvement populaire, gros de haine et de vengeance, comme une révolte d'esclaves.

« Au signal d'un coup de feu qu'il tira par une fenêtre répon-

dirent trois fusées, qu'accueillirent des hourras à faire tomber les oiseaux du ciel. Aussitôt cette immense multitude d'hommes se rangèrent d'eux-mêmes en colonne serrée et s'ébranlèrent pour marcher contre l'ennemi. C'était très beau à voir, cette grande population se levant en masse pour affirmer ses droits et les reconquérir. Je crus assister à l'une de ces grandes scènes de votre révolution, qui, après tout, vous ont fait un peuple libre et une grande nation. J'étais loin de compte, et mes espérances furent de courte durée.

« Trois choses étaient à faire : bloquer les casernes, où 4 800 soldats anglais étaient renfermés et auraient volontiers vendu leurs fusils ou les auraient livrés moyennant la vie sauve; — prendre le lord-lieutenant, qui représentait le gouvernement anglais, et le garder comme otage; — attaquer et enlever de vive force le château, qu'on appelait par dérision le Colombier — *Pigeon's House* : — c'est une bicoque que prendraient quatre hommes et un caporal; elle se recommandait à l'insurrection comme la Bastille : on y avait torturé les meilleurs chefs irlandais.

« Les distances étant considérables, il fallait bien deux heures pour en finir avec l'Angleterre. Mais à peine la colonne avait-elle fait cent pas qu'elle fut arrêtée par un tumulte, qu'on prit d'abord pour l'effet de l'apparition des troupes anglaises sur l'un de ses flancs. C'était tout simplement un dragon d'ordonnance qu'on avait vu dans une rue latérale; on voulut l'arrêter, il n'en galopa que plus vite; on lui tira des coups de fusil sans l'atteindre. Alors deux ou trois mille hommes se mirent à le poursuivre, quittant leurs rangs et jetant tout en désordre, chacun ignorant la cause de cette bagarre; quand elle fut expliquée, une demi-heure avait été perdue par ce ridicule événement.

« Un manufacturier nommé Clarke avait surpris à ses ouvriers le secret de l'entreprise; pour se faire un mérite de le découvrir au gouvernement, il monta à cheval et fut au château. A son retour, il vint tomber au milieu de ceux qu'il avait trahis : il tenta de leur échapper; on se mit à sa poursuite, et avant qu'on l'eût arrêté et qu'on eût jugé qu'il méritait la mort, il s'était encore perdu une autre demi-heure.

« Enfin la colonne se rallia et se mit en route; mais ma confiance n'était plus aussi ferme que lors de son premier départ. Il me semblait que, quoique parfaitement blancs, tous ces gens-là

étaient évaporés comme des nègres. Quand je demandai s'ils n'avaient pas des hommes de guerre, on me répondit qu'ils avaient tous été pendus; lorsque je remarquai qu'on n'aurait pas dû les laisser pendre, on m'assura qu'il n'en pouvait être autrement parce que, les Anglais étant toujours les plus habiles [et les plus persévérants, ils finissaient par être les plus forts. « Aussi, ajouta-t-on, chaque révolution, en Irlande, n'est-elle qu'un coup de désespoir. » C'était là un fort mauvais augure, et je résolus de tenir mon équipage dans ma main, afin d'aller à mes propres affaires en renonçant à mon rôle d'amateur. La nécessité m'en fut démontrée à quelques pas plus loin. Un corps de garde occupé par une vingtaine de soldats était sur notre passage. Au lieu de leur offrir à boire à la santé du peuple, on leur demanda leurs armes : ils représentèrent justement qu'ils ne pouvaient les donner ; on insista : ils refusèrent ; on les menaça : ils rentrèrent chez eux, et pendant qu'on démolissait leur porte, ils s'en allèrent par une autre issue qui donnait dans une rue voisine. La foule prit leur évasion gaîment et hua ceux qui les avaient laissé échapper ; mais la marche fut encore retardée d'une demi-heure. Je bouillais d'impatience.

« Tout à coup à la queue de la colonne parut une voiture de gala, une berline armoriée conduite par un cocher anglais en perruque officielle, et accompagnée de laquais en grande livrée. Par un vertige incroyable, au lieu de s'éloigner à toute bride de cette cohue d'hommes armés, elle y pénétra comme pour la braver et s'y frayer par force un chemin. Des cris [furieux s'élevèrent de toute part : « C'est le lord-lieutenant ! Non, c'est le lord chef de justice ! Oui, c'est le lord chef de justice ? oui, c'est lui ! A mort ! à mort ! tue ! tue ! » Aussitôt vingt piques furent plongées dans la voiture et en furent retirées teintes de sang. Lord Kilvarden et son neveu furent ainsi assassinés ! La fille du lord, une pauvre enfant de quinze ans à peine, éperdue, folle d'horreur [et d'effroi, se jeta au milieu des meurtriers, qui ouvrirent leurs rangs pour la laisser passer. Sa vue excita la pitié la plus profonde et changea en compassion la colère de ce peuple qui semblait implacable. Emmett, en apprenant ce massacre, maudit la cause à laquelle il avait voué sa vie, et, dans son indignation, croyant la voir déshonorée, il l'abandonna et sortit à l'instant de la ville, pour montrer qu'il se séparait des assassins.

« Je suivis cet exemple et, escorté de tous mes gens, j'arrivai au port, qui était encore désert. Le gardien de mon navire avait fait

une telle fête à celui du Bermudien que celui-ci était ivre-mort. Je partageai mon équipage entre les deux bâtiments, et nous poussâmes au large sans la moindre réclamation. Quelques instants après nous étions sous voile, descendant le canal Saint-Georges pour entrer dans la haute mer. Tout le long de la côte d'Irlande nous aperçûmes des troupes d'hommes armés qui allaient à Dublin prendre part à la révolution dont nous venions de voir le triste dénouement. Notre navigation fut heureuse et nous abordâmes sans encombre à la côte d'Espagne. Un corrégidor de mes amis m'aida à vendre mes deux cargaisons et mon ancien navire. Je gardai mon brick bermudien, qui convenait à mes desseins, et pour lui trouver l'artillerie dont je voulais l'armer je fus forcé d'aller jusqu'à La Rochelle. C'est à ce voyage que je dois, docteur, l'avantage et le plaisir d'avoir fait votre connaissance. »

Parbleu ! me dis-je à moi-même, je m'en serais bien passé, mais c'eût été un inutile propos, et je préférerais demander au capitaine quels étaient ses projets. « Ils sont très simples, me dit-il : je fais trois prises, c'est assez pour ma modeste ambition ; ensuite nous piquons droit sur Saint-Thomas ; je vends ma barque et sa cargaison d'eau-de-vie de Cognac, qui est très précieuse dans tous les pays du monde ; je fais à mes braves marins de bonnes parts ; je vous donne la vôtre, docteur, pour vos bons services de mer et m'avoir guéri de la fièvre. Je vais aux États-Unis, où je m'établis armateur, et deviens un honnête négociant. Eh bien ! ajouta-t-il en terminant, j'espère que vous approuvez mon plan de campagne ? — Sans doute, répondis-je, si vous l'exécutez, en commençant par la fin. » Il prit ce propos pour une plaisanterie : c'était un bon avis, comme l'événement le prouva.

« Voile ! » cria la vigie. A la minute le capitaine était avec sa longue-vue sur les barres de perroquet. Le navire aperçu était prodigieusement loin ; on ne le distinguait que parce qu'il était dans le lit du soleil couchant. On mit le brick en route pour lui donner chasse ; et comme je ne pouvais pas l'empêcher, je fus me coucher. Au point du jour, un coup de canon m'annonça que nous avions joint ce malheureux navire. Je me rendormis sur l'autre oreille, pour ne pas faire de sombres réflexions. A mon réveil je trouvai le tillac encombré de caisses, de malles, de barils qu'on venait d'apporter de la prise en un tour de main, et qu'on devait répartir avec la plus scrupuleuse équité, comme un gain parfaitement

légitime. Les propriétaires dévalisés avaient été enfermés dans leur cale, et quatre marins de notre équipage avaient été chargés de conduire le navire capturé jusqu'à la côte d'Espagne, pour le remettre en consignation au corrégidor, notre féal ami. Le capitaine Lazare vint me raconter avec exaltation ce beau fait d'armes, qui avait failli cependant lui coûter la vie. Au moment où il amarinait le bâtiment, un jeune passager, indigné des traitements qu'il éprouvait, s'était révolté et, se saisissant d'un sabre, il en avait porté un coup au capitaine, dont il aurait fait sauter la tête si l'arme n'avait tourné dans sa main, ce qui en réduisit l'effet à celui d'un coup de bâton bien asséné. On terrassa le coupable, qui fut garrotté et amené à notre bord, où il fut jeté dans la fosse-aux-lions, puisard infect, qu'on appelait ainsi parce qu'il était le domicile de rats énormes, dont la voracité était si grande qu'ils avaient rongé, disait-on, la patte d'une ancre du navire.

« Docteur, me dit à voix basse le second, tirez de là le prisonnier, ou il sera mort demain matin. » Je dis aussitôt au capitaine que, puisqu'il m'avait offert ma part de prise, j'étais autorisé à la lui réclamer, et que je lui demandais de me donner le captif, sur sa parole d'honneur, comme un officier prisonnier de guerre. Il jura tous les dieux qu'il aurait dû faire passer par les armes un malappris qui faisait acte d'hostilité contre le droit des gens, quand son pavillon était amené. En entendant un pirate invoquer ce grand principe, je ne pus retenir un éclat de rire. Le capitaine, satisfait de son succès de publiciste, s'adoucit et finit par me donner la clef du cadenas de la fosse-aux-lions. Le second me prêta son aide pour retirer de cet endroit affreux le malheureux prisonnier. C'était un beau jeune homme, ayant l'air le plus distingué, parlant français parfaitement, et dont l'habit, malgré ses déchirures, annonçait un gentleman anglais. Je coupai les cordes qui le liaient, en me servant d'un poignard long de vingt pouces que je portais constamment, et que l'équipage vit avec surprise et admiration, assez mal convaincu que ce fût, comme je le disais, un instrument de chirurgie. Le captif que je venais de délivrer, étant informé de ma situation équivoque et du danger de la sienne, se détermina à faire la promesse, sur la foi d'un chrétien, qu'il n'entreprendrait rien contre le navire et son capitaine. Il s'appelait Robert Alan, et il était né à Cork en Irlande, comme l'infortuné Emmett, dont il était le cousin et l'ami. Il avait pris part à ses projets, et c'était avec dé-

sespoir qu'il les avait vus échouer. Il m'apprit que le chef de la conspiration étant revenu témérairement à Dublin, il y avait été arrêté, et traduit devant la commission royale, qui l'avait condamné à mort, comme coupable de haute trahison. Dans un discours éloquent qu'il prononça devant ses juges après sa sentence, il garda le silence sur sa propre cause, et défendit uniquement l'Irlande contre ses oppresseurs. Il fut exécuté au milieu des gémisséments de la foule et des prières les plus ferventes pour le repos de son âme. Des messes furent dites partout, pour lui, accompagnées d'anathèmes contre ceux qui l'avaient supplicié, eux qui, s'il l'eût voulu, auraient tous subi le même sort que le lord chef de justice, Kilwarden.

Condamné à mort comme complice, Alan parvint, après les plus grands dangers, à gagner un navire américain qui était sous voile; et il se croyait être enfin en sûreté quand le corsaire le prit à l'abordage. Ses efforts pour résister aux flibustiers n'ayant pas été secondés par ses compagnons avaient failli lui devenir funestes.

Depuis le point du jour un gros navire était signalé, et nous lui donnions chasse. Un coup de canon lui fit croire qu'il était poursuivi par un bâtiment de guerre ennemi, et il s'arrêta, en amenant un pavillon tricolore qu'il venait d'arborer. « Ce sont des Français, dis-je au capitaine, prenez-garde à vous. — Bah! répondit-il, j'en ai vu bien d'autres à Saint-Domingue! Si j'y reste, docteur, ajouta-t-il, prenez le commandement de mon brick, et tirez-vous-en. » Il se jeta dans son canot avec sept hommes, n'en laissant qu'un seul à bord; il accosta le navire, qui paraissait n'en avoir que trois ou quatre, et rien n'annonçant qu'ils voulaient tenter de se défendre, je crus un moment que ce triste succès était certain. Mais tout à coup le pavillon reparut à la corne d'artimon, et un feu très vif fit siffler les balles jusqu'à nous. Une douzaine de combattants, marins et passagers, s'élancèrent sur les flibustiers, en tuèrent la moitié, sur le gaillard d'arrière, et se mirent à la poursuite des autres. Le capitaine et son second dont les pistolets étaient déchargés se réfugièrent dans les haubans. Le premier, blessé d'un coup de fusil, tomba à la mer, qui l'engloutit; l'autre s'y jeta pour y trouver un asile, et il nagea vigoureusement vers nous. Le navire français étant délivré, et craignant néanmoins l'artillerie du corsaire, éventa ses voiles, sans essayer des repréailles qui lui auraient donné, sans coup férir, une très belle prise. La nuit, qui tombait, le fit

promptement disparaître à nos yeux. Le pauvre diable, qui luttait contre les lames, et que je croyais voir couler bas sous chacune d'elles, s'accrocha à une cage à poules que je lui avais lancée; il s'y maintint jusqu'à ce que je pusse rapprocher de lui le navire qu'entraînait le courant; il était à moitié noyé quand nous parvînmes à le pêcher, et il fallut plusieurs heures de soins vigoureux pour le rappeler à la vie.

Je n'avais pas perdu un moment pour mettre le brick en route vers les Antilles. Dès que le noyé, qui s'appelait Jean-Pierre, fut revenu à sa connaissance, il reprit son service avec moi, comme si j'étais le capitaine Lazare, son défunt maître. Je lui déclarai que je considérais comme non-venu le testament qui m'avait légué le brick, et que, si nous arrivions à la Martinique, je ferais régulariser la propriété qu'il en devait avoir, dans l'ignorance où l'on était de son premier maître. Une si belle récompense aurait fait du diable un honnête homme; toutefois je suis persuadé que, sans s'y attendre, il ne m'en aurait pas été moins dévoué, par reconnaissance de l'avoir sauvé de la mer. La pratique qu'il avait acquise des allures du navire lui permettait, bien mieux que je n'eusse pu le faire, d'user de tous ses avantages pour en augmenter la vitesse. Il y réussit si bien que, le vingt-cinquième jour, notre point nous donna l'atterrage de la Martinique, et deux heures après nous vîmes le piton du Vauclin. Un brick de guerre anglais croisait dans le canal Sainte-Lucie, mais il était sous le vent et ne pouvait nous barrer l'approche de l'île. C'était un important avantage dont je me hâtai de profiter, dussions-nous aller nous jeter à la côte, car il fallait à tout prix éviter de tomber entre les mains des Anglais, pour conserver la vie de mes compagnons de voyage, dont l'un était déjà condamné comme traître, en sa qualité d'Irlandais rebelle, tandis que les deux autres ne pouvaient manquer d'être traités comme des pirates. Quant à moi, quoique je fusse fort innocent, il ne m'aurait pas été facile de le prouver, si j'étais pris commandant un bâtiment enlevé dans le port de Dublin et faisant le métier d'écumeur de mer. Par bonheur j'étais arrivé dans un parage qui m'était connu, et sur une côte dont j'avais dressé la carte. Je fis doubler au navire la longue péninsule de la Tartane, et il se trouva à l'ouvert du port de la Trinité, le seul de la Cabesterre qui ait une ville, un fort fermé, une garnison et des batteries à feux croisés. J'arborai le pavillon tricolore, et un coup de canon amena à bord un pilote qui nous entra, et nous fit

mouiller, presque à terre, au fond du bassin. Un officier à cheval nous examinait du rivage. C'était le colonel Miany, qui commandait cette côte, et dont l'étonnement fut grand quand il me vit débarquer, venant de la mer, tandis qu'il me croyait au quartier général du Fort-de-France, où il m'adressait ses rapports. Je me bornai à lui dire que je venais de faire une promenade assez fatigante dont je n'étais pas maître de parler. Je lui présentai Robert Alan et lui recommandai mon navire ainsi que son capitaine.

Après un copieux déjeuner qu'il nous donna, et qui était fort nécessaire à de malheureux voyageurs vivant de l'air du temps depuis un mois, nous montâmes à cheval, et, par la plus belle campagne des tropiques, nous arrivâmes Alan et moi au bourg du Lamantin, choyés partout avec empressement. Un canot nous conduisit au Fort-de-France, où nous fûmes débarqués à minuit. Le capitaine général n'était pas encore couché. Je lui rendis compte de ma mission, dont le succès lui causa la plus grande satisfaction, et il m'en remercia vivement. Le lendemain, dans la nuit, deux frégates chargées de troupes, d'artillerie et de munitions de guerre entrèrent en rade, échappant à la croisière anglaise qu'un faux avis avait envoyée les attendre devant la Guadeloupe. Elles repartirent dans les vingt-quatre heures emmenant avec elles Robert Alan, qui ne pouvait trouver une plus belle occasion d'aller en France. A ma demande, l'amiral lui donna un brevet d'officier français, pour le masquer et le préserver contre toute catastrophe. Des matelots et un pilote furent envoyés au navire pour le conduire à Saint-Pierre, où le nouveau capitaine vendit sa cargaison de cognac, non sans avoir fait de précieux cadeaux, accueillis avec l'intérêt que mérite ce nectar des gens de mer. Je réussis à faire régulariser la position et la propriété du capitaine, qui partit pour les États-Unis, plein de reconnaissance pour les services que je lui avais rendus, et bien résolu, me dit-il, à effacer par sa vie à venir les péchés de sa vie passée.

Le titre de statisticien, que j'ai gagné par soixante ans de travaux officiels et autres, m'oblige à exprimer par un chiffre le résultat de ma mission. Par elle la France conserva pendant cinq ans de plus la possession de sa belle colonie de la Martinique — 1803 à 1809. — Je m'empresse de dire que je ne fus dans cet événement que la mouche du coche, et qu'il fut dû à l'esprit de bienveillance, à l'accès facile, au jugement supérieur des personnages que je dus intéresser à Paris à son heureux succès.



Au reste j'aurais eu grand tort de compter, comme la mouche de la fable : « Que messieurs les chevaux me paieraient de ma peine », car, lorsque l'amiral demanda pour moi au ministre la décoration de la Légion d'honneur, il n'en reçut aucune réponse. C'est ce que me valut ma mission, dont le ministre avait appris l'objet, ce qui n'était pas auprès de lui une bien bonne recommandation.

Je trouvai tout simple qu'il en fût ainsi, habitué comme je l'étais à prendre philosophiquement les choses de ce monde ; et je continuai, autant que l'ennemi m'en laissait le loisir, de faire de la minéralogie et de travailler à ma grande carte géologique, que j'avais prise en belle passion.

## CHAPITRE XX

MAI 1804

Sir Samuel Hood. — Le gros Morne. — Le Diamant. — Le colonel Miany. — Le traître. — Anse Mathurin. — Relâche. — Le Gulf stream. — Chaloupes dispersées. — Anse d'Arlet. — Parmentier. — Retour. — Traître sauvé. — Prise du Diamant en 1805.

Un peuple qui a gouverné et civilisé le monde alors connu croyait fermement que si l'on se mettait en route en partant du pied gauche on faisait un mauvais voyage. C'est sans doute ce qui m'arriva quand, en 1792, je quittai le collège pour l'armée. En marchant par ma droite j'eusse été, tambour battant, de victoire en victoire, conquérant les plus beaux pays de l'Europe : la féconde Belgique et la plantureuse Allemagne, trouvant partout bon vin, bon logis, bonne mine d'hôtes et surtout d'hôtesse; et quelles hôtesse! Mignon, Charlotte, Marguerite! charmantes créatures aux longues nattes de cheveux dorés, au cœur tendre et dévoué, toujours ouvert à la compassion pour le soldat blessé, malade ou prisonnier de guerre.

Mais tant de bonheur ne m'était pas réservé, car j'avais marché par ma gauche. Je dus expier, pendant vingt campagnes, ce péché originel, et subir le double malheur d'habiter les lieux les plus sauvages et sous les climats les plus meurtriers, et d'avoir sans cesse à combattre les ennemis les plus vindicatifs et les plus impitoyables : les Chouans du Morbihan, les Sectionnaires de Toulon, les Émigrés, les Orangistes d'Irlande, les nègres de Saint-Domingue et les Anglais tels que les faisaient alors les mauvaises passions de leurs méchants hommes d'État.

La guerre des Cafres et des Achantis représente assez bien celle que nous avions à soutenir contre ces ennemis. C'était une guerre d'embuscades, de surprises nocturnes, d'espionnage, de trahisons et de barbarie. Les blessés étaient achevés sur le champ de bataille, les prisonniers étaient massacrés, ou, s'ils tombaient dans les mains de nos meilleurs adversaires, on les envoyait périr dans les pontons de Portsmouth. La torche et le gibet étaient ajoutés aux armes de guerre. Vingt-deux villes de Saint-Domingue furent incendiées, et je ne saurais dire combien de chefs irlandais, nos alliés ou même qui étaient officiers au service de la France, moururent misérablement à la potence ou de mort subite dans leur cachot.

De terribles représailles et les prodigieux succès de nos armes avaient apaisé quelque peu la cruauté frénétique de nos ennemis; et depuis Campo-Formio et la paix d'Amiens ils avaient perdu l'espérance de nous traiter comme des Polonais au faubourg de Praga ou des Protestants un jour de Saint-Barthélémy. Néanmoins la guerre conserva son caractère sauvage aux Indes Occidentales, comme si ce n'était pas assez de s'entre-tuer sans encore manquer de politesse. Pendant deux ans, sur la côte méridionale de la Martinique, dont j'avais le commandement militaire, j'eus en vue, et souvent presque à sentir leur poudre, des bâtiments anglais, sans avoir avec eux aucun autre rapport que des coups de fusil ou des volées de coups de canon. La garnison espagnole de Melilla, qui, depuis cinq cents ans, vit à couteaux tirés avec les Marocains dont elle est entourée, trouve en eux des ennemis moins revêches que les chrétiens qui nous bloquaient. Il faut dire qu'ils nous prenaient pour des révolutionnaires, c'est-à-dire des gens de la même espèce que les hommes illustres de la république anglaise déterrés par la restauration des Stuarts et enfouis au pied du gibet.

Une guerre de chicane, de billebaude, ne réussissant pas au gré du commodore sir Samuel Hood, qui commandait l'escadre ennemie, il conçut, pendant les longs ennuis du blocus, un projet qui, à défaut d'utilité, devait en imposer par son originalité et sa hardiesse : c'était d'occuper et de fortifier le Diamant; mais avant de parler de son entreprise, il faut faire connaître le rocher qui en était l'objet.

La Martinique est terminée au sud-ouest par une grande péninsule qui gît entre la baie du Fort-de-France et le canal de Sainte-Lucie. C'est un massif formé par huit volcans dont les reliefs se

lient les uns aux autres, et dont toutes les aires réunies ont environ 80 000 mètres de circonférence. Le plus élevé de ces reliefs, qui est appelé le Gros-Morne, s'avance, au midi, dans la mer houleuse du canal, et forme un énorme promontoire pyramidal, escarpé par les flots, dans son pourtour, couvert de bois sur son versant du côté de l'île, et projetant à plus de 1 800 pieds sa tête chauve, ombragée seulement par deux palmistes exposés aux coups de la foudre.

Les laves dont est formée cette montagne sont des porphyrites contenant des micas, des pyroxènes et des feldspath lamelleux. Les cellules que les gaz élastiques y avaient laissées sont remplies par des quartz infiltrés, en cristaux jaunâtres et ternes. A la base du promontoire sont des monticules composés d'une brèche volcanique de pierres ponces empâtées dans un tuffa fissile de cendres mêlées à de l'argile rougie par la calcination du fer qu'elle contenait. Ces brèches, qui sont d'un aspect agréable, ont une consistance assez grande pour servir aux constructions. Elles renferment beaucoup de pyroxènes, et semblent provenir de terrains de soulèvement, formés dans la mer, qui les a remaniés.

A dix-huit cents mètres du promontoire du Gros-Morne se dresse, au milieu des flots tumultueux du canal, un rocher pittoresque, énorme, escarpé de toutes parts et d'autant plus inabordable qu'il est environné par un ressac violent et perpétuel. On l'appelle le Diamant, nom qu'il doit sans doute à ses formes prismatiques, qui donnent à son sommet l'aspect d'une pyramide à quatre pans. Son élévation est presque égale à son diamètre; elle est au moins de trois cents mètres. Son pourtour est une falaise verticale ou inclinée sur la mer, qui en a excavé la base sous le vent, et les versants de sa cime ne descendent pas au quart de sa hauteur; les arêtes qui les séparent et qui se réunissent au point culminant donnent à ce roc volcanique l'aspect d'une cristallisation colossale. Il y a sur chacune de ses faces une dizaine de fissures ou crevasses qui servent d'asile à des myriades d'oiseaux marins; et quand les vaisseaux passent auprès, il s'élève du sommet des nuées de mœuettes rieuses qui remplissent l'air des éclats bruyants de leur voix.

La lave qui constitue le massif de ce rocher est une belle porphyrite brun violet d'une pâte très fine, comme celle des pétro-silex. Elle ne diffère point de celle du Gros-Morne que j'ai décrite, et je l'ai retrouvée, avec une composition identique, à l'autre extrémité

de l'île, à vingt lieues de là, parmi les produits des plus anciennes irrptions du volcan de la Montagne pelée.

Le commodore sir Samuel Hood, qui, pour intercepter nos arrivages d'Europe, tenait sans cesse son vaisseau dans le canal de Sainte-Lucie, passait et repassait chaque jour devant le rocher du Diamant. Il résolut d'en prendre possession et d'en tirer parti pour le succès de son blocus, en y installant une vigie qui signifierait les navires atterrants au vent de la Martinique. Pour mieux faire accueillir son projet à Londres, il en exagéra les résultats, et peignit comme un nouveau Gibraltar la citadelle qu'il allait construire sur ce roc stérile, presque inabordable et jusqu'alors inconnu. En réduisant son entreprise à une fanfaronnade, il serait injuste de ne pas reconnaître que les travaux qu'il exécuta furent faits de main de maître, et qu'il en surmonta les difficultés avec une haute intelligence et une rare activité.

Au mois de janvier 1804, pendant la saison où des vents réglés rendent la mer pacifique et donnent toute sécurité à la navigation, des détachements de marins anglais furent jetés sur le Diamant. L'abordage si dangereux du rocher, sur une corniche au pied de sa paroi orientale, fut facilité par une cale mobile en charpente qui servit de débarcadère. Une vaste anfractuosité s'ouvrait au-dessus : elle fut agrandie par la mine ; on construisit au fond une sorte de réduit qui n'était accessible que par un talus fort rapide et devait offrir un dernier refuge à la garnison. En avant, sur un plan inférieur, on éleva deux batteries circulaires qui furent armées avec des pièces de vingt-quatre. Des retranchements défendirent l'entrée de plusieurs cavernes latérales, où l'on ne pouvait pénétrer que par d'étroits sentiers circulant sur le flanc du rocher. Les logements et les magasins de vivres y furent établis.

Le seul chemin qui conduisait au sommet du roc aboutissait dans la grande caverne ; il était coupé à moitié de sa hauteur par une plate-forme où l'on avait monté une pièce de gros calibre dont le feu enfilait ses approches. Des échelles de corde fixées à des crocs de fer permettaient aux matelots d'arriver de là jusqu'au faite du Diamant. Mais c'était une entreprise si effrayante qu'un officier français, qui dans la chaleur du combat avait le premier escaladé cette falaise, lors de la prise du Diamant en 1803, n'osa pas, quelques mois après, se confier à son adresse pour passer par le même chemin.

Le plus grand mérite de ces travaux hardis et compliqués était la vigie établie sur le haut sommet du rocher. C'était un séjour aérien d'où l'on pouvait faire au moindre faux pas un saut de Leucade dans la mer tropicale décuple de celui de Sapho. Il y avait là un mât de signal, et, ce qui est fort remarquable, deux pièces de dix-huit pour le seconder. Il avait fallu, pour les hisser à une si grande élévation, des manœuvres de force d'une belle conception et de l'exécution la plus difficile. Le commodore y avait réussi en approchant son vaisseau du rocher presque à le toucher sous le vent, puis il avait étagé des grapins et des ancres à jets dans les cavités ouvertes à différentes hauteurs, et, au moyen de ces points d'appui, des palans et des caliornes avaient fait arriver ces deux canons jusqu'au sommet du Diamant. Des veilleurs étaient établis à la vigie, pour prévenir les croiseurs de l'apparition d'un navire au vent du canal; et une garnison d'artilleurs et de soldats de marine occupait les batteries basses, logeant dans les cavernes qui communiquaient avec elles.

Je suivis, au moyen de ma longue-vue, les progrès de ces travaux et j'en rendis compte au capitaine général. Je les appréciai à leurs effets utiles, et j'affirmai qu'un brick de guerre naviguant dans le canal ferait un meilleur service. Je qualifiai cette entreprise d'œuvre de forfanterie, expression dont l'amiral se servit dans ses dépêches officielles. La preuve que ce n'était rien de plus, c'est que nos navires continuèrent à arriver au Fort-de-France sans plus d'obstacles qu'auparavant. Mais à Londres on fit du Diamant un monument triomphal; les cent bouches de la presse l'érigèrent en une merveille, et pour mieux en imposer il fut publié un recueil de vues coloriées qui montraient chaque partie de ce rocher sous l'aspect le plus pittoresque et avec une foule d'embellissements mensongers.

Ce n'était pas la première fois qu'on faisait des récits fabuleux de cet endroit sauvage. En 1671, le gouverneur de la Martinique Baas envoya à l'Académie des sciences, pour l'insérer dans ses mémoires, la relation d'un habitant, décrivant un triton ou homme marin, à queue de carangue, qui avait élu son domicile à l'islet du Diamant, et qui, sauf la parole, appartenait à moitié à l'espèce humaine, quoique par l'autre moitié il fût parfaitement un beau poisson. Son existence fut constatée légalement par un procès-verbal signé de témoins dignes de foi, et sa figure gravée en taille-

douce ne permet pas de douter que, sous le règne du grand roi Louis XIV, il n'y eût sur les côtes de la Martinique, comme dans les temps mythologiques, des tritons, et sans doute aussi des sirènes.

Je n'eus pas le bonheur de faire d'aussi belles découvertes, qui auraient comblé de joie mon illustre ami Georges Cuvier, et qui m'auraient procuré l'honneur de figurer une fois de plus dans son admirable livre du *Règne animal*. Bien loin de là je dus à ce maudit rocher du Diamant la plus fâcheuse et la plus sottie aventure militaire de ma vie. Je vais la raconter en toute humilité, comme l'un des tristes exemples des vicissitudes humaines.

Le commodore, ayant avitaillé et garnisonné son rocher, s'en alla réparer à Antigue les agrès de son vaisseau, avariés par un si long blocus; et les autres bâtiments de son escadre profitèrent de son absence pour se donner les plaisirs d'une relâche à Sainte-Lucie. Faute d'ennemi je retournai au Fort-de-France, et repris mon service de chef d'état-major. Ma vie studieuse ne fut pas de longue durée, et le calme en fut bientôt troublé par une bourrasque subite et violente.

Le 3 mai 1804, jour de malheur, le colonel Miany entra chez moi tout effaré, et, me serrant dans ses bras, il me demanda si je lui pardonnerais d'être la cause involontaire de ma mort. Comme il était fort mal endurant je crus qu'il s'agissait d'un duel, et je répondis que je ne lui en saurais pas mauvais gré si la chose en valait la peine. C'était bien pire encore que je n'imaginai. Le capitaine général venait de l'envoyer chercher, et lui avait annoncé péremptoirement qu'il le chargeait d'une expédition pour attaquer dans la nuit et enlever de vive force le rocher du Diamant. Cet ordre supposait que quatre vieilles et lourdes chaloupes du port pourraient refouler à la rame le courant rapide du canal de Saint-Lucie, et débarquer, malgré un ressac de dix pieds de haut et sous le feu de dix pièces de vingt-quatre, quarante soldats qui dans l'obscurité sauteraient de leurs embarcations sur une corniche large de dix-huit pouces bordée par une mer agitée, profonde de mille deux cents pieds au moins.

Or, l'amiral connaissait toutes ces particularités, car des dessins que je lui avais envoyés montraient en grand détail les localités ainsi que les travaux exécutés par l'ennemi. Jamais il n'avait mis en doute leur rectitude; et d'ailleurs il pouvait les faire vérifier par une recon-

naissance des officiers du génie. Mais il ne jugea pas à propos de consulter ces officiers sur une entreprise qui appartenait cependant à leur service, puisqu'elle avait pour objet l'attaque d'un poste fortifié, qui pouvait bien passer pour une citadelle. Il en faisait un si grand secret que le matin même, lorsque je l'entretins comme de coutume, il ne m'en avait pas dit un mot, et qu'il parut fort contrarié quand Miany lui remontra que mon concours lui était absolument nécessaire, personne n'ayant fait des études telles que les miennes sur cette partie de l'île dont j'avais eu le commandement pendant près de trois ans.

Toutes ces circonstances me parurent si étranges que j'imaginai qu'un mauvais esprit avait troublé le bon jugement de l'amiral. Je m'informai de Miany s'il y avait là, quand il avait reçu ses ordres, quelqu'un que j'en pusse accuser. Par un effort de mémoire il se rappela qu'il avait vu à l'écart, faisant semblant de ne pas écouter, un petit homme rougeaud, chaffouin, portant ses épaulettes sur sa poitrine, comme le faisaient les élégants de l'ancien régime. Je le reconnus à son œuvre : c'était un ancien officier émigré qui s'était mis au service de l'Angleterre en 1794, et qui, lorsque l'escadre de l'amiral Jervis et l'armée commandée par sir Charles Grey attaquèrent la Martinique, contribua efficacement à obliger le général Rochambeau à capituler, en faisant enlever d'escalade et par surprise le Fort-de-France<sup>1</sup>, succès qui changea la nature de l'attaque dont le fort Bourbon était l'objet, et qui le força à se rendre quarante-huit heures après. Tout le mérite de cette trahison consistait dans la connaissance des lieux qu'il avait acquise [quand il était employé sous M. de Bouillé, pendant la guerre d'Amérique. Il avait été bien récompensé de ce service par les Anglais, qui lui donnèrent une place largement rétribuée, celle de surintendant des travaux militaires de la Martinique. Il l'exerçait encore le jour où la colonie fut rendue à la France et il en obtint une encore meilleure et surtout plus honorable en se présentant au capitaine général comme un émigré repentant. On fit valoir en sa faveur l'utilité

1. « ... Was the mover of the escalade of Fort-Royal; and by this changing the nature of the attack, which had been made originally on fort Bourbon; on which no impression had been made though they had battered it for a month or nearly. Thus the fort Bourbon was obliged to capitulate a day or two afterwards. His measures were bold beyond description and full of energy. He had a responsible situation in island, as super-intendant of the works. » — *The naval Chronicle*, n° 103, juin 1807, t. XVII, p. 473.



dont il pouvait être par son expérience des hommes et des choses ; mais il fut surtout recommandé par l'agrément de sa conversation, la facilité de son caractère, ses talents à faire des louanges quand même, et son habileté dans tous les jeux de hasard, qui avaient été sa grande occupation avec les paladins de Coblantz. On disait qu'il gagnait et qu'il perdait toujours à propos. Comme les vieux gentilshommes de son temps, il avait de l'esprit et du courage ; seulement son esprit était faux et son courage était à ceux qui le payaient le plus. Il m'était profondément antipathique, et d'autant plus que je soupçonnais qu'il était au service de l'Angleterre tout en portant un uniforme français. Il fallait que les trois généraux dont je fus successivement l'aide de camp partageassent cette opinion, car jamais pendant sept ans ils ne l'invitèrent à leur table, qui chaque jour était ouverte aux officiers de l'armée.

Quand Miany, qui vivait loin de nous, à la Trinité, eut appris cette belle biographie, il lui vint dans la tête que notre expédition était vendue à l'ennemi ; et il le crut plus fermement encore lorsqu'il sut que le transfuge avait fait depuis mon retour un voyage d'amateur sur la côte du Diamant : il y avait, sans doute, préparé ses embûches, et il avait empêtré l'amiral dans sa piperie. Mon brave colonel jura que, s'il le joignait, il le couperait en deux, et il était homme de parole.

Il nous restait à peine une heure pour faire nos préparatifs et notre testament. Miany en passa la moitié avec un notaire et un confesseur. Je m'expédiai plus promptement : j'allai faire mes adieux à d'excellentes dames qui m'avaient été secourables dans mes infortunes, et je mis dans le tablier de soie noire d'une jolie enfant de 13 ans une centaine de moëdes qui faisaient toute ma fortune ; je la priai de me les garder et, si je ne revenais pas, de les joindre à sa dot. Je laissai toute cette famille en pleurs et priant Dieu pour mon salut.

Ce fut bien pis quand j'arrivai à la tête du port, au lieu de l'embarquement des troupes. Cette expédition secrète étant, je ne sais comment, connue de tout le monde, il y avait là une partie de la ville. Les blancs protestaient qu'on nous envoyait à la boucherie, et que l'auteur de ce projet était un traître ou un fou. Les femmes de couleur sanglotaient, et, quand nous quittâmes le rivage, nous entendîmes longtemps leurs cris et leurs bénédictions. Le capitaine Halgan, officier de marine distingué à qui la partie navale

de l'expédition était confiée, me dit que son promoteur s'était présenté sur le port, mais que, sur l'avis qu'il lui avait donné d'une fâcheuse réception, il avait disparu.

Telle était la folie de cette conception qu'on avait cru qu'en partant à la tombée de la nuit nous pourrions attaquer l'ennemi au point du jour. Or il arriva qu'à trois heures du matin nous n'avions pas fait à beaucoup près la moitié de notre route, et que, n'ayant parcouru que les eaux intérieures et presque tranquilles de la baie du Fort-de-France, nous étions en réalité beaucoup moins avancés. Il est vrai que les chaloupes s'étaient attendues mutuellement afin de marcher ensemble, ce qui les avait fort retardées. Il fallut abandonner cette disposition.

Nous relâchâmes dans l'anse Mathurin, qui n'est séparée que par un étroit chenal de l'islet à Ramiers. Nos équipages déjà fatigués descendirent à terre, et j'empruntai, pour eux, des vivres au commandant du fort. Nous devons avoir à notre suite une chaloupe chargée de pain et de vin, mais elle s'était égarée et ne nous rallia que le lendemain. En sorte qu'avec la mission de faire tuer une centaine d'hommes d'élite, officiers, grenadiers et marins compris, j'eus de plus celle de les faire vivre, vaille que vaille, jusqu'à leur mort.

Au milieu de ces soucis j'eus la présence d'esprit de héler, pour appeler du sommet de l'islet, où il était perché dans son fort, à cent-vingt pieds au-dessus de nous, mon ancien camarade *Parmentier*, qui était garde d'artillerie de la forteresse. Il en dégringola les trois échelles, et se doutant que j'étais dans quelque mauvaise situation il parut devant moi armé de son excellent briquet et d'une paire de pistolets d'abordage. Je le fis embarquer dans le canot major, avec nous, et ce fut lui qui nous valut l'unique satisfaction que nous eûmes dans notre triste entreprise.

Longtemps avant le jour nous nous mîmes en route; le chemin était devenu plus difficile, car nous devons passer entre des dangers également menaçants, et nous ne pouvions nous éloigner des uns qu'en nous jetant dans les autres. Il nous fallait suivre, à une juste distance, les hautes falaises d'une côte de fer que la mer bat perpétuellement par des vagues qu'elle engouffre avec des bruits effrayants dans les cavernes qu'elle a creusées. C'était encore là le plus beau côté de notre position, car ces rochers inabordables étaient du moins une rive, tandis que de l'autre bord nous avions le désert

de l'Océan, qui nous paraissait sans bornes, et près de submerger les pauvres marins exposés, sur des bateaux non pontés, à la furie de ses flots. Cependant notre relâche avait délassé nos matelots, et tout le monde éprouvait un grand bien-aise de naviguer à la clarté du ciel. Il est très pénible à la mer de ne pas voir où l'on est, surtout lorsqu'on parcourt des parages inconnus. Notre voyage, en partant de l'islet à Ramiers, se fit donc assez bien, quoique nous eussions à doubler cinq caps ou promontoires, qui ne purent être dépassés qu'en nous risquant dans les eaux tumultueuses du golfe du Mexique; mais entre ces grands saillants sont des anses plus ou moins profondes où la mer n'avait qu'assez peu d'agitations et nous permettait de marcher avec moins de lenteur et d'obstacles.

Nous fîmes ainsi encore dix à douze lieues à l'aviron, et vers trois heures nous surgîmes dans la petite anse du Diamant, qui est resserrée d'un côté par les versants du morne la Croix, et de l'autre par ceux du Gros-Morne. Derrière le vaste massif du dernier se projette, à dix-huit cents mètres de sa base, le rocher du Diamant, île aussi inaccessible pour nous que ces pics merveilleux dont Sinbad le marin tentait vainement d'approcher dans la mer des Indes, et d'où le repoussaient des puissances malfaisantes et surnaturelles.

La relâche que j'avais choisie avait plusieurs avantages. Elle ne nous laissait plus que deux lieues à faire pour atteindre le but de nos opérations, en sorte que nous avions l'espoir d'arriver sans être accablés par la fatigue de la route. Nous trouvions sans doute moins de ressources dans cette petite anse que dans la grande qui gît avant elle, et où est situé le bourg d'Arlet; mais il y aurait eu de graves inconvénients à mettre les soldats et les marins en relation avec les habitants, qui leur auraient dit qu'ils allaient à la mort. J'avais, de plus, un secret dessein : celui d'expédier Parmentier au Gros-Morne, afin de s'assurer si quelques traitres avis de notre approche n'étaient pas donnés à l'ennemi. Je fis partir aussitôt mon brave camarade par une trace qui contournait la montagne, et conduisait sur son revers en face du Diamant. Quoiqu'il ne fût accompagné que d'un autre sergent, je n'eus plus aucune crainte, tant j'avais confiance en son courage et sa perspicacité.

J'eus encore une autre inspiration dont je veux me vanter pour montrer qu'on peut faire quelque bien jusque dans les situations de la vie les plus malheureuses. Nous étions là aux anses d'Arlet, dans

le pays du meilleur café du monde, sans en excepter le Moka. Je parvins à en régaler toute notre troupe, et à en faire distribuer à bureau ouvert et à bouche que veux-tu. Halgan, devenu vice-amiral, conseiller d'État et pair de France, s'en souvenait encore 44 ans après, et s'extasiait de ma belle invention.

L'obscurité étant une condition de notre téméraire entreprise, nous attendîmes deux heures après minuit pour quitter le rivage. Aussitôt que nous fûmes en dehors de l'anse, remontant au pied des falaises du Gros-Morne pour entrer dans le canal de Sainte-Lucie, nos embarcations furent soulevées, roulées et secouées brusquement par la houle. Chaque coup d'aviron perdit la moitié de sa vigueur et de son efficacité. Cependant nos progrès furent seulement ralentis tant que nous fûmes couverts par la convexité de la base du morne; mais, au moment où nous atteignîmes le point de sa courbe, qui est le plus saillant de son vaste promontoire, le courant du canal, celui de l'Atlantique tropicale précipité entre les Antilles dans le golfe du Mexique, le *Gulf Stream*, se dressa devant nous comme le géant Adamastor du cap des Tempêtes. La mer changea tout à coup d'aspect; elle sembla bouillonner et s'animer de mouvements tumultueux et désordonnés. Dans ses clapotements, que ne provoquait aucun souffle du vent, elle vint nous heurter avec autant de violence que si, sur notre passage, s'était trouvé quelque écueil. Nous étions alors dans le chenal profond et resserré qui sépare le rocher du Diamant de la haute montagne appelée le Gros-Morne: il fallait le traverser dans sa largeur, qui n'excède pas un tiers de lieue. Des efforts désespérés pour vaincre la puissance du courant nous firent franchir la moitié de cette distance; et déjà nous croyions toucher au rocher quand la mer, qui vient s'y briser avec fracas, et dont l'impulsion s'augmente par sa résistance, nous enveloppa de ses flots furieux, fit tourbillonner les chaloupes, et les lança au milieu d'un courant dont l'impétuosité les entraîna avec une si grande vitesse qu'en un clin d'œil nous les perdîmes de vue. « Eh bien! s'écria Miany, nous seuls nous donnerons l'assaut! En avant! » Mais il avait à peine proféré ces paroles que notre canot, manœuvré par dix robustes rameurs, fut emporté comme le serait un batelet abandonné sur les hautes eaux débordées de la Loire ou de la Seine. Nous fûmes consternés. Personne ne songea au danger de notre situation; tous furent frappés de cette infortune subite à l'instant où nous allions atteindre l'ennemi. Nous en avons été

assez près pour distinguer dans ses batteries la clarté rougeâtre des lanternes qui les éclairaient. Le bruit de nos avirons serait parvenu jusqu'à lui si nous n'avions pris soin de l'empêcher, en les garnissant d'étoupes. D'ailleurs le ressac était assourdissant ; sa violence était telle que ni chaloupe ni canot n'eût abordé la corniche du rocher où nous devons débarquer, et qui était longue de quelques pouces ; nos embarcations eussent été brisées au pied de la falaise, et ce fut un grand malheur qui nous préserva d'un autre malheur encore plus grand et le dernier de notre vie.

Les lames, en tombant à bord dans ce hourvari, nous avaient mouillés jusqu'aux os, sans pourtant nous mettre en un très grand péril, et nous reprîmes bientôt notre présence d'esprit ; mais déjà le courant nous avait entraînés fort loin dans le golfe du Mexique ; et quand le jour commença à poindre, l'aspect des montagnes de la Martinique qui se dessinaient derrière nous sur l'horizon me permit d'estimer notre égarement à six lieues au moins. J'assurai mes compagnons qu'il ne fallait que nager, pendant quelques minutes, en travers du courant, pour sortir de ses eaux, et entrer dans celles des remous, qui lui sont latérales : ma prévision s'accomplit, et nous surgîmes dans une mer étale, c'est-à-dire presque stationnaire. Ce fut pour nous un soulagement et une première lueur d'espérance.

Enfin le soleil dissipa les ténèbres qui couvraient la mer opiniâtrément, car sous cette latitude il fait nuit ou jour, et il n'y a point de crépuscule ni d'aurore. Nous cherchâmes autour de nous avec la plus vive anxiété où pouvaient être nos chaloupes. Nos longues-vues nous les montrèrent au plus loin, comme des points noirs à la dernière limite de l'horizon, dans le golfe du Mexique. Elles étaient à six lieues au moins en pleine mer, sans ponts, sans voiles et avec des rameurs accablés de lassitude. J'en désespérai. Ma mortelle inquiétude était qu'il ne survînt un croiseur anglais armé seulement de quelques canons, et qui leur dit avec son porte-voix, sans approcher d'elles : « Rendez-vous, ou je vous coule. » Nous brulâmes des amorces, nous envoyâmes des fusées et nous fîmes brûler des feux de Bengale. De guerre lasse, les chaloupes répondirent. Mais combien étaient-elles ? Nous eûmes beau compter et recompter, il en manquait une. Avait-elle péri dans la débâcle ? était-elle perdue dans l'immensité du golfe ? qu'allait-il arriver aux vingt-cinq hommes qui la montaient. S'ils parvenaient à relâcher aux îles d'Aves, à 90 lieues de là, ils n'y trouveraient, pour se nourrir, que des crabes et des

œufs empuantés\* d'oiseaux marins; s'ils manquaient ces îles, l'impitoyable courant, le *Gulf Stream*, les conduirait jusqu'aux Florides, mais la longueur de la route les obligerait pour vivre à s'entre-manger les uns et les autres.

Nous étions désolés, et ce que nous perdions faillit étouffer la joie de retrouver ceux que nous croyions avoir aussi perdus. Les équipages des trois chaloupes reprirent courage en voyant nos signaux, et, favorisés par l'interférence du grand massif de la Martinique, qui suspend, sous le vent de cette île, l'action du courant tropical, ils nous rejoignirent plus promptement que je n'osais l'espérer. Au moment de cette jonction, des cris de joie partirent de toutes les embarcations: les braves gens qui les montaient avaient cru ne plus nous revoir, et cet accueil exprimait l'affection qu'ils nous portaient.

Il était temps que nous arrivassions à l'anse d'Arlet; nous étions tous au bout de nos forces, et malgré le bonheur d'avoir échappé à l'abîme et d'atteindre le rivage tant désiré, nous ne pouvions quitter nos bancs et descendre à terre, tant nous étions brisés de fatigue. Les rameurs avaient les bras paralysés ou disloqués; et dans le canot major, où nous avons passé deux jours, assis et à demi plongés dans l'eau de mer, nous fûmes pris de crampes si violentes qu'elles nous arrachaient des cris de douleur: Halgan les a gardées toute sa vie. Pour alléger ces maux je repris encore une fois mes fonctions de médecin. Je fis frictionner les malades avec du tafia brûlant et devant de grands feux que nous trouvâmes allumés à notre retour. Voici pourquoi et comment :

En quittant le rivage pour notre triste expédition nocturne, notre expectative, si nous revenions, était un repas de pain et de fromage. Cela me parut une dureté, une ingratitude, et je fis mettre en campagne les nègres de l'habitation voisine pour trouver et acheter chez les habitants des mornes des porcs de Siam, afin d'en faire un régal aux matelots et aux grenadiers. L'inconvénient était qu'il en fallait un grand nombre, attendu qu'ils ne sont guère plus gros que des chats, mais leur chair est parfaitement bonne. On parvint à en rassembler trois ou quatre douzaines; et lorsqu'on nous vit approcher de la côte, on alluma les foyers qui devaient les cuire. Leur excellent fumet et l'aspect de toute cette cuisine splendide ne contribuèrent pas peu, je crois, à remonter le courage abattu de nos compagnons de malheur. J'eus en même temps une autre sa-

tisfaction d'un ordre plus élevé : ce fut le retour de Parmentier, que j'avais envoyé la veille épier, pendant la nuit, les relations criminelles de la côte avec l'ennemi.

D'après mes instructions, mon vieux camarade s'engagea, à la brune, dans un sentier boisé, étroit, tortueux et souvent âpre et difficile, qui parcourait la base du Gros-Morne et la contournait vers la mer, en conduisant à une plate-forme vis-à-vis le rocher du Diamant. Parmentier et le sergent qui l'accompagnait allèrent s'embusquer près de ce lieu, et y restèrent tapis dans un lit épais de feuilles mortes, sans s'embarasser qu'ils le partageaient avec des serpents. A onze heures ils entendirent les voix et les pas de deux hommes qui se frayaient un chemin à travers le bois et qui passèrent près d'eux : l'un était un nègre et l'autre un matelot anglais. Dès que ces gens furent arrivés à la plate-forme, ils battirent le briquet, allumèrent leur bougie et se mirent en devoir d'éclairer par son moyen une lanterne de signal qu'ils avaient apportée, et qui devait donner un feu rouge. Mais le temps leur manqua pour achever l'exécution de leur dessein. Assaillis par les deux artilleurs, ils furent tués sur la place avant de pouvoir faire usage de leurs armes. Parmentier nous rapporta leurs dépouilles. Il était évident que si ces hommes avaient fait leur signal à la garnison du Diamant, nos chaloupes, quand elles n'étaient pas à deux cents toises de ses batteries, auraient été foudroyées et que pas un de nous n'aurait échappé pour venir apprendre dans quelle embuscade nous avions péri.

Nous étions tous dans l'accès d'indignation et de colère que nous causait cette découverte quand on annonça au colonel un canot de poste amenant un étranger. Notre troupe étant installée militairement, l'embarcation fut arrêtée et séquestrée, et l'officier qui la montait, obligé de se faire connaître. C'était le promoteur de notre expédition. En le reconnaissant, Miany rugit de fureur ; et, sans écouter que c'était un messenger de l'amiral envoyé pour s'informer de nous, il l'apostropha de deux noms qui produisent sur un homme le même effet qu'une froide lame d'acier pénétrant dans des entrailles brûlantes. Puis, s'emparant du sabre que j'avais à la main, il jeta le sien à son adversaire, en lui criant de se mettre en garde. Il lui lança à l'instant, et sans engager le fer, un coup de manchette qui le désarma, et un coup de tête qui lui aurait fendu le crâne, s'il n'eût rompu fort à propos, mais avec tant de précipi-

tation qu'il alla tomber tout de son long sur le sable de la grève, à dix pas de là. Le colonel insista violemment pour recommencer le combat. Pendant que Halgan le retenait, j'emmenai le malheureux paladin à son canot, en lui conseillant de dire à l'amiral qu'il ne nous avait pas rencontrés, et en ajoutant que s'il tenait à sa vie il fallait qu'il ne se trouvât pas sur le chemin du colonel.

L'impression de cette occurrence fâcheuse fut dissipée par un événement imprévu et qui nous combla de joie. Une voile qu'on voyait depuis quelque temps se diriger vers la côte fut reconnue pour un baleinier américain, qui avait à son bord les vingt-cinq hommes de notre chaloupe égarée. Il les avait recueillis quand ils allaient couler bas, et il nous les ramenait. Ce fut pour nous une grande satisfaction, car nous les croyions perdus sans retour. Une belle récompense était due à ceux qui les avaient sauvés, et nous nous engageâmes à la leur faire donner quand ils relâcheraient à Saint-Pierre ou au Fort-de-France. Le capitaine général l'accorda; mais jamais ils ne se sont présentés pour la réclamer.

Nous hébergeâmes de notre mieux nos pauvres camarades, et je fis des dispositions pour leur retour, en traversant les montagnes jusqu'à l'islet à Ramiers, où une goélette viendrait les prendre afin de les ramener au port. Quant à nous, nos chaloupes nous y conduisirent sans plus d'encombres par une belle mer, qui favorisa notre entrée au carénage. Il y a beaucoup de marins qui vont en pèlerinage à Notre-Dame de Recouvrance sans avoir eu autant que nous à se louer de la Providence divine.

Il nous restait à remplir un fâcheux devoir: c'était d'aller rendre compte au général de notre malencontreuse expédition. Miany en ayant été le chef, je résolus de me dispenser de ce devoir; mais il fut si malheureux de mon abstention qu'il me fallut bien y reponcer. L'amiral avait été dans des inquiétudes mortelles en apprenant que nous avions disparu; cependant il craignit que nous n'éclatassions en récriminations contre un projet dont nous avions failli être victimes, et nous reçut en se retranchant derrière sa dignité; mais Miany se borna à lui faire un rapport bref et sec, en ajoutant que sa situation de corps et d'esprit ne lui permettait pas d'en dire davantage. Au moment où nous allions nous retirer, j'appelai Parmentier, qui vint déposer aux pieds de l'amiral un panier caraïbe. « Qu'est-ce que cela? demanda-t-il. — Les dépouilles, répliquai-je, des gens apostés sur la côte pour révéler notre approche à l'ennemi. —



Et les hommes? reprit-il. — Ils sont morts, dis-je. » Et je fis un geste qui montrait que cette justice avait été faite par mon brave camarade. L'amiral se dérida, et allant à son secrétaire il y prit une poignée de pièces d'or qu'il tendit vers lui; mais le vieux soldat resta au port d'armes, et il n'accepta que lorsque je lui eus remontré qu'il ne pouvait refuser.

Lorsque nous fûmes dans la rue, Miany voulut nous entraîner, Halgan et moi, chez son adversaire pour l'obliger à se battre. « Ne voyez-vous pas, nous disait-il, que c'est une conspiration contre notre drapeau? Ce que ces gens-là n'ont pu faire à Coblenz, ils le feront ici: il leur suffit de prendre un air contrit et de se déguiser en valets de carreau pour s'ouvrir la porte de l'antichambre qui les conduit à la salle du conseil de guerre, et dès lors ils peuvent nous livrer à l'ennemi. » Quoique je fusse frappé du bon sens de sa colère, je fis pour empêcher les effets de sa sanglante résolution les plus grands efforts. Je croyais faire une bonne action en sauvant la vie d'un homme quel qu'il fût, et pourtant je commettais une grande et funeste méprise. Quatre ans après, le même transfuge dont ma pitié avait prolongé l'existence renouvelait, avec des variantes, la trahison qui avait réduit le général Rochambeau à se rendre aux Anglais; et cette fois, il faisait périr à deux pas de moi de braves soldats et de bons officiers: le capitaine de vaisseau Trobrillant, le chef d'escadron Morancy et le capitaine Allègre. Je n'échappai à leur sort qu'avec une blessure grave. Ce désastre ne fut encore que le commencement d'une longue suite d'infortunes.

C'est un fait ignoré, et qu'il aurait bien fallu que l'Empereur connût, qu'aux Indes occidentales, des transfuges, qui pour mieux nous tromper portaient notre cocarde, étaient au service de l'Angleterre, et nous trahissaient en toute occasion, bien avant l'explosion de la rue Saint-Nicaise, la bataille de Leipsick et la veille de Waterloo.

Le caractère loyal et confiant de l'amiral Villaret était connu de nos ennemis; et ils en profitaient si bien que perpétuellement ils nous trompaient et nous trahissaient sans que l'expérience nous servît en rien.

L'arrivée à la Martinique de la flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne, commandée par les amiraux de Villeneuve et Gravina, fournit au capitaine général les moyens d'attaquer le Diamant. Le 2 juin 1803, deux vaisseaux de soixante-quatorze et plusieurs

frégates et corvettes sortirent de la rade du Fort-de-France, remontèrent, en courant des bordées, le canal de Sainte-Lucie et descendirent à demi-portée de canon devant la face orientale du rocher. Leur artillerie détruisit de fond en comble, par deux bordées seulement, les batteries ennemies de la grande caserne et tous ses établissements. Les chaloupes, remorquées par les vaisseaux et chargées de troupes coloniales, débouchèrent, protégées contre la rapidité du courant par la masse des bâtiments. Elles débarquèrent sur le Diamant deux cents hommes d'élite qui obligèrent la garnison à mettre bas les armes. Il restait à prendre le sommet du roc, où le commandant anglais s'était réfugié. Un aide de camp du général d'Houedetot, Cortès, escalada une pente de 60°, terminée inférieurement par un escarpement de cinq cents pieds que bordait une mer agitée. L'officier ennemi lui remit poliment son épée; et quelques hardis matelots qui avaient suivi Cortès substituèrent le pavillon tricolore au pavillon anglais; les deux pièces de dix-huit que Samuel Hood avait fait arriver avec tant de peine sur ce sommet furent précipitées à la mer; une demi-heure après l'attaque, il ne restait rien de toute l'œuvre du commodore : le Diamant était rendu à ses habitants naturels, les oiseaux marins.

Mais il fallut, pour atteindre ce résultat, deux vaisseaux armés de cent cinquante pièces d'artillerie et portant deux mille quatre cents hommes, plus deux cents hommes des troupes de la Martinique, et, ce qui était la condition de leur débarquement, la protection que les chaloupes reçurent des bâtiments de haut bord, qui les conduisirent en amont du courant et qui les couvrirent contre son impulsion. Il faut ajouter que ces opérations furent faites en plein jour.

Je ne pris point part à cette expédition, étant alors embarqué sur le vaisseau le *Formidable*, en qualité d'officier d'état-major de l'amiral Villaret et du général Lauriston, aide de camp de l'Empereur et chef de l'armée embarquée sur la flotte. C'était aller à de nouvelles aventures de guerre, et, en effet, j'en rencontrai de fort imprévues et de moins agréables que celles dont j'avais eu l'espoir. Mais avant celles-là, dans l'année qui suivit notre mésaventure du Diamant, la fortune ennemie m'en fit éprouver une autre assez piquante, et que je vais essayer de raconter.

## CHAPITRE XXI

JUIN 1805

Les cartes militaires. — Expédition à la Dominique. — Carte perdue. — Départ de Fort-de-France. — Débarquement dans la baie du Roseau. — Enlèvement de la batterie par les grenadiers d'artillerie. — Incendie de la ville du Roseau. — Les guèpes cartonnières. — Occupation de l'habitation du général anglais. — La belle mestive et les créoles. — La carte retrouvée. — Retour des grenadiers à la Martinique. — Irritation de l'amiral.

Mes cartes militaires étant construites avec des levées géodésiques exécutées sous le climat meurtrier des Antilles et souvent en présence de l'ennemi, elles m'ont coûté des peines inexprimables, et de plus elles m'ont jeté dans de fâcheuses aventures.

La première fut un croquis topographique de l'île de Saint-Vincent, qui allait devenir un champ de bataille et dont le terrain était entièrement inconnu. Accueillie par Victor Hugues, le consul triomphant de la Guadeloupe, sa recommandation me valut deux campagnes désespérées, avec une blessure si grave que les Anglais ne voulurent pas me garder prisonnier de guerre.

Une esquisse des environs de Saint-Pierre-Martinique, faite au milieu des ennemis, par l'ordre du gouverneur de la Guadeloupe, qui projetait d'attaquer cette ville, alors au pouvoir des Anglais, me fit passer pour espion, et faillit me faire traiter comme tel. Pendant trois semaines j'eus la corde au cou.

La carte de la Martinique qui avait été donnée, en 1802, au général dont j'étais aide de camp ayant été reconnue erronée presque à tous égards, je reçus la mission de la refaire de toute

pièce. Dans cette entreprise d'une extrême difficulté, tous mes collaborateurs moururent à la peine. Au bout de sept ans de travaux accablants, il me fallut, pour sauver ma carte de l'ennemi, la dépecer et la cacher dans mes bottes.

Un excellent ministre de la marine, M. Portal, voulant, en 1816, faire revivre les colonies, s'entoura de tous les documents qui pouvaient les lui faire connaître, et il insista vivement pour avoir ma carte, sans laquelle les faits militaires et économiques étaient incompréhensibles. Je parvins à la recomposer avec des soins infinis. Mais, le lendemain du jour où je la lui présentai, elle disparut de son cabinet, et il fut impossible d'en retrouver la trace. Il faut se rappeler qu'une révolution récente avait alors fort embrouillé les idées de propriété, et qu'un gentilhomme, M. de Maubreuil, arrêtait les princesses sur les grands chemins, par amour pour leurs pierreries, ce qui n'était pas encore le plus mauvais de ses desseins.

Je refis ma carte une troisième fois, et il ne fallait pas moins qu'une opiniâtreté celtique pour y tracer de nouveau le cours de 200 rivières et y laver le relief de 400 montagnes. Je la présentai à l'Académie des sciences le 9 septembre 1816. Un rapport de Coquebert de Montbret et de Beautemps-Beaupré rendit une justice à mon travail; mais la carte, le mémoire qui l'accompagnait, et même les spécimens minéralogiques qui y étaient joints disparurent comme la première fois. Je crus être ensorcelé. La Billardière, qui m'affectionnait à cause de mes voyages et de mon amour pour la botanique, m'éclaira par son expérience personnelle; il me fit connaître mon spoliateur, mauvais enseigne de l'ancienne marine, devenu contre-amiral en faisant compter pour des campagnes les années qu'il avait passées dans l'émigration et au service de l'ennemi. Mon sang d'officier de l'armée de la Loire se mit à bouillir dans mes veines, et je fis notifier un cartel à ce transfuge; le général Andréossy s'en chargea. Le lendemain, l'honnête M. Cardot, le vieux secrétaire de Condorcet, le directeur soigneux du secrétariat de l'Institut, m'informa que tout ce qu'on m'avait enlevé venait de m'être restitué par une personne inconnue : formule employée jadis par les voleurs timorés ou repentants.

Joseph Fourier, mon illustre ami, avait éprouvé une pareille aventure. Un mathématicien fort intrigant, le voyant proscrit pour avoir été préfet du Rhône pendant les Cent jours, confisqua à

son propre profit le manuscrit du bel ouvrage sur la Théorie de la chaleur, et, s'il le rendit, ce ne fut pas par sa faute.

D'Entrecasteaux n'eut pas autant de bonheur à Batavia : ses deux frégates, ses journaux de mer, les cartes de ses découvertes furent livrées à l'ennemi par ceux dont le devoir était de les sauver : il en mourut de chagrin. Son second, d'Auribeau, fut empoisonné ; les équipages et les naturalistes restés fidèles à la France furent détenus prisonniers de guerre malgré le droit des gens et l'exemple de la sauvegarde octroyée par Louis XVI lui-même au capitaine Cook. Enfin le riche herbier de quatre mille plantes recueillies par La Billardière fut confisqué, et jamais il n'aurait été rendu sans l'intervention bienfaisante de sir Joseph Banks.

Vous voyez bien qu'il y a des œuvres de la science qui sont marquées au signe de la malédiction. En voici un autre témoignage que j'ai recueilli à mes dépens : une carte de l'île anglaise de la Dominique, que j'avais esquissée avec beaucoup de périls, en dépit de la guerre, me rendit le mauvais service de me recommander pour une expédition fort semblable à celle des flibustiers de Saint-Domingue au xvii<sup>e</sup> siècle. C'est l'une des plus bizarres aventures de ma vie ; mais elle peut offrir un utile enseignement aux grands, qui sont environnés de trompeurs et même parfois de serviteurs traîtres et félons.

Je voudrais bien pouvoir me dispenser de dire ce que c'est que l'île de la Dominique ; mais puisque c'était l'objet de ma carte, il faut bien me résigner à l'exposer brièvement.

Dans le milieu de la longue chaîne d'îles qui forme le bel archipel des Antilles se projette entre la Martinique et la Guadeloupe un massif volcanique, moins étendu, moins élevé que les leurs, mais formant néanmoins une terre bien boisée, bien arrosée, très féconde, et dont le gisement est favorable au commerce et à la navigation. Quand les Caraïbes eurent perdu la Martinique et la Guadeloupe, la Dominique devint avec Saint-Vincent leur place d'armes. L'Angleterre les en déposséda, non pas seulement parce qu'elle pouvait y établir une colonie productive et une sentinelle avancée pour observer les deux îles françaises qui lui sont latérales, mais encore parce que, au moyen d'un commerce interlope très actif, elle introduit dans ces colonies d'énormes quantités de marchandises anglaises de contrebande. L'état de guerre n'y fait rien.

Plusieurs fois, du haut des rochers du Macouba qui terminent

l'extrémité septentrionale de la Martinique, j'avais observé curieusement cette île verdoyante, qui sort des flots au delà d'un large bras de mer, celui que Christophe Colomb parcourut le premier, il y a 350 ans. Je n'avais aucun espoir de pouvoir visiter cette île ; un hasard me permit de la connaître un peu mieux et me donna le désir de la connaître davantage. En cherchant dans un grenier au Fort-de-France de vieux papiers et d'anciens livres réduits par les vers à l'état de dentelle, je trouvai un croquis topographique manuscrit de la Dominique. Tout froissé, taché, écorné qu'il était, j'en fis grand cas, car ses légendes et ses notes correctives me convinquirent qu'il avait appartenu à M. de Bouillé. On sait que cet officier général, le meilleur du règne de Louis XVI, enleva la Dominique de vive force, en 1778, par un hardi coup de main. Par conséquent, sa carte remontait à 28 ans auparavant, et retraçait l'état des choses dans ce temps-là.

Je relevai toutes les indications que pouvait me fournir ce vieux document, et je les inscrivis sur un canevas, me promettant de saisir toutes les occasions qui me permettraient de les compléter, et d'y substituer des données plus récentes. Plusieurs missions qui m'obligèrent à aller à la Guadeloupe me fournirent les moyens d'accomplir ce dessein. Je réussis trois ou quatre fois à côtoyer les rivages de la Dominique dans un balaou, sorte de chasse-marée qui n'a rien de suspect, toutes les colonies en possédant de semblables pour leur cabotage, et les postes de la côte ne leur accordant pas plus d'attention qu'à des oiseaux marins. Cependant il n'aurait pas fallu se tenir trop près du rivage, ni rencontrer sur son chemin un sloop de guerre de l'ennemi. Il aurait été, en outre, fort dangereux d'éprouver quelque accident de mer à portée de fusil, car des gens qui m'auraient arrêté sans uniforme n'auraient pas manqué de traiter d'espionnage mon innocente curiosité.

Quoi qu'il en soit, j'échappai à tous les mauvais hasards, et je parvins à explorer toute la côte sous le vent de l'île. Je constatai que sur les points les plus importants des fortifications nouvelles avaient été construites. Je reconnus que des batteries avaient été érigées pour empêcher que le Roseau, qui est la première ville de l'île, ne fût tourné et pris à revers, comme dans la guerre d'Amérique. L'entreprise la plus considérable qu'on avait effectuée était une citadelle dont on avait couronné le morne Cabrit, à l'extrémité nord-ouest de la Dominique. Ce grand ouvrage commande la baie

du Prince-Rupert ; il est devenu le centre de la défense, réduit le Roseau à n'avoir plus qu'un rôle secondaire, comme celui de Saint-Pierre Martinique, dont la possession n'est rien sans la reddition du fort Desaix et du fort de France.

Ma carte donnait tous ces enseignements et bien d'autres encore ; et comme, pour la faire, il m'avait fallu essayer beaucoup de peines et de périls, je croyais qu'elle n'était pas sans valeur. Vanité d'auteur ! Quand je la présentai au capitaine général, il la regarda d'un air distrait, et ne l'accueillit pas autrement que si c'eût été une image de deux sous. Un excellent officier du génie, le commandant Richaud, me prédit que j'aurais tôt ou tard une éclatante revanche de cette réception imméritée. L'événement justifia sa prévision.

Le général Castella, dont j'étais aide de camp, ayant été rappelé en France, il demanda avec instance à l'amiral Villaret que je l'accompagnasse ; mais il ne put l'obtenir, l'amiral disant qu'il avait besoin de mes services : réponse fort honorable pour moi, et encore plus désavantageuse. Je refusai à mon tour de rester comme officier d'état-major auprès du successeur de mon ancien général, et je retournai à l'artillerie pour y remplir les fonctions de capitaine adjudant-major. Livré à ce service et à mes études, j'étais devenu fort étranger aux événements du monde, et je fus très surpris un matin de recevoir du capitaine général un message pour l'aller trouver en toute hâte. Les chefs d'une escadre de six vaisseaux de ligne arrivée la veille étaient là avec lui, en conseil de guerre, et ils venaient de s'apercevoir qu'une pièce essentielle leur manquait pour l'exécution d'un projet qu'ils étaient à débattre : c'était une carte. L'amiral s'était souvenu que précisément celle dont on avait besoin avait été dressée par mes soins, et que je la lui avais offerte plusieurs mois auparavant ; mais il ignorait ce qu'elle était devenue, et s'imaginait qu'elle était peut-être restée entre mes mains. Je lui rappelai les moindres particularités de la présentation que je lui en avais faite, et d'où il résultait qu'elle devait être dans son cabinet particulier. Aussitôt il m'en remit la clef, et me recommanda la recherche la plus attentive. J'y perdis mon temps et ma patience, et je fus presque aussi désappointé que l'amiral quand je me fus assuré qu'elle n'était plus au logis. Le conseil, qui comptait sur cette carte, et le capitaine général, qui la lui avait promise, firent si mauvaise mine quand je rendis compte de l'inutilité de ma recher-

che que je saisis avec bonheur l'occasion de les laisser discrètement à leurs délibérations.

Cependant il s'agissait d'une affaire si grave que, malgré ma réserve naturelle, plus grande encore à l'égard de personnages qui m'étaient inconnus, je serais retourné sur mes pas, pour les prévenir qu'ils allaient se jeter dans une entreprise bien plus difficile qu'ils ne le croyaient. Mais je n'eus garde d'en rien faire quand un aide de camp m'eut dit, en passant près de moi, qu'il allait chercher un officier dont j'ai parlé ailleurs : celui qui avait été le promoteur de notre fatale expédition du diamant. Je regardais cet homme comme un artisan de malheurs dont on devait s'éloigner comme d'un pestiféré. Je persistai donc dans la résolution de me tenir à l'écart. Je ne m'expliquais pas comment, étant dévoué aux Anglais, il allait guider une attaque contre eux, à moins que ce ne fût pour la faire avorter. Sa conduite n'avait pas un mobile aussi puissant : il s'était laissé aller à se vanter d'avoir accompagné M. de Bouillé dans sa campagne de la Dominique, en sorte qu'il avait été ramassé par le chef de l'expédition pour tenir lieu de carte autant que possible.

Deux choses en tout ceci étaient vraiment inexplicables : Comment se trouvait-il quelqu'un qui pût avoir confiance dans des notions acquises bien ou mal vingt-huit ans auparavant sur la résistance que pouvait opposer la Dominique ? Comment ne songeait-on pas que tout devait avoir changé depuis ce long espace de temps dans les préparatifs de la défense, — et que le gouverneur, qui était un militaire habile, avait infailliblement profité de l'expérience du passé pour empêcher que les mêmes moyens d'attaque réussissent deux fois ? Restaient encore deux motifs dont on ne tenait aucun compte : l'un était le doute qui s'attachait à de vieux souvenirs restés dans un esprit en déclin ; l'autre était la suspicion que doivent toujours inspirer les transfuges.

L'amiral me dit plus tard qu'il était resté étranger aux dispositions qui avaient été prises, et qu'il avait les plus puissantes raisons pour s'abstenir d'y prendre part. Il y avait en effet contre cette entreprise une objection bien plus forte encore que la difficulté du succès : c'étaient les représailles qu'elle allait provoquer et qui attireraient sur la Martinique les plus grands malheurs. Elle pouvait causer la destruction de Saint-Pierre, ville populeuse, riche, commerçante, qui est située sur une plage ouverte et exposée au feu



des vaisseaux ennemis. Quelques fusées à la congrevé suffisaient pour réduire en cendres la ville la plus florissante de l'archipel, et pour en faire un monceau de ruines comme le Cap-Français. Je me refusai à croire que l'amiral laissât en proie à cette fatalité la première cité de nos colonies ; mais évidemment sa volonté était paralysée et totalement impuissante.

Vers le soir, après mon dîner frugal et solitaire, une curiosité inquiète et malheureuse se saisit de mon esprit, et me conduisit à la Savane, promenade charmante, bordée par la mer, et d'où l'on voit les vaisseaux mouillés en rade et le soleil se couchant dans le golfe du Mexique. J'y trouvai, comme à l'ordinaire, les généraux avec les officiers d'état-major et ceux de l'escadre. Aussitôt que le capitaine général m'aperçut, il m'appela pour me demander où j'étais embarqué. En apprenant que je ne faisais pas partie de l'expédition, il se récria vivement, disant qu'il n'entendait pas qu'il en fût ainsi, et qu'il voulait qu'un de ses officiers, qui avait sa confiance, fût témoin des opérations militaires et lui en rendît compte. J'objectai que j'avais cessé mes fonctions d'aide de camp ; mais, décidé à ne pas trouver de difficultés, il leva celle-là sur-le-champ, en déclarant que c'était une mission spéciale qu'il me donnait, et que d'ailleurs je pouvais prendre avec moi autant de grenadiers d'artillerie que je voudrais. Le capitaine du port fut chargé à l'instant de fréter pour mon détachement et pour moi un brick américain qui était sur la rade à deux encablures, et dont l'équipage ne demandait pas mieux que de voir ses frères les Anglais recevoir une bonne raclée. A minuit, mes cinquante hommes, bien équipés, bien armés, ronflaient sur le tillac du navire ; et moi je contemplais le ciel constellé des Antilles, en songeant aux folles vicissitudes de la vie : j'étais à la veille d'en voir de belles, si les plus imprévues doivent être qualifiées ainsi. Je n'en aurais pas eu le triste spectacle si, au lieu d'aller à la Savane, j'avais prolongé mon dîner à l'anglaise par du porter, du sherry ou du madère, ou si, plus conformément à mes goûts, j'avais lu Saussure et Dolomieu. Mais mon ami Richaud, qui avait eu à Jean-Rabel de Saint-Domingue une nourrice vandoue, c'est-à-dire sorcière, avait tiré mon horoscope, et rien ne pouvait me faire éviter mon sort.

Longtemps avant le jour, le 22 juin 1805, l'escadre appareilla de la baie du Fort-de-France, et fit route au nord, en se tenant à distance des hautes terres de la Martinique, qui, en interceptant la brise

de l'est, l'auraient fait tomber en calme. J'admirai la rapidité et la précision des manœuvres des bâtiments. Certainement, depuis mes campagnes, au temps de la République, les marins avaient fait de grands progrès ; ils ne se battaient pas mieux, mais ils avaient plus de métier et ils faisaient chaque chose avec de plus belles manières. Je regrettai amèrement qu'ils ne fussent pas employés à faire réussir des opérations mieux conçues et plus dignes d'eux. Mon brick, n'ayant pas besoin d'autant de vent que les vaisseaux, partit longtemps après l'escadre et la rejoignit bientôt.

Dès que nous eûmes doublé la pointe du Prêcheur, qui forme le saillant le plus occidental de la Martinique, la Dominique parut devant nous au delà d'un bras de mer large de sept lieues, et ouvert au grand courant de l'Atlantique tropicale. On voyait distinctement, à travers une atmosphère diaphane et lumineuse, les montagnes vertes de cette île s'enchaînant étroitement d'une extrémité à l'autre de son massif minéralogique ; et l'on pouvait compter leurs vallées où s'abritent une foule de riantes habitations. Les caféiers qui couvrent toutes les pentes par leurs quinconces leur donnaient l'aspect de beaux jardins, et remplissaient l'air du parfum de leurs fleurs dont, bien loin du rivage, la brise nous apportait la délicieuse odeur.

Aussitôt que nos vaisseaux eurent été aperçus par les vigies, le canon d'alarme retentit pour appeler les milices aux armes, et leur faire occuper les batteries de la côte et les positions défensives de l'intérieur. On voyait descendre du haut des mornes et circuler le long des rives de chaque torrent des files d'hommes rouges qui venaient nous disputer le débarquement. Le fort Cachacrou, situé sur l'extrémité d'un long promontoire basaltique, nous canonna opiniâtrement, plutôt pour montrer sa résolution que sa puissance, car ses boulets restaient à mi-chemin.

Une mer libre et profonde permit aux vaisseaux de ranger le rivage de l'île à portée de fusil, et de venir s'emboîser en ligne à l'ouvert du port du Roseau, devant la ville qui git en arrière, dans une belle vallée couverte d'édifices et de jardins. Cette manœuvre, faite avec beaucoup de résolution et d'habileté, fit évacuer, dès la première bordée, les batteries avancées et ce succès fit crier partout : « Ville gagnée ! » Je n'en jugeai pas ainsi, et, en songeant aux fortifications élevées par le général Prévost sur les points que j'avais observés, j'en inférai seulement que l'ennemi se réservait pour une meilleure occasion.

Deux vallées parallèles flanquent celle du Roseau, et l'on peut, en les remontant, la tourner par son point culminant et prendre la ville à revers comme le fit M. de Bouillé. L'une de ces vallées, celle de droite, était là devant moi déserte et comme abandonnée. J'eus le bon esprit de ne pas me fier à cette apparence, et dès que mon détachement eut mis pied à terre, au lieu de lui faire prendre un large chemin pratiqué au fond de la vallée, à travers les cultures, je le fis gagner au pas de course, en file et à distance, un sentier ascendant en zigzag qui parcourait d'abord le flanc de la colline voisine du Roseau, et qui s'élevait jusqu'à sa crête. Je l'avais observé précédemment et tracé sur ma carte ; il m'évitait, en le suivant, d'être en butte aux défenses préparées pour balayer la vallée, et il me permettait de les attaquer en flanc, puis de me rabattre à volonté vers les hauteurs qui dominent la ville du Roseau.

Pendant que j'exécutais cette manœuvre, l'un de nos vaisseaux débarqua sur la plage que je venais de quitter deux compagnies de grenadiers piémontais. Leur guide était le vieil officier qui avait servi sous le comte de Bouillé lors de sa campagne de la Dominique, et qui, par une infatuation incroyable, s'imaginait que, depuis ce temps, rien n'avait changé. Il ne fut que trop tôt désabusé de son erreur. A l'instant où sa colonne se mit en marche, une batterie de gros calibre se démasqua droit devant elle, au fond de la vallée, et en deux volées lui tua cent hommes. Cette boucherie eut lieu sous mes yeux, à deux cents mètres au-dessous de la crête que nous occupions, et nous sentîmes le vent des boulets. Ce fut un spectacle affreux que cette tuerie ! Mais, au lieu de s'affliger sur la mort de ces braves gens, il valait mieux les venger. Je portai rapidement en avant les grenadiers, et, atteignant une hauteur qui dominait l'artillerie de l'ennemi, je fis un feu roulant de mousqueterie sur ses canonniers ; leur chef tomba et ses hommes, ne pouvant résister à notre attaque vive et soudaine, s'enfuirent après avoir tenté vainement de faire sauter la poudrière. Devenus maîtres de la batterie, nous la détruisîmes en un instant et nous jetâmes les pièces et les munitions par-dessus le parapet, dans un ravin profond. Des marins qui nous avaient suivis nous aidèrent, et se mirent à danser sur les merlons, après y avoir arboré un pavillon tricolore. C'était un signal, qui annonçait que, la batterie ayant été enlevée, une colonne pouvait être envoyée pour prendre la ville à revers. Je fus obligé d'expédier des estafettes pour répéter cet avis. Enfin, après des

délais dangereux pour mon détachement, qui était en l'air et pouvait être assailli par des forces supérieures, je reçus une réponse portant qu'on aimait mieux attaquer la vache par ses cornes. Cette locution soldatesque signifiait qu'on préférerait assaillir la ville de vive force, en emportant d'assaut ses défenses. C'était sans contredit fort héroïque, mais cela devait coûter cher, dans un pays dont le climat rend infailliblement toutes les blessures mortelles.

Je me rappelai un peu tardivement que le devoir qui m'avait été tracé par l'amiral était bien plutôt d'observer les événements que d'y prendre part. Le temps pressait : le canon des vaisseaux ne se faisait plus entendre, mais celui de la vallée tonnait sans cesse, et le feu de nos troupes, par salves répétées régulièrement, m'apprenait qu'elles étaient aux prises avec l'ennemi. Nous étions très proches du combat, car nous sentions l'odeur de la poudre, et le bruit des explosions faisait trembler la terre. Bientôt nous vîmes s'élever de l'autre côté de la crête qui nous séparait de la ville d'énormes colonnes d'une fumée noire et épaisse, dont je ne pouvais expliquer la cause. Nous cherchâmes un chemin pour franchir cette crête ; et, n'en trouvant point, notre extrême impatience nous fit nous jeter au travers d'un bois fourré qui nous en séparait. Nous eûmes lieu bientôt de nous en repentir. Les hommes qui formaient l'avant-garde se mirent tout à coup à jeter les hauts cris ; je courus vers eux pour les secourir, et je partageai leur sort. En se frayant un passage au milieu des arbres, ils n'avaient pas vu qu'à leurs branches étaient suspendues une multitude de boîtes de carton, fort grosses et encore plus longues, qu'ils avaient ébranlées avec leurs fusils. C'était l'ouvrage de mouches redoutables, des *sphex*, sorte de guêpes américaines bien autrement puissantes et féroces que celles de nos climats, et qui font des nids ou plutôt des ruches pendantes avec une sorte de papier mâché qu'elles produisent. Ces insectes, qui sont armés d'un long dard acéré, mobile et vénéneux, sortirent de leur repaire, et, se formant en phalanges, par myriades, elles se précipitèrent sur nous avec une furie et un acharnement dont on ne peut se faire aucune idée. Trois grenadiers piqués sur les paupières furent aveuglés sur-le-champ et ne recouvrèrent qu'imparfaitement la vue au bout de plusieurs mois, et après des souffrances atroces. Moi-même, assailli inopinément par un essaim innombrable, je faillis éprouver le même sort, et je ne conservai mes yeux qu'en les couvrant avec mes mains, que garantissaient des gants de

peau très épais. Mais en m'escrimant pour me défendre, mon chapeau étant tombé, les guêpes s'abattirent sur ma tête, et s'empêtrèrent dans ma chevelure. Il fallut qu'un matelot aux mains cornées et goudronnées vint m'en débarrasser en les écrasant dans mes cheveux. Ce ne fut que plusieurs heures après qu'on parvint à les en retirer, et ce fut un grand soulagement, car leur odeur me soulevait l'estomac.

Notre malheureuse tentative de traverser le bois nous fit perdre un temps précieux, et nous obligea à battre en retraite devant ces formidables ennemis. Je souffrais beaucoup de mes piqûres envenimées, et je me désolais de ce misérable et cruel incident quand enfin un sentier battu fut découvert. Une demi-heure plus tôt il nous eût préservé de cette fâcheuse rencontre. Nous le suivîmes avec précaution, et nous arrivâmes à une haute clôture de campêche, plus infranchissable qu'une forte muraille ; mais heureusement elle était percée par une porte, qui nous laissa entrer, non sans violence, dans un magnifique jardin. Nous conçûmes l'espoir de trouver là quelque secours pour nos blessés, qui se désespéraient, et pour moi-même, qui commençais à sentir le frisson de la fièvre. Une maison de belle apparence qui se montrait au delà d'un parterre fleuri semblait justifier notre attente ; mais peut-être allions-nous tomber dans une nouvelle embuscade si l'ennemi l'occupait avec des forces supérieures. Je fis donc visiter les amorces et former en lignes nos tirailleurs. Précaution superflue ! au lieu de soldats anglais, nous vîmes s'élancer vers nous, en courant, plusieurs femmes jeunes, jolies et bien mises, qui vinrent, une bourse à la main, pour leur rançon, se prosterner devant moi, et réclamer par leurs cris et leurs larmes que je protégéasse leur vie et leur honneur. Je leur donnai l'assurance qu'elles n'avaient rien à craindre, et que nous ne leur demandions pas autre chose que d'apaiser notre soif ardente et la douleur des piqûres qui nous avaient été infligées par les guêpes de leur voisinage. Aussitôt de nombreux domestiques s'empressèrent de pourvoir à nos besoins, et les dames, qui parlaient français parfaitement, voulurent absolument y concourir, en servant elles-mêmes les grenadiers.

Mais, avant tout, je résolus de reconnaître où j'étais et de savoir, par ma propre observation, où en étaient les événements de cette chaude journée. La maison où le ciel nous avait conduits était une campagne du gouverneur anglais de la Dominique, le général Pré-

vost, homme de talent, brave et bon militaire, arrière-petit-fils de l'un des Français qu'avait privés de leur patrie la révocation de l'édit de Nantes. Il venait là tous les jours respirer, sur cette colline élevée, l'air frais qui manque à la ville, où des coteaux resserrés empêchent la brise de pénétrer ; il se plaisait à embellir son jardin, l'un des plus riches des Antilles en plantes des deux Indes et de l'Europe méridionale. L'administration de cette charmante résidence était confiée à une belle mestive, qui avait le teint doré d'une Andalouse, avec la haute taille et le corsage épanoui d'une fille de la Normandie. Plusieurs jeunes parentes qui vivaient avec elle étaient blanches comme des Parisiennes et jolies comme des demoiselles créoles. Elles avaient été élevées en Angleterre, et portaient des robes de soie à la française, avec des chapeaux de paille d'Italie, tandis que leur tante gardait pour coiffure le madras à couleurs éclatantes. C'est par souvenir que je les vois ainsi, car alors j'étais préoccupé de bien autre chose.

Étant monté à un belvédère d'où le général embrassait d'un coup d'œil le port et la ville du Roseau, qui se développaient au pied du coteau, je fus frappé d'un triste spectacle. Sans doute nos soldats, suivis des équipages de nos vaisseaux, avaient remporté partout l'avantage dans leurs attaques, et avaient forcé l'ennemi dans chacune de ses positions ; ils venaient même en ce moment de gravir les pentes rapides conduisant aux batteries situées derrière la ville et qui depuis une heure les canonnaient ; mais un désastre imprévu faisait payer chèrement au général Prévost sa belle et opiniâtre résistance, et jetait un crêpe de deuil sur les drapeaux victorieux de nos troupes. La ville était incendiée, et il n'en restait que la moindre partie, qui ne valait pas mieux que si le feu y avait passé. L'assaillant n'avait point à se reprocher ce malheur ; il en était l'occasion et non la cause. Les batteries de défense les meilleures étaient celles qui, placées au delà et au-dessus du Roseau, enfilait la vallée et battaient de plein fouet les colonnes françaises dans leur marche pour attaquer la ville ; elles avaient très bien rempli leur objet, et nous avaient fait éprouver des pertes sérieuses, mais, en tirant par-dessus le faite des maisons, leurs valets, autrement leurs bourres, composées de matières inflammables, de vieilles cordes goudronnées, s'étaient embrasés et avaient été projetés sur des toits d'essentes et de roseaux desséchés. Le feu s'était communiqué à l'instant et s'était rapidement propagé. L'ordre de

l'éteindre par tous les efforts possibles fut donné à nos troupes, aussitôt que les dernières batteries eurent été prises et que le général Prévost, n'ayant plus rien à défendre, eut commencé à exécuter sa retraite. Il aurait fallu, pour arrêter l'incendie, tout ce qui manquait à nos soldats : des pompes, des seaux, des échelles, surtout de l'eau en abondance et des directions pour savoir où s'en procurer. Or, les habitants avaient abandonné leurs maisons, après les avoir fermées et barricadées : il fallut donc que les soldats en forçassent les portes pour trouver les moyens d'arrêter le feu et pour sauver de ses ravages les objets précieux qu'il allait dévorer. Il s'ensuivit une multitude de déménagements, qui étaient comme des mutations de propriétés. Jamais je n'avais rien vu de semblable dans mes quatorze campagnes précédentes, et je me promis bien de faire de mon mieux pour éviter de me trouver à pareille occurrence.

Les troupes anglaises, suivies des milices, se retirant vers le nord par les chemins difficiles des bois de l'intérieur, je fus convaincu qu'elles allaient prendre position aux approches du fort Rupert, et retarder le siège de cette citadelle, si l'on osait l'entreprendre. Une escadre anglaise, supérieure à la nôtre, n'aurait pas tardé à survenir et à délivrer la colonie, en attaquant à l'ancre notre division navale, mouillée dans la baie du Morne-Cabrit. Cet avenir menaçant étant indubitable, je jugeai que, dès lors, la campagne de nos troupes était finie, et que trois à quatre cents blessés que nos vaisseaux avaient à bord les obligeraient de retourner à la Martinique, pour les déposer dans nos hôpitaux. Ma mission était donc terminée, et il ne me restait plus qu'à en rendre compte à l'amiral le plus tôt possible.

Je fis en conséquence mes préparatifs : j'envoyai ordre à notre navire de se tenir prêt à mettre à la voile dans la nuit. Je pris des dispositions pour prévenir l'invasion de la maison où nous avons reçu l'hospitalité ; je fis arborer sur sa porte un pavillon tricolore et un drapeau noir, faits avec tout ce qui nous tomba sous la main. Une sauvegarde, au nom du capitaine général de la Martinique, fut placardée sur la porte et éclairée par des lampions, car la nuit avait clos enfin ce jour du malheur. Mes trois blessés, qui étaient fort mal, furent laissés aux soins de mes hôtes, à qui je m'abandonnai moi-même, étant au bout de mes forces et succombant à la douleur. Je fermai les yeux et je souffris avec une résignation

stoïque trente déchirures de la peau de mon visage, opérées par des épingles qui allaient chercher profondément les aiguillons restés dans les blessures empoisonnées que les guêpes m'avaient faites. Cinq ou six échappèrent aux opératrices, et je les ai conservées un demi-siècle dans le tissu cellulaire de mon front. Après cette douloureuse extraction, mes plaies furent pansées avec un baume caraïbe, et je m'endormis profondément.

A mon réveil je crus rêver encore, car je ne pouvais m'expliquer ni comment ni pourquoi j'étais là. En reprenant mes esprits, je vis, au milieu des tableaux qui couvraient la boiserie du salon, un dessin bordé d'un encadrement dont la lumière d'une lampe faisait ressortir la dorure : c'était une carte. Quelle fut ma surprise en reconnaissant que c'était celle de la Dominique que j'avais faite pour l'amiral Villaret-Joyeuse, et qu'on avait dérobée dans son cabinet ! Le général Prévost la possédait, et il en faisait cas, puisqu'il l'avait environnée d'un cadre en bois d'ébène, avec un double filet d'or. Je ne pouvais douter, à voir mon lavis heurté et surtout à mon écriture pataude, que ce ne fût bien mon ouvrage ; seulement on y avait ajouté quelques noms de montagnes et d'habitations, en une écriture anglaise fine et élégante que j'aurais été incapable d'imiter. Je fus fort satisfait de retrouver mon bien, et je résolus de ne pas manquer de le reprendre.

Ma triste mission était remplie, car les troupes de l'expédition n'avaient rien de mieux à faire que de se rembarquer le lendemain. Je donnai l'ordre du départ, et à minuit mes éclaireurs reprenaient, par un beau clair de lune, le chemin que nous avions fait la veille, mais en se tenant soigneusement à l'écart des guêpes cartonnières. Au moment de partir, mes bonnes hôtesses survinrent tout éplorées, disant qu'elles voulaient me suivre, sans quoi elles mourraient de peur dans cette maison exposée aux attentats des maraudeurs. Les bruits qui partaient des cases de la ville échappées à l'incendie étaient, en effet, fort peu rassurants, et je ne pus me dissimuler, quand mes yeux, alors désenflés, se portèrent sur ces jeunes et jolies personnes, qu'il n'y avait aucune sûreté pour elles à rester dans une ville prise d'assaut. Je me rendis donc à leur instance, et leur demandai où elles voulaient aller. « A Saint-Pierre, dirent-elles. — Mais, répliquai-je, c'est une ville ennemie. » Elles se prirent à rire, au milieu de leurs larmes, de mon extrême naïveté, et m'assurèrent qu'elles seraient parfaitement accueillies chez un



riche négociant qu'elles nommèrent, et qui était commissionnaire en titre du général. En voyant que je n'y concevais rien, elles m'expliquèrent que, le général Prévost ayant une belle et productive caféière, il envoyait tous les ans sa récolte à Saint-Pierre, par un navire américain, qui, malgré son pavillon neutre, n'était qu'un bâtiment anglais. Ces cafés, expédiés pour les ports de France, s'y vendaient à un bien meilleur prix qu'à Londres, et le commissionnaire expédiait au général, en échange, et toujours par la même voie, du vin de Bordeaux, de l'eau-de-vie de Cognac, des jambons de Bayonne et des soieries pour habiller ces dames. Je fus fort surpris de tout ce commerce de bon voisinage, dont je n'avais pas la moindre idée, tant j'étais dans l'ignorance des choses utiles de ce monde. Cela me fit songer que ma carte avait été peut-être un appoint dans quelque trafic moins innocent.

Une heure après nous étions à bord de notre navire, qui appareillait en silence pour la Martinique, à la grande satisfaction de tous; et dans la journée, l'expédition quittait la Dominique, pour aller mettre à contribution les petites îles de Névis et de Monserrat, qui ne croyaient guère qu'une escadre française pût leur faire l'honneur de s'occuper d'elles et de leur demander de l'argent.

Arrivé devant Saint-Pierre, j'envoyai mes dames à terre, dans le canot du bord, et je leur fis d'affectueux adieux, en les remerciant d'avoir soulagé efficacement mes douleurs. Elles me quittèrent pour aller, sans retard, aux Pères-Blancs, faire dire une messe pour leur heureuse délivrance et en mon intention. Elles étaient catholiques, quoique au service d'un vieux protestant français, et demeurant parmi des hérétiques. Tous ces gens-là faisaient leur salut, chacun à sa guise.

Je hélai un canot de poste, qui me conduisit au Fort-de-France en moins de temps qu'il n'en fallait au navire pour gagner le mouillage en courant des bordées. L'amiral m'attendait avec une impatience inexprimable; il ne savait rien, sinon qu'un engagement sérieux avait eu lieu la veille, la canonnade s'étant fait entendre jusqu'au Prêcheur. Quand je lui appris l'incendie du Roseau, il se mit tellement en fougue que je fus un quart d'heure sans pouvoir continuer mon récit; il maudit l'expédition et celui qui la commandait, et il me fut difficile de le persuader que le hasard était la cause de ce désastre. Il approuva sans réserve tout ce que j'avais fait pour la maison du général Prévost, et il fit expédier un officier à

Saint-Pierre pour assurer mes belles hôtesse de son intérêt, et leur demander en quoi il pouvait leur être agréable. Il me chargea expressément de dresser un rapport détaillé de ma mission, sans épargner la vérité; et je crois bien qu'il s'en servit pour écrire au ministre de la Marine, en se plaignant avec amertume de la position difficile qu'on venait de lui faire, au milieu des colonies ennemies, et en présence d'une escadre anglaise de blocus, dont les représailles pouvaient être désastreuses pour les villes de la Martinique. Le chef de l'expédition fut destitué, m'a-t-on dit; mais ce malheur, ajoutait-on, lui devint extrêmement avantageux et passa même pour honorable lors de la Restauration.

Les trois grenadiers que j'avais laissés au Roseau, à cause de leur état de souffrance, et pour servir de sauvegarde à la maison du général, revinrent au bout de quinze jours, presque guéris, et ne tarissant pas sur les soins qu'on leur avait prodigués; ils apportèrent pour moi des remerciements conçus en termes gracieux, et une petite caisse envoyée par ma bonne hôtesse: elle contenait une belle petite statue de la Vierge, en marbre et grande de huit à neuf pouces. Ce singulier cadeau me fut adressé, parce qu'on avait prévu que c'était le seul que je ne pusse pas refuser. Je le donnai à M<sup>me</sup> de Villaret, comme étant ma part de prise de la Dominique. Cette statuette représentait bien quarante à cinquante mille francs.

Dans cette campagne de vingt-quatre heures j'avais accompli trois choses: j'avais attaqué, enlevé et détruit une batterie anglaise de gros calibre, l'une des plus essentielles de la défense, celle qui venait de foudroyer cent hommes d'élite aux troupes de l'expédition; — j'avais évité ce sort aux grenadiers d'artillerie, en mettant à profit les avantages du terrain que j'avais reconnu antérieurement, et tracé sur ma carte; — enfin, en sauvegardant la belle maison de campagne du général Prévost, j'avais donné un témoignage certain que l'amiral Villaret, dont j'étais le représentant autorisé, était entièrement étranger au désastre du Roseau. Il était de la plus haute importance que ce fût un fait avéré, trois ou quatre villes ouvertes de la Martinique pouvant être réduites en cendres, suivant la loi du talion.

Le lendemain j'étais à la manœuvre d'artillerie, m'attendant à quelque autre tribulation, ce qui ne manqua pas de survenir à point.

J'oubliais de dire que je rapportai à l'amiral ma carte de la

Dominique, que quelques mois auparavant je lui avais donnée, et que je venais de retrouver ornant le salon du gouverneur de cette île. Il avait fallu, pour en reprendre possession, que nos troupes s'emparassent de vive force du Roseau, et que je préservasse d'être saccagée la maison de campagne du général Prévost. Je montrai à l'amiral, sur cette carte, les opérations militaires qui avaient eu lieu ; mais je m'aperçus bientôt qu'il songeait à autre chose, sans doute à la manière dont cette carte lui avait été dérobée, dans un cabinet dont il portait toujours la clef dans son gousset. Il en était péniblement affecté. Pour diminuer cette impression je lui dis qu'un roi dont on n'osait pas braver la colère, Louis XIV, avait été volé des crépines d'or qui garnissaient les draperies de son appartement. « C'était un insolent larron, répliqua l'amiral, que celui qui avait commis ce vol ; mais, au fond, il importait peu au pays que le roi eût ou n'eût pas des crépines d'or à ses rideaux, tandis qu'en dérobant votre carte, mon voleur a causé la mort de cent braves soldats qui, sans lui, débarqueraient demain à la Savane et nous seraient d'un grand secours. C'est une trahison, et si j'en découvre l'auteur, il la paiera cher. » En ma qualité de rapporteur du conseil de guerre permanent, la recherche m'en était dévolue ; mais je me gardai bien de l'entreprendre, j'aurais craint de trop bien réussir.

L'irritation qu'éprouvait l'amiral le faisait exagérer ce méfait, qui n'était probablement rien de plus qu'un abus de confiance commis pour faire un cadeau d'amitié ou de reconnaissance à un général ennemi. En effet, ma carte n'avait acquis de l'importance que par l'attaque du Roseau, qui n'avait pu être prévue par personne, tant elle était insensée.

Trois ans après, lors de l'invasion de la Martinique, le général Prévost prouva par ses belles lignes stratégiques du Robert au Fort-de-France qu'il avait dû se procurer bien d'autres cartes que la mienne, et qu'il possédait l'habileté nécessaire pour s'en servir avec succès.



# TABLE DES MATIÈRES

## AVANT-PROPOS

|                              | Pages. |
|------------------------------|--------|
| REGARD SUR LE PASSÉ. . . . . | 4      |

## CHAPITRE PREMIER

|                                                                                                                                                                                                                                                                                          |   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| Collège de Rennes. — Départ pour Paris en 1791. — Enrôlé à 13 ans et demi dans la garde nationale de la section des Minimes. — 28 février; garde aux Tuileries. — Défenseurs du roi cachés dans le château. — Lafayette. — Les prisonniers. — Rapport verbal fait à la section . . . . . | 7 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

## CHAPITRE II

1792

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| L'auteur s'engage à 14 ans et demi comme volontaire national dans la compagnie du Morbihan et du Finistère, 20 octobre 1792. — Affaire de Hédé. — Vannes secourue. — Camp de Saint-Renan. — Il est incorporé au 1 <sup>er</sup> régiment d'infanterie de marine. — Le fort Minou au goulet de Brest. — Conspiration contre Brest. — Le Manoir de Trebabu. — Rappel des artilleurs à Brest. — L'auteur est embarqué pour Toulon sur le <i>Papillon</i> . . . . . | 31 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE III

1793

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| En rade de Toulon. — L'amiral Trogoff et le contre-amiral Saint-Julien. — L'auteur nommé garde d'artillerie. — L'hôtellerie de la belle Petrona. — Évasion de l'escadre de Saint-Julien. — Toulon aux Anglais. — Siège de Toulon par l'armée républicaine. — Barras et Bonaparte. — Évacuation des Anglais. — Sidney Smith. — La lutte dans l'arsenal. — Brûlots, explosion, incendie, terrible destruction. — Entrée de l'armée républicaine. — Le <i>Papillon</i> regagne Brest. . . . . | 54 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE IV

1794

- L'escadre de Brest. — Jean-Bon Saint-André. — L'amiral Villaret-Joyeuse. — L'auteur à bord du *Jemmapes*. — Grande bataille navale du 1<sup>er</sup> juin 1794 (13 prairial an III). — Mouillage dans la baie de Berthaume. — L'auteur à l'hôpital de Lesneven . . . . . 73

## CHAPITRE V

1795

- L'auteur capitaine d'armes à bord de l'*Alexandre*. — La flotte sort de la rade de Brest. — La baie d'Audierne. — L'auteur sur la *Sémillante*. — Perte de l'*Alexandre*, du *Formidable* et du *Tigre*. — Lorient. — Convoi de munitions. — L'auteur grenadier réuni du général Hoche. — Camp de Sainte-Barbe. — La Roche aux Fées. — Le fort Penthièvre de Quiberon. — Destruction de l'armée royale. — Retour à Lorient. . . . . 96

## X CHAPITRE VI

1795

- L'auteur à bord du corsaire *le Vengeur*. — Le capitaine Dawson. — La Martinique. — Ile Saint-Vincent. — Les Caraïbes. . . . . 117

## X CHAPITRE VII

1795

- Victor Hugues, commissaire de la Convention. — Reprise de la Grande-Terre et de la Guadeloupe sur les Anglais. — Le corsaire *le Vengeur* à la Pointe-à-Pitre. — L'auteur nommé lieutenant d'artillerie de marine. — Retour à l'île Saint-Vincent. — Le grand chef Pakiri. — Ouragan. — La frégate anglaise. — Éliama, fille de Pakiri. . . . . 134

## X CHAPITRE VIII

1795

- Expédition avec Pakiri à l'île de la Trinité pour le ravitaillement. — Le vieux médecin français de la ville de Port-d'Espagne. — L'abbaye des Dames bénédictines de l'Annonciade. — La señora Dorothee. — Signes précurseurs du tremblement de terre. — Les perroquets, le caïman. — Tremblement de terre. — Effondrement de l'église. — La ville ruinée. — Rembarquement avec Pakiri pour l'île Saint-Vincent. . . . . 134

## X CHAPITRE IX

1795

Première campagne de l'île Saint-Vincent. — Attaque de Kingstown. — Retraite. — La belle caraïbe *Fleur des Bois*. — La caverne. — Fuite par la fissure des rochers. — Le bassin bouillonnant. — Rappel de l'auteur à la Guadeloupe. . . . . 176

## X CHAPITRE X

1796

L'auteur nommé à 19 ans lieutenant d'artillerie de marine attaché à l'état-major. — Mission à la Martinique. — Le nègre Lubin. — Prison de Saint-Pierre. — La jeune mulâtresse Zélie. — Le fort Royal. — Échange du prisonnier contre un officier anglais. — Retour à l'île Saint-Vincent. — La petite Zami. — Destruction des Caraïbes. — Départ pour la France. . . . 194

## CHAPITRE XI

DÉCEMBRE 1796

L'auteur capitaine d'armes à bord de la frégate *Coquille*. — Expédition d'Irlande. — Débarquement dans la baie de Bantry. — La petite Mary. — Camp des Irlandais Unis. — Expédition de Cork. — Mort de la petite Mary. — Retour à Brest. . . . . 220

## CHAPITRE XII

1797

Le cutter l'*Agile*. — Le commissaire. — Côtes de Sussex. — Accostage de la grosse goélette. — Embuscade. — Abordage. — L'auteur seul sur la goélette. — Le cutter anglais. — Révolte de l'escadre anglaise de Nore. — Parker trahi. — L'auteur réfugié à Sherness. — Fuite en barque. — Exécution de Parker. — Retour à Brest. . . . . 247

## CHAPITRE XIII

AOÛT 1798

Expédition d'Irlande. — Le général Humbert. — Le capitaine d'Herblay. — Débarquement. — Killala. — Castlebar. — Lord Cornwallis. — Affaire de Ballinamuck. — Mort du capitaine de La Tour. — Situation désespérée. — Capitulation du 28 fructidor. — L'auteur s'échappe avec le jeune de La Tour. — Traversée du Shannon. — Attaque de la grange. — Le timonier du *Hoche*. — La fondrière. — Le château de lady French. — Henri de La Tour est une jeune fille. — Le concert. — Fuite de l'auteur. — Le corsaire. Retour en France. . . . . 273

## CHAPITRE XIV

1799

L'avocat des pauvres. — Le cambusier. — Une grâce. — Étude du droit. — Une évasion. — L'évadé reconnaissant. — Les deux chouans. — Les faux témoins. — Le clair de lune. — Acquittement. — La belle inconnue. — Attaque de la diligence. — Ohé! Jacquot, que le diable t'emporte! — Ursule et Nanine. — Les bleus. — Retour à Brest. . . . . 307

## X CHAPITRE XV

DÉCEMBRE 1801

Le couvent de Pont-l'Abbé. — Landevenec. — Les enfants de Toussaint Louverture. — Le général Leclerc. — Expédition de Saint-Domingue. — La rade du Cap. — Le cutter l'*Aiguille*. — Une nuit à terre. — Christophe et Dessalines. — Horrible massacre. — La flotte française entre dans la baie. — L'auteur revient sur l'*Océan*. — Enlèvement du fort Belair. — Retour à Brest. . . . . 334

## CHAPITRE XVI

X SEPTEMBRE 1802

Les quatre expéditions. — Illusions. — Embarquement. — Le *Berwick*. — Les femmes à bord. — Le jeu; le théâtre. — Passage du Tropic. — La Martinique. — Le Fort-de-France. — Un mot fatal. — Remise de la colonie par les Anglais. — Les fêtes. — Savarési. — Fête de nuit. — Progrès de la fièvre jaune. . . . . 367

## X CHAPITRE XVII

1802

Arrivée à Saint-Pierre-Martinique. — En quête de places. — Spéculateurs. — Les Pères blancs. — Reconnaissance militaire. — Les comédiennes. — La fièvre jaune sur la scène. . . . . 388

## X CHAPITRE XVIII

1802-1803

La fièvre jaune au Fort-de-France. — Une guérison. — Redoublement du mal. — Mort du général Devrigny. — Départ de Savarési. — Le vieux caporal Parmentier. — Dernier souvenir d'Adèle. . . . . 400



## X CHAPITRE XIX

1803

Rupture de la paix d'Amiens. — Mission en France. — Retour sur un corsaire. — Le capitaine Lazare. — La montre. — Confession du corsaire. — Première prise. — Le corsaire en Irlande. — Une prise. — Le prisonnier. — Attaque d'un bâtiment français. — Mort de Lazare. — L'auteur, maître du brick, gagne la Martinique. . . . . 414

## X CHAPITRE XX

MAI 1804

Sir Samuel Hood. — Le gros Morne. — Le Diamant. — Le colonel Miany. — Le traître. — Anse Mathurin. — Relâche. — Le Gulf Stream. — Chaloupes dispersées. — Anse d'Arlet. — Parmentier. — Retour. — Traître sauvé. — Prise du Diamant en 1805. . . . . 430

## X CHAPITRE XXI

JUIN 1805

Les cartes militaires. — Expédition à la Dominique. — Carte perdue. — Départ de Fort-de-France. — Débarquement dans la baie du Roseau. — Enlèvement de la batterie par les grenadiers d'artillerie. — Les guêpes cartonnnières. — Occupation de l'habitation du général anglais. — Incendie de la ville du Roseau. — La belle mestive et les créoles. — La carte retrouvée. — Retour des grenadiers à la Martinique. — Irritation de l'amiral. . . . . 447

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT ON THE PROGRESS OF WORK

FOR THE YEAR 1900

BY

ROBERT A. MILLIKAN

AND

WILLIAM D. HENRY

CHICAGO, ILL., 1901

PRINTED BY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

110 SOUTH EAST CHICAGO AVENUE

CHICAGO, ILL.

1901

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT ON THE PROGRESS OF WORK

FOR THE YEAR 1901

BY

ROBERT A. MILLIKAN

AND

WILLIAM D. HENRY

CHICAGO, ILL., 1902

PRINTED BY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS











